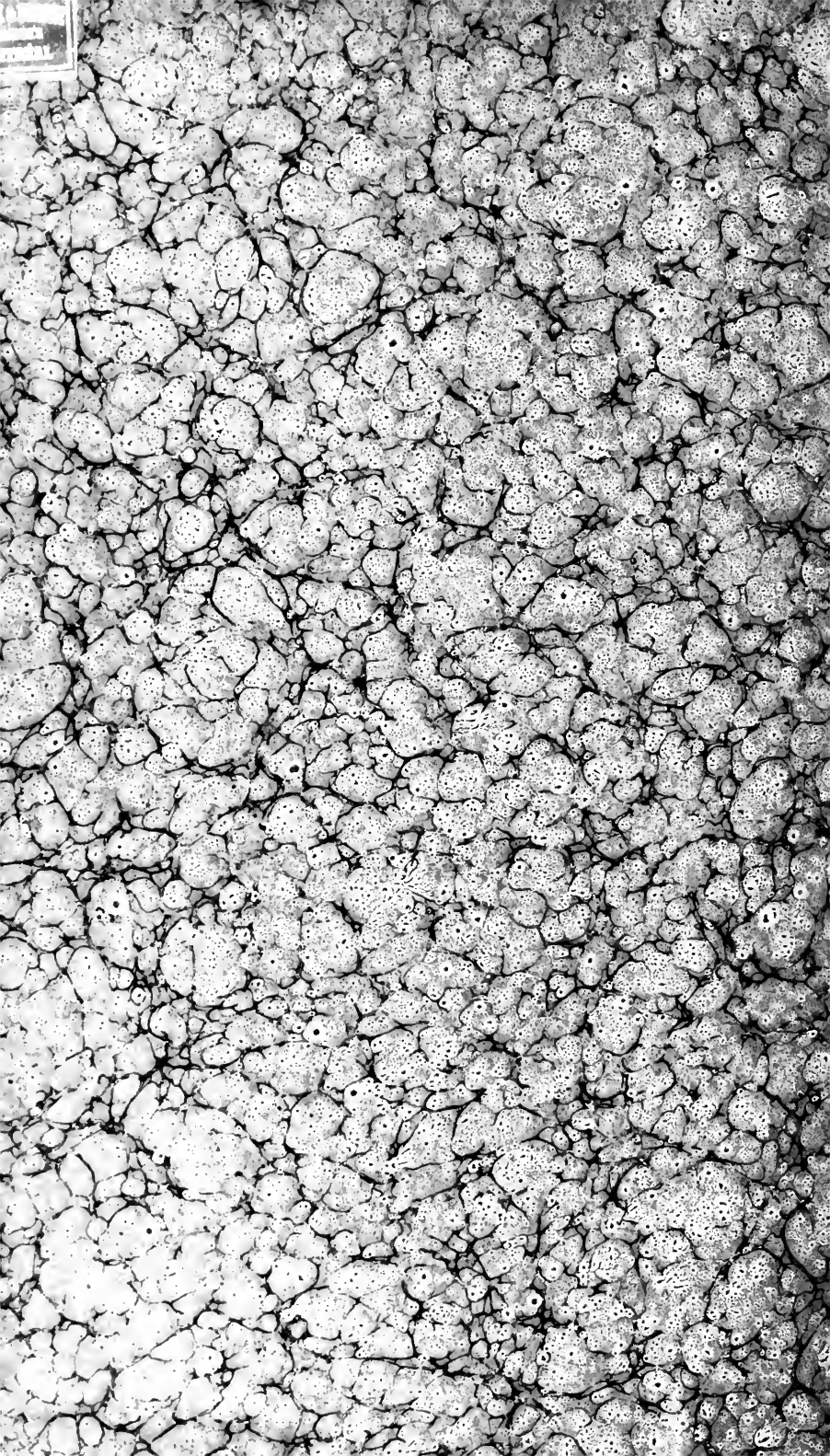


INDUSTRIAL COLLEGE OF THE SOUTHERN CALIFORNIA



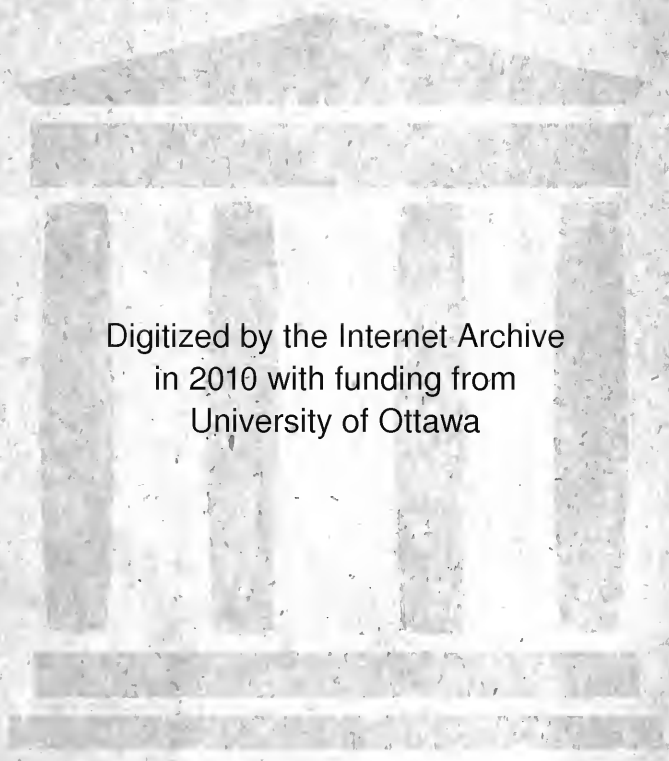
3 1761 01940700 6



UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
LIBRARY  
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
LIBRARY  
TRANSFERRED





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





LE RÉDEMPTEUR



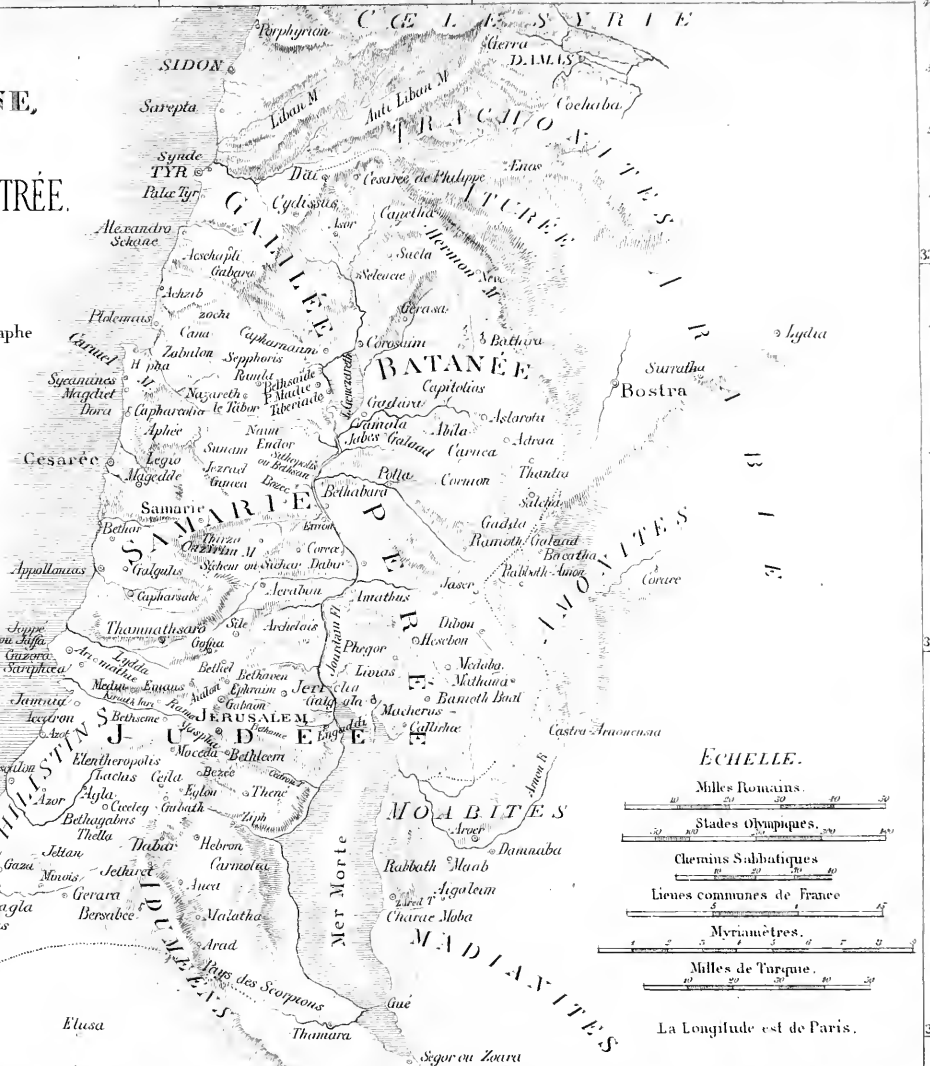
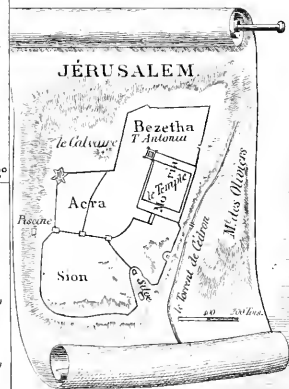




CARTE  
DE LA PALESTINE,  
pour servir  
À LA  
TERRE SAINTE ILLUSTRÉE.

Rectifiée sur les observations  
et les levés faits dans le Pays.

PAR  
Soulavie le Jeune, Ingénieur-Geographe



LE  
RÉDEMPTEUR

*sa préexistence, son avènement, ses enseignements  
ses institutions, ses souffrances et ses gloires*

D'APRÈS

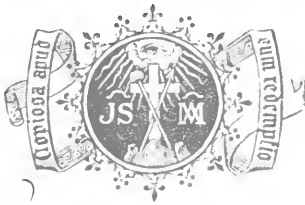
LES LIVRES SACRÉS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

PAR LE PÈRE HENRI SAINTRAIN

RÉDEMPTORISTE

Jesus Christus heri, et hodie, ipse et  
in sæcula.  
*Jésus-Christ est aujourd'hui ce qu'il  
était hier ; il le sera éternellement.*  
(HEB. 13. 8.)



*A. F. Simard  
90. S. 594.)*

PARIS

LIBR.-INTERNATIONALE-CATHOLIQUE  
Rue Bonaparte, 66



MONTRÉAL

LIBR. S. JOSEPH, CADIEUX & DEROME  
Rue Notre-Dame, 207

V<sup>YF</sup> H. CASTERMAN

Éditeur Pontifical, Imprimeur de l'Évêché

TOURNAI

1883

MAR 21 1960

2

## Approbations.

---

En vertu des pouvoirs qui nous ont été communiqués par notre Révérendissime Père Général, et vu le rapport favorable de deux théologiens de notre Congrégation, chargés d'examiner le livre intitulé : LE RÉDEMPTEUR, etc., par le P. Henri Saintrain, nous en permettons l'impression.

Bruxelles, en la fête du Très Saint Rédempteur, 15 Juillet 1883.

J.-H.-P. KOCKEROLS,

C. SS. R. Sup. Prov.

---

Nous avons fait examiner par deux théologiens de notre diocèse l'ouvrage intitulé LE RÉDEMPTEUR..., par le R. P. Saintrain, de la Congrégation du Très Saint Rédempteur. Nous recommandons vivement la lecture de ce livre aux fidèles et au clergé. La grande science de l'homme est dans la vraie connaissance de Jésus-Christ.

Malines, 15 Juillet 1883.

† VICT. AUG. CARDINAL DECHAMPS,

Arch. de Malines.

---

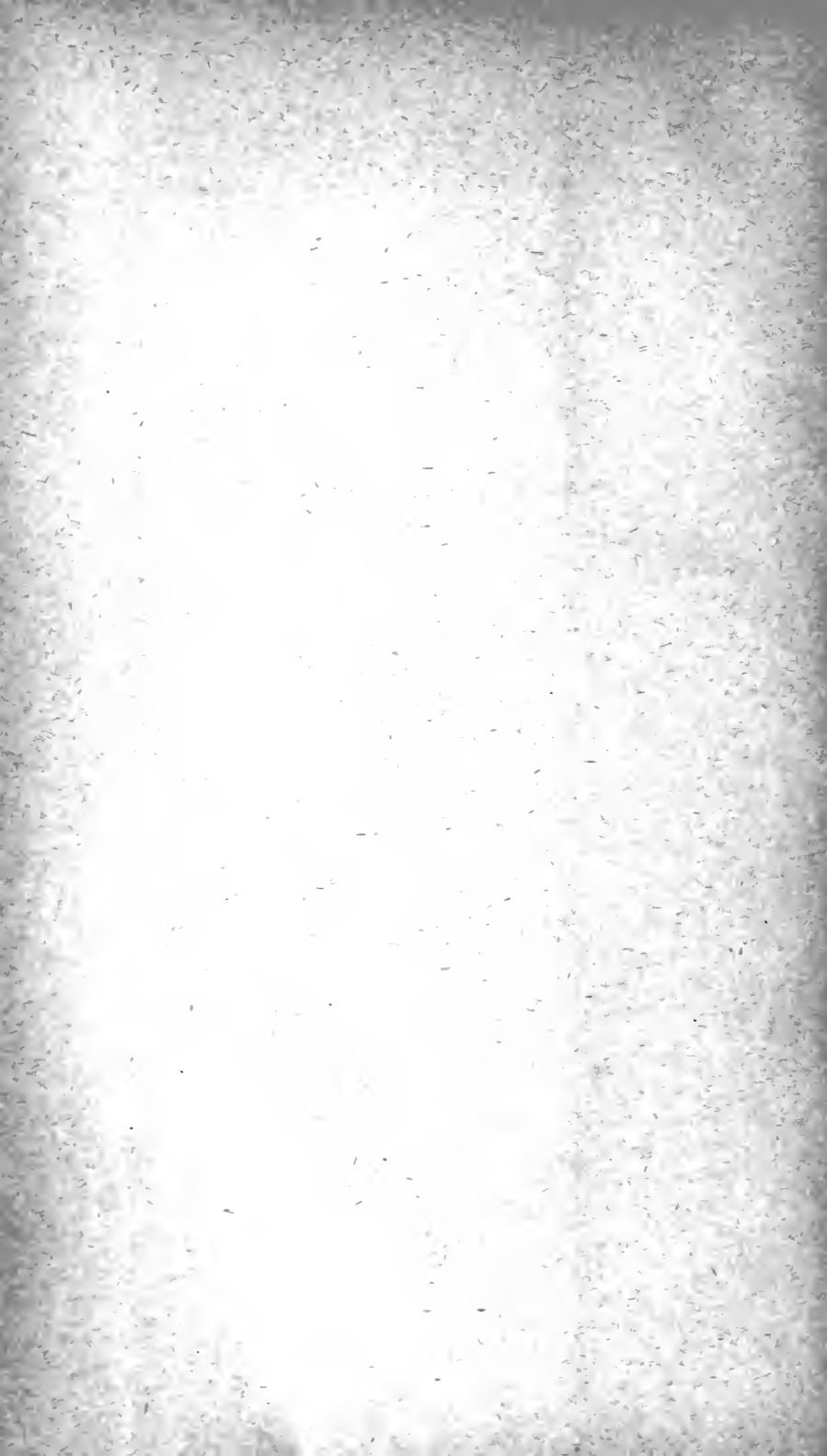
Ce livre instruit et édifie. Il est comme un parfum suave exhalé de l'Évangile et propre à rendre la foi pratique et la piété solide dans les âmes. Nous en recommandons instamment la lecture au clergé et aux fidèles.

Tournay, 14 Septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.

† ISID.-JOS.

Év. de Tournay.

---





## Préface

---

**D**E tous les biens dont l'homme est capable en cette vie, nul ne peut être mis en parallèle avec la connaissance de Dieu. « Voici, lisons-nous dans Jérémie, voici ce que dit le Seigneur : « Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, ni le brave de sa vaillance, ni le riche de ses richesses; mais si quelqu'un veut se glorifier, qu'il se glorifie de me connaître, et de savoir que je suis l'Éternel, qui fais miséricorde et justice et jugement sur la terre.<sup>1</sup> — « Et en effet, ô mon Dieu! s'écrie l'auteur du livre de la Sagesse, vous connaître, c'est la consommation de la justice et la racine de l'immortalité.<sup>2</sup> » Notre Seigneur exprimait la même vérité quand, la veille de sa mort, il disait à son Père : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et Jésus, le Christ que vous avez envoyé.<sup>3</sup> »

**V**OILA pourquoi, entre les divers moyens possibles de racheter l'humanité, Dieu a choisi l'incarnation de son Fils.<sup>4</sup> Certes, l'Apôtre nous l'enseigne, nous pouvions, par le seul spectacle de la nature et de l'œuvre de la création, nous élever à la connaissance de son Auteur; car « ses attributs invisibles, son éternelle puissance » et sa divinité se révèlent à l'œil de notre intelligence dans « le miroir de ses œuvres; et ceux qui l'ont méconnu n'ont » point d'excuse;<sup>5</sup> — néanmoins, la Rédemption opérée par le Verbe fait chair laisse tellement derrière elle tous les autres

(1) Jer. 9. 23. sq.

(2) Sap. 15. 3.

(3) Joan. 17. 3.

(4) Rom. 3. 14. sqq.

(5) Rom. 1. 20.

ouvrages du Très-Haut, que, selon le même saint Paul, les anges eux-mêmes y ont puisé une admiration toute nouvelle pour la sagesse infiniment féconde de Dieu.<sup>1</sup> Enumérant d'avance les fruits de l'avènement du Rédempteur et de son passage parmi nous, Isaïe annonce que « la terre sera remplie de la science des choses divines, qu'elle en sera inondée comme d'un torrent et d'une mer qui envahira tout, et aura pour effet de délivrer les nations du joug de l'erreur.<sup>2</sup> » — « Je suis la Lumière du monde,<sup>3</sup> » disait Jésus lui-même ; saint Jean l'appelle « la vraie Lumière qui luit au sein des ténèbres et éclaire tout homme venant en ce monde ;<sup>4</sup> et rien de plus commun dans les Livres sacrés de l'un et de l'autre Testament, que de voir le Rédempteur désigné sous les noms de Flambeau,<sup>5</sup> de Soleil de Justice,<sup>6</sup> de Soleil se levant sur le monde afin de dissiper les ténèbres où gisent les peuples, et de guider au sentier de la paix les pas de ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort.<sup>7</sup>



ETTE science de Dieu en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, — j'entends, non pas une science abstraite, purement spéculative ; mais une science onctueuse, qui pénètre et chauffe le cœur en éclairant l'esprit, — personne, à la vérité, ne peut l'acquérir par ses seuls efforts, ni la mériter rigoureusement par ses œuvres. « Nul ne connaît le Père, sinon le Fils, a dit Jésus, et celui à qui le Fils veut bien le révéler.<sup>8</sup> » Et encore : « Nul ne vient au Père, si ce n'est par moi.<sup>9</sup> » C'est un don qu'il réserve à ceux qui l'aiment : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera ; et moi je l'aimerai aussi et je me découvrirai à lui.<sup>10</sup> » — Il est certain toutefois qu'une lecture attentive, humble et pieuse de la vie du Rédempteur, peut contribuer dans une large mesure à nous mettre en possession de ce bien, au prix duquel le Docteur des Gentils estimait toutes les prospérités terrestres moins que la fange ;<sup>11</sup> et c'est en vue d'en faciliter l'acquisition à un plus grand nombre, que tant de beaux talents de notre époque, si oublieuse de Dieu, ont consacré leur plume à mettre dans un jour toujours plus vif l'admirable figure de Jésus-Christ.

(1) Eph. 3. 10.

(2) Is. 11. 9. — 30. 28.

(3) Joan. 9. 5.

(4) Joan. 1. 5.

(5) Is. 62. 1.

(6) Mal. 4. 2.

(7) Luc. 1. 78. sq. — 2. 32.

(8) Matth. 11. 27.

(9) Joan. 14. 6.

(10) Joan. 14. 21.

(11) Phil. 3. 8.





PRÈS qu'ils y ont si bien réussi, pourquoi avons-nous tenté de courir la même carrière?... A l'exemple de sainte Thérèse écrivant sur l'oraison mentale, nous pourrions renvoyer ceux qui nous poseraient cette question, à celui dont le désir a été pour nous une loi et l'expression de la volonté de Jésus-Christ lui-même. Mais nous pouvons justifier d'ailleurs cet ordre ou ce désir, en faisant observer avec saint François de Sales, qu'il est plusieurs manières d'agencer les mêmes fleurs en bouquet. En entreprenant d'écrire une vie du Rédempteur, nous n'avons eu la prétention ni de surpasser, ni même d'égaliser nos illustres devanciers, mais seulement de faire autrement qu'eux; et cela en vue principalement des lecteurs qui ont fait un accueil si favorable à nos précédents écrits. — Aussi, nous osons l'espérer, un mérite qu'à défaut d'autre on ne contestera pas à notre livre, c'est une entière originalité. Nous n'en avons puisé les matériaux que dans les Livres saints de l'ancien et du nouveau Testament, dans l'étude des commentaires qu'en ont donnés les saints Pères et les autres interprètes catholiques, et dans nos propres réflexions.



LE disciple bien-aimé désigne Jésus-Christ sous le nom d'AGNEAU IMMOLE DÈS L'ORIGINE DU MONDE. Guidé par ce mot profond, nous avons pris pour point de départ de nos études la promesse primordiale d'un Rédempteur faite par Dieu à nos premiers parents au moment de leur déchéance. Ce Rédempteur, nous l'avons montré présent dès lors de plusieurs manières à l'humanité; présidant, durant les quarante siècles qui précédèrent sa venue, aux destinées des nations; prêché aux Gentils par le peuple hébreu; préfiguré par les justes et par les mystères de la loi mosaïque; salué de loin par les patriarches; entrevu et chanté par les prophètes; enfin, comme un glorieux Soleil, manifestant son approche à la terre par une aurore de plus en plus resplendissante. Tel est l'objet de notre premier livre, et c'est ce que, dans notre titre, nous avons appelé la PRÉEXISTENCE DU RÉDEMPTEUR.

Le deuxième fait l'histoire de son AVÈNEMENT. Apparition de l'Archange à Zacharie. Annonce à la Vierge de Nazareth. Un mot sur le Sacerdoce du Christ. Visitation. Naissance du Précurseur. Naissance du Rédempteur. Les Mages. Présenta-

tion. Fuite en Egypte. Jésus au milieu des docteurs. Vie cachée. Mort de saint Joseph et son éloge.

Le troisième renferme les COMMENCEMENTS DE LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS-CHRIST. Ministère de saint Jean-Baptiste. Baptême et jeûne de Jésus. Première vocation des apôtres. Noces de Cana. Première pâque. Nicodème. Incarcération du Précurseur. La Samaritaine. Aperçu rapide de la vie apostolique du Sauveur. Opposition des pharisiens et des scribes contre lui et enseignements auxquels elle donne lieu : Paraboles de la brebis perdue, de l'Enfant prodigue, etc., Conversion de Madeleine, etc....

Le quatrième est la GENÈSE DE L'ÉGLISE. Caractères et constitution intime. Sa place dans les choses humaines. Vocation définitive des apôtres. Sermon sur la montagne, auquel nous rattachons toute la doctrine morale renfermée dans l'Évangile et les paraboles qui la confirment. La grâce et la prière. Education des apôtres. Le triple renoncement. Première mission des Douze. Prédications touchant l'avenir de l'Église. Primauté de Pierre. Divinité de Jésus-Christ. Sacrements. Histoire du dogme de l'Eucharistie depuis le Paradis terrestre jusqu'au Cénacle. Chapitre sixième de saint Jean. — Dans ce livre, nous avons nécessairement renoncé à l'ordre chronologique.

Le cinquième fait suite au troisième et expose les FAITS ET LES ENSEIGNEMENTS COMPRIS ENTRE L'EMPRISONNEMENT DE SAINT JEAN-BAPTISTE ET LA DERNIÈRE CÈNE, hormis ceux qui ont trouvé leur place au livre précédent. Mort du saint Précurseur. Transfiguration. Histoire des derniers mois de la vie du Rédempteur et de ses travaux à Jérusalem et dans la Judée proprement dite. Guérison de l'aveugle-né. Diverses paraboles. Discussions avec les pharisiens et les scribes. Jésus les démasque. Menacé de mort, Jésus se retire à Bethabara. Il en revient pour ressusciter Lazare. Sa mort est décidée. Il se retire à Ephrem. Entrée triomphale à Jérusalem. La grande semaine. Prédiction de la ruine de Jérusalem et du temple. Trahison de Judas.

Livre sixième. DERNIÈRE CÈNE ET PASSION. Institution de l'Eucharistie, du sacrifice et du sacerdoce de la loi nouvelle. Discours après la Cène. Agonie à Gethsémani. Exposition des diverses phases de la Passion du Rédempteur. Sa mort et sa sépulture.

Livre septième. GLORIFICATION DU RÉDEMPTEUR. Résurrection. Apparitions. Pêche miraculeuse. Dernière entrevue. Ascension. Descente du Saint-Esprit. Commencements de l'Église.

Premières persécutions. Apostolat de saint Pierre. Vocation des Gentils. Conversion et travaux de saint Paul. Révélations de Jésus-Christ à saint Jean. Second avènement du Rédempteur et jugement dernier.



CEL a été notre plan. En le remplissant, nous avons en constamment en vue de réveiller la foi, la confiance et l'amour des fidèles envers leur Rédempteur, en le leur faisant mieux connaître. Pour atteindre ce but, nous avons tâché de leur montrer Jésus-Christ tout entier, vrai Dieu et vrai homme ; son intelligence si sublime, si profonde, si calme, si féconde, et pour laquelle ni l'espace ni le temps n'ont aucun mystère ; sa volonté si constante, si sûre d'elle-même ; son cœur si tendre, si pur et si fort. En fidèle disciple de saint Alphonse, nous avons apporté un soin spécial à l'exposition des endroits de l'Évangile sur lesquels sont fondés l'estime de la prière, les dévotions si salutaires à l'Encharistie, à la Passion du Rédempteur et à sa divine Mère, et l'amour de la sainte Église. Nous avons voulu, au reste, que notre volume présentât la concordance entière des quatre évangiles. Tout au plus y avons-nous omis un fait, un enseignement d'une importance secondaire ou renfermés en substance dans des endroits similaires, ainsi que certains passages d'une portée trop métaphysique pour la plupart des lecteurs, et dont les savants, — s'il en est qui nous lisent, — connaissent déjà ou trouveront facilement ailleurs l'explication.

Écrivant pour les croyants, nous n'avons ni traité *ex-professo* la question de l'authenticité des évangiles, ni appuyé beaucoup sur les preuves fournies par l'histoire profane, ni cité les témoignages d'écrivains rationalistes, ni accordé grande importance à certaines découvertes scientifiques que d'autres rapportent en vue de rendre plus plausibles tel fait, tel miracle consignés par les Évangélistes.

Qu'on nous permette de dire ici que plusieurs de ces découvertes dont on fait bruit, nous paraissent médiocrement heureuses. Un exemple. A propos de l'étoile des mages, on a découvert que, précisément à l'époque de la naissance du Sauveur, trois planètes s'étaient trouvées en conjonction, de manière à former une constellation d'un éclat extraordinaire. Nous n'avons nulle envie de nier le fait astronomique ; mais que ce soit là l'étoile

dont parle saint Matthieu, nous le lions sans détour. Qu'on en juge. *Et voici*, dit l'Évangéliste, *l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce qu'elle vint au-dessus du lieu où était l'enfant, et s'y arrêta*. Jamais, pensons-nous, l'on ne comprendra comment une ou plusieurs planètes ont pu servir de guides à des voyageurs entre deux villes distantes seulement de dix kilomètres (Jérusalem et Bethléem); comment elles ont fait pour *marcher* devant eux; comment elles se sont ensuite *arrêtées* au-dessus d'une maison de manière à l'indiquer clairement à ceux qui la cherchaient. Evidemment il s'agit là d'un météore miraculeux, se mouvant dans notre atmosphère, et encore à une très courte distance de la terre. — Pas plus heureuse ne nous semble la concession faite au rationalisme par un commentateur moderne très connu, à l'occasion de la piscine de Bethesda ou Bethesda (Joan. 5). La piscine pouvait avoir, dit-il, des qualités médicales que l'action de l'ange augmentait; son agitation à certains jours pouvait provenir d'un écoulement subit par un canal souterrain; cette agitation pouvait développer la vertu curative, qui disparaissait aussitôt que le calme se rétablissait. Toutefois, ajoutait-il, il faut, avec les saints Pères, voir ici du miracle. — Je le crois bien! Où sont les eaux minérales qui guérissent *infailliblement* « toutes les infirmités *quelles qu'elles soient*, » même la cécité; et cela *par un seul bain*, et cela seulement à certains jours marqués et à un certain moment, et encore *sur une seule personne*, à savoir *celle qui y descend la première*? Mais si tout ceci est évidemment miraculeux, et si l'Évangile attribue ces guérisons à l'action d'un ange qui descendait dans la fontaine, à quoi bon toutes ces pénibles hypothèses?

Pour la même raison, nous voulons dire parce que nous nous adressons aux croyants, nous avons évité la méthode cartésienne, que Descartes lui-même déclarait n'être pas applicable aux vérités de l'ordre surnaturel. Nous croyons y apercevoir un péril pour les lecteurs fidèles : nous craignons qu'elle n'éveille en eux des tendances au scepticisme. Nous pensons d'ailleurs que jamais le *doute méthodique* ni l'analyse à outrance ne ramèneront un incrédule à la foi. La preuve en est que des écrivains dont on cite des pages superbes tendant à établir, d'après cette méthode, la divinité de Jésus-Christ, sont demeurés incroyants après les avoir écrites. Dieu ne se démontre pas à la manière d'une proposition algébrique; on connaît le mot d'Arago mourant : - Je me souviens du Dieu de ma mère; mais le Dieu des savants,

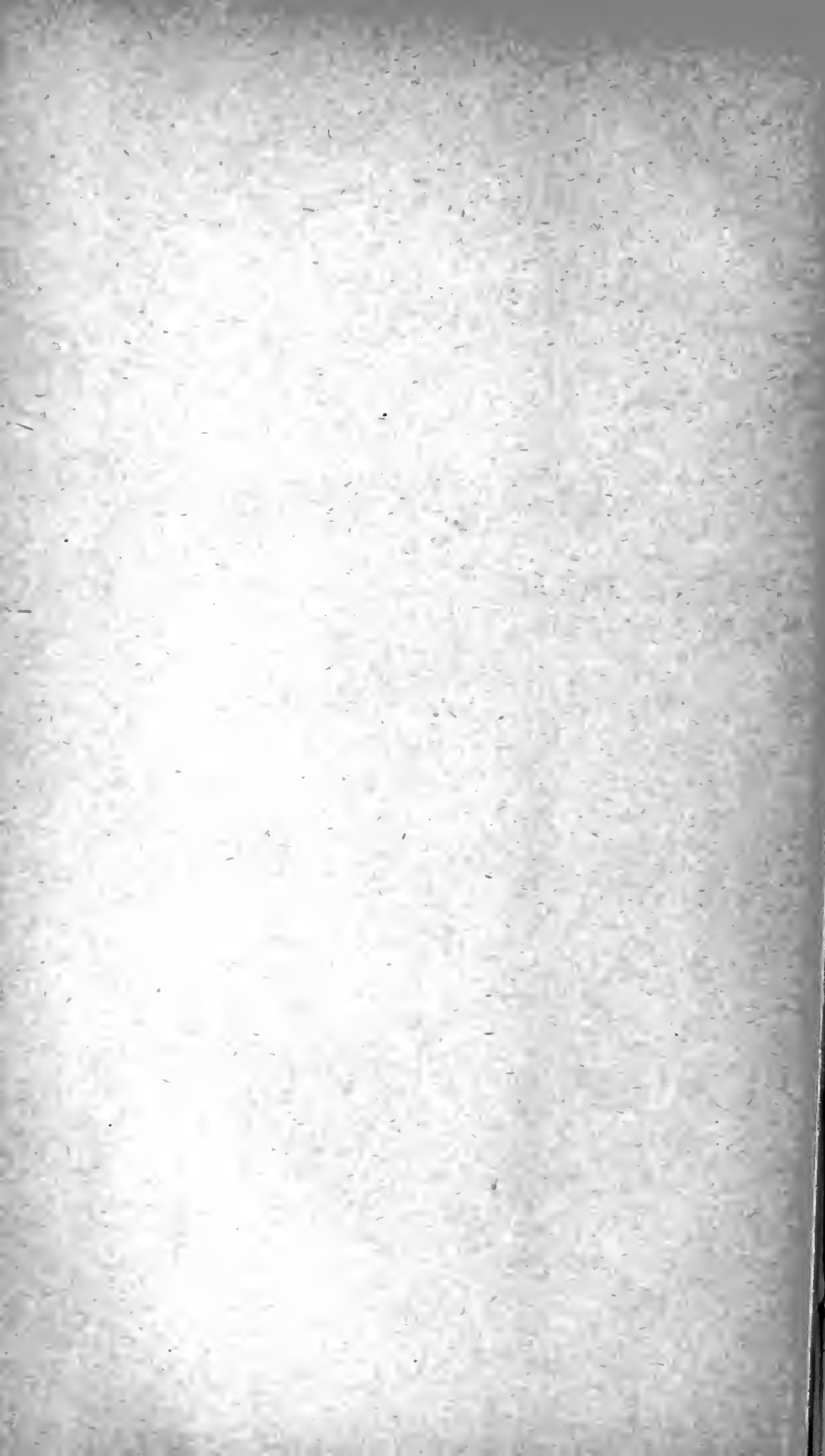
je ne l'ai jamais rencontré.<sup>1</sup> » En revanche, nous sommes convaincu que tout homme de bonne foi qui lira l'Évangile avec un sincère désir de connaître la vérité, et surtout qui le lira en priant, tombera à genoux avant d'arriver à la dernière page, dira à Jésus-Christ, comme l'aveugle guéri par lui : « Je crois, Seigneur! » et qu'il l'adorera.

Tout en produisant un accroissement de lumière et de piété dans ceux qui ont le bonheur de croire, puisse le présent livre dessiller les yeux de quelques-unes de ces âmes, si nombreuses aujourd'hui, que des circonstances malheureuses, souvent même indépendantes de leur volonté, ont plongées dans les ténèbres du doute! C'est notre vœu le plus cher.

Saint-Trond, le saint jour de la Pentecôte, 13 mai 1883.

(1) Descartes, Leibnitz, Newton, Copernic, Pascal, Képler, Leverrier, et de nos jours Moigno, Secchi, Cauchy et bien d'autres l'ont rencontré, parce que, non moins savants qu'Arago, ils n'étaient point sceptiques.







**Livre Premier.** — Le Rédempteur promis à Adam. — Gouvernement providentiel du monde en vue de son avènement. — Le Rédempteur attendu et préfiguré par le peuple de Dieu et par les symboles de la Loi ancienne. — Son histoire écrite d'avance par les Prophètes. ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀







# LE RÉDEMPTEUR

## Livre Premier.

### L'attente du Rédempteur.

#### Chapitre Premier.

*La chute des anges. — La chute de l'homme. — La promesse d'un Rédempteur.*

#### I



Dieu, après avoir fait le ciel et la terre, avait encore créé, pour les peupler, deux sortes d'êtres intelligents. Pour peupler le ciel, il avait créé, en nombre presque infini, de purs esprits, divisés, selon le degré de leur perfection naturelle, en neuf chœurs. Sur la terre, il avait placé l'homme, admirable composé d'intelligence et de matière, afin que, jouissant des créatures sensibles, il leur prêtât sa voix et fit monter en leur nom, vers l'Auteur de tout bien, l'hymne de l'adoration et de la reconnaissance. A l'ange et à l'homme, Dieu avait assigné la même fin, la vision béatifique, fin supérieure à leur nature, et à laquelle ils n'avaient nul droit d'aspirer; il y avait mis pour condition un acte libre d'obéissance.

Or, l'un des chefs des milices célestes se laissa éblouir par sa propre excellence, et prétendit arriver à la perfection de son être et à la félicité par ses forces naturelles et en secouant le joug de Dieu. Il communiqua ses plans à ses compagnons dont il voulait faire ses sujets, et entraîna dans sa révolte insensée un certain nombre d'esprits de tous les chœurs.<sup>1</sup> A l'instant

(1) Apoc. 12. 4.

même Dieu creusa pour ces rebelles l'abîme des ténèbres, y alluma du souffle de sa colère des feux inextinguibles,<sup>1</sup> et il chargea Michel, le chef des anges fidèles, de les y précipiter.

## II

**I**RRÉMÉDIABLEMENT fixé dans sa malice, Lucifer n'eut plus dès ce moment qu'une pensée : la vengeance; et ne pouvant atteindre Dieu lui-même, il résolut d'assouvir sa rage sur l'homme, qu'il voyait être l'objet d'une sorte de prédilection de la part de Dieu. En effet, le Créateur descendait souvent dans l'Eden, à l'heure où la brise du soir bercait mollement le feuillage parfumé du délicieux jardin;<sup>2</sup> il s'entretenait familièrement avec Adam, l'instruisait de tout ce que devait savoir le père de l'humanité. Induire cet heureux favori à transgresser l'unique loi imposée à ses plaisirs, forcer ainsi Dieu à l'exclure du céleste séjour.... quelle joie pour le prince de l'orgueil! les trônes perdus par lui et par ses anges resteraient vides au ciel, comme d'éternels monuments de son audace; et, privé d'un tiers de ses voix, le chœur des divines louanges demeurerait à jamais déconcerté! Pour cela, il fallait inspirer à Adam et à sa compagne la folle ambition qui l'avait ruiné lui-même, leur persuader qu'au plein épanouissement de leurs facultés natives, était attachée pour eux la suprême félicité; et que, pour faire cette noble conquête, il leur suffirait de manger de ce fruit dont le Créateur, par une tyrannique et mesquine jalousie, leur avait interdit l'usage.<sup>3</sup> Tel fut le plan auquel Lucifer s'arrêta.

Or, la femme donna dans le piège; et, bien qu'il devinât les vues du père du mensonge, et mesurât les suites déplorables de la faute dont Eve lui donnait l'exemple,<sup>4</sup> Adam ne voulut pas séparer son sort de celle qui était sa chair et ses os; plutôt que de l'attrister, il aima mieux offenser son bienfaiteur, et empoisonner en lui-même les sources de la vie...

## III

**Q**U'EST Dieu, que fera-t-il? Dieu cherchera dans la faiblesse relative de l'homme, le prétexte à plus d'indulgence qu'envers l'ange : Adam est réparable encore; il se décidera à le réparer. Il descend donc au jardin à l'heure habituelle, dans le dessein d'amener les deux coupables au repentir et à la confession de leur forfait. Mais le crime les a rendus timides; dans la voix de leur Seigneur, ils croient

(1) Deut. 32. 22. (2) Gen. 3. 8. (3) Gen. 3. 1. sqq. (4) I Tim. 2. 14.

entendre l'arrêt de leur condamnation ; et, au lieu d'aller, selon leur coutume, à sa rencontre, ils s'enfuient et se cachent dans l'épaisseur des taillis.<sup>1</sup> Leur frayeur semble accroître la compassion du Seigneur ; il appelle :

« Adam, où es-tu ? »

« J'ai entendu ta voix dans le paradis, et parce que j'étais nu, j'ai craint de paraître en ta présence, et je me suis caché. »

Adam refuse donc d'entrer en aven. Dieu poussera la bonté jusqu'à l'y forcer.

« Et qui t'a fait connaître que tu étais nu, si ce n'est que tu as mangé du fruit auquel je t'avais défendu de toucher ? »

En devenant coupable, Adam est devenu lâche : il rejette sa faute sur l'infortunée qui tremble à ses côtés ; il est devenu insolent et ingrat : sa faute, il la fait remonter jusqu'à Dieu même, qui avait voulu doubler son bonheur, en lui donnant une compagne capable de le partager :

« La femme que tu m'as donnée pour compagne, m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé. »

La femme ne sera pas moins obstinée dans son impénitence :

« Et le Seigneur dit à la femme : Pourquoi l'as-tu fait ? »

« Et elle répondit : Le serpent m'a trompée et j'ai mangé.<sup>2</sup> »

La cause était instruite : les criminels étaient pleinement convaincus ; et d'ailleurs, ni la crainte du châtement ni l'espoir du pardon n'avaient pu arracher à leur orgueil la moindre expression de repentir ; que restait-il à Dieu, sinon de les abandonner à leur malheureux sort ?

C'était là ce qu'espérait le tentateur qui, demeuré sur le théâtre de ses odieux exploits, prêtait une oreille attentive à ce solennel dialogue, et attendait le dénouement du drame où s'agitait le sort de l'humanité. Son dépit dut être extrême, quand il s'aperçut que ses ruses n'avaient été pour le Seigneur qu'une occasion de mettre le comble à ses faveurs envers sa créature terrestre ! En effet, au lieu de maudire l'homme, Dieu maudit l'affreux reptile dont l'esprit homicide avait emprunté la forme : puis, s'adressant à Lucifer lui-même :

« J'exciterai, lui dit-il, des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et son rejeton : elle t'écrasera la tête.<sup>3</sup> »

Après cela, pour donner dès lors quelque satisfaction à la justice, et plus encore peut-être afin de faire pénétrer dans leurs âmes le repentir, condition nécessaire du pardon, Dieu condamna l'homme aux travaux, la femme aux gémissements et aux douleurs, tous les deux à la mort, et il les chassa du paradis.<sup>4</sup>

Mais la promesse qui venait de leur être faite sous forme de menace contre leur ennemi, avait de quoi les consoler. Le Verbe créateur s'était engagé à réparer en eux son ouvrage

(1) Gen. 3. 8. (2) Gen. 3. 9. sqq. (3) Gen. 3. 15. (4) Gen. 3. 16. sqq

défiguré. Pour cela, il prendrait leur nature; et, né d'une Femme exempte de toute souillure, il se chargerait de leur désobéissance et de tous les péchés qui allaient en découler, et les expierait par son obéissance poussée jusqu'à la mort. Et de même que la faute d'Adam allait passer à toute sa postérité, pour l'infecter, la rendre indigne du bonheur céleste et la livrer à la mort, ainsi la justice du Rédempteur serait attribuée à tous les hommes pour les purifier, et leur restituer leurs droits à la vie éternelle.<sup>1</sup>

Adam comprit ces choses, d'une façon générale au moins; c'est pourquoi, au sortir du paradis terrestre, il donna à sa compagne le nom d'Eve, ou de *Mère des Vivants*,<sup>2</sup> nom qu'elle méritait si peu, mais qui présageait Celle qui devait, par le moyen de son divin rejeton, redonner la vie à leur malheureuse postérité.

## Chapitre Deuxième.

*Gouvernement providentiel du monde et spécialement du peuple de Dieu, en vue du rédempteur promis. — Le déluge. — Vocation d'Abraham. — Bénédiction attachée à sa race.*

### I



CE fut ainsi que le Rédempteur promis plana, en quelque sorte, sur le berceau de l'humanité. Et désormais le monde tournera sur le péché d'Adam et sur la promesse divine comme sur deux pôles : le péché originel sera la source commune de toutes les erreurs, de tous les crimes, de tous les malheurs des hommes; et Dieu, tirant le bien du mal, s'emparera de ces tristes choses, et les fera toutes converger à l'accomplissement de ses desseins miséricordieux : elles serviront entre ses mains à préparer l'avènement du Sauveur.

Car il n'était pas bon que la réparation suivit de près la chute; il convenait au contraire à la majesté du divin Médecin, qu'il se fit attendre et désirer pendant plusieurs siècles; en outre, saint Thomas d'Aquin l'enseigne, il était très nécessaire que l'homme comprit par une dure et longue expérience combien étaient profondes ses plaies et ses misères. La grâce divine, en effet, est plutôt nuisible qu'utile à qui la reçoit sans l'estimer. Les Pharisiens et les Scribes contemporains de Jésus-Christ en sont une

(1) Rom. 5. 17. sqq.

(2) Gen. 3. 20.

preuve frappante. Infatués de leur prétendue justice, ils fermèrent obstinément les yeux à la lumière de l'Évangile; tandis que les courtisanes et les publicains se convertissaient en foule. Et, ce que les Phariséens étaient, par rapport aux pécheurs publics, la masse du peuple juif le fut relativement aux Gentils. Habités à se considérer comme un peuple saint, la plupart s'irritèrent des sévères leçons que Jésus leur faisait; ils refusèrent de croire en lui, allèrent jusqu'à tuer cruellement ce Messie si impatiemment attendu par leurs pères, et persécutèrent à mort ceux qui prêchaient sa doctrine. Au contraire, les païens, que Dieu avait laissés marcher dans leurs voies<sup>1</sup> et abandonnés en quelque sorte à eux-mêmes pendant de longs siècles, accueillirent les apôtres avec un joyeux empressement, et se soumièrent de grand cœur à la loi évangélique. Ainsi fut justifié le retard si long, ce semble, apporté par la sagesse divine à l'accomplissement de sa promesse.

## II



U reste, selon la profonde parole de saint Paul, le Christ, qui est aujourd'hui et qui sera demain, était déjà hier :<sup>2</sup> avant même d'apparaître, et dès l'origine du monde, il fit sentir sa bienfaisante influence à tous les hommes. « Je suis venu, dit-il, afin que mes brebis aient une nourriture plus abondante que par le passé.<sup>3</sup> » La grâce surabonde donc sous la loi nouvelle; mais elle était dispensée d'une manière suffisante dans les siècles antérieurs à la venue du Rédempteur. En vertu des mérites prévus de son sacrifice, Dieu accordait à tous ceux qui le demandaient, le secours nécessaire pour accomplir la loi naturelle et arriver au salut. Aussi l'Apôtre enseigne que, même au sein des nations païennes, Dieu comptait de très fidèles observateurs des préceptes gravés par lui dans toute conscience humaine.<sup>4</sup>

Cependant, en dépit de ces moyens de salut donnés ou offerts à tous sans distinction, le péché d'Adam n'avait pas tardé à produire ses fruits amers; et l'homme, enclin au mal dès sa jeunesse,<sup>5</sup> se plongeait dans l'iniquité avec une si incroyable fureur, que, selon la forte expression de l'Écriture, Dieu se repentait de l'avoir créé, et se voyait forcé d'en purger la terre.<sup>6</sup> Mais, toujours occupé de sa promesse, il se réservait un juste, pour être la souche d'un nouveau genre humain dont sortirait un jour le Rédempteur. Encore ce grand châtement, dont le souvenir ne s'effaça jamais de la mémoire des descendants de Noé, ne suffit-il

(1) Act. 14. 15.

(2) Heb. 13. 8.

(3) Joan. 10. 10.

(4) Rom. 2. 14. sq.

(5) Gen. 8. 21.

(6) Gen. 6. 6. sq.

pas longtemps pour les retenir dans le devoir. Ce fut peu de temps après le déluge qu'apparut sur la terre l'horrible peste de l'idolâtrie, et que les hommes, rompant définitivement avec leur Créateur, se mirent à adorer les créatures et jusqu'aux œuvres de leurs mains.

La bonté divine se laissera-t-elle vaincre par la malice humaine? Non; Dieu ira chercher, au sein d'une nation et d'une famille idolâtres, un homme qu'il s'attachera à force de bienfaits; il fera alliance avec lui,<sup>1</sup> et après avoir mis sa fidélité à l'épreuve, il lui promettra avec serment de le bénir et de faire naître de lui le Sauveur du monde: « Je le jure par moi-même, je te bénirai... et toutes les nations de la terre seront bénies en Celui qui naîtra de toi, parce que tu as obéi à ma voix.<sup>2</sup> »

## III



ELLE fut la vocation d'Abraham, telle fut la promesse fameuse de Dieu à l'illustre Patriarche; telle fut la solennelle et mystérieuse bénédiction donnée à sa race, et qui devait y rester attachée et passer de génération en génération, jusqu'à ce qu'enfin elle fleurit et produisit son fruit, qui est le Christ.<sup>3</sup> A partir de ce moment, cette bénédiction ou cette promesse sera comme un sceau indélébile qui distinguera toujours les descendants d'Abraham par Isaac et Jacob, et comme un élément divin et indestructible qui, caché dans leurs veines, en fera un peuple à part, ayant conscience de sa magnifique mission, aspirant sans cesse à l'avenir, et résistant à tout mélange avec les nations étrangères au milieu desquelles il vivra. La promesse divine rendra fécondes les unions naturellement stériles, et enrichira les patriarches, malgré leurs perpétuelles pérégrinations et les incessantes tracasseries d'hôtes jaloux de leur prospérité.<sup>4</sup> Elle les rendra redoutables aux rois, qui s'empresseront de faire alliance avec eux;<sup>5</sup> elle sera pour eux comme un impénétrable bouclier et comme une invincible épée.

Pour délivrer son neveu, Abraham, suivi de ses seuls valets, défait quatre rois victorieux, taille en pièces leurs armées combinées et leur arrache leur butin.<sup>6</sup> Jacob passe le Jourdain, n'emportant avec lui que son bâton de voyage et la bénédiction patriarcale déposée sur sa tête par son père Isaac; au bout de vingt ans, il le repasse à la tête d'une famille nombreuse et florissante, de tout un peuple de serviteurs et d'innombrables troupeaux, et plus riche que l'opulent et avare Syrien qu'il a servi.<sup>7</sup> Deux de ses fils vengent dans le sang de toute une ville

(1) Gen. 15. 18.

(2) Gen. 22. 16. sqq.

(3) Gen. 49. 26.

(4) Gen. 26. 12. sqq.

(5) Ibid. 26.

(6) Gen. 14. 14. sqq.

(7) Gen. 31. 1. — 32. 10.

l'outrage fait à leur sœur, et nul n'ose les poursuivre.<sup>1</sup> Un autre, vendu comme esclave à un Egyptien et jeté ensuite en prison, en sort pour aller s'asseoir à côté de Pharaon, et gouverner l'Egypte avec un pouvoir absolu. Transplantée dans ce pays, la famille de Jacob s'y multiplie bientôt jusqu'à exciter l'envie et les craintes du roi.<sup>2</sup> Pour affaiblir les Israélites, le tyran les accable de corvées; il a recours, tantôt à la ruse, et tantôt à la violence; mais, pareil au safran, plus on foule ce peuple béni, plus il croit.<sup>3</sup> Touché de ses maux, Dieu vient enfin à son secours; pour le délivrer, il renverse toutes les lois de la nature; à la voix de Moïse son serviteur, les eaux du Nil se changent en sang; la poussière des champs en insectes venimeux; la grêle, la foudre, des ténèbres palpables, et les plus horribles fléaux conjurent ensemble pour accabler leurs injustes oppresseurs; enfin la mort de tous les premiers-nés de l'Egypte brise l'obstination du potentat et le force de rendre la liberté au peuple premier-né de Dieu; Israel part chargé des dépouilles de ses maîtres;<sup>4</sup> la mer Rouge ouvre ses flots devant lui, et engloutit l'Egyptien qui déjà se repentait de l'avoir relâché et s'était mis à le poursuivre.

Pendant quarante années, la bénédiction, figurée par une colonne de nuée, guide le peuple bien-aimé à travers les déserts vers la terre de promesse; chaque matin, elle fait pleuvoir du ciel, sous forme de rosée, un pain délicieux et abondant, et fait couler une eau vive d'une roche aride; elle environne Israel d'une telle splendeur, que l'infidèle Balaam, soudoyé pour le maudire, ne peut s'empêcher de s'écrier, en contemplant du sommet d'une montagne, les tribus rangées autour du Tabernacle: - Comment pourrais-je maudire celui que Dieu n'a pas maudit?... Qu'elles sont belles tes tentes, ô Jacob! qu'ils sont beaux, ô Israël! tes pavillons: ils sont comme des vallons pleins d'ombrages, comme des jardins où des ruisseaux entretiennent une perpétuelle fraîcheur, comme des cédres qui croissent au bord des eaux... Dieu l'a tiré de l'Egypte: sa force est celle du rhinocéros. Il dévorera ses ennemis; quand il se couchera et dormira comme le lion, nul n'osera l'éveiller. Celui qui le bénira sera béni; celui qui le maudira sera maudit... Puissé-je mourir de la mort des justes; puisse ma mort ressembler à la leur!<sup>5</sup> -

Sur le passage du peuple béni, les monts bondissent de joie comme des béliers, et les collines comme des agneaux;<sup>6</sup> le superbe Jourdain le reconnaît, divise ses eaux pour lui livrer passage, et les amoncelle jusqu'aux nuages pour épouvanter au loin les peuples maudits du pays de Chanaan.<sup>7</sup> A l'approche d'Israel, ces peuples sont pétrifiés par la terreur;<sup>8</sup> les murs

(1) Gen. 34. 25. — 35. 5.

(2) Exod. 1. 9.

(3) Ibid. 12.

(4) Exod. 12. 35. sq.

(5) Num. 24. 5. sqq.

(6) Ps. 113. 4.

(7) Jos. 3. 16.

(8) Exod. 15. 14. sqq.

élevés par les géants s'éroulent d'eux-mêmes ;<sup>1</sup> le soleil et la lune suspendent leur course pour lui laisser le temps d'achever sa victoire ; les nuées versent une pluie de pierres sur ceux que ses mains, lasses de carnage, ne peuvent atteindre ;<sup>2</sup> et bientôt trente rois<sup>3</sup> et leurs sujets, auprès desquels Israel ne semblait qu'une poignée de sauterelles,<sup>4</sup> sont détruits comme l'herbe que le bœuf broute jusqu'à la racine,<sup>5</sup> ou dispersés comme un peu de poussière livrée au vent.

### Chapitre Troisième.

(Suite du précédent.) — Moyens miraculeux par où Dieu maintient les Juifs dans la vraie foi. — Ce peuple fait connaître Dieu aux autres nations et les prépare à la venue du Rédempteur.

#### I

**A**PRÈS des marques si nombreuses et si éclatantes de la protection divine, ce peuple volage et insensé s'il en fut,<sup>6</sup> restait toujours, plus qu'aucun autre, enclin à l'idolâtrie. Ne l'avait-on pas vu, au pied du Sinaï, se livrer au culte d'une vile image, et à toutes les débauches qu'entraînaient ces impures solennités, tandis que, sur la cime embrasée du même mont, Moïse s'entretenait face à face avec Dieu ? Or, il était nécessaire de le maintenir dans la vraie religion, de lui rappeler sans cesse son glorieux passé, son avenir plus glorieux encore, de peur que, tombant sans retour dans les erreurs et dans la corruption païennes, il ne devint tout à fait indigne de donner au monde le Rédempteur, et ne rendit impossible l'accomplissement de la promesse jurée par le Seigneur à son ami Abraham. Pour cela, Dieu était obligé de traiter les Israélites autrement que les autres hommes, et de leur montrer continuellement sa main à découvert ; aussi étaient-ils habitués à regarder le miraculeux comme leur élément naturel : ils s'étonnaient, ils se plaignaient lorsqu'ils ne voyaient pas de prodiges, lorsque les prophètes se taisaient : *Nous ne voyons plus vos miracles ; il n'y a plus de prophètes ;<sup>7</sup> levez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous ?<sup>8</sup>* Moïse leur avait promis l'abondance des biens de la terre, une vie longue et heureuse

(1) Jos. 6. 20.

(4) Num. 13. 34.

(7) Ps. 73. 9.

(2) Jos. 10. 11. sqq.

(5) Num. 22. 4.

(8) Ps. 43. 23.

(4) Jos. 12. 24.

(6) Deut. 32. 6.



et la victoire sur tous leurs ennemis, aussi longtemps qu'ils serviraient fidèlement le Dieu de leurs pères ; mais il les avait menacés de tous les maux, s'ils venaient à l'abandonner.<sup>1</sup> Il en fut perpétuellement ainsi : depuis leur entrée dans la terre promise jusqu'à la captivité de Babylone, l'histoire politique des Juifs n'est que l'histoire de ces alternatives d'une prospérité sans exemple et des plus épouvantables calamités, correspondant à leur fidélité au Seigneur et à leur infidélité. Et lorsque, courbés sous le joug des nations dont ils avaient adoré les idoles, ils renaient en eux-mêmes et se convertissaient, Dieu se ressouvait aussitôt de ses serments, volait à leur secours et les délivrait de leurs puissants ennemis, tantôt par les mains d'une poignée de braves armés de flambeaux et de trompettes ;<sup>2</sup> tantôt par celles d'un seul homme plus fort que mille,<sup>3</sup> tantôt par celles d'une faible femme,<sup>4</sup> et tantôt par le moyen d'un monarque étranger.

Rien ne coûtait à Dieu pour instruire et redresser son peuple et pour le conduire à la fin de sa vocation. Telle fut, par exemple (l'Écriture en fait foi), telle fut la raison providentielle de l'élévation de Nabuchodonosor, et de la chute de son fils Balthasar. Le premier fut si puissant parce qu'il était destiné à châtier le royaume de Juda ; le second, ayant dépassé les vues du Seigneur, et fait peser sur les Juifs un joug tyrannique, Dieu le brise, comme un père, touché du repentir de son enfant, brise la verge dont il s'est servi pour le punir.<sup>5</sup> Cyrus, nommé plusieurs siècles d'avance par Isaïe,<sup>6</sup> est armé d'une force invincible ; Dieu rompt devant lui les portes de fer de Babylone ; et, reconnaissant qu'il n'est que le ministre des desseins du Dieu des Juifs,<sup>7</sup> le prince leur rend la liberté, et les aide à relever leur temple et les murs de Jérusalem.

## II



ETTE conduite extraordinaire de Dieu sur son peuple était un fait bien connu des nations d'alentour. Au siège de Béthulie, le chef des Ammonites, alliés d'Holopherne, disait à ce général assyrien : « Toujours le Dieu des Hébreux a combattu pour eux et vaincu leurs ennemis ; jamais personne ne les a impunément insultés, si ce n'est quand ils ont abandonné le culte de Jéhovah leur Dieu. Mais chaque fois qu'ils ont servi un Dieu étranger, ils se sont vus livrés aux mains et au glaive de leurs adversaires et sont devenus un objet de risée ; et chaque fois qu'ils se sont repentis de leur infidélité, le Dieu du ciel leur a donné la force de secouer le joug de leurs oppresseurs.

(1) Deut. 28.

(2) Judic. 7.

(3) Judic. 15.

(4) Judic. 4.

(5) Jer. 51.

(6) Is. 44 et 45.

(7) I Esd. 1.

C'est pourquoi, Seigneur, tâchez de savoir s'ils se sont rendus coupables de quelque offense envers leur Dieu : s'ils l'ont fait, marchons contre eux : leur Dieu nous les livrera sans aucun doute, et vous les soumettrez à votre pouvoir. Si, au contraire, ils ne l'ont point irrité, nous ne pourrions leur tenir tête, parce que leur Dieu les défendra, et nous deviendrons la fable de l'univers.<sup>1</sup> » Ainsi parlait Achior à un général qui, après avoir saccagé et subjugué l'Asie entière, et grossi son armée de toutes les armées des peuples asservis à son pouvoir, devait regarder comme un jeu la conquête du faible royaume de Juda. Or nous savons que l'insignifiante ville de Béthulie fut le tombeau de la gloire d'Holopherne.

En un mot, on eût dit que Dieu, oublié par les nations, les les eût à son tour oubliées pour concentrer toutes les ressources de sa sagesse et de sa puissance sur ce petit peuple, qu'il appelait son peuple, son héritage, sa propriété privée, et jusqu'à son fils,<sup>2</sup> parce que son Fils unique en devait naître selon la chair. Tel un roi chassé de ses Etats par des sujets rebelles, prodigue ses soins et ses trésors à une seule ville restée fidèle.

Et en effet, Dieu était le véritable roi des Hébreux ; leur gouvernement était, dans toute la rigueur du terme, une théocratie. Il leur avait donné, pendant leur séjour au désert, une législation religieuse, politique, civile, judiciaire, militaire et domestique des plus détaillées ; les chefs, quels que fussent leur nom, pontifes, juges, ou rois, n'y pouvaient rien changer ; c'était Dieu qui les choisissait et les rejetait à son gré ; ils exerçaient le pouvoir en son nom, et n'étaient que ses lieutenants.

### III

**N**ous disions tout à l'heure que Dieu semblait avoir oublié les Gentils, pour ne s'occuper plus que des Israélites. Mais qui ne voit qu'en comblant ceux-ci des marques miraculeuses de sa protection, il invitait les autres peuples à le reconnaître et à revenir à lui ? Quelle excuse de leur persévérance dans l'idolâtrie peuvent apporter les Egyptiens, témoins et victimes des merveilles opérées par le moyen de Moïse ; et les Iduméens et les Ammonites et les Moabites, et les Philistins et les Phéniciens de Tyr et de Sidon, et par conséquent ceux de Carthage, et toutes ces nations sous les yeux desquelles s'effectua la conquête toute miraculeuse de la Palestine par les Hébreux ? Ces faits avaient eu un retentissement immense chez tous les Orientaux, et n'avaient pu sitôt sortir de leur mémoire. Aussi, à l'occasion des calamités dont l'arche d'alliance enlevée par eux

(1) Judith. 5. 5.

(2) Exod. 4. 22.

accablait les Philistins, leurs sages leur disaient : « Renvoyez l'arche du Dieu d'Israel, de peur qu'elle ne nous extermine, nous et tout notre peuple... Pourquoi endurez-vous vos cœurs comme ont fait les Egyptiens et leur roi? ne savez-vous pas par quels fléaux ils furent forcés à la fin de rendre la liberté aux Hébreux? <sup>1</sup> » Ainsi s'accomplissait ce que Dieu avait dit à Pharaon par la bouche de Moïse : « J'ai résolu de faire éclater sur toi ma puissance, afin que mon nom soit connu de toute la terre. <sup>2</sup> » Achior, ce chef des Moabites dont nous avons cité les paroles à Holopherne, racontait en substance au même général toute l'histoire des Juifs à partir de la vocation d'Abraham, et les miracles opérés en leur faveur par le Dieu du ciel. <sup>3</sup> Une inscription retrouvée à Tengis, en Mauritanie, et dont parle l'historien Procope, témoignait assez que les Chananéens expulsés de Palestine et venus se fixer sur les côtes d'Afrique, se souvenaient toujours des coups que leur avait portés Josué fils de Navé, ou plutôt le Dieu d'Israel. <sup>4</sup> Ninive, convertie à la prédication de Jonas, et retombée bientôt après dans ses erreurs et sa corruption, ne fut-elle pas une seconde fois avertie par la miraculeuse destruction de l'armée que son roi Sennachérib avait conduite contre Jérusalem? <sup>5</sup> Et Babylone, n'a-t-elle pas vu les trois jeunes Hébreux sortir sains et saufs de la fournaise où ils avaient été jetés pour avoir refusé d'adorer la statue de Bel? <sup>6</sup> n'a-t-elle pas entendu son Nabuchodonosor raconter, dans un édit à toutes les provinces de cet immense empire, le châtement mémorable infligé à son orgueil par le Dieu du ciel qu'il appelle le seul Dieu véritable? <sup>7</sup> n'a-t-elle pas vu ses dieux convaincus de fausseté et ses prêtres de fourberie par Daniel? <sup>8</sup> n'a-t-elle pas vu ce saint prophète deux fois jeté aux lions et deux fois délivré de leurs dents meurtrières par la main de son Dieu? <sup>9</sup> Et les Perses et les Médes n'ont-ils pas reconnu par la bouche de Cyrus que le Dieu d'Israel leur avait donné l'empire de l'Asie? <sup>10</sup> Et les Grecs enfin n'ont-ils pas vu leur Alexandre s'arrêter respectueux devant Jérusalem, quand le grand-prêtre Jaddus lui eut fait lire dans le livre de Daniel l'histoire prophétique de ses conquêtes? N'ont-ils pas entendu Héliodore, à son retour de Jérusalem où le roi Séleucus l'avait envoyé dépouiller ce temple, ne l'ont-ils pas entendu dire à ce prince : « S'il est dans vos Etats quelque ennemi de votre personne, quelque conspirateur, envoyez-le dans ce temple, afin qu'il en revienne châtié comme je l'ai été, si

(1) I Reg. 6. 6.

(2) Exod. 9. 16.

(3) Judith. 5. 5. sqq.

(4) Cette inscription, gravée sur deux colonnes de marbre, portait : « *C'est nous qui fuions le brigand Josué, fils de Navé.* (Procop. hist. Vand. l. 2. c. 20.) Au temps de saint Augustin, les Phéniciens d'Afrique se disaient venus du pays de Chanaan, c'est-à-dire de la Palestine.

(5) Isa. 37. 36.

(6) Dan. 3.

(7) Dan. 4.

(8) Dan. 14.

(9) Dan. 14.

(10) I Esd. 1. 2.

toutefois il en revient. Car celui qui habite dans le ciel est le protecteur de ce lieu ; il frappe et extermine ceux qui s'y rendent dans de mauvais desseins.<sup>1</sup> »

On le voit donc, dans les vues de la Providence, le peuple juif n'était pas seulement destiné à donner le Messie au monde, mais encore à préparer les Gentils à sa venue, en conservant, en réveillant sans cesse parmi eux la connaissance du vrai Dieu. Dieu l'avait placé au centre du monde civilisé et à proximité des grandes voies de communication qui reliaient entre eux les peuples anciens ; il le mit en relation avec les plus policés et les plus influents : Egyptiens, Phéniciens, Assyriens, Chaldéens, Perses et Mèdes, Grecs et Romains ; enfin, à l'occasion de ses fautes, il l'arracha à son pays et le mêla, comme un levain de salut, aux habitants des grands empires asiatiques. Tel est l'enseignement des saints livres. Tobie a dit dans son admirable cantique : « Le Seigneur vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent point, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et qu'elles apprennent de vous qu'il n'y a pas d'autre Dieu tout-puissant si ce n'est lui.<sup>2</sup> » Et depuis cette époque, et surtout depuis les conquêtes d'Alexandre, les juifs se rencontraient partout et occupaient souvent des postes importants dans les cours, dans les armées, dans les écoles publiques. Or, leur présence était une grâce précieuse pour ceux au milieu desquels ils vivaient : leur histoire miraculeuse, leurs livres sacrés, qui commençaient à se répandre, leurs mœurs, leurs rites tout différents de ceux du reste des hommes, et, du moins à partir de la captivité, leur horreur pour les idoles et pour les superstitions et les infâmes mystères des païens, tout, chez les Juifs, prêchait l'unité et la sainteté de Dieu, l'immortalité des âmes, la chute originelle, la nécessité d'une réparation et l'attente du Rédempteur.

(1) II Mach. 3. 38. sq.

(2) Tob. 13. 4.

## Chapitre Quatrième.

*Le Rédempteur désiré par les patriarches et les saints de l'Ancien Testament, et attendu par tout le peuple.*

### I

**D**ANS les régions boréales, après une nuit prolongée durant des mois, le soleil effleure longtemps l'horizon sans se montrer encore, mais en envoyant aux habitants une lumière diffuse qui suffit à leurs rustiques travaux. Ainsi, tandis que les Gentils s'enfonçaient dans des ténèbres chaque jour plus épaisses, le soleil de justice faisait pressentir son lever aux Hébreux par une aube de plus en plus lumineuse. Dans des visions et des révélations secrètes, l'Esprit-Saint faisait entrevoir aux Saints de l'ancien testament cet objet si désirable, afin de les consoler au sein des tribulations par où il les faisait passer. - Abraham, votre père, dira un jour Jésus, a soupiré après le jour de ma naissance : il l'a vu et s'est réjoui.<sup>1</sup> - Il en fut de même de tous les saints patriarches et prophètes, et de tout ce qu'il y eut d'âmes élevées chez les Hébreux. Aussi, le présent n'était rien pour ces grands hommes ; et du passé, ils ne se rappelaient que les promesses dont ils regardaient et saluaient l'accomplissement dans le lointain de l'avenir.<sup>2</sup>

Et c'est là un caractère singulier et propre à la nation sainte. Toute famille nobiliaire vit de souvenirs et suppute avec orgueil la longue suite d'ancêtres qui lui ont transmis le sang de son premier auteur : les patriarches, au contraire, vivaient d'espérances ; la racine de leur arbre généalogique était dans l'avenir : c'était le Christ, cette divine Racine de Jessé,<sup>3</sup> dont l'attente les anoblissait par anticipation, et dont leurs vœux impatients hâtaient la naissance trop longtemps différée. Le Christ était au fond de toutes leurs pensées ; c'était en vue de lui qu'ils bénissaient leurs enfants, avant de poser leur tête blanchie sur l'oreiller de la mort ; ils leur transmettaient la bénédiction qu'Abraham le premier avait reçue de Dieu, c'est-à-dire la promesse du Rédempteur ; et en parlant de lui, ils se ranimaient un instant, comme le flambeau près de s'éteindre ; et leurs désirs, plus ardents alors que jamais, s'exhalaient en poétiques transports :

(1) Joan. 8. 56.

(2) Heb. 11. 13.

(3) Isa. 11. 10.

- Juda, s'écriait Jacob mourant, Juda, tes frères te loueront, ta main s'appesantira sur la tête de tes ennemis; tu seras adoré par les fils de ton père....

» Le sceptre ne sortira point de Juda, toujours des chefs naîtront de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations.

» Il attachera son ânon à la vigne, ô mon fils! et son ânesse au cep fécond. Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang du raisin.

» Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents sont plus blanches que le lait....

» Seigneur, je vais attendre le Sauveur que tu nous as promis!<sup>1</sup> »

Et s'adressant à Joseph son fils bien-aimé : « .... Les bénédictions de ton père sont plus abondantes que celles de ses pères; qu'elles descendent sur la tête de Joseph, de celui qui est saint entre ses frères; qu'elles y reposent jusqu'à ce que vienne le Désiré des collines éternelles!<sup>2</sup> »

Le Christ était l'objet des méditations de Moïse, au sein des délices de la cour d'Égypte; c'est afin d'avoir part aux opprobres du Christ, dit saint Paul, qu'il refusa l'héritage de l'opulente fille de Pharaon, laquelle l'avait retiré du Nil et adopté.<sup>3</sup> Et quand Dieu le chargea d'aller délivrer son peuple : « Eh! Seigneur, s'écriait-il, que n'envoyez-vous plutôt Celui que vous devez envoyer?<sup>4</sup> »

Le Christ était la consolation de Job au plus fort de ses douleurs : « Je sais que mon Rédempteur vit; au dernier jour je sortirai de la poussière, et je verrai dans ma chair mon Dieu qui sera mon Sauveur.<sup>5</sup> »

## II

**T**ous les prophètes, dit saint Pierre, ont cherché avec ardeur à connaître en quel temps devait s'accomplir ce que l'Esprit du Christ leur révélait des souffrances et des gloires de Jésus-Christ.<sup>6</sup> » C'était en particulier la grande préoccupation de Daniel, et c'est ce qui lui fit donner par l'ange le nom d'*homme de désirs*, et lui mérita la faveur de connaître l'année de la naissance et celle de la mort du Messie.<sup>7</sup>

Isaïe passe sans cesse des reproches et des menaces qu'il adresse aux Juifs et aux nations, à la douce contemplation du Sauveur attendu; ses pages sont tout émaillées des soupirs enflammés et, pour ainsi dire, des baisers qu'il lui envoie :

(1) Gen. 49. 8. sqq.

(2) Gen. 49. 26.

(3) Heb. 11. 24. sqq.

(4) Exod. 4. 13.

(5) Job. 19. 25.

(6) I Pet. 1. 10. sq.

(7) Dan. 9. 22. sqq.

« Quand donc, Seigneur, enverras-tu à la fille de Sion l'Agneau dominateur de la terre ?<sup>1</sup> »

« Seigneur ! nous t'avons attendu en marchant dans la voie de tes préceptes ; ton nom et ton souvenir sont le délice de nos âmes. Mon âme t'a désiré dans la nuit ; et dès l'aurore mon esprit et mon cœur s'éveillent pour penser à toi !<sup>2</sup> »

« A cause de Sion, je ne me tairai point jusqu'à ce qu'apparaisse son Juste, comme une aube resplendissante, et que son Sauveur brille à nos yeux comme un flambeau allumé.<sup>3</sup> »

« Cieux, répandez d'en haut votre rosée ; que des nuées descende le Juste comme une pluie féconde ; que la terre ouvre son sein et enfante le Sauveur.<sup>4</sup> »

« Fortifiez les mains défaillantes et soutenez les genoux chancelants ; dites aux timides : Courage ! voilà que Dieu même viendra et vous sauvera.<sup>5</sup> »

« Ah ! puisses-tu rompre les cieux et descendre : à ton approche, les montagnes se fondraient et s'écouleraient comme l'eau : les eaux s'enflammeraient.<sup>6</sup> »

« Quel est celui qui vient d'Edom... celui qui est si beau dans sa robe, et qui marche dans l'immensité de sa force ? — Je suis celui qui prêche la justice et qui combat pour sauver.<sup>7</sup> »

« Une voix crie au désert : Préparez le chemin du Seigneur, redressez ses sentiers dans la solitude !<sup>8</sup> »

« Lève-toi, tout éclatante de lumière, ô Jérusalem ! car ta lumière est enfin venue.... Sur toi se lèvera le Seigneur et sa gloire sera vue en toi !<sup>9</sup> »

## III



U reste, ce n'étaient pas seulement les prophètes et quelques âmes d'élite, qui soupiraient ainsi après la venue du Messie : ces désirs étaient comme l'esprit de la nation entière que, pour cette raison sans doute, Isaïe appelle la *nation qui attend*.<sup>10</sup> — Nos douze tribus, disait saint Paul au roi Agrippa, ne font autre chose le jour et la nuit, que d'honorer Dieu et de le prier, dans l'espoir de voir enfin l'accomplissement de ses promesses.<sup>11</sup> »

Ces désirs étaient entretenus et réveillés chez les Juifs par les figures dont était remplie leur histoire nationale ; par les emblèmes dont leur culte était tout composé, et par des prophéties si claires, si détaillées, qu'on les croirait écrites après l'évènement.

Pour ce qui est des figures et des emblèmes, l'Apôtre nous enseigne que tout ce qui arrivait au peuple ancien, était figure

(1) Isa. 16. 1.

(2) Isa. 26. 8. sq.

(3) Isa. 62. 1.

(4) Isa. 45. 8.

(5) Isa. 35. 3.

(6) Isa. 64. 1.

(7) Isa. 63. 1. sq.

(8) Isa. 49. 3.

(9) Isa. 60. 1.

(10) Isa. 18.2. sqq.

(11) Act. 26. 7.

de l'avenir; que la loi ancienne était l'image ou plutôt l'ombre des biens futurs; que le culte était allégorique, et annonçait les mystères de la vie et de la mort du Christ; <sup>1</sup> et que la loi entière de Moïse avait pour but de conduire les enfants d'Israël à l'école du Christ. *Lex pædagogus noster fuit in Christo.*<sup>2</sup>

- Toutes ces choses, ajoute saint Paul, ont été consignées dans les saints livres pour notre instruction.<sup>3</sup> - Nous y consacrerons donc quelques pages; et en le faisant, nous ne sortirons pas de notre but, qui est de faire connaître Jésus-Christ tout entier. Car si le Christ était hier, aussi bien qu'il est aujourd'hui et sera demain; <sup>4</sup> s'il embrasse la durée entière des siècles dans sa puissante action; s'il est à la base, au milieu et au sommet des choses humaines comme des choses divines, il est nécessaire de savoir avant tout, quelle influence il a exercée sur le passé. Aussi bien, rien de plus propre que cette étude à réveiller notre foi et notre dévotion au Rédempteur que, plus heureux que les patriarches et les prophètes, nous avons le bonheur de posséder!

## Chapitre Cinquième.

*Le Rédempteur préfiguré de trois manières dans l'Ancien Testament. — Faits mystérieux. — Objets du culte et cérémonies. — Saints personnages.*



Les figures de l'ancien Testament se partagent naturellement en trois groupes. Dans le premier, se rangent les incidents les plus remarquables de l'histoire des Hébreux depuis leur captivité en Egypte jusqu'à leur entrée en Palestine; dans le second, les objets servant au culte et les cérémonies sacrées; le troisième est composé de saints personnages en qui Dieu s'est plu à imprimer la ressemblance de son Christ, et qui, par leurs épreuves et leurs services, ont représenté et annoncé les abaissements, les douleurs et les bienfaits du Rédempteur.

(1) Heb. et Gal. *passim*. et I Cor. 10.

(2) Gal. 3. 24.

(3) I Cor. 10. 11.

(4) Heb. 13. 8.



## I

**R**t d'abord, l'état malheureux du peuple de Dieu en Egypte, est l'image saisissante du sort déplorable de l'humanité asservie par le péché au prince des ténèbres, figuré par la tyrannie, la cruauté et l'inconcevable obstination de Pharaon. Les corvées que ce roi impose aux Juifs, les divers moyens auxquels il a recours pour les affaiblir, l'ordre donné par lui aux sages-femmes de faire périr les jeunes Hébreux dès leur naissance, puis à tous ses sujets, de les jeter dans le Nil, tout cela nous fait penser aux ruses et aux violences employées par Satan pour affliger les infortunés enfants d'Eve et pour les perdre; tout cela nous parle du besoin que nous avons d'un Sauveur.

Touché des maux de son peuple, Dieu descend du ciel pour le délivrer et se montre à Moïse dans un buisson qui brûle sans se consumer.<sup>1</sup> C'est, selon l'interprétation de la sainte Eglise, l'Incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge.

L'ange exterminateur menace de mort tous les premiers-nés d'Egypte; ceux des Hébreux sont rachetés par le sang d'un agneau sans tache. C'est notre rédemption par l'effusion du sang de Jésus, que l'Ecriture appelle l'Agneau de Dieu,<sup>2</sup> et l'Agneau immaculé.<sup>3</sup> Cet agneau, on le mange avec du pain azyme: - Notre victime pascale est immolée, s'écrie l'apôtre des Gentils, c'est le Christ; prenons part au banquet sacré, et n'y mangeons d'autre pain que les azymes de la pureté et de la vérité.<sup>4</sup> -

Précédé et guidé par une colonne de nuée, le peuple s'achemine vers la terre promise en traversant la mer Rouge. C'est, selon saint Paul, la figure du baptême, qui nous ouvre la voie du ciel. La mer représente la piscine sacrée où s'ensevelit le vieil homme; sa couleur rouge fait penser au sang de Jésus-Christ, qui purifie l'âme, pendant que l'eau sacramentelle lave le corps; la colonne, lumineuse d'un côté, obscure de l'autre, c'est la foi, première disposition essentielle pour recevoir le sacrement de la régénération. - Mes frères, dit l'Apôtre, je ne veux pas vous laisser ignorer que tous nos pères ont été baptisés par Moïse dans la mer et dans la nuée.<sup>5</sup> -

Le séjour des Hébreux et leurs voyages au désert durant quarante années, c'est la vie présente. La nuée leur donne le signal de la marche et du repos: si nous voulons arriver à la vraie terre promise, nous devons nous laisser guider par les enseignements et les exemples de Jésus-Christ, qui a dit: - Je suis la lumière du monde: celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres;<sup>6</sup> -

(1) Exod. 3. 2.

(2) Joan. 1. 36.

(3) I Pet. 1. 19.

(4) I Cor. 5. 8.

(5) I Cor. 10. 2.

(6) Joan. 8. 12.

et encore : « Je suis la voie, la vérité et la vie : nul ne vient au Père si ce n'est par moi. <sup>1</sup> »

Pour nourrir son peuple, Dieu fait pleuvoir du ciel un pain plus blanc que la neige, et d'un goût délicieux ; pour l'abreuver, il fait jaillir une eau vive d'un roc aride. C'est la nourriture et le breuvage eucharistiques. « Tous nos pères, dit saint Paul, ont mangé un même pain spirituel et ont bu un même breuvage spirituel : car ils buvaient des eaux du rocher spirituel qui les accompagnait ; et ce rocher était le Christ. <sup>2</sup> »

Fatigués de leurs longues pérégrinations, les Hébreux murmurent, et Dieu leur envoie des serpents qui en tuent un grand nombre ; mais, désarmé par la prière de Moïse, il ordonne à son serviteur d'élever sur un poteau la figure d'un serpent d'airain ; et tous ceux qui le regardent sont guéris des morsures des serpents de feu. <sup>3</sup> Quel est ce mystère ? Jésus-Christ va nous l'expliquer : « De même que Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. <sup>4</sup> »

## II



Le tabernacle construit dans le désert par Moïse, était plein de mystères qui tous avaient rapport au Christ. Nous ne dirons que peu de mots de cet inépuisable sujet. Le tabernacle était divisé en deux parties séparées par un voile. La première s'appelait le lieu saint, et la seconde le Saint des saints ou le lieu très saint. Dans celle-ci était l'arche d'alliance, contenant les tables de la loi, le sceptre sacerdotal d'Aaron qui avait fleuri, et un vase plein de manne. Le grand-prêtre seul pouvait y pénétrer, et cela seulement une fois l'an, après avoir offert un sacrifice pour l'expiation des péchés, et en portant dans ses mains le sang de la victime. Ce lieu terrible figurait le ciel fermé par nos péchés, et qui ne pouvait être ouvert que par le sacrifice de Jésus-Christ. Aussi le voile du Saint des saints se déchira-t-il au moment où Jésus expira. <sup>5</sup> « Le Christ, dit saint Paul, est entré une fois pour toutes, dans le sanctuaire du ciel, en vertu de son sang et à travers le voile déchiré de sa chair. <sup>6</sup> » Les tables de la loi, la baguette d'Aaron et la manne représentaient également Jésus-Christ, législateur, pontife et nourriture des fidèles.

Tous les sacrifices de la loi ancienne annonçaient le sacrifice unique de la loi nouvelle, offert une fois sur le Calvaire, et chaque jour renouvelé sur nos autels. Mais un des emblèmes les plus

(1) Joan. 14. 6.

(2) I Cor. 10. 3. sq.

(3) Num. 21.4. sqq.

(4) Joan. 3. 14. sq. (5) Math. 27. 51.

(6) Heb. 9. 12 et 10. 19. sq.

touchants du Christ victime, c'est l'oblation du *bouc émissaire*.<sup>1</sup> Chaque année, à la fête des Expiations, le grand-prêtre, posant ses mains sur la tête d'un chevreau, le chargeait, avec des imprécations, de tous les péchés du peuple; puis on le chassait dans les lieux déserts, pour y être dévoré par les bêtes féroces. « Dieu, dit Isaïe, a chargé le Christ des iniquités de nous tous.<sup>2</sup> » Et saint Paul : « Le Christ nous a délivrés de la malédiction de la loi, en devenant lui-même la malédiction, car il est écrit : *Maudit est celui qui est pendu au bois*.<sup>3</sup>

En résumé, tout dans la loi de Moïse, cérémonies, préceptes, liturgie, objets consacrés au culte, vêtements sacerdotaux, tout a le Christ pour fin et pour raison d'être. Telle est la doctrine de l'apôtre des nations.<sup>4</sup>

## III



A plupart des saints illustres de l'ancienne alliance ont eu des traits frappants de ressemblance avec le Christ dont ils étaient les précurseurs; presque tous ont, comme lui, souffert pour la justice : « Lequel des prophètes, disait saint Étienne aux Juifs, lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté? ils ont tué ceux qui annonçaient la venue du Juste, que vous venez de livrer et de faire mourir.<sup>5</sup> »

Noé, prédicateur de la justice,<sup>6</sup> construit l'arche pour y sauver le genre humain et les animaux destinés à échapper au déluge, comme Jésus fonde la sainte Eglise hors de laquelle il n'est point de salut.

Melchisédech, ce roi de justice et de paix, fut en toutes choses semblable au Fils de Dieu, dit saint Paul. Il le préfigura par le mystère qui environne sa naissance et sa mort, par la majesté extraordinaire de son sacerdoce qui le met au-dessus d'Aaron, au-dessus même du grand Abraham,<sup>7</sup> et par le sacrifice de pain et de vin qu'il offrit au Dieu Très Haut.<sup>8</sup> C'est pourquoi nous lisons : « Le Seigneur l'a juré... tu es Prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech;<sup>9</sup> » et Jésus lui-même s'est fait l'application de ce psaume.<sup>10</sup>

Isaac, né miraculeusement, et fils de la promesse<sup>11</sup> plutôt que de la nature, porta comme Jésus, sur ses propres épaules, le bois sur lequel il devait être immolé par son père.<sup>12</sup>

Joseph, le fils bien-aimé de Jacob, fut, comme Jésus, en butte aux mépris et à la haine de ses frères; comme Jésus il fut vendu par eux et livré à des étrangers; condamné, comme Jésus, par ses injustes maîtres, il fut, comme Jésus, mis entre deux scélé-

(1) Levit. 16. *passim*.

(4) Rom. 10. 4.

(7) Heb. 7. *passim*.(10) Luc. 20. 41. *sqq.*

(2) Isaï. 53. 6.

(5) Act. 7. 52.

(8) Gen. 14. 18.

(11) Gal. 4. 23.

(3) Gal. 3. 13.

(6) Il. Pet. 2. 5.

(9) Ps. 109. 4.

(12) Gen. 22. 6.

rats, et comme lui, il prédit à l'un d'eux son salut; comme Jésus, il arriva par l'ignominie à la gloire et alla s'asseoir à la droite du roi; enfin il fut proclamé Sauveur du monde par les Egyptiens, comme Jésus le fut par les Samaritains; et devint en effet le sauveur et le nourricier de toute l'Égypte et des pays d'alentour, et en particulier de ses méchants frères.<sup>1</sup>

Le jeune pâtre de Bethléem, David, tendre et délicat comme le ver qui se loge sous l'écorce du bois mort,<sup>2</sup> s'expose comme le Bon Pasteur à la dent meurtrière des lions et des ours pour leur arracher ses brebis;<sup>3</sup> dédaigné par les siens, il est oint et sacré roi, de préférence à tous ses frères; armé de sa houlette, comme Jésus de sa croix, il marche à la rencontre du chef monstrueux des ennemis du peuple fidèle, et l'abat.<sup>4</sup> Trahi comme Jésus, par un faux ami, et rejeté par ses sujets, il se rend en pleurant au mont des Oliviers;<sup>5</sup> et en se plaignant à Dieu des tribulations dont sa vie est pleine, il fait d'avance, dans ses psaumes, l'histoire du Christ qui doit naître de son sang. - Ce que David chante sur son psaltérion, dit saint Jérôme, c'est le Christ. -

## Chapitre Sixième.

*Un mot sur les prophéties en général. — Les prophètes ont fait d'avance l'histoire détaillée du Rédempteur, c'est-à-dire de sa vie, de sa mort, et de leurs fruits.*

### I



LES prophéties forment l'une des preuves les plus éclatantes de la vérité de notre sainte Religion et de la divinité de son auteur. Car celui qui est éternel connaît seul l'avenir; seul il sait, de toute éternité, non seulement ce qu'il a décrété de faire, mais encore ce que les hommes feront de bien et de mal, dans la plénitude de leur liberté. Dieu se glorifiait, par la bouche d'Isaïe, de cette splendide et incompréhensible prérogative de sa divinité :

- Je suis le premier et le dernier, et en dehors de moi il n'est point de Dieu.

- Qui est semblable à moi? qu'il rappelle et explique par ordre tout ce que j'ai fait dans le passé pour l'établissement de mon

(1) Gen. 27. et seq. *passim*. (2) II Reg. 23. 8.

(3) I Reg. 17. 34. sq.

(4) Ibid. *passim*.

(5) II Reg. 15. 30.

peuple ; et qu'il prédise et annonce d'avance ce qui doit arriver dans l'avenir.<sup>1</sup> -

- Faites-nous connaître les choses cachées dans l'avenir, dit-il ironiquement aux dieux des païens, et à ce signe nous saurons que vous êtes des dieux.<sup>2</sup> -

Les mêmes défis sont répétés sous diverses formes dans six ou sept chapitres consécutifs du même prophète. Ils n'ont jamais été relevés, ils ne le seront jamais.

Or, entre toutes les prophéties que Dieu a prodiguées dans les Livres saints en vue de fortifier notre foi, les plus nombreuses comme les plus étonnamment belles, sont celles qui concernent la personne adorable et l'œuvre de Jésus-Christ. Toutes les autres, au reste, se rapportent plus ou moins directement à ce grand objet, principe et fin de toutes les œuvres divines.

Lorsque le Sauveur vivait encore avec ses disciples, il leur disait : - Il faut que s'accomplissent toutes les choses qui ont été écrites à mon sujet dans les livres de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes.<sup>3</sup> - Sur le point d'expirer, il repassa dans sa pensée toutes ces prophéties, et voyant, dit saint Jean, que toutes celles qui regardaient sa vie mortelle, étaient accomplies, — à l'exception de celle qui disait : - Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre. - — il dit : - J'ai soif ! - A l'instant un soldat lui présenta au bout d'un bâton une éponge imbibée de vinaigre ; et l'ayant bu, Jésus dit : - Tout est accompli ; - et inclinant la tête, il rendit l'esprit.<sup>4</sup> Et après sa résurrection, apparaissant, sur le chemin d'Emmaüs, à deux de ses disciples dont la foi était hésitante, il leur remit sous les yeux toute la série des choses prédites touchant sa vie et sa mort par tous les prophètes à partir de Moïse, et il leur ouvrit l'intelligence afin qu'ils comprissent les Écritures.<sup>5</sup> Cette connaissance dissipa tous les doutes dont leur esprit était assiégé ; elle doit pareillement servir à vivifier notre foi.

## II



L n'est pas difficile, en effet, de recomposer à l'aide des Livres sacrés de l'Ancien Testament, une histoire fort détaillée de la vie, des travaux, des souffrances et des gloires de Jésus-Christ.

Les prophètes ont soigneusement distingué sa double génération, l'une éternelle et divine, l'autre temporelle et humaine, l'appelant tantôt Emmanuel,<sup>6</sup> Créateur de la terre et du ciel.<sup>7</sup>

(1) Isa. 44. 6. sq.

(2) Isa. 41. 23.

(3) Luc. 24. 44.

(4) Joan. 19. 28. sqq.

(5) Luc. 24. 27 et 45.

(6) Son nom sera Emmanuel (Dieu avec nous.) (Is. 7. 14.)

(7) Au commencement, ô Seigneur ! vous fondâtes la terre ; et les cieux sont l'œuvre de vos mains. (Ps. 101. 26.) Ces mots sont appliqués à Jésus-Christ par saint Paul.

Fils de Dieu, engendré de Dieu avant l'aurore,<sup>1</sup> enfin Seigneur<sup>2</sup> et Dieu;<sup>3</sup> et tantôt Rejeton de Jessé,<sup>4</sup> Fils de l'homme,<sup>5</sup> Serviteur de Dieu et Fils de sa servante,<sup>6</sup> Pontife selon l'ordre de Melchisédech,<sup>7</sup> Homme de la douleur...<sup>8</sup> Ils ont marqué clairement sa descendance de David selon la chair,<sup>9</sup> la perpétuelle virginité de sa Mère,<sup>10</sup> ainsi que l'époque et l'année précise de sa naissance et de sa mort.<sup>11</sup> Ils ont prédit l'immortel éclat que cette naissance jetterait sur l'insignifiante ville de Bethléem-Ephrata.<sup>12</sup> Ils l'ont vu adoré dans son berceau par des princes venus de l'Orient,<sup>13</sup> puis faisant sa première entrée dans le temple de Jérusalem,<sup>14</sup> lequel, dès lors, l'emporterait en gloire sur le temple bâti par Salomon et détruit par Nabuchodonosor.<sup>15</sup>

(1) Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, c'est moi qui t'ai engendré aujourd'hui. (Ps. 2. 7.) Je t'ai engendré de mon sein avant l'aurore. (Ps. 109. 3.)

(2) Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. (Ps. 109. 1.)

(3) Un petit enfant nous est né, et il s'appellera Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince pacifique. (Is. 9. 6.)

(4) En ce jour-là, le Rejeton de Jessé... sera adoré par les nations. (Is. 11. 10.)

(5) Je regardais dans une vision de nuit, et voici, avec les nuages du ciel venait comme le Fils de l'homme, et il arriva jusqu'au trône de l'Ancien des jours... et il lui donna puissance, honneur et royauté; et tous les peuples, tribus et langues le serviront; et sa puissance sera une puissance éternelle. (Dan. 7. 13.)

(6) O Seigneur, parce que je suis votre serviteur, je suis votre serviteur et le Fils de votre servante. (Ps. 115. 16.)

(7) Le Seigneur l'a juré... tu es prêtre à jamais, selon l'ordre de Melchisédech. (Ps. 109. 4.)

(8) Méprisé, le dernier des hommes, un homme de douleurs et qui sait l'infirmité. (Is. 53. 3.)

(9) J'ai trouvé David mon serviteur; je l'ai oint de mon huile sainte... Il me dira : Vous êtes mon Père... Je l'éleverai au-dessus des rois de la terre... Je l'ai juré à David; son rejeton demeurera éternellement; son trône sera comme le soleil en ma présence, et comme une lune éternellement dans son plein... (Ps. 88. *passim*.)

(10) Voici que la Vierge concevra et mettra au monde un Fils. (Is. 7. 14.)

(11) Depuis le décret donné (*par Cyrus*) pour le rétablissement de Jérusalem, jusqu'au Christ, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines (*d'années*); et après les soixante-deux semaines, le Christ sera tué, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple. (Dan. 9. 25.)

(12) Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre des villes principales de Juda, car de toi sortira le Chef qui régnera sur mon peuple Israël. (Mich. 5. 2.)

(13) Devant lui se prosterneront les Ethiopiens; les rois de Tharse et des îles lui offriront des présents; les rois des Arabes et de Saba lui apporteront des offrandes. (Ps. 71. 9. *sqq.*)

(14) Voici venir à son saint temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange du testament que vous désirez. (Malach. 3. 1.)

(15) Encore un peu de temps, et je remunerai le ciel, la terre, et la mer... et je remunerai toutes les nations; et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire... La gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première. (Agg. 2. 7. *sqq.*)

Ils ont oui sur les montagnes les pleurs de Rachel, inconsolable de la perte de ses fils égorgés en haine de lui.<sup>1</sup>

Ils l'ont montré revenant d'Égypte;<sup>2</sup> passant sa jeunesse dans la pauvreté et les travaux;<sup>3</sup> précédé, dans ses courses évangéliques, par un ange terrestre;<sup>4</sup> autorisé par le glorieux témoignage du Père céleste qui le proclame son Fils,<sup>5</sup> et de l'Esprit-Saint qui descend sur lui;<sup>6</sup> puis répandant des flots de lumière au sein des ténèbres où sont assises les populations de la Galilée.<sup>7</sup>

Ils ont caractérisé sa science toute divine dans sa profondeur, sa sublimité, mais s'énonçant dans le langage simple et familier de la parabole.<sup>8</sup>

Ils l'ont dépeint plein d'une tendresse de prédilection envers les pauvres,<sup>9</sup> de mansuétude et de patience avec ses contradicteurs, de miséricorde et d'indulgence à l'égard des faibles et des pécheurs,<sup>10</sup> et manifestant sa divine puissance par des miracles ayant principalement pour objet le soulagement des misères humaines.<sup>11</sup>

Ils ont décrit l'humble appareil de son entrée solennelle dans sa ville de Jérusalem, sans oublier l'ânon qui, en cette occasion, lui servira de monture.<sup>12</sup> Ils ont dit le zèle dévorant dont il fera

(1) Une voix a été entendue sur les hauts lieux, beaucoup de pleurs et de lamentations : c'est Rachel qui pleure ses fils. (Jer. 30. 15.)

(2) J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte. (Os. 11. 1.)

(3) Pourquoi, Seigneur, rejetez-vous ma prière, et détournez-vous de moi votre face ? Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse : mais élevé (*en eroir*) j'ai été humilié et livré au trouble. Sur moi ont passé vos colères, et vos terreurs m'ont épouvanté... (Ps. 87. 15. sqq.)

(4) Voici que j'envoie mon ange, et il préparera ma voie devant ma face. (Malach. 3. 1.)

(5) Mais moi j'ai été établi roi par lui à Sion, pour prêcher sa loi. Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils. (Ps. 2. 6. sq.)

(6) L'esprit du Seigneur est sur moi, il m'a oint, il m'a envoyé prêcher à ceux qui sont humbles. (Isa. 61. 1.)

(7) La Galilée des nations, le peuple qui marchait dans les ténèbres, a vu une grande lumière. (Is. 9. 1. sq.)

(8) Sur lui reposera l'esprit de science. (Is. 11. 2.) — J'ouvrirai ma bouche aux paraboles. (Ps. 72. 2.)

(9) Il jugera les pauvres du peuple et sauvera les fils des pauvres. Il délivrera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui n'avait pas de protecteur. Il sera plein de bonté pour le pauvre et l'indigent, il sauvera les âmes des pauvres. Il les délivrera de l'usure et de l'iniquité, et leur nom sera honorable à ses yeux. (Ps. 71 *passim*.)

(10) Voici mon serviteur en qui j'ai mis mes complaisances... Il ne criera pas... Sa voix ne sera pas entendue au dehors. Il ne brisera pas le roseau froissé, n'éteindra point la mèche fumante... il ne sera ni triste ni turbulent. (Is. 42. 1. sqq.) — Le Seigneur m'a envoyé guérir les cœurs brisés, annoncer la délivrance aux captifs... et consoler tous ceux qui pleurent. (Is. 61. 1. sqq.)

(11) Dieu lui-même viendra et vous sauvera. Alors les yeux des aveugles seront ouverts, et les oreilles des sourds entendront. Alors le boiteux sautera comme le cerf, la langue des muets sera déliée. (Is. 35. 4. sqq.)

(12) Réjouis-toi, fille de Sion, sois dans la jubilation, fille de Jerusalem : Voici que ton Roi vient à toi juste et Sauveur ; il est pauvre et monté sur un ânon. (Zach. 9. 9.)

preuve envers la maison de son Père en en chassant les vendeurs.<sup>1</sup>

Ils ont prédit le prodigieux aveuglement des princes juifs en face de ses enseignements et de ses miracles;<sup>2</sup> la haine, tantôt déguisée, tantôt ouverte, qu'ils opposeront à ses bienfaits, à ses marques d'amour; leurs calomnies, les pièges qu'ils lui tendront,<sup>3</sup> leurs complots contre sa vie, le conciliabule où sa mort sera définitivement résolue,<sup>4</sup> leur accord impie avec les puissances païennes contre sa personne et contre le Seigneur son Père.<sup>5</sup>

## III



OUCHANT la passion du Rédempteur, les prophètes sont entrés dans des détails si précis, qu'on pourrait les croire écrits après l'événement.

Ils l'ont vu vendu à vil prix et trahi par un de ses plus intimes amis; ils ont compté les pièces de monnaie payées à l'affreux marchand, et prévu l'emploi qui devait être fait ensuite de ce prix du sang d'un Dieu à l'achat du champ d'un potier.<sup>6</sup> Ils ont décrit en termes effroyables la réprobation

(1) Le zèle de votre maison me consume. (Ps. 68. 10.)

(2) J'ai tendu mes mains tout le jour vers un peuple incrédule. (Is. 65. 2.) — Qui a cru à nos paroles, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? (Is. 53. 1.) — Va, et dis à ce peuple: Ecoutez et ne comprenez pas, et voyez et ne reconnaissez pas. Aveugle le cœur de ce peuple, et rends ses oreilles sourdes, et ferme ses yeux, de peur qu'il ne voie de ses yeux, n'entende de ses oreilles, ne comprenne avec son cœur, et ne revienne à moi et ne soit guéri par moi. (Ce langage prophétique signifie: *Prédit à ce peuple et reproche-lui son aveuglement*, etc.) (Is. 6. 9. sq.)

(3) Ses paroles sont plus douces que l'huile, et ce sont des traits perçants. (Ps. 54. 22.) — Leur fureur est pareille à celle du serpent, et comme celle d'un aspic sourd et qui se bouche les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur habile. (Ps. 57. 5.) — La bouche du pécheur et de l'homme rusé s'est ouverte sur moi; ils m'ont entouré de paroles haineuses, m'ont fait la guerre sans nul sujet. Au lieu de m'aimer, ils disaient du mal de moi; ils m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine en retour de ma tendresse. (Ps. 108. 1. sqq. — Leurs dents sont des armes et des flèches et leur langue est un glaive effilé. Ils ont dressé un piège à mes pieds et creusé une fosse devant moi. (Ps. 56. 4. sqq.)

(4) Environnons le Juste, parce qu'il nous reproche nos péchés; il prétend avoir la science de Dieu et s'appelle le Fils de Dieu... Il s'abstient de nos voies... et se glorifie d'avoir Dieu pour Père. Voyons si ses paroles sont vraies... Car s'il est le vrai Fils de Dieu, il le délivrera de nos mains. Mettons-le à l'épreuve par le mépris et les tourments; condamnons-le à la mort la plus infâme. (Sap. 2. 12. sqq.)

(5) Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont unis contre le Seigneur et contre son Christ. (Ps. 2. 2.)

(6) Et je leur ai dit: S'il vous semble bon, apportez-moi mon salaire. Et pour mon salaire, ils me comptèrent trente pièces d'argent. Et le Seigneur me dit: Jette au potier ce beau prix auquel ils m'ont apprécié. Et je pris les trente pièces d'argent, et je les leur jetai dans la maison du Seigneur pour le potier. (Zach. 11. 12. sqq.)



finale et la malheureuse fin du traître, et prédit son remplacement dans l'apostolat par saint Mathias.<sup>1</sup>

Ils ne sont pas moins explicites que les Évangélistes dans la peinture qu'ils font des terreurs, des épouvantes, des angoisses, des défaillances qui, à Gethsémani, devaient assaillir l'âme et le cœur sacré de l'Homme-Dieu, chargé de tous les péchés du monde, délaissé par son Père qui ferme l'oreille à ses cris suppliants, abandonné par les siens qui, le voyant pris par ses ennemis, se disperseront comme de faibles brebis quand leur pasteur est frappé; oublié comme un mort par tous ceux qu'il a aimés, soulagés, comblés de bienfaits.<sup>2</sup>

Ils ont assisté en esprit à son jugement et l'ont vu, comme un doux agneau destiné au sacrifice, n'opposant que patience et silence aux procédés iniques, aux interrogations captieuses de ses juges, aux accusations mensongères des témoins; ne détournant point son visage de ceux qui le souffletteront et le couvriront de crachats; puis déchiré, broyé de coups, devenu pareil à un lépreux, et comme la personnification de la douleur et de l'infirmité, rassasié d'opprobres, méconnaissable, n'ayant plus rien d'un homme, objet d'horreur et de dégoût, rebut de son peuple.<sup>3</sup>

(1) Établissez le pécheur au-dessus de lui; que le diable se tienne à sa droite. Que ses jours soient abrégés, qu'un autre reçoive son épiscopat... Il a aimé la malédiction, elle viendra sur lui; il s'est revêtu de la malédiction comme d'un vêtement, elle est entrée comme de l'eau dans ses entrailles, comme de l'huile dans ses os... (Ps. 108. 6. sqq.)

(2) Nous tous, nous nous sommes égarés comme des brebis... et le Seigneur a mis sur lui l'iniquité de nous tous. (Is. 53. 6.) — Sur moi s'est appesantie votre fureur, et vous avez fait passer sur moi tous vos flots... Vos colères ont passé sur moi et vos terreurs m'ont rempli de trouble. Elles m'ont environné comme une eau tout le jour; elles m'ont environné toutes ensemble. (Ps. 87. *passim.*) — Je me suis écoulé comme l'eau; tous mes os sont disloqués. Mon cœur est devenu comme une cire qui se fond dans mon sein. Ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, vous m'avez rendu semblable à la poussière des tombeaux. (Ps. 21. 15. sqq.) Je me suis épuisé à force de crier; ma gorge s'est enrouée, mes yeux se sont affaiblis tandis que j'espère en mon Dieu. (Ps. 68. 4.) — Frappe le Pasteur et les brebis seront dispersées. (Zach. 13. 7.) — Vous avez éloigné de moi mon ami et mon proche et mes connaissances. (Ps. 87. 19. — J'ai été mis en oubli par tous les cœurs, comme un mort; je suis devenu comme un vase brisé. (Ps. 30. 13.)

(3) Comme une brebis, il sera conduit à la boucherie et il restera muet comme l'agneau devant celui qui le tond, et n'ouvrira pas la bouche. (Isa. 53. 7.) — Des témoins iniques se levaient et m'interrogeaient sur des choses auxquelles je n'avais pas pensé. (Ps. 34. 11.) — Ceux qui cherchaient à m'ôter la vie, me faisaient violence, et ceux qui voulaient me nuire disaient des mensonges. Et moi, comme le sourd, je n'entendais pas; j'étais comme le muet qui n'ouvre pas la bouche,.... comme l'homme qui n'entend point, et ne trouve rien à dire pour sa défense. (Ps. 37. 12. sqq.) — J'ai abandonné mon corps à ceux qui le frappaient, mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui m'insultaient et me couvraient de crachats. (Is. 50. 6.) — Il n'a ni apparence ni beauté; nous l'avons vu, il était méconnaissable et nous ne l'avons point reconnu. Il

Ils l'ont suivi d'avance au Calvaire et nous ont décrit, mille ans d'avance, tous les détails de l'épouvantable scène qui devait s'y dérouler. Le Christ, annoncent-ils, sera dépouillé de ses vêtements par des bourreaux qui les déchireront pour s'en partager les lambeaux, et de sa tunique qu'ils tireront au sort; il trempera ses lèvres divines à l'affreuse coupe pleine d'un vin mêlé de fiel, qu'ils lui présenteront pour le soutenir dans sa défaillance; puis ils lui perceront les mains et les pieds et le suspendront, tout disloqué, sur le gibet. Deux scélérats seront pendus à ses côtés. Ils ont entendu et nous ont transmis sa dernière prière : - Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? - ainsi que les sarcasmes et les blasphèmes de ses ennemis qui l'entoureront comme des chiens furieux et des taureaux, qui triompheront de sa mort, branlant la tête et disant : - Il a espéré dans le Seigneur : qu'il le délivre donc, qu'il le sauve s'il l'aime....<sup>1</sup> Il se dit le Fils de Dieu; il se vante d'avoir Dieu pour père; voyons ce qui va lui arriver.... car s'il est le vrai Fils de Dieu, Dieu prendra sa défense et le délivrera des mains de ses ennemis.<sup>2</sup> - Ils ont vu le doux supplicié tourmenté par une soif brûlante et abreuvé de vinaigre.<sup>3</sup> Ils n'ont pas ignoré que, ce jour-là, le soleil s'obscurcirait en plein midi et reparaitrait vers le soir.<sup>4</sup> Ils ont prédit que, par exception, l'Agneau divin n'aurait pas les os brisés, mais qu'il serait en revanche percé d'une lance,<sup>5</sup> et qu'il descendrait dans le lieu où les âmes justes étaient retenues captives, et les en tirerait par la vertu de son sang.<sup>6</sup>

paraissait méprisable et le dernier des hommes, un homme de douleurs... Nous l'avons pris pour un lépreux, et un homme frappé de Dieu. (Is. 53. 2. sqq.) — Je suis un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. (Ps. 21. 7.)

(1) Ils se sont partagé mes vêtements et ont joué ma robe au sort. (Ps. 21. 19.) — Pour ma nourriture, ils m'ont donné du fiel. (Ps. 68. 22.) — Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. (Ps. 21. 17.) — Il a été mis au nombre des scélérats. (Is. 53. 12.) — Mon Dieu! mon Dieu, tournez vos regards vers moi; pourquoi m'avez-vous abandonné? Beaucoup de boufs m'ont entouré, des taureaux gras m'ont assiégé. Ils ont ouvert la bouche contre moi comme des lions ravisseurs et rugissants. Ceux qui me voyaient m'ont tourné en dérision; ils ont branlé la tête disant : Il a espéré dans le Seigneur, qu'il le délivre, qu'il le sauve, puisqu'il l'aime. (Ps. 21. *passim*.)

(2) Sap. 2. 13.

(3) Dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. (Ps. 68. 22.)

(4) Viendra un jour, qui est connu du Seigneur, où il ne sera ni jour ni nuit, et le soir la lumière paraîtra. (Zach. 14. 7.)

(5) Vous ne romprez point ses os. (Exod. 12. 46.) — Ils verront celui qu'ils ont percé. (Zach. 12. 10.)

(6) Et toi, par le sang de ton Testament, tu as fait sortir tes captifs de la fosse où il n'y a point d'eau. (Zach. 9. 11.)

## IV



APRÈS les humiliations du Christ, les prophètes, dit saint Pierre, ont aussi chanté ses gloires. « Dieu, ont-ils dit, ne laissera pas son âme dans les lieux souterrains, il ne permettra pas que le Saint par excellence soit sujet à la corruption ; il lui fera connaître les voies de la vie.<sup>1</sup> » Le Christ montera au ciel,<sup>2</sup> et le Très Haut le fera asseoir à sa droite en attendant que ses ennemis lui servent de marchepied.<sup>3</sup> Toutes choses lui seront soumises.<sup>4</sup> Son sépulcre sera glorieux.<sup>5</sup> Son trône subsistera autant que le soleil et la lune ; il sera servi par toutes les nations de la terre ; son nom sera béni dans tous les siècles ; toutes les nations le glorifieront, et la terre entière sera pleine de sa majesté.<sup>6</sup>

Les prophètes ont célébré en cent endroits de leurs écrits et dans les termes les plus magnifiques, les admirables fruits de la mort de Jésus-Christ : la descente du Saint-Esprit sur toute chair ;<sup>7</sup> les dons de prophétie et de langues communiqués aux fidèles de tout sexe et de tout âge ; leur élévation à la dignité d'enfants adoptifs du Dieu Très Haut ; l'Evangile prêché par des hommes pauvres et sans lettres et annoncé à toute la terre ; le mépris où tombent les religions païennes et la chute universelle des idoles ; les nations se ressouvenant du Seigneur, revenant à lui, et prenant la place du peuple juif qui a renié et tué son Messie ; l'Eglise des Gentils succédant dans l'amour de Dieu à la Synagogue répudiée ; une sainteté véritable, intérieure, remplaçant les observances charnelles de la loi mosaïque et une nouvelle et éternelle alliance substituée à l'ancienne et scellée du sang du Christ ; la beauté de l'Eglise, son admirable fécondité,<sup>8</sup> ses sacrements, qui surpasseront tout ce que l'homme a

(1) Ma chair reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme aux enfers, et ne souffrirez point que votre Saint voie la corruption. Vous m'avez enseigné les voies de la vie. (Ps. 15. 9. sqq.)

(2) Vous êtes monté au ciel, vous avez emmené les captifs, vous avez fait des dons aux hommes. (Ps. 67. 19.)

(3) Ps. 109. 1. (4) Ps. 8. 8. (5) Is. 11. 10. (6) Ps. 71. *passim*.

(7) Je répandrai mon Esprit sur toute chair ; en ces jours-là je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards auront des songes mystérieux, et vos jeunes hommes auront des visions. (Joel. 2. 28. sq.)

(8) J'enverrai ceux qui auront été sauvés aux nations sur la mer, en Afrique, en Lydie, en Italie, en Grèce, aux îles lointaines, à ceux qui n'ont pas entendu parler de moi et n'ont pas vu ma gloire. Ils annonceront mon nom aux nations. (Is. 66. 19.) — Leur renommée a parcouru toute la terre, et leur parole a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. (Ps. 18. 5.) — Où sont les lettrés ? où sont ceux qui pèsent les paroles de la loi ? où sont les docteurs des enfants ? (Is. 33. 18.) — Et dans le lieu où l'on leur disait : « Vous n'êtes pas mon peuple, » on leur dira : « Vous êtes les enfants du Dieu vivant. »

jamais vu, entendu ou imaginé, ces sources sacrées où les fidèles iront avec joie puiser les eaux salutaires sorties des sources ou des plaies du Sauveur, et en particulier le Baptême et une autre fontaine toujours ouverte, celle de la Pénitence, pour la rémission des péchés; puis l'Eucharistie, qui ne sera pas seulement mangée, mais encore adorée par les mortels, et communiquera à leurs âmes une vie éternelle; le culte affectueux dont la mort du Rédempteur sera l'objet; un nouveau sacerdoce recruté, non plus dans la famille d'Aaron, mais chez les Gentils; un nouveau sacrifice remplaçant tous les anciens, sacrifice toujours pur, toujours agréable à Dieu, et qui s'offrira, non plus à Jérusalem seulement, mais dans tous les lieux que visite le soleil.<sup>1</sup>

(Osée. 1. 10.) — Les Gentils abandonneront leurs idoles et viendront dans Jérusalem et y habiteront. (Job. 14. 18.) — En ce jour-là, les idoles seront complètement détruites. Chacun rejettera ses idoles d'argent et ses idoles d'or représentant des taupes et des chauves-souris, qu'il avait faites pour les adorer. (Is. 2. 17.) — Toutes les régions de la terre se ressouviendront du Seigneur et se convertiront à lui. (Ps. 21. 28.) — Quant à vous, qui avez abandonné le Seigneur... je vous compterai avec mon glaive... parce que je vous ai appelés et vous n'avez pas répondu. (Is. 65. 11. sq.) — Voici ce que dit le Seigneur : Quelles sont ces lettres de divorce que j'ai données à votre mère pour la répudier?... c'est à cause de vos crimes que j'ai renvoyé votre mère. (Is. 50. 1.) — Jugez votre mère, jugez-la, car elle n'est plus mon épouse et je ne suis plus son époux. (Os. 2. 2.) — Loue le Seigneur, ô toi stérile, qui n'enfantas point; chante ses louanges, ô toi qui n'avais pas d'enfants, car les fils de celle qui était abandonnée seront plus nombreux que ceux de celle qui avait un époux, dit le Seigneur.... Epouse délaissée dès ta jeunesse, je te recueillerai avec de grandes miséricordes... dit ton Rédempteur le Seigneur. (Is. 54. 1. sqq.) — Je ferai avec la maison d'Israel.... une nouvelle alliance, non pas semblable à celle que j'ai faite avec leurs pères.... Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israel : je mettrai ma loi dans leurs entrailles, je l'écrirai dans leur cœur.... je ne me souviendrai plus de leur péché. (Jér. 31. 31. sqq.) — La terre déserte et sans voie se réjouira; la solitude sera dans l'allégresse, et fleurira comme le lis. Elle se couvrira de jeunes plantes; la gloire du Liban lui a été donnée, la beauté du Carmel et de Saron. (Is. 35.)

(1) Depuis l'origine du monde on n'a pas entendu... l'œil n'a pas vu, ô Dieu!... les choses que vous avez préparées à ceux qui vous attendent. (Is. 64. 4.) — Vous puiserez avec joie des eaux aux fontaines du Sauveur. (Is. 12. 3.) — Et je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifié de toutes vos souillures. (Ez. 36. 25.) — En ce jour-là, il y aura pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem une fontaine ouverte où le pécheur pourra se laver. (Zach. 13. 1.) — Les pauvres mangeront et seront rassasiés;... leurs cœurs vivront au siècle du siècle.... Tous les puissants de la terre ont mangé et adoré; en sa présence se prosterneront tous ceux qui descendent dans la terre. (Ps. 21. 27. sqq.) — Et je répandrai sur la maison de David un esprit de grâce et de prière; et ils me contempleront, moi qu'ils ont percé; et ils pleureront amèrement sur lui (*moi*) comme on pleure sur un fils unique, et ils s'affligeront sur lui comme on a coutume de s'affliger à la mort d'un fils premier-né. (Zach. 12. 10.) — Et ils annonceront ma gloire aux nations; et ils amèneront tous vos frères de toutes les nations pour en faire don au Seigneur. Et je prendrai d'eux des prêtres et des lévites, dit le Seigneur. (Is. 66. 19.) — Mon affection n'est pas avec vous, dit le Seigneur, et je ne recevrai plus d'offrandes de vos mains. Car du soleil levant

Enfin les chantres de l'avenir ont prédit les persécutions auxquelles l'Eglise sera en butte de la part des rois, des nations et de la Synagogue; l'endurcissement de la plus grande partie des Juifs; leur réprobation pour avoir renié et tué le Christ; la cessation de leurs sacrifices; l'irréparable destruction de leur temple et de la ville sainte par les Romains; leur dispersion dans tout l'univers, leur indestructibilité; l'étrange aveuglement qui les empêche de comprendre les prophéties dont ils sont les dépositaires si soigneux, qu'ils en ont compté toutes les lettres; leur jalousie, leur haine contre les chrétiens; le triomphe de l'Eglise sur tous ses ennemis, l'empire donné aux Saints, c'est-à-dire aux fidèles de Jésus-Christ dans la personne de Constantin et de ses successeurs.<sup>1</sup>

Voilà en abrégé comment, selon la lumineuse parole de saint Paul, « le Christ était hier. » Il s'est préexisté à lui-même dans l'histoire toute miraculeuse du peuple dont il devait naître, dans les figures de la loi, dans des personnages portant sa ressemblance et dans des prophéties plus claires que le soleil. C'est ainsi que, remplissant de son nom et de sa gloire tous les siècles antérieurs à sa venue, il a prêché à son peuple, et par son peuple à tout le monde ancien la foi et la piété nécessaires au salut.

Une dernière réflexion, pour terminer et conclure tout ce premier livre. Si les sages du paganisme sont inexcusables de n'avoir

au soleil couchant mon nom est grand parmi les nations; et en tout lieu est sacrifiée et offerte à mon nom une victime pure. (Malach. 1. 10. sq.)

(1) Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains projets? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont unis contre le Seigneur et contre son Christ. (Ps. 2. 1. sqq.) Quand même le nombre des fils d'Israël égalerait les sables de la mer, quelques restes seulement seront sauvés. (Is. 10. 22.) — Au milieu de cette semaine cessera l'oblation et le sacrifice, et dans le temple régnera l'abomination de la désolation... jusqu'à la fin. (Dan. 9. 26. sq.) — Le peuple qui l'aura renié, ne sera plus son peuple; et la ville et le sanctuaire seront ruinés par un peuple qui doit venir avec son chef, et leur fin sera la dévastation. (Dan. 9. 26.) — Ils viendront de l'Italie sur des vaisseaux et ravageront les Hébreux. (Num. 24. 24.) — Dieu me fera voir le châtiment de mes ennemis. Ne les extermez pas, de peur que mes peuples n'oublent; dispersez-les, Seigneur.... (Ps. 58. 12.) — Les fils d'Israël seront des jours nombreux sans roi, sans prince, sans sacrifice et sans autel. (Os. 3. 4.) — Soyez ivres, mais non de vin. Car Dieu vous a versé un esprit d'assoupissement; il fermera vos yeux et voilera vos prophètes; et toutes leurs visions seront pour vous comme les mots d'un livre scellé. Quand on le donne à un homme sachant lire, en disant: « Lisez ce livre, » il répond: « Je ne puis, car il est scellé. » (Is. 29. 9. sq.) — (Les rabbins Juifs ont compté combien de fois tel caractère de l'alphabet, et tel mot se trouvent dans la Bible.) — J'exciterai leur jalousie sur un peuple qui n'est pas un peuple, sur un peuple insensé. (Deut. 32. 21.) — Vos frères vous haïssent à cause de mon nom.... (Is. 66. 5.) — Un jugement sera tenu pour ôter la puissance (au dernier royaume païen) et pour que l'empire soit donné aux saints du Très Haut, dont le règne est éternel. (Dan. 7. 26.)

pas reconnu Dieu dans les œuvres de ses mains, ou, l'ayant reconnu, de ne l'avoir pas adoré et glorifié;<sup>1</sup> combien moins excusables sont les Juifs de n'avoir pas reçu Jésus-Christ, si conforme de tout point au signalement que leurs Livres sacrés leur traçaient du Messie promis à leurs pères? Mais quelle sera l'excuse de ces hommes baptisés qui, après l'avoir adoré et servi dans leur enfance, retombent ensuite dans l'infidélité en dépit de tant de lumières, et ne veulent plus voir en lui qu'un homme supérieur?

(1) Rom. 1. 20.





**Livre Second.** — État du monde lors de la  
venue du Rédempteur. — Vision de Zacharie. — La  
Mère du Rédempteur. — Annonciation. — Visitation.  
— Nativité. — Enfance et vie cachée de Jésus. —  
Saint Joseph.









## Livre Second.

### Avènement du Rédempteur.

#### Chapitre Premier.

*Le Rédempteur est venu à temps. — Etat du monde lors de son avènement.*

I



ES temps étaient venus où les désirs des collines éternelles allaient être exaucés, où les prophéties allaient s'accomplir, et les figures et les ombres de la loi ancienne céder la place aux resplendissantes réalités de la loi nouvelle. Aussi bien était-il temps désormais que Dieu prit en pitié sa pauvre créature...

Lorsqu'on vint dire à Jésus de la part des sœurs de Lazare : - Seigneur, voilà que celui que vous aimez est malade, - il demeura deux jours encore en Galilée, et n'arriva à Béthanie que quand son ami était déjà au tombeau depuis quatre jours.<sup>1</sup> Cette conduite, étrange au premier abord, était l'image de celle que, dans son infinie sagesse, il avait tenue à l'égard de l'humanité. Le Verbe divin aimait tendrement l'homme formé à son image ; il le savait mortellement malade, et pourtant il ne se hâta point d'aller à son secours. C'est que la suite la plus funeste du péché, la plaie la plus profonde qu'il eût faite à l'homme, était l'orgueil, dont il ne pouvait être guéri que par l'humiliation, par l'expérience de sa faiblesse. Or, cette expérience était maintenant complète, et le temps n'y pouvait plus rien ajouter : Lazare dormait dans son tombeau, et répandait une odeur infecte : il était temps d'aller l'éveiller ; le monde était pareil à ce champ couvert d'ossements arides, qui fut montré en vision à Ezéchiel :<sup>2</sup> il était temps que la parole du Seigneur se fit entendre à ces ossements, et qu'un nouveau souffle de vie fût répandu sur eux.

(1) Joan. 11. 3. sqq.

(2) Ez. 37.

## II

**M**AIS peut-être quelque lecteur ne se fait pas une idée assez juste de ce qu'était devenu le genre humain tombé dans le paganisme. Or, une connaissance, superficielle au moins, de cette dégradation est nécessaire à celui qui veut mesurer la grandeur du service que le Rédempteur a rendu au monde, seulement en le purgeant de cette peste.

Qu'on se figure donc, si l'on peut, ce que devait être une société qui trouvait dans ses temples des écoles officielles de tous les vices; dans les sculptures et les peintures qui les décoraient<sup>1</sup> et dans les chants qu'on y entendait, des leçons séduisantes de tous les genres de débauche; dans les dieux adultères, incestueux, injustes, sanguinaires, parricides, qu'on y adorait, des maîtres et des modèles accomplis de tous les forfaits; dans les mystères célébrés en leur honneur, d'inévitables guets-apens dressés à l'innocence et à la pudeur, dont la piété justifiait, encourageait, exigeait même le sacrifice. Car les sanctuaires jouissaient du droit d'immunité contre les lois humaines aussi bien que contre les lois de la conscience : des crimes punis du dernier supplice par les tribunaux, faisaient partie obligée des cultes protégés, salariés par les pouvoirs publics, et devenaient des vertus dans ces bouges sacrés. « On ne saurait, dit saint Paul, si bien renseigné sur les mœurs intimes du monde païen, on ne saurait raconter sans rougir ce qu'il recélait de hontes et d'infamies.<sup>2</sup>

Ajoutons que partout le sang humain coulait à flots sur les autels de ces abominables divinités. Aux jours des grandes solennités, Rome païenne se rendait en foule du temple de Jupiter Capitolin au Colysée, qui était aussi un temple, mais où, pour varier les voluptés, les sacrifices revêtaient la forme de combats. Là, Germains, Gaulois, Numides, s'entr'égorgeaient par milliers pour l'honneur des habitants de l'Olympe et le plaisir de leurs adorateurs. Ailleurs, c'étaient les pères et les mères qui devaient, sans sourciller, fouetter jusqu'à la mort leurs petits enfants aux pieds de la statue de Diane, ou les déposer vivants et nus sur les bras, rougir au feu, d'un Moloch de bronze!

Dans presque tout le monde civilisé, les neuf dixièmes de la population étaient composés d'esclaves; les riches en possédaient de véritables troupeaux. Or l'esclave ne jouissait d'aucun droit, pas même du droit de vivre. « Les esclaves, disaient les codes, ne sont pas des personnes, mais des choses. » On en trafiquait

(1) Platon condamnait les images indécentes, sauf dans les temples, où certaines divinités voulaient être honorées par ces représentations.

(2) Eph. 5. 10.

comme de bêtes de somme ; on en tirait le plus de travail possible, sans autre salaire qu'une vile nourriture qu'on leur mesurait d'une main avare ; la nuit, on les tenait enchaînés dans quelque réduit fétide ; on les torturait, on les crucifiait sous les plus légers prétextes, ou simplement pour le plaisir de les voir souffrir ; usés de travaux, devenus infirmes, on les laissait mourir de faim, ou bien on les jetait en pâture aux murènes des viviers.

Ce que la société était en grand, la famille l'était en petit : presque partout la femme était l'esclave de son mari, qui pouvait la chasser par caprice, la faire mourir pour les plus légers motifs ;<sup>1</sup> le père exerçait un pouvoir absolu et tyrannique sur ses enfants ; il avait le choix, au moment de leur naissance, ou bien de les reconnaître et de les faire inscrire au rôle des citoyens, ou bien de les exposer et de les faire mourir.<sup>2</sup>

Les guerres étaient des boucheries : le droit des gens se résumait dans le célèbre mot du Gaulois vainqueur : *Vae victis!*

Enfin, à l'époque où la civilisation païenne avait dit son dernier mot, le genre humain n'était plus qu'un vil troupeau exploité par le peuple de Rome, et Rome était à la merci d'une bête féroce telle que Tibère et Domitien, ou d'un fou furieux tel que Caligula et Néron.

Voilà une bien faible esquisse de l'état du monde au moment où le Fils de Dieu y vint : c'est au sein de ce chaos qu'il apporta l'admirable lumière que, de son nom, l'on appelle le Christianisme ; c'est de cette décomposition qu'il fit sortir la nouvelle humanité ; c'est sur ce fumier infect qu'il vint semer et faire fleurir des vertus qui semblaient n'être faites que pour les anges : la chasteté, la virginité, le mépris effectif des richesses et des voluptés, la charité fraternelle portée jusqu'à l'amour des ennemis, jusqu'au culte du pauvre, l'amour de Dieu porté jusqu'à la haine de soi !

(1) A Rome, la femme pouvait, sur l'avis du conseil de famille, être mise à mort pour avoir bu du vin.

(2) Tacite s'étonne que les pères juifs n'eussent pas le même droit.

## Chapitre Deuxième.

*Le Précurseur annoncé par les Prophètes. — Sa noble origine. — Apparition de Gabriel à Zacharie. — Ce dernier hésite à croire à la parole de l'Ange. — Il devient muet.*

### I



QUAND un prince est près de se rendre dans un lointain pays dont la couronne vient de lui échoir, il s'y fait précéder par quelque haut seigneur chargé d'annoncer sa venue, et de tout disposer pour les fêtes solennelles de son inauguration. Au moment de descendre sur la terre pour y prendre possession du royaume des âmes, le Fils de Dieu devait être précédé par un héraut qui dit à ses sujets : « Préparez la voie du Seigneur, redressez ses sentiers ; que les vallées soient comblées et les montagnes et les collines nivelées ; que les chemins tortueux deviennent droits ; que les endroits raboteux s'aplanissent, et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu.<sup>1</sup> »

L'avant-coureur d'un si grand Roi ne pouvait être un homme vulgaire ; il le fallait, au contraire, d'un sang illustre ; et de plus il devait être nanti de lettres de créance qui donnassent à sa parole une irrécusable autorité. Il en sera ainsi.

Et d'abord, par un privilège bien rare, sa naissance est prédite depuis de longs siècles : Isaïe, le chantre de la Rédemption, et Malachie, le dernier des prophètes, l'ont clairement désigné. « Voici, a dit Malachie, voici que j'envoie mon ange qui préparera les voies devant ma face, et aussitôt après viendra à son saint temple le Dominateur que vous cherchez.<sup>2</sup> »

Il naîtra de la race sacerdotale d'Aaron. Zacharie, prêtre juste et sans reproche, sera son père ; Elisabeth, issue de la même race, et non moins juste que son époux, sera sa mère.<sup>3</sup>

Il convenait, en effet, que la tribu sainte donnât aux autres l'exemple de la soumission au nouveau Roi. Et puis le Rédempteur ne sera pas seulement Roi, mais encore Prêtre ; il sera dorénavant le seul Prêtre du Très Haut : il est donc juste que le sacerdoce antique vienne lui rendre le sceptre de la souveraine sacrificature, et abdiquer entre ses mains un pouvoir qui a fait son temps.<sup>4</sup>

(1) Is. 40. 3.      (2) Mal. 3. 1.      (3) Luc. 1. 5. sq.      (4) Heb. 8. 13.

La naissance du Précurseur sera miraculeuse comme celle d'Isaac, comme celle de Samuël : ses parents sont déjà vieux et sans postérité; elle sera annoncée à son père par Gabriel, l'un des sept chefs des célestes milices, et qui avait révélé autrefois à Daniel le mystère des soixante-dix semaines d'années.<sup>1</sup>

## II



Avant de rapporter, d'après saint Luc, l'admirable vision de Zacharie, il n'est pas inutile de dire les circonstances dans lesquelles elle eut lieu.

La race d'Aaron était divisée en plusieurs groupes : les prêtres de chaque groupe se rendaient, à tour de rôle, au temple, pour y exercer les fonctions saintes qu'ils se partageaient chaque jour par la voie du sort. L'une des principales consistait à placer, vers le coucher du soleil, l'encens mystérieux sur les braises de l'autel d'or qui se dressait contre le voile du Saint des Saints. Après avoir rempli cet office, il sortait du temple, et, étendant ses mains sacrées vers le peuple qui priait dans le parvis, il le bénissait en prononçant cette formule, que Dieu même avait dictée à Moïse : « Que le Seigneur te bénisse et te garde ! Que le Seigneur te montre son visage et qu'il ait pitié de toi ! Que le Seigneur tourne vers toi ses regards et qu'il te donne sa paix ! »<sup>2</sup>

Zacharie ayant donc été désigné un soir pour accomplir cette auguste cérémonie, entra dans le Lieu Saint, dont un voile déroba la vue au peuple.

« Et toute la multitude du peuple se tenait en prière en dehors, comme cela se faisait toujours à l'heure de l'encens.

« Or l'ange du Seigneur lui apparut, debout à droite de l'autel des parfums.

« Et Zacharie fut troublé à cette vue, et la crainte le saisit.

« Mais l'ange lui dit : Rassure-toi, Zacharie, car ta prière est exaucée ; et ta femme Elisabeth te donnera un fils, à qui tu imposeras le nom de Jean....<sup>3</sup> »

« Ta prière est exaucée. » Quelle prière ? celle qu'il venait de faire à l'instant. Mais qu'avait-il demandé à Dieu ? un fils ? Au premier abord, on pourrait l'inférer des paroles de l'ange, mais ce serait une erreur. La suite montre clairement que Zacharie avait, depuis longtemps, renoncé à l'espoir d'être père ; et d'ail-

(1) Dan. 9. 21.

(2) Num. 6. — « C'est ainsi, avait dit Dieu à Moïse, qu'ils invoqueront mon nom sur les fils d'Israël ; et moi je les bénirai. » On doit croire que la bénédiction du prêtre de la loi nouvelle à la fin du saint sacrifice, n'a pas des effets moindres.

(3) Luc. 1. 8. sqq.

leurs, ce grand et saint prêtre était incapable d'offrir dans des vœux étroites, domestiques, le sacrifice solennel, institué par Dieu lui-même pour être offert au nom du peuple entier. Zacharie avait demandé ce que demandaient à cette époque tous les Juifs pieux ; ce que demandait en ce moment la foule assemblée dans le parvis ; ce que, de tous les lieux de l'univers où ils étaient dispersés, les fils de Jacob demandaient, en ouvrant leur fenêtre du côté du temple, à l'heure de l'encens :<sup>1</sup> il avait demandé, non un fils pour lui, mais un Sauveur pour Israël ; il avait répété le soupir d'Isaïe : « Cieux, distillez votre rosée ; et que la terre enfante le Rédempteur ! »

Eh bien ! cette prière était enfin exaucée ; mais dans l'œuvre de la Rédemption qui allait commencer, le fils que l'ange promettait à Zacharie avait un rôle important à remplir. Écoutons :

- .... Ton épouse Elisabeth te donnera un fils à qui tu imposeras le nom de Jean ;

- Et tu seras dans la joie et l'allégresse, et plusieurs se réjouiront de sa naissance ;

- Car il sera grand aux yeux du Seigneur ; et il ne boira ni vin ni aucune boisson fermentée ; et dès le sein maternel, il sera rempli du Saint-Esprit ;

- Et il ramènera un grand nombre des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu ;

- Et il marchera devant lui, plein de l'esprit et de la vertu d'Elie ;

- Pour former dans les fils des cœurs dignes de leurs pères, et instruire les incrédules dans la prudence des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait. -

Point de doute : l'enfant qui nous est annoncé est l'ange prédit par Malachie, et que le Sauveur doit suivre immédiatement.

### III



**B**T maintenant, que va répondre l'heureux Zacharie ? Hélas ! les justes aussi sont sujets à faillir : Zacharie hésitera à croire à la parole de l'ange. Dieu le permit, afin d'avoir lieu de confirmer sa promesse par un prodige qui donnerait un nouvel éclat à la naissance du Précurseur, et, par suite, une plus grande autorité à ses prédications.

- Et Zacharie dit à l'ange : A quel signe connaîtrai-je que votre prédiction s'accomplira ? Car je suis vieux, et ma femme est avancée en âge. -

Voyant donc que le prêtre n'accueille pas sa parole avec la soumission convenable, l'ange prend un ton d'autorité, lui

(1) Dan. 6. 10.



déclare son nom, et la source d'où émane le message dont il est chargé :

« Je suis Gabriel, qui me tiens en présence de Dieu (c'est-à-dire le serviteur intime et familier de Dieu), et j'ai été envoyé pour te parler, et pour te porter cette heureuse nouvelle. »

Zacharie a demandé un signe, ce signe lui sera donné, mais ce sera en même temps une peine : il sera pour un temps privé de l'ouïe,<sup>1</sup> qu'il a fermée en quelque sorte à la parole de l'ange, et de la voix, dont il a abusé pour exprimer ses doutes :

« Et voici : tu seras muet, et ne pourras parler jusqu'au jour où ces choses se feront, parce que tu n'as pas cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps.

« Cependant le peuple attendait Zacharie, et s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le temple.

« Il en sortit enfin, mais il ne pouvait leur parler. Et ils comprirent qu'il avait eu une vision dans le temple. Et lui-même le leur donnait à entendre par signes, et il demeura muet. » (Luc. 1.)

## Chapitre Troisième.

*Marie associée au Rédempteur dans les figures et les prophéties de l'ancien Testament. — Annonciation.*

### I



IX mois environ après cette solennelle ambassade, le même ange Gabriel fut chargé d'une autre bien plus importante encore.

« Dieu l'envoya dans une ville de Galilée nommée Nazareth, auprès d'une Vierge, épouse d'un homme de la maison de David et du nom de Joseph; et le nom de la Vierge était Marie.<sup>2</sup> »

Voilà donc la première révélation de Celle dont le nom va, jusqu'à la fin des siècles et durant l'éternité, obscurcir tout nom créé....

Mais que disons-nous, première révélation? tout le passé n'est-il pas plein de sa gloire? Marie n'est-elle pas associée à Jésus dans les figures et les prophéties des temps anciens? Si, selon l'Apôtre, Adam l'ancien est la figure du nouvel Adam,<sup>3</sup>

(1) On ne lui parlait plus que par signes. Voyez Luc. 1. 62.

(2) Luc. 1. 27.

(3) Rom. 5. 14.

c'est-à-dire du Christ, Marie n'est-elle pas symbolisée par celle qui fut honorée du nom, si mal justifié d'Eve ou de *mère de tous les vivants*?<sup>1</sup> — Mais qui donc est cette Femme, annoncée comme devant faire, par elle-même et par son Rejeton, une guerre perpétuelle au serpent et à sa race? Que signifient Sara, mère du fils de la promesse; Rebecca, qui revêt le juste Jacob des vêtements et de la ressemblance d'Esau pécheur;<sup>2</sup> Rachel, qui enfante dans la joie son premier-né Joseph, et dans les transes de l'agonie son puiné qu'elle appelle le fils de la douleur? Que nous promettaient, et cette héroïque Jahel, perçant la tête du chef des oppresseurs du peuple de Dieu,<sup>3</sup> et cette chaste Judith dont la main virile abat à ses pieds l'impur Holopherne, et déjoue tous ses projets impies contre la nation fidèle?<sup>4</sup> — Que nous faisait espérer cette Esther, dont la parfaite beauté et la vertu plus parfaite encore gagnent le cœur d'Assuérus, roi des rois, et arrachent au fier monarque une sentence de grâce en faveur des Juifs voués à l'extermination, et une sentence de mort contre leur ennemi, le puissant et cruel Aman?<sup>5</sup> — Et la colombe apportant à Noë, vers le soir, le signe de la paix;<sup>6</sup> et la verge sacerdotale d'Aaron, qui fleurit et se couvre de fruits dans le tabernacle;<sup>7</sup> et l'urne d'or remplie du pain tombé du ciel;<sup>8</sup> et la toison de Gédéon, tout imprégnée de rosée au milieu d'un champ resté sec;<sup>9</sup> et la nue d'Elie, si exigüe d'abord, et qui ensuite inonde d'une pluie abondante la terre désolée par trois années de sécheresse;<sup>10</sup> et la petite source qui devient un grand fleuve, puis se transforme en soleil:<sup>11</sup> n'étaient-ce pas là autant d'emblèmes de Marie, antagoniste de Lucifer et réconciliatrice des hommes avec Dieu; de Marie Vierge et Mère, et Mère du Sauveur; de Marie trésorière et distributrice des grâces; de Marie ignorée pendant sa vie mortelle et éclipsant maintenant par sa splendeur les plus beaux astres des cieux? — Enfin le prophète Isaïe n'avait-il pas prédit à Achaz le grand prodige d'une Vierge mère et mère d'un Fils qui serait Dieu et habiterait parmi nous?<sup>12</sup>

Eh bien! après tant de siècles d'attente, cette Vierge, notre unique ressource après notre ruine originelle, elle est enfin apparue à la terre; les Anges, qui la savent exempte de la tache commune à toute notre race, et plus sainte dès sa conception que les Séraphins, entrevoient ses sublimes destinées, et brûlent d'en voir se dérouler la trame.

(1) Gen. 3. 20.

(2) Gen. 27. 15. sq.

(3) Judic. 21.

(4) Judith. 13.

(5) Esth. *passim*.

(6) Gen. 8. 11.

(7) Num. 17. 8.

(8) Exod. 16. 32.

(9) Judic. 6. 37. sqq.

(10) III Reg. 18. 44. sqq.

(11) Esth. 10. 6.

(12) Is. 7. 14.



## II



**O**R, un jour que, retirée dans le lieu le plus secret de sa demeure, Marie priait avec sa ferveur habituelle pour le salut du monde, l'Éternel, vaincu par ses supplications, appelle le confident de ses grands secrets, et lui ordonne de se rendre auprès de l'épouse de Joseph, de lui annoncer le choix qui est fait d'elle pour mettre au monde le Rédempteur, et de lui demander son consentement aux desseins de l'auguste Trinité. Il lui dicte toutes les paroles dont il devra se servir. Un moment prosterné devant son Roi, Gabriel lui rend grâces au nom des anges et des hommes; puis, rendu plus rapide par sa joie, l'esprit de flamme traverse l'espace à la façon des substances spirituelles; et, se revêtant d'une forme lumineuse, il se présente, avec de grandes marques de respect, à la fille de David. Et d'abord il lui présente ses hommages, et exprime l'admiration que lui inspirent ses vertus et ses sublimes destinées :

- Je vous salue, ô pleine de grâce ! le Seigneur est avec vous. vous êtes bénie entre les femmes. -

Marie a reconnu sans peine un esprit, à la manière dont Gabriel s'est introduit auprès d'elle; et un esprit céleste à l'impression paisible et lumineuse qu'elle en recevait; elle n'a donc pas d'illusion à redouter. Aussi nulle frayeur n'effleure son âme habituée aux communications divines. Et pourtant,

- En entendant ces paroles, elle se troubla, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation. -

Dans l'excès de son humilité, Marie ne peut comprendre que de tels éloges s'adressent à sa petitesse. Aussi elle n'y répond rien; elle réfléchit, et, pareil à une fleur délicate que surcharge une trop abondante rosée, son front s'incline en rougissant sur son sein.

Cette vue redouble l'admiration de l'ange pour la Vierge émue; mais, touché de sa peine et de sa confusion, il se hâte de la rassurer en lui affirmant que ces éloges lui sont dus; puis il lui déclare les grands desseins de Dieu sur elle :

- Ne craignez rien, Marie: car vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur. Et voici que vous deviendrez mère, et vous donnerez le jour à un Fils, et vous le nommerez Jésus.

- Il sera grand et sera appelé le Fils du Très Haut; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; et il régnera éternellement sur la maison de Jacob:

- Et son règne n'aura point de fin. -

Quel magnifique avenir ouvrent à la pauvre jeune fille, à l'épouse de l'artisan Joseph, par ces paroles du messager céleste! Elle aura donc la gloire, si elle y consent, d'enfanter Celui qu'Abraham, Isaac, Jacob et tous les patriarches ont tant désiré,

que les prophètes ont chanté, que l'univers attend! Désormais, elle le prévoit, toutes les générations l'appelleront la Bienheureuse, et son nom ne sera plus séparé de celui du Rédempteur dans les actions de grâces des hommes, dans les cantiques des anges.

Et néanmoins, quand Gabriel eut cessé de parler, elle ne se livra point à des transports de joie: mais gardant le calme majestueux d'un souverain dont un ambassadeur réclame l'alliance au nom de son maître, elle pose des conditions au consentement qui lui est demandé, à la gloire qui lui est offerte, et tient ainsi en suspens l'accomplissement des prophéties et des plans de l'éternelle Sagesse :

- Et Marie dit à l'ange : Comment se feront ces choses, puisque je veux garder ma virginité? -

O paroles qui, en donnant la mesure de l'amour de Marie pour l'angélique vertu, ne montrent pas moins à quel point elle était fondée dans l'humilité! O chasteté jalouse de sa pureté jusqu'à la préférer à la plus haute fortune dont une simple créature fût capable! mais, ô humilité assez profonde pour servir de rempart à cette chasteté, et n'être même pas ébranlée par la séduction d'une telle gloire!

Stupéfait en présence d'une vertu si surhumaine, l'ange comprend pourquoi Marie a fixé les regards du Tout-Puissant; il se hâte d'achever la révélation et de conclure l'affaire dont il est chargé :

- L'Esprit-Saint surviendra en vous et la vertu du Très Haut vous ombragera; et c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. -

Zacharie a demandé à l'archange un signe en confirmation de sa promesse; Marie, à qui l'on annonce une chose bien moins croyable, n'en demande point. Toutefois Gabriel lui révélera le miracle de la tardive maternité d'Elisabeth, non pas pour fortifier sa foi, mais afin de lui révéler le premier usage qu'elle devra faire de la puissance dont elle va être investie :

- Et voilà que votre cousine Elisabeth elle-même est devenue mère d'un fils dans sa vieillesse; et ce mois est le sixième depuis que sa stérilité est devenue féconde :

- Car il n'est rien d'impossible à Dieu. -

Et maintenant Marie n'hésitera plus; son humilité, que n'a pu éblouir l'offre de la divine maternité, ne fléchira pas sous le formidable fardeau que l'on veut lui imposer. Avec le même calme, la même possession d'elle-même, la même simplicité qu'elle a montrés jusqu'à cet endroit de l'étonnant dialogue, elle répond :

- Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. -

Et à cette heure, bénie entre les heures, s'accomplit la plus

grande merveille que l'éternité eût vue, merveille qui jeta dans la stupeur le ciel et la nature, et dont nous ne devrions jamais parler que le front en terre, et le cœur palpitant d'amour. Et à cette heure.

« Le Verbe devint chair, dit saint Jean, et il habita parmi nous. »

Un nouveau couple, souche commune d'une nouvelle humanité, Jésus et Marie, sont substitués au premier couple, Adam et Eve; avec le psalmiste, nous pouvons dire : « Mon père et ma mère m'ont trahi : mais le Seigneur *et sa Mère* m'ont adopté.<sup>1</sup> » Mais, s'il est humiliant pour nous d'avoir été livrés à notre ennemi par la première Eve avec une si déplorable légèreté, combien il nous est glorieux d'avoir vu notre rachat si noblement négocié par Eve la nouvelle!

## Chapitre Quatrième.

*Dès le moment de sa conception, le Rédempteur choisit la croix pour son partage. — Il est fait Prêtre de la nouvelle alliance. — Quelle victime offrira-t-il?*

### I

**A** peine revêtu de la forme de serviteur, le Fils de Dieu se tourne vers son Père, l'adore et attend ses ordres souverains. Afin de donner lieu au Rédempteur de faire éclater mieux son dévouement envers Dieu et envers nous, son Père le laisse d'abord libre de disposer lui-même de sa vie terrestre. Il ne tiendra qu'à lui de la passer au sein de la gloire, des richesses et de toutes les délices qui ne répugnent point à la sainteté de sa personne; mais s'il veut délivrer les hommes du péché et leur ouvrir le ciel, il faut qu'il la consume dans les travaux, la pauvreté, les souffrances, et qu'il la termine par la mort de la croix. C'est la doctrine de l'Apôtre.<sup>2</sup>

Entre ces deux alternatives, ajoute saint Paul, l'auteur et le consommateur de notre foi n'hésita point : « il choisit la croix sans se laisser épouvanter par les ignominies de cette mort.<sup>3</sup> » O mon Père, répondit-il, je sais que « vous ne voulez pas les sacrifices et les oblations de la loi; mais vous m'avez donné un corps : les holocaustes et les hosties qu'on vous offre pour le

(1) Ps. 26. 10.

(2) Heb. 12. 2.

(3) Ibid.

péchés ne vous plaisent point; c'est pourquoi j'ai dit : Me voici venu pour faire votre volonté;<sup>1</sup> » commandez donc et vous serez obéis. Le Père alors commanda positivement à son Christ de donner sa vie pour la reprendre ensuite;<sup>2</sup> et il le lui commanda afin que sa mort fût un acte d'obéissance capable d'expier la désobéissance d'Adam : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.<sup>3</sup> » — « Oui, mon Dieu, ajouta le Rédempteur, je le veux; et cette loi que vous venez de m'imposer, je la garderai écrite, non pas dans un livre, mais au centre de mon cœur.<sup>4</sup> »

Ce premier mouvement du Cœur adorable du Christ honora plus parfaitement l'Éternel que ne l'avaient fait tous les sacrifices des temps passés; par là Jésus mérita, selon le mot de saint Pierre, d'être fait Christ et Seigneur par son Père.<sup>5</sup> Il fut fait Seigneur, en ce sens qu'il fut investi d'une autorité absolue sur toute âme humaine et même sur tous les anges des cieux. Il fut fait Christ, c'est-à-dire oint et sacré Prêtre et suprême Pontife de la nouvelle alliance.

## II



DESQUE l'occasion s'en présente, il nous paraît utile de considérer le Rédempteur sous cet aspect, et de voir s'il remplit l'idéal que les saints Livres nous donnent d'un Prêtre parfait.

D'après saint Paul, - le prêtre est un homme choisi entre les autres pour les remplacer auprès de Dieu et lui offrir en leur nom des dons et des sacrifices.<sup>6</sup> -

L'homme est la créature de Dieu, l'homme est redevable à Dieu d'un nombre infini de bienfaits, l'homme est un être indigent et faible, l'homme est pécheur. De là, nécessité pour lui de rendre à Dieu un culte d'adoration, d'actions de grâces, de supplication, d'expiation. Mais peu sont en état de s'acquitter de ces devoirs d'une manière suffisante et digne. C'est pourquoi, de tout temps, l'humanité se crut obligée de se faire représenter par un certain nombre de ses membres qui, affranchis de toute charge profane et des vulgaires soucis qu'imposent les besoins de la vie, pussent se consacrer tout entiers et sans distraction au service de la divinité.

Or, la première condition à remplir pour être digne du sacerdoce, c'est, dit l'Apôtre, - d'y être appelé de Dieu comme Aaron : car personne ne doit s'ingérer de soi-même dans ces sacrées fonctions.<sup>7</sup> - Coré, Datlian et Abiron furent engloutis par la terre.<sup>8</sup>

(1) Heb. 10. 5. sqq.

(4) Ps. 39. 8.

(7) Heb. 5. 4.

(2) Joan. 10. 18.

(5) Act. 2. 36.

(8) Num. 16. 1. sqq.

(3) Phil. 2. 8.

(6) Heb. 5. 1.

et le roi Ozias frappé d'une lèpre perpétuelle,<sup>1</sup> pour avoir tenté cette usurpation sacrilège. Le Fils unique de Dieu ne sera pas exempt de cette loi : « Ce ne fut pas de sa propre autorité que le Christ s'attribua le glorieux office de Pontife, dit encore l'Apôtre ; mais il en fut revêtu par celui qui lui a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » Et afin de rendre sa consécration plus auguste et plus solennelle, Dieu a confirmé par le serment le choix de sa personne : « Le Seigneur l'a juré, et son serment sera inviolable : Tu es Prêtre à jamais, selon l'ordre de Melchisédech.<sup>2</sup> »

Il faut, en second lieu, que le prêtre soit saint ; comment autrement ferait-il agréer ses offrandes et ses prières au Dieu de toute sainteté ? Soyez saints, disait le Seigneur aux fils d'Aaron, car je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu.<sup>3</sup> Or « notre Pontife est saint, innocent, sans aucune souillure, séparé des pécheurs, et plus élevé que tout ce que renferment les cieux.<sup>4</sup> » Il est saint dans son âme, tabernacle vivant de la divinité, et enrichie de tous les dons du Saint-Esprit.<sup>5</sup> Il est saint dans son corps, formé par le même Esprit divin, de la substance d'une Vierge immaculée.

Le prêtre doit briller par la science : « Les lèvres du prêtre garderont la science, dit Malachie, et c'est de sa bouche que l'on ira apprendre la loi : car il est l'ange du Seigneur des armées.<sup>6</sup> » Or dans le Christ « sont cachés tous les trésors de sagesse et de science ;<sup>7</sup> » il est venu à nous « plein de grâce et de vérité ;<sup>8</sup> » il est venu nous « révéler tout ce qu'il a appris de son Père ;<sup>9</sup> » il est « la vérité en personne et la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.<sup>10</sup> »

A ces qualités, le prêtre doit joindre le zèle de la gloire de Dieu, et c'est là la vertu la plus propre du sacerdoce. C'est en vengeant les injures du Seigneur que les Lévites lui consacrèrent leurs mains,<sup>11</sup> et que Phinées mérita que la souveraine sacrificature fût fixée dans sa maison.<sup>12</sup> Et notre grand Pontife, n'a-t-il pas dit par la bouche du Psalmiste « que le zèle de la maison de Dieu le dévore, et que les outrages faits au Seigneur retombent sur lui ?<sup>13</sup> »

Mais il est une autre qualité bien nécessaire encore au prêtre, c'est la miséricorde envers les prévaricateurs de la loi divine. C'est pourquoi, bien que les Séraphins se reconnaissent indignes du ministère sacerdotal, Dieu a néanmoins voulu que ses prêtres soient, non point des Séraphins, « mais des hommes semblables aux autres, environnés des mêmes infirmités, sujets, eux aussi, à faillir, et obligés de prier, non pas seulement pour leurs frères, mais encore et avant tout pour eux-mêmes.<sup>14</sup> »

(1) Il Par. 26. 16. sqq.

(4) Heb. 7. 26.

(7) Col. 2. 3.

(10) Joan. 14. 6. — 1. 9.

(13) Ps. 68. 10.

(2) Heb. 5. 5. sq.

(5) Col. 2. 9.

(8) Joan. 1. 14.

(11) Exod. 32. 29.

(14) Heb. 5. 2. sq.

(3) Lev. 21. 6. sqq.

(6) Mal. 2. 7.

(9) Joan. 15. 15.

(12) I Mac. 2. 54.

Or, si l'absolue sainteté et le zèle du Christ le rendent si digne d'approcher de Dieu, ne vont-ils pas, dans la même mesure, l'éloigner de nous? Qui donc pourra franchir l'abîme qui le sépare de notre misère? Et supposé que je puisse l'aborder, que comprendra-t-il à mes peines vulgaires, à mes impuissances; et comment oserai-je lui découvrir ces plaies secrètes, ces honteuses faiblesses que je voudrais me cacher à moi-même? Ne dois-je pas craindre qu'il ne me repousse avec mépris, en me disant : « Retirez-vous, je suis pur et vous êtes souillé? »<sup>1</sup> Et surtout, comment avouer à un Prêtre, si jaloux de l'honneur divin, les erreurs de ma jeunesse et les égarements de ma vie entière? Ne va-t-il pas, plein de la sainte colère d'Aaron et de Phinées, me les faire expier dans mon sang, ou, comme Elie, appeler les feux du ciel sur ma tête criminelle?

Rassurons-nous, répond l'Apôtre : « nous n'avons pas un Pontife incapable de compatir à nos faiblesses; <sup>2</sup> » c'est « afin d'être miséricordieux, qu'il a voulu nous être en tout semblable, et participer à notre chair et à notre sang. »<sup>3</sup> S'il possède dans sa plénitude la science des divins mystères, il aura aussi au plus haut degré la « science de l'infirmité humaine. »<sup>4</sup> Soumis comme nous et bien plus que nous à des épreuves et à des tentations de toute sorte, il apprendra, par sa propre expérience, ce que l'obéissance goûte à l'homme.<sup>5</sup> En face de la mort, il sentira la faiblesse de la chair, et ce sera alors que, réduit à l'agonie, lui, le Fils de Dieu, il priera pour lui-même, et offrira à son Père des supplications accompagnées de grands cris et de pleurs.<sup>6</sup> Sans doute, il vengera les offenses faites à Dieu : son zèle lui en fait une loi; mais ce sera en versant, non point le sang des prévaricateurs, mais le sien.

## III



« MAR » tout prêtre est choisi pour offrir à Dieu des dons et des victimes; il faut en conséquence, dit l'Apôtre, que le Pontife de la loi nouvelle ait quelque chose à offrir à Dieu.<sup>7</sup> Or la seule victime digne de Dieu et digne d'un tel Prêtre, c'est sa propre personne. C'est pourquoi il disait à son Père : « Les victimes de l'ancienne loi ne vous sont point agréables; mais vous m'avez donné un corps : me voici. »<sup>8</sup>

Ce sacrifice, il ne l'offrira qu'une fois d'une manière sanglante; et cette oblation unique expiera surabondamment tous les péchés passés et futurs de l'humanité.<sup>9</sup> Mais de même qu'il fut immolé d'une manière figurative dans les sacrifices de l'Ancien Testa-

(1) Is. 65. 5.

(2) Heb. 4. 15.

(3) Heb. 2. 14.

(4) Is. 53. 3.

(5) Heb. 5. 8.

(6) Ibid. 7.

(7) Heb. 8. 3.

(8) Heb. 10. 5. sqq.

(9) Heb. 9. 25. sqq.

ment, ce qui le fait appeler, par saint Jean, l'Agneau immolé dès l'origine du monde,<sup>1</sup> ainsi, selon la prophétie de Malachie, il sera encore immolé en tous lieux jusqu'à la fin des siècles, non plus seulement en figure, mais en réalité, quoique d'une façon mystique, dans le sacrifice de nos autels.<sup>2</sup>

## Chapitre Cinquième.

*La nouvelle Eve. — Marie se rend chez Elisabeth. — Marie, la fidèle imitatrice de Jésus. — Sanctification et inspiration de Jean. — Inspiration d'Elisabeth.*

### I



UNE vie du Sauveur des hommes serait incomplète, dans laquelle on ne dirait rien de la glorieuse part que sa Mère a eue ici-bas à son action salutaire. Nous devons, au contraire, recueillir avec un soin pieux et mettre dans tout leur jour les quelques traits qui, relatés par les Evangélistes, peuvent mettre nos lecteurs sur la voie d'une connaissance plus approfondie de la tendresse de Marie envers les hommes, et des richesses dont elle dispose en leur faveur. Rien de plus instructif sous ce double rapport que le délicieux mystère de la Visitation.

En saluant Marie au nom de la très sainte Trinité, l'archange Gabriel lui avait donné le nom de PLEINE DE GRÂCE : *Ave gratia plena*. Il avait ajouté que l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit de grâce,<sup>3</sup> surviendrait en elle. A quelle fin? sans doute afin de lui conférer une nouvelle plénitude de grâce, qui la rendit digne et capable de devenir la Mère du Christ selon la chair, et de ses membres selon l'esprit. C'est la pensée de saint Bernard. Ensuite, pour l'engager, ce semble, à faire un premier essai de cette surabondance de grâce qui allait se trouver en elle au profit du genre humain, il lui avait révélé la tardive et miraculeuse maternité de la sainte épouse de Zacharie.

Après le départ de l'archange, Marie se plongea dans une profonde contemplation du mystère qui venait de s'opérer en elle; et repassant dans son cœur toutes les paroles du divin messager, elle n'eut pas de peine à saisir le but de cette dernière révélation. L'Esprit-Saint lui fit comprendre que le fils d'Elisabeth était destiné à être l'avant-coureur du Messie et

(1) Apoc. 13. 8.

(2) Mal. 1. 11.

(3) Heb. 10. 29.

l'ange chargé de lui préparer les voies. Pour remplir dignement une si haute et si sainte fonction, il avait besoin d'une sainteté exceptionnelle : il fallait qu'il fût rempli de l'Esprit de Dieu avant de naître; <sup>1</sup> et Marie comprit qu'elle devait être elle-même l'instrument de ce miracle de la grâce.

Peu de jours après l'Annonciation, Marie fit part à son époux saint Joseph de ce qu'elle avait appris relativement à sa cousine; et elle lui manifesta le désir d'aller la servir et l'assister jusqu'à la naissance du miraculeux enfant. Les désirs de Marie étaient des lois pour Joseph, qui la savait conduite en tout par le Saint-Esprit. Il consentit donc à son départ; sans perdre de temps, Marie quitta Nazareth de Galilée; et, accompagnée, selon le sentiment de Benoît XIV, de son chaste époux lui-même, elle se rendit en grande hâte vers les contrées montagneuses de Juda.

Etudions ce mystère si doux, si consolant, ce tableau raccourci de tout le Nouveau Testament, cette première manifestation de l'esprit suave de l'Evangile de paix. C'est une scène toute céleste : c'est la Trinité de la terre, Jésus, Marie et Joseph conspirant au bonheur de la famille humaine représentée par un père, une mère et un enfant, types de toutes nos misères : Elisabeth, des souffrances corporelles; Zacharie, des tribulations spirituelles; leur fils, du malheureux état du pécheur. Avec quelle perfection Marie se fait ici l'imitatrice de la charité du Fils de Dieu ! Mu par sa seule miséricorde, il descend du ciel; il vient à nous, ses ennemis, et fait les premières avances de notre réconciliation avec lui; il se voue pour nous à une vie pénible, se réduit même, auprès de nous, à la condition de serviteur; et pouvant nous racheter en un instant et par une simple prière, il nous consacre trente-trois années des plus rudes travaux. Afin de porter secours à une âme, Marie quitte le doux repos de la contemplation qui était pour elle le ciel sur la terre; sans y être obligée, sans même en avoir été priée, elle affronte les fatigues d'un long voyage; elle se fait, elle, Mère de Dieu, la servante des serviteurs de Dieu; et, non contente de ce qui eût suffi, d'une journée de séjour dans la maison de Zacharie, elle y passe un temps fort long, afin d'y attirer une plus grande abondance de biens célestes.

## II



N arrivant dans la petite ville habitée par Zacharie, Joseph s'informe de la demeure du saint prêtre et y conduit Marie.... Il me semble voir la miséricorde divine en personne, qui se rend dans cette bienheureuse maison ! Après avoir salué Zacharie, et tandis que Joseph

(1) Luc. 1. 15.



s'entretient par signes avec lui, Marie gagne les appartements d'Elisabeth, et la salue en lui disant : « Madame et ma sœur, que la paix du Seigneur soit toujours avec vous! »

« Et voici, dit saint Luc, ce qui arriva : à peine Elisabeth eut-elle entendu la salutation de Marie, son enfant tressaillit de joie dans son sein.<sup>1</sup> »

Quelles merveilles renfermées dans ces courtes paroles! quelle précieuse révélation de la richesse et de la puissance de Marie!

Rappelons-nous en quels termes, il y a six mois, l'archange Gabriel apparaissant à Zacharie, lui promettait un fils. Certes, jamais la naissance d'aucun homme n'avait été prédite dans un si magnifique langage, parce que jamais mortel n'avait eu une destinée si sainte que Jean-Baptiste. Il sera le plus grand entre ceux qui sont nés de la femme; il sera un autre Elie, un ange, la voix de Dieu, et l'astre qui précédera dans la carrière le Soleil Levant.<sup>2</sup> Mais jusqu'à cette heure, jusqu'à l'arrivée de Marie, quel est son état? Souillé comme tous les enfants d'Adam et privé de la grâce, il est étranger à Dieu et exclu de son royaume.

Or voici, dit le saint Evangile, ce qui arrive en ce moment : Marie dit une parole, et pénétrant par l'oreille de la mère jusqu'à l'âme de l'enfant, cette parole le remplit de grâce, et de tous les dons du Saint-Esprit, selon la prédiction de l'archange; le voilà purifié, sanctifié, confirmé pour jamais dans l'amitié de Dieu!

Mais ce n'est pas tout. « L'enfant, ajoute saint Luc, tressaillit dans le sein de sa mère. » D'où viennent ces joyeux tressaillements?

Dans l'état où est Jean, un enfant n'éprouve ni joie ni douleur, il ne connaît ni son bonheur ni son malheur. Nouveau miracle produit par la parole de la glorieuse Vierge! L'Esprit divin veut que Jean prenne dès maintenant possession du sublime office qui lui est destiné, et rende une première fois témoignage à la Lumière qui est le Christ.<sup>3</sup> Il se trouve en présence du Verbe fait chair et de sa divine Mère; après leur départ, trente années s'écouleront avant qu'il les rencontre encore :<sup>4</sup> ne faut-il pas que, du moins en ce beau jour, il salue ce céleste Ami en son nom, au nom de tout le genre humain, qu'il le bénisse pour les faveurs qu'il vient d'en recevoir par l'organe de Marie? C'est pourquoi Dieu veut que la voix de la bienheureuse Vierge aille éveiller en lui l'intelligence encore endormie. Au son de cette voix, l'enfant parvient tout à coup à l'âge parfait quant à l'usage de la raison et à la connaissance des mystères. Une lumière céleste lui révèle toute l'économie de la religion, la chute originelle, la promesse

(1) Luc. 1. 41.

(2) Math. 11. — Marc. 9. 12. — Luc. 7. 27. — Luc. 3. 4. — Joan. 5. 35 — Luc. 1. 76. sqq.

(3) Joan. 1. 7.

(4) Joan. 1. 31.

d'un Sauveur, sa divinité, le plan de la rédemption; il est instruit de la présence du Verbe incarné, et de la part qu'il aura lui-même dans le grand œuvre du salut des hommes. Est-ce à tort que le bienheureux enfant se réjouit?

Ses tressaillements ont un autre sens encore : ce sont les élans du coureur impatient de s'élancer dans la carrière. Déjà, dit saint Jean Chrysostome, il brûle de rompre ses chaînes, de parcourir la Judée, et de crier à tout venant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui porte le péché du monde; prosternez-vous, redressez, aplanissez la voie, semez-la de fleurs.... » Mais, obligé de se tenir encore enfermé dans l'inaction et le silence, il emprunte la voix de sa mère et la charge d'annoncer en sa place au monde, l'heureuse nouvelle d'un Dieu fait chair, de le remercier en son nom, ainsi que Celle dont la parole vient de dissiper les ténèbres de mort où il était assis.

## III

ELISABETH aussi, ajoute saint Luc, fut remplie du Saint-Esprit.<sup>1</sup> »

La grâce communiquée à Jean par l'organe de Marie fut tellement abondante, remarque saint Ambroise, qu'elle déborda sur son heureuse mère, et l'inonda d'une céleste clarté. A son tour, Elisabeth devient voyante; à ses yeux se dévoilent les grandes choses opérées dans sa jeune parente; l'esprit prophétique qui la possède tout entière la force de rompre le silence :

« Et elle s'écria d'une grande voix, et elle dit : Vous êtes bénie entre les femmes et béni est le fruit de vos entrailles! »

Elle s'abaisse devant l'admirable créature dont Dieu s'est servi pour combler sa maison des célestes trésors; et la première elle lui donne son plus beau, son plus glorieux nom, celui de Mère de Dieu :

« Et d'où me vient cette faveur, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? »

Elle révèle au monde le prodige de la sanctification et de l'inspiration de son fils par la parole de Marie :

« Car voici : quand vous m'avez saluée, à peine votre voix eut-elle frappé mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. »

Enfin l'Esprit-Saint veut qu'elle nous apprenne que toutes ces joies, toutes ces merveilles et le salut du monde entier sont le fruit de la foi de cette nouvelle Eve, comme nos maux et notre perte avaient en leur source première dans l'incrédulité et la désobéissance de l'ancienne :

(1) Luc. 1. 41.

« Et heureuse êtes-vous d'avoir cru ; car vous verrez s'accomplir les choses qui vous ont été dites par le Seigneur. »

A ce moment, la très sainte âme de Marie ne sait plus contenir au dedans d'elle-même les transports de sa reconnaissance, les flammes d'amour divin qui la consomment, le torrent de joie qui l'inonde. Levant au ciel ses yeux et ses mains, elle laisse s'exhaler ces divers sentiments dans le plus beau cantique qui soit jamais sorti d'une bouche humaine : *Magnificat anima mea Dominum!* (Luc. 1.)

## Chapitre Sixième.

(Suite du précédent.) — *Le Cantique de Marie.* — *La naissance de Jean-Baptiste.* — *Le Cantique de Zacharie.*

### I



SAINT Ambroise a dit que le Cantique de Marie est l'extase de son humilité. Après avoir béni le Seigneur des grandes choses qu'il a faites en elle, la divine prophétesse prédit les merveilles qu'il prépare en faveur des petits, des humbles, des affamés, qui seront exaltés, glorifiés, rassasiés ; tandis que les grands, les puissants, les riches seront humiliés, abaissés, en proie à la misère. C'est en peu de mots l'histoire du royaume de Dieu, dont Jésus-Christ a dit que l'on ne peut y entrer qu'à condition de se faire petit comme un enfant.<sup>1</sup> Etant redevable de toutes ses grandeurs à son humilité, Marie se réjouit à la pensée du triomphe des humbles. Ainsi se réjouira un jour le Fils de Marie, en s'écriant : « Je vous loue, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que, ces choses que vous avez cachées aux sages et aux prudents, vous les avez révélées aux petits ; oui, mon Père, je vous bénis, parce qu'ainsi il vous a plu !<sup>2</sup> »

Il n'entre pas dans notre plan d'exposer tous les mystères contenus dans ce Cantique, que l'on peut considérer comme le programme de tout l'Évangile.<sup>3</sup> Mais il est un de ses versets qui renferme l'une des plus belles, des plus étonnantes prophéties consignées dans l'Écriture, et par conséquent l'une des preuves de la vérité de notre sainte religion ; et dans un livre où nous nous proposons de réveiller la foi des fidèles et leur dévotion

(1) Matth. 18. 3.

(2) Luc. 10. 21.

(3) Voir notre opuscule : *Le Cantique de Marie.*

envers leur Rédempteur, il ne nous est pas permis de la passer sous silence.

VOILA QUE DÉSORMAIS TOUTES LES GÉNÉRATIONS M'APPELLERONT BIENHEUREUSE.

Afin de mieux saisir la valeur prophétique de ces simples paroles, reportez-vous par la pensée au moment où elles s'échappent des lèvres de Marie. Qu'est-ce que Marie? une pauvre fille née d'une famille obscure, une ouvrière qui gagne son pain de chaque jour en maniant les fuseaux et l'aiguille. Elle est mariée depuis peu à un artisan aussi pauvre, aussi ignoré qu'elle-même. Ils habitent un bourg particulièrement méprisé de la Galilée,<sup>1</sup> province méprisée par le reste des Juifs, lesquels sont eux-mêmes l'objet du mépris de toutes les nations, et sont tombés sous le joug de l'étranger.

Or, cette jeune fille ose prédire que, à partir de l'heure où elle parle, et jusqu'à la fin des temps, toutes les générations qui se succéderont sur la terre, c'est-à-dire, non pas tant ses concitoyens, dont la plupart l'ont méconnue, mais les Romains, les Grecs, les peuples tant policés que barbares de toutes les parties de l'univers, seront stupéfaits de son bonheur, éblouis de sa gloire.

Quelle mendiante si misérable porte envie aujourd'hui à la mère d'Alexandre-le-Grand, à celle d'Octave-Auguste, à celle de Louis XIV, et voudrait être en la place de ces princesses? Toujours une mendiante vivante s'est préférée à une reine morte. Combien même en est-il qui sachent le nom de ces femmes illustres? Qui donc, à moins d'être prophète, n'eût souri de pitié, s'il eût entendu l'épouse du charpentier Joseph prédire que sa mémoire, à jamais impérissable, serait conservée, non pas dans quelques livres et par les savants seulement, mais encore et surtout par les multitudes, et qu'on ne parlerait d'elle qu'en l'appelant la Bienheureuse?

Mais sur quoi Marie fonde-t-elle sa prédiction? s'attend-elle ici-bas à des prospérités plus éclatantes que celles de tous ces grands monarques qui n'ont pu sauver leur nom de l'oubli? Hélas! non; elle restera pauvre et souffrante jusqu'à la fin de sa vie; elle n'aura qu'un fils, et ce fils, elle le verra mourir à la fleur de l'âge sur un gibet; elle le sait, toutes les voix prophétiques du passé le lui disent. Après cela, elle disparaîtra elle-même, et mourra ignorée du monde savant, du monde riche et puissant!...

Or, pour elle comme pour son fils, c'est précisément la mort qui sera le point de départ de sa transfiguration; c'est surtout après sa mort, qu'on la proclamera Bienheureuse, et que l'on enverra son bonheur et sa gloire.... Je me trompe : sa gloire sera tellement éblouissante, que personne au monde ne songera

(1) Joan. 1. 46.

à la lui envier; elle sera au-dessus de l'envie des séraphins eux-mêmes! D'ailleurs Marie n'échappera pas seulement à l'oubli de la mémoire; mais, chose bien plus difficile, à l'oubli du cœur; elle sera tant aimée, que les hommes de toutes les générations, en la félicitant de son bonheur, s'en féliciteront eux-mêmes, comme on se félicite du bonheur d'une mère!

Et en effet, après dix-huit siècles révolus, quel nom humain plus vénéré, plus aimé que le nom de Marie? Qui pourrait citer toutes les têtes couronnées qui se sont prosternées devant elle, tous les génies qui lui ont consacré leur éloquence, leur plume, leur ciseau, leur pinceau? Qui pourrait lire ou seulement compter les livres écrits à sa louange? Mais surtout, qui pourrait nous dire combien de fois la prière angélique, le délicieux *Ave Maria* a jailli en son honneur du cœur et des lèvres de personnes de toute condition?

Que disent tant d'hommages? que signifient ces statues, honorées dans la chaumière du pauvre et dans le palais du riche, dans les temples et sur la voie publique? ces modestes chapelles, ces sanctuaires dorés, ces tours et ces cathédrales superbes? Tout cela, n'est-ce pas la réalisation du mot de la pauvre fille de Nazareth: - Voilà que désormais le nom de Bienheureuse me sera donné par toutes les générations? -

Et ce culte est tout spontané; il est entièrement fondé sur l'admiration, la reconnaissance et l'amour! Et bien loin de s'affaiblir, comme les choses humaines, il tend sans cesse à s'épanouir davantage; et notre siècle, raisonneur et incrédule entre tous, en a vu un magnifique développement; il a vu ajouter un suprême fleuron à la couronne de cette Reine des cœurs; et l'univers a tressailli et a répété le *Magnificat* avec ivressé, en apprenant que le titre d'Immaculée venait d'être, non point donné, mais seulement confirmé à la Vierge par une autorité infaillible, et mis hors de discussion!

Eh bien! la prédiction si splendidement accomplie d'une chose naturellement si invraisemblable, ne démontre-t-elle pas que Marie parlait par l'inspiration de Dieu, et que, par conséquent, son fils est le vrai Fils de Dieu?

## II



CHEVONS en peu de mots ce qui concerne le mystère de la Visitation.

- Marie, raconte saint Luc, demeura trois mois avec Elisabeth, puis elle retourna dans sa maison. -

Nous avons dit les biens dont la divine Mère enrichit l'heureuse famille à son arrivée: quelles grâces n'aura-t-elle pas encore communiquées au Précurseur, à sa mère et à son père,

pendant un si long séjour, par sa prière et par sa seule présence ! Avant d'aller au combat, les athlètes se frottaient d'huile, afin d'augmenter la vigueur et la souplesse de leurs membres : la présence de la Mère de Dieu, remarque saint Ambroise, était pour le fils de Zacharie une huile fortifiante qui le préparait pour les luttes futures ; c'est à cette présence, n'en doutons pas, qu'il dut de devenir le plus grand des mortels que le monde eût vus jusqu'alors.

Enfin, le jeune prophète étant né, Marie se hâta de prendre congé de ses hôtes, pour aller rejoindre son chaste époux. Elle pressa une dernière fois sur son cœur l'heureux enfant, dont elle était la mère à un titre plus sacré qu'Elisabeth ; elle approcha ses lèvres pleines de grâce de son front candide, le marqua ainsi du triple sceau de la virginité, du martyre et de la prédestination ; et, chargée des bénédictions d'Elisabeth et de Zacharie, elle reprit le chemin de Nazareth.

## III

« **L**T il arriva que le huitième jour, on vint donner la circoncision à l'enfant ; et on voulait lui imposer le nom de Zacharie, qui était celui de son père ; mais sa mère répondit : Non ; il s'appellera Jean. » On lui objectait, continue saint Luc, que personne dans sa parenté ne portait ce nom. Et comme Zacharie était encore sourd et muet, on lui demandait par signes qu'il fit connaître son intention à cet égard. Alors il demanda ses tablettes à écrire, et y écrivit : *Jean est son nom*. Et tous en furent dans l'admiration.

L'ange du Seigneur avait prédit à Zacharie qu'il serait privé de l'usage de la parole jusqu'à l'entier accomplissement des choses que lui, Gabriel, venait de lui révéler. Désormais tout était accompli. Aussi, à peine le saint prêtre eut-il imposé à son fils le nom de Jean, que sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait bénissant le Seigneur. »

Dans son admirable cantique, que l'Eglise répète chaque jour à l'aurore, comme elle répète chaque soir celui de Marie, Zacharie qui, depuis environ dix mois, n'avait pu entendre aucune voix humaine, se montre parfaitement instruit, non seulement de ce qui regarde son fils — l'ange le lui avait appris, — mais encore de l'incarnation et de la prochaine naissance du Messie dans la maison de David, c'est-à-dire dans celle de saint Joseph, qui descendait de ce prince. Ce Messie, il l'appelle un puissant Sauveur ; il proclame que c'est là le noble rejeton promis sous serment par le Dieu d'Israel à Abraham, et annoncé par tous les prophètes ; il l'appelle *le Seigneur*. Il attend de lui, non point comme la plupart des Juifs, les richesses et les prospérités de la terre, mais la rémission des péchés, la sainteté et la justice

nécessaires pour plaire à Dieu. Enfin il annonce que, descendu du haut des cieux, le Sauveur va, comme un soleil levant, dissiper les ténèbres de mort où sont assis tous les peuples, et guider leurs pas dans les sentiers de la paix.

Tant de miracles « remplirent tout le voisinage de crainte ; et le bruit s'en répandit sur toutes les montagnes de Judée ; et tous ceux qui les apprirent en furent profondément émus ; et ils se demandaient les uns aux autres : Quel sera un jour cet enfant ? car la main de Dieu était avec lui. »

« Or, l'enfant grandissait et se fortifait quant à l'esprit ; et il était dans les déserts jusqu'au jour où il devait se montrer à Israël. »

Voilà, ajouterons-nous, de quelle façon il plut à l'Esprit-Saint de justifier aux yeux de l'univers le glorieux titre de PLEINE DE GRACE, dont il avait honoré son immaculée Epouse. Les premières grâces conférées à l'humanité par le Verbe fait chair, le furent par le moyen de Marie. Nous avons le droit d'en conclure avec les saints docteurs que toutes le seront par le même canal. (Luc. 1.)

## Chapitre Septième.

*Inquiétudes de saint Joseph. — Pourquoi Dieu lui laissait-il si longtemps ignorer le mystère de l'Incarnation ? — L'ange lui apparaît et l'instruit. — Joseph, fils de David. — Foi de ce grand Saint.*

### I

**D**E retour à Nazareth, Marie raconta sans doute à son bienheureux époux une partie des miracles qui avaient signalé la naissance de Jean-Baptiste, c'est-à-dire la guérison de Zacharie, sa subite inspiration et ses admirables prophéties touchant le Messie qui ne devait plus tarder d'apparaître, et touchant Jean-Baptiste lui-même, qu'il avait déclaré en être l'avant-coureur et le héraut.<sup>1</sup> Ce récit mit le saint patriarche au comble du bonheur. Mais comme l'humble Vierge ne disait rien de ce qui la concernait elle-même et sa glorieuse maternité, Joseph, qui s'en aperçut bientôt, se vit en proie à la plus douloureuse angoisse qui puisse affliger un cœur sensible et généreux.

(1) Saint Joseph était reparti pour Nazareth avant Marie.

Car sa perplexité était étrange : introduire une postérité étrangère dans la pure lignée de ses ancêtres, et fausser la généalogie de David, c'eût été une trahison ; mais ce n'eût pas été à ses yeux un moindre crime de faire planer le blâme sur la tête de celle dont il connaissait et admirait à chaque instant la prodigieuse sainteté. D'ailleurs Marie était toujours si soumise et si respectueuse envers son époux ; et puis son pudique regard était si assuré, si calme, et toutes ses allures si franches et si ouvertes, que Joseph, eût-il été moins clairvoyant, n'eût pu concevoir le moindre doute sur sa vertu. Car, si elle ne lui révélait pas ce qui faisait sa gloire aux yeux des anges, elle n'en rougissait pas davantage, et n'usait d'aucun artifice pour le lui dissimuler. Parfois, sans doute, il pensait à l'interroger : mais l'ineffable mélange de candeur virginale et de majesté surhumaine qui reluisait sur le front de cette enfant de quinze ans, le fascinait et faisait toujours expirer la parole sur ses lèvres.

Pourquoi donc, témoin de la peine de son époux, Marie ne lui découvrait-elle pas un secret qu'il devrait tôt ou tard connaître ? Parce qu'elle pensait qu'il n'était pas obligé d'admettre, sur sa parole, un mystère si inouï ; parce que surtout elle ne croyait pas qu'il lui fût permis à elle, de dévoiler, même aux yeux de son époux, ce qu'il avait plu à Dieu de lui tenir caché jusqu'à cette heure. Elle ne doutait pas au reste que Celui qui avait formé entre elle et Joseph les chastes nœuds d'un mariage tout angélique, ne vint en temps opportun en empêcher la rupture ; et tout en suppliant Dieu de mettre un terme à leur commune épreuve, elle attendait sans impatience le moment marqué dans les décrets divins.

## II



MAIS pourquoi Dieu laissait-il Joseph dans l'ignorance d'une chose déjà connue de plusieurs, et qui regardait et intéressait au premier chef l'époux de Marie et le futur père nourricier de Jésus-Christ ?

Bien qu'il n'appartienne pas à l'homme de scruter les secrets de Dieu, il nous est possible cependant de découvrir en ceci quelque chose de la beauté des voies de l'éternelle Sagesse. En effet, cette peine de Joseph a servi à mettre dans tout leur jour sa douceur, sa charité, sa prudence, sa vénération pour Marie, et par suite l'admirable vertu de celle-ci. Et puis par la manière dont ils supportèrent cette grande tribulation, les deux saints époux sont devenus les éternels modèles du respect, de l'affection, du support que se doivent l'un à l'autre les chefs de la famille régénérée par Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, ne recevant pas d'autres lumières, Joseph avait cru satisfaire à son devoir en quittant secrètement la douce



chaumière de Nazareth; et sans doute, il allait exécuter cette douloureuse résolution, la nuit même où l'ange du Seigneur, le céleste confident des secrets de l'Eternel, Gabriel, en un mot, lui apparut en songe et lui dit :

« Joseph, fils de David, ne craignez point de garder votre épouse Marie, car ce qui est survenu en elle, est l'ouvrage de l'Esprit-Saint.

« Elle mettra au monde un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus; car ce sera lui qui sauvera son peuple, en le délivrant de ses péchés. »

## III

**L**orsqu'appelant Joseph *fils de David*, le messager céleste lui suggère un motif de croire au prodige qu'il lui annonce. En effet, Dieu avait promis avec serment à David de faire sortir le Sauveur de sa race;<sup>1</sup> et bien qu'il dût naître d'une Vierge, cependant, pour qu'il fût reconnu comme fils de David, il fallait, selon les idées du peuple Juif, qu'il eût du moins pour père légal ou adoptif un homme de la famille de David. Car ce peuple ne tenait nul compte des femmes dans les généalogies; et par contre, il mettait la paternité légale ou adoptive sur la même ligne que la paternité naturelle. Voilà pourquoi, voulant montrer que Jésus descendait de David selon la promesse faite par le Seigneur à ce prince, saint Matthieu et saint Luc nous donnent la généalogie, non pas de Marie, mais de Joseph; et, faisant le récit de l'Annonciation, saint Luc ne dit pas que l'ange fut envoyé à une Vierge de la famille de David, mais à une Vierge fiancée à un homme de la maison de David.<sup>2</sup>

Cette considération, qui n'obscurcit en rien l'honneur de la Vierge Mère, nous paraît très glorieuse pour son digne époux; elle nous montre quels étroits liens unissent Jésus à Joseph, quelle importante place celui-ci occupe dans le plan de la rédemption; avec quel solide fondement saint Luc le désigne sous le nom de père de Jésus,<sup>3</sup> et pourquoi Marie elle-même, parlant de lui à son divin Fils, disait : « Votre père.<sup>4</sup> »

« Et sortant de son sommeil, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé, et il garda son Epouse. » (MATTH. I.)

(1) Ps. 88. 38. sq.

(2) Luc. 1. 27.

(3) Luc. 2. 33.

(4) Luc. 2. 48.

## Chapitre Huitième.

*Voyage de Marie et de Joseph à Bethléem. — Naissance du Sauveur. — Sa pauvreté. — Adoration des bergers. — Le buisson ardent et la crèche. — Circoncision. — Nom de Jésus.*

### I



LE jour approchait où le Fils unique de Dieu, devenu le Fils de la Vierge et le Rédempteur des hommes, allait faire son entrée en ce monde. Marie et son digne époux se préparaient à ce grand événement par le recueillement et la prière; et ils ne réfléchissaient pas que, selon la prédiction de Michée,<sup>1</sup> c'était à Bethléem de Juda, patrie de David, et non à Nazareth de Galilée, que le divin Enfant devait naître. C'est que les prophéties doivent d'ordinaire être accomplies par les hommes à leur insu : autrement on pourrait accuser ceux-ci de connivence avec les prophètes. Or, afin que celle de Michée se vérifiât, Dieu voulut qu'à cette époque, l'empereur Auguste ordonnât par édit à tous ses sujets de se faire recenser chacun dans la ville d'où il était originaire. De là, nécessité pour Joseph de se rendre sans retard à Bethléem. Et, bien que cette ville fût à trois journées de Nazareth, et qu'il ne restât plus guère que trois jours jusqu'à la naissance du Désiré des nations, Marie n'hésita pas à quitter sa demeure et à suivre dans ce voyage son fidèle époux.

- Et, ajoute saint Luc, quand ils furent rendus à la cité de David, arriva pour Marie le moment de mettre au monde son Fils premier-né;<sup>2</sup> et elle l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. -

Est-ce ainsi, grand Dieu ! qu'on nous annonce la naissance du Roi des rois ! Voilà donc où viennent aboutir, j'allais dire échouer, toutes les magnificences de l'Ancien Testament, toutes les figures de la loi, toutes les promesses des prophètes !... une étable, une crèche, des langes, un faible enfant ! Et qui donc reconnaîtra là Celui qui est engendré du Père dans la splendeur des Saints,<sup>3</sup> Celui dont le ciel est le trône,<sup>4</sup> dont la lumière, la

(1) Mich. 5. 2.

(2) L'Écriture appelle souvent *premier-né*, un fils unique.

(3) Ps. 108. 3.

(4) Is. 66. 1.

gloire et la force sont le vêtement,<sup>1</sup> Celui dont l'éternité est l'âge,<sup>2</sup> dont l'immensité est la mesure, dont l'univers est l'ouvrage,<sup>3</sup> et qui porte toutes choses par la parole de sa puissance?<sup>4</sup>

C'est lui, répond saint Jean, n'en doutez point; c'est le Verbe qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu et par qui tout fut fait;<sup>5</sup> et c'est ainsi que devait naître le Rédempteur des hommes, afin d'expier leurs crimes, et de leur montrer en même temps par son exemple à réprimer la triple convoitise qui en est la source féconde : l'orgueil, la cupidité, la sensualité.

Nous ne pouvons néanmoins nous défendre d'admirer ici l'insouciance et naïve véracité de l'Évangéliste, qui étale ainsi dès l'abord les bassesses de celui qu'il veut faire adorer. Comment, vont dire les Juifs, ce pauvre enfant serait-il le Messie, de qui nous attendons la victoire sur tous nos ennemis et l'empire du monde? Comment, vont dire les Gentils, serait-ce là un Dieu? Un Dieu peut-il être fou? Et qui, à moins d'être fou, irait choisir pour son lot la pauvreté, la souffrance et l'obscurité? — Pourquoi donc, ô Évangéliste! n'avoir pas jeté un voile prudent sur ces misérables commencements? — Pourquoi? parce qu'il fallait dire la vérité; parce que Juifs et Gentils doivent apprendre que la faiblesse de Dieu est plus puissante que toute la force des hommes, et sa folie plus sage qu'aucune sagesse humaine.<sup>6</sup> Eh! que diront-ils quand ce Messie, ce Dieu, ils le verront régner sur le bois des suppliciés,<sup>7</sup> et de là attirer toutes choses à lui?<sup>8</sup>

## II



QUELS seront les premiers courtisans de ce Roi, les premiers adorateurs de ce Dieu né dans une étable? Ce seront tout naturellement des pauvres, des bergers.

Des bergers étaient dans la même contrée, veillant à la garde de leurs troupeaux pendant les heures de nuit.

Et voilà que l'ange du Seigneur s'approcha d'eux, et une lumière divine resplendit autour d'eux, et ils furent frappés d'une grande crainte.

Et l'ange leur dit : Ne craignez pas, car voici que je vous annonce une grande joie qui sera partagée par tout le peuple.

Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Seigneur Christ, dans la cité de David.

Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Et tout à coup se joignit à l'ange une grande multitude d'esprits des armées célestes qui louaient Dieu et disaient :

(1) Ps. 92. 1.

(2) Ps. 89. 2.

(3) Ps. 101. 26.

(4) Heb. 1. 3.

(5) Joan. 1. 1. sqq.

(6) I Cor. 1. 25.

(7) Ps. 95. 10.

(8) Joan. 12. 32.

« Gloire à Dieu dans les hauts lieux ; et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté !<sup>1</sup> »

Quelle différence entre cette scène snavé, et la scène majestueuse où le même Dieu se révélait pour la première fois à Moïse dans le désert du pays de Madian !<sup>2</sup> C'est que celle-ci était l'introduction de l'ancienne alliance, qui par la crainte faisait des esclaves ; et celle-là, de la nouvelle, qui engendre des enfants par la confiance et l'amour.<sup>3</sup> De part et d'autre, Dieu s'annonce comme le Libérateur de son peuple ; mais au désert, il se manifeste sous l'emblème éclatant d'un grand feu qui embrase le buisson sans le consumer ; à Bethléem, il faut qu'on nous donne un signe qui nous permette de le distinguer, et ce signe, c'est l'excès d'une pauvreté sans exemple. Là, on dit à Moïse : « N'approche pas, ôte les souliers de tes pieds, car le lieu où tu es, est une terre sainte ; » ici, on rassure les bergers un instant effrayés, et on les invite à se rendre auprès du Seigneur Christ. Là, Dieu est CELUI QUI EST, l'Eternel ; ici, c'est un enfant nouvellement né. Là, son bras puissant s'apprête à briser l'orgueil de Pharaon ; ici, ses bras sont enlacés dans les bandelettes de l'impuissance. Là, il promet aux Israélites les dépouilles de leurs oppresseurs ; ici, il enseigne, par son exemple, à tous les hommes à se dépouiller eux-mêmes de toutes choses. Là, il s'entourne de tant de gloire et de terreur, que Moïse se voile la face de peur de voir le Seigneur ; la crainte lui lie la langue ; et lui, élevé dans toute la sagesse de l'Égypte, il ne parvient plus, dès lors, à exprimer ses pensées que d'une voix embarrassée et balbutiante ;<sup>4</sup> ici, tout est si doux, si consolant, que les simples pères d'Ephrata disent : « Allons et voyons ; » et après avoir vu, ils se trouvent plus éloquents que tous les sages du monde ; ils parlent, et leurs discours ravissent tous ceux qui les entendent ; et Marie elle-même les grave dans son cœur et les médite attentivement.

« Et quand les Anges s'éloignant des bergers furent remontés au ciel, ceux-ci se disaient entre eux : Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui vient d'y arriver, et que le Seigneur nous a révélé.

« Et ils s'y rendirent en hâte ; et ils trouvèrent Marie et Joseph et le petit Enfant couché dans la crèche.

« Et à cette vue, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet Enfant.

« Et tous ceux qui l'apprirent furent dans l'admiration, ainsi que des choses qui leur furent dites par les bergers.

« Quant à Marie, elle gardait toutes ces paroles et les repassait dans son cœur.

« Et les bergers retournèrent chez eux en glorifiant et louant

(1) Luc. 2. 8. sqq.

(2) Ex. 3. 1. sqq.

(3) Gal. 4. 22. sqq.

(4) Ex. 4. 10.

Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, conformément à ce qui leur avait été dit. -

## III.



LE huitième jour se leva sur le berceau de l'Homme-Dieu. Fils d'Abraham, il devait être marqué du sceau de l'alliance conclue entre le Seigneur et le père des croyants : il devait être circoncis. Il devait l'être afin de ressembler en tout à ses frères;<sup>1</sup> il devait l'être à plus forte raison qu'aucun de ses frères; et pourquoi? parce que la circoncision était le signe par lequel l'homme déclarait se consacrer au service de Dieu. Or le Messie avait été appelé par les prophètes le Serviteur de Dieu<sup>2</sup> par excellence; lui-même avait dit par la bouche du Psalmiste : « Seigneur, je suis votre serviteur et le fils de votre servante; »<sup>3</sup> et plus tard il déclarera qu'il est venu, non pour être servi, mais pour servir.<sup>4</sup> En prenant ainsi les dehors d'un serviteur, il nous a mérité, selon l'enseignement du Docteur des Gentils, la glorieuse adoption qui nous fait enfants de Dieu!<sup>5</sup>

Remarquons que la circoncision n'était pas seulement la marque des serviteurs, mais encore celle des pécheurs; car elle rappelait à l'homme son origine souillée et la nécessité où il était de circoncire son cœur,<sup>6</sup> c'est-à-dire de combattre la convoitise, fille du péché et mère du péché. Cette cérémonie était donc extrêmement humiliante pour le Fils de Dieu. De plus, en s'y soumettant, l'Israélite s'engageait, sous peine de malédiction, à l'observation de la loi,<sup>7</sup> qui, au témoignage de saint Pierre, était un fardeau presque insupportable,<sup>8</sup> et n'avait été imposée à ce peuple qu'en vue de le dompter.

En ce jour-là furent répandues les premières gouttes du sang divin que le Rédempteur voulait verser un jour tout entier pour purifier nos âmes et l'univers souillé par nos crimes. Et tandis que les vagissements du nouveau circoncis montaient vers le ciel attendri, on demanda à Joseph quel nom il voulait lui imposer; et Joseph répondit : - Son nom est Jésus. -

Jésus!... la proclamation de ce nom béni entre tous ouvre un nouvel ordre de choses dans l'univers. Nous nous rappelons qu'il avait été révélé à Marie et à Joseph par l'ange Gabriel. Ce nom, qui veut dire Dieu Sauveur, avait été porté d'abord par le fils de Navé, le fidèle serviteur de Moïse : car Josué est la forme hébraïque du nom de Jésus. Mais pour lui, ce n'était qu'un nom d'emprunt : il n'était pas Jésus, mais il préfigurait Jésus; et c'est ainsi qu'il a opéré de si grandes choses, emblèmes des choses bien plus grandes encore, que devait faire notre Jésus.

(1) Heb. 2. 17. (2) Is. 42. 1. (3) Ps. 115. 16. (4) Matth. 20. 28.  
 (5) Gal. 4. 4. sq. (6) Rom. 2. 29. (7) Gal. 3. 10. (8) Act. 15. 10.

Jésus, fils de Navé, fut chargé d'introduire les Hébreux dans la terre promise; il leur en ouvrit l'entrée à travers les eaux de l'impétueux Jourdain. — Jésus, Fils de Dieu, est descendu du ciel pour nous y conduire; sa mort calmera les flots de la colère divine qui nous en fermait l'accès.

Jésus, fils de Navé, détruisit les remparts des Chananéens, extermina ces peuples impurs et partagea leurs terres aux fils de Jacob. — Jésus, Fils de Dieu, a déjà expulsé du ciel les anges infidèles et les a enchainés dans les ténèbres;<sup>1</sup> il est venu ruiner l'empire qu'ils exerçaient encore sur la terre, et briser le joug de mort qu'ils faisaient peser sur nous.<sup>2</sup> Entré dans sa gloire, il nous distribuera les trônes d'où il les a précipités.

Jésus! ce nom, plus grand qu'aucun autre, a été donné au Christ par son Père, avec la gloire et la vertu qui y sont attachées, en récompense de ses abaissements volontaires et de son obéissance poussée jusqu'à la mort. Car le nom de Jésus fera fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers;<sup>3</sup> le nom de Jésus éclairera l'œil de l'aveugle, redressera le boiteux,<sup>4</sup> ressuscitera les morts,<sup>5</sup> chassera les démons;<sup>6</sup> porté aux nations par les apôtres, le nom de Jésus dissipera, comme un soleil levant, les ténèbres de l'idolâtrie et de la corruption, et fera fleurir partout la piété; enfin le nom de Jésus sera l'aile de nos prières,<sup>7</sup> et tous ceux qui l'invoqueront seront sauvés.<sup>8</sup> C'est pourquoi le prophète a prédit que cet adorable nom sera béni dans tous les siècles.<sup>9</sup> (Luc. 2.)

## Chapitre Neuvième.

*Arrivée des Mages à Jérusalem. — Inquiétude d'Hérode et des Juifs. — Politique terrestre. — Politique céleste. — Les Mages au berceau de Jésus. — Leur départ.*

### I



Jésus est l'unique voie par où l'on arrive au Père.<sup>10</sup> Mais nous ne pouvons croire à Jésus et à sa parole si d'abord son Père ne nous attire à lui,<sup>11</sup> en proclamant hautement son vrai Fils, l'enfant né de Marie à Bethléem. Or, en attendant que le Père

(1) Jud. 6.

(2) Is. 30. 28.

(3) Phil. 2. 8. sqq.

(4) Act. 3. 6.

(5) Act. 9. 40.

(6) Act. 16. 18.

(7) Joan. 14. 18.

(8) Rom. 10. 13.

(9) Psal. 71. 17.

(10) Joan. 14. 6.

(11) Joan. 6. 44.

parle lui-même et nous dise : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le,<sup>1</sup> » par combien d'organes inspirés ne l'a-t-il pas déjà fait, jusqu'au moment où nous sommes parvenus !

L'ange Gabriel a promis à Zacharie un fils qui ramènera un grand nombre d'Israélites au Seigneur leur Dieu, et qui marchera devant lui. Quel est ce SEIGNEUR DIEU, dont Jean sera l'avant-coureur, sinon Jésus? Le même ange a dit à la Vierge Marie : « Vous mettrez au monde un Fils qui s'appellera Jésus, FILS DE DIEU, et qui règnera sans fin. » Mis en présence de Marie, Jean-Baptiste, non encore né, l'a reconnue, et par ses joyeux transports, et par la voix de sa mère, comme la MÈRE DE SON SEIGNEUR. Zacharie à son tour chante le puissant SAUVEUR, le SOLEIL LEVANT, qui vient de surgir dans la maison de David, le SEIGNEUR que son fils précédera dans la voie. Enfin, l'ange qui parle aux bergers de Bethléem donne les noms de CHRIST et de SEIGNEUR à l'Enfant dont il leur annonce l'heureuse naissance dans la cité de David.

Ce n'est pas assez. Il faut que les cieux, qui racontent la gloire de Dieu,<sup>2</sup> racontent aussi ses miséricordieux abaissements, et les racontent aux Gentils, et par eux aux princes de la nation sainte.

« Jésus étant donc né à Bethléem de Juda, sous le règne d'Hérode, voici que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem.

« Disant : Où se trouve le roi des Juifs qui est nouvellement né? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

Sans doute cette bienheureuse nouvelle sera accueillie par une immense explosion de joie; les pontifes, tous les fils d'Aaron, les scribes et tout le peuple se porteront à la cité de David, en chantant en chœur : - Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

Hélas! non, répond saint Matthieu :

« En entendant ces choses, Hérode fut troublé et Jérusalem entière avec lui. »

## H



OMME toutes les capitales, Jérusalem était plongée dans le luxe, la mollesse et les plaisirs; la cour et le temple y faisaient affluer de grandes richesses. Or, elle s'imaginait qu'aussitôt en âge, le Messie revendiquerait la couronne de David son aïeul, et que ce changement de dynastie ne se ferait pas d'une manière pacifique; et elle aimait mieux continuer de porter le joug doré de l'étranger que de voir ses fêtes et son trafic interrompus.

(1) Matth. 3. 17. — 17. 5.

(2) Ps. 18. 2.

Quant à Hérode, malade en ce moment à Jéricho,<sup>1</sup> il ne tarda pas à y être instruit de l'événement qui mettait sa capitale en émoi ; et l'on conçoit quel dut être son déplaisir. Il savait déjà que les Juifs s'attendaient à voir naître le Christ sous son règne. Or, bien qu'il fût juif de religion, dans le Christ il ne voyait qu'un rival. Oubliant qu'il n'y a ni conseil, ni prudence en opposition avec les desseins de Dieu,<sup>2</sup> il ne songea d'abord qu'à s'assurer contre les entreprises futures du successeur dont il se croyait menacé.

Avant toutes choses, il fallait le connaître : où était-il ? Sans perdre un instant, Hérode envoie à Jérusalem un de ses confidents avec ordre de - convoquer tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, de leur demander où doit naître le Christ, - et de lui amener les Mages. Après une attente bien longue pour son impatience, il voit revenir, à la tête de la caravane des orientaux, son envoyé qui lui rapporte cette réponse de la part des pontifes :

- Le Christ doit naître à Bethléem de Juda, car il a été écrit ainsi par le prophète :

- Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement la moindre parmi les cités principales de Juda, car de toi sortira le Chef qui commandera à Israël mon peuple. »

Pour ne pas éveiller des soupçons intempestifs, Hérode laissera aux pieux et sages étrangers le soin de chercher le nouveau Roi. Il ordonne qu'on les introduise en sa présence, et qu'on le laisse seul avec eux. Après leur avoir témoigné une vive joie des nouvelles qu'ils apportent, il s'informe avec grand soin de l'époque à laquelle ils ont vu l'étoile miraculeuse, et acquiert par là la certitude que le Christ est encore au berceau. Puis il leur apprend que les livres des prophètes désignent clairement Bethléem comme le lieu où doit naître le Messie. Vous voyez, ajouta-t-il, que je suis empêché, pour le moment, d'aller lui rendre mes hommages. - Allez donc, cherchez avec soin ce merveilleux enfant ; et quand vous l'aurez trouvé, revenez m'apprendre où il est, afin que j'aie l'adorer à mon tour.<sup>3</sup> -

Il est naturel de se demander ici pourquoi, instruits de la naissance du Sauveur, et ayant eux-mêmes indiqué le lieu où il le fallait chercher, les chefs spirituels de la nation juive ne firent aucune démarche en vue de le trouver. Nous répondrons que, sauf de rares exceptions, ils étaient médiocrement désireux de voir son règne. A cette époque, les prêtres et les scribes étaient généralement des hommes avides de richesses, de jouissances et de pouvoir. Or, ils n'ignoraient point cet oracle de Malachie touchant le Christ : - Le voici qui vient, dit le Seigneur ; et qui

(1) *Bible de Venise*. Jéricho est à environ 7 lieues E. N. E. de Jérusalem.

(2) Prov. 21. 30.

(3) Matth. 2. 8.



osera se tenir en sa présence et le regarder ? Car il sera pareil au feu qui liquéfie les métaux ; il fondra et purifiera l'argent ; il épurera les fils de Lévi et les séparera de tout alliage, comme on fait pour l'or et l'argent.<sup>1</sup> C'était leur annoncer que le Messie leur imposerait une sévère réforme, une sainteté véritable, intérieure, et ne se contenterait pas de la justice légale dont ils faisaient gloire. Une telle discipline ne pouvait guère être l'objet des désirs de ces hommes. Comme Hérode d'ailleurs, ils voyaient dans le Christ un rival, ou plutôt un maître venu pour les dépouiller du pouvoir qu'il leur avait confié et dont ils avaient abusé ; et ils étaient résolus à se défaire de lui. C'est le sens d'une parabole de l'Évangile ;<sup>2</sup> et saint Jérôme affirme qu'ils conspirèrent avec Hérode la mort de l'Enfant divin.

Voilà jusqu'à quel excès d'impiété peut mener la soif des grandeurs et de la domination : nous le croirions à peine, si nous n'avions aussi nos scribes et nos Hérodes ! Heureux donc ceux qui, comme les bergers, sont pauvres d'esprit, et doux et humbles de cœur : le royaume des cieux est à eux ; heureux ceux qui, comme les Mages, ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés !

## III



**H**ÉRODE, les princes juifs et les Jérusolymites nous ont offert un spécimen de cette politique tortueuse et de cette prudence charnelle si fort en honneur de nos jours. Admirez maintenant un trait de la politique et de la sagesse célestes, et de la simplicité et droiture des voies de Dieu.

Pourquoi l'étoile, après s'être montrée aux Mages en Orient, s'est-elle soustraite à leurs yeux, et ne les a-t-elle pas conduits immédiatement à Bethléem ? Afin sans doute de mettre leur foi à l'épreuve ; mais aussi afin de les obliger à aller prêcher la naissance du Sauveur à la ville sainte et à ses princes. Par là, Dieu voulait piquer l'émulation des fils de Jacob, et les engager à ne pas se laisser prévenir, selon le mot du Psalmiste, auprès de leur Dieu enfant, par les Ethiopiens.<sup>3</sup> Leurs cœurs racornis par les préoccupations terrestres, sont restés insensibles à l'aiguillon. Premiers invités aux noces de l'Époux divin,<sup>4</sup> ils se sont contentés d'y remplir le rôle de serviteurs : le flambeau des prophéties à la main, ils ont conduit les Gentils jusqu'à la porte de la salle du festin, et se sont retirés pour vaquer à leur négoce, à leurs plaisirs, à leurs ambitieux calculs. Ainsi continueront-ils de faire pour la plupart après la prédication de l'Évangile par

(1) Mal. 3. 1. sqq.

(2) Ps. 67. 32.

(3) Matth. 21. 32. sqq.

(4) Matth. 22. 2. sqq.

les apôtres ; et leur aveuglement prodigieux, inconcevable, mais tant de fois prédit par les prophètes et par Jésus-Christ, ne fera qu'ajouter une nouvelle clarté aux splendeurs de notre foi !

Au contraire, par leur fidélité à une première grâce toute gratuite, les Mages, étrangers à l'alliance divine, méritent des grâces nouvelles ; ils sont instruits par les docteurs et les pontifes, et commencent à porter les fruits de la science sacrée, restée stérile entre les mains de ces derniers.

Les voilà, en effet, qui se dirigent vers la cité de David. Stupéfaits de l'indifférence des Juifs, ils marchent, comme autrefois Abraham, sans autre guide que la foi qui brille au fond de leurs âmes. Comme ils approchaient de Bethléem, à l'heure où le sombre azur du firmament s'illuminait des premiers feux de la nuit, l'astre mystérieux qu'ils avaient vu en Orient, reparait tout à coup à leurs regards. « A cette vue, une joie immense les inonde. » Mais, nouveau prodige ! l'étoile, cette fois, gravitant dans une région voisine de la terre, se met en mouvement comme un flambeau porté par une main amie, et semble convier les pieux pèlerins à la suivre. — Figure admirable de la grâce divine, remplissant l'intelligence de ses puissantes clartés, remuant la volonté par la douce joie qu'elle y répand, et la conduisant sans violence partout où elle veut ! — Enfin l'étoile décrit une courbe rapide vers la terre, et s'arrête sur le toit d'une modeste chaumière de pâtre. Les Mages comprennent, ils descendent de leurs dromadaires, retirent de leurs bagages les riches présents qu'ils destinent au nouveau Roi des Juifs ; et, sans même remarquer la pauvreté du lieu, ils frappent, tout palpitants, à la porte. Avertie sans doute par l'Esprit-Saint, Marie va leur ouvrir, les accueille avec son ineffable bonté, les conduit silencieusement au berceau de Jésus, et lève le voile qui protège son paisible sommeil.

Oh ! si leur joie avait été grande en revoyant l'étoile, quel fut leur ravissement à la vue de Celui que l'étoile signifiait ! Qu'ils se félicitèrent de ne s'être laissé rebuter ni par les difficultés du voyage, ni par la froide insouciance des Juifs ! — Ainsi se félicite de sa fidélité à la grâce, une âme élue, au moment où se déchire le voile qui lui cachait l'éternelle Beauté ! — Prostrés la face sur le sol, les Mages adorent le divin Enfant, et demeurent longtemps absorbés dans une muette contemplation, pendant laquelle Jésus leur révèle sa divinité, les mystères principaux de sa vie et de sa mort, et les lois saintes qu'il est venu apporter aux hommes de bonne volonté. Enfin ils offrent à leur Roi, à leur Dieu, à leur Rédempteur, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Après ces hommages, ils se retirent en silence auprès de leurs montures et, fatigués du voyage et de tant d'émotions diverses, ils ne tardent pas à tomber dans un profond sommeil. Mais, pen-

dant qu'ils dorment, l'ange de la Sainte Famille leur apparaît en songe, leur découvre les desseins sacrilèges d'Hérode, et leur ordonne de repartir pour leur pays au plus tôt et sans revoir l'impie. Ils s'éveillent, et, malgré leur désir de se fixer sur l'aimable colline d'Ephrata et dans la chaumière plus douce mille fois désormais à leur cœur que leurs opulentes demeures, ils font leurs adieux à Jésus, à Marie, à Joseph, et se hâtent de fuir en suivant un chemin différent de celui qui les avait amenés. (MATTH. 2.)

## Chapitre Dixième.

*Présentation de Jésus par sa Mère. — Cantique de Siméon. — Ses prédictions à Marie. — L'opposition des impies à Jésus-Christ affermit notre foi. — La prophétesse Anna.*

### I



voici que j'enverrai mon ange qui préparera la voie devant ma face; et aussitôt après viendra à son saint temple le Dominateur que vous cherchez et l'envoyé du Testament que vous désirez.<sup>1</sup>

L'ange qui devait préparer les voies à Jésus, envoyé par son Père pour sceller de son sang le Testament nouveau, c'est Jean-Baptiste. Ainsi Gabriel l'a-t-il expliqué dans son apparition à Zacharie, et Zacharie lui-même dans son cantique.<sup>2</sup>

Mais d'après la prophétie que nous venons de citer, Jean devait déjà préparer la voie au Sauveur, avant que ce dernier fît son entrée dans son saint temple, c'est-à-dire, ce semble, avant le jour de sa présentation par sa Mère. Et en effet, les circonstances miraculeuses qui précédèrent ou qui suivirent immédiatement la naissance du Précurseur, avaient fait grand bruit sur toutes les montagnes de Juda;<sup>3</sup> de plus, elles n'avaient pu manquer d'être connues de Siméon, d'Anna la prophétesse, dont il va être bientôt question, et de tous ceux qui, avec eux, soupiraient après l'avènement du Rédempteur d'Israël. C'étaient autant d'âmes conquises d'avance à la foi par Jean-Baptiste, et disposées à accueillir Jésus avec amour, dès qu'il serait manifesté.

(1) Mal. 3. 1.

(2) Luc. 1. 17-76.

(3) Luc. 1. 65.

## II



R, le quarantième jour après son bienheureux enfan-  
tement, Marie se rendit de Bethléem au temple de  
Jérusalem. Elle était accompagnée de saint Joseph, et  
portait entre ses bras son divin Fils.

Elle y allait dans un double but. Elle voulait d'abord se sou-  
mettre à la cérémonie de la purification imposée par Moïse à  
toutes les mères. Certes sa céleste pureté l'exemptait de cette loi ;  
et son honneur, et plus encore celui de son Fils semblaient requé-  
rir qu'elle s'en dispensât. Mais, pleine de l'esprit de ce même Fils,  
qui avait voulu être circoncis comme tous les enfants d'Abraham,  
et qui devait un jour se faire baptiser comme les pécheurs, la glo-  
rieuse Vierge voulait, à son exemple, accomplir toute justice, et  
nous donner une grande leçon de soumission aux lois divines.  
D'ailleurs, elle était heureuse de s'abaisser, comme son aïeul  
David, d'autant plus que Dieu l'avait élevée.<sup>1</sup>

Marie devait ensuite offrir Jésus au Père éternel.

Le jour où, frappant de mort les premiers-nés d'Égypte, Dieu  
avait épargné ceux des Israélites, il avait déclaré que tous les  
premiers-nés chez ce dernier peuple, lui appartiendraient. Les  
premiers-nés des animaux devaient, selon les cas, lui être offerts  
en sacrifice, ou échangés contre une autre victime. Le fils aîné de  
toute mère de famille devait être présenté aux prêtres, et ensuite  
racheté à prix d'argent.<sup>2</sup> Jésus était l'aîné des enfants de Dieu<sup>3</sup> et  
le fils premier-né de Marie :<sup>4</sup> il appartenait au Seigneur. Il lui  
appartenait surtout comme victime : il était le véritable Agneau  
dont le sang, symbolisé par celui de l'agneau pascal, avait pré-  
servé les enfants Juifs des coups de l'ange exterminateur ; son  
sang était donc engagé à la justice divine, il fallait qu'il fût  
versé. Mais ce sang divin devait être versé à un titre bien plus  
pressant encore. Jésus était l'Agneau chargé de tous les péchés  
du monde.<sup>5</sup> Or, le salaire du péché, dit l'Apôtre, c'est la mort.<sup>6</sup>  
En prenant donc sur lui toutes nos iniquités, Jésus s'était con-  
damné à mort autant de fois que le péché mortel avait été commis  
dans l'univers ! Moins heureuse donc en cela que les autres  
femmes juives, sa Mère, en le rachetant, ne pouvait acquérir  
d'autre droit que celui de le nourrir, de l'élever jusqu'à ce qu'il  
fût en âge d'être offert en holocauste.

Marie le savait ; elle savait que le Père céleste voulait nous  
témoigner son amour en livrant à la mort son Fils unique ;<sup>7</sup> elle  
s'unissait à cette volonté miséricordieuse ; et ce fut dans ces sen-

(1) II Reg. 6. 22.

(2) Ex. 13. 13.

(3) Rom. 8. 29.

(4) Luc. 2. 7.

(5) Jean. 1. 29.

(6) Rom. 6. 23.

(7) Joan. 3. 16.

timents de parfaite dévotion qu'elle porta au temple et présenta au prêtre son cher Jésus.

Aucun homme, aucun ange ne saurait concevoir à quel point, par là, elle conquit l'amour de son Dieu. Par la disposition où il fut durant trois jours d'immoler son cher Isaac, Abraham se rendit si agréable au Seigneur, qu'il lui promit avec serment de le rendre père selon la chair d'une race bénie entre toutes et de laquelle sortirait le Sauveur du monde, et père spirituel de tous les croyants.<sup>1</sup> Marie nourrit dans son cœur et renouvela à toute heure, pendant trente-trois années, la disposition une fois conçue de sacrifier à la gloire divine et à notre salut son cher Jésus, son Fils unique, le fruit de sa virginité, un Fils qui était Dieu : ô ciel ! quels mérites dut-elle acquérir ainsi ! quelles bénédictions attirer sur tout le genre humain ! Après cela, les saints ont-ils tort de dire, tantôt que son pouvoir est sans bornes auprès de Dieu, tantôt qu'il n'a d'autres bornes que celui de Dieu même ?

Mais cet acte sublime, qui est le fondement du pouvoir de Marie, nous donne aussi la mesure de sa tendresse envers nous. Car nous pouvons dire d'elle ce que saint Paul disait du Père éternel :<sup>2</sup> Marie n'a pas épargné son propre Fils, mais elle l'a livré pour nous tous : — nous pouvons ajouter avec le même apôtre : Et comment, après nous avoir donné son Fils, pourrait-elle nous refuser quelque chose ? Et puisque, par cette charité qui, après celle de Dieu, n'a pas eu sa pareille, Marie a contribué avec Dieu à nous donner la vie spirituelle, c'est avec raison sans doute, comme le remarque saint Augustin, que nous l'appelons notre Mère.

De son côté, à son entrée dans son saint temple, le Pontife éternel renouvela à son Père l'offrande qu'il lui avait faite de sa propre personne dès son entrée dans le monde : - O Dieu, les victimes légales ne vous plaisent point ; mais vous m'avez donné un corps ; me voici venu pour faire votre volonté.<sup>3</sup> -

Ainsi donc trois personnes, le Père et la Mère de nos âmes et l'Auteur de la vie,<sup>4</sup> venaient de s'accorder sur les conditions de notre délivrance ; comme, à l'origine des choses, trois personnes le père et la mère de notre race et l'auteur de la mort,<sup>5</sup> s'étaient accordées sur les conditions de notre trahison !

## III



ANDIS que Marie et Joseph rendaient à Dieu leurs pieux hommages, on vit accourir au temple le vieux Siméon, connu et vénéré de tout le peuple pour sa piété. Dernier anneau de la longue chaîne des patriarches et des pro-

(1) Gen. 22. 16. sqq.

(2) Rom. 8. 32.

(3) Heb. 10. 5. sqq.

(4) Act. 3. 15.

(5) Heb. 2. 14.

phètes, il portait dans son âme leurs espérances accumulées durant tant de siècles, et haletait en quelque sorte de tous leurs brûlants désirs. Placé à l'extrême limite des deux Testaments, il était destiné à les relier l'un à l'autre, à les confondre dans un embrasement solennel, à servir de témoin à la vérité divine, et à porter à Abraham la nouvelle qui devait le réjouir.<sup>1</sup> Déjà au bord de la tombe, « il avait reçu de l'Esprit-Saint l'assurance qu'il n'y descendrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. - Au passage des parents de Jésus, il s'était senti agité d'un mystérieux transport, comme, après un long hiver, l'abeille engourdie se réveille dans sa ruche au souffle des vents pleins des premiers parfums de l'année; et il venait s'enivrer des sues de la Fleur épanouie sur la tige de Jessé.<sup>2</sup> Quand il arriva, il n'eut pas de peine à distinguer Marie dans la foule des mères amenées, par le même motif, de tous les points de la terre d'Israël; mais, guidé par un instinct plus sûr que l'œil de l'aigle rajeuni, il alla droit à elle, se jeta à ses genoux et lui tendit ses bras tremblants. Marie le comprit et lui remit son précieux fardeau, que le saint vieillard pressa sur son cœur. Se relevant ensuite, et portant ses regards au ciel, Siméon entonna le chant du cygne :

- Et maintenant, Seigneur, vous laisserez, selon votre parole, votre serviteur aller en paix :

- Puisque mes yeux ont vu le Salut qui vient de vous,

- Et que vous avez exposé aux regards de tous les peuples;

- La Lumière qui doit éclairer les nations, la gloire d'Israël votre peuple. -

Saint Luc ajoute : - Et le père et la Mère de Jésus étaient dans l'admiration en entendant ce qui se disait de lui. - — Non pas, sans doute, que ces choses leur furent inconnues : l'archange Gabriel les leur avait révélées en termes plus explicites encore; mais parce qu'elles étaient vraiment admirables. C'est ainsi que Jésus lui-même admirera un jour la foi du Centurion.<sup>3</sup>

#### IV



IMÉON bénit ensuite les heureux Epoux; mais soudain il s'interrompit; son œil tout à l'heure si joyeux, se fixa et brilla d'un feu sombre, comme celui du moissonneur qui vient d'apercevoir à l'horizon lointain les signes précurseurs de l'orage. Il remit le divin Enfant à sa Mère et lui dit d'un ton attristé :

- Voici que cet Enfant est destiné à être la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et comme un étendard en butte aux contradictions :

(1) Joan. 8. 56.

(2) Is. 11. 1.

(3) Matth. 8. 10.

- Et vous-même aurez l'âme percée d'un glaive; et par là seront mises à découvert les pensées de beaucoup de cœurs. -

C'est ainsi qu'après avoir joint son témoignage à tous ceux que nous avons déjà entendus : à ceux de Gabriel, de Jean-Baptiste, d'Elisabeth, de Zacharie, des anges de Bethléem, des bergers et des Mages, et reconnu le Rédempteur du monde dans l'enfant de Marie. Siméon fait encore en deux mots son histoire prophétique et celle de son Eglise. Israel et, bientôt après, le genre humain vont donc se diviser à l'occasion du Fils de la Vierge. Les uns, réjouis par la lumière de ce Soleil des âmes, se lèveront et marcheront dans les sentiers pleins de paix qu'il va leur révéler : pour eux, Jésus sera la résurrection. Troublés dans leur funeste sommeil par son trop vif éclat, les autres s'irriteront contre lui et tenteront d'éteindre ses rayons importuns; mais leur audacieuse entreprise tournera à leur ruine : ils seront foudroyés par ses ardeurs vengeresses. Telles, de noirs phalènes se jettent en tournoyant sur le flambeau qui offusque leurs yeux amoureux des ténèbres; elles s'y brûlent les ailes, et retombent sur le sol impuissantes et mutilées!

« Malheur, dira un jour Jésus, malheur au monde à cause de ses scandales! malheur à l'homme par qui le scandale arrive!<sup>1</sup> heureux, au contraire, ceux qui ne se laissent pas scandaliser à mon occasion!<sup>2</sup> » Mais aussi, l'Esprit-Saint a pourvu à ce que les scandales mêmes affermissent la foi dans les âmes de bonne volonté. Comment? en nous les faisant prédire par ses organes inspirés. En effet, s'il n'eût été prophète, Siméon eût-il pu prévoir qu'après avoir si longtemps, si impatiemment attendu le Messie, son peuple le contredirait, le persécuterait, l'attacherait au gibet des scélérats, ferait de lui et de sa Mère les deux grandes personnifications de la douleur? De même donc que les orages fortifient un chêne en l'obligeant de plonger plus profondément sa racine dans le sol, ainsi, bien loin de l'ébranler, le déchainement des passions humaines contre notre foi, doit contribuer à la rendre plus robuste.

## V

**A** CHEVONS le récit de saint Luc.

- Et il y avait une prophétesse nommée Anna, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle était arrivée à un âge très avancé; elle n'avait vécu que sept années avec l'époux qu'elle avait pris dans sa jeunesse.

- Elle était demeurée dans la viduité jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, ne quittant point le temple, où elle servait Dieu la nuit et le jour dans les jeûnes et les prières. -

(1) Matth. 18. 7.

(2) Matth. 11. 6.

A ce magnifique exemple, si nous joignons celui de la belle et opulente Judith, demeurée veuve, elle aussi, dans sa brillante jeunesse, gardant fidèlement, pendant tout un siècle, au foyer conjugal, la mémoire de son mari, jeûnant tous les jours de sa longue vie, portant un cilice sur ses reins, se tenant renfermée avec ses suivantes dans le lieu le plus secret de sa maison, n'en sortant que pour se rendre, les jours de fête, au temple de Jérusalem : nous devons avouer que les grandes vertus, la vie de pénitence et d'oraison, n'étaient point inconnues sous l'ancien Testament, et que les veuves chrétiennes ne perdraient rien à prendre ces juives pour modèles.

Une âme telle qu'Anna était d'avance conquise à la foi, à Jésus-Christ. De plus, cette chaste tourterelle devait unir ses pieux roucoulements au magnifique chœur des chœurs du Dieu caché sous des membres enfantins. Eh! n'était-ce pas à lui que, depuis plus de soixante années, elle s'était vouée? n'était-ce pas lui que, le flambeau de la prière à la main, elle avait cherché, à l'envi des vierges sages, durant ses longues veilles? n'était-ce pas dans l'espoir d'être admise avec les vierges au banquet de ses noces, qu'elle s'était efforcée de reconquérir la virginité de son âme, en livrant son corps aux verges de la pénitence?

- Et elle aussi, survenant à la même heure, louait le Seigneur, et parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israel. -

Ces derniers mots nous font supposer que, même dans le temple, il y avait des hommes qui n'attendaient pas la rédemption d'Israel. Quels étaient ces hommes? C'étaient des scribes ambitieux, des pontifes et des prêtres courtisans, avides de gloire humaine et flatteurs d'Hérode. La prophétesse les connaissait : elle se gardait de désigner Jésus à leur impie hostilité.

Enfin Marie et Joseph offrirent à Dieu le sacrifice de deux jeunes colombes, payèrent au prêtre le rachat symbolique de Celui qui était venu racheter le monde ; et puis, l'âme à la fois pleine d'admiration et navrée de douleur, ils reprirent en silence le chemin de Nazareth. (Luc. 2.)

---



## Chapitre Onzième.

*Massacre des Innocents. — Fuite en Egypte. — Dieu se joue des projets des impies et les fait servir à ses desseins. — Retour en Galilée. — Sagesse de Jésus enfant : sagesse divine, science de vision, science infuse, science acquise.*

## I

**H**ÉRODE attendait toujours à Jéricho le retour des Mages ; et à mesure que les jours s'écoulaient, son inquiétude allait croissant et se changeait en une fureur de bête féroce. Convaincu à la fin que les nobles étrangers ont pénétré ses intentions homicides et sont repartis pour leur pays, il jette le masque de piété dont il avait couvert sa cruelle jalousie ; il appelle un de ses ministres, et lui ordonne de faire massacrer sans distinction tous les enfants nés depuis deux ans à Bethléem et dans les lieux voisins.<sup>1</sup>

Il se tenait sûr d'envelopper son prétendu rival dans cet atroce carnage ; mais déjà Joseph avait ramené sa petite famille à Nazareth. Et comme sans doute le roi, instruit par quelque traître que les parents du Messie étaient venus de cette ville lointaine, devait y ordonner ultérieurement des perquisitions, l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit :

- Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et fuis en Egypte ; demeures-y jusqu'à ce que je te dise d'en revenir, car Hérode va chercher l'Enfant pour le faire périr. -

- Joseph se leva donc, prit pendant la nuit l'Enfant et sa Mère et se retira en Egypte.

- Et il y était jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accomplie la parole du Seigneur qui avait dit par la bouche du prophète : J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. -

## II

**N**ous laissons au pieux lecteur la méditation de cette fuite précipitée d'une mère de quinze ans avec un enfant nouveau-né ; des angoisses, des terreurs qui l'assaillirent, elle et son digne époux, aussi longtemps qu'ils

(1) Matth. 2, 16.

furent sur les terres d'Hérode; des fatigues, des privations, des souffrances de toute sorte dont fut rempli ce voyage d'un mois peut-être, à travers des régions désertes, arides et désolées.

Ce sera l'éternelle gloire de saint Joseph, d'avoir en cette circonstance sauvé le Sauveur du monde, et d'avoir fait subsister sa jeune Mère.

Etrange spectacle que celui de l'Héritier de l'univers, de la Reine des anges et du plus saint des hommes, réduits à fuir comme des malfaiteurs, à se nourrir d'un morceau de pain dur, à dormir en plein air comme des vagabonds, à supporter, le jour, les ardeurs d'un soleil d'Afrique, la nuit, la rosée si abondante dans ces régions; tandis qu'un aventurier, l'assassin de ses sujets, est assis sur le trône, se plonge dans les délices, et se voit encensé par les flatteurs! Dieu l'a ainsi permis, afin que nous soyons moins surpris lorsque nous ne rencontrons pas ici-bas le bonheur que, misérables vermineux, nous croyons dû à nos prétendus mérites; afin que nous ne puissions douter de l'existence d'une autre vie, où la rigoureuse équité, présidant au partage des biens et des maux, mettra fin à l'oppression du juste et au triomphe de l'impie, nous découvrira le mystère de ce double scandale et fera taire tous nos murmures. Il l'a permis encore afin de nous montrer comment, en cette vie déjà, il se joue des vains conseils<sup>1</sup> des hommes, et fait rentrer jusqu'à leurs crimes dans les plans éternels de sa providence.

- Pourquoi, s'écriait mille ans auparavant David, pourquoi les nations ont-elles frêmi et les peuples ont-ils médité de vains projets? Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont conjurés contre le Seigneur et contre son Christ.... Celui qui habite dans les cieux se moquera d'eux, et le Seigneur les tournera en dérision...<sup>2</sup> -

Oui! projets vains, insensés s'il en fut. Car, si Jésus était un enfant ordinaire, valait-il bien la peine, pour le faire disparaître, d'encourir l'exécration de l'univers? Et si Jésus était le Messie, comme le tyran paraît l'avoir cru, pouvait-il espérer que Dieu laisserait démentir ses prophètes, et mettre à néant un dessein par lui préparé de si longue main? Oui, le Seigneur s'est joué d'Hérode, et l'a pris dans ses propres filets. Par sa barbarie, Hérode s'est attiré les sarcasmes des païens mêmes auxquels sa lâche politique avait élevé des autels sacrilèges;<sup>3</sup> il a porté jusqu'à Rome le nom du pacifique Conquérant<sup>4</sup> qu'il pensait

(1) Job. 5. 13.

(2) Ps. 2. 1. sq.

(3) César Auguste, à qui Hérode rendait, par flatterie, des honneurs divins, disait qu'il aimerait mieux être le porc que le fils d'Hérode. Comme juif, Hérode s'abstenait de la viande de cet animal; or, selon Macrobe, il avait fait égorger un de ses fils avec les saints Innocents.

(4) Tacite et Suétone nous apprennent qu'à leur époque c'était une opinion répandue que des conquérants partis de l'Orient se rendraient maîtres de l'univers.

anéantir ; il a accompli les prophéties, et ajouté un nouvel éclat au flambeau qu'il prétendait éteindre !

Nous appuyons sur cette réflexion, parce qu'elle s'applique à toute la suite de l'histoire du Christianisme. Car la plupart des politiques depuis Hérode, n'ont été en rien plus sages que lui : ils sont venus, nouveaux Sisyphes, s'essouffler et suer tour à tour pour rouler au haut de la montagne le roc qui retombe toujours et les écrase ;<sup>1</sup> s'atteler, comme des lions rugissants, au char de triomphe de leur éternel vainqueur.

## III



'ORDRE donné par Hérode fut exécuté. Ce fut alors, dit saint Matthieu, que s'accomplirent ces paroles du prophète :

- Une voix a été entendue sur les hauteurs, et beaucoup de pleurs et de cris lamentables ; c'était Rachel qui pleurait ses fils : et elle n'a pas voulu se consoler, parce qu'ils ne sont plus. -

Rachel les pleure, l'Eglise les chante :

- Salut, fleurs des martyrs, enlevées à la terre comme des roses naissantes sont arrachées à leur tige par un noir tourbillon !

- Heureux enfants ! au seuil de la vie, vous avez remporté la même palme que les plus vaillants athlètes du Christ ;

- Aussi, en vous jouant au pied du trône de l'Agneau dont vous formez la cour, vous regardez avec un naïf et joyeux étonnement les couronnes qui vous furent décernées !... -

Les dieux de la terre meurent comme les hommes les plus obscurs,<sup>2</sup> et en ce jour-là s'évanouissent toutes leurs grandes pensées.<sup>3</sup> Hérode étant mort détesté de tous ses sujets,<sup>4</sup> l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph en Egypte, et lui dit :

(1) Matth. 21. 44.

(2) Ps. 81. 6. sq.

(3) Ps. 145. 4.

(4) Pour empêcher qu'on ne se réjouit de sa mort, il avait fait arrêter et jeter en prison les chefs de la noblesse juive, et avait ordonné de les égorger le jour de ses funérailles. Cet ordre ne fut pas exécuté. Hérode dit le Grand mourut l'an 3 de Jésus-Christ. Il laissa trois fils qui lui succédèrent avec le titre de tétrarques. *Archelaüs* eut la Judée et Jérusalem ; ayant fait périr trois mille de ses sujets, il fut dépouillé de ses Etats par Auguste et alla mourir à Vienne en Gaule, l'an 6 de Jésus-Christ. *Hérode-Antipas* eut la Galilée. C'est le meurtrier de saint Jean-Baptiste et l'insulteur de Jésus-Christ. Il bâtit Tibériade en l'honneur de Tibère, ce qui n'empêcha pas ce prince de le détrôner et de l'exiler à Lyon. *Hérode-Philippe* eut l'Iturée et la Trachonitide. Il avait épousé sa nièce Hérodiade, qu'il céda ensuite à son frère Antipas. — D'Aristobule, fils également du premier Hérode, mais massacré par ordre de son père, naquit *Hérode-Agrrippa I*, qui régna sur la Judée, l'an 37, et puis sur toutes les provinces qui avaient formé le royaume d'Hérode-le-Grand. C'est probablement lui qui fit mourir saint Jacques frère de saint Jean, fit arrêter saint Pierre, et mourut rongé de vers, en punition de son orgueil, comme on le voit aux *Actes des Apôtres*. 12. 23.

« Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et rends-toi dans la terre d'Israel, car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant ne sont plus. Et Joseph, se levant, prit l'Enfant et sa Mère et partit pour la terre d'Israel. »

Le saint Patriarche songeait, paraît-il, à s'établir à Bethléem, afin sans doute de se rapprocher du temple; mais apprenant qu'Archelaüs, non moins féroce que son père, lui avait succédé sur le trône de la Judée proprement dite, il hésitait de se fixer dans cette province dont Bethléem fait partie; et sur un nouvel avis qu'il reçut de l'ange en songe, il regagna la Galilée, soumise à Philippe, frère d'Archelaüs, et se fixa à Nazareth. (MATTH. 2.)

## IV

« **B**ien que l'Enfant grandissait, ajoute saint Luc, et il se fortifiait; il était plein de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. »

Il était plein de sagesse. Comme Dieu, Jésus est la Sagesse éternelle : il possède la science incréée, infinie, de toutes choses. C'est de cette science divine qu'il fait mention en disant : « Comme le Père me connaît, ainsi je connais le Père.<sup>1</sup> » Mais il était aussi plein de sagesse selon la nature humaine. Son âme sainte possédait une triple science. Unie personnellement au Verbe, et jouissant de la vision béatifique, elle voyait en Dieu toute vérité. En outre, elle avait reçu du Saint-Esprit, au moment de sa création, la plénitude de la science infuse; de sorte que, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, elle savait tout ce qu'une pure créature peut savoir. Enfin, comme en tout homme, il y avait en lui cette sagesse ou cette science qui vient de l'éducation et de l'expérience, et qui croissait tous les jours, les deux premières ayant été parfaites dès le moment où l'âme du Sauveur fut créée et unie au Verbe. Parlant de la science béatifique et de la science infuse de Jésus, saint Paul a dit : « En lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science.<sup>2</sup> » Et il fait allusion à sa science expérimentale quand il dit : « Bien qu'il fût le Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes.<sup>3</sup> »

Jusqu'au moment où il commença la prédication de l'Évangile, Jésus ne manifestait d'ordinaire que cette dernière science, se conduisant en toutes choses comme il convenait à un enfant ou à un jeune homme de son âge; apprenant de Marie et de Joseph à parler, à marcher, à réciter les prières usitées chez les Juifs; mais sans donner jamais dans aucune des erreurs communes aux autres hommes. Jésus ne se trompait jamais, il n'était sujet ni aux distractions ni aux inadvertences.

(1) Joan. 10. 15.

(2) Col. 2. 3.

(3) Heb. 5. 8.

- Et la grâce de Dieu était sur lui, » dit saint Luc. Sa conduite était si sainte, si parfaite, que ceux qui, sans connaître sa divinité, l'observaient, ne pouvaient s'empêcher de penser qu'il était très cher à Dieu et guidé en toutes choses par sa grâce.

Il y eut cependant une circonstance où Jésus, encore enfant, laissa paraître aux yeux des hommes un rayon de la science surnaturelle dont il était plein. C'est ce que nous allons raconter d'après saint Luc. (Luc. 2.)

## Chapitre Douzième.

*Arrivé à l'âge de douze ans, Jésus se rend à Jérusalem et y célèbre la Pâque avec ses parents. — Ils le perdent. — Après trois jours de recherches, ils le retrouvent dans le temple au milieu des Docteurs. — Plainte amoureuse de Marie et réponse de Jésus.*

### I



Jésus avait atteint sa douzième année. Bien qu'il ne fût sujet à aucune loi, en recevant la circoncision, il avait pris l'engagement d'observer la loi mosaïque, dont il était lui-même l'auteur et la fin.<sup>1</sup> Il voulut donc, à l'approche de la fête de Pâques, suivre ses parents à Jérusalem pour y manger l'agneau commémoratif de la délivrance d'Israël, et figuratif de la rédemption du genre humain par son propre sang. Dans ce voyage, la sainte Famille fut sans doute accompagnée par les proches parents de Marie et de Joseph, habitants de Nazareth,<sup>2</sup> et par leurs enfants.

En arrivant dans la ville sainte, ils se soumirent aux purifications d'usage;<sup>3</sup> et le quatorzième jour, vers le soir, tous s'enfermèrent dans une même maison, et firent, selon les prescriptions de la loi, les préparatifs du festin pascal.

Il eût été beau de voir alors Jésus enfant, debout au milieu de ses jeunes parents, les pieds chaussés du soulier de voyage, les reins ceints et les vêtements légèrement relevés, la main appuyée sur un bâton, recevoir et manger à la hâte sa portion des mets sacrés.<sup>4</sup>

(1) Rom. 10. 4.

(2) Marc. 6. 1. sqq.

(3) Joan. 11. 55.

(4) Les érudits nous apprennent que ce cérémonial était, à cette époque, tombé en désuétude; mais il est permis de croire que les familles les plus pieuses l'observaient encore, vu qu'il était ordonné de Dieu même. Voyez Ex. ch. 12.

Ce cérémonial qui, chez les autres, éveillait seulement le souvenir d'un événement passé depuis des siècles, s'harmonisait parfaitement avec les dispositions actuelles du cœur de Jésus, et en était l'expression muette. Cette attitude de voyageur au moment du départ et ces marques symboliques d'empressement, signifiaient le désir qui le pressait d'accomplir toutes les figures de la loi, de se substituer lui-même à toutes les victimes, et de guider le nouveau peuple, purifié dans son divin sang, à la conquête du ciel.

## II

**R**T quand les jours de fête furent passés, comme ils retournaient dans leur pays, l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem à l'insu de ses parents;

« Le croyant dans la compagnie » de ceux qui avaient fait le voyage avec eux, « ils firent une journée de chemin » sans s'apercevoir de leur erreur.

Conformément à l'usage, Marie s'était remise en route avec ses belles-sœurs, ses nièces et ses voisines, et saint Joseph avec ses neveux et ses amis.<sup>1</sup> Et comme la coutume permettait aux enfants de suivre indifféremment soit leur père, soit leur mère, Joseph, ne voyant pas venir Jésus à lui au moment du départ, supposa qu'il accompagnait sa Mère; et pour la même raison, Marie ne douta pas qu'il n'eût rejoint Joseph. D'un autre côté, leur foi en sa divinité et la sagesse de sa conduite leur ôtaient toute inquiétude à son égard; et le respect dont ils étaient pleins pour sa personne sacrée, leur défendait de le surveiller à la manière des autres enfants. Mais quand, le soir venu, ils se rencontrèrent à l'hôtellerie où ils étaient convenus de passer la nuit, ne le voyant point,

« Ils s'informèrent de lui auprès de leurs parents et de leurs connaissances;

« Et ne l'ayant pas retrouvé, ils repartirent pour Jérusalem, le cherchant. »

Ils craignaient, remarque Origène, qu'il ne les eût quittés pour se fixer à Jérusalem et y commencer ses prédications, ou qu'il ne fût remonté, pour un temps, au ciel.

Après avoir marché toute la nuit, les saints époux arrivèrent aux portes de Jérusalem, sans avoir rencontré le divin Enfant. La douleur dans l'âme, ils se mirent à parcourir dans tous les sens les places et les rues de cette grande ville, où se trouvait alors une innombrable multitude venue de toutes les régions qu'éclaire le soleil et parlant toutes sortes de langues;<sup>2</sup> mais pendant toute cette journée encore, leurs recherches demeurèrent

(1) S. Bonav.

2 Act. 2. (5.)

infructueuses. Enfin, le troisième jour de cette cruelle séparation, ils se rendirent au temple, peut-être moins dans l'espoir d'y retrouver leur Fils bien-aimé, que dans l'intention de le redemander au Père céleste.

En entrant dans un parvis, ils aperçurent un groupe nombreux de docteurs entourés de leurs disciples. Rangés en cercle, ils écoutaient, dans un profond silence, un enfant d'une douzaine d'années, dont la voix argentine retentissait sous les sacrées voûtes comme un instrument céleste : c'était Jésus!

## III

assis au milieu des docteurs, il les écoutait, dit saint Luc, et les interrogeait. -

Et sans doute que ses questions mettaient leur science en défaut, et qu'à leur tour ils lui demandaient son avis sur les difficultés qu'il avait proposées; et il le leur exposait avec la modestie convenable à ses jeunes années.

- Or, tous ceux qui l'entendaient restaient stupéfaits de la sagesse qui brillait dans ses réponses. -

Il est permis de croire que, préludant à son apostolat, Jésus soulevait un coin du voile qui cachait aux scribes le sens profond de la loi, dont ils savaient si bien la lettre. Il leur en donnait la clef, en leur montrant que le Christ en était l'âme, la fin, et pouvait seul en accomplir tous les mystères. Le prochain avènement du Christ étant à cette époque la grande préoccupation des esprits, il les interrogeait sur la qualité de sa personne, sur le but et le caractère de sa mission, et les mettait par ses questions sur la voie de la réponse. Quelques paroles du texte sacré expliquées par lui, étaient comme autant d'échappées de vue sur le splendide horizon de la loi nouvelle et du royaume de Dieu. C'était un monde inconnu qui se révélait aux yeux étonnés de ces vieillards blanchis dans l'étude des livres sacrés; ils s'avaouaient à eux-mêmes avec confusion que ces livres étaient restés scellés pour eux jusqu'à ce moment, et qu'ils venaient de puiser plus de vraie science dans quelques heures d'entretien avec le merveilleux Enfant, que dans leurs études de jour et de nuit prolongées pendant tant d'années.

- Et à ce spectacle, ils (les parents de Jésus) furent dans l'admiration.... -

Nous avons déjà fait observer que l'admiration ne suppose pas toujours l'ignorance : les vrais connaisseurs ne se lassent jamais d'admirer un même chef-d'œuvre auprès duquel le vulgaire passe indifférent; et les séraphins, qui se tiennent sans cesse devant Dieu, sont aussi ravis de sa beauté que quand, pour la première fois, ils furent admis en sa présence.

- Et sa Mère lui dit : Mon Fils, pourquoi avez-vous fait ainsi avec nous? Voilà que votre père et moi, pleins de douleur, nous vous cherchions. »

Des cœurs glacés par le souffle de l'hérésie ont trouvé reprehensible dans la bouche de Marie, cette touchante expression de l'amour maternel! Pourquoi n'accusent-ils pas d'irrévérence le prophète qui s'écrie : « Seigneur, pourquoi vous êtes-vous éloigné de moi? <sup>1</sup> » ou le Sauveur lui-même qui dit à son Père sur la croix : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? <sup>2</sup> » — Remarquons que la glorieuse Vierge dit : « Votre père » en parlant de Joseph à Jésus : signe évident que Jésus n'appelait pas autrement le saint Patriarche.

- Et il leur dit : Pourquoi me cherchez-vous? ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des intérêts de mon Père? »

Marie s'est plainte en mère, Jésus répond en Dieu. En présence de Joseph, il nomme son Père, sans autre désignation : c'est que Marie et Joseph savaient quel était ce Père. Il leur rappelle, à eux qui le savaient si bien, ou plutôt il nous apprend, à nous qui l'oublions trop souvent, qu'il n'est pas d'affection si sainte qui ne doive être sacrifiée à la volonté divine. Et cependant, ajoute l'évangéliste instruit de tous ces détails par Marie elle-même,

« Ils ne comprirent pas la parole qu'il leur avait dite. »

Ils s'abstinrent toutefois de l'interroger davantage, tant était profond leur respect pour le divin Enfant. L'amour les avait fait parler, l'adoration leur ferma la bouche.

Ils ne comprirent pas comment la gloire du Père céleste exigeait que Jésus se mit au nombre des écoliers des scribes. (Luc. 2.)

## Chapitre Treizième.

*Vie cachée de Jésus. — Pourquoi il demeure dans l'obscurité jusqu'à l'âge de trente ans. — Sens de ces mots de saint Luc : « Jésus avançait en sagesse et en grâce auprès de Dieu et des hommes. » — Marie, modèle de la vie contemplative.*

### I



A grande Lumière qui avait lui une heure aux yeux ravis des sages d'Israël, allait, pour dix-huit années encore, rentrer sous le boisseau. Heureux de revoir leur divin Fils, et bien éloignés de le retenir sur le théâtre de sa gloire naissante qui rejaillissait sur eux,

(1) Ps. 9. 22.

(2) Matth. 27. 46.



Joseph et Marie, après l'avoir tendrement embrassé, le mirent entre eux deux ; et tandis que les doctes vieillards de Sion leur portaient envie et se demandaient à mi-voix à quoi Dieu destinait cet admirable Enfant, ils l'emmenèrent hors du temple, et reprirent le chemin de leur pays.

« Et avec eux il quitta le temple, et se rendit à Nazareth. Et il leur était soumis.

« Et sa Mère conservait toutes ces choses dans son cœur. Et Jésus avançait en sagesse, en âge et en grâce auprès de Dieu et des hommes. »

C'est dans ces deux rapides versets, que l'évangéliste, si bien renseigné, comme il nous le dit lui-même,<sup>1</sup> sur tout ce qui concerne l'enfance et la jeunesse du divin Maître, fait l'histoire des deux tiers de sa vie et de ses rapports avec Marie et Joseph ! Avons-nous le droit de nous en plaindre ? ces quelques mots, si nous savons les comprendre, ne renferment-ils pas d'assez fécondes leçons ? et l'Évangile nous en offre-t-il de plus nécessaires ?

C'est d'abord une leçon d'humilité, vertu fondamentale du Christianisme, et sans laquelle nous ne parviendrons jamais à saisir, moins encore à goûter, les autres enseignements du Sauveur.

Jésus vient de nous montrer qu'il pouvait, à cet âge si tendre, tout comme à l'âge viril, conquérir l'admiration des hommes : son enfance ajouterait même un nouveau lustre à sa gloire ; c'est elle qui lui a gagné les sympathies des docteurs dont, plus tard, la jalousie lui fera des ennemis. Et c'est dans des circonstances si favorables, et après un si éclatant début, qu'il se soustrait aux regards du monde, regagne sa province et son bourg méprisés des autres Juifs, et s'y ensevelit dans l'obscurité et le silence. Et Joseph et Marie se font les complices empressés de sa retraite. Oh ! que nous serions plus heureux, que les familles et le monde en iraient mieux, si chacun savait rester dans sa place aussi longtemps que la Providence ne l'obligerait pas d'en sortir !

C'est ensuite une leçon d'obéissance, laquelle est, en pratique, la vertu la plus nécessaire à un chrétien.

« Il leur était soumis. » Lui, le Verbe de Dieu, l'auteur de toutes choses, il était soumis à ses créatures. Ce qu'il vient de dire à sa Mère, montre clairement qu'il sait qui il est, et saura s'en souvenir et agir en conséquence, quand le temps sera venu. Pour le moment, son Père veut que, se conduisant comme un enfant ordinaire, il obéisse à Joseph et à Marie : il le fera ; ce sera, jusqu'à l'âge de trente ans, sa nourriture de tous les jours.<sup>2</sup> Il leur obéira en toutes choses, conformément au précepte que l'Apôtre donnera plus tard aux enfants chrétiens ;<sup>3</sup> il suivra ponctuellement l'ordre établi par Joseph dans la maison de Naza-

(1) Luc. 1. 3.

(2) Jean. 4. 34.

(3) Col. 3.

reth, pour ce qui regarde la distribution des heures de la journée ; prière, travail, repas, sommeil, tout chez lui sera réglé par l'obéissance. Il obéira avec empressement, avec joie et simplicité, comme si le Père céleste lui commandait de sa propre bouche. N'ayant pas comme Jésus la science de l'avenir, ni l'intuition des choses se passant à une certaine distance, il arrivera parfois à Joseph de commander au divin Enfant une démarche, un travail dont celui-ci verra clairement l'inutilité ou l'inopportunité : jamais toutefois il ne s'exensera d'obéir. Ainsi nous apprendra-t-il qu'en faisant ce qui est ordonné, sauf toujours le péché, l'obéissance ne se trompe jamais, alors même que le supérieur se trompe en commandant. Et qu'est-ce que les saints Epoux commandaient à Jésus ? ce que les pauvres commandent d'ordinaire à leurs enfants. Ici les saints se plaisent à se figurer l'Héritier de l'univers balayant la boutique de Joseph, ramassant les morceaux de bois destinés à entretenir le feu, allant puiser de l'eau à la fontaine publique ; rendant, en un mot, tantôt à Joseph et tantôt à Marie, les services proportionnés à son âge et à ses forces.

Humbles occupations de Jésus ! vous n'étiez pas moins agréables à Dieu que ses plus éclatants miracles, ... vous l'étiez davantage en un sens : car rien ne lui rend plus de gloire, dit le Sage, qu'un cœur qui s'humilie ;<sup>1</sup> et surtout votre exemple était plus nécessaire à notre salut, le ciel ayant été promis aux humbles,<sup>2</sup> et non aux thaumaturges, dont plusieurs seront rejetés !<sup>3</sup>

## II

« **B**T Jésus avançait en sagesse et en âge, et en grâce auprès de Dieu et des hommes. »

Sa sagesse et sa grâce augmentaient dans la même proportion que ses années.

Mais que signifient ces paroles ; et d'abord, comment Celui qui, même dans son humanité, était plein de sagesse dès sa naissance, pouvait-il y faire des progrès ? Il faut répondre que les progrès n'étaient que dans les manifestations et dans l'exercice extérieur des vertus. Le soleil paraît plus lumineux à mesure qu'il approche du midi, bien qu'en lui-même il ne change pas... Disons mieux : la mère se fait enfant avec son enfant ;<sup>4</sup> elle bégaye avec lui, pour lui apprendre à parler ; elle marche à pas lents et comptés devant lui, pour l'engager à la suivre : ainsi faisait Jésus, qui voulait servir de modèle successivement à tous les âges, et nous attirer sur ses traces, sans effrayer notre faiblesse.

« Il avançait... en grâce auprès de Dieu et des hommes. »

(1) Eccli. 3. 21. (2) Matth. 19. 14. (3) Matth. 7. 22. sq. (4) I Thess. 2. 7.

En grâce, c'est-à-dire en amabilité. Il se rendait chaque jour plus agréable à Marie, à Joseph, à leurs parents et connaissances. Car, révélant les perfections et l'immense sainteté et beauté de son âme par des paroles et des actions toujours plus dignes de sa personne sacrée, il leur devenait toujours plus cher, et s'en faisait aimer davantage chaque jour.

Qu'il devait être aimable à Marie, à Joseph, lesquels connaissaient sa grandeur, ce bel adolescent, toujours doux, ouvert, prévenant, soumis, n'exécutant pas seulement leurs ordres, mais allant même au-devant de leurs désirs! Jésus ne paraissait jamais triste ni ennuyé, il ne montrait jamais d'empressement intempestif. *Non erit tristis neque turbulentus.*<sup>1</sup> La grâce était répandue sur ses lèvres : *Diffusa est gratia in labiis tuis;*<sup>2</sup> la grâce décollait de sa bouche, comme le miel d'un rayon exposé aux rayons du soleil; ses paroles, pleines du calme de l'éternité, ramenaient la paix dans les cœurs les plus troublés. Un regard sur lui, un mot de lui, était pour Joseph et pour Marie un essai des joies célestes. Et selon la tradition, dans leurs peines, les Nazaréens disaient : - Allons au fils de Marie : - et toujours ils s'en retournaient consolés.

Enfin Jésus croissait en grâce auprès de Dieu, en ce sens que, par des actions extérieurement toujours plus méritoires, il eût avancé à chaque instant, si c'eût été possible, dans l'amitié de son Père : — ou mieux encore, le Père céleste, en vue de nous encourager à grandir dans les vertus, faisait éclater davantage sa tendresse sur son Fils bien-aimé, à mesure que celui-ci donnait des preuves plus éclatantes de sa sainteté.

## III



MAIS notre cher texte renferme aussi un mot concernant la Vierge Mère, et nous devons le considérer avec une pieuse attention.

- Et sa Mère conservait toutes ces choses dans son cœur. -

Dans cette courte phrase, saint Luc nous a révélé le secret de la sublime perfection de Marie. Elle ne laissait perdre aucun mot, aucun mouvement de son Fils; elle réfléchissait jour et nuit à ses exemples, et s'efforçait d'y conformer sa propre conduite. Sa vie, toute de retraite et de silence, était une contemplation non interrompue de Jésus. Dieu avait dit au père des croyants : - Marche en ma présence, et tu seras parfait;<sup>3</sup> - Marie était, de cœur au moins, sans cesse en présence de Celui qui est l'expression humaine des perfections divines : comment ne fût-

(1) Is. 42. 4.

(2) Ps. 44. 3.

(3) Gen. 17. 1.

elle pas devenue parfaite? Ses progrès réels dans la sainteté étaient proportionnés aux progrès apparents de Jésus; *car elle conservait toutes ces choses, c'est-à-dire les beaux exemples de Jésus, non seulement dans sa mémoire, mais encore plus dans son cœur.* Quant à nous, nous pensons bien, dans l'oraison, aux actions et aux perfections de Jésus; mais trop souvent, hélas! notre âme ressemble à un miroir où l'image s'efface aussitôt qu'il n'est plus vis-à-vis de l'objet. L'âme de Marie était comme ces substances infiniment sensibles qui, sous l'action d'une lumière concentrée, reçoivent et gardent l'empreinte des traits d'une personne placée à distance convenable, et deviennent son portrait fidèle. Ainsi, ou plutôt comme les esprits bienheureux, qui sont semblables à Dieu parce qu'ils le voient face à face,<sup>1</sup> l'âme bénie de Marie se transformait de clarté en clarté<sup>2</sup> par la lumière des exemples de Jésus, toujours présents à son cœur, et elle était à toute heure le vivant portrait de Jésus. Voilà le modèle achevé de la vie contemplative.

Les paroles de saint Luc et les réflexions qu'elles nous ont suggérées, doivent évidemment s'appliquer aussi à saint Joseph, que saint Bernard dit avoir été en tout très semblable à sa glorieuse Epouse : *Adjutorium Mariæ simillimum.* (Luc. 2.)

## Chapitre Quatorzième.

*Pourquoi Jésus a travaillé de ses mains. — Mort de saint Joseph.  
Son éloge.*

### I



ORSQUE Jésus eut acquis assez de forces, il commença à partager les travaux de son père nourricier. L'Évangile ne laisse aucun doute sur ce point. Il était connu des Nazaréens, non seulement comme fils de l'artisan Joseph, mais encore comme artisan lui-même.<sup>3</sup>

Quel abaissement! s'écrie l'orgueilleuse raison humaine, et surtout quelle perte de temps! Que n'allait-il à Rome, à Ephèse, à Athènes, à Alexandrie, combattre le polythéisme et les autres erreurs qui en découlaient? que ne commençait-il plus tôt de prêcher ces principes civilisateurs qui, enfantés par sa puissante intelligence, devaient enfin changer la face de l'univers?

(1) I Joan. 3. 2.

(3) II Cor. 3. 18.

(3) Marc. 6. 2. sq.

Pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il consacré à un obscur labeur la plus grande partie de sa vie mortelle?

D'abord, afin de rappeler à tant de désœuvrés la grande loi du travail. « L'homme, dit l'Esprit-Saint, est né pour travailler comme l'oiseau pour voler. » Cette loi remonte à la première origine du genre humain : « Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin de délices, afin qu'il le cultivât et le gardât.<sup>1</sup> » Le travail convient à un être formé à la ressemblance de l'Architecte de l'univers. Par un travail intelligent, l'homme entre en participation de la puissance créatrice de son auteur : il crée, lui aussi, à l'image de sa pensée, sinon la matière, du moins la forme; il imite l'activité de Dieu qui, même depuis qu'il a cessé de produire des substances nouvelles, ne cesse de travailler dans la nature, selon cette parole de Jésus-Christ : « Mon Père travaille continuellement, et je travaille avec lui.<sup>2</sup> » C'est pour nous forcer à travailler que, en tout genre, il ne nous donne guère que la matière première; il a accumulé dans les trois règnes de la nature d'immenses richesses, mais à l'état brut, nous laissant le soin de les transformer, de les combiner, de les plier à nos besoins, de les façonner à nos goûts.

Depuis la chute originelle, le travail est une expiation. Il a été dit à l'homme devenu pécheur : « Parce que tu as mangé du fruit auquel je t'avais défendu de toucher, la terre est maudite par ton œuvre : tu n'en tireras plus ta nourriture qu'à force de travaux; elle te produira des épines et des ronces;... tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage.<sup>3</sup> » L'Apôtre conclut de là que « celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger.<sup>4</sup> » Dans l'état actuel, le travail est d'ailleurs la sauvegarde nécessaire de l'innocence, et le remède de la concupiscence. « Le désœuvrement a enseigné beaucoup de malice.<sup>5</sup> » « Enclin au mal dès la jeunesse, » le cœur de l'homme, lorsqu'il est livré à l'oisiveté, produit les épines et les mauvaises herbes de tous les péchés. Le païen Horace le savait, et il engage les jeunes gens à s'adonner, dès avant l'aurore, à l'étude, s'ils ne veulent devenir esclaves des plus honteux instincts.

Mais, répliquera quelque raisonneur incrédule, Jésus ne pouvait-il tout d'abord choisir quelque occupation plus digne de son génie? l'enseignement de la sagesse n'est-il pas aussi un travail? Pourquoi donc ces longues années d'un labeur servile?

Jésus se devait à tous, et il se devait surtout aux pauvres, qui sont les plus nombreux, et d'ailleurs les plus propres au royaume des cieux. C'est parmi eux qu'il devait trouver ses plus chers amis, ses premiers disciples. Or, en travaillant comme eux, pendant la plus grande partie de sa vie, il a ennobli leurs humbles professions,

(1) Gen. 2. 15.

(2) Joan. 5. 17.

(3) Gen. 3. 17. sqq.

(4) II Thess. 3. 10.

(5) Eccli. 33. 29.

et les a consolés de l'injuste dédain où ils vivaient, alors que les métiers étaient abandonnés aux esclaves et aux gens de la plus vile condition ; par là encore, il a préparé de loin l'abolition de l'esclavage, cette affreuse plaie de l'humanité.

En travaillant de ses mains divines, Jésus n'a-t-il peut-être pas eu en vue de prévenir la fièvre de déclassement qui, à notre époque surtout, enfante tant de maux ? N'est-ce pas de là que proviennent ces révolutions qui amènent à la surface de la société la lie qui eût dû rester toujours au fond ? Combien d'hommes seraient aujourd'hui d'honnêtes pères de famille, s'ils avaient continué les modestes fonctions de leurs aïeux, et qui, pour avoir tenté de sortir de l'ornière, sont devenus des êtres inutiles et dangereux ? Déçus dans leur ambition de se faire une place dans la hiérarchie de ceux qui commandent, ou de s'élever de quelques degrés sur l'échelle de ceux qui possèdent, ils se sont pris d'une haine féroce contre les uns et les autres, et n'aspirent plus qu'à renverser l'ordre établi, dans l'espoir de saisir quelque épave au sein du naufrage, et de s'emparer, à la faveur du trouble, de ce que le calme leur a refusé.

## II



OUR en revenir au divin Ouvrier de Nazareth, il ne renonça à son rude et obscur métier qu'au commencement de sa trentième année. - Et, dit saint Luc, on le croyait fils de Joseph<sup>1</sup>. -

Ici se termine la mission du saint Patriarche en ce monde : il mourut, pense-t-on, vers cette époque, vieilli avant l'âge et brisé par les travaux et par les angoisses qui avaient assailli son âme aimante, pendant l'enfance de son divin Nourrison.

Avant de lui dire le dernier adieu, recueillons quelques violettes dans le pré des saints Evangiles, et semons-les pieusement sur sa tombe.

Plusieurs grands docteurs enseignent que saint Joseph tient, après Marie, la première place parmi les élus de Dieu. Nous aimons à le croire avec eux, nous appuyant, non pas seulement sur leur parole, mais sur celle de Jésus-Christ, qui a déclaré que le plus petit, c'est-à-dire le plus humble ici-bas, sera le plus grand dans le royaume des cieux.<sup>2</sup> Or, il paraît bien que, sauf la glorieuse Mère de Dieu, nul n'a pratiqué l'humilité à l'égal de son bienheureux Epoux. Et cette vertu qui le caractérise, il nous l'a manifestée, non par ses paroles, mais par son silence.

Joseph s'est tu dans les trois sortes de circonstances où les âmes peu humbles aiment surtout à parler. Il s'est tu dans les honneurs, et a soigneusement caché aux hommes ce qui le couvrait

(1) Luc. 3. 23.

(2) Matth. 18. 14.

de gloire. Il s'est tu dans les peines et les persécutions, et n'a cherché sa consolation qu'auprès de Dieu. Il s'est tu quand il recevait des ordres difficiles, presque impossibles, et n'a songé alors qu'à obéir sans répliquer.

Tout homme est enclin à se faire valoir, et les plus misérables y sont plus portés que les autres, parce qu'ils sentent davantage le besoin de se relever aux yeux de leurs semblables. Chacun veut se grandir à sa manière; rien de plus rare qu'une personne qui sache se taire à son sujet et ne dire d'elle-même ni bien ni mal. L'humble se regarde comme un néant, comme un rien; et l'on ne parle pas du néant : de ce qui n'est rien, on ne dit rien.

Tel fut saint Joseph. Sa pauvreté n'empêchait pas qu'il ne fût le plus noble des Juifs et même le plus noble de tous les hommes : il remontait en ligne directe au puissant Salomon, au saint roi David; sa généalogie était écrite dans les Livres saints à partir d'Adam. Eh bien! jamais il ne parlait de ces grandes illustrations de sa famille. La preuve en est que les habitants de Nazareth, qui connaissaient le mieux la sainte Famille, reprochaient à Jésus de n'être que le fils du menuisier Joseph; et ils concluaient de là qu'il ne pouvait être le Christ. Ils eussent dû raisonner tout autrement, s'ils avaient su que ce Joseph, qu'ils croyaient père de Jésus, descendait de David.

Saint Joseph ne parla pas davantage quand il eut appris de l'archange que son épouse Marie était devenue mère du Sauveur. Et que de raisons pourtant de rompre le silence! Ne fallait-il pas préparer le peuple à recevoir le Messie? ne fallait-il pas relever les espérances des âmes fidèles? ne convenait-il pas d'annoncer ce grand événement au prince des prêtres? Quel motif avait-il de le cacher, ou plutôt quel motif n'avait-il pas de le découvrir au vieux Siméon, à la prophétesse Anna, qui ne vivaient plus tous les deux que de leurs désirs?... Non, répond Joseph : quand Dieu voudra que l'incarnation de son Fils soit connue, il la fera connaître; quant à moi, je suis chargé de le nourrir et non de le prêcher.

Et lors de la présentation de Jésus dans le temple, quelle est l'attitude de Joseph en présence des deux saints vieillards qui parlent en termes si magnifiques du divin Enfant? la même que celle de Marie. Joseph écoute avec attention, avec ravissement, comme si ces choses étaient nouvelles pour lui; et à ce qu'il entend il n'ajoute pas un mot; il ne dit rien, ni des révélations bien plus magnifiques encore de Gabriel, ni des chants des anges de Bethléem, ni de l'adoration des bergers et des mages. Il se tait; et, la cérémonie légale à peine terminée, il se retire plus humble encore qu'il n'était venu.

Même silence lorsque, douze années plus tard, il voit les docteurs stupéfaits de la sagesse et des réponses de son Jésus. Un autre aurait dit : - De quoi vous étonnez-vous? cet Enfant n'est

pas un enfant ordinaire, c'est le Messie promis à nos pères. - Un autre se serait cru obligé à parler ainsi dans l'intérêt de la gloire de Jésus et de son Père. Joseph craindrait, en parlant, de chercher sa gloire plutôt que la gloire divine. Il est si facile, en cette matière, de se faire illusion ! Combien qui perdent ainsi tout le fruit des plus belles œuvres ! Joseph sera plus sage ; encore une fois il se taira, il ira achever sa vie à Nazareth, ignoré des hommes, connu de Dieu seul et des anges.

Saint Joseph, avons-nous dit, s'est tu dans les tribulations que la divine Providence lui a ménagées, et c'est là une grande marque d'humilité. Car pourquoi, lorsque nous sommes affligés, éclatons-nous en murmures, en plaintes ? Parce que, aveuglés par l'orgueil, nous croyons mériter plus d'égards et de charité de la part des hommes, plus de bonté même de la part de Dieu. Une âme humble a toujours ses péchés devant les yeux, et considère comme une grande faveur de pouvoir, au moyen de peines passagères, échapper aux coups de l'éternelle justice. Et n'eût-elle jamais péché que légèrement, n'eût-elle même, par impossible, jamais transgressé en rien les lois divines, elle se dit encore avec David, maudit par Séméi : « C'est Dieu qui m'envoie cette affliction : m'appartient-il à moi de lui demander compte de ses volontés souveraines ?<sup>1</sup> » Et ainsi l'humilité produit la patience, laquelle est la perfection de l'homme ici-bas.<sup>2</sup>

Qui eut jamais plus de droits que Joseph à l'amour de ses semblables et aux faveurs du ciel ? et pourtant sa vie s'est écoulée dans la pauvreté, les mépris et la souffrance. Quoi de poignant pour un cœur si bien fait, comme cette douloureuse circonstance où il se crut obligé de se séparer de son admirable Epouse ? Lui a-t-il adressé d'amers reproches ? s'est-il plaint d'elle à ses parents, à ses amis ? Non, il a gardé le silence, et n'a confié sa peine qu'à Dieu. Quoi de plus dur pour lui, que de se voir repoussé de toutes les maisons de Bethléem, à l'heure solennelle où Marie devait mettre au monde le Rédempteur ? Et qu'a-t-il fait alors ? Il est allé, en silence, chercher pour Jésus, pour Marie et pour lui-même un asile dans une étable. A-t-il maudit Hérode, lorsque ce prince ambitieux et cruel envoyait ses sicaires égorger le Christ nouveau-né ? Non ! il a cédé à la violence, ou plutôt il a adoré la volonté divine cachée sous les dehors de cet ordre d'un impie ; et, toujours silencieux et soumis, il s'en est allé en Egypte.

Enfin, saint Joseph a gardé le silence quand il recevait, soit de Dieu, soit des hommes, les commandements les plus pénibles : il n'y a répondu que par la plus prompte et aveugle obéissance : troisième manière dont il nous a fait connaître son incomparable humilité.

(1) II Reg. 16. 10.

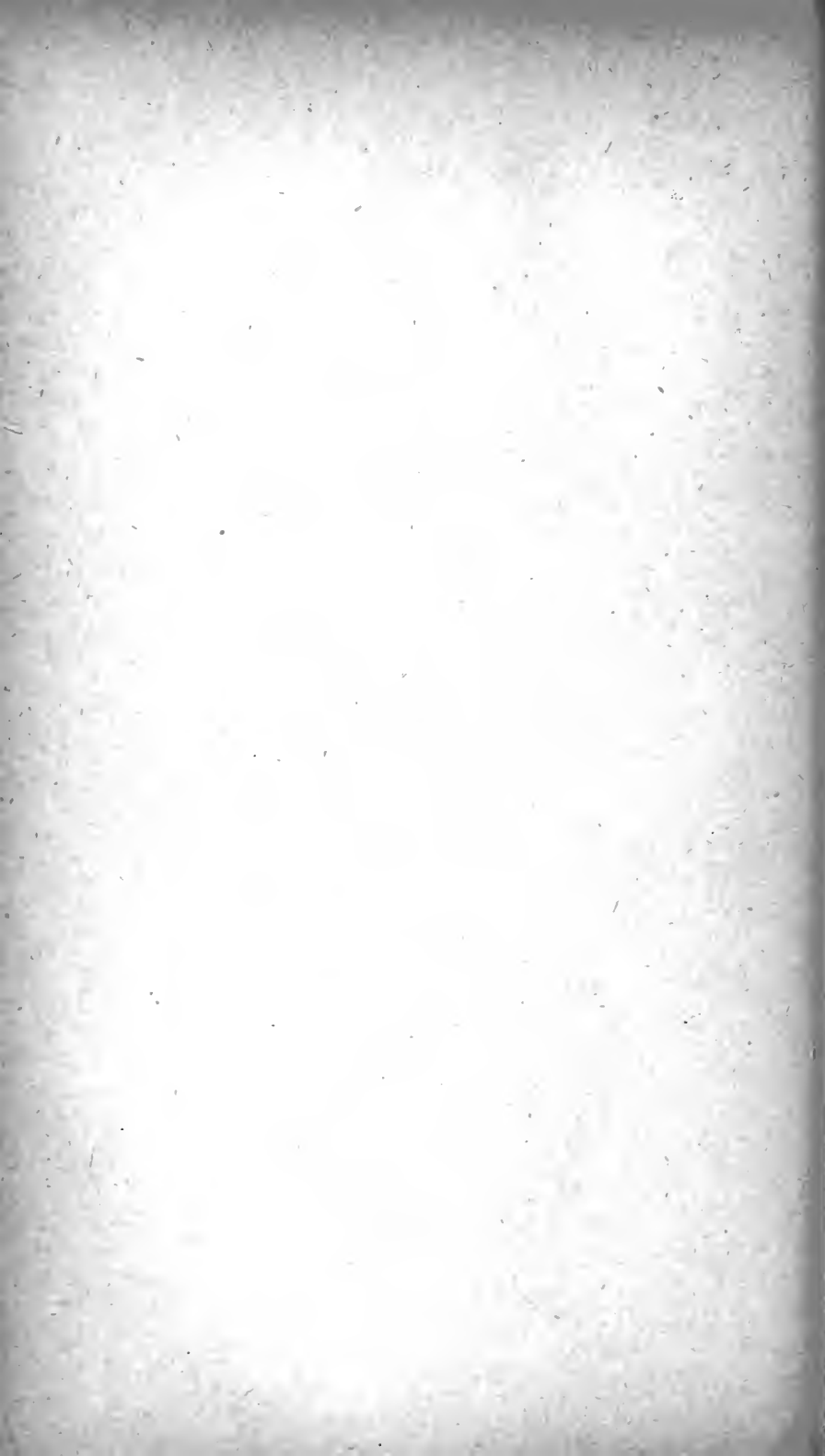
(2) Jac. 1. 4.



Lorsque l'ange vint lui défendre de quitter Marie, et lui révéler qu'elle était devenue Mère du Sauveur par la vertu du Saint-Esprit, il ne répliqua pas, comme Zacharie : « Quel signe me donnez-vous de la vérité de vos paroles? Car je ne puis, à la légère, vous obéir en cette occasion qui intéresse au premier chef mon honneur et celui de mes nobles et saints aïeux... » Joseph n'a rien dit de tout cela, Joseph s'est tu, Joseph a cru, Joseph a obéi. Trois jours avant la naissance du Sauveur, Joseph reçoit, de la part d'un souverain païen, l'ordre de se rendre à Bethléem, ville située à trois journées de marche de Nazareth : quel homme, quel époux ne se serait cru dispensé d'obéir en cette occurrence? Joseph obéira, et il le fera sans plainte ni murmure. Que de répliques, s'il n'eût été l'humilité même, n'aurait-il pas trouvées à opposer à l'ordre qu'il recevait de fuir en Egypte avec l'Enfant et sa Mère? « Le Fils de David fuira donc devant le vil iduméen, un Dieu devant un méprisable mortel? Le ciel n'a-t-il plus de foudres? les anges ont-ils donc quelque affaire plus pressée que de défendre le Fils de leur Roi; et l'Enfant lui-même, s'il est Dieu comme vous me l'avez dit, ne saurait-il se défendre? Enfin cette fuite est-elle possible? De quoi vivrons-nous? quel abri, quel refuge trouverons-nous durant cette traversée de tout un mois dans des lieux déserts et infestés de bêtes féroces... » Est-ce ainsi que parle Joseph? Non, Joseph ne parle pas, Joseph ne sait qu'obéir.

Au résumé, le saint Patriarche fut, dans le secret de sa chaumière, le modèle accompli de ces vertus aussi fortes et profondes que peu éclatantes, qui sont l'essence de la morale évangélique, et que dorénavant nous allons voir enseignées à l'univers par les exemples et les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ.











## Livre Troisième.

Vie publique de Jésus-Christ jusqu'à la fondation  
de l'Eglise par la vocation définitive des Apôtres.



### Chapitre Premier.

*Mission de saint Jean-Baptiste. — Sa sainteté. — Son baptême. — Ses  
prédications. — Il annonce Jésus-Christ. — Baptême de Jésus-Christ.  
— Révélation solennelle du mystère de la très sainte Trinité. — Court  
exposé de ce mystère.*

I



ous avons vu plus haut que, dès son enfance, Jean-Baptiste avait quitté la maison paternelle pour vivre dans les déserts. Quand il eut atteint l'âge d'environ trente ans, Dieu l'instruisit plus pleinement de sa grande vocation, et l'envoya prêcher la pénitence et le baptême d'eau.

Jean n'était pas chargé de prêcher l'Évangile, mais seulement de disposer les hommes à l'entendre et à l'embrasser. Il était venu rendre témoignage à la Lumière, qui est le Christ, et amener tout homme à croire en lui.<sup>1</sup> Les principaux obstacles à la foi en Jésus-Christ étaient alors, comme aujourd'hui, l'orgueil, l'avarice, la sensualité et les fausses doctrines : telles étaient les montagnes que Jean devait niveler, les vallées qu'il devait combler, les sentiers tortueux et raboteux qu'il devait redresser et aplanir.<sup>2</sup>

Il se mit donc à parcourir toute la contrée arrosée par le Jourdain, en disant : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. »

Digne avant-coureur de Jésus, il donnait l'exemple de ce qu'il prêchait. La seule chose qu'il possédât en ce monde, son vêtement, ou plutôt son cilice, était « tissu de poil de chameau ; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage,<sup>3</sup> » ne buvait que

(1) Joan. 1. 7.

(2) Luc. 3. 5.

(3) Matth. 3. 4.

de l'eau, ne s'asseyait jamais à la table d'aucun homme, et ne connaissait d'autre abri que la voûte céleste ou quelque grotte. Or, nous savons qu'il n'avait jamais perdu la grâce dont l'Esprit-Saint l'avait rempli à la voix de Marie. Son humilité, nous le verrons bientôt, était plus admirable encore que sa pénitence et sa pauvreté.

Soutenue par une vie si sainte, sa prédication attira bientôt à lui des foules avides de l'entendre : « On venait vers lui de Jérusalem, de toute la Judée, et de tout le pays que borde le Jourdain.<sup>1</sup> » Et ceux qui croyaient à sa parole « étaient baptisés par lui dans le Jourdain, en confessant leurs péchés.<sup>2</sup> »

La confession secrète et détaillée des péchés, avec l'imposition d'une pénitence, ainsi que le baptême d'eau, étaient en usage, et le sont encore de nos jours chez les Juifs : Jean n'instituait donc rien de nouveau. De plus, par ces deux rites, que le Sauveur devait dans la suite élever à la dignité de sacrements, il ne prétendait nullement remettre les péchés : autrement, il eût été accusé de blasphème par les scribes, comme Jésus le fut plus tard.

## II



ES Evangélistes rapportent quelques fragments des sermons de ce grand prédicateur : on y voit avec quelle sainte liberté et quelle énergie il reprenait ses concitoyens :

- Rejetons de vipères, qui vous a appris à fuir la colère prête à éclater sur vous ? Faites donc de dignes fruits de pénitence ; et n'allez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ; car je vous dis que Dieu peut de ces pierres que vous voyez, susciter des enfants à Abraham. Déjà même la hache est à la racine des arbres ; tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera abattu et jeté au feu.<sup>3</sup> -

Les Juifs se glorifiaient d'être les héritiers du royaume des cieux, comme enfants d'Abraham ; saint Jean les avertit que cette descendance leur servira de peu, s'ils s'obstinent à suivre les traces de leurs ancêtres toujours rebelles à Dieu. Ils seront retranchés du peuple saint, livrés aux flammes éternelles, et remplacés par les Gentils, figurés par les pierres. Cette sortie prophétique s'adressait spécialement aux pharisiens et aux saducéens, qui venaient en grand nombre demander le baptême de Jean. Il fallait que le saint Précurseur eût acquis une bien grande autorité auprès du peuple, pour que ces hommes orgueilleux n'osassent se dispenser de se soumettre à lui, et écoutassent sans répliquer de si amères leçons !

(1) Matth. 3. 5.

(2) Matth. 3. 6.

(3) Matth. 3. 7. sqq.

Effrayée de ces menaces, la multitude priait Jean-Baptiste de lui indiquer par quels fruits de pénitence il fallait apaiser la colère divine. « Que celui, répondait-il, qui possède deux vêtements, en donne un à celui qui n'en a pas ; et que celui qui a des vivres fasse de même. » Aux soldats et aux publicains, c'est-à-dire aux percepteurs d'impôts, il prescrivait, non pas de quitter leur état, puisqu'il n'en est pas où l'on ne puisse absolument servir Dieu ; mais seulement de n'en pas abuser pour se livrer, comme ils le faisaient trop souvent, à l'injustice et à la violence.<sup>1</sup> Il est certes remarquable que cet homme si austère, et qui avait passé sa vie loin de toute société humaine, ramène, comme Jésus,<sup>2</sup> toute la vertu à la pratique de la charité fraternelle.

Bien que Jean ne fit point de miracles, sa vie tout angélique, l'éclat et les succès de sa prédication, frappaient tellement l'esprit de ses auditeurs, qu'ils n'étaient pas loin de le considérer comme le Messie.<sup>3</sup> Une âme moins élevée eût été tentée d'asseoir sa propre fortune sur cette erreur ; Jean la fit tourner à la gloire de son Seigneur :

« Quant à moi, je vous ai baptisés dans l'eau ; mais après moi vient un plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de porter les souliers et d'en délier les cordons. Lui, il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu.<sup>4</sup> »

Mon baptême ne purifie que la surface du corps ; le baptême du Christ que je vous annonce, vous confèrera le Saint-Esprit, feu divin qui, pénétrant jusqu'à vos âmes, les purifiera de toute souillure et fera de vous des créatures nouvelles.

Afin de disposer les esprits de la foule à voir en Jésus plus qu'un homme, il ajouta :

« Il tient un van à la main ; il purgera son aire, amassera le blé dans ses greniers, et livrera la paille à un feu qui ne sera jamais éteint.<sup>5</sup> »

N'était-ce pas dire assez clairement que Jésus était Dieu ?

## III



ESORMAIS les voies étaient préparées au Sauveur du monde ; Jean, qui avait été jugé digne d'être cru sur parole et d'être considéré comme le Messie, s'il eût voulu dire : « Je le suis, » serait cru à plus forte raison quand il dirait : « Celui que vous attendez, le voilà ; allez à lui. » Car celui qui ne cherche pas sa propre gloire, mais la gloire de celui qui l'a envoyé, est un témoin véridique.<sup>6</sup>

Or, il ne faudra rien moins qu'un témoignage si autorisé, pour

(1) Luc. 3. 10. sqq.

(2) Matth. 7. 12.

(3) Luc. 3. 15.

(4) Luc. 3. 16. — Matth. 3. 11.

(5) Luc. 3. 17.

(6) Joan. 7. 18.

décider le peuple à reconnaître le Christ dans la personne de Jésus ; car il ne viendra pas environné d'une pompe magnifique et accompagné d'un brillant cortège : seul et pauvrement vêtu, il quittera la maison de sa Mère ; et plus humble que Jean lui-même, il viendra grossir la foule de ses disciples, et réclamer de lui le baptême de pénitence.

Cependant la prochaine arrivée de Jésus avait été révélée à son Précurseur ; et comme jusqu'à cette heure il ne l'avait jamais vu, Dieu lui avait donné un signe auquel il le pourrait reconnaître : - Celui sur qui tu verras le Saint-Esprit descendre et se reposer, c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit.<sup>1</sup> -

Aussitôt donc que Jésus se présenta pour être baptisé, Jean le reconnut par une lumière divine ; et il le repoussait doucement en disant : - Eh quoi ! c'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous ; et vous venez à moi !<sup>2</sup> -

Jésus aurait pu lui répliquer : Ami, ce n'est pas la première fois que je viens à toi : ~~déjà~~ je t'ai baptisé dans le Saint-Esprit alors que tu ne pouvais me voir. Et maintenant, puisque tu me vois et me reconnais, rends-moi témoignage, et glorifie-moi en présence de ce peuple. - Mais, moins encore que Jean-Baptiste, Jésus cherchait sa propre gloire : un instinct en quelque sorte irrésistible le poussait au contraire à se plonger dans le baptême de l'humiliation, en attendant qu'il lui fût donné de se baigner à loisir dans celui des opprobres et des tourments. - Laisse-moi faire, répondit-il : il convient que nous - qui sommes élevés au-dessus des autres hommes, - nous accomplissions ainsi toute justice<sup>3</sup> - et leur donnions l'exemple de l'obéissance aux volontés divines.

Et le fils de Zacharie versa l'eau lustrale sur la tête auguste du Fils de Dieu !

Or, au sortir de la fontaine, Jésus s'étant mis en prière, pour nous apprendre ce que nous devons faire après avoir reçu quelque don de Dieu, le ciel s'ouvrit au-dessus de sa tête ; l'Esprit-Saint descendit visiblement sur lui, sous la forme d'une colombe ; et une voix fut entendue qui disait du haut du ciel : - Vous êtes mon Fils bien-aimé ; je me complais en vous.<sup>4</sup> -

## IV



Voici la première manifestation solennelle, claire et en quelque sorte palpable du mystère adorable de la Très Sainte Trinité. Le PÈRE reconnaît Jésus pour son FILS ; et l'ESPRIT-SAINT, qui est leur mutuel amour, vient de

(1) Joan. 1. 33.

(3) Matth. 3. 15.

(2) Matth. 3. 14.

(4) Luc. 3. 21. sq.



l'un à l'autre. Ce dogme étant le fondement de toute notre sainte religion, disons brièvement ici ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler par la bouche de son Fils.

Jésus-Christ affirme l'unité de l'essence ou de la nature divine, en répétant l'oracle de Moïse : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est un seul Dieu.<sup>1</sup> »

Il enseigne la trinité et la diversité réelle des personnes, en ordonnant aux apôtres de conférer le baptême au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit,<sup>2</sup> et en leur promettant, tantôt de leur envoyer le Saint-Esprit,<sup>3</sup> tantôt de prier le Père afin qu'il le leur envoie.<sup>4</sup> Le Père et le Fils sont nécessairement deux personnes distinctes ; car nul ne s'engendre soi-même. Le Saint-Esprit ne peut être une même personne avec le Père ni avec le Fils qui l'envoient : nul ne s'envoie soi-même.

Le Père est Dieu. La vie éternelle, dit Jésus-Christ en s'adressant à son Père, consiste à vous connaître, vous le seul vrai Dieu.<sup>5</sup>

Le Fils est Dieu. Au commencement était le Verbe, dit saint Jean, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu.<sup>6</sup>

Le Saint-Esprit est Dieu. Il est appelé l'Esprit du Père,<sup>7</sup> l'Esprit du Fils,<sup>8</sup> l'Esprit de vérité qui procède du Père,<sup>9</sup> etc... L'Écriture lui attribue des œuvres qui ne conviennent qu'à une personne divine, comme la création du monde,<sup>10</sup> l'incarnation du Verbe,<sup>11</sup> la consommation du sacrifice du Calvaire,<sup>12</sup> la sanctification de l'homme,<sup>13</sup> et spécialement celle de l'Humanité de Jésus-Christ.<sup>14</sup>

Remarquons en passant, que les merveilles qui s'opérèrent au baptême de Jésus, étaient la figure de celles qui se produisent en notre faveur quand nous sommes baptisés. DIEU LE PÈRE envoie dans nos cœurs l'ESPRIT de son FILS, qui devient en nous Esprit d'adoption et nous rend dignes et capables d'appeler Dieu notre Père.<sup>15</sup>

Naturellement, nous ne savons prier ; l'Esprit-Saint devient en nous Esprit de prière<sup>16</sup> et forme en nous ces gémissements ineffables que Dieu exauce toujours.<sup>17</sup> Enfin, Dieu voyant en nous les membres de son Fils,<sup>18</sup> la chair et les os de son Fils,<sup>19</sup> nous reconnaît authentiquement comme ses enfants bien-aimés et ses héritiers, et nous ouvre sa maison que le péché nous avait fermée.<sup>20</sup> Voilà pourquoi nous sommes baptisés au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

(1) Marc. 12. 29.

(4) Joan. 14. 16.

(7) Matth. 10. 20.

(10) Psal. 32. 6.

(13) Gal. 4. 6.

(16) Zach. 12. 10.

(19) Eph. 5. 30.

(2) Matth. 28. 19.

(5) Joan. 17. 3.

(8) Gal. 4. 6.

(11) Matth. 1. 20.

(14) Luc. 4. 1.

(17) Rom. 8. 26.

(20) Joan. 8. 25.

(3) Joan. 16. 7.

(6) Joan. 1. 1.

(9) Joan. 15. 26.

(12) Heb. 9. 14.

(15) Gal. 4. 6.

(18) 1 Cor. 6. 15.

Dieu ne se révèle à nous que par ses bienfaits! (MATTH. 3. MARC. 1. LUC. 3.)

## Chapitre Deuxième.

*Jésus se retire au désert et y passe quarante jours dans la prière et le jeûne. — Satan lui apparaît et le tente. — Enseignements que nous devons retirer de la conduite du Sauveur en cette circonstance.*

### I

**PLEIN** du Saint-Esprit, Jésus quitta le Jourdain et fut conduit par l'Esprit-Saint au désert (qui s'étend entre Jérusalem et Jéricho), pour y être tenté par le diable. Il y demeura quarante jours et quarante nuits; et il était avec les bêtes sauvages; et il ne mangea rien pendant ces jours, et ces jours écoulés, il eut faim.<sup>1</sup>

Jésus fut plein du Saint-Esprit, plein de grâce dès le premier instant de sa conception, et le baptême de Jean ne lui avait rien donné. Mais comme il est le type et le modèle des élus, il commence aussitôt après son baptême à manifester cette plénitude, afin de nous montrer quel changement le baptême doit produire en nous. Jusqu'ici il s'est comporté comme un homme juste et saint, à la vérité: dorénavant il agira comme le vrai Fils de Dieu. Apprenons de là que nous contractons au baptême l'obligation de cesser d'être des hommes, et de commencer à être en quelque sorte des dieux. Aussi l'Apôtre reprochait-il aux Corinthiens, comme une chose bien honteuse, d'être encore des hommes.<sup>2</sup>

Jésus se retire au désert. Le chrétien doit fuir le monde où tout est convoitise et scandale. Celui qui aime le monde, n'a pas en soi l'amour du Père qui nous a adoptés.<sup>3</sup>

Jésus se livre à un jeûne absolu; la prière est sa seule nourriture. — Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ crucifient leur chair avec toutes ses inclinations; <sup>4</sup> ils doivent prier en tout temps, <sup>5</sup> prier sans se lasser jamais, <sup>6</sup> prier sans interruption. <sup>7</sup>

Jésus jeûne pendant quarante jours. Ce nombre de quarante

(1) Luc. 4. 1. — Matth. 4. 1. — Marc. 1. 13.

(3) I Joan. 2. 15.

(6) Luc. 18. 1.

(4) Gal. 5. 24.

(7) I Thess. 5. 17.

(2) I Cor. 3. 4.

(5) Eph. 6. 18.

est un nombre mystique et spécialement consacré aux œuvres de pénitence, et de préparation à l'union avec Dieu. Les crimes du monde primitif furent lavés par une pluie de quarante jours et de quarante nuits. Au sortir de l'Égypte, les Hébreux errèrent quarante années dans le désert, avant de pouvoir entrer dans la terre promise, et n'eurent d'autre nourriture pendant tout ce temps, qu'un pain tombé du ciel. Moïse obtint du Seigneur les deux tables de la loi par une abstinence de toute nourriture et de toute boisson prolongée pendant quarante jours. Ce fut par un jeûne de même durée qu'Élie mérita de voir Dieu sur le mont Horeb. Les premiers-nés des Juifs étaient présentés à Dieu quarante jours après leur naissance; et Jésus, premier-né d'entre les morts,<sup>1</sup> passa encore quarante jours dans l'exil, avant d'aller présenter à son Père dans sa divine personne, les prémices de l'humanité rachetée.

Rien donc de plus sacré que le jeûne de la sainte quarantaine, établi par les apôtres, à l'imitation de celui du Sauveur, et comme préparation à la grande fête de la Résurrection et au banquet pascal.

## II



PENDANT Satan observait le divin solitaire : il ne l'avait pas perdu de vue un instant depuis les prodiges qui avaient signalé sa naissance; il avait entendu naguère Dieu qui l'appelait son Fils; il reconnaissait en lui le Messie. Un doute lui restait : Jésus était-il Fils de Dieu par nature ou seulement par adoption? Afin de s'éclaircir là-dessus, il résolut de le mettre à l'épreuve. Il se revêtit d'une forme humaine et, feignant peut-être d'être quelque pieux Essénien<sup>2</sup> habitant de ce désert, il s'approcha de lui, lui témoigna une vive compassion pour l'abatement où sa longue abstinence l'avait réduit, et l'engagea à y mettre un terme : - Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il, vous le pourrez sans peine; ordonnez que ces pierres se changent en pains. -

Satan commençait par la tentation de gourmandise, comme il avait fait à l'égard de notre première mère. Car, outre le péché d'irréligion qui résulte de toute communication volontaire avec le démon, c'eût été un péché contraire à la tempérance, de recourir, pour se procurer la nourriture nécessaire, à des moyens suggérés par lui. Si Jésus le faisait, il n'était qu'un homme ordinaire.

Jésus répondit au tentateur : - Il est écrit : L'homme ne vit

(1) Col. 1. 18.

(2) Les Esséniens étaient des solitaires qui menaient une vie austère, à l'imitation des anciens prophètes.

pas seulement de pain, mais aussi de tout ce que produit la parole de Dieu. - Dieu, qui a voulu le besoin où je me trouve, saura bien me conserver la vie par une autre voie que celle que tu me proposes : à condition qu'on le prie, il ne laisse jamais l'homme dans la nécessité de pécher.

À l'amorce de la sensualité, le séducteur de nos premiers parents avait joint l'appât plus puissant de la vaine gloire : - Vos yeux s'ouvriront, vous serez comme des dieux. - Telle fut la seconde épreuve à laquelle Satan soumit le Christ. Chose horrible à dire ! l'esprit maudit osa l'enlever de la montagne dite de la Quarantaine, où, selon la tradition, Jésus se trouvait alors ; il le transporta, à travers une distance de huit lieues environ, dans la ville de Jérusalem, le plaça au faite du temple, et lui dit : - Si vous êtes le Fils de Dieu, précipitez-vous d'ici. Car il est écrit : Il a ordonné à ses anges de vous garder ; ils vous porteront entre leurs bras, de peur que vous ne heurtiez du pied contre la pierre. -

Pourquoi Satan porte-t-il Jésus sur le temple, plutôt qu'à la cime de quelque roc du désert ? Afin qu'il eût de nombreux témoins de l'extravagante action qui lui était proposée. Satan sait bien qu'un des principaux faibles de l'homme est de vouloir attirer, ne fût-ce que par de brillantes folies, les regards de ses semblables.

Jésus eût pu répliquer : Le Fils de Dieu n'a pas besoin de la protection des anges. Il aime mieux rester dans son humble rôle, continuer de nous donner l'exemple de la résistance à la tentation, et se joner jusqu'au bout de la curiosité du tentateur : - Il est écrit aussi, lui répondit-il : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. -

Tenter Dieu, c'est lui demander sans nécessité un miracle, par exemple pour échapper à quelque grand danger corporel ou spirituel auquel on s'expose témérairement.

Furieux d'avoir échoué à deux reprises et enhardi par la modestie et la patience de l'Homme-Dieu, Satan jette le masque : une seconde fois il saisit son antagoniste, et le porte au sommet d'une très haute montagne, que l'on croit être celle qui s'élève à deux milles environ de celle de la Quarantaine. Là, il fait appel à toutes les ressources de son art menteur ; en un clin d'œil, il forme à l'horizon les images séduisantes des villes, des palais, des magnificences de tous les royaumes de l'univers, et des trésors, des délices et des fastueuses grandeurs qui sont l'apanage des rois. - Vois-tu, dit-il à Jésus, tous ces empires ? la libre disposition m'en a été remise ; je les donne à qui il me plaît : eh bien ! ils seront à toi avec toutes leurs splendeurs, si tu veux te prosterner devant moi et m'adorer. -

Jésus lui répondit : - Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. -

Voir l'homme à genoux devant lui, telle fut de tout temps la grande passion de l'ange des ténèbres, comme celle de Dieu est de s'en faire aimer. C'est pour être adoré sous le nom des fausses divinités, que Satan inventa l'idolâtrie. Il se contente même, faute de mieux, d'hommages surpris à l'ignorance et à la simplicité. De là tant de fausses visions, de fausses révélations, de faux miracles au moyen desquels, se transfigurant en ange de lumière, il a trompé et trompe encore de nos jours des âmes qui ne voudraient pour rien au monde communiquer avec cet ennemi de Dieu. Terrassé par la dernière réponse de Jésus, comme autrefois par celles de l'Archange fidèle, le tentateur s'enfuit et - s'éloigna de lui pour un temps. -

## III



L est écrit : - Mon fils, si tu as résolu de te consacrer au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation.<sup>1</sup> - Et encore : - Parce que vous étiez agréable et cher au Seigneur, il a été nécessaire que la tentation vous ait éprouvé.<sup>2</sup> - Et enfin : - Mes frères, croyez que vous avez tout sujet de vous réjouir lorsque vous êtes assaillis de tentations diverses.<sup>3</sup> - Mais rien de plus consolant pour nous dans nos tentations, que de voir le Fils unique de Dieu ne pas dédaigner de se soumettre aux mêmes épreuves pour notre amour.<sup>4</sup>

Il est vrai que pour lui la tentation fut purement extérieure : unie personnellement au Verbe de Dieu, son âme sainte était inaccessible aux suggestions de la convoitise, et sa chair très pure lui était parfaitement soumise. Le moyen pour nous d'avoir quelque part à ce bienheureux privilège, c'est de nous remplir de la connaissance de Dieu, par de saintes lectures, par la méditation de ses grandeurs et de son amabilité, et de nous enflammer de son amour dans l'oraison et dans la dévote réception des sacrements. Nous dirons alors avec David : - Quant à moi, m'attacher, me river à Dieu, voilà mon bien;<sup>5</sup> - et avec saint Cyprien : - Tout est à Dieu, tout est éminemment en Dieu, plaisirs, gloire, richesses. - Celui donc qui possède Dieu, possède tout, et il le possède pour l'éternité, car Dieu est éternel et il se donne éternellement à ceux dont il est aimé. Au contraire, les biens créés s'évanouissent avec la même rapidité que la brillante fantasmagorie évoquée par Satan aux yeux de Jésus. Un saint a dit : - Celui-là est trop avare, à qui Dieu ne suffit. - Un autre a dit mieux peut-être : - L'homme s'avilit quand il admire autre chose que Dieu. - Oui, celui-là se contente de peu, à qui les

(1) Eccli. 2. 1.

(2) Tob. 12. 13.

(3) Jac. 1. 2.

(4) Heb. 4. 15.

(5) Ps. 72. 28.

richesses de la terre suffisent; celui-là est d'un goût bien dépravé, qui échange les délices dont Dieu même se repait, contre des voluptés partagées par les bêtes; et c'est être trop lâche, que d'acheter les applaudissements des hommes au prix de ceux de Dieu, qui dit à tout élu entrant au ciel : *Euge, serve bone et fidelis!* « Bien, mon bon et fidèle serviteur! »

Demeuré seul, Jésus se reporta en un clin d'œil au lieu d'où Satan l'avait enlevé; « et voici que les anges s'approchèrent de lui et lui servirent » non pas un pain terrestre, mais des mets produits par la parole de Dieu.

L'amer et fugitif plaisir du péché n'est rien en comparaison du bonheur dont Dieu inonde une âme à l'issue d'une grande tentation qu'elle a surmontée : « Je donnerai, dit-il, je donnerai au vainqueur une manne cachée.<sup>1</sup> » Si vous avez goûté au premier, goûtez aussi au second, et faites votre choix pour l'avenir. *Gustate et videte.*<sup>2</sup> (MATTH. 4. MARC. 1. LUC. 4.)

### Chapitre Troisième.

*Interrogé solennellement par les envoyés des pontifes, Jean-Baptiste confesse qu'il n'est pas le Christ, dont il ne se croit pas digne d'être le plus infime serviteur.*

#### I



ESUS avait été baptisé le sixième jour de janvier, s'était aussitôt après rendu au désert, et y était resté quarante jours, c'est-à-dire jusqu'au quinze de février. De là, il était allé passer quinze jours à Nazareth auprès de sa Mère.

Or, le premier mars, son Précurseur lui rendit un témoignage plus solennel et plus authentique que jamais. « Les Juifs envoyèrent à Jean-Baptiste des prêtres et des lévites chargés de lui demander : Qui êtes-vous? »

Cette question, tout homme est en droit de l'adresser à quiconque enseigne une doctrine nouvelle, ou se présente comme chargé d'une mission extraordinaire. « Qui êtes-vous, de quel droit et au nom de qui enseignez-vous? que prétendez-vous enfin? » C'est la question que les nations tudesques ont oublié de poser à Luther, à Calvin, à Zwingle. Il est vrai que ce n'était guère nécessaire, et qu'ils eussent pu juger ces arbres à leurs fruits.

Il est probable que cette solennelle ambassade fut envoyée

(1) Apoc. 2. 17.

(2) Ps. 33. 9.

à Jean par les grands-prêtres, qui étaient alors Anne et Caïphe,<sup>1</sup> hommes superbes, qui, bien loin de donner au peuple l'exemple de la piété en recevant, comme avait fait Jésus, le baptême de pénitence, prenaient au contraire ombrage de la popularité du saint Précurseur. Sa vie angélique leur ôtait tout prétexte d'accusation; en l'interrogeant publiquement, ils espéraient peut-être l'amener à se donner pour le Messie, et le confondre ensuite en présence de tout le peuple, en lui disant : Vous n'êtes qu'un imposteur, car le Messie doit naître de David, et vous êtes de la famille d'Aaron. Quoi qu'il en soit, leur droit était de l'interroger, vu surtout qu'à cette époque plusieurs faux Messies s'étaient élevés. Aussi, comme plus tard Jésus, Jean répondit nettement à leurs inquisitions. Et il le fit avec d'autant plus de joie, que l'occasion était plus belle de faire connaître aux chefs religieux d'Israël Celui dont la gloire lui était plus chère que sa propre vie.

- Et il confessa la vérité, et il ne la nia point, et il confessa qu'il n'était point le Christ. -

- Et ils lui demandèrent : Qui êtes-vous donc? êtes-vous Elie? Et il dit : Je ne le suis pas. — Etes-vous le prophète? Et il répondit : Non. -

Ils lui demandent s'il est Elie, parce que ce prophète doit réparaître avant le second avènement du Sauveur, et qu'ils confondaient ce second avènement, qui sera tout de gloire, avec le premier, qui devait être tout d'humilité et de souffrance. Ils lui demandent s'il est le prophète, parce qu'ils s'imaginaient que le Christ serait accompagné d'un prophète qui porterait la parole en son nom, comme Aaron-faisait à l'égard de Moïse. Jean était prophète, mais il n'était pas ce prophète : il devait montrer Jésus, non parler en sa place.

- Ils lui dirent donc : Dites-nous qui vous êtes, afin que nous portions votre réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même? -

- Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit Isaïe le prophète. -

## II



ES prêtres et ces lévites étaient de la secte des Phari-siens et très instruits dans les saintes lettres. Or ils avaient lu dans Ezéchiel : « Je verserai sur vous une onde pure et vous serez purifiés de toutes vos souillures :

(1) Luc. 3. 2. Le premier était beau-père du second. Il n'y avait proprement qu'un grand-prêtre; mais Anne, qui avait été déposé par les Romains, jouissait toujours d'une grande considération, et continuait de gouverner sous le nom de son gendre.

et je vous donnerai un esprit et un cœur nouveaux.<sup>1</sup> - Le baptême de la loi nouvelle était clairement désigné dans ces mots, et personne ne doutait que le Christ seul pouvait l'instituer. Trompés dans leur espoir d'accuser Jean de blasphème, les envoyés croyaient donc tenir le moyen de le convaincre d'usurpation sacrilège, et tout à la fois de justifier leur propre indifférence à l'égard de son baptême, et de détruire son autorité sur le peuple. C'est pourquoi ils lui demandèrent :

« Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le prophète? »

« Moi, répondit-il, je baptise dans l'eau; » c'est-à-dire : Je confère un baptême sans vertu. Non content d'avoir, par cette humble réponse, brisé entre leurs mains l'arme dont ils s'approprièrent à le frapper, il leur apprend que, s'il n'est pas le Christ, il en est du moins le héraut; et il en parle dans les termes les plus propres à leur inspirer le désir de le connaître :

« Je baptise dans l'eau; mais au milieu de vous est quelqu'un que vous ne connaissez point ;

« C'est Celui qui doit venir après moi, mais qui est tellement élevé au-dessus de moi, que je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. »

C'était leur dire clairement que le Christ était déjà en Judée. Mais ils étaient venus, non point en vue de connaître le Christ, mais dans le but de perdre Jean-Baptiste. Désespérant d'y réussir, ils ne le questionnèrent pas davantage, ni ne lui demandèrent où se trouvait le Christ, ni qui il était.

C'était la même indifférence que lors de la venue des mages à Jérusalem. Ils portèrent la réponse du Précurseur aux pontifes, qui songèrent dès lors à trouver d'autres moyens de se défaire de lui.

« Ces choses, ajoute l'Évangile, se passèrent à Béthanie (ou Bethabara), au delà du Jourdain où Jean baptisait.<sup>2</sup> - (JOAN. I.)

(1) Ez. 36. 25.

(2) Il y avait deux Béthanie, distinguées en hébreu par une orthographe différente : l'une en Judée, non loin de Jérusalem, était le séjour habituel de Lazare et de ses sœurs; l'autre en Pérée, sur la rive orientale du Jourdain, s'appelait aussi Bethabara, nom qui signifie *Lieu du passage*, comme Béthanie signifie *Lieu des bateaux*, parce que l'on y passait le Jourdain.



## Chapitre Quatrième.

*Nouveau témoignage de saint Jean-Baptiste. — Première vocation d'André et de Jean. — Mystère de la grâce. — Vocation de Simon. — « Tu es Simon, et tu l'appelleras Pierre. » — Vocation de Philippe et de Nathanaël.*

### I



PENDANT Jean-Baptiste brûlait d'attacher ses nombreux disciples à la personne du Sauveur, et de fonder la gloire de ce divin Ami sur les ruines de la sienne. Jésus allait lui en donner l'occasion. Le lendemain de l'ambassade des Juifs, il se rendit à Bethabara; et d'aussi loin que Jean le vit, il entra dans un transport pareil à celui qui l'avait fait tressaillir dans le sein de sa mère :

- Voici, s'écria-t-il, voici l'Agneau de Dieu, celui qui porte le péché du monde! -

Voici l'Agneau véritable, celui dont l'Agneau pascal n'était que l'emblème; l'Agneau dont les prophètes nous ont tant vanté la mansuétude et la patience; l'Agneau qui fut immolé en figure depuis l'origine du monde! — Agneau de Dieu!... ce doux nom est resté à Jésus: disciple de Jean-Baptiste, Jean l'apôtre se plaira à désigner ainsi, dans l'Apocalypse, son Maître bien-aimé; et chaque jour, au sacrifice de la loi nouvelle, l'Eglise répètera en s'adressant à la divine hostie: - Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous! -

Mais écoutons encore le bienheureux Précurseur, et admirons les efforts de son zèle pour amener ses auditeurs à la foi et à l'amour dont les ardeurs le consomment :

« Voilà Celui de qui je vous disais : Après moi vient un homme qui m'est supérieur, parce qu'il était avant moi. »

Révélation implicite de la divinité de l'Agneau : car Jean est de six mois l'aîné de Jésus; comment donc Jésus était-il avant lui, sinon par sa génération éternelle?

Mais n'est-ce pas l'amitié qui inspire le Précurseur? n'est-il aucun compromis entre le fils d'Elisabeth et le Fils de Marie?

Jean a prévu l'objection, il va y répondre :

« Et moi, je ne le connaissais pas; mais afin qu'il soit manifesté à Israël, je suis venu baptiser dans l'eau. » — Il ajouta :

« J'ai vu l'Esprit-Saint descendre du ciel sous la forme d'une colombe et demeurer sur lui. Et moi, je ne le connaissais pas; mais le même qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui

sur qui tu verras l'Esprit-Saint descendre et s'arrêter, c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et moi j'ai vu, et je me porte témoin que Celui que vous voyez, est le Fils de Dieu. »

## II



JÉSUS dira plus tard : « Nul ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire.<sup>1</sup> » Cette vérité nous est rendue sensible dans l'occurrence présente. Qui n'eût cru qu'après ce discours de Jean-Baptiste, proclamant que Jésus est le Messie si vivement attendu, révélant, ce qui jusque-là était resté obscur pour les Juifs, qu'il est le Fils unique de Dieu, qui n'eût cru, disons-nous, que les disciples du saint Précurseur allaient, selon son désir, courir unanimement à Jésus? Il n'en fut pourtant rien : ce jour là encore, Jean prêcha dans le désert, et Jésus demeura seul. Pourquoi? parce que le Père n'avait attiré personne à lui.

Pour que l'homme croie en Jésus, espère en Jésus, aime Jésus et se décide à le suivre, ce n'est pas assez qu'un autre homme, fût-ce Jean-Baptiste, lui parle; il faut encore que le Père lui fasse entendre sa voix secrète, sa voix douce comme le gémissement du zéphir dans le feuillage,<sup>2</sup> et qui néanmoins brise, quand elle veut, les cédres du Liban.<sup>3</sup> Aussi longtemps que le Père se tait, l'homme peut bien entendre la voix de l'homme, la voix de la chair et du sang, mais il ne comprend pas, ou bien il comprend sans être touché; ou du moins, s'il est touché, il n'est pas attiré. La parole de l'homme est une parole morte; celle du Père est seule vivante, efficace;<sup>4</sup> elle a seule la vertu d'éclairer l'esprit de manière à ouvrir le cœur, à entraîner la volonté. C'est pourquoi, félicitant de sa foi le chef des apôtres, le divin Maître lui dira : « Tu es heureux, Simon, parce que, non pas la chair et le sang, mais mon Père m'a révélé à toi!<sup>5</sup> »

S'il en est ainsi, dira quelqu'un, Dieu n'a pas le droit de me reprocher ma vie coupable ni de m'en punir : car, si je ne vais pas à Jésus, c'est que je ne suis pas attiré. — Le Docteur de la grâce lui répond : « Vous n'êtes pas attiré? priez afin de l'être; » dites avec l'Épouse des cantiques : *Tirez-nous, et nous courrons, charmés par l'odeur de vos parfums.*<sup>6</sup> Car Jésus a dit : « Qui-conque demande, reçoit;<sup>7</sup> » et encore : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.<sup>8</sup> » Il n'excepte rien, il n'excepte personne, remarque saint Alphonse. Si donc, avec un ardent désir d'être exaucé, vous dites au Père :

(1) Joan. 6. 44.

(2) III Reg. 19. 12.

(3) Ps. 28. 5.

(4) Heb. 4. 12.

(5) Matth. 16. 17.

(6) Cant. 1. 3.

(7) Matth. 7. 8.

(8) Joan. 16. 23.

« Attirez-moi, » n'en doutez pas, vous serez attiré, comme vont l'être deux des disciples de Jean-Baptiste.

## III

**L**E lendemain. Jean se trouvait encore (au bord du Jourdain) avec deux de ses disciples. Et voyant passer Jésus : « Voilà, dit-il, l'Agneau de Dieu! » — Et cette fois, ce peu de mots suffirent :

« Les deux disciples l'entendirent et ils suivirent Jésus. »

Pourquoi? parce que l'homme n'avait plus parlé seul; ils avaient entendu la voix du Père; et dès lors ils avaient compris, ils avaient été touchés, émus, attirés, entraînés. « Vous montrez un rameau vert à une brebis, dit saint Augustin, et elle vous suit. » Ainsi, quand le Père nous montre, nous révèle son Fils, nous sommes infailliblement attirés à son Fils. *Tout* qui entend la voix de Dieu et est instruit par lui, vient à moi, dit Jésus.<sup>1</sup> — *Tout qui entend* : il n'est donc point d'exception; lorsque Dieu le veut, il nous attire. Et pourtant il ne nous ôte pas notre liberté; il ne nous traîne pas à son Fils : c'est nous qui allons, qui courons, non seulement volontiers, mais encore librement à lui : « Tout qui entend la voix de Dieu, *vient* à moi. » Dieu, qui est l'auteur du cœur humain, qui a formé chacun en particulier,<sup>2</sup> sait en manier les ressorts avec un art si délicat, qu'il le décide sans le violenter.

Fidèles à une première grâce, les deux disciples vont, comme toujours, en recevoir une plus puissante. Jésus ne repousse jamais une âme qui va à lui.<sup>3</sup> Se retournant vers eux, et attachant sur eux ce regard qui, selon saint Jérôme, fascinait les cœurs :

« Que cherchez-vous? » leur demande-t-il.

Heureux l'homme qui, à cette question, peut répondre en toute vérité : Vous seul, Seigneur! Car qui le cherche sincèrement le trouve sans peine;<sup>4</sup> et il trouve en lui tous les biens.<sup>5</sup>

Telle était bien la disposition des deux disciples; et Jésus le savait; il les interroge néanmoins afin d'entrer en propos avec eux.

« Seigneur, répondent-ils, où demeurez-vous? » Ils veulent l'entretenir à loisir. Jésus les invite à le suivre sur-le-champ :

« Venez et voyez. — Et ils s'y rendirent, et ils virent où il demeurait; et ils demeurèrent ce jour-là auprès de lui. »

On était à la dixième heure, deux heures environ avant le coucher du soleil. Jésus ne manqua, envers ses heureux hôtes, à

(1) Joan. 6. 45.

(2) Ps. 32. 15.

(3) Joan. 6. 37.

(4) Sap. 1. 2.

(5) Exod. 33. 19.

aucun des soins usités chez les Juifs : il leur donna à se laver les pieds, si toutefois il ne les leur lava de ses propres mains ; il leur fit partager le frugal souper que sa Mère peut-être lui avait préparé ; il les servit lui-même. L'Évangile atteste que c'était sa coutume.<sup>1</sup>

Mais il ne se borna pas à leur donner la nourriture du corps, le pain qui périt ; il leur servit encore le pain qui demeure<sup>2</sup> et l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ;<sup>3</sup> il les enivra de l'abondance de sa maison.<sup>4</sup> Quelle douce soirée, s'écrie saint Augustin, quelle heureuse nuit ils passèrent en la compagnie du Fils de Dieu !

Quels étaient ces deux disciples, ces deux premières conquêtes de Jésus ? L'un, répond saint Jean l'évangéliste, était André, frère de Simon. Il ne nomme pas l'autre : pourquoi ? parce que c'était lui-même, répondent les saints Pères.

Combien il importe de répondre à une première inspiration venue du Ciel ! C'est ainsi que Jean et André méritèrent ce merveilleux enchaînement de grâces qui les transformèrent, eux, pauvres bateliers de Galilée, en pêcheurs d'hommes,<sup>5</sup> en apôtres de l'Agneau, en fondements de Sion la céleste.<sup>6</sup>

## IV



ANDRÉ va s'essayer tout d'abord au nouveau métier auquel il est appelé ; et son premier coup de filet en vaudra mille. Il a un frère, nommé Simon, esprit droit, cœur de flamme : il ne se donnera nul repos qu'il ne l'ait gagné à Jésus. Il le cherche, le rencontre, et lui dit en l'abordant : - Nous avons trouvé le Messie. -

Et, avec cette promptitude qui fait le charme particulier de son caractère, Simon prie aussitôt son frère de le lui faire voir.

- Et André le conduisit à Jésus ; et Jésus arrêtant sur lui son regard, lui dit : - Tu es Simon, fils de Jonas ; tu t'appelleras Céphas. - C'est-à-dire, comme Jésus l'expliquera plus tard : Tu seras le principal fondement de mon Eglise, mais un fondement inébranlable ; c'est pourquoi tu porteras le nom de *Céphas*, qui veut dire *Pierre*, *Rocher*.

Tous les siècles ont justement admiré le mot sublime de la Genèse : - Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. - Nous avouons admirer plus encore le mot de Jésus : - TU ES SIMON, FILS DE JONAS, ET TU T'APPELLERAS PIERRE. - C'est une des plus étonnantes révélations de la divine intelligence et de la volonté créatrice de Jésus-Christ.

(1) Luc. 22. 27.

(2) Joan. 6. 27.

(3) Joan. 4. 14.

(4) Ps. 35. 9.

(5) Marc. 1. 17.

(6) Apoc. 21. 14.

De part et d'autre nous reconnaissons la même autorité suprême, la même puissance du Verbe qui parle à ce qui n'est pas,<sup>1</sup> et le fait surgir à l'existence. Mais, dans le premier cas, le Verbe parlait à un néant inerte et partant sans résistance, et n'avait d'ailleurs aucun obstacle à surmonter. Ici, c'est bien encore à un néant qu'il s'adresse : car qui était Simon, le pêcheur de Bethsaïdé, pour devenir la personnalité quasi divine que nous appelons Pierre? Mais ce néant n'était pas inerte : il avait la faculté de résister aux conseils divins, de faillir à sa haute vocation. Restera-t-il fidèle à son Maître jusqu'à la fin? ne sera-t-il pas de ceux qui le quitteront bientôt, choqués par l'obscurité de certains dogmes enseignés par lui? Ne retournera-t-il pas à sa chaumière et à sa barque, quand il le verra méprisé, honni, rejeté par la Synagogue et par tout le peuple, et enfin pendu comme un scélérat?

Mais il ne s'agit pas seulement ici du fils de Jonas. Dans sa personne, Jésus entend encore parler à tous les hommes, si divers de nationalité, de naissance, de caractère, d'éducation, qui doivent lui succéder jusqu'à la fin des temps, et dont quelques-uns sans doute n'auront pas toutes les vertus exigées par leur suprême dignité. Tous ces hommes seront-ils des Céphas, du moins quant aux conditions essentielles? Et puis le déchaînement des passions humaines, et les efforts de Satan, et la loi de la décadence, loi fatale dont aucune des choses du temps n'est exempte, rien de tout cela ne parviendra-t-il jamais à ensevelir Pierre sous les ruines de l'édifice qu'il est appelé à soutenir?

Non! non! au seuil même de son entreprise, Jésus a tout prévu; et bien loin de s'en étonner, il fait, dès maintenant, tout rentrer dans son plan : persécutions sanglantes du dehors et discordes intestines, épreuve de la pauvreté et de l'oppression, épreuve plus redoutable encore de l'opulence et d'une puissance sans limites, hommages empressés des rois et des peuples, et leurs plus sacrilèges attentats; indifférence enfin et refroidissement général de la foi. En s'attaquant à Pierre, toutes ces choses ne feront que l'affermir; et les siècles les plus mauvais seront témoins de sa plus majestueuse fixité, de la plus éclatante efflorescence de sa gloire. Il en sera ainsi, parce que le Verbe, qui a commandé aux ténèbres d'enfanter la lumière,<sup>2</sup> a dit au fils de Jonas et, en lui, à chacun de ses successeurs : - Simon, tu t'appelleras Pierre! -

(1) Rom. 4. 17.

(2) II Cor. 4. 6.

## V



**A**CHIEVONS, d'après l'Évangile de saint Jean, l'histoire de la première vocation des Apôtres.

- Le lendemain, Jésus voulut se rendre en Galilée et il trouva Philippe et il lui dit : Suis-moi.

- Or Philippe était de Bethsaïde, ville d'André et de Pierre. -

Philippe eut donc le premier la gloire d'être appelé immédiatement par Jésus; il n'hésita ni à croire en lui ni à le suivre. Et désireux aussitôt de faire partager son bonheur à son ami Nathanaël, il le cherche, le trouve et lui dit :

- Celui dont parlent Moïse dans la loi et les prophètes dans leurs écrits, nous l'avons trouvé : C'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. -

Nathanaël était probablement celui que les autres Évangélistes appellent Barthélemy, et qui fut l'un des douze apôtres. C'était un homme droit et incapable de dissimuler sa pensée.

- De Nazareth? répondit-il; peut-il de là sortir quelque chose de bon? — Viens, lui répliqua Philippe, et vois! -

Philippe ne doutait pas que son ami ne subit, lui aussi, l'heureuse séduction du regard et de la parole du Maître. Ce fut ce qui arriva. En le voyant venir, Jésus dit d'un ton familier :

- Voici vraiment un Israélite, en qui il n'est point d'astuce.

Surpris de s'entendre caractériser si justement par un homme qu'il rencontrait pour la première fois,

- Où avez-vous appris à me connaître? - lui demanda Nathanaël.

- Et Jésus lui répondit : - Je t'ai vu lorsque tu étais sous le figuier, avant que Philippe t'appelât. -

En lui spécifiant une circonstance particulière où il n'a pu le voir sans miracle, Jésus lui prouve qu'il est plus qu'un homme ordinaire. Aussi, justifiant l'éloge qu'il vient de recevoir, Nathanaël n'hésite pas un instant à se rendre :

- Maître, s'écrie-t-il, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël! -

Cet acte de foi ne restera pas sans récompense : une augmentation de lumière en sera le prix : - Celui qui possède déjà recevra encore, et il sera dans l'abondance.<sup>1</sup> - Jésus lui répondit :

- Parce que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier, tu crois en moi; eh bien! tu verras de plus grandes choses. - Et il ajouta : - En vérité, en vérité, je vous le dis, bientôt vous verrez le ciel ouvert sur la tête du Fils de l'homme, et les anges de Dieu qui en descendront et y remonteront. -

(1) Matth. 25. 29.

Les Évangélistes ne nous apprennent pas en quelle circonstance les deux nouveaux disciples furent favorisés de cette vision. Mais en attendant que cette promesse s'accomplisse, ils vont être témoins d'un premier miracle qui dissipera de leur esprit jusqu'à la dernière ombre de doute, creusera un abîme entre leur foi et l'incrédulité des orgueilleux pharisiens, des pontifes ambitieux et jaloux, et les attachera, de cœur au moins, mais sans retour, à la personne sacrée de Jésus. (JOAN. I.)

## Chapitre Cinquième.

*Noces de Cana. — Dans quel but Jésus assiste à ces noces avec sa Mère. Changement de l'eau en vin. — Effets de ce miracle.*

### I



Le troisième jour (après la vocation d'André et de Jean, et par conséquent le cinquième de mars), il se fit des noces à Cana de Galilée; et la Mère de Jésus en était; Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.

Jésus s'y rendit en vue d'honorer le mariage, institué par le Créateur du genre humain, et qu'il voulait élever à la dignité de sacrement; mais il s'y rendit aussi, pensons-nous, dans un autre but que nous allons dire.

Ces noces sont restées célèbres parce que Jésus y fit, à la prière de sa Mère, son premier miracle: et ce miracle est l'un des faits évangéliques qui ont le plus contribué à mettre en lumière la puissance secourable de Marie, et l'office qu'elle remplit dans le mystère de la prédestination des élus. Or, la dévotion que l'Eglise, les saints et tous les vrais fidèles ont de tout temps professée envers la bienheureuse Vierge, est une chose de la plus haute importance, et qui tient aux entrailles mêmes de la piété chrétienne; cette dévotion occupe le premier rang après celle qui a pour objet la personne de l'Homme-Dieu; elle en découle naturellement; et, ajoutons-le, elle sert puissamment à l'entretenir dans les âmes. Car l'expérience le prouve, ces deux formes de la piété sont solidaires l'une de l'autre; elles fleurissent ou se flétrissent invariablement dans la même proportion.

Nous ne saurions donc douter que Jésus, qui savait quel prodige il allait opérer à ce banquet, ne s'y soit rendu en bonne partie pour y manifester non seulement sa propre gloire, mais

encore celle de sa Mère, et nous y révéler cette vérité si lumineusement établie depuis par les saints docteurs, à savoir que toute grâce nous vient par l'intercession de cette puissante Médiatrice.

## II



LA famille des jeunes époux n'était sans doute pas riche ; d'ailleurs les invités étaient assez nombreux, et chez les Juifs, les solennités nuptiales duraient sept jours.<sup>1</sup> On conçoit donc sans peine que, comme le rapporte saint Jean, le vin soit venu à manquer. Les gens de la maison en avertirent Marie, dont la sagesse et le noble cœur avaient depuis longtemps conquis l'estime générale de sa parenté et de ses connaissances. Elle ne pouvait manquer d'être touchée de leur embarras et de la confusion des époux. De son côté, l'Esprit-Saint, qui présidait nécessairement à un banquet où se trouvaient Jésus, Marie et les futurs apôtres, instruisit sa bien-aimée Epouse de l'intention dans laquelle il avait ménagé cette réunion d'abord, et puis l'incident qui semblait fait pour en troubler la joie. Quant à Jésus, il ne pouvait quitter ceux qui l'avaient invité à leurs noces, sans les inviter à son tour aux siennes, dont les préparatifs se faisaient déjà ; il devait y attirer en particulier le jeune époux, que l'on croit être Simon de Cana, l'un des douze apôtres. Enfin Marie, la Mère de l'Epoux céleste, devait naturellement prendre ici l'initiative, en procurant à ses hôtes et à leurs convives, non pas tant le vin de la vigne, que le vin nouveau de la foi, sans laquelle on ne peut entrer aux noces de l'Agneau. Un miracle était donc nécessaire. Marie n'hésitera pas à le demander. Elle s'approche de son Fils, et se penchant à son oreille :

- Ils n'ont point de vin, - lui dit-elle.

Marie a parlé à Jésus comme à son Dieu, puisqu'elle lui a demandé une œuvre divine. Jésus lui répondra comme Dieu :

- Qu'y a-t-il entre vous et moi, femme ? mon heure n'est pas encore venue. -

Par cette réponse, Jésus voulait instruire, non pas Marie, dont la foi lui était connue, mais les autres convives, et leur apprendre que, dans les œuvres qui concernaient le royaume de Dieu, il n'écouterait jamais la voix de la chair et du sang, mais se conformerait exactement à la volonté de son Père.

Nous avons dit que Jésus parle comme Dieu : autrement, Marie eût pu lui répliquer, remarque saint Bernard : Il y a entre vous et moi, ce qu'il y a entre un fils et sa mère. Mais Jésus parle comme Dieu, et par conséquent l'apparente sévérité de sa

(1) Judic. 14. 12.



réponse n'a rien qui doive nous scandaliser : entre une créature, si sainte soit-elle, fût-ce Marie, et le Créateur, la distance reste toujours infinie. D'ailleurs, si Marie sait qui est Jésus, et qu'il est capable de faire le miracle qu'elle réclame de lui en vue de sa gloire, je veux dire en vue de la gloire de Jésus même; Jésus aussi sait qui est Marie, et qu'elle est capable de se prêter sans trouble ni tristesse à la leçon si nécessaire qu'il veut nous donner... Mais quoi! cette réponse, au premier abord si humiliante pour Marie, ne servira en réalité qu'à la couvrir de gloire aux yeux de l'univers! En effet, la distance infinie qui la sépare de Jésus, elle la franchira par la puissance de sa médiation; et si l'heure des miracles n'est pas encore venue, eh bien! elle la fera devancer; et il restera acquis, et les anges et les hommes et les esprits infernaux sauront que, ni au ciel ni sur la terre, il n'est rien d'impossible à Marie, si ce n'est ce qui n'est point possible à Dieu!

## III



MARIE se tient si assurée d'être exaucée, qu'elle appelle les serviteurs; et, leur indiquant son Fils :

« Faites, leur dit-elle, tout ce qu'il vous dira. »

C'était une manière respectueuse de dire à Jésus lui-même : Je sais que vous êtes mon Dieu; c'est pourquoi je vous demande ce qui dépasse la puissance humaine; à votre tour souvenez-vous de la promesse que vous avez faite à votre petite créature de ne jamais rien lui refuser; et faites ce qu'elle vous demande.

« Or il y avait là six urnes de pierre, servant aux purifications d'usage chez les Juifs, et contenant chacune de deux à trois mesures.

« Jésus leur dit : Emplissez d'eau ces urnes; et ils les emplirent jusqu'au bord.

« Et il leur dit : Puisez maintenant et portez au maître d'hôtel.<sup>1</sup> Et ils le firent. »

Le maître d'hôtel ne savait d'où venait ce vin, et n'avait rien remarqué de ce qui venait de se passer. Lors donc qu'il eut goûté de ce vin miraculeux, il le trouva excellent, et témoigna à l'époux son étonnement de ce que, contrairement à l'usage, il avait réservé le meilleur vin pour la fin du repas.

« C'est ainsi, conclut saint Jean, que Jésus fit à Cana le premier de ses miracles et qu'il manifesta sa gloire — c'est-à-dire sa puissance et sa divinité. — Et ses disciples crurent en lui. — Simon-Pierre, Jean, André, Philippe et Nathanaël, qui croyaient déjà, furent confirmés dans leur foi; Simon de Cana, et plusieurs

(1) C'est-à-dire à celui qui préside au banquet.

autres, peut-être les deux Jacques et Thaddée y furent amenés.

Et, ajouterons-nous, tout cela fut le fruit d'une prière de Marie. (JOAN. 2.)

## Chapitre Sixième.

*Jésus chasse du temple ceux qui le profanaient par le trafic. — Il prédit sa mort et sa résurrection. — Sa divine assurance. — Naïve véracité de l'Évangéliste.*

### I

**D**E Cana, Jésus retourna probablement à Nazareth ; et de cette dernière ville il - descendit, dit saint Jean, à Capharnaüm, - non encore pour s'y établir, mais pour y faire de nouvelles conquêtes. Il s'y rendit - avec sa mère et ses frères, - c'est-à-dire avec Jacques le Mineur, Jude ou Thaddée, Joses et Simon, tous fils de Cléophas, lequel était frère de saint Joseph. Ils étaient donc cousins de Jésus ; et nous savons que les Israélites donnaient le nom de frères à tous leurs proches. Le Sauveur était aussi accompagné de ses disciples nommés plus haut. Il ne séjourna que peu de jours à Capharnaüm.

« Comme la fête de Pâques approchait, Jésus se rendit à Jérusalem.

« Et il trouva dans le temple des gens qui y vendaient des bœufs, des brebis et des colombes, et des changeurs assis à leurs comptoirs. »

Les bœufs, les brebis et les colombes se vendaient aux Juifs venus de loin pour la fête, et qui voulaient offrir des sacrifices. On pense que les changeurs leur donnaient de la monnaie juive pour les monnaies étrangères apportées par eux de tous les points de l'univers.

Exercés dans le lieu saint, ces trafics, indifférents en eux-mêmes, étaient une profanation. Jésus n'en put supporter la vue. Armé de quelques cordes réunies en forme de fouet, il chassa du temple tous ces vendeurs, avec leurs brebis et leurs bœufs. Il jeta à terre la monnaie des changeurs et renversa leurs tables.

« Et à ceux qui vendaient des colombes, il dit : Emportez d'ici ces choses ; ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. »

Saint Jérôme regarde avec raison cette expulsion des mar-

chands comme l'un des plus étonnants miracles de Jésus-Christ. Comment, se demande-t-il, nul d'entre eux n'osa-t-il alors lui résister, si ce n'est que tous étaient subjugués par le feu divin qui brillait dans ses yeux et par la majesté de toute sa personne ?

## II

**C**E ne fut toutefois pas la seule preuve qu'il donna de sa divinité en cette circonstance. Les Juifs, c'est-à-dire sans doute les prêtres, humiliés de la leçon indirecte qu'il leur faisait en face du peuple, et jaloux de l'autorité qu'il s'attribuait à leurs dépens dans le temple, les prêtres, disons-nous, lui demandèrent un miracle en confirmation de la qualité d'envoyé de Dieu qu'il paraissait prendre.

- Jésus leur répondit en ces termes : Détruisez ce temple, et moi je le relèverai en trois jours. -

S'imaginant que Jésus leur parlait du temple matériel reconstruit et embelli à si grands frais par Hérode-le-Grand, les Juifs lui répliquèrent : - On a mis quarante-six années à bâtir ce temple ; et toi, en trois jours tu le rebâtiras ?

- Or, remarque saint Jean, il parlait du temple de son corps. - qui était éminemment le temple de Dieu.<sup>1</sup>

A propos de cette réponse du Sauveur, nous pourrions dire ce que diront plus tard les serviteurs des pontifes envoyés pour le saisir : - Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là.<sup>2</sup> - Jésus prédit une chose que nul mortel ne pouvait savoir naturellement, vu qu'elle dépendait de la libre volonté des Juifs, à savoir, la mort violente qu'ils devaient un jour lui donner : - Détruisez ce temple. - Chose non moins étonnante, il prédit sa résurrection, il en assigne le temps ; mais, ce qui met le comble à la merveille, il ajoute qu'il se ressuscitera lui-même, par sa propre vertu : - Et moi, je le relèverai en trois jours. - Si donc sa prédiction se vérifie, s'il est mis à mort par les Juifs, si surtout il ressuscite au bout de trois jours, il faudra reconnaître qu'il est pour le moins prophète. Mais s'il a dit vrai en annonçant sa résurrection, il a dit vrai aussi en affirmant qu'il se ressusciterait lui-même ; et s'il se ressuscite lui-même, il sera nécessaire de reconnaître qu'il est Dieu.

Admirons encore avec quelle divine assurance Jésus va au devant de la mort cruelle qui lui est réservée. Il la prévoit avec toutes ses circonstances dès le début, et il la veut ; il en fait le couronnement de toute sa vie publique : il ne la fuit pas comme un homme qui la redoute ; il ne la brave pas comme un homme qui désespère d'y échapper : il s'y achemine d'un pas sûr et

(1) Col. 2. 9.

(2) Joan. 7. 46

mesuré : tant que l'heure où il a résolu de la subir n'est pas venue, il déjoue toutes les embûches de ses ennemis, et rend vaines toutes leurs violences; et enfin il arrive à ce grand dénouement juste au moment où il a terminé sa tâche, accompli la dernière des prophéties qui le regardent; et il se couche sur sa croix comme, à la fin de sa journée, le moissonneur se couche sur son lit.

Les disciples, observe saint Jean, ne comprirent la parole de leur divin Maître qu'après l'avoir vu ressuscité. Cet aveu naïf de l'ignorance des apôtres par un apôtre, est un précieux garant de la véracité du narrateur, et répond au grossier mensonge des gardes du tombeau de Jésus, lesquels, corrompus par l'argent des pontifes, allèrent dire dans tout Jérusalem : « Ses disciples l'ont enlevé pendant que nous dormions.<sup>1</sup> »

Le disciple bien-aimé ajoute que, pendant cette fête de Pâques, un grand nombre de Juifs crurent en Jésus, et reconnurent en lui le Christ, en voyant ses miracles. Et cependant, « Jésus ne se fiait pas à eux; » il ne les admettait pas dans son intimité, ne leur découvrait pas les profonds mystères du royaume de Dieu, « parce qu'il connaissait tous les hommes,.... et savait ce qui était dans l'homme. » Il savait que leur foi faible et inconsistante ne tiendrait pas contre la parole insidieuse et les menaces de ses ennemis.

Toutefois, parmi ces âmes encore faibles et chancelantes, il y avait des élus : nous en verrons un au chapitre suivant. (JOAN. 2.)

## Chapitre Septième.

*Entretien avec Nicodème. — Le Baptême de régénération. — L'Incarnation du Verbe, ou la divinité de Jésus-Christ. — La Rédemption du monde par la croix. — Pourquoi l'on ne croit pas.*

### I



NICODÈME était un homme droit, sincère ami de la vérité, mais timide et indécis. Les miracles de Jésus, spécialement celui qui avait mis en émoi les pontifes et les autres chefs du peuple, c'est-à-dire l'expulsion des marchands, l'avaient vivement frappé : Jésus était

(1) Matth. 28. 15.

vraiment un envoyé de Dieu, il fallait croire à sa parole. Néanmoins Nicodème n'osait se déclarer ouvertement pour lui, de peur d'encourir les railleries et l'animadversion de ses collègues, les membres du Grand Conseil. Afin donc de connaître la doctrine de Jésus sans se compromettre, il vint le trouver la nuit. Et Jésus, qui n'éteignait jamais la mèche fumante, l'accueillit avec bonté, et ne lui reprocha point sa pusillanimité.

« Rabbi, lui dit Nicodème, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous instruire. Car nul ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. — C'était dire : Me voici prêt à vous croire : indiquez-moi la voie qui mène au royaume de Dieu. Jésus lui répondit :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Nul ne peut voir le royaume de Dieu à moins de naître une seconde fois. »

Il ne fait d'exception pour personne, pas même pour les plus petits enfants. C'est donc que tout homme est souillé par le fait de sa naissance; et Nicodème le savait : il avait lu au psaume 50 : « J'ai été conçu dans l'iniquité. » Mais que cette souillure contractée dans la première naissance, dût être effacée dans une seconde naissance, c'était là un mystère qui excédait la science du docteur, vieilli cependant dans l'étude des Livres saints : « Comment, répliqua-t-il, un homme peut-il naître lorsqu'il est déjà vieux ? » — Jésus va le lui apprendre :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui ne renait de l'eau et de l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. »

Dans sa première génération, l'homme est conçu par sa mère dans l'iniquité, et reçoit de son père un sang impur, une nature dégradée, impropre au royaume de Dieu. Dans sa régénération, l'eau, qui lui tient lieu de mère, le purifie de l'iniquité par la vertu de la parole de vie; et l'Esprit-Saint, qui est comme son père, lui communique, selon le mot de saint Pierre, la nature divine.<sup>1</sup> Et ainsi l'homme renait, « non plus du sang, ni de la convoitise, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu; <sup>2</sup> il est donc enfant de Dieu et héritier du royaume de Dieu. »

Ces mystères étaient trop relevés pour l'esprit du pharisien habitué à ne considérer dans les Ecritures que l'écorce de la lettre. Aussi n'y ajoutait-il qu'une foi médiocre : « Comment ces choses peuvent-elles se faire ? » Il s'excuse de son incrédulité sur son ignorance; alors qu'il faudrait, à l'exemple des enfants, croire sur parole un Maître si supérieur, un Maître qui d'ailleurs n'affirme que ce qu'il a vu.

Au lieu de s'arrêter à lui expliquer ce point de doctrine, Jésus l'humilie en lui reprochant son peu de pénétration, en l'avertissant que ce qu'il vient de lui révéler est à peine l'alpha-

(1) 11 Petr. 1. 4.

(2) Joann. 1. 13.

bet de sa science. Par là il le dispose à cette docilité, à cette enfance spirituelle si nécessaire pour entrer au royaume des cieux.<sup>1</sup>

« Quoi! vous êtes docteur en Israël, et vous ignorez ces choses?

« En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que nous vous enseignons, nous le savons; et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu; et vous ne recevez pas notre témoignage!

« Si vous ne croyez pas, alors que je vous dis les choses terrestres, comment croirez-vous si je vous dis les célestes? »

Combien de Nicodèmes se font gloire aujourd'hui de ne pas croire, sous prétexte qu'ils ne comprennent pas, et taxent d'absurdité une religion dont ils ignorent jusqu'aux premiers rudiments!

## II

**M**AIS Jésus ne laisse pas respirer son élève : afin d'achever de le confondre et de le rendre ainsi plus souple, il aborde les choses célestes; il lui révèle qu'il n'est pas seulement l'envoyé de Dieu, mais encore son Fils unique, égal à Celui qui l'a engendré. Si Nicodème ne le croit pas, qui croira-t-il? quel maître plus éclairé attendra-t-il? Qui montera au ciel pour en rapporter la science et la lui enseigner? Car

« Personne n'est monté au ciel, si ce n'est Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel. »

Cette majesté d'expressions et la forme énigmatique du discours étaient bien faites pour rabaisser les prétentions du maître en Israël, et lui faire sentir sa petitesse en face de Jésus. Dans ces trois courtes propositions, Jésus renferme toute la doctrine sur le profond mystère de l'Incarnation.

Il aimait à s'appeler Fils de l'homme par humilité, et pour exprimer son amour fraternel envers ceux dont il avait pris la fragile nature. Il semble se servir ici de cette désignation, afin de rendre plus mystérieuse la communication qu'il fait à Nicodème.

« Personne n'est monté au ciel. » Le ciel est partout où Dieu se montre à découvert : les anges, où qu'ils aillent, sont toujours au ciel, parce que partout ils voient Dieu. Or, jusqu'à ce jour, aucun homme n'avait vu Dieu, ni ne pouvait le voir.<sup>2</sup>

« Si ce n'est..... le Fils de l'homme. »

En tant que Fils de l'homme, Jésus est monté au ciel au moment de sa conception, puisque son âme sainte fut à l'instant unie au Verbe, et par là-même admise à la contemplation de la divine essence et de toute vérité.

« Celui qui est descendu du ciel. » En tant que Dieu, Jésus est descendu du ciel sur la terre lorsqu'il s'est incarné; non pas qu'il

(1) Matth. 18. 3.

(2) Joan. 1. 18. — 1 Tim. 6. 16. — Ex. 33. 20.

ne fût pas d'avance sur la terre, lui qui est partout; non pas qu'il ait cessé d'être au ciel; mais parce que, par le moyen de son humanité, il commença d'occuper sur la terre un lieu déterminé : - Et le Verbe se fit chair, dit saint Jean, et il habita parmi nous. -

- Le Fils de l'homme qui est dans le ciel. - Ces mots expriment admirablement la dualité de natures et l'unité de personne en Jésus-Christ. Il était au ciel par sa divinité; il était sur la terre par son humanité; il était à la fois au ciel et sur la terre, parce que, comme Fils de Dieu et comme Fils de l'homme, il n'était qu'une seule et même personne divine.

## III



CHIEVANT de répondre à la question que Nicodème lui avait implicitement adressée, Jésus lui révèle le moyen choisi par la bonté divine pour sauver les hommes. Ce moyen, c'est la mort en croix de son Fils : qui-conque aura foi en lui sera admis à la vie éternelle. Mais par la foi, il entend, comme la suite le montre clairement, non une foi morte et stérile, mais une foi vivante, qui opère par la charité<sup>1</sup> et qui, selon le mot de saint Jacques, se manifeste par les œuvres.<sup>2</sup>

- Et de même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut qu'ainsi soit élevé le Fils de l'homme :

- Afin que tout qui croit en lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.

- Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais arrivent à la vie éternelle.

- Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais afin que par lui le monde soit sauvé. -

Jésus a prédit naguère aux Juifs qu'il sera mis à mort par eux; il prédit maintenant le genre de mort qu'ils lui feront subir : ils l'éleveront et l'attacheront sur un gibet, comme Moïse a attaché et élevé le serpent d'airain sur un poteau.<sup>3</sup> Or, la vue du serpent d'airain guérissait les Hébreux de la morsure des serpents de feu; ainsi, en regardant par la foi Jésus crucifié, nous serons guéris de la blessure mortelle que nous a faite en Adam le serpent du paradis terrestre. — Grand motif de méditer assidûment la passion du Sauveur! — Jésus semble s'étonner de l'amour de son Père envers nous : - Car Dieu a tellement aimé le monde...! - La mesure de cet amour est en effet l'amour dont il aime son Fils, puisqu'il le livre à la mort pour nous délivrer de la mort. Aussi Jésus dira un jour à son Père : - Faites que le monde sache que vous les aimez comme vous m'aimez moi-même.<sup>4</sup> -

(1) Gal. 5. 6.      (2) Jac. 2. 18.      (3) Num. 21. 8.      (4) Joan. 17. 23.

## IV

**F**IN, pour amener Nicodème à mettre fin à ses hésitations, et à se séparer franchement et nettement de ses collègues, il lui parle du jugement terrible réservé à ceux qui refusent de croire au Fils de Dieu, et lui découvre la raison vraie de leur incrédulité.

- Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas, est déjà jugé parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu.

- Or, voici quel est ce jugement (le motif de la condamnation) : c'est que la Lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises.

- Car tout qui fait mal, hait la lumière et ne s'approche pas de la lumière, de peur que ses œuvres ne lui soient reprochées. -

- Toujours, observe saint Alphonse, la mauvaise vie fut le grand obstacle à la foi. - On refuse de croire à l'Évangile, non parce que les dogmes en sont obscurs, mais parce que, de ces dogmes découle rigoureusement une morale sévère et gênante pour les sens et pour les passions. Si Jésus-Christ s'était contenté de la soumission de l'intelligence, ou bien n'eût enseigné qu'une morale vague, indéterminée, telle que la veulent nos modernes *libéraux*, il n'eût eu que peu d'ennemis. Car nos soi-disants *libres-penseurs* sont moins difficiles qu'ils ne le prétendent en fait de croyances ; et les systèmes ignobles auxquels ils adhèrent, en vue de se soustraire aux doctrines si lumineuses, si logiques de l'Évangile, exigent une foi, ou plutôt une crédulité bien autrement robuste que les mystères de l'Évangile.<sup>1</sup>

Mais ceux qui font le mal ne se contentent pas de fuir la lumière : ils la haïssent, parce qu'elle trouble leur honteux sommeil : c'est pourquoi ils cherchent à l'éteindre. De là les persécutions sanglantes de l'Église pendant les premiers siècles ; de là aujourd'hui cette persécution sourde et d'autant plus perfide contre le clergé catholique. Ce sera la gloire éternelle et aussi la marque distinctive de la vraie Église, d'avoir eu de tout temps

(1) Quand je crois que Dieu a créé et gouverne le monde, qu'il est l'auteur du Christianisme, le rémunérateur de la vertu et le vengeur du vice, qu'il assiste continuellement son Église et l'empêche de tomber dans l'erreur, etc., je fais un acte de foi ; mais cet acte de foi est souverainement conforme à la saine raison, au témoignage des plus nobles penseurs, des penseurs vraiment libres, de ceux qui n'ont pas intérêt à combattre la vérité. Peut-on dire la même chose de l'acte de foi que font ceux qui admettent sans surveiller la formation et la conservation de l'univers par une puissance aveugle, l'origine simienne de l'homme, le darwinisme, la métempsychose, la matérialité du principe pensant, etc ?



pour ennemis les ennemis de la lumière et des vrais intérêts de l'humanité.

« Mais celui qui fait le bien (ou qui est désireux de commencer à le faire), vient à la lumière, de manière qu'il devient manifeste que ses actions sont faites en Dieu (conformes à la loi de Dieu). »

Cet entretien ne fut pas perdu pour Nicodème. Sans doute, longtemps encore il luttera contre le respect humain, et n'osera se déclarer ouvertement pour le Fils de l'homme; mais après l'avoir vu élevé de terre comme le serpent du désert, il rompra définitivement avec ses ennemis, et voudra partager avec Joseph d'Arimathie l'honneur de lui donner la sépulture. (JOAN. 3.)

## Chapitre Huitième.

*Jésus commence à conférer le Baptême. -- Jalousie des disciples de saint Jean. — Magnifique témoignage rendu par lui à Jésus, et son incarcération par Hérode.*

### I



PRÈS avoir célébré à Jérusalem la fête de Pâques, Jésus se rendit avec ses disciples dans un endroit de la Judée qui n'est pas nommé; et il les chargea dès lors de conférer son baptême à ceux qui croyaient en lui. Comme ils n'étaient encore revêtus d'aucun caractère sacré, on en conclut, et l'Eglise l'enseigne, que les simples fidèles peuvent baptiser en cas de besoin.

Cependant Jean avait quitté Bethabara et s'était établi à Ennom, près de Salim, sur la rive occidentale du Jourdain, et à peu de distance de l'endroit où ce fleuve sort du lac de Galilée. Il continuait de donner son baptême qui, en attirant les foules lui fournissait l'occasion de leur prêcher la pénitence, et d'user de sa grande autorité pour les envoyer à l'Agneau de Dieu. Mais quoi qu'il pût dire, ses disciples en grand nombre s'obstinaient à le suivre. Ils s'imaginaient que leur maître chéri n'exaltait Jésus à son propre détriment, que par une excessive modestie; ils ne pouvaient se figurer un homme plus saint que lui et plus digne de leur confiance. Loin de vouloir le quitter pour s'attacher à Jésus, ils regardaient d'un œil jaloux les premiers succès de celui-ci, et sa popularité naissante qui menaçait d'éclipser la gloire de leur maître.

Ces secrets sentiments devaient éclater et donner lieu à Jean-Baptiste de manifester une fois de plus son humilité, sa cons-

tance, son amour pour le Verbe incarné, et de rendre à cette vraie Lumière du monde un nouveau et magnifique témoignage.

## II



QUELQUES Juifs, probablement de ceux qui avaient déjà été baptisés par les disciples du Sauveur, entrèrent à ce sujet en conversation avec quelques disciples de Jean; et sans doute ne leur cachèrent pas leur préférence pour ce nouveau baptême. De là une polémique où les derniers n'eurent naturellement pas le dessus. Mortifiés de ce qu'ils regardaient comme un affront pour leur maître et par suite pour eux, ils allèrent le trouver et lui dirent avec émotion :

- Rabbi, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise et tous vont à lui. -

Ils accusent Jésus tout à la fois d'ingratitude et d'usurpation, et tentent d'éveiller dans leur maître la jalousie qui les travaille eux-mêmes : - Tous vont à lui! -

La grande âme du fils de Zacharie était bien supérieure à ces mesquines pensées! En répondant à leurs plaintes, il s'efforça d'élever leurs vues à la hauteur des siennes, et de les déterminer à se donner enfin à Jésus.

Il leur fait remarquer d'abord que ce serait un grand crime à lui de vouloir, en se préférant à Jésus et en lui disputant les cœurs des hommes, s'attribuer la qualité et l'office de Messie. - Vous-mêmes, ajoute-t-il, vous m'êtes témoins que je vous ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais seulement son précurseur. - Pour mieux adoucir ensuite leurs cœurs aigris par le dépit, et leur rendre aimable ce Jésus dont la gloire les offusque, il le leur représente sous une image devenue célèbre dans tout le Nouveau Testament : Jésus est l'Époux venu du ciel pour s'unir, se fiancer à l'humanité régénérée. Qu'ils ne s'étonnent donc pas si les âmes vont à Jésus : c'est qu'elles ont reconnu en lui l'Époux! Quant à Jean-Baptiste, il n'est que l'ami de l'Époux, ou le paranymphe chargé de le présenter à l'épouse. C'est ce qu'il a fait jusqu'à cette heure; porter les hommes à croire en Jésus et à l'aimer, telle a été la fin de tous ses travaux, de toute son existence. Maintenant donc qu'il voit l'épouse aller à l'Époux, et qu'il entend la voix de celui-ci, c'est-à-dire le bruit de sa gloire, peut-il s'en affliger? il s'en réjouit au contraire et sa joie est à son comble. Tout est accompli pour lui, et son rôle est fini. - Désormais, ajoute-t-il, il faut que je diminue, et que lui grandisse.<sup>1</sup> -

(1) Joan. 3. 25. sqq.

Après cela, il s'élève plus haut : c'est peu pour lui que l'on aime son divin Maître : il veut qu'on l'adore. Plein de l'Esprit-Saint, il parle de la divinité de Jésus en des termes qui sont comme l'écho des paroles de Jésus à Nicodème. « Celui qui vient d'en haut est au-dessus, non seulement de moi, mais de tous. Moi, je ne suis qu'un enfant de la terre, et je ne parle qu'un langage bas et terrestre ; Lui, il vient des cieux, il dit les choses célestes, pour les avoir vues et entendues ; il parle les paroles de Dieu même : il est donc nécessaire de l'écouter et de le croire. Il est le Fils bien-aimé du Père, qui a tout remis entre ses mains : il est donc nécessaire de se soumettre à son autorité. » Une étroite émulation a fait dire aux disciples de Jean : « Tous vont à lui ! » le zèle et l'amour font dire à Jean lui-même : « Personne ne l'écoute ! » Il termine par un trait énergique et propre à leur faire une impression profonde : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais celui qui refuse de croire et de se soumettre au Fils, ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.<sup>1</sup> » (JOAN. 3.)

L'Évangile ne nous dit pas quel fut l'effet de ce discours de saint Jean ; nous savons seulement qu'un bon nombre de ses disciples lui demeurèrent attachés jusqu'à sa mort. Or, il ne les repoussait pas, de peur de les fixer irrémédiablement dans leur obstination, et de les jeter dans le parti positivement hostile à Jésus.

On voit par là combien les Juifs, bien que préparés de si longue main, et par leur histoire, et par leurs prophètes, et par leur religion, à la venue du Messie, étaient d'une conquête difficile à la foi en lui. Les livres de Moïse et des autres prophètes, l'Évangile, le livre des Actes des apôtres et leurs épîtres, enfin ce que nous savons de ce peuple par l'histoire, attestent que c'était bien le peuple le moins crédule et le plus indocile qu'il y eût dans l'univers. Dieu a voulu que les premiers témoins de la divinité de Jésus-Christ et les premiers prédicateurs de l'Évangile aient été tirés de cette nation, afin que l'on ne pût pas à bon droit leur reprocher de s'être laissé halluciner par de faux miracles et séduire par un imposteur.

## III



QUANT à saint Jean-Baptiste, la prédiction qu'il venait de faire en parlant de lui-même : « Il faut que je diminue, » ne devait pas tarder à s'accomplir. Ce grand homme ne se bornait pas à prêcher la foi en Jésus-Christ ; il savait aussi tonner contre le vice, et nous savons déjà qu'il n'épargnait pas les grands.

(1) Joan. 3. 31. sqq.

Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, avait enlevé Hérodiade, femme de son frère Philippe, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide. Sachant combien le scandale est contagieux quand il tombe de si haut, Jean ne cessait de déclamer contre cette union incestueuse et adultère, et contre tous les autres excès du tyran ; il le blâmait même en face, et lui disait : « Il ne vous est pas permis de retenir la femme de votre frère.<sup>1</sup> » En cela, il était le devancier des papes et des évêques, toujours si soucieux de la sainteté du mariage chrétien, et qui se sont exposés aux plus graves complications afin de la sauvegarder. Hérode ne put supporter cette courageuse liberté de langage ; instigué sans doute par sa complice, et aussi, paraît-il, par les pharisiens et les sadducéens, qui ne pardonnaient pas à Jean les sévères leçons qu'il leur avait faites, le méchant prince ajouta, dit saint Luc, un nouveau crime à tous ses crimes : il fit arrêter le saint prophète, et le fit jeter en prison, dans la forteresse de Machéronte, selon Josèphe. Il couvrit ce forfait, qui devait le rendre odieux à son peuple, du prétexte tant de fois employé depuis par les tyrans jaloux de l'influence des hommes apostoliques, qu'il s'assemblait trop de monde autour de Jean, qu'il pouvait en résulter des troubles, des conflits, etc... Ainsi le rapporte l'historien que nous venons de nommer. Digne fils de celui qui avait tenté de faire périr le Christ, il eût bien désiré verser le sang du Précurseur, et l'impure Hérodiade l'y excitait ;<sup>2</sup> mais, ajoute saint Matthieu, il craignait le peuple, qui regardait Jean comme prophète.<sup>3</sup>

Le but providentiel de cette arrestation fut de mettre fin au baptême de Jean-Baptiste, et de disposer ses disciples à passer à Jésus. Quand le soleil se montre à l'horizon, l'étoile du matin disparaît. (MATTH. 14. MARC. 6. LUC. 3.)

(1) Marc. 6. 18.

(2) Marc. 6. 19.

(3) Matth. 14. 5.

## Chapitre Neuvième.

*Jésus en voyage vers la Galilée, passe par la Samarie. — La ville de Sichar. — Le puits de Jacob. — Entretien avec la Samaritaine. — Leçon de zèle aux apôtres. — Jésus passe deux jours à Sichar, dont les habitants reçoivent la foi.*

### I



ANDIS que les pontifes et les scribes se félicitaient de l'incarcération du saint Précurseur, on alla les avertir que Jésus de Nazareth s'était mis, de son côté à baptiser, et que déjà il exerçait sur le peuple une puissance d'attraction plus grande que n'avait fait Jean lui-même. Ils se souvenaient, d'un autre côté, de l'avoir vu dernièrement s'arroger le pouvoir de réformer les abus tolérés par eux dans le temple. Voyant donc en lui un rival redoutable, on ne peut guère douter qu'ils n'aient songé d'abord à le faire arrêter par Pilate, gouverneur de Judée, sous le même prétexte de paix publique.

Jésus résolut de se soustraire à ce danger. Ce n'est pas qu'il n'eût pu annoncer l'Évangile en face et en dépit des pharisiens et de Pilate; mais l'Agneau de Dieu ne voulait pas braver ses ennemis; il voulait, au contraire, épuiser avec eux les voies de la douceur, de l'humilité, et nous donner un grand exemple de ces vertus. Il céda donc à l'envie; et suivi de ses chers disciples, il se remit en route vers la Galilée, où Pilate n'avait aucune autorité.

Or, il lui fallait traverser la Samarie. Cette contrée était habitée, depuis la destruction du royaume d'Israël, par des Assyriens que Salmanazar y avait établis, en remplacement des Israélites emmenés captifs par lui. Ils avaient, presque dès l'abord, embrassé le culte du Dieu de Jacob, sans toutefois renoncer à leurs superstitions; et ils le servaient dans un temple bâti par Sanaballat sous le règne de Darius, dernier roi des Perses; ils lisaient et vénéraient les livres de Moïse, et se prétendaient issus de Jacob aussi bien que les Juifs. Mais ceux-ci les avaient en horreur comme des hérétiques, et ne voulaient avoir aucune relation avec eux; dire à quelqu'un : « Vous êtes un samaritain, » était chez eux le comble de l'injure.

Sur le chemin que suivait le Sauveur, se trouvait la ville de Sichar. C'était l'antique et célèbre Sichem, bâtie au pied du

fameux mont Garizim, et pleine de souvenirs. Jacob avait vécu de longues années avec sa famille dans les champs d'alentour, alors qu'elle était encore habitée par les Chananéens; il y avait creusé un puits; deux de ses fils, Lévi et Siméon, avaient surpris et massacré les habitants de Sichem, pour venger l'insulte faite à Dina leur sœur. Au moment de mourir en Egypte, le saint patriarche, qui savait que toute la Palestine était due à sa postérité, avait légué Sichem et son territoire, comme surcroît d'héritage, à Joseph, son fils bien-aimé. Sur ce territoire se trouvait la double caverne achetée par Abraham aux Sichimites,<sup>1</sup> et où il reposait, avec Sara son épouse, et son fils Isaac; Jacob y avait déposé les restes de Lia, sa première femme, et lui-même y avait été enseveli par les pieuses mains de Joseph, accompagné de tous ses frères et d'un grand cortège d'Égyptiens;<sup>2</sup> enfin Josué y avait enfermé les os de Joseph emportés d'Égypte par Moïse.<sup>3</sup> Sous Roboam, fils de Salomon, Sichem était devenue la capitale des dix tribus révoltées. Sur le mont Garizim, où s'élevait maintenant le temple schismatique, et sur le mont Hébal, qui en est voisin, Josué avait fait, par ordre du Seigneur, une seconde et solennelle publication de la loi, obligeant tout le peuple à prononcer des bénédictions sur les fidèles observateurs, et des malédictions sur les transgresseurs de chaque commandement, à mesure qu'ils étaient proclamés par les lévites.<sup>4</sup>

La population de Sichem ou Sichar paraît s'être distinguée encore du reste des Samaritains par une conduite plus répréhensible. L'auteur de l'Écclésiastique l'appelle *une nation qui n'est pas une nation, et une nation insensée*; il la met au-dessous des Philistins.<sup>5</sup> Or, dans le grand cantique qu'il chanta un instant avant de monter sur le mont Nébo pour y mourir, Moïse, prophétisant déjà l'endurcissement des Juifs et la conversion des Gentils, avait dit au nom du Seigneur: « Ils ont provoqué ma jalousie en adorant un Dieu qui n'est pas un Dieu; ils ont excité ma colère par leurs vaines superstitions; et moi, je provoquerai leur jalousie en adoptant *une nation qui n'est pas une nation*; j'exciterai leur colère en comblant de bienfaits *une nation insensée*.<sup>6</sup> » — Persécuté en Judée par les chefs de son peuple, Jésus venait, ce semble, à Sichar, préluder à l'accomplissement de cette fameuse prédiction.

Il arriva aux environs de Sichar vers l'heure de midi, et s'arrêta près du puits de Jacob, et

« Fatigué du voyage, il s'assit au bord du puits, » en attendant ses disciples, qui s'étaient rendus à la ville pour y acheter des vivres. Or, avant même de goûter le pain que les Sichimites

(1) Gen. 23. passim.

(2) Gen. 50. 13.

(3) Jos. 24. 32.

(4) Deut. 27.

(5) Eccli. 50. 28.

(6) Deut. 32. 21.

lui vendaient à prix d'argent, il voulait leur donner gratuitement le lait et le miel de sa doctrine.<sup>1</sup>

## II

**U**NE Samaritaine arrive, qui venait puiser de l'eau. - C'est une femme aux mœurs légères, Jésus le sait; cinq fois répudiée, elle vit maintenant dans des nœuds illégitimes : que de raisons pour l'Agneau sans tache de s'éloigner avec horreur! Mais non, il est venu sauver ce qui était perdu; <sup>2</sup> il ramènera au bercail cette brebis doublement égarrée; il fera plus : par elle, il y en attirera une foule d'autres.

Voyons avec quel art divin il va travailler à cette conversion, et comme il sait accommoder sa parole aux circonstances. Au savant Nicodème il a parlé la langue austère et sublime de la science; avec l'ignorante étrangère, il usera du langage simple et imagé qui rend sensibles les choses spirituelles.

Afin d'entrer en conversation avec elle, il lui demande à boire. Mais, au lieu de lui rendre ce léger service, elle raille Jésus de ce que, lui juif, il veut se mettre en relation avec une samaritaine. Jésus n'insistera pas; aussi bien, c'est moins d'eau que de son salut à elle qu'il a soif. Or, il ne peut rien qu'en faveur de ceux qui ont eux-mêmes soif de la justice; et cette soif-là est inconnue à la pauvre infidèle. Jésus va l'éveiller en elle :

« Si tu savais le don de Dieu, et quel est Celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'eût donné une eau vive. »

Le don de Dieu, c'est Jésus lui-même. Connaître Jésus, la puissance et la bonté de Jésus, lui demander ses grâces, les recevoir, voilà en trois mots l'économie du salut; voilà, pour le dire en passant, l'utilité de l'oraison mentale. Par la méditation, nous arrivons à la connaissance de Jésus; le connaissant, nous le prions; et tout qui demande reçoit.

La majestueuse bienveillance qui respire dans les paroles de Jésus, fait impression sur la samaritaine; elle commence à soupçonner en lui plus qu'un homme ordinaire; déjà elle lui donne le titre honorifique de Seigneur. Mais elle ne peut imaginer où il prendrait cette eau vive qu'il lui offre. « Car d'un côté, dit-elle, vous n'avez pas de quoi puiser, et ce puits est profond. » Aussi bien vous ne parlez pas d'une eau de puits, mais d'une eau vive, et sans doute meilleure que celle-ci. Qui donc seriez-vous? Jacob notre père n'a pas eu d'autre eau que celle de ce puits : il en a bu, lui, ses enfants et ses troupeaux. « Êtes-vous plus grand que lui? »

(1) Is. 55. 1.

(2) Luc. 19. 10.

Afin de la confirmer dans la pensée qu'il est plus grand que Jacob, et de l'amener en même temps à demander de l'eau vive qu'il ne donne qu'à ceux qui la demandent, Jésus va lui vanter les merveilleuses vertus de cette eau :

- Tout qui boira de l'eau de ce puits, aura encore soif; mais celui qui aura une fois bu de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais plus soif; mais l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui une fontaine d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle. -

Les jouissances terrestres ne servent qu'à irriter la convoitise; celui qui s'en repait est comme un homme altéré, qui boit en songe, et qui, à son réveil, est aussi altéré que jamais.<sup>1</sup> Salomon en est témoin. L'eau de la grâce peut seule satisfaire notre soif de bonheur. Dénudé de toutes choses sur un aride rocher, mais ivre de cette boisson céleste, François Xavier s'écrie : « C'est assez, Seigneur, c'est assez ! » Toute âme au reste qui a en elle la grâce, possède Dieu; et à qui possède Dieu, rien ne manque, dit sainte Thérèse. Celui qui a bu de l'eau de la grâce, n'aura plus jamais soif, parce que, de sa nature, cette eau est incorruptible; elle est en nous une fontaine qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, où elle nous emporte avec elle, et où elle se transforme en la lumière de gloire, pour rendre notre rassasiement complet et immortel : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.*<sup>2</sup>

Mais la samaritaine est incapable encore d'élever ses pensées à ces hauteurs. Cependant, elle croit déjà que son interlocuteur est un envoyé du ciel, et assez puissant pour lui donner d'une eau qui la désaltérera une fois pour toutes, et la dispensera de venir chaque jour avec fatigue puiser à la fontaine de Jacob. Elle lui adresse la prière que lui-même lui avait suggérée :

« Seigneur donnez-moi de cette eau. -

Elle ne sait ce qu'elle demande, et pourtant elle sera exaucée : Jésus va lui faire connaître le don de Dieu.

- Va, appelle ton mari et reviens ici. -

— « Je n'ai point de mari. »

— « Tu dis bien;... car tu as eu cinq maris; et l'homme avec qui tu vis maintenant, n'est pas ton époux. »

Loin de s'irriter de ce reproche, la pécheresse fait l'aveu de sa honte :

- Seigneur, je vois que vous êtes prophète. »

Et aussitôt, sortant de la question, elle l'interroge sur la grande querelle qui divise les Juifs et les Samaritains, à savoir : si c'est à Jérusalem, ou bien sur le mont Garizim, qu'il faut offrir à Dieu le sacrifice.

Jésus lui répond que les Juifs sont dans le vrai; mais que l'heure vient, et est déjà même arrivée, où un culte en esprit et en vérité, seul digne d'un Dieu qui est esprit, sera substitué aux

(1) Is. 29. 8.

(2) Ps. 16. 15.



sacrifices charnels ; et que ce culte ne sera plus attaché ni au mont Garizim ni à celui de Sion. Les sacrifices tout matériels de la loi ancienne n'étaient que des figures et des ombres, incapables d'honorer Dieu ni de sanctifier l'homme, comme le dit saint Paul ; celui de la loi nouvelle, lequel, selon la prophétie de Malachie, s'offre dans tous les lieux,<sup>1</sup> est seul un sacrifice spirituel, puisque la victime en est une personne divine ; c'est un sacrifice en vérité, puisqu'il honore Dieu d'une manière digne de lui, et purifie l'homme de toutes ses souillures.

La samaritaine ajoute une foi entière à la prédiction de Jésus. Mais elle s'en remettra, sur ces graves questions, aux décisions du Christ. Car « je sais qu'il vient, dit-elle ; et quand il sera venu, il nous apprendra toutes choses.<sup>2</sup> » Par cette réponse, elle promettait foi et obéissance au Sauveur : il était donc temps qu'il se fit connaître à elle :

« Je le suis, moi qui te parle. »

### III

**C**ETTE déclaration inattendue inonde de joie la pauvre pécheresse ; au repentir de ses désordres vient se joindre dans son âme l'espoir d'en recevoir le pardon par le moyen de Celui qui, connaissant sa mauvaise vie, l'a traitée avec tant de bonté : déjà elle brûle de le faire connaître à ses concitoyens. Elle laisse son vase au bord du puits ; elle laisse même Jésus pour Jésus ; elle court en toute hâte à la ville ; et à tous ceux qu'elle rencontre :

« Venez, dit-elle, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ ? »

Elle la donne à sa parole cette tournure dubitative, non pour exprimer un doute qui est loin de sa pensée, mais de peur de révolter les esprits par un ton trop décisif : qu'ils viennent, qu'ils voient par eux-mêmes ; qu'ils écoutent les discours de cette divine bouche : et, elle en est sûre, ils resteront convaincus comme elle. Le succès de sa prédication dépasse ses espérances ; un grand nombre de Sichimites la croient sur parole, s'assemblent et sortent en foule, comme un troupeau longtemps abandonné, et qui voit venir à lui son pasteur.

(1) Mal. 1. 11.

(2) Nous avons dit que les Samaritains lisaient le Pentateuque de Moïse ; le temps de la venue du Messie y était clairement marqué : il devait venir, avait dit Jacob, lorsque le sceptre sortirait de Juda.

## IV

**C**EPENDANT les disciples venaient d'arriver avec des provisions; et ils étaient étonnés de voir leur Maître s'entretenir avec cette femme. Toutefois, — telle était leur vénération envers lui — « nul ne se hasarda à lui demander : Que lui voulez-vous, et pourquoi lui parlez-vous? » Mais après le départ de l'heureuse néophyte, voyant qu'il ne touchait pas aux mets apportés par eux,

« Maître, lui dirent-ils, mangez. »

Jésus trouve là l'occasion de leur donner une leçon de zèle, et de faire passer dans leurs âmes la charité qui lui fait oublier, à lui, les plus pressants besoins du corps :

« J'ai à manger un aliment que vous ne savez pas. »

Etonnés, les disciples se demandent entre eux à mi-voix : « Lui aurait-on apporté à manger » pendant notre absence?

« Ma nourriture, leur répond-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. »

Faire l'œuvre de Dieu, c'est travailler au salut de l'homme, telle est par excellence l'œuvre de celui que le psalmiste appelle « le Dieu qui sauve; » et c'est le sens du nom de Jésus. Il continue :

« Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois d'ici à la récolte des blés? Et moi, ajoute-t-il, — en leur indiquant peut-être du geste les Samaritains qui sortaient en rangs serrés de la porte de Sichar; — et moi, voici ce que je vous dis : Levez les yeux et voyez : les moissons blanchissent déjà, et n'attendent plus que la faux. »

## V

**P**ENDANT que Jésus parlait ainsi, les Samaritains, gagnés à la foi par la parole de la femme, arrivaient et se pressaient autour de lui. Avec quelle joie il les accueillit!

« Ils le prièrent de s'arrêter parmi eux; et il y demeura deux jours.

« Et un nombre beaucoup plus grand furent amenés à la foi par sa parole; et ils disaient à la femme :

« Ce n'est plus sur ta parole que nous croyons; car nous-mêmes l'avons entendu, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

Il est infiniment probable qu'avant de quitter Sichar, Jésus fit baptiser ceux qui avaient reçu la foi. Quant à l'heureuse femme qui avait servi d'instrument à cette conversion, elle ne reçut pas en vain les eaux vives de la grâce. Nous lisons au martyrologe

Romain, sous la date du 20 mars, le nom de Photina, de ses deux fils Victor et Joseph, et de ses sœurs, tous martyrisés à Carthage. Au rapport de Baronius, le martyrologe grec, qui les cite à la même date, nous apprend que cette Photina est notre samaritaine. (MATTH. 4. MARC. 1. JOAN. 4.)

## Chapitre Dixième.

*Un prince Juif amené à la foi par la guérison de son fils. — Foi admirable du Centurion. — Foi non moins admirable de la Chananéenne. — Jésus se fixe à Capharnaüm.*

### I



RÉCÉDÉ de la renommée des prodiges opérés par lui à Jérusalem pendant la fête, et dont les Galiléens avaient été témoins. Jésus fut accueilli par ceux-ci avec faveur, mais non avec l'empressement et l'amour que lui avaient montré les bons Samaritains.

S'étant arrêté à Cana, où il avait fait son premier miracle, il vit venir à lui un prince accouru de Capharnaüm, pour le supplier de se rendre auprès de son fils malade et à toute extrémité.

« Si vous ne voyez pas des miracles, lui répondit Jésus, vous ne croirez point. »

Le Verbe incarné n'a pas prononcé ici-bas une parole qui n'eût pour fin notre instruction. Par cette réponse, qui peut paraître sévère, adressée à un père affligé, il nous apprenait à demander une foi vive, fondement de toute justice, plutôt que le soulagement de nos peines temporelles, et à fonder notre croyance sur sa parole plutôt que sur des prodiges. — Mais si cet homme, qui attendait avec confiance de Jésus-Christ la guérison miraculeuse de son enfant, est néanmoins accusé de manquer de foi, qu'en sera-t-il de nous qui, bien mieux instruits de la puissance et de la bonté du Sauveur, ne savons lui demander avec la même confiance les grâces même les plus nécessaires à notre salut? — Et cependant la foi de ce prince était imparfaite, parce qu'il ne croyait pas que Jésus pût guérir son fils à distance, ni surtout qu'il pût ressusciter un mort. C'est pourquoi il insiste : « Seigneur, descendez avant que mon fils meure. » En un mot, il ne croyait pas Jésus fils de Dieu. Jésus va lui prouver qu'il l'est :

« Allez, votre fils est plein de vie. »

Cette parole produisit à l'instant deux effets également merveilleux : elle fit pénétrer la santé dans les membres de l'enfant, et une plus vive lumière dans l'âme du père. Le prince crut à cette parole, dit saint Jean, et la preuve en est qu'il repartit sur-le-champ pour Capharnaüm. Ce n'était pourtant pas encore cette foi qui justifie le pécheur au moyen de la charité dont elle est la racine, mais c'était un grand acheminement à cette foi consommée. En effet, apprenant le lendemain, à son arrivée chez lui, que son fils avait été délivré de la fièvre, juste à l'heure où Jésus lui avait dit : « Allez, votre fils est guéri, » il crut, ajoute saint Jean, ainsi que toute sa maison. Que crut-il ? ce que sans doute il n'avait pas eu jusqu'à ce moment, à savoir que Jésus était le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Le divin Maître n'avait donc usé d'un langage austère à l'égard de cet homme, que pour l'amener au chemin du salut. Le bon Pasteur avait vu en lui une de ses brebis, et savait qu'elle reconnaîtrait sa voix.<sup>1</sup> (MATTH. 4. MARC. 1. LUC. 4. JOAN. 4.)

## II



DE cet épisode, il est intéressant et instructif d'en rapprocher deux autres, arrivés plus tard, mais également propres à nous inspirer une profonde estime pour la vertu de foi.

Le premier est celui du centurion.<sup>2</sup> Païen par sa naissance, et officier de l'armée romaine, il avait appris en Judée à connaître le vrai Dieu, en avait embrassé le culte, et avait fait bâtir de ses deniers une synagogue à Capharnaüm. Comme Jésus résidait alors dans cette ville, et y faisait beaucoup de miracles, le pieux soldat ne douta point que ce ne fût là le Sauveur attendu par Israël. Un esclave qu'il affectionnait étant tombé dangereusement malade, il fut inspiré d'en demander la guérison à Jésus. Mais non moins humble que plein de foi, et ne se jugeant pas digne de se présenter en personne au Fils de Dieu, il lui envoya une députation des personnages les plus marquants de la cité. Ceux-ci dépassèrent ses intentions, et prièrent Jésus de se rendre à la demeure de l'officier, ajoutant que son amitié pour le peuple fidèle le rendait digne de la faveur qu'il implorait. Connaissant mieux que personne les rares mérites de cet homme, Jésus ne fit pas difficulté de se rendre à leurs désirs.

Or, quand le centurion sut que le Sauveur venait chez lui, et n'en était plus loin, il lui envoya quelques-uns de ses amis qu'il chargea de lui dire de sa part : « Seigneur, ne vous fatiguez pas davantage : je ne suis pas digne de vous recevoir sous mon toit ;

(1) Joan. 10. 4. 14.

(2) Matth. 8. 5. sqq. — Luc. 7. 2. sqq.

et c'est pour cela que je n'ai pas pris la hardiesse d'aller jusqu'à vous. (Aussi bien, il n'est pas nécessaire que vous veniez); dites seulement un mot, et mon serviteur sera guéri. » — Paroles admirables, que l'Eglise a adoptées dans sa liturgie, et qu'elle met sur les lèvres du prêtre au moment où il doit recevoir Jésus-Christ dans son cœur, ou bien l'introduire dans celui des fidèles. — Il ajouta : « Je ne suis qu'un officier subalterne; or, quand je dis à l'un des soldats que je commande : Allez, il va; à un autre : Venez, il vient; et quand j'ordonne à mon serviteur de faire ceci ou cela, il le fait. » Il ne concluait pas son raisonnement, parce que la conclusion était facile à tirer : Combien plus serez-vous obéi, vous, le Maître de la nature, si vous daignez commander à la fièvre de quitter mon pauvre serviteur!

A quelle distance la foi du gentil laisse celle de l'israélite, et comme cette différence paraît dans leurs procédés! Le prince de Capharnaüm veut que, toute autre affaire cessant, Jésus entreprenne en sa faveur un long voyage; au contraire, l'étranger ne veut pas même qu'il franchisse les quelques pas qui le séparent encore de son seuil : « Seigneur, ne vous fatiguez pas davantage! » Il s'excuse sur son indignité, de n'être pas venu de sa personne. En un mot, on ne sait qu'admirer le plus, sa foi, sa confiance, son humilité, ou sa piété; si ce n'est que la foi est la source de toutes les vertus dont il se montre un modèle si accompli. Aussi, Jésus ne cacha-t-il pas son admiration pour des sentiments si beaux, si inattendus dans un gentil : « En vérité, je n'ai pas trouvé une foi pareille en Israël. » Il ajouta :

« Je vous le dis, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'asseoiront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ;

« Mais les fils du royaume seront rejetés dans les ténèbres extérieures; là seront les pleurs et les grincements de dents. »

Première prédiction de la vocation des Gentils de toutes les régions de la terre, et de la réprobation de la plupart des Juifs, qui, comme enfants des patriarches, étaient les sujets naturels du royaume des cieux.

Enfin Jésus prononça le mot tout-puissant réclamé par le centurion : « Allez, qu'il soit fait selon votre foi. » — Et l'esclave fut guéri à l'instant.

### III



AUTRE exemple est celui de la Chananéenne. Jésus s'était rendu sur les confins du pays de Tyr et de Sidon; mais, de peur d'éveiller prématurément la jalousie des Israélites en s'occupant des païens, et aussi parce que Dieu voulait que l'Evangile fût annoncé d'abord aux Juifs seuls, et cela par Jésus en personne, puis par les apôtres aux Gentils.

quand les premiers l'auraient rejeté; pour toutes ces raisons, Jésus évita de faire connaître sa présence aux Chananéens ou Phéniciens de cette contrée. Il ne put cependant dérober son passage à tous les yeux, car déjà tout le pays était plein de sa renommée. Une femme, une mère se mit à courir après lui en criant : « Ayez compassion de moi, Seigneur, fils de David : ma fille est cruellement tourmentée par un démon. » Afin de mettre sa foi à l'épreuve, ou plutôt afin de la faire éclater pour notre instruction, Jésus ne lui répondit d'abord rien. Les disciples, importunés de ses cris, dirent au divin Maître : « Contentez-la, pour qu'elle cesse de nous suivre en criant. » — « Je ne suis envoyé, leur répondit-il, que vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » Et il entra dans une maison. L'infortunée mère l'y suivit et se prosterna à ses pieds en disant : « Seigneur, daignez me secourir. » — « Attendez, lui répondit-il d'un ton de dédain apparent, que les enfants soient rassasiés. Car il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » — « Vous dites vrai, Seigneur, répliqua l'étrangère; aussi bien je ne réclame que la part des chiens, auxquels on laisse les miettes qui tombent de la table des enfants. »

Une réponse si belle, si ingénieuse, si pénétrante, ne pouvait manquer d'aller au cœur de Jésus. « O femme, lui répondit-il, votre foi est grande ! qu'il soit fait selon vos désirs. »

Pourquoi loue-t-il seulement la foi de cette femme, et non sa persévérance invincible à prier, son admirable humilité, sa confiance ? parce que c'étaient là autant de fruits de sa foi. (MATTH. 15. MARC. 7.)

Au sortir de Cana, Jésus se rendit à Capharnaüm, ville située tout au nord et au bord occidental du lac de Génésareth, appelé autrement mer de Galilée, ou de Tibériade. Il y fera sa résidence ordinaire pendant deux années environ, enseignant ses disciples dans la maison qu'il y occupait, prêchant l'Évangile au peuple dans la synagogue, opérant un nombre infini de miracles. Il préféra cette ville à toutes les autres de la Galilée, parce que, étant la plus populeuse et la plus riche de cette contrée, par suite du grand commerce qu'elle faisait, elle en était aussi la plus corrompue, et avait un plus grand besoin de son secours.

---

## Chapitre Onzième.

*Jésus-Christ commence ses prédications. — Le royaume de Dieu.  
L'Évangile. — Idée générale de la vie apostolique du Sauveur.*

### I



PARTIR de ce moment, Jésus commença à prêcher l'Évangile du royaume de Dieu et à dire : - Les temps sont accomplis, le royaume de Dieu est proche : faites pénitence et croyez à l'Évangile. -

*Le royaume de Dieu est proche.* Dieu a trois royaumes : l'Église, ou l'ensemble des peuples fidèles sur qui il règne par la foi ; l'âme de chaque juste où il règne par la charité ou la grâce ; et le ciel où il nous invite à régner avec lui dans la gloire. Ces trois royaumes n'en sont qu'un : car la charité est la fin de la foi,<sup>1</sup> qui est morte,<sup>2</sup> si elle n'opère par la charité,<sup>3</sup> et la gloire n'est autre chose que l'efflorescence de la grâce.

*Faites pénitence.* Renoncez au péché, qui est l'obstacle capital à la foi. Jésus a dit déjà à Nicodème : - La lumière est venue en ce monde, et les hommes lui ont préféré les ténèbres, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. -

*Croyez à l'Évangile.* Le nom d'ÉVANGILE est le plus beau qu'il y ait dans la langue des hommes. Évangile veut dire *bonne nouvelle, joyeux message*. L'ÉVANGILE, en effet, se résume dans cette parole du Christ Jésus à Nicodème : - Dieu a tellement aimé les hommes, qu'il a livré pour eux son Fils unique. - Or, quelle meilleure, quelle plus joyeuse nouvelle pour de misérables esclaves de l'enfer, pour des enfants de colère, que d'apprendre de la bouche du Fils de Dieu, que son Père les aime, et que lui-même, Jésus, est le gage qu'il leur donne de cet amour ! L'ÉVANGILE, c'est le Fils de Dieu se revêtant de notre humanité<sup>4</sup> pour nous rendre participants de sa divinité ;<sup>5</sup> l'ÉVANGILE, c'est Dieu s'inclinant amoureusement vers la terre,<sup>6</sup> nous donnant le baiser

(1) I Tim. 1. 5.

(2) Jac. 2. 26.

(3) Gal. 5. 6.

(4) Il n'a pas pris la nature des anges, mais il a pris la nature des enfants d'Abraham. (Heb. 2. 16.) — Il est devenu participant à notre chair et à notre sang. (Heb. 2. 14.)

(5) Nous sommes entrés en participation de la nature divine. (II Pet. 1. 4.)

(6) C'est lui qui envoie la lumière, et elle va ; il l'appelle, et elle obéit en tremblant... C'est lui qui est notre Dieu... Après cela, il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes. (Bar. 3. 33.)

de paix et d'adoption,<sup>1</sup> nous déclarant ses héritiers au même titre que son Fils, dont il ne nous distingue plus. L'ÉVANGILE, c'est l'invitation de tout homme au festin nuptial<sup>2</sup> préparé dès l'origine du monde<sup>3</sup> pour célébrer ce mystère; c'est le ciel descendant sur la terre et venant à nous, de telle sorte qu'il semble que nous y soyons déjà assis, selon cette parole de l'apôtre : « Dieu nous a fait asseoir en Jésus-Christ dans les célestes demeures.<sup>4</sup> » Qu'il doit donc nous être doux de croire à l'ÉVANGILE, puisque, comme l'observe saint Jean, *c'est croire à l'amour que Dieu nous porte,*<sup>5</sup> et comme le dit saint Paul, *à ce qui nous couvre de gloire.*<sup>6</sup>

« Et Jésus parcourait toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, et prêchant l'Évangile du royaume de Dieu, et guérissant toutes les infirmités et toutes les maladies dans le peuple, et chassant les démons. Et le bruit s'en répandit dans toute la Syrie; et on lui apportait tous les malades..., les possédés, les lunatiques, les paralytiques, et il les guérissait. » (MATTH. 4. MARC. 1. LUC. 4.)

## II



EL sera désormais jusqu'à la fin le genre de vie du Fils de Dieu. Bien qu'il ait choisi Capharnaüm pour son séjour habituel, il n'aura plus proprement de demeure fixe; il pourra dire qu'il n'a pas une pierre où reposer

(1) Et venant, il a annoncé l'heureuse nouvelle de la paix à ceux qui étaient loin, et à ceux qui étaient proche. (Eph. 2. 17.) Dieu était dans le Christ, se réconciliant avec le monde. (II. Cor. 5. 19.) Vous avez reçu un Esprit d'adoption qui nous fait crier : Abba ! Père ! (Rom. 8. 15.) Si vous êtes ses enfants, vous êtes ses héritiers, les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ. (Rom. 8. 17.) Revêtez-vous de l'homme nouveau en qui il n'est pas Gentil et Juif, esclave et homme libre, mais seulement le Christ en tous. (Col. 3. 11. sq.) Car nous sommes les membres de son corps; nous sommes de sa chair et de ses os. (Eph. 5. 30.) Jésus disait à son Père : Je suis en eux et vous êtes en moi... afin que le monde sache... que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. (Joan. 17. 23.)

(2) Le royaume des cieux est comme un festin que le Roi a préparé pour les noces de son fils; et il a envoyé ses serviteurs appeler les invités. (Matth. 22. 2. sq.)

(3) Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. (Matth. 25. 34.)

(4) Eph. 2. 6.

(5) Quant à nous, nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous. (I Joan. 3. 16.)

(6) Nous prêchons... les mystères que Dieu a disposés avant les siècles pour notre gloire. (I Cor. 2. 7.)

Nous voilà loin de l'idée que se faisait de l'Évangile un poète pieux, mais qui subissait l'influence jansénienne de Port-Royal :

*L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés  
Que pénitence à faire et tourments mérités.*



sa tête.<sup>1</sup> Il n'attendra pas que l'on vienne à lui : bon Pasteur, il ira lui-même à la recherche de la brebis perdue.<sup>2</sup> Le jour du sabbat, il se rendra à la synagogue,<sup>3</sup> expliquer au peuple assemblé les livres sacrés avec l'autorité d'un législateur qui interprète ses propres lois ;<sup>4</sup> les autres jours, il annoncera la bonne nouvelle partout où il se trouvera : à la maison, sur les places publiques, dans les déserts, sur les montagnes, au bord du lac, sur la barque d'un pêcheur. Jérusalem l'entendra pendant les fêtes solennelles. Il mettra à profit toutes les circonstances pour enseigner aux hommes la science du salut ; il fera jaillir ses instructions de tous les objets qui se présenteront à sa vue ; il tirera les plus relevées des attaques et des calomnies de ses détracteurs ; il les accommodera toujours à la portée d'esprit et aux dispositions de ses auditeurs. Sublime et sévère avec les pharisiens et les scribes, il sera simple, familier et plein de douceur avec les pauvres, ses auditeurs préférés. Afin de se concilier la foi des peuples, il confirmera sa doctrine par des miracles éclatants et sans nombre. Mais ses miracles ne seront pas une vaine ostentation de puissance surnaturelle ; il ne troublera pas l'ordre des éléments, ne portera pas l'effroi dans les âmes, comme les anciens prophètes, et comme les scribes l'en défieront à plusieurs reprises.<sup>5</sup> Tous ses prodiges porteront l'empreinte de la bonté de son cœur, et auront pour objet le soulagement des malheureux. Ses bienfaits attireront à sa suite les foules toujours si sensibles à leurs maux corporels, et l'environneront perpétuellement de tout le déplorable cortège des misères humaines : sourds-muets, aveugles, boiteux, paralytiques, lépreux, énergumènes viendront à l'envi se ranger sur son passage, et réclamer l'imposition de ses mains compatissantes. Non seulement il fera le bien, mais, au témoignage du peuple, il le fera bien,<sup>6</sup> avec une tendresse de compassion qui lui arrachera parfois des gémissements et des larmes.<sup>7</sup> Non content de soulager ceux qui viendront d'eux-mêmes à lui, il invitera tous ceux qui souffrent, tous ceux qui sont accablés, à venir chercher auprès de lui leur délivrance et leur repos.

• Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos maux, et moi, je vous soulagerai.

• Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi combien je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.

• Car mon joug est suave, et mon fardeau est léger.<sup>8</sup> -

(1) Luc. 9. 58.

(2) Luc. 15. 4.

(3) Marc. 1. 21.

(4) Marc. 1. 22.

(5) Matth. 12. 38. — 16. 1.

(6) Marc. 7. 37.

(7) Marc. 7. 34. — Joan. 11. 35.

(8) Matth. 11. 28.

## Chapitre Douzième.

*Tableau général de la vie apostolique de Jésus-Christ. — Capharnaüm. — Première course en Galilée. — Excursion à la côte orientale du lac. — Retour à Capharnaüm. — La fille de Jaïre. — Mission des Apôtres. — Affection du peuple envers Jésus. — Multiplication des sept pains.*

### I



UN coup d'œil rapide sur quelques chapitres des saints Évangiles, suffit pour nous apprendre à quel point la vie apostolique du Sauveur fut active, laborieuse et pénible; et aussi quel puissant attrait portait les populations vers son adorable personne.

Un jour de sabbat, il se rend à la synagogue de Capharnaüm, y prêche, et délivre un homme du démon qui le possédait. Toute l'assistance est sous le charme de sa divine éloquence; elle admire l'autorité souveraine de sa parole et son pouvoir sur les esprits impurs. Au sortir de là, il ne se rend pas chez quelqu'un des chefs de la synagogue, par exemple chez Jaïre, qui était un homme riche et vertueux; mais il se porte à la maison habitée par la belle-mère de Simon le pêcheur. On lui dit qu'elle est retenue au lit par une grosse fièvre: il va la trouver, la prend par la main, la guérit. Aussitôt elle se lève et prépare un rustique souper au divin Maître et à ses quatre disciples, Simon, André, Jacques et Jean. A peine le soleil a-t-il marqué, en se couchant, la fin du saint jour,<sup>1</sup> que les malades affluent de toutes parts à la pauvre chaumière où l'on a vu descendre le divin Médecin; on lui amène les aveugles et les possédés du démon; on lui apporte sur leurs grabats les paralytiques et les autres infirmes. A cette foule de misérables, à ceux qui les guident ou qui les portent, se joint une autre foule que la curiosité attire: bref, dit saint Marc, la ville entière est assemblée devant la porte. Jésus sort, pénètre dans ces masses compactes; il ne guérit pas d'un mot tous ces malades; mais, afin de leur témoigner plus d'intérêt, il passe de l'un à l'autre, applique sa main très pure à ces membres perclus, contournés, à demi corrompus, aux plus horribles ulcères; il impose silence aux démons qui pro-

(1) Chez les Hébreux, les jours finissaient au coucher du soleil; par respect pour le repos du sabbat, on avait évité jusqu'à ce moment d'apporter les malades auprès de Jésus.

clament sa gloire, et les chasse du corps de leurs victimes. (MARC. I. 21-34.)

Le lendemain de grand matin, Jésus se lève, sort, gagne un lieu retiré, et se met en prière, montrant aux hommes apostoliques à ne pas négliger au sein de leurs travaux le soin de leur propre perfection. Bientôt le peuple s'assemble, assiège la porte de la maison, et demande à voir le grand prophète. Ne le trouvant plus à l'intérieur, Simon se met à sa recherche avec son frère André et les deux fils de Zébédée; ils le trouvent enfin prosterné et dans l'attitude du plus profond recueillement. « Maître, lui disent-ils, tout le peuple vous attend. » — « Allons, leur répond-il, aux villes et aux villages d'alentour, afin que j'y prêche, car c'est pour cela que je suis venu. » Mais tandis qu'il parle, arrive la foule qui a suivi les pas des disciples; on entoure Jésus, on s'oppose de force à son éloignement. Et lui, bien loin de savourer les douceurs d'un si brillant succès, ou de cultiver la faveur et l'enthousiasme populaires, il s'arrache doucement des mains de ses admirateurs : — Il faut, dit-il, que j'aie annoncer aussi le royaume de Dieu aux autres villes; c'est pour cela que j'ai été envoyé. — Et il se met à parcourir une première fois toute la Galilée, prêchant dans les synagogues et chassant les démons. (MARC. I. 35-39.)

## II



DENDANT cette course évangélique, il rencontre un jour dans un chemin solitaire, un homme que l'affreuse lèpre condamne à vivre dans l'isolement, et qui, se tenant à distance, lui crie : — Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me délivrer de ce mal impur. — Emu à cette vue, Jésus s'approche et le touche en disant : — Je le veux, — et il le renvoie, en lui défendant de dire à personne l'auteur de sa guérison. Mais se croyant plus lié par la reconnaissance que par une défense qu'il attribue à la modestie, cet homme va aussitôt montrer de toutes parts ses membres purifiés, et publier le nom, la puissance et surtout l'exquise bonté de son libérateur. A la voix d'un héraut si digne de foi, l'enthousiasme soulève les populations et se communique de proche en proche; on veut voir le nouveau prophète; les malades veulent lui être présentés; les maisons se vident, les hameaux se dépeuplent; on court à Jésus, on l'arrête, on l'entourne; la foule grossit à chaque instant; et bientôt elle est si nombreuse, que le divin Prédicateur ne peut plus entrer dans aucun bourg, dans aucune ville; il est obligé de se tenir dans des lieux inhabités et incultes; et à mesure que ceux qu'il a soulagés se retirent en proclamant ses louanges, d'autres arrivent et les remplacent. (MARC. I. 40-45.)

Après avoir rempli ainsi une première fois toute la Galilée de

ses bienfaits et de ses enseignements, il se retrouve au bord du lac et proche de Capharnaüm; et la multitude est toujours là, avide de l'entendre, et qui ne sait se détacher de lui.

Pour ne pas donner à sa rentrée dans la ville l'apparence d'un triomphe, ni aiguillonner l'envie pharisaïque qui grandit avec l'amour du peuple, il mettra le lac entre lui et sa suite, et ira passer une journée au pays des Geraséniens; dans l'entre-temps ses auditeurs se disperseront et rentreront dans leurs foyers. Il ordonne à ses disciples de s'embarquer, et se jette lui-même avec ses amis les plus intimes dans un bateau. De là il adresse encore au peuple rangé sur le rivage une dernière instruction, l'avertit dans la parabole du semeur, de conserver le souvenir de ses enseignements; et enfin, le soir venu, il donne le signal du départ, s'assied à la poupe, et, épuisé de fatigue, il appuie sa tête sacrée sur le tillac et tombe dans un profond sommeil. Tout à coup un vent violent se déchaîne sur le lac; les flots bondissent et remplissent les barques; les disciples effrayés réveillent le divin Maître. Il se lève, et d'un mot aussi calme que son front, il apaise les deux éléments en fureur. (MARC. 4. 1-9 et 36-40.)

En débarquant non loin de la ville de Gêrasa, Jésus voit venir à lui, sortant des tombeaux creusés dans les rochers de la côte, deux énergumènes dont l'un était une sorte d'enfer ambulante : toute une légion d'esprits impurs avaient fixé en lui leur demeure; il ne portait point d'habits; il brisait les chaînes dont on essayait parfois de le charger; il parcourait les champs en poussant des hurlements, en se meurtrissant à coups de pierre; il répandait la terreur aux environs. A la vue de Jésus, les démons effrayés le supplient de ne pas les envoyer dans l'abîme, mais de leur permettre d'entrer dans un troupeau de porcs qui paissaient sur la montagne. - Allez, - leur répond Jésus; et à l'instant on voit ces animaux, au nombre de deux mille, devenir furieux et se précipiter d'un rocher taillé à pic dans les eaux du lac. Epouvantés de ce prodige qu'ils apprennent bientôt, les Geraséniens sortent en foule de leurs murs; et, au lieu de supplier le Sauveur de délivrer leurs âmes de l'odieuse joug des esprits malfaisants dont la malice vient de leur être donnée en spectacle, ils le conjurent de s'éloigner. Et lui, qui n'a pas coutume de s'imposer, il retourne au rivage, se rembarque et se dirige vers la côte de Capharnaüm. (MARC. 1. 18.)

## III



UNE grande foule l'y attendait, et cette foule s'accrut encore quand on sut son retour. Suivi de tout ce monde, il entre dans la ville, et se rend dans sa maison, qui est bientôt envahie avec toutes ses avenues

par la multitude. Il s'assied, et un bon nombre de docteurs venus des bourgs de Galilée, de Judée et de Jérusalem, en vue de l'observer, prennent place à ses côtés. Tandis qu'il annonce la parole divine, arrivent quatre hommes portant un paralytique étendu sur son grabat. Ils reconnaissent bientôt l'impossibilité de pénétrer jusqu'à Jésus. En Orient, les toits des maisons étaient en plate-forme, et l'on y arrivait par un escalier dressé à l'extérieur. Pleins de foi et de charité, ces hommes montent sur le toit, y pratiquent une large ouverture en déplaçant les tuiles, qui n'étaient que des pièces de bois ; et, à l'aide de cordes, ils descendent le paralytique aux pieds de Jésus. Charmé de leur foi, le Sauveur guérit d'abord l'âme puis le corps du malade et le renvoie. Pour satisfaire ensuite aux pieux désirs de ceux qui, restés dehors, n'ont pu l'entendre, il se rend au rivage et y prêche. (MARC. 2. 1-13.)

Tout à coup arrive éploré Jaïre, l'un des chefs de la synagogue. Sa fille, enfant de douze ans, se meurt; peut-être est-elle déjà morte; il supplie Jésus de venir imposer sur elle ses bienfaites mains : - Si vous le faites, dit-il, elle vivra. - Jésus part; la foule le suit et se recrute à chaque pas de gens attirés par le désir de voir un prodige; on presse le divin Maître, on l'étouffe presque. Cependant dans cette multitude compacte est une femme affligée depuis des années d'un flux de sang; forte de cette énergie que donne une foi vive, elle parvient à fendre la presse et à toucher le bord du manteau du Sauveur : elle se sent guérie à l'instant. Mais comme le cortège approchait de la demeure de Jaïre, un serviteur vient lui annoncer que sa fille est morte, et qu'il est désormais superflu de fatiguer le Maître. Jésus rassure ce père désolé, l'exhorte à croire sans hésiter, entre dans sa maison, pénètre avec lui, la mère et ses disciples les plus chers dans le lieu où gisait le cadavre déjà refroidi, rappelle l'âme qui s'en était envolée, et rend l'enfant à la tendresse de ses heureux parents. En se dirigeant de là vers sa propre demeure, il est suivi par deux aveugles qui lui demandent la vue à grands cris; rentré à la maison, il se les fait amener, leur touche les yeux qu'il rouvre à la lumière. A peine sont-ils sortis, qu'on lui amène un homme possédé d'un démon muet : il le délivre et lui rend la parole. (MATTU. 9. 18. MARC. 5. 21. LUC. 8. 41.)

## IV



On accourait à lui, disent les saints Evangélistes, non pas seulement de tous les points de la Galilée, mais aussi de la Judée, de l'Idumée, des contrées situées par delà le Jourdain et de celles qui avoisinaient Tyr et

Sidon.<sup>1</sup> Tant était grande l'idée que l'on avait de sa puissance et plus encore de sa bonté! Ce n'était pas assez de le voir, de l'entendre : sachant qu'une vertu sortait de lui et guérissait tous les maux,<sup>2</sup> tous ceux qu'affligeait une plaie, une infirmité quelconque, voulaient le toucher, et se précipitaient tous ensemble sur lui.<sup>3</sup> De là vient qu'il aimait le voisinage du lac; un bateau de pêcheur lui servait de chaire, et le soustrayait pour le temps de ses instructions, à l'empressement excessif de tant de malheureux qui, autrement, l'eussent suffoqué ou du moins mis dans l'impossibilité de se faire entendre.<sup>4</sup> A la maison, tous ses instants étaient pris, on ne lui laissait pas le temps de manger,<sup>5</sup> et sa Mère ne pouvait plus que rarement jouir du bonheur de l'entretenir.<sup>6</sup> Afin d'atteindre dans le moins de temps possible toutes les âmes et tous les corps, et d'épargner aux populations la peine de se déplacer et de lui apporter leurs malades, il se multipliera, il communiquera à des disciples choisis ses pouvoirs d'annoncer le royaume des cieux, de guérir, de chasser les démons. Et pour qu'ils soient plus agiles, il leur défendra d'emporter avec eux aucune provision de voyage : pas même un morceau de pain; ils n'auront ni tunique de rechange, ni bourse, ni sac; leur pied ne sera chaussé que de la sandale; à peine pourront-ils avoir un bâton pour s'appuyer.<sup>7</sup> Mais les besoins sembleront croître avec le nombre des ouvriers; ou du moins, les disciples faisant connaître le Maître en tous lieux, établiront autant de nouveaux courants vers sa personne sacrée : de sorte que, de retour auprès de lui, ils ne pourront plus suffire tous ensemble à cette affluence centrale, et tomberont presque de lassitude.<sup>8</sup> Et malgré son désir de soulager tant de malheureux, d'instruire tant d'ignorants, Jésus se verra forcé de dire à ses coopérateurs : - Suivez-moi et venez prendre un peu de repos. - Il les conduira par eau à l'autre bord du lac. Mais la foule, qui ne le perd pas de vue un instant, se mettra aussitôt en mouvement, tournera le lac à pied, et arrivera avant lui au désert où elle devine qu'il veut se rendre. En descendant de bateau, il verra cette immense multitude semblable à un troupeau sans pasteur; et touché non moins de l'affection que des besoins de ses pauvres brebis, il semblera se reprocher de les avoir quittées; il les réunira au pied d'un tertre du haut duquel il recommencera à leur révéler les secrets du royaume de Dieu.

(1) Matth. 4. 25. — Marc. 3. 8. — Luc. 6. 17.

(2) Ibid. 19.

(3) Marc. 3. 10. — Luc. 5. 1. (4) Marc. 3. 9.

(5) Ibid. 20.

(6) Marc. 3. 32.

(7) Marc. 6. 7. sqq.

(8) Ibid. 30. sq.

## V

**T**EL était en effet le charme de sa présence et de sa parole sur les cœurs simples et droits, que, tout entiers au bonheur de le voir et de l'entendre, ils oubliaient, eux aussi, tout autre soin.

De retour de son excursion au pays des Phéniciens, il se rend avec ses disciples sur une colline solitaire au bord de la mer de Galilée. Le bruit s'en répand parmi les populations riveraines; et voilà que, de toutes parts, hommes, femmes, enfants accourent, amenant, apportant sur leurs épaules leurs malades, les sourds, les muets, les boiteux, les aveugles; on assiège, on gravit la bienheureuse colline; on jette aux pieds du secourable Médecin tous ces déshérités de la nature, toutes ces victimes de la douleur. Il s'approche, leur impose cette main qui distille la santé et la vie; et aussitôt les sourds-muets entendent et parlent; les boiteux redressés marchent, les aveugles voient, et la louange du Dieu d'Israël s'échappe de toutes les lèvres.

C'était, à la lettre, l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe :

« La solitude tressaillira et fleurira comme le lis; ceux qui l'habitent verront la gloire du Seigneur et la beauté de notre Dieu.

« Alors s'ouvriront les yeux de l'aveugle et les oreilles du sourd; alors le boiteux bondira comme le cerf et la langue muette sera déliée;

« Parce que des eaux ont jailli au sein du désert, et des torrents ont coulé dans la solitude.<sup>1</sup> »

Aussi la foule enchantée perdait de vue la fuite des heures, et la nuit qui survint ne parvint pas à la disperser. Le jour suivant, elle ne fit que s'accroître; la seconde nuit arriva, le troisième jour se leva, déjà même il était presque écoulé, et nul ne songeait à s'éloigner, pas même pour renouveler ses provisions épuisées; et, après leur avoir rompu le pain de l'âme, il fallut encore que Jésus leur donnât celui du corps.

Appelant donc ses disciples, et les réunissant autour de lui :

« J'ai compassion de ce peuple, leur dit-il, car il y a trois jours déjà qu'ils sont avec moi, et ils n'ont rien à manger.

« Et si je les renvoie à jeûn, ils tomberont de faiblesse avant d'arriver chez eux, car plusieurs sont venus de loin. »

« Mais, répliquent les disciples, où prendre, dans ce désert, assez de pain pour les rassasier.

« Combien avez-vous de pains? leur demanda Jésus.

« Sept, répondirent-ils. »

(1) Is. 35. 1. sqq.

« Et Jésus fit asseoir la foule par terre. Et prenant les sept pains, et rendant grâces, il les rompit, et les donna à ses disciples pour les servir au peuple, ce qu'ils firent.

» Et ils avaient quelques petits poissons, il les bénit aussi et les fit servir.

» Et tout le peuple mangea et fut rassasié; et l'on recueillit les morceaux restés, et l'on en remplit sept corbeilles. »

Enfin Jésus congédia la foule, et afin de l'obliger à partir, lui-même monta avec ses disciples dans une barque et se rendit aux environs de Dalmanutha.<sup>1</sup> (MATTH. 15. MARC. 8.)

## Chapitre Treizième.

*Dévouement de Jésus-Christ aux âmes. — Persécutions auxquelles il est en butte de la part des pharisiens et des princes juifs. — Pourquoi il ne les empêchait pas.*

### I

**B** IEN que Jésus sût mieux que personne combien est inconstante et versatile cette chose que l'on appelle la faveur populaire; bien qu'il n'ignorât pas, mais qu'il eût au contraire prédit à plusieurs reprises à quel excès d'ignominie elle devait aboutir pour lui, jamais néanmoins il ne se plaignait de l'extrême fatigue, des privations et des incommodités que lui imposait cet immense concours anprès de sa personne sacrée. Il était venu, disait-il lui-même, « non point pour être servi, mais pour servir et pour racheter ses brebis au prix de sa vie.<sup>2</sup> » Aussi n'y avait-il point de sacrifice qu'il ne fit volontiers en vue de leur venir en aide, allant jusqu'à les mettre au-dessus des affections naturelles les plus légitimes. Une femme, ravie de sa céleste éloquence, s'étant un jour écriée : « Bienheureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité ! » — « Bien plus heureux, répondit-il, ceux qui écoutent et gardent la parole de Dieu!<sup>3</sup> » Et comme on l'avertissait que sa Mère et ses autres parents désiraient lui parler : « Qui est ma Mère, et qui sont mes frères ? » répliqua-t-il; et'étendant ses mains vers ses auditeurs : « Voilà, dit-il, ma mère, mes frères et mes sœurs.<sup>4</sup> »

(1) Saint Matthieu dit : *aux environs de Magedan*. On en conclut que ces deux endroits étaient très rapprochés, ou que ces deux noms ne désignent qu'un seul et même lieu, inconnu aujourd'hui.

(2) I Marc. 10. 45.

(3) Luc. 11. 27. sq.

(4) Marc. 3. 31. sqq.



## II

**M**AIS si une chose était capable de faire souffrir ce Cœur divin et ami de l'homme, c'était l'envie et la haine que sa popularité toujours croissante inspirait aux pontifes, aux scribes, aux pharisiens, à tout ce qu'il y avait de puissant dans la nation. C'est là un des faits qui attristent le plus fréquemment un lecteur attentif des saints Évangiles.

Jésus faisait taire les démons qui le louaient perfidement par la bouche des énergumènes : il eût pu également forcer au silence cette race de Satan<sup>1</sup> qui l'accusait, le calomniait, l'outrageait ; mais il permettait ce déchainement de la méchanceté humaine, pour des raisons dignes de sa sagesse, et que nous pouvons entrevoir.

D'abord, les attaques des pharisiens et des scribes contre sa doctrine et sa conduite ont donné lieu à plusieurs de ses plus beaux enseignements. Pour en donner un exemple, c'est en lui faisant un crime de son indulgence envers les pécheurs, que ses ennemis lui fournirent l'occasion de composer l'admirable parabole de l'enfant prodigue. — Elles ont servi ensuite, saint Matthieu en fait la remarque, à mettre dans tout leur jour l'humilité, la douceur et la patience qui faisaient comme le fond du caractère de Jésus. Ces vertus si nécessaires à un chrétien, il ne pouvait nous les enseigner plus efficacement qu'en les pratiquant lui-même, en accomplissant la prophétie rapportée à ce propos par l'Évangile : « Voici mon serviteur choisi... ; je mettrai en lui mon esprit... ; il ne contestera pas, il ne criera point ; ne fera pas entendre sa voix au dehors ; il n'achèvera pas de rompre le roseau froissé, ni d'éteindre la mèche fumante.<sup>2</sup> » — « Ressouvenez-vous, dit saint Paul aux fidèles persécutés, ressouvenez-vous de Celui qui s'est vu en butte à la contradiction des pécheurs, afin que vous ne perdiez pas cœur dans vos tribulations.<sup>3</sup> » Et le prince des apôtres : « Souffrir pour la justice, c'est votre vocation ; car le Christ, qui n'avait jamais péché, a souffert pour nous, afin que vous suiviez ses traces : maudit par ses ennemis, il ne les maudissait point ; accablé de tourments, il ne faisait pas même entendre de menaces.<sup>4</sup> » — Enfin, en subissant tant d'injures grossières, de calomnies, d'accusations sans fondement, d'injustes persécutions, le Sauveur a voulu consoler d'avance ses continuateurs, les prêtres et autres personnes vouées aux divers ministères de la charité chrétienne. « Toutes ces choses, leur a-t-il dit la veille de sa mort, ils vous les feront à cause de mon nom, et en haine de moi. Mais vous vous consolerez en songeant

(1) Joan. 8. 44. (2) Matth. 12. 18. (3) Heb. 12. 3. (4) I Pet. 2. 21. sqq.

à ce que je vous ai dit, que le serviteur ne doit pas prétendre à plus d'égards que son maître.<sup>1</sup> -

Nous croyons donc utile de réunir en un faisceau les principaux épisodes de cette guerre acharnée, du moins ceux qui peuvent, sans inconvénient, être soustraits à l'ordre chronologique. Nous y consacrerons les derniers chapitres de ce livre troisième.

## Chapitre Quatorzième.

*La guerre des pharisiens contre le Christ du Seigneur. — Guérisons le jour du sabbat. — Le paralytique de la piscine probatique. — Divinité de Jésus. — Les épis froissés. — L'estropié. — La femme courbée.*

### I



CE qui, par-dessus tout, attirait à Jésus-Christ les hommages empressés des foules, c'étaient, nous l'avons remarqué, ses miracles, toujours marqués au coin d'une bonté toute divine. Ces miracles étaient autant d'arguments établissant d'une manière invincible qu'il était ce qu'il disait, le Christ et le Fils de Dieu; et les pharisiens n'eussent rien trouvé à y opposer s'il se fût interdit de guérir le jour du sabbat. Mais souvent il rencontrait ce jour-là, soit à la synagogue, soit au bord du chemin, un aveugle, un estropié, un paralytique; et il n'avait pas coutume de les renvoyer au lendemain. Or, les pharisiens poussaient l'observation du repos sabbatique jusqu'à une véritable superstition;<sup>2</sup> et ils saisissaient avidement ces circonstances pour accuser Jésus de violer la loi divine, et pour en conclure qu'il ne pouvait être un envoyé de Dieu.<sup>3</sup>

Lors de la seconde pâque qu'il fit pendant sa vie publique, le Sauveur passait un jour à Jérusalem le long des cinq portiques qui régnaient autour de la piscine de Bethesda. Il vit là gisants une multitude d'aveugles, de boiteux et d'estropiés, attirés par l'espoir d'être délivrés de leurs infirmités. Car, à certaines heures, l'ange du Seigneur descendait dans la piscine; ce que

(1) Joan. 15. 20. *et passim.*

(2) Ils évitaient, le jour du sabbat, de traverser un champ nouvellement semencé, de peur d'emporter quelque grain à la semelle de leur souiller, et de le porter dans un autre champ, ce qui eût été, selon eux, *semer* le jour du sabbat!

(3) Joan. 9. 16.

l'on reconnaissait à l'agitation subite de l'eau ; et le premier qui y descendait ensuite, guérissait aussitôt. Dans cette troupe d'infirmes se trouvait un homme paralysé depuis trente-huit ans. Jésus s'arrêta auprès de lui : « Veux-tu, lui dit-il, être guéri ? » — « Seigneur, répondit l'infortuné, je n'ai personne pour me jeter dans l'eau au moment où elle vient d'être agitée par l'ange ; et quand je veux y descendre, un autre me prévient toujours. » Et Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat et marche.<sup>1</sup> » Et aussitôt le malade se trouva guéri, il prit son grabat sur ses épaules et se mit en devoir de regagner sa demeure.

Or, c'était un jour de sabbat. Quelques pharisiens qui étaient là, lui firent observer qu'il ne lui était pas permis d'emporter son lit. Mais lui ne pouvait croire que celui qui l'avait guéri d'un mot, fût homme à lui commander une chose illicite. Il leur en fit la remarque, et ils lui demandèrent, non pas : « Quel est celui qui t'a guéri ? » mais : « Quel est celui qui t'a dit d'emporter ton lit ? » Mais il ne put ni leur dire son nom, car il ne le connaissait pas ; ni le leur montrer, parce que, pour ne point donner lieu aux blasphèmes de ces envieux, Jésus s'était esquivé. Peu de temps après, Jésus le rencontra dans le temple et lui dit : « Te voilà revenu à la santé : prends garde dorénavant de pécher, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. » — Il nous enseignait ainsi que nos maladies, que nous attribuons toujours aux agents naturels, sont souvent le châtimement providentiel de nos fautes. — Persuadé que les pharisiens allaient partager son admiration pour son bienfaiteur, cet homme court à l'instant vers eux, et le leur montre. Et eux aussitôt de l'accabler de reproches, comme s'il eût violé le repos du saint jour.

Jésus leur fit son apologie en ces termes aussi sublimes que brefs :

« Mon Père n'a cessé jusqu'à cette heure de travailler, et moi je travaille avec lui. »

C'est-à-dire : Vous savez que le sabbat fut institué en l'honneur du repos où Dieu est entré après la création du monde : mais pensez-vous que ce repos de Dieu soit une oisiveté complète ? Non ; il lui reste une grande et continuelle occupation, celle de conserver et de gouverner son œuvre, d'y entretenir l'ordre, le mouvement et la vie. Et ce grand travail de Dieu, moi, qui suis son Fils, je le partage avec lui : il ne fait rien que par moi ; je suis le Verbe, la parole toute-puissante par laquelle il a fait et soutient toutes choses.<sup>2</sup> Si donc, par respect pour le sabbat, je

(1) Chose remarquable ! sur un si grand nombre d'infirmes, Jésus n'en guérit qu'un seul, celui que sa faiblesse et sa pauvreté mettaient hors d'état de profiter de la vertu miraculeuse communiquée à la piscine par l'ange. Sans doute qu'il ne voulait pas frustrer cet ange de la gloire qui lui revenait de ces miracles. Cet ange était probablement Raphaël, qui avait autrefois guéri Tobie et Sara, sa bru, et dont le nom signifie *Médecine de Dieu*.

(2) Heb. 1. 1. sqq.

me livrais au repos que vous prétendez m'imposer, à l'instant où je vous parle, vous cesseriez d'exister.

## II

**J**ÉSUS venait donc de se déclarer le Fils unique de Dieu et son égal ; saint Jean le remarque, les Juifs le comprirent ainsi, et leur fureur s'en acrut au point qu'ils voulurent le tuer. Sans s'étonner de leurs menaces, ni se rétracter en rien, il reprend la parole avec un calme tout divin ; et en continuant de se disculper, en quelque sorte, il nous révèle les plus profonds mystères.

Les Juifs ne peuvent l'accuser de violer le sabbat, sans accuser son Père, qu'ils reconnaissent pour leur Dieu : car toutes les œuvres extérieures sont communes au Père et au Fils. En même temps que l'essence divine, le Père communique à son Fils tous ses plans pour le gouvernement du monde ; et ces plans, le Fils les exécute avec le Père. Bientôt il fera en leur présence, et toujours en exécution des desseins de son Père, des œuvres qui les étonneront plus que la guérison du paralytique : il ressuscitera des morts. Il voulait sans doute parler de la résurrection de la fille de Jaïre, qui n'avait pas encore eu lieu alors, de celle du fils de la veuve de Naïm, et de celle de Lazare. Mais ces prodiges ne seront qu'un essai de la résurrection générale, laquelle sera également son ouvrage. Car - il a la vie en lui-même comme le Père - qui l'a envoyé : il est la vie elle-même, vie indépendante et absolue, et la source infinie d'où jaillit toute vie créée ; il peut donc - vivifier ceux qu'il veut. - - L'heure vient où tous ceux qui dorment dans la poussière des tombeaux, entendront la voix du Fils de Dieu ; les uns ressusciteront pour la vie ; les autres pour la condamnation. - Et le discernement ou le jugement sera l'œuvre propre du Fils, en tant qu'homme, - son Père lui ayant confié tout jugement, afin d'obliger toute créature à lui rendre les mêmes hommages qu'ils rendent à son Père. - (JOAN. 5.)

## III

**L**E premier sabbat qui suivit cette pâque, Jésus passait le long d'un champ de blé ; ses disciples, pressés par la faim, se mirent à arracher des épis, et à les froisser entre leurs mains pour en manger le grain. Il y avait des pharisiens dans la suite du Sauveur : ils le suivaient partout, comme les loups suivent une armée. - Maître, lui disent-ils, voilà que vos disciples font ce qui est défendu le jour du sabbat. - Jésus prend aussitôt en main la défense des siens ; il accumule les raisons qui démontrent leur innocence : et tout en le faisant.

il affirme de nouveau sa divinité et son autorité comme législateur sur les lois même divines; en même temps, il nous indique les vrais principes à suivre dans l'interprétation des lois. L'exemple de David, mangeant les pains de proposition, que la loi réservait aux prêtres, prouve que la nécessité dispense des lois positives;<sup>1</sup> celui des prêtres travaillant dans le temple le jour du sabbat, prouve que la piété en dispense également, et qu'aucune œuvre de piété ne doit être omise par respect pour le jour du sabbat. Or, les disciples ont été empêchés par le service de la personne de leur Maître, de préparer la veille, comme cela se pratiquait chez les Juifs, les aliments nécessaires pour le sabbat; et, ajoute Jésus, en mettant la main sur sa poitrine, « je vous dis qu'il y a ici quelque chose de plus grand que le temple. » Il avertit les pharisiens qu'il vaut mieux se montrer indulgent envers le prochain, que de prendre, avec un zèle exagéré et intempestif, la défense d'une loi purement cérémonielle. Il ajoute que, le sabbat ayant été institué en faveur de l'homme, il peut, lui, l'Homme-Dieu, venu du ciel pour l'amour de l'homme, en dispenser l'homme. (MATTH. 12.)

En un autre jour de sabbat, Jésus prêchait dans une synagogue; dans l'assistance se trouvait un homme dont la main droite était atrophiée, et ne pouvait plus lui rendre aucun service. Saint Jérôme nous apprend que c'était un pauvre artisan. Connaissant les généreux instincts du cœur de Jésus, ses ennemis ordinaires s'attendaient à ce qu'il guérît cet homme, et ils se préparaient à tirer de là un sujet d'accusation contre lui. Dans leur impatience de lui nuire, ils le provoquent par cette question insidieuse : « Est-il permis de guérir le jour du sabbat? » Jésus, qui savait leurs desseins, fait lever l'estropié et lui ordonne de se placer au milieu de l'assemblée. Puis il leur demande : « Je voudrais savoir de vous lequel vaut mieux, le jour du sabbat, de faire du bien ou de faire du mal, de sauver un homme ou de le perdre. » Aux yeux des pharisiens, c'était un crime de guérir un homme en ce jour; ce n'en était pas un de travailler, le même jour, à faire périr celui qu'ils haïssaient. Ils refusèrent de répondre. Afin de faire mieux ressortir l'absurdité de leurs principes, ou plutôt la noirceur de leur malice : « Lequel d'entre vous, leur dit-il, se ferait scrupule de retirer aussitôt sa brebis d'une fosse où elle serait tombée le jour du sabbat? Et un homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis? »<sup>2</sup> Et affligé de leur aveuglement et de

(1) On appelle *positive* les lois qui ordonnent ou interdisent une chose indifférente par elle-même : telle est, par exemple, celle qui nous défend l'usage de certains aliments à certains jours. Il n'en est pas de même de la loi *naturelle* : ses interdictions, fondées sur la nature même des choses, comme la défense de blasphémer, de haïr le prochain, etc., ne peuvent, en aucun cas, être levées; Dieu même ne saurait nous en dispenser.

(2) Depuis, les Rabbins ont étudié ce cas de conscience, et voici la réponse

leur obstination dans le mal, il promena sur eux un regard plein d'indignation; puis il dit au pauvre infirme : « Etends la main; » il l'étendit, et elle redevint aussi saine que l'autre. Les pharisiens avaient trouvé ce qu'ils cherchaient; sortant aussitôt de la synagogue, ils se réunirent avec les partisans d'Hérode, pour lesquels ils professaient pourtant le plus profond mépris, et se mirent à délibérer avec eux sur les moyens à prendre pour se défaire de Jésus. Et sans doute ils se fussent saisis de lui ce jour-là même, s'il ne s'était dérobé à leur fureur. Il se retira au bord de la mer, et y fut suivi par une grande multitude de peuple. Il monta dans une barque, afin d'échapper à l'empressement excessif des malades qui se jetaient sur lui. Il les guérit tous et les renvoya, après leur avoir défendu de le faire connaître. (MATTH. 12. MARC. 3. LUC. 6.)

La guérison d'une femme courbée au point qu'elle ne pouvait regarder le ciel, donna lieu aux mêmes controverses. La voyant guérie par l'imposition de la main de Jésus, le chef de la synagogue, s'adressant en colère à la foule, s'était écrié : « Il y a six jours pour travailler : venez donc ces jours-là vous faire guérir, et non le jour du sabbat. » — « Hypocrites ! lui répliqua le divin Maître, chacun de vous ne délie-t-il pas, le jour du sabbat, son bœuf ou son âne de la crèche pour les mener boire ? Or, voici une fille d'Abraham, que Satan a garrottée, il y a dix-huit ans déjà ; et il n'aurait pas fallu briser ses chaînes le jour du sabbat ? » — Cette réponse couvrit de confusion les pharisiens en présence de tout le peuple qui, de son côté, faisait éclater son admiration pour les œuvres de Jésus. (LUC. 13.)

qu'ils y ont donnée dans leur Thalmud : « Si une brebis tombe dans une fosse le jour du sabbat, il faut lui porter à manger et à boire, et l'y laisser jusqu'au lendemain. » De fait, on cite un juif qui, tombé dans un puits plein de boue, refusa de s'en laisser retirer, disant que c'était le sabbat. Le lendemain il se mit à implorer à grands cris le secours de ceux qui passaient ; mais le magistrat du lieu défendit qu'on ne le retirât de sa fosse, et lui fit dire que les chrétiens ne travaillaient pas le dimanche, qu'il attendit donc jusqu'au lundi. Le lundi, on le trouva suffoqué dans la fange.

## Chapitre Quinzième.

*Guerre des pharisiens contre le Christ du Seigneur. (Suite.) — Ils mettent en avant les disciples de saint Jean-Baptiste : Pourquoi vos disciples ne jeûnent-ils pas? — Réponse de Jésus. — Traditions humaines. — Mauvaise foi des protestants.*

### I



ES pharisiens se targuaient d'une morale austère : c'était pour eux un moyen de s'attirer l'estime des hommes, car la vanité était au fond toute leur religion. Et se voyant éclipsés et supplantés dans l'estime publique par Notre Seigneur, ils épiaient sans cesse sa conduite, dans l'espoir d'y trouver matière à le décrier.

Obligé, par sa mission, même de vivre au milieu des hommes, et voulant d'ailleurs donner l'exemple de la perfection évangélique sous une forme accessible au plus grand nombre, Jésus avait adopté, quant à l'extérieur, un genre de vie ordinaire et sans aucune singularité. Il se nourrissait à la manière des autres Juifs, buvait du vin à table, et acceptait les invitations qui lui étaient faites, même par ses ennemis, afin d'avoir l'occasion de leur prêcher la Bonne Nouvelle. Il n'avait non plus jusque-là imposé à ses disciples aucune pratique de pénitence au-delà de ce qui était ordonné par la loi de Moïse.

Les pharisiens qui, dans les vues que nous avons dites, jeûnaient souvent, et jusqu'à deux fois par semaine,<sup>1</sup> et avaient soin qu'on le sût, disaient de lui : - Voilà un homme de bonne chère et un buveur de vin.<sup>2</sup> - Offusqués d'un autre côté par l'extrême austérité de saint Jean-Baptiste, ils attribuaient son abstinence à la puissance du mauvais esprit et disaient : - C'est un démoniaque.<sup>3</sup> - Ils imaginèrent de profiter de l'opposition apparente sous ce rapport entre Jésus-Christ et son Précurseur, pour ébranler la foi du peuple en tous les deux, et mettre en relief leur propre sainteté. Mais, pour mieux cacher leur malice, et éviter la confusion de quelque réponse sévère de la part de Jésus, ils résolurent de mettre en avant les disciples de Jean, lesquels lui restaient encore attachés après son emprisonnement, et l'imitaient à un certain degré dans sa vie pénitente.

(1) Luc. 18. 12.

(2) Matth. 11. 19.

Ibid. 18.

Comme donc Jésus sortait de diner chez le publicain Matthieu, qu'il venait d'appeler à sa suite, les pharisiens engagèrent les disciples de Jean-Baptiste à lui demander compte, en public, de la différence de conduite entre lui d'une part, et Jean-Baptiste et les pharisiens de l'autre. Toujours aveuglés par leur jalousie contre Jésus, les disciples du Précurseur se prêtèrent facilement à ce rôle, dont sans doute ils ne comprenaient pas tout l'odieux. S'approchant donc du Sauveur : « D'où vient, lui demandèrent-ils, que, tandis que nous, et les disciples des pharisiens, nous jeûnons fréquemment, et prions longuement, vos disciples boivent et mangent? » — Il est évident qu'en nommant les disciples, ils visaient le Maître.

Jésus cependant ne leur adresse aucun reproche, ni sur leur vanité, ni sur l'inconvenance de la leçon indirecte qu'ils prétendent lui faire, ni sur leur obstination à ne point croire en lui malgré le témoignage de leur saint maître. Il ne leur fait pas même observer combien la vie de ses disciples est plus laborieuse et plus fatigante que la leur; combien la nourriture ordinaire de ces derniers est frugale; qu'ils n'ont souvent pas le loisir de manger;<sup>1</sup> que parfois ils en sont réduits à se nourrir de quelques épis arrachés en passant le long des moissons. A leur indiscrete question, il fait deux réponses également admirables, et propres à nous donner une idée de la divine beauté de son esprit et de la douceur de son âme.

## II

**P**OUR comprendre la première de ces réponses, il faut savoir qu'en Palestine, lorsqu'un jeune homme prenait femme, ses beaux-parents invitaient un certain nombre de ses compagnons d'âge à prendre part aux réjouissances nuptiales, lesquelles duraient sept jours. Il y en avait trente aux noces de Samson avec une fille du pays des Philistins.<sup>2</sup> Conformément au génie de la langue sainte, ces jeunes hommes s'appelaient *les fils des noces*, ou *les fils de l'époux*. Or, les disciples de Jean n'avaient pas oublié que leur maître leur avait dit en parlant de Jésus : « Celui-là est l'Époux qui possède l'épouse.<sup>3</sup> » Faisant donc allusion à cette parole de son Précurseur, et à l'usage que nous venons de rappeler, Jésus leur répondit en souriant :

« Voulez-vous obliger *les fils de l'Époux* à jeûner, tandis que l'Époux est au milieu d'eux? Les jours viendront où l'Époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront. » Le Fils de Dieu avait été attendu ici-bas pendant quatre mille ans; il était enfin descendu du trône de sa gloire; il s'était uni par des liens indis-

(1) Marc. 6. 31.

(2) Judic. 14. *passim*.

(3) Joan. 3. 29.



solubles avec la nature humaine ; son Père lui avait donné douze compagnons pour embellir de leur présence la fête de ses noces ; convenait-il qu'il leur imposât de longs jeûnes ? Hélas ! après une si longue attente, cette fête durerait si peu ! encore quelques jours, et l'Époux leur serait cruellement enlevé ; et alors commenceraient pour eux les jours des jeûnes et des larmes.

Aux savants pharisiens, premiers auteurs de la controverse, cette gracieuse réponse ne pouvait suffire. C'est pourquoy, prenant un ton plus sérieux, Jésus ajouta :

« On ne répare pas un vêtement vieux avec une pièce d'étoffe neuve, raide et épaisse : la couleur plus foncée de cette pièce ne servirait qu'à faire mieux ressortir la vétusté du vêtement ; et son poids et son épaisseur l'empêchant de se relier étroitement à l'étoffe usée, elle s'en séparerait bientôt en augmentant la déchirure première. De même, enfermer un vin nouveau, généreux et pétillant, dans des vaisseaux vieux, c'est s'exposer à perdre à la fois vaisseaux et vin. Et enfin, celui qui a déjà bu une certaine quantité de vin vieux, ne demande pas tout à coup du vin nouveau : le vieux lui semble préférable.<sup>1</sup> »

C'est-à-dire : Vous, disciples de Jean, et vous, pharisiens, vous êtes des âmes fortes et capables de ces grandes choses ; mais mes disciples, encore novices dans la vertu, ne pourraient les supporter. En leur imposant des jeûnes fréquents et rigoureux, j'attirerais sur eux l'attention et les critiques du monde ; je courrais risque de les voir bientôt tout abandonner à leur grand dommage et au grand discrédit des exercices mêmes de la pénitence. Ne vaut-il pas mieux attendre qu'ils les embrassent d'eux-mêmes ? — Grande leçon de discrétion pour les directeurs des âmes ; mais d'un autre côté, qui, sinon des pharisiens, pouvait tenir contre une réponse si douce et si modeste ? (MATTH. 9. MARC. 2. LUC. 5.)

## III



U jour déjà si pesant de la loi cérémonielle de Moïse,<sup>2</sup> les Pharisiens avaient ajouté plusieurs observances pénibles, qu'ils estimaient à l'égal des lois divines. Ils n'eussent pas voulu se mettre à table sans s'être lavé les mains ; ils se baignaient chaque fois qu'ils rentraient du dehors, et purifiaient fréquemment tous les vases qui servaient aux repas et les lits sur lesquels ils s'étendaient pour manger.<sup>3</sup> Sans condamner ces usages indifférents en eux-mêmes, Jésus ne s'y astreignait point.

Un jour donc, quelques pharisiens et scribes de Jérusalem, voyant ses disciples manger sans s'être lavé les mains, s'appro-

(1) Traduction libre.

(2) Act. 15. 10.

(3) Marc. 7. 3. sq.

chèrent de lui, et lui demandèrent en présence du peuple pourquoi il permettait aux siens de transgresser les traditions des anciens.

« Et vous, leur répliqua le divin Maître, pourquoi transgressez-vous la loi de Dieu en y substituant vos traditions? Dieu ordonne aux enfants d'honorer leur père et leur mère, et de les assister dans leurs nécessités; et vous, vous leur apprenez à se dispenser de ce précepte, en faisant don au temple de ce qu'ils eussent dû employer à faire subsister leurs parents.<sup>1</sup> » Puis il leur fit l'application de ces mots d'Isaïe : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais leur cœur est loin de moi; leur piété est vaine... »

Cette leçon mérite d'être méditée par certaines personnes très adonnées aux exercices de la vie dévote, mais peu soucieuses de leurs devoirs envers un père, une mère âgés, et en général envers les personnes avec qui elles vivent. « Elles ont renié la foi, dit saint Paul, et sont pires que les infidèles.<sup>2</sup> » Répondant ensuite directement au reproche des pharisiens, Jésus ajouta : « Ecoutez et comprenez : « Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, mais bien ce qui vient de l'intérieur de l'homme... »

## IV



ES protestants ont abusé de cette parole pour combattre la prohibition que l'Eglise fait de certains aliments à certains jours. Mais en ceci, comme en bien d'autres points, ils ont fait preuve d'ignorance ou de mauvaise foi. Le fruit défendu n'était pas plus impur que les autres, car Dieu n'a rien créé d'impur,<sup>3</sup> et pourtant Adam s'est souillé, lui et toute sa postérité, en le mangeant contrairement à la défense de Dieu. Aucun animal n'est impur en lui-même, ce qui n'empêchait pas que la chair de plusieurs ne fût interdite sous l'ancienne loi; et certes le Fils de Dieu n'entendait pas critiquer une interdiction dont il était lui-même l'auteur. Quand un chrétien use d'aliments défendus par l'Eglise, ce ne sont pas ces aliments qui le souillent en entrant dans son corps; c'est la désobéissance, la révolte, le mépris de l'autorité de l'Eglise, c'est la sensualité, ou du moins la lâche complaisance, la crainte de l'homme mise au-dessus de la crainte de Dieu. Ces choses viennent de l'intérieur de l'homme et le souillent. Pour des raisons très graves, les Apôtres avaient interdit aux premiers fidèles l'usage de la chair des animaux étouffés;<sup>4</sup> pour des raisons non moins graves, c'est-à-dire pour les obliger à faire pénitence, l'Eglise veut que ses enfants s'abstiennent d'aliments gras à certains jours. L'Eglise est revêtue aujourd'hui de toute l'autorité des apôtres; il faut lui obéir

(1) Traduction libre.

(3) I Tim. 4. 4.

(2) I Tim. 5. 8.

(4) Act. 15. 20.

sous peine de damnation. - Si quelqu'un n'obéit pas à l'Eglise, a dit son divin auteur, tenez-le pour un païen.<sup>1</sup> »

Au reste, comme les disciples n'avaient pas compris la parole du céleste Maître, il la leur expliqua à peu près en ces termes : - Ce qui entre dans l'homme ne le souille pas, parce qu'il n'entre pas dans le cœur, c'est-à-dire dans l'âme; mais ce qui vient de l'intérieur de l'homme, de son âme, comme les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les meurtres, les vols, les faux témoignages, l'avarice, l'impudicité, l'envie, le blasphème, l'orgueil... voilà ce qui rend l'homme impur. Mais un aliment que l'on prend ayant les mains impures, c'est-à-dire sans les avoir préalablement lavées, ne saurait souiller l'homme. - (MATTH. 15. MARC. 7.)

## Chapitre Seizième.

*Guerre des pharisiens contre le Christ du Seigneur. (Suite) — Ils l'accusent de magie. — Sa réponse. — Ils lui font un crime de sa bonté envers les pécheurs. — Sa réponse.*

### I



Un des bienfaits les plus ordinaires que Jésus allait semant sur tous ses pas, c'était la délivrance des démoniaques.<sup>2</sup> C'était aussi l'un des plus insignes. Car, sauf la damnation, il n'est point de situation plus humiliante, il n'en est pas de plus horrible, que celle d'un homme en qui l'esprit immonde s'est en quelque sorte incarné, de manière qu'il dispose du corps et de tous les sens de sa victime, voire même de sa mémoire et de son imagination.

(1) Matth. 18. 17.

(2) On nous demandera peut-être pourquoi ce phénomène infernal, si commun à cette époque, est devenu si rare de nos temps. C'est là un des innombrables bienfaits dont nous sommes redevables à notre sainte Religion. Une âme baptisée, fût-elle souillée de péchés mortels, offre sans doute plus de résistance à l'action diabolique qu'une âme infidèle. De plus, la présence parmi nous du très saint Sacrement, des saintes reliques, des images du Sauveur, de sa sainte Mère et des Saints, et des objets bénits, l'usage de l'eau bénite et du signe de la croix, la fréquente invocation du nom de Jésus dans les prières publiques de l'Eglise et dans les prières privées, la lecture de l'Evangile à la messe et dans l'office divin, le culte de la très sainte Vierge, et par-dessus tout l'oblation quotidienne du saint sacrifice, sont autant de causes qui écartent de nos demeures et de nos personnes les esprits immondes. Les missionnaires attestent que les cas de possession sont aujourd'hui encore très fréquents dans les pays infidèles.

Qu'on se rappelle ce qui est rapporté plus haut du possédé de Gêrasa. Aussi ces miracles attireraient-ils à Jésus l'admiration du peuple : - Jamais, disait-on, rien de tel ne s'était vu en Israël. Quel est cet homme à qui les démons mêmes sont soumis ?<sup>1</sup> »

Les incrédules de nos jours ont inventé un moyen commode de répondre à l'argument qui se tire des miracles en faveur de la vraie religion : ils les nient tous *a priori*, comme impossibles. Inspirés par leur envie et leur haine contre Jésus-Christ, les incrédules de ces temps-là les attribuaient à la magie : - Si cet homme chasse les démons, disaient-ils, c'est par la puissance du prince des démons.<sup>2</sup> - Bien des fois l'Agneau de Dieu supporta cet outrage sans y répondre. Cependant, de peur qu'un plus long silence de sa part ne tournât au détriment des âmes et de la gloire divine, il se vit obligé, à la fin, de se défendre, et il le fit, selon sa coutume, d'une manière complète, péremptoire, et dont voici le sens :

- Comment est-il possible que Satan se chasse lui-même de son domaine ? quel potentat travailla jamais à détruire sa propre puissance ? Si un homme fort et bien armé était tout à coup garrotté et dépouillé, non seulement de ses armes, mais encore de tout son avoir, ne diriez-vous pas qu'un plus fort que lui a pu seul le réduire à cet état d'abaissement et de misère ? Et qui est plus fort que Satan, sinon Dieu seul ? Si c'est donc par la puissance de Dieu que je dépouille et enchaîne Satan, et ruine son royaume, concluez-en que je suis, non pas son suppôt, mais son adversaire, chargé d'établir parmi vous le royaume de Dieu ; en un mot, croyez que je suis le Christ. Pourquoi ne jugez-vous pas de moi comme vous jugez d'un arbre, que vous déclarez bon quand il porte de bons fruits ? et n'est-ce pas une bonne œuvre que de délivrer l'homme du pouvoir de Satan ? Mais comment seriez-vous recevables à m'accuser, vous dont le cœur est rongé par la haine contre ma personne ? L'homme parle toujours selon la disposition de son cœur. »

De toute cette discussion, Notre Seigneur tire une instruction très propre à nous mettre en garde contre la rechute dans les péchés dont nous avons fait pénitence. - Quand un démon a été exclu de l'âme d'un homme, il ne trouve nul repos jusqu'à ce qu'il y soit rentré ; mais s'il y parvient, l'état de cet homme est de beaucoup pire que le premier. - Il ajoute que tel sera le sort de la nation juive. Nous voyons l'accomplissement de cette terrible prophétie. Arraché à l'empire de Satan, c'est-à-dire à l'infidélité, par une providence admirable et toute privilégiée, mais ayant fermé les yeux à la lumière que Jésus-Christ lui présentait, ce peuple est tombé dans un aveuglement sans exemple même chez les païens. (MATTH. 12. MARC. 3. LUC. 11.)

(1) Matth. 9. 33. — Marc. 1. 27.

(2) Matth. 9. 34.

## II



U reste, il n'est, pour ainsi dire, pas d'injure que les scribes et les pharisiens n'aient lancée à la face de Jésus-Christ; ils ne lui ont épargné ni les noms de samaritain, de séducteur, de séditeux, de malfaiteur, de démoniaque et d'insensé, de blasphémateur; ni enfin celui de Beelzébuth, ou de prince des démons.<sup>1</sup> Mais à aucun de ces noms il ne se montra plus sensible qu'à celui d'ami des pécheurs.<sup>2</sup> Non pas qu'en lui-même ce nom lui déplût : il s'en faisait gloire, aussi bien que de son nom de Jésus, lequel, au fond, n'a pas d'autre sens; aussi ne s'en défendit-il jamais. Ce qu'il ne pouvait souffrir, c'est qu'on lui fit un crime de cette miséricorde qui seule l'avait porté à s'anéantir, à venir habiter parmi nous. Mais, de même qu'en blessant certains arbustes, on en fait couler une liqueur odoriférante et salubre à toutes sortes de plaies; ainsi, en blessant au vif le cœur miséricordieux de Jésus, l'orgueil et la dureté pharisaïques en firent jaillir le baume des enseignements les plus suaves et les plus propres à guérir les âmes déchirées par la dent venimeuse du péché.

Rentrant un jour à Capharnaüm, après avoir prêché au bord du lac, Jésus vit, assis à son bureau, un publicain nommé Lévi ou Matthieu : « Suivez-moi, » lui dit-il. Et à l'instant, renonçant à toutes choses, Matthieu se mit à sa suite. Pour mieux faire éclater sa joie et sa reconnaissance, Matthieu fit préparer au Maître et à ses disciples un grand festin, auquel il invita également bon nombre de ses anciens collègues et de gens de sa connaissance, parmi lesquels plusieurs passaient pour des pécheurs scandaleux. Et aussitôt scribes et pharisiens de murmurer et de dire aux disciples de Jésus : « Pourquoi votre Maître mange-t-il et boit-il avec les publicains et les pécheurs? » Ils mettent les publicains au nombre des pécheurs, parce que d'ordinaire ces agents du fisc se rendaient coupables d'exactions injustes ou tout au moins de vexations. Ils n'osent s'adresser directement au Maître; mais ils parlent assez haut pour en être entendus. La réponse de Jésus ne se fit pas attendre; et cette réponse, aussi lumineuse, aussi pénétrante que brève, est restée la première loi du code de l'ouvrier évangélique :

« Le médecin n'est pas nécessaire à ceux qui jouissent de la santé, mais bien aux malades.

« Allez apprendre ce que signifie cette parole : La compassion

(1) Joan. 8. 48. — Joan. 7. 12. — Luc. 23. 5. — Joan. 18. 30. — Joan. 7. 20. — Joan. 10. 20. — Joan. 10. 33. — Matth. 10. 25.

(2) Matth. 11. 19.

envers les misérables vaut mieux à mes yeux qu'aucun sacrifice. Je suis venu appeler à la pénitence non les justes, mais les pécheurs.<sup>1</sup> -

Jésus donc considère les pécheurs humiliés et désireux au moins de se convertir, non comme des ennemis contre lesquels il faut s'armer, mais comme des malades qu'il faut secourir. Il est médecin. Que les pharisiens, qui sont ou se croient bien portants, ne viennent pas à lui, à la bonne heure ! mais que du moins ils n'empêchent pas ceux qui sentent leurs maux et en gémissent, d'y venir ; et surtout qu'ils ne les méprisent point : quelle cruauté d'ajouter le mépris aux autres souffrances d'un malade ! (MATTH. 9.)

## III



DANS une autre circonstance, le doux Médecin était encore entouré de ses chers infirmes : « Publicains et pécheurs approchaient de lui, » dit saint Luc. Les murmures des pharisiens et des scribes éclatèrent de plus belle : « Cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux.<sup>2</sup> » Il les accueille : il n'a donc pas le zèle de la loi, il n'a pas horreur de l'iniquité : comment serait-il le Christ ? — Eh ! comment serait-il le Christ, s'il avait horreur des pécheurs ? — Il mange avec eux, sans crainte de contracter leurs souillures ! — Eh ! que direz-vous, quand vous le verrez, selon la prophétie, chargé de toutes les souillures du monde ?<sup>3</sup> Mais de ces pécheurs, il fait des justes : n'est-ce pas là une chose digne du Christ, et le plus divin de tous les arts ?

Mais Jésus a entendu les réclamations des hommes en faveur de l'inflexible justice ; et au nom des trois personnes divines, il va leur présenter une triple apologie de la douce miséricorde, et buriner en traits ineffaçables l'esprit du Nouveau Testament.

(1) Matth. 9. 9. sqq.

(2) Luc. 15. 1.

(3) Is. 53. 6.

## Chapitre Dix-Septième.

*Guerre des pharisiens contre le Christ du Seigneur. — Ils lui font un crime de sa bonté envers les pécheurs. (Suite.) — Jésus répond à cette accusation par trois paraboles. — La brebis égarée. — La drame perdue. — Le prodigue.*

### I



JÉSUS, avons-nous dit, prend la défense de la miséricorde divine au nom des trois personnes de la très sainte Trinité. Comme c'est lui qui est personnellement en cause, il est naturel qu'il commence par ce qui le regarde. Il est le bon Pasteur, venu pour procurer à ses brebis la vie et une vie plus abondante que par le passé.<sup>1</sup> Or, demande-t-il aux sévères pharisiens,

« Est-il parmi vous un homme qui, ayant cent brebis, et venant à en perdre une, ne laisse les quatre-vingt dix-neuf autres dans le désert, et ne coure après la perdue jusqu'à ce qu'il la retrouve? »

Tous les mots respirent l'exquise et ingénieuse bonté du cœur du divin apologiste. Il en appelle à ses contradicteurs eux-mêmes : « Est-il parmi vous un homme?... » Pourquoi voulez-vous que j'aime moins mes brebis que vous les vôtres? Le pécheur n'est plus un sujet ingrat et rebelle : c'est une brebis, animal faible, stupide entre tous et sans malice, selon la réflexion d'un berger devenu roi ;<sup>2</sup> qui peut se mettre en colère sur une brebis? D'ailleurs, le pasteur considère moins l'injure qu'il a reçue de sa brebis que le dommage qu'il a subi en la perdant. Les brebis fidèles peuvent-elles donc se plaindre, si le berger semble les oublier une heure pour courir après leur sœur, s'il ne se donne point de repos jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée? Et quand il la retrouvera, lui commandera-t-il avec rudesse de reprendre le chemin du bercail? Hélas! le pourrait-elle? Elle est épuisée de fatigue; et la ronce du désert lui a déchiré les pieds.... Mais il n'y pense même pas : tout entier au bonheur d'avoir retrouvé sa brebis, il la prend de ses mains caressantes,

« La place avec joie sur ses épaules, » et se sent plus léger sous ce précieux fardeau. Ce n'est pas tout : la joie surabonde dans son cœur; il faut qu'il la partage avec ses voisins et ses

(1) Joan. 10. 10.

(2) II Reg. 24. 17.

amis; il va les chercher, les réunit dans sa maison, leur communique la grande, l'heureuse nouvelle :

- Félicitez-moi, car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue! »

- Je vous le dis, ajoute Jésus, il y aura ainsi plus de joie au ciel pour un pécheur qui fera pénitence, que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Si donc les Pharisiens ne veulent pas prendre part à la joie de Dieu et de ses anges, que du moins ils ne la troublent point de leurs murmures. (Luc. 15.)

## II



LA seconde parabole est en tout semblable à la première, si ce n'est qu'ici, les âmes sont figurées par dix dragmes, ou dix petites pièces de monnaie, formant tout l'avoir d'une pauvre femme. Elle en perd une : se consolera-t-elle en disant : « Il m'en reste neuf? » Non, une dragme est précieuse aux yeux de qui n'en possède que dix! Ainsi chaque âme humaine est-elle précieuse aux yeux du Saint-Esprit.

La femme - allume sa lampe; elle balaie sa maison, et cherche sa dragme jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée. »

Que signifie ceci? Quelle est cette lampe ou ce flambeau? C'est le Rédempteur, dont Isaïe a dit : « A cause de Sion, je ne me tairai point; et à cause de Jérusalem, je ne me donnerai point de repos, jusqu'à ce qu'apparaisse son Juste pareil à la lumière de l'aurore, et que son Sauveur soit allumé comme un flambeau.<sup>1</sup> » Ce grand Flambeau fut allumé quand le Verbe se fit chair; or, selon la parole de l'ange Gabriel, l'incarnation du Verbe est l'ouvrage du Saint-Esprit. Et pourquoi l'Esprit-Saint a-t-il allumé ce Flambeau, sinon pour retrouver les âmes perdues dans les immondices du péché? Il a, en quelque sorte, balayé le monde quand il a chargé de nos crimes les épaules de Jésus-Christ. Il ne cesse de chercher la dragme perdue, en éveillant au cœur des pécheurs le remords, la crainte des jugements de Dieu, l'espoir du pardon, et les ardeurs du zèle au cœur des ouvriers évangéliques. — Et quand la femme a retrouvé sa précieuse pièce de monnaie,

- Elle rassemble ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma dragme que j'avais perdue. »

- Je vous le dis, conclut le Sauveur, telle sera, en présence des anges, la joie de Dieu à l'occasion de la conversion d'un pécheur! » (Luc. 15.)

Après cela, quel pécheur si désespéré ne se sentirait le désir

(1) Is. 62. 1.



de revenir à Dieu? Si pourtant quelqu'un n'était pas touché par ces deux délicieuses figures, Jésus va livrer un troisième assaut à son cœur endurei. Car s'il accumule ainsi les douces images de la miséricorde divine, c'est bien moins en vue de répondre aux murmures de ses détracteurs, qu'afin d'émouvoir et de ramener les pécheurs.

## III



La parabole de l'enfant prodigue est l'une des plus belles pages du nouveau Testament. Chaque phrase, chaque mot y porte coup et est digne d'une profonde méditation.... Mais qui ne la connaît? qui n'y a lu sa propre histoire? qui, en la relisant, n'a pleuré de regret d'abord, et puis de joie, au souvenir de certaines heures de sa vie? Quel pécheur si désespéré pourrait, sans se convertir, la méditer attentivement et comparer cette vive peinture de sa misère avec celle de l'accueil qui lui est promis s'il veut revenir à Dieu? Combien qui, restés insensibles aux vérités les plus effrayantes, se sont dit, après l'avoir entendu exposer par un homme au cœur apostolique : - Et moi aussi, je veux me lever et retourner à mon Père! -

- Un homme avait deux fils. - — Quel est cet homme, quel est ce père, sinon celui à qui le divin Maître nous apprend à dire : *Notre Père qui êtes dans les cieux*. Il a deux fils : afin qu'il nous paraisse plus excusable, le pécheur sera figuré par le plus jeune. Enrichi par son père, il abuse de ses bontés pour aller chercher dans une contrée lointaine des plaisirs plus vifs, plus variés que le bonheur trop uniforme de la maison paternelle. Mais bientôt, ses débauches l'ont ruiné ; et pour comble d'infortune, ou plutôt pour son bonheur, la famine sévit dans le pays, théâtre de ses désordres ; et, pour ne pas mourir de faim, il va offrir ses services à un maître dur et avare, qui l'envoie dans une de ses métairies paître ses pourceaux. Le noble enfant, élevé dans l'opulence et habitué aux caresses privilégiées de son tendre père, se voit réduit à envier l'immonde nourriture de l'immonde troupeau!

N'est-ce pas là l'histoire de tout pécheur? A peine a-t-il renoncé aux joies pures et saines de la vertu, qu'il sent le vide des plaisirs qu'il s'était figurés si enivrants ; il a secoué le joug aussi glorieux que léger d'un père, et il tombe sous le joug dur, pesant et honteux d'un ennemi qui se plaît à le déshonorer en haine de Celui dont il est l'image. Heureux alors, si le sentiment de son malheur, le dégoût du vice ou le remords le fait rentrer en lui-même!

Le prodigue se prend à penser à l'abondance qui règne dans la maison de son père, et à la générosité de celui-ci. Son père a,

lui aussi, un grand nombre de serviteurs; mais il les traite si bien! ils nagent dans l'abondance. - Et moi, se dit-il en sanglotant, moi, son fils, je meurs ici de faim!... » S'il faut servir, ne vaut-il pas mieux servir mon père que cet étranger sans entrailles?... » Je me lèverai et j'irai à mon père; et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et envers vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant; mettez-moi au rang de vos mercenaires. - Et sans hésiter un instant, il se lève et dirige ses pas vers la maison paternelle.

- Il était encore loin, ajoute Jésus, lorsque son père l'aperçut; et il fut ému de compassion; et courant à lui, il se jeta à son cou, et le couvrit de ses baisers.

» Et son fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et envers vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils..... »

Mais, sans lui donner le temps d'achever, et s'adressant à ses serviteurs :

Vite, s'écrie le bon père, - qu'on apporte la plus belle robe et qu'on l'en revête; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds;

» Et amenez et tuez le veau gras, et mangeons, et livrons-nous à la joie du festin;

» Parce que mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé. Et l'on commença le banquet. »

Il n'est pas nécessaire que nous fassions ressortir une à une toutes les ineffables beautés de ce tableau, qui vérifie si bien le célèbre mot de Tertullien : - Nul n'est père comme Dieu. - Notons seulement que le prodigue est ramené à la maison paternelle, non point par l'amour filial, mais par la misère, la honte de son abaissement et l'espoir du pardon. Tel est le principe de la plupart des conversions. Et à peine Dieu a-t-il vu dans le pécheur ce commencement de bonne volonté, qu'il se hâte de courir vers le pécheur, de le serrer dans ses bras..... Il le faut bien : une fois déchu de l'état de grâce, l'homme peut bien encore concevoir une horreur naturelle des tristes effets de ses égarements et regretter son bonheur perdu; mais il ne saurait plus par lui-même s'élever jusqu'au repentir de l'outrage qu'il a fait à Dieu; moins encore pourrait-il produire cet acte de charité qui justifie le pécheur : la glace s'enflammerait plutôt. Il faut donc que Dieu fasse les premières avances, qu'il réchauffe, en le serrant sur son cœur, ce cadavre refroidi, qu'il y ramène la chaleur vitale, comme Elisée réchauffa l'enfant de la Sunamite;<sup>1</sup> alors seulement le pécheur ouvre les yeux, voit quel mal il a fait en méprisant son Père, et commence à se repentir, non plus seulement en vue de sa propre misère, mais encore en vue

(1) IV Reg. 4. 34.

de l'amabilité infinie qu'il a offensée. Alors aussi Dieu peut l'absoudre, lui rendre la blanche tunique de la grâce sanctifiante, l'anneau précieux de l'adoption, et l'admettre au banquet sacré où ceux-là seuls qui sont purs, se nourrissent spirituellement du pain de vie, bien que tous le mangent corporellement. Dieu prend part au banquet et y invite ses anges. Quelles sont pour lui et pour eux les viandes et les boissons? Saint Jean Chrysostome répond : Ce sont les larmes du pécheur, son retour à la vie et son bonheur.

## IV

**A**INSI Jésus justifie-t-il la miséricorde du Père céleste, la sienne et celle de l'Esprit-Saint, en l'affirmant, en en déployant à nos yeux l'exubérante tendresse. Et quel juste oserait se plaindre de ces caresses prodiguées au pécheur converti? Si jusqu'ici vous n'êtes jamais tombé, pouvez-vous répondre de vous dans l'avenir? et si quelque jour vous veniez à tomber, voudriez-vous pour vous-même plus de sévérité?

Cependant, aux inflexibles pharisiens il fallait une réponse plus directe. C'est l'objet de la seconde partie de la parabole.

Le frère aîné du prodigue était dans les champs. Entendant, à son retour, les sons joyeux des instruments de musique et des voix qui chantaient en chœur, il appela un serviteur et lui demanda ce que cela signifiait. Et l'ayant appris, « il en fut indigné et ne voulait pas entrer. » Son père le sut, il sortit et se mit à l'y engager. Mais il répondit à son père : « Il y a tant d'années que je vous sers; jamais je n'ai contrevenu en rien à vos ordres, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis. Mais parce que votre fils, après avoir consumé tout son bien avec les courtisanes, est revenu vers vous, vous avez fait tuer le veau gras! »

Ainsi, tout en méprisant son frère, qu'il ne daigne même plus appeler ainsi, ce fils si docile, si soumis, ne craint pas d'infliger un sanglant affront à son père en présence de ses serviteurs et de ses invités, et de l'accuser même d'injustice. Voilà quelle était la sainteté des pharisiens et des scribes. Pleins d'eux-mêmes parce que, comme l'un d'eux s'en vantait dans sa prière, ils n'étaient ni ravisseurs du bien d'autrui, ni adultères,<sup>1</sup> parce qu'ils payaient la dime du cumin, de l'anis et de la menthe,<sup>2</sup> et se lavaient les mains avant de manger, ils ne se faisaient pas scrupule de fouler aux pieds la loi royale<sup>3</sup> de la charité fraternelle. Ils paraissaient prendre contre la miséricorde du Sauveur la défense de la justice divine; mais en réalité ils n'étaient amoureux que de leur propre justice<sup>4</sup>

(1) Luc. 18. 11. (2) Matth. 23. 23. (3) Jac. 2. 8. (4) Rom. 10. 3.

sur laquelle le bon accueil fait aux pécheurs semblait jeter un voile. Ils aimaient mieux demeurer en dehors de la salle du festin évangélique, que de s'y voir en quelque sorte éclipsés par les publicains et les courtisanes convertis;<sup>1</sup> là, comme dans les banquets profanes, ils eussent voulu briller et tenir les premières places.<sup>2</sup> Mais eussent-ils été aussi justes qu'ils le prétendaient, ils auraient dû se laisser toucher par la réponse si modérée, si douce du père :

- Mon fils, tu es toujours avec moi, et tous mes biens sont à toi. Mais il fallait faire un festin et nous réjouir, parce que ton frère était mort et il est ressuscité; il était perdu et le voilà retrouvé. - (Luc. 15.)

L'état du juste qui n'a jamais quitté Dieu, est bien préférable à celui du pécheur converti. Or, c'est là un bonheur dont il est redevable à la bonté divine, comme le pécheur lui est redevable de sa conversion. Et la joie extraordinaire que Dieu fait éclater lors du retour du pécheur, ne diminue en rien sa tendresse ni sa magnificence envers les quatre-vingt dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

## Chapitre Dix-Huitième.

*Jésus chez Simon le pharisien. — La pécheresse à ses pieds. — Simon s'en scandalise. — Jésus répond à ses murmures intérieurs. — Il loue la pécheresse convertie et la renvoie justifiée.*

### I



LES trois admirables paraboles que nous venons d'exposer, devaient avoir leur mise en scène. Se trouvant dans une ville de Galilée, Jésus fut un jour invité à souper par le pharisien Simon, désireux, ce semble, de l'étudier de près. Le divin Maître accepta gracieusement en vue de servir à son hôte et à nous les mets savoureux de sa doctrine, et de glorifier à jamais le repentir dans sa plus illustre personnification.

L'accueil du pharisien fut néanmoins froid, comme celui d'un grand seigneur à un homme du commun. Il se dispensa, à l'égard de Jésus, des marques d'honneur que l'israélite donnait à tout homme admis à son foyer, et que le riche Laban n'avait pas refu-

(1) Matth. 21. 31.

(2) Luc. 14. 77.

sées au serviteur d'Abraham.<sup>1</sup> Jésus sentit l'affront, mais ne s'en montra pas offensé.

Or, la ville avait été longtemps témoin des scandales d'une femme que l'Évangile, par égard, ne nomme pas. Son nom a donné lieu à une controverse, tranchée, selon nous, par l'autorité du Breviaire romain, dans son office de la *Conversion de Marie-Madeleine*, qu'il appelle en outre *sœur de Lazare*. Une obsession par sept démons avait été le châtement de ses désordres; mais Jésus l'en avait délivrée.<sup>2</sup> Elle était sincèrement convertie. Apprenant donc que son Libérateur soupait chez Simon, Madeleine alla l'y trouver avec un vase plein d'une essence de grand prix; elle se prosterna à ses pieds, les baigna de ses larmes, les essuya de ses cheveux, les couvrit de baisers et les oignit du parfum qu'elle avait apporté.

## II

**J**ÉSUS prenait un singulier plaisir à ce spectacle d'une âme sortant de la fange pour s'élever tout d'un coup à une angélique pureté; il préférerait de loin ses sanglots et ses larmes, à tous les mets qui chargeaient la table de Simon. Celui-ci, de son côté, se scandalisait de la condescendance du divin Maître, et se croyait suffisamment éclairé sur l'objet pour lequel il l'avait voulu voir: - Evidemment, se disait-il, cet homme n'est pas prophète: s'il l'était, il saurait que cette femme est une pécheresse, - et ne se laisserait pas toucher par elle.

Voilà bien le prodige méprisé par son aîné; voilà les murmures de ce dernier contre l'indulgence paternelle, et son refus de prendre part à une fête où le débauché d'hier tient la place d'honneur. Eh bien! comme dans la parabole, le Père s'abaissera jusqu'à lui rendre compte de sa conduite. Et avec quelle douceur!

- Simon, j'ai quelque chose à vous dire. -

- Maître, parlez. -

- Un créancier avait deux débiteurs, dont l'un lui devait cinquante deniers, et l'autre cinq cents. Comme ni l'un ni l'autre n'avaient de quoi payer, il remit la dette à tous les deux. Lequel des deux l'aime le plus? -

- Je pense, répond Simon, que c'est celui à qui il a remis une plus forte somme. -

- Vous avez bien jugé. -

(1) Gen. 24. 32. Les Hébreux embrassaient leurs hôtes à leur arrivée, leur lavaient les pieds, et leur oignaient la tête.

(2) Luc. 8. 2.

La libéralité du créancier envers ses débiteurs nous donne à penser qu'il est aimé de tous les deux ; c'est en considération de leur amitié qu'il les affranchit de toute autre redevance. Mais il est naturel de croire qu'il se voyait aimé davantage par celui à qui il a remis une dette plus considérable.

Dans ce peu de paroles, Jésus fait trois choses.

Simon disait en lui-même : « Cet homme n'est pas prophète, puisqu'il ne sait pas quelle est cette femme. » Or, Jésus sait, non seulement quelle est cette femme, mais encore ce que Simon pense. Il est donc prophète, et il ne reste plus à Simon que de croire en lui.

En second lieu, Jésus insinue que Simon, lui aussi, est débiteur envers Dieu. Mais, s'il est innocent comme il le pense, à quel titre est-il débiteur envers Dieu ? au titre de son innocence même. Voici à peu près comme saint Augustin fait parler Dieu à Simon et aux autres justes : - Tu dis : Je ne suis ni adultère, ni homicide, ni ravisseur du bien d'autrui. Pourquoi n'es-tu pas tombé dans ces crimes ? parce que je t'en ai préservé. Tu n'y es pas tombé parce que le lieu, le temps, l'occasion t'ont manqué : pourquoi t'ont-ils manqué ? parce que je l'ai voulu. Mais ni le lieu, ni le temps, ni l'occasion ne t'ont fait défaut ; néanmoins tu n'as pas succombé : qui t'a retenu ? moi. Il n'est pas de forfait commis par un homme, qu'un autre homme ne soit capable de commettre. - -- Le pécheur et le juste sont également hors d'état de satisfaire à leurs obligations envers Dieu ; la seule chose qu'ils puissent faire, c'est de l'aimer, et c'est tout ce qu'il leur demande.

Enfin, le Sauveur répond au reproche que lui fait intérieurement le pharisien, de se laisser toucher par une femme impure. Elle n'est plus impure, puisqu'elle aime ; elle est même plus pure que Simon, puisqu'elle aime davantage. C'est pourquoi Jésus lui a remis sa dette, en apparence plus grande que celle de Simon, et lui a permis de le toucher.

### III



L va maintenant montrer au pharisien que cette femme lui est réellement supérieure en charité. Il se tourne vers elle, et la montrant à Simon, qui en détournait ses regards avec horreur :

- Voyez-vous cette femme, lui dit-il ; je suis entré dans votre maison, — faveur inappréciable que vous avez méconnue ; — vous ne m'avez pas offert d'eau pour me laver les pieds : elle, au contraire, me les a lavés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux.

- Vous ne m'avez pas donné le baiser ; elle, au contraire, n'a cessé, depuis son arrivée, de me baiser les pieds.

« Vous n'avez pas versé d'huile sur ma tête ; elle, au contraire, a oint mes pieds d'une essence parfumée.<sup>1</sup>

« C'est pourquoi, je vous le dis : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.<sup>2</sup> »

« Mais celui à qui l'on remet peu, aime peu. »

C'est-à-dire : celui qui croit, comme Simon, n'avoir que peu besoin de miséricorde, se met peu en peine de témoigner son amour à Dieu.

Jamais homme n'avait parlé ainsi avant Jésus ; et il n'eût guères pu affirmer plus clairement sa divinité. De ce qui venait d'avoir lieu, Simon concluait que son hôte n'était ni le Messie ni un prophète. Pour toute réponse, Jésus remet à Madeleine ses nombreux péchés ; il les lui remet de sa propre autorité, comme une dette qu'elle avait contractée envers lui, et lui fait cette remise en considération de l'amour qu'elle lui a témoigné. Or, le créancier du pécheur ne saurait être que Dieu, et l'amour de Dieu peut seul être un titre au pardon.

Finalement, Jésus dit à la pécheresse : « Vos péchés vous sont remis. » Et comme quelques-uns des convives se disaient en eux-mêmes : « Quel est cet homme qui remet les péchés ? » il ajouta en s'adressant à la femme :

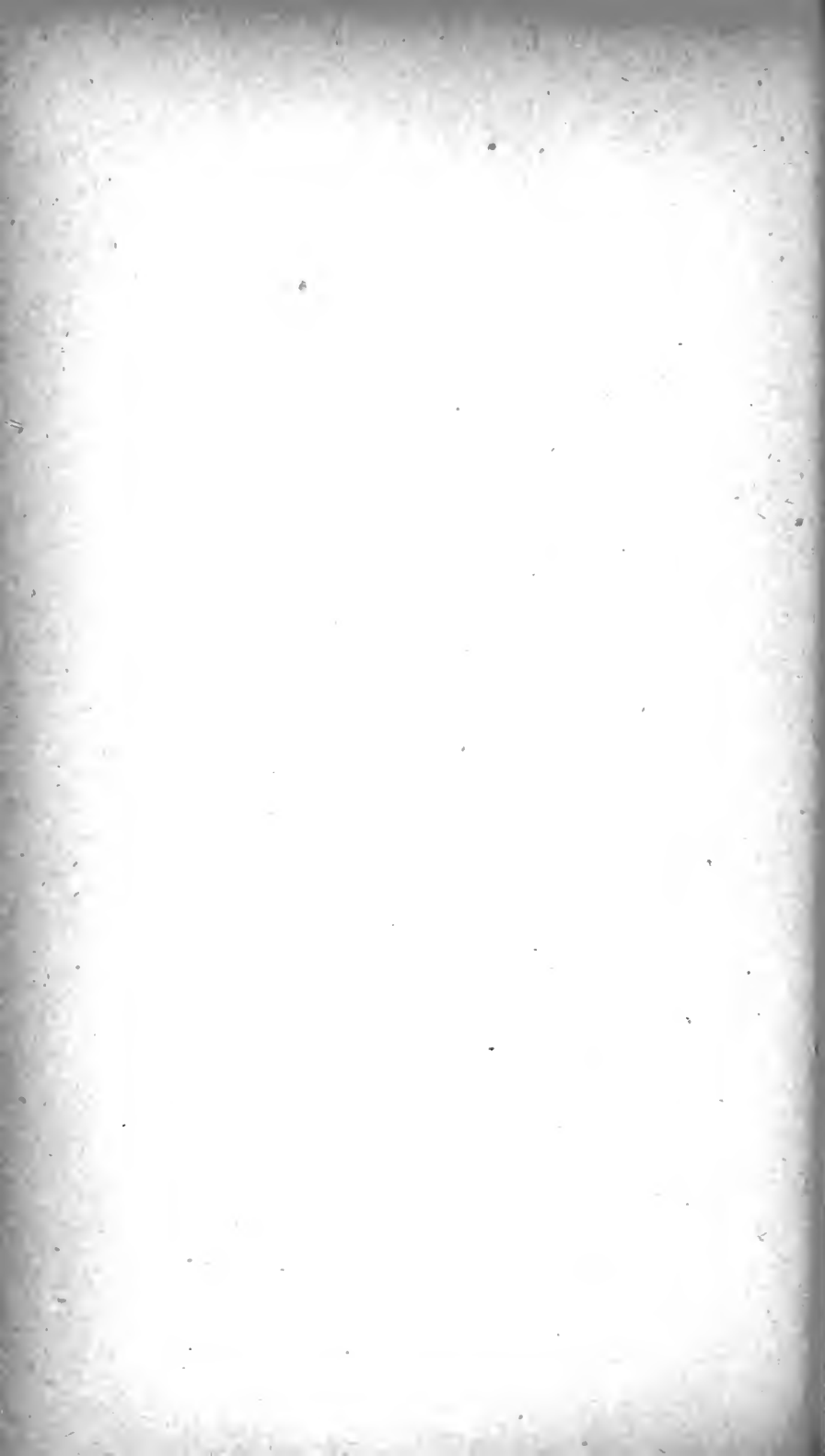
« Votre foi vous a sauvée, allez en paix.<sup>3</sup> » (Luc. 7.)

(1) Ces reproches de Jésus à Simon s'adressent à plus forte raison à ceux qui négligent l'action de grâces après la sainte communion, ou qui la font seulement par manière d'acquit.

(2) Il est très probable que Madeleine était déjà purifiée par la contrition parfaite avant de venir chez Simon. Les paroles du Sauveur doivent donc, ce semble, s'entendre de la remise complète, parfaite, des suites du péché et des peines encourues. Car la charité n'est pas la *cause méritoire*, mais seulement la *cause formelle* de la justification.

(3) La foi l'a sauvée, parce qu'elle a produit en elle le repentir, la confiance et l'amour, comme on le voit clairement par ce qui précède.



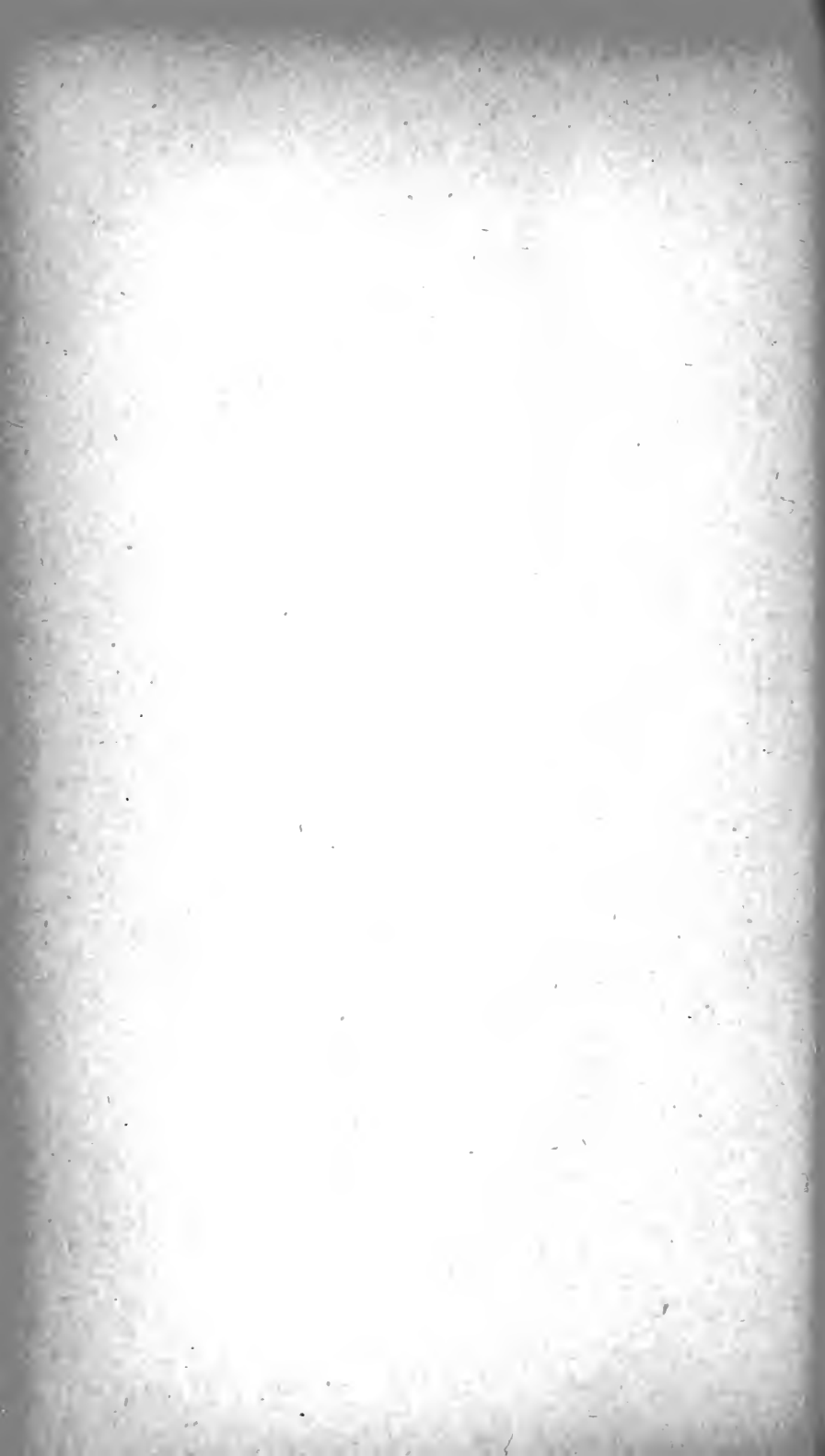






**Livre Quatrième.** — Vocation définitive des Apôtres. — Les Béatitudes. — Sermon sur la montagne et doctrine morale de Jésus-Christ. — Éducation des Apôtres. — Constitution, caractères et avenir de l'Église. — Sacrements. L'Eucharistie, figurée et annoncée dans l'Ancien-Testament, promise par Jésus-Christ. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖







## Livre Quatrième.

Institution de l'Eglise. — Législation. — Education des Apôtres. — Caractères et avenir de l'Eglise. — Sacrements.

### Introduction.

**L**E Seigneur Jésus aimait tous les hommes, et chaque homme en particulier, d'un amour immense : il voulait mourir pour tous.<sup>1</sup> S'il eût pu suivre l'inclination de son cœur sacré, il aurait prolongé son séjour ici-bas jusqu'à la fin du monde, afin d'instruire par lui-même toutes les générations. Il aurait fait plus : usant de ce mystérieux privilège qui fut accordé à plusieurs saints, d'agir et de parler en plusieurs lieux à la fois, il eût multiplié sa présence sensible, de manière à prêcher au même instant à tous les hommes la parole du salut, et à les presser tous d'entrer dans la salle du festin préparé par son Père.<sup>2</sup> Cette aspiration de son cœur, Jésus nous l'a exprimée par ce cri de tendresse : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes accablés, et je vous soulagerai ;<sup>3</sup> » il nous l'a rendue sensible par sa présence sacramentelle perpétuée en tant de lieux divers, à travers tous les âges, jusqu'à la consommation des siècles.

Mais la sagesse divine a des secrets qu'il ne nous est pas donné de pénétrer. Nous savons seulement qu'en cette vie, il ne nous est pas utile que Dieu se prodigue à nos sens. L'homme qui, depuis sa chute, a naturellement peur de Dieu, se familiarise vite avec lui, et passe facilement à son égard d'une crainte excessive à l'audace et au mépris. Quand Dieu fit entendre la première fois sa voix aux Israélites, ils en furent tellement épouvantés, qu'ils dirent à Moïse : « Parlez-nous, vous, et que Dieu ne nous parle plus ; car, si nous entendons plus longtemps sa voix, nous mourrons tous.<sup>4</sup> » Quelques jours plus tard, ils tombaient dans l'ido-

(1) II Cor. 5. 15.

(2) Matth. 22. 3.

(3) Matth. 11. 28.

(4) Exod. 20. 19.

lâtrie et la débauche au pied même de la montagne où le Seigneur, enveloppé d'un nuage enflammé, dictait pour eux ses lois à son serviteur Moïse ! Et combien de fois ne murmurèrent-ils pas contre Dieu, manifestant sa présence au milieu d'eux par la colonne lumineuse !... Mais quoi ! les enfants de la sainte Eglise sont-ils toujours plus respectueux ? Ils croient que leur Dieu, leur Rédempteur, est caché sous les voiles de l'Eucharistie ; et quelle est parfois leur conduite en sa présence ; et combien, chaque année, le reçoivent dans un cœur souillé de crimes ?

D'un autre côté, Jésus lui-même a dit à ses apôtres, la veille de sa mort : - Vous vous affligez à la pensée que bientôt vous ne me verrez plus ; mais moi, je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je vous quitte ; car, si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas à vous.<sup>1</sup> - Ils ne pouvaient recevoir l'Esprit-Saint aussi longtemps que leur divin Maître était visiblement avec eux, parce que, bien que leur amour envers lui fût plein de vénération, il n'était cependant pas assez spirituel et dégagé des sens. Si donc Jésus-Christ ne nous eût soustrait sa présence sensible, le côté humain eût prédominé dans la religion ; elle n'eût pas été ce culte en esprit et en vérité voulu par son Père.<sup>2</sup>

Enfin, l'un des plus grands hommages que nous puissions rendre à Dieu, éternelle vérité, et l'un des plus grands mérites que nous puissions acquérir auprès de lui, c'est de le croire sur parole et, sans le voir, de nous comporter en toutes choses comme si nous le voyions.<sup>3</sup> Ainsi faisaient Abraham, Moïse et tous les anciens justes ; aussi ont-ils été jugés dignes d'être appelés les amis de Dieu. Le juste vit de la foi, dit Habacuc ;<sup>4</sup> et Jésus a dit à Thomas : - Tu as cru parce que tu m'as vu : heureux ceux qui croient sans avoir vu.<sup>5</sup> -

Pour ces raisons et pour d'autres connues de lui, Dieu le Père voulait qu'après avoir manifesté sa divinité dans la chair pendant trente-trois années, prêché en personne l'Evangile à la nation sainte, fondé la foi sur des miracles aussi nombreux qu'éclatants, et ouvert par sa mort le ciel à la terre, le Christ entrât dans sa gloire,<sup>6</sup> et laissât à des hommes choisis le soin d'achever son œuvre sous la direction du Saint-Esprit, de l'étendre à tous les peuples et de la perpétuer.

La fondation de son Eglise, telle devait donc être ici-bas l'œuvre capitale du Christ Jésus. Il fallait qu'il choisit ses futurs remplaçants, leur enseignât les règles de la foi et des mœurs, les formât aux vertus apostoliques par sa parole et par ses exemples, et les revêtit d'un triple pouvoir : celui de prêcher, celui de gouverner les âmes, et celui de leur appliquer ses mérites et de les sanctifier par le moyen des sacrements de la loi nouvelle.

(1) Joan. 16. 7.

(2) Joan. 4. 24.

(3) Heb. 11. 27.

(4) Hab. 2. 4.

(5) Joan. 20. 29.

(6) Luc. 24. 26.

L'éducation des douze apôtres et de leurs premiers auxiliaires, ses disciples du second rang, sera la fin principale de toute sa vie publique : de tant de prédications, de miracles et de travaux, il ne retirera guère d'autre fruit immédiat que de les instruire, de les fortifier dans la foi, et d'en faire d'inébranlables témoins de sa divinité. Et quand cela sera fait, il dira à son Père : - Père, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez confiée... j'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés; les paroles que vous m'avez données, je les leur ai données, et ils les ont reçues, et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyé.... Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai envoyés dans le monde.<sup>1</sup> -

Nous consacrerons un livre entier à l'étude de ce grand ouvrage. Nous y verrons l'histoire de l'appel définitif des apôtres; puis leur éducation par le sermon sur la montagne et d'autres enseignements touchant la morale évangélique; — par des instructions plus spéciales sur la nature de leur vocation, sur leurs devoirs et les vertus dont ils auront besoin pour les remplir; — par des instructions sur le plan, sur les caractères et sur l'avenir de l'Eglise; — et enfin sur les sacrements.

Disons d'abord un mot en général de cette grande et divine institution que l'on appelle l'Eglise de Jésus-Christ.

---

(1) Joan. 17. *passim*.

## Chapitre Premier.

*Qu'est-ce que l'Eglise? — Jésus, Epoux de l'Eglise, sa gloire. — L'Eglise, héritière des prérogatives du Christ. — Office de l'Esprit-Saint dans l'Eglise. — Communion des Saints. — L'Eglise seule résout le problème de l'histoire du genre humain. — Cantiques de Baruch et de Tobie.*

### I

**L'**EGLISE est une société spirituelle. Une société est un corps moral formé de plusieurs personnes unies entre elles par des lois spéciales et par des droits et des devoirs réciproques, en vue de poursuivre de concert l'acquisition d'un bien. Celle dont nous parlons a pour but de procurer à ses membres, en cette vie, la sainteté ou la conformité avec Dieu ; et en l'autre, le bonheur parfait qui consiste à voir Dieu. C'est ce qui ressort de tous les enseignements de Jésus-Christ et des apôtres : - Soyez parfaits comme votre Père céleste ;<sup>1</sup> - — - Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice ;<sup>2</sup> - — - Heureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux est à eux ; heureux les cœurs purs, ils verront Dieu ;<sup>3</sup> - — - Nous Le verrons tel qu'Il est... et tout qui a cette espérance en Lui se sanctifie, comme Lui-même est saint.<sup>4</sup> »

Quand nous attribuons la fondation de l'Eglise à l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, nous entendons l'Eglise dans sa forme actuelle. Car, en réalité et quant à sa substance, l'Eglise est aussi ancienne que le monde, et est née avec le premier couple humain. En effet, Adam et Eve furent créés dans la grâce sanctifiante, qui est comme la semence de la gloire céleste, et astreints, en vue de celle-ci, à l'accomplissement non seulement de la loi naturelle, mais encore d'un précepte positif. Quand le genre humain tomba dans l'idolâtrie, l'Eglise se concentra dans la descendance d'Abraham par Isaac et Jacob, et dans les rares adorateurs que Dieu comptait encore parmi les Gentils ou païens. Elle reçut de Dieu, par l'entremise de Moïse, une législation complète civile et religieuse sur le mont Sinaï ; et dès lors, nous la désignons sous le nom de Synagogue.<sup>5</sup>

(1) Matth. 5. 48.

(2) Matth. 6. 33.

(3) Matth. 5. 3 et 8.

(4) I Joan. 3. 2. sq.

(5) Le mot Synagogue, aussi bien que le mot Eglise, signifie assemblée, réunion.

Telle que l'a faite la promulgation de la loi évangélique, l'Eglise se compose de toutes les âmes régénérées par le baptême, professant la foi aux vérités révélées par Jésus-Christ, et la soumission à l'autorité spirituelle établie par lui. « Allez, a-t-il dit à ses apôtres; enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé.<sup>1</sup> » — « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, tenez-le pour un païen et un publicain.<sup>2</sup> » Il y a obligation pour tous les hommes sans exception, de se faire recevoir dans cette sainte société, c'est-à-dire dans la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, de croire ce qu'elle enseigne et de pratiquer ce qu'elle commande. Car le Sauveur a dit encore aux apôtres et à leurs successeurs les évêques : « Celui qui ne croira pas sera condamné;<sup>3</sup> » — « Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise, et celui qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé.<sup>4</sup> »

## II

**M**AIS le Christ n'est pas seulement le fondateur de l'Eglise qui porte son nom : afin de faire mieux éclater son amour envers elle, il ne dédaigne pas de s'en dire l'Epoux ; les prophètes de l'ancien et du nouveau Testament, les évangélistes et les apôtres, le désignent par cette aimable appellation qu'il a d'ailleurs si bien justifiée. Afin qu'entre lui et son épouse il y eût une sorte d'égalité sans laquelle l'union n'eût pas été assortie, il s'est abaissé jusqu'à elle en prenant la nature humaine, et l'a élevée jusqu'à lui en la rendant participante par la grâce à la nature divine;<sup>5</sup> par sa mort, il a abrogé la sentence de mort qu'elle avait encourue; et il l'a lavée dans son propre sang, afin de la rendre à ses yeux belle et exempte de toute souillure, de toute tache, de tout défaut.<sup>6</sup> Tous les fidèles ne forment plus qu'un seul et même corps mystique, dont le Christ est la tête et qui vit de sa vie.<sup>7</sup>

Ce profond mystère, qui revient à chaque instant sous les plumes inspirées de saint Jean et de saint Paul, confère à l'Eglise une dignité, et l'environne d'une splendeur bien supérieure à tous les avantages dont l'avait privée la chute originelle que, pour ce motif, l'Eglise elle-même proclame une heureuse faute. Car la noblesse, les domaines et les prérogatives de l'Epoux deviennent ceux de l'épouse. Or, qui est Jésus-Christ, l'Epoux de l'Eglise?

(1) Matth. 28. 19. sq.

(2) Matth. 18. 17.

(3) Marc. 16. 16.

(4) Luc. 10. 16.

(5) II Pet. 1. 4.

(6) Eph. 5. 27.

(7) Eph. 4. 15. sq.

Il est, répond l'Apôtre, le Premier-Né de Dieu,<sup>1</sup> ce qui ne doit pas s'entendre seulement de sa divinité, par laquelle il est coéternel au Père, mais encore de son humanité, par où proprement il est l'Epoux de l'Eglise. L'Homme Jésus est l'ainé de toute créature<sup>2</sup> tant céleste que terrestre, non par la priorité de la naissance, mais par la priorité de l'élection. C'est-à-dire que cet Homme divin fut, dans le plan de l'univers, la première créature voulue de Dieu et à laquelle toutes les autres, tant invisibles que visibles, furent rapportées comme à leur fin. Dieu ne se décida à créer l'univers qu'en vue de lui, et pour être son domaine; les hommes et les innombrables légions d'esprits célestes, que pour être ses sujets et former sa cour au ciel. C'est pourquoi il est appelé l'héritier de l'univers; tout lui est soumis, son Père seul excepté,<sup>3</sup> dit saint Paul; et saint Jean l'appelle le Roi des rois et le Prince des rois de la terre.<sup>4</sup> Les rois et tous ceux qui, sous quelque nom que ce soit, commandent aux hommes, relèvent de lui et sont tenus de se soumettre à sa discipline,<sup>5</sup> d'exercer, avec dépendance de lui, un pouvoir qu'ils tiennent de lui, d'user de leur autorité pour faire respecter ses lois. Car ils ne sont que ses lieutenants, ses ministres, et ils ne le sont que pour cela.<sup>6</sup>

## III



L'ÉGLISE, qui est le corps mystique du Christ, sa chair et ses os,<sup>7</sup> et une même chose avec lui, participe nécessairement à toutes ces grandeurs. Comme son Epoux, elle est à la base et au sommet de toutes les choses contenues dans le temps et dans l'espace; elle en est le principe et la fin; elle va de l'éternité à l'éternité. Toutes choses ont été faites, se font et se feront en vue d'elle et pour elle. C'est la doctrine de l'Apôtre.

En effet, selon la pensée de saint François de Sales, on ne plante et ne cultive une vigne que pour avoir du raisin; et Dieu n'a créé et ne gouverne l'univers qu'en vue d'amener à la gloire un certain nombre d'élus; et il n'y a d'élus que parmi les enfants de l'Eglise. Aussi, quand le dernier des prédestinés aura quitté la terre, Dieu, qui n'en suspend la ruine que par amour pour eux, comme l'insinue clairement le prince des apôtres,<sup>8</sup> Dieu, disons-nous, la livrera à un embrasement général et lui donnera une forme nouvelle.<sup>9</sup>

Il est donc clair que, dans les vues de Dieu, les sociétés civiles ou Etats se rapportent à l'Eglise comme à leur fin, et ont pour

(1) Heb. 1. 6.

(2) Col. 1. 15.

(3) I Cor. 15. 17.

(4) Apoc. 1. 5.

(5) Ps. 2. 12.

(6) Rom. 13. 4. sqq.

(7) Eph. 5. 30.

(8) II Pet. 3. 9.

(9) Ibid. 10. sqq.




but de l'aider à remplir sa mission, en conservant l'ordre et la paix parmi les hommes. L'Eglise leur est autant supérieure que l'âme l'est au corps, le ciel à la terre, l'éternité au temps. Et quand une puissance séculière entreprend de contrarier ou de restreindre son action, de lui imposer des lois, de s'immiscer dans son gouvernement intérieur ou même dans l'administration de ses biens temporels, c'est la servante qui commande à sa maîtresse, ce sont les pieds qui veulent faire la loi à la tête, la matière à l'esprit; et tout ce qui se fait en ce sens est une usurpation sacrilège et radicalement nulle, comme opposée à la volonté de Dieu, de qui émane tout pouvoir.<sup>1</sup>

En remontant au ciel, Jésus-Christ a remis à son Eglise, dans la personne de ses pasteurs, tous les pouvoirs qu'il tenait de son Père, comme un roi confie en mourant à son épouse la régence de ses états et la tutelle de ses enfants. Voici les termes de ce testament solennel : **TOUT POUVOIR M'A ÉTÉ DONNÉ AU CIEL ET SUR LA TERRE ; — COMME MON PÈRE M'A ENVOYÉ, AINSI JE VOUS ENVOIE ; — TOUT CE QUE VOUS LIEREZ OU DÉLIEREZ SUR LA TERRE, SERA LIÉ OU DÉLIÉ DANS LE CIEL.**<sup>2</sup>

De là il suit à l'évidence que tout homme est soumis à la puissance spirituelle de l'Eglise; les législateurs et les gouvernants sont obligés de mettre les lois civiles en harmonie avec les siennes, et de faire, autant que les circonstances le leur permettent, respecter ses préceptes. Bien loin d'avoir quelque autorité sur elle, ils sont sujets à être repris et corrigés par elle; et s'ils abusent de leur pouvoir pour opprimer ses enfants, et surtout pour les scandaliser, pour les détourner de la voie du salut, elle a le droit, non seulement de les reprendre, mais encore de soustraire leurs sujets baptisés à leur autorité, en déliant ceux-ci de l'obligation de leur obéir : - **Tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel.**<sup>3</sup> -

## IV

 l'Homme-Dieu est le chef, la tête de l'Eglise, l'Esprit-Saint en est comme l'âme. Il a présidé à tout le mystère de notre rédemption. C'est lui qui, descendant dans la Vierge Marie, a formé de son sang très pur le corps du Sauveur, créé et sanctifié son âme. Jésus, nous l'avons vu, se laissait guider en toutes choses par ses inspirations; il lui attribuait ses miracles; <sup>4</sup> saint Luc dit que le divin Maître a instruit ses disciples dans l'Esprit-Saint,<sup>5</sup> et saint Paul qu'il s'est offert en sacrifice à Dieu par le Saint-Esprit.<sup>6</sup> C'est l'Esprit-Saint qui, au jour de la Pentecôte, transforma les apôtres, hommes charnels,

(1) Rom. 13. 1. (2) Matth. 28. 18. — Joan. 20. 21. — Matth. 18. 18.

(3) Matth. 18. 18. (4) Matth. 12. 18. (5) Act. 1. 2. (6) Hebr. 9. 14.

ignorants et timides, en dignes hérauts du nom de Jésus. C'est lui qui, se communiquant, dans le baptême, à un enfant d'Adam, en fait un enfant de Dieu, un membre de Jésus-Christ,<sup>1</sup> lui inspire des sentiments, des désirs, des prières<sup>2</sup> en harmonie avec cette dignité sublime, et le pousse efficacement aux bonnes œuvres.

Enfin, de même que, dans l'homme, l'âme est la forme du corps, et de tous les membres fait un seul tout vivant, ainsi l'Esprit-Saint est, en quelque sorte, la forme de l'Eglise : c'est lui qui joint ensemble tous les membres du Christ, et les tient unis à leur divin chef, de manière à ne former avec celui-ci qu'un même corps animé d'une même vie spirituelle.<sup>3</sup> C'est ce que nous appelons la Communion des Saints.

Dans le corps humain, la tête préside à toutes les fonctions de la vie. C'est sous son influence que le sang circule dans tous les membres par les artères et les veines, et les esprits vitaux par les nerfs et les muscles. Ainsi, sous la puissante influence de Jésus-Christ, la vie de la grâce sanctifiante, qui est comme le sang des âmes, et les grâces actuelles, qui en sont comme les esprits moteurs, circulent d'un membre à l'autre par le moyen des divers ministères établis par l'Esprit-Saint dans l'Eglise, et aussi par le moyen des prières que les uns font pour les autres et par la communion des mérites : Dieu accordant très fréquemment des grâces de conversion aux plus indignes pécheurs en considération des bonnes œuvres des justes, et des grâces de perfection aux justes ordinaires en considération des âmes déjà parvenues à une haute sainteté. Et comme dans le corps humain aussi, chaque membre de l'Eglise participe à cette distribution salutaire en raison de la place qu'il occupe, de sa destination, des vues éternelles de Dieu sur lui. Et c'est ainsi que le corps entier du Christ se développe et arrive peu à peu à la perfection, qui sera consommée quand tous les prédestinés seront entrés dans la gloire.

## V



MAIS la communion des Saints ne relie pas seulement entre eux les membres de l'Eglise militante, ou exilée sur cette terre : elle les met encore en rapport avec l'Eglise triomphante ou céleste, et avec l'Eglise du purgatoire ou l'Eglise souffrante, qui ne font avec elle qu'une seule et même Eglise. Car Jésus-Christ, assis dans la gloire à la droite de son Père, est notre unique Médiateur de justice, notre principal Avocat, toujours occupé, dit saint Paul, à intercéder pour nous : nous n'avons d'espérance qu'en ses mérites, et d'accès auprès du Père que par lui seul. Sa bienheureuse Mère Marie est la trésor-

(1) I Cor. 6. 15.

(2) Rom. 8. 26.

(3) I Cor. 12. 13.

rière universelle et la distributrice de tous les fruits de la Rédemption et notre Avocate auprès de Jésus. Tel est le sentiment commun des saints Pères; et nous avons dit, dans notre seconde partie, sur quelles preuves repose cette touchante et salutaire croyance. Les autres élus nous aident de leurs prières rendues plus efficaces par leurs mérites. Enfin les saintes âmes retenues dans les prisons de la divine justice pour leurs dettes insuffisamment soldées ici-bas, sont soulagées par le saint sacrifice de la messe et par les prières et les bonnes œuvres offertes pour elles à Dieu par l'Eglise militante. Car l'Esprit-Saint déclare, au second livre des Machabées, - que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour ceux qui sont morts dans la piété, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.<sup>1</sup> -

## VI

**D**ANS le gouvernement de l'Eglise par la divine Providence, rentrent de gré ou de force, sciemment ou à leur insu, tous les êtres intelligents. Les anges de lumière sont continuellement occupés de veiller sur ses enfants, de les protéger, de les éclairer, d'offrir leurs prières à Dieu : l'Ecriture en fait foi. En mettant à l'épreuve la vertu des fidèles, les démons leur tressent des couronnes. Autant en font leurs suppôts visibles, c'est-à-dire les persécuteurs de la foi : ce sont eux qui ont orné l'Eglise, cette Mère des vivants, de la pourpre éclatante du martyre. Les hérétiques ont fait briller la science de ses docteurs; et par la guerre tantôt sourde, tantôt ouverte qu'ils lui font, les politiques modernes lui préparent de nouveaux triomphes, en obligeant le sacerdoce à se retremper dans l'esprit d'unité, de noble indépendance et de mépris du monde, et en portant la vertu laïque à une ferveur, à des dévouements inconnus en temps de paix. Car il n'arrive rien dans le monde, pas même, assure notre divin Maître, la mort d'un passereau,<sup>2</sup> sans l'ordre ou du moins la permission de Dieu; et Dieu, dans tout ce qu'il fait ou permet ici-bas, a uniquement en vue le plus grand bien de ses élus.

Aussi l'Eglise est-elle la vraie et unique clef de l'histoire : l'historien qui méconnaît l'intervention de Dieu dans les choses

(1) Quel superbe tableau, dit le comte de Maistre, que celui de cette immense cité des esprits avec ses trois ordres toujours en rapport! Le monde qui combat présente une main au monde qui souffre et saisit de l'autre celle du monde qui triomphe. L'action de grâces, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour circulent de l'un à l'autre, comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé; et les esprits, comme les lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leurs propres forces et de celles de tous les autres. (*Soirées de Saint-Petersbourg.*)

(2) Matth. 10. 29.

humaines en faveur de l'Eglise, tombe nécessairement dans le fatalisme. Celui, au contraire, qui se laisse guider par ce fil conducteur, marche d'un pas assuré à travers le dédale des événements. Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons donné un rapide aperçu des grandes choses opérées par le Seigneur pour le bien de la Synagogue; nous avons montré les plus fameux empires tantôt élevés pour la protéger, ou même pour la châtier et la purifier; tantôt ruinés pour la venger. Dieu n'a pas fait moins pour l'Eglise du Nouveau Testament. Du fond de son exil à Patmos, l'apôtre bien-aimé décrivait d'avance en détails, et cela sous le règne de Domitien, la destruction de la Rome païenne et de sa puissance par les barbares du nord, en punition de son opposition impie et cruelle à la diffusion de l'Évangile.<sup>1</sup> Envisagée de ce point de vue, rien de plus clair que l'histoire de Constantin, de Charlemagne, de Napoléon-le-Grand; et ce qui nous paraît obscur dans les révolutions dont nous sommes témoins, nos neveux le comprendront de même.

Enfin, l'Eglise est tellement le point culminant et la raison dernière des choses humaines, que, selon la doctrine de saint Paul, c'est principalement par sa conduite sur elle, que Dieu a voulu faire connaître aux anges du ciel son infinie sagesse;<sup>2</sup> et ses destinées éternelles sont si splendides, qu'au témoignage du prince des apôtres, ces esprits bienheureux sont comme impatients de les contempler.<sup>3</sup>

## VII

**T**OUJOURS les vrais fidèles ont honoré et aimé l'Eglise comme leur Mère, et lui en ont donné le nom. Ainsi l'appelle saint Paul, en la désignant sous l'emblème de Jérusalem.<sup>4</sup> Il ne fait, en cela, que suivre l'exemple d'Isaïe, de Jérémie, de Baruch et de Tobie.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer, comme conclusion de ce chapitre, quelques versets empruntés au cantique du dernier. On y trouvera la confirmation de tout ce que nous venons de dire à la gloire de l'Eglise; de plus, on y verra que l'amour envers elle est une grande marque de prédestination, comme la haine professée à son égard est un signe de réprobation.

« Jérusalem, cité du Saint, tu seras environnée d'une lumière resplendissante, et toutes les contrées de la terre se prosterneront devant toi.

» Les peuples lointains viendront vers toi; et portant des présents, ils adoreront en toi le Seigneur; et à leurs yeux ton sol sera une terre sainte.

» Car grand est le Nom qu'ils adoreront en toi.

(1) Apoc. 17 et 18.      (2) Eph. 3. 10.      (3) 1 Pet. 1. 12.      (4) Gal. 4. 26.

» Maudits seront ceux qui te mépriseront, et bénis ceux qui bâtiront tes murs. Ceux qui parlent mal de toi seront condamnés.

» Et toi, tu te réjouiras dans tes fils, parce qu'ils seront tous bénis et se réuniront autour du Seigneur.

» Heureux tous ceux qui te chérissent et se réjouissent de ta félicité!

» Heureux serai-je moi-même, s'il reste quelque rejeton de ma race pour être témoin de la clarté de Jérusalem!

» Les portes de Jérusalem seront bâties de saphirs et d'émeraudes, et toute l'enceinte de ses murs sera formée de pierre d'un grand prix.

» Toutes ses rues seront revêtues de marbre d'une éclatante blancheur, et sur toutes ses places retentira le chant de l'*Alleluia*!

» Béni soit le Seigneur qui l'a glorifiée, et qu'il règne sur elle dans le siècle du siècle! » (TOB. 13.)

## Chapitre Deuxième.

*Pêche miraculeuse. — Seconde vocation de Simon-Pierre et d'André, de Jacques et de Jean. — Venez à ma suite, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. — Vocation de Matthieu le publicain.*

### I



NOUS AVONS vu en quelles circonstances André et Jean, puis Simon, frère d'André, Philippe et Nathanaël, c'est-à-dire Barthélemy, s'étaient mis à la suite de l'Agneau de Dieu. Aux noces de Cana, ils s'étaient unis plus étroitement et comme fiancés à lui par les liens d'une foi plus profonde; ils l'avaient suivi avec sa Mère et ses proches à Capharnaüm; puis, quelques jours après, à Jérusalem, où ils avaient été témoins de ses miracles et de son zèle pour la maison de son Père. Préludant à la vie apostolique, ils s'étaient ensuite rendus avec lui aux bords du Jourdain, pour baptiser ceux que sa parole amenait à la foi. Déjà même une première persécution était venue éprouver leur fidélité au divin Maître; et ils l'avaient suivi à travers Sichar et le pays de Samarie, lorsque, se retirant devant l'envie et les complots des pharisiens de Judée, il s'était mis en route vers la Galilée.

Toutefois, bien qu'il leur eût fait connaître qu'il les destinait à recueillir le fruit tardif des labours des prophètes, Jésus ne les avait pas jusqu'alors détachés de leurs familles, de leurs pro-

priétés, ni entièrement séparés du monde. Aussi, arrivés avec lui à Capharnaüm, et revoyant le beau lac sur lequel s'étaient écoulées leur enfance et leur jeunesse, Simon et André sentirent se réveiller en eux le puissant attrait de tout travailleur pour son métier, et surtout de l'homme de mer pour sa profession pleine d'incidents et de chances : ils retournèrent à leurs filets. De son côté, Jean, pêcheur aussi, alla rejoindre sur le bateau de sa famille son vieux père Zébédée, Jacques son aîné et leurs aides à gages.

## II



A fortune ne leur fut pas favorable; toute la nuit, qui est le temps le plus propre pour la pêche, se passa pour eux en fatigues infructueuses. Dieu le voulait ainsi pour rendre plus éclatant le prodige qui allait signaler leur vocation définitive, et présager la fécondité de leurs futurs labeurs. Déjà même l'aurore empourprait les eaux du lac de ses premiers feux, lorsque Jésus sortit de la ville, se rendit sur la plage, et s'arrêta à les considérer. Simon et André jetaient une dernière fois leur filet aux flots stériles; à quelque distance, Zébédée et ses deux fils avaient déjà renoncé à tout espoir de capture; et assis dans leur barque, ils réparaient leurs filets inutilement endommagés. Cependant les Capharnaïtes, voyant Jésus se diriger vers le rivage, et sachant sa coutume d'y prêcher, l'avaient suivi en foule; déjà ils l'entouraient et le pressaient de toutes parts, avides d'entendre sa céleste parole. Simon ayant retiré des eaux son filet encore à vide, et ramené son bateau sur la grève, Jésus y entra et pria le pêcheur de le conduire à quelque distance du bord; il s'assit sur le banc du pilote et se mit à prêcher.

Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon et à André :

- Ramez au large, et jetez le filet pour prendre du poisson. -

- Maître, lui répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris; néanmoins, sur votre parole, je jetterai le filet. -

Il le fit, et une telle quantité de poissons se précipitèrent dans le filet, qu'il se rompait. Les deux pêcheurs firent signe aux fils de Zébédée de leur venir en aide; et l'on remplit si bien de poissons les deux barques, qu'elles coulaient presque à fond.

En présence de cette manifestation inattendue de la puissance du divin Maître, Simon, son frère et leurs aides, ainsi que les deux fils de Zébédée, demeurèrent frappés de stupeur et d'un religieux effroi. Simon en particulier, n'écoutant que son humilité, se serait enfui, si c'eût été possible. Tombant aux genoux du Fils de Dieu : - Seigneur, lui dit-il, éloignez-vous de moi, car je suis un pêcheur! -

« Ne crains rien, lui répondit doucement Jésus : désormais tu prendras, non plus des poissons, mais des hommes. Venez à ma suite, dit-il encore aux deux frères, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. »

Et à l'instant même, ils ramenèrent leur barque à la rive, l'y amarrèrent, et sans prendre le temps d'aller dire adieu à leurs femmes, à leurs proches, ils renoncèrent à toutes choses pour suivre Celui qu'ils aimaient plus que toutes choses.

Jésus alla ensuite vers Jacques et Jean et les appela de même. Et non moins prompts que leurs amis, ils laissèrent leurs filets et leur barque à leur père et à ses mercenaires, et se donnèrent pour toujours et sans réserve au Fils de Dieu. (MATTH. 4. MARC. 1. LUC. 5.)

## III



CÈNE admirable, inconnue en dehors de la seule vraie Eglise de Jésus-Christ, où elle se renouvelle chaque jour, prouvant clairement que là seulement réside la vérité pure et agit la grâce ! Combien de jeunes gens de l'un et l'autre sexe, même en nos jours mauvais, se prennent tout à coup d'un indéfinissable dégoût pour ce qui passe, renoucent à un brillant avenir longtemps rêvé, brisent les liens les plus chers, les plus doux, à la mystérieuse apparition de Jésus de Nazareth, leur disant ces paroles : « Viens à moi !... » Le monde les plaint : Comment est-il possible, s'écrie-t-il, de quitter à la fleur de l'âge une famille dont on est l'ornement et l'idole, pour se donner à des étrangers ? Quelle folie, d'échanger la liberté contre une dépendance minutieuse et de tous les instants ; les splendides appartements contre l'étroite et froide cellule ; les riches vêtements, les festins, les joyeuses fêtes contre la bure, les jeûnes rigoureux et la monotone psalmodie !... Ne le leur demandez pas : ils vous répondraient dans un langage compris de ceux-là seuls à qui Jésus de Nazareth a parlé... Le monde les plaint ?... mais non : au sein des orages soulevés par ses passions, il devine sans le comprendre et leur envie leur bonheur ; et c'est cette envie qui aujourd'hui les chasse de leurs pieux asiles, sans pitié pour les faiblesses du sexe, de l'âge, sans pitié même pour les misères de toute espèce au soulagement desquelles ils s'étaient dévoués !

« Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Habitués dès l'enfance à entendre répéter cette parole, à peine remarquons-nous l'étonnante prophétie qu'elle renferme, la divine assurance qu'elle manifeste. Le monde ancien avait eu d'admirables génies : les Platon, les Aristote avaient su presque tout ce qu'un homme pouvait savoir ; ils avaient parlé de Dieu, du monde, de l'âme, de la vertu, dans une langue presque divine. Quel peuple, quelle

ville, quel village, si petit soit-il, ont-ils amenés à croire avec eux à l'unité de Dieu, et surtout à vivre de manière à lui plaire? Ils n'y ont pas pensé, ils n'ont pas imaginé que ce fût possible. Jésus parle à quelques Galiléens pauvres, sans crédit, sans lettres; il leur dit : De même que vous venez de voir les poissons remplir vos filets, ainsi bientôt, à votre voix, les hommes renonceraient à leurs religions si séduisantes, entreraient à l'envi dans mon Eglise, et embrasseraient les dogmes pleins de mystères et l'austère morale que je vous ai enseignés. *Dixit, et facta sunt.* Jésus l'a dit, et cela fut fait en dépit de toutes les puissances du monde et de l'enfer. Qui ne reconnaîtrait là Celui à qui la création de l'univers n'a coûté qu'un mot?

## IV

**N**ous avons dit comment le publicain Matthieu fut appelé par le Sauveur, avec quelle joyeuse promptitude il se leva de son bureau et quitta tout pour le suivre, ne se réservant plus sur sa fortune d'autre droit que celui d'offrir un banquet au divin Maître et à ses confrères les publicains. Par cette générosité, Matthieu mérita l'honneur d'écrire l'histoire de la vie mortelle du Roi du ciel, avec cette plume consacrée jusque-là à grossir les trésors des rois de la terre.

Matthieu fut en outre adjoint aux six disciples déjà distingués de la foule des autres, et par leur vocation plus solennelle, et par une plus grande familiarité avec le Maître.<sup>1</sup> Le jour arrivait où leur nombre allait être complété, et où, décorés du glorieux titre d'Apôtres, ils seraient placés à la tête du nouveau peuple de Dieu.

(1) Pierre et André, Jacques et Jean, Philippe et Barthélemy.



### Chapitre Troisième.

*Election des douze Apôtres. — Pourquoi Jésus les choisit de préférence dans les rangs les plus humbles de la société. — Un mot sur le choix de Judas Iscariote.*

## I



JÉSUS venait, comme nous l'avons raconté plus haut,<sup>1</sup> de guérir, le jour du sabbat, dans la synagogue de Capharnaüm, un homme estropié de la main. La circonstance du jour saint ayant fourni à ses envieux un prétexte pour l'accuser et pour comploter contre sa vie, il s'était retiré au bord du lac; et bientôt entouré d'une grande multitude accourue à lui de tous les points de la Palestine, il avait guéri les malades, délivré les démoniaques, puis avait gravi la montagne voisine, et s'était disposé, par une prière prolongée durant toute la nuit, à l'acte solennel qu'il méditait.

Le matin venu, il appela ses disciples, s'assit, et dans cette foule d'hommes déjà choisis, il fit un choix plus spécial de douze, pour être les compagnons inséparables de ses courses et de ses travaux, les confidents de ses secrets les plus intimes, les témoins intelligents de sa sainte vie, de sa mort et de sa résurrection. Il voulut qu'ils fussent douze, nombre sacré dans l'Écriture, parce que c'est celui des patriarches, fils de Jacob, lesquels représentaient l'universalité des enfants de Dieu. Il leur donna le nom d'Apôtres, ou d'Envoyés, parce qu'il voulait les revêtir de tous ses pouvoirs et les envoyer vers tous les peuples, comme lui-même avait été envoyé par son Père à la maison d'Israël.

Il choisit ceux qu'il voulut, dit saint Marc.<sup>2</sup> Il ne choisit ni Nicodème, ni Joseph d'Arimathie, qui déjà croyaient en lui, et qui, par le crédit que leur donnait leur rang, leur fortune et leur science, eussent prêté à son œuvre un utile appui. Afin d'asseoir notre foi sur de plus fermes bases, en manifestant plus clairement le côté divin et miraculeux de la conversion de tant de peuples, de tant de savants et de riches, par un si petit nombre d'hommes, il les choisit pauvres, sans grands talents naturels et sans lettres.

Trois évangélistes donnent la liste des apôtres; mais, bien qu'ils n'y suivent aucun ordre certain, et que chacun diffère des

(1) Livre III. ch. XIV.

(2) Marc. 3. 13.

autres sous ce rapport, tous les trois s'accordent néanmoins à nommer Simon-Pierre en premier lieu, parce qu'il était, par la volonté du divin Maître, le prince du collège apostolique. Vient ensuite André son frère et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, auxquels Jésus donna le nom de Boanergès, qui signifie *filz du tonnerre*, et présageait l'éclat de leurs prédications et l'ardeur de leur zèle ; puis Philippe et Barthélemy ; Thomas ou Didyme et Matthieu, autrement dit Lévi ; Jacques le Mineur et Jude, autrement dit Thaddée, tous deux fils d'Alphée et cousins de Jésus ; Simon le Zélote ou le Cananéen (de Cana), et Judas l'Ischariote, qui vendit et livra son Maître. (MATTH. 4. MARC. 3. LUC. 6.)

## II



Le choix de ce traître donne lieu à quelques réflexions. Pourquoi Jésus, qui savait l'avenir, l'a-t-il mis au nombre de ses apôtres ? Afin d'apprendre aux successeurs des apôtres, évêques ou prêtres, que la vocation divine à cette sublime dignité n'est pas une marque définitive de prédestination, mais qu'ils sont obligés de joindre leur coopération à cette grâce privilégiée. Il l'a choisi pour consoler les évêques lorsque, malgré tous les moyens qu'ils ont pris pour s'assurer de la vocation des jeunes lévites avant de leur imposer les mains, ils s'aperçoivent dans la suite qu'ils se sont trompés dans le choix de tel ou tel. Il l'a choisi pour répondre d'avance aux murmures injustes de ces chrétiens toujours prêts à se scandaliser, quand ils voient un prêtre sortir du droit chemin, et à rejeter sa faute sur le clergé tout entier. Si l'un des douze compagnons de Jésus-Christ, l'un de ceux qu'il destinait à être les colonnes de l'Eglise, a pu tomber dans le plus exécrable des forfaits, est-ce merveille si, sur un si grand nombre de prêtres, il en est parfois un qui s'oublie ? Enfin et surtout, Jésus a choisi Judas, afin de nous laisser un admirable exemple de patience et de mansuétude à l'égard du prochain. - Ne vous ai-je pas choisis tous les douze ? disait-il un jour aux apôtres, et l'un d'entre vous est un démon.<sup>1</sup> - Ce démon, non content de le supporter, de le tenir perpétuellement à ses côtés pendant environ trois années, il le traita encore avec la même familiarité, avec la même paternelle tendresse que ses amis les plus fidèles, lui donnant le baiser, chaque fois que ce perfide le quittait ou le rejoignait ; il l'honora même d'une charge de confiance, et lui remit la garde des aumônes faites à sa petite société, et le soin de lui procurer les choses nécessaires.

Après avoir fait ce choix mémorable, Jésus descendit de la

(1) Joan. 6. 71.

cime de la montagne avec ses disciples, et s'arrêta dans une sorte de plaine qui s'étendait à mi-côte. Il y retrouva la foule toujours insatiable de l'entendre, et désireuse de le toucher pour profiter de la vertu curative qui émanait de sa personne sacrée. Avec sa bonté accoutumée, il se prêta à l'empressement, aux importunités de tous; puis il s'assit en présence de toute la multitude attentive; et ses disciples s'étant placés en demi-cercle à ses pieds, il leva les yeux sur eux pour les avertir qu'il allait parler pour eux, et prononça l'admirable discours connu sous le nom de Sermon sur la montagne. Ce discours renferme les principes de toute la sainteté chrétienne et les règles générales de la vie apostolique.

## Chapitre Quatrième.

*Sermon sur la montagne. — Courte exposition des huit Béatitudes. — Elles sont l'objet de notre foi. — Elles mettent le vrai bonheur à la portée de tous. — Elles nous fournissent une preuve de la divinité de Jésus-Christ. — Vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde.*

### I



LE Sermon sur la montagne<sup>1</sup> s'ouvre par les huit BÉATITUDES, qui le résument et en contiennent tout le germe. Nous voulons nécessairement être heureux, et c'est notre bonheur que nous cherchons dans tout ce que nous faisons et dans tout ce que nous souffrons volontairement. Les règles des mœurs ont pour fin de nous y conduire; et ces règles varient selon l'idée que l'on se fait du bonheur. C'est pourquoi tous les philosophes qui ont traité de la morale, ont posé comme base de leurs systèmes la définition du souverain bien de l'homme : *Summa bonorum*. Les uns l'ont fait consister dans le calme absolu de l'âme; les autres dans les jouissances sensuelles. Ceux-là prétendaient arriver à leur but en rendant l'homme insensible à la douleur aussi bien qu'au plaisir; ceux-ci n'imposaient aux plaisirs d'autres limites que celles exigées par la santé, sans laquelle le plaisir est impossible. Le premier système est une utopie; le second est digne des brutes.

Selon notre divin Maître, le bien suprême de l'homme, c'est le souverain Bien lui-même, le Bien absolu, c'est-à-dire Dieu,

(1) Matth. cap. 5. 6. 7.

vu et possédé éternellement. Et cela est conforme à cette parole de Dieu à Moïse, qui le priaît de lui montrer sa face : « Tu ne saurais me voir en cette vie ; mais un jour tu me verras, et en me voyant, tu verras TOUT BIEN : *Ostendam OMNE BONUM tibi.*<sup>1</sup> » Cette vision béatifique, Jésus-Christ l'appelle le ROYAUME DES CIEUX ; et les huit béatitudes qu'il proclame ici, sont comme huit voies par où l'homme arrive infailliblement à ce royaume.

**BIENHEUREUX LES PAUVRES EN ESPRIT !** Ces pauvres sont ceux qui, à l'exemple des apôtres, renoncent à leurs possessions en vue de s'unir plus étroitement à Dieu. Mais la première béatitude concerne aussi ceux qui, ne possédant rien, se réjouissent de leur pauvreté comme les avarés de leurs trésors ; et ceux qui, détachés de cœur de leurs biens, mais empêchés de s'en dépouiller effectivement, n'en usent qu'en qualité d'économes, et dans une parfaite dépendance de la volonté de Dieu. Ils sont bienheureux, et *le royaume des cieux est à eux*, soit parce que, à la différence des riches, ils entrent facilement dans la voie du salut ; soit parce que la possession du ciel leur est assurée ; soit enfin parce que Dieu règne déjà en eux, et leur donne ici-bas un avant-goût du bonheur qui leur est réservé.

**BIENHEUREUX CEUX QUI SONT DOUX !** La douceur ou la mansuétude dont il est question ici, ne diffère guère de l'humilité dont elle découle. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur,<sup>2</sup> » a dit Jésus. Nous l'exerçons à l'égard de Dieu, en nous soumettant joyeusement à son autorité, quand il nous propose à croire des vérités supérieures à notre raison, quand il nous commande des actes pénibles à la nature, quand il nous éprouve par des événements fâcheux. Nous la pratiquons à l'égard des hommes, en leur cédant dans les discussions, les différends, en ne résistant pas à leurs prétentions bizarres ou injustes, en supportant leurs injures, leurs vexations. *Ils posséderont la terre.* Quelle terre ? celle des vivants, le ciel, répond saint Augustin. On pourrait dire, sans s'écarter trop de la pensée du divin Maître : Ils possèdent l'univers ou toutes choses : leur propre cœur, qui est toujours en paix ; le cœur des autres, dont ils sont universellement aimés ; et le cœur de Dieu qui, selon Isaïe, a deux demeures : le ciel et le cœur de l'humble.<sup>3</sup>

**BIENHEUREUX CEUX QUI PLEURENT !** c'est-à-dire ceux qui sont dans l'affliction, pourvu qu'ils souffrent avec patience ; et ceux qui pleurent pour un motif vertueux, ceux qui pleurent leurs péchés et ceux d'autrui, l'offense de Dieu et la perte des âmes. *Ils seront consolés.* Ceux qui portent leurs eroix avec une résignation inspirée par la foi, sont consolés déjà en cette vie par la pensée « que ces peines légères et momentanées leur préparent un poids immense d'éternelle gloire.<sup>4</sup> » Quant aux larmes que

(1) Exod. 33. 19. (2) Matth. 11. 29. (3) Is. 57. 15. (4) II Cor. 4. 17.

fait couler le repentir et la componction, elles sont mille fois plus douces que toutes les voluptés terrestres; elles éteignent les flammes de l'enfer et allument celles de la charité, qui chasse la crainte :<sup>1</sup> Madeleine en est un exemple. Ceux qui pleurent ainsi seront surtout consolés dans l'autre vie : « Dieu essuiera toutes leurs larmes; pour eux plus de deuil, plus de cris de douleur.<sup>2</sup> »

**BIENHEUREUX CEUX QUI ONT FAIM ET SOIF DE LA JUSTICE!** La faim et la soif marquent un désir véhément. Ces grands désirs de justice ou de perfection chrétienne produisent chez les saints les effrayantes macérations, les longs jeûnes, les oraisons de jour et de nuit, les travaux entrepris en vue de plaire à Dieu. *Ils seront rassasiés.* Ici-bas, il n'est de vraiment heureux que ceux qui marchent dans les voies de la sainteté; et au ciel « ils n'auront plus faim ni soif;<sup>3</sup> ils seront rassasiés quand la gloire de Dieu leur apparaîtra;<sup>4</sup> Dieu les fera boire jusqu'à l'ivresse au torrent de ses délices.<sup>5</sup> »

**BIENHEUREUX LES MISERICORDIEUX!** La miséricorde consiste à pardonner les offenses reçues, et à faire du bien aux misérables. C'est l'attribut qui reluit le plus dans les œuvres de Dieu;<sup>6</sup> et c'est par là qu'il veut que nous lui ressemblions.<sup>7</sup> Or, il n'est personne qui ne le puisse en quelque manière, soit en faisant l'aumône, soit en donnant de bons conseils, soit en supportant les défauts et les injustices du prochain,<sup>8</sup> soit en s'apitoyant sur le sort des malheureux,<sup>9</sup> soit enfin en priant pour ceux qui sont dans la peine ou qui marchent dans les voies de la perdition.<sup>10</sup> *Ils obtiendront miséricorde.* Oh! qu'ils gagneront à cet échange! pour un affront pardonné, Dieu leur remettra tous leurs péchés;<sup>11</sup> pour quelques haillons donnés au pauvre, Dieu les revêtira de gloire;<sup>12</sup> pour un morceau de pain ou un verre d'eau, Dieu leur donnera le ciel.<sup>13</sup>

**BIENHEUREUX CEUX QUI SONT PURS DE CŒUR!** On est pur de cœur quand on est libre de toute affection aux plaisirs illicites de la chair, et de tout amour déréglé de la créature, de tout désir de briller aux yeux des hommes et de leur plaire. *Ils verront Dieu.* N'ayant cherché que Dieu, ils le trouveront, ce qui est la félicité infinie. Ici-bas déjà les cœurs purs le voient plus parfaitement que les autres dans le miroir de ses œuvres, et ils le trouvent dans leurs pieux exercices. « Si quelqu'un m'aime, a dit Jésus, je me manifesterai à lui.<sup>14</sup> »

**BIENHEUREUX LES PACIFIQUES!** c'est-à-dire ceux qui s'appliquent à faire régner la paix entre les hommes en réconciliant les ennemis, et à l'établir entre les hommes et Dieu, ce qui est

(1) 1 Joan. 4. 18.

(2) Apoc. 21. 4.

(3) Apoc. 7. 16.

(4) Ps. 16. 15.

(5) Ps. 35. 9.

(6) Jac. 2. 13.

(7) Matth. 5. 48.

(8) Gal. 6. 2.

(9) Rom. 12. 15.

(10) 1 Joan. 5. 16.

(11) Matth. 6. 14.

(12) Matth. 25. 36.

(13) Matth. 25. 35.

(14) Joan. 14. 21.

proprement l'office des ouvriers évangéliques, lesquels doivent porter la paix partout avec eux.<sup>1</sup> Le plus grand des prédicateurs des temps anciens, l'admirable Isaïe enviait la gloire du dernier d'entre eux : « Qu'ils sont beaux, s'écriait-il, qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui annonce et prêche la paix, qui annonce le bien, qui prêche le salut!<sup>2</sup> » *Ils seront appelés enfants de Dieu*, parce qu'ils lui sont extrêmement chers et parce qu'ils lui ressemblent. Dieu s'appelle le Dieu de la paix;<sup>3</sup> il nous a envoyé son Fils pour pacifier par son sang les choses du ciel et celles de la terre;<sup>4</sup> les pacifiques sont les frères de Jésus-Christ, qui est notre paix.<sup>5</sup> Or, les enfants, dit Jésus, demeurent éternellement dans la maison de leur père.<sup>6</sup>

BIENHEUREUX CEUX QUI SOUFFRENT PÉRECUSSION POUR LA JUSTICE! Jésus, qui est venu apporter la paix, est venu aussi apporter la guerre et le glaive;<sup>7</sup> il est venu diviser le monde en deux cités : celle de Dieu et celle de Satan. Entre les citoyens de ces deux cités, point de paix possible : les enfants du diable haïssent les enfants de Dieu et les poursuivent.<sup>8</sup> Jésus console ces derniers en leur promettant le ciel : *Le royaume des cieux est à eux*. C'est la béatitude des martyrs. Mais tous ceux qui veulent vivre dans la piété y ont part, parce que tous souffriront persécution.<sup>9</sup>

## II



QUELQUES réflexions sur ces béatitudes. Remarquons d'abord qu'elles sont, aussi bien que les autres enseignements du Sauveur, l'objet de notre croyance; et que, comme l'observe saint Alphonse, ceux-là font preuve d'une foi bien faible et ne sont guère dignes du nom de Chrétiens qui, au mépris de ces paroles si formelles de leur Maître, disent encore : Heureux les riches! heureux ceux qui sont honorés et estimés, heureux ceux qui peuvent satisfaire tous leurs désirs!

Remarquons ensuite que Jésus-Christ met le bonheur, et le bonheur souverain, à la portée de tous les hommes. Il n'est pas donné à tous d'être riches, nobles, savants, de jouir de la santé et des plaisirs sensibles; mais il n'est personne qui ne puisse, avec l'aide de Dieu, se détacher de la terre, se conserver pur, être bon, compatissant et indulgent à l'égard de ses frères; et pour ce qui est de souffrir avec patience les peines de la vie, la pauvreté, les injustes persécutions, il n'en coûte que de faire de nécessité vertu.

(1) Matth. 10. 12. sq.

(4) Col. 1. 20.

(7) Luc. 12. 51.

(9) II Tim. 3. 12.

(2) Is. 52. 7.

(5) Eph. 2. 14.

(8) Gal. 4. 29. — I Joan. 3. 10

(3) Rom. 15. 33.

(6) Joan. 8. 35.

Admirons enfin, comme nous l'avons fait plus haut,<sup>1</sup> la supériorité et l'assurance évidemment divines qui éclatent dans ces huit premières paroles de notre Législateur. Il prétend conquérir, non par les armes, mais par la persuasion, l'empire universel des âmes; et il n'ouvre la bouche que pour renverser toutes les idées reçues avant lui, pour choquer de front tous les préjugés d'un monde arrivé à l'apogée du sensualisme, et déclarer la guerre à toutes les aspirations les plus naturelles du cœur humain. Car son enseignement n'est pas, comme celui des anciens philosophes, une simple spéculation : ce qu'il enseigne, il entend qu'on le pratique, et n'admet au nombre de ses disciples que ceux qui sont disposés à le faire. Les sept sages ont dit de fort belles choses sur la vertu; mais ils n'ont converti personne, ils ne l'ont pas même tenté. Jésus émet des sentences plus paradoxales en apparence que nul autre : « Heureux les pauvres ! heureux les affligés ! heureux les persécutés ! » et ces paradoxes, il veut que le dernier des siens les prenne pour règles de sa conduite, non pas pour une ou deux fois, ni même dix fois dans son existence, mais chaque jour, à chaque instant du jour, dans le secret de sa demeure comme en public; qu'il y conforme, non pas seulement ses actions, mais jusqu'à ses désirs et ses pensées. Et il ne doute pas du succès d'une entreprise si audacieuse, et, à parler humainement, si insensée !

Or, l'événement est venu lui donner raison. Les deux premières béatitudes ont créé la pauvreté et l'obéissance volontaires, et la sixième, la virginité; et ainsi fut fondé l'état religieux, la grande merveille de l'humanité. La troisième a suscité dans le monde l'esprit de pénitence et de mortification. La cinquième a été mère d'une autre vertu nouvelle aussi et inconnue au vieux monde : l'amour des ennemis; elle a, de plus, enfanté la charité chrétienne, et couvert le monde de pieux asiles où toutes les misères humaines ne sont pas seulement soulagées, mais entourées d'une sorte de culte religieux. Les sages anciens vendaient les secrets de leur science à quelques rares adeptes; par la septième béatitude, Jésus allume la flamme du zèle au cœur de ses disciples, et les envoie à toutes les nations de la terre, même aux plus barbares, aux plus dégradées. Enfin, par la huitième, il les rend amoureux des tortures endurées pour son nom, et inspire à d'innombrables myriades d'hommes de toutes les conditions et de tous les pays, à des vieillards, à des femmes, à des vierges timides, à de jeunes enfants, un courage, une constance dont tous les héros de l'antiquité n'avaient pas même eu l'idée.

Il est donc nécessaire de reconnaître en Jésus le Verbe créateur de l'univers. Par six paroles, il avait formé le monde physique; par huit paroles, il a créé un nouveau monde moral.

(1) Chap. I.

Nous le dirons sans détour : ce second ouvrage ne nous paraît en rien moins merveilleux que le premier.

## III



PRÈS ce solennel exorde, le divin Législateur, voulant rendre ses disciples attentifs aux lois qu'il va édicter, leur révèle l'importance du ministère dont ils seront investis, et l'immense responsabilité qui en résultera pour eux. C'est la terre entière qu'ils devront embrasser dans les étreintes de leur zèle, non pour la soumettre à l'empire des Juifs, comme ceux-ci s'y attendaient, mais afin d'y faire recevoir et goûter les pures et saintes maximes qu'ils vont entendre :

« Vous êtes le sel de la terre. »

Mais ils devront, pour cela, être les premiers à pratiquer ce qu'ils enseigneront; autrement, ils ne seraient plus qu'un « sel affadi, » sans vertu et propre seulement « à être foulé aux pieds. »

Le monde entier est plongé dans les ténèbres de l'erreur et du vice, et assis dans l'ombre de la mort. A eux d'y faire resplendir la lumière de la vérité et de la justice :

« Vous êtes la lumière du monde. »

Ce magnifique office, ils le rempliront par leurs exemples encore plus que par leurs paroles. Afin de les convaincre de la nécessité où ils seront de vivre saintement, Jésus les avertit que la haute position qu'ils vont occuper, les exposera à tous les regards, comme une « ville bâtie sur une montagne. » C'est d'ailleurs pour les donner en spectacle à l'univers, qu'il les forme lui-même avec tant de soin.

« On n'allume pas une lampe pour la mettre sous un boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. »

On eût pu soupçonner que le Christ allait abroger tout d'abord la loi de Moïse et les enseignements des prophètes. Il annonce qu'il vient au contraire les accomplir, c'est-à-dire nous enseigner à les observer parfaitement. Pour cela, il les débarrassera des faux commentaires des scribes, et nous en montrera, non pas seulement l'écorce, comme faisaient ces docteurs, mais encore la moëlle et l'esprit. Il étendra la loi des actes extérieurs aux pensées, aux affections du cœur, aux intentions. Il abolira certaines licences concédées à la dureté de cœur des Juifs, comme le divorce, la polygamie, et la peine du talion. Et il parlera avec l'autorité souveraine du Législateur qui interprète la loi dont il est lui-même l'auteur. Les prophètes disaient : - Voici ce que dit le Seigneur Dieu ; » les scribes disaient : - Voici ce que Moïse a écrit dans la loi ; » Jésus dira : « Moi,



je vous dis. » On reconnaîtra Celui qui s'annonçait lui-même par la bouche d'Isaïe en ces termes : « Moi, qui jusqu'ici ai parlé par l'organe des prophètes, me voici venu en personne.<sup>1</sup> »

## Chapitre Cinquième.

DE LA CHARITÉ FRATERNELLE. — *Le pardon des injures. — Parabole. — Ne pas se défendre. — Aimer ses ennemis. — Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*

### I



Le sermon sur la montagne roule principalement sur six points : la charité fraternelle, la chasteté, le détachement des biens terrestres, la nécessité des bonnes œuvres, la droiture d'intention et la prière.

Les enseignements du divin Maître touchant l'amour du prochain, sont extrêmement remarquables ; on sent qu'ils sortent du cœur de Celui qui est la charité en personne,<sup>2</sup> qui est venu sur la terre pour en allumer les flammes,<sup>3</sup> et la transformer ainsi en un paradis.

La loi du Sinaï nous défend le meurtre : Jésus nous interdit les imprécations, les paroles injurieuses et jusqu'à la colère déraisonnable. Il condamne surtout la haine, et déclare qu'il n'est pas de salut possible pour ceux qui meurent sans l'avoir déposée.

« Faites votre paix avec votre ennemi tandis que vous êtes en voyage avec lui, de peur qu'il ne vous livre au juge, et que le juge ne vous livre à l'exécuteur, et que vous ne soyez jeté en prison. En vérité, je vous le dis, vous n'en sortiriez pas avant d'avoir payé jusqu'à la dernière obole. »

Cette doctrine est confirmée dans un autre endroit<sup>4</sup> par une parabole d'une saisissante vérité. Pierre avait demandé au divin Maître : « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère ses offenses envers moi ? jusqu'à sept fois ? — Non pas jusqu'à sept fois, répondit Jésus, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » Puis il ajouta :

« Un roi ayant ordonné à ses serviteurs de lui rendre leurs comptes, il s'en présenta un qui lui devait dix mille talents.<sup>5</sup>

(1) Is. 52. 6. (2) I Joan. 4. 8. (3) Luc. 12. 49. (4) Matth. 18. 21.

(5) C'est-à-dire une somme énorme, et qu'aucun particulier ne saurait payer. C'est comme si nous disions en français : Un milliard de francs.

« Et comme il n'avait pas de quoi s'acquitter, son maître ordonna qu'il fût vendu avec sa femme et ses enfants et tous ses biens, pour satisfaire à cette dette.

« Mais tombant à ses pieds, le serviteur lui disait d'un ton suppliant : Ayez un peu de patience, et je vous paierai tout ce que je vous dois.

« Le maître en eut pitié, et le renvoya en lui remettant toute sa dette.

« Or, étant sorti, ce serviteur rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers ; il le saisit à la gorge, et le serrant jusqu'à le suffoquer, il lui disait : Rends-moi ce que tu me dois.

« Et tombant à ses pieds, son compagnon le priait en disant : Ayez un peu de patience, et je vous paierai tout ce que je vous dois.

« Mais l'autre n'y voulut point consentir ; il fit jeter son débiteur en prison, avec ordre de l'y tenir jusqu'à ce qu'il eût acquitté sa dette.

« A ce spectacle, les autres serviteurs furent très affligés ; ils allèrent trouver leur maître et lui racontèrent ce qui venait d'arriver.

« Alors le maître fit venir ce serviteur impitoyable et lui dit : Méchant serviteur, je t'avais remis ce que tu me devais, parce que tu m'en avais prié :

« N'aurais-tu pas dû prendre pitié de ton compagnon comme j'avais eu pitié de toi ?

« Et dans sa colère, le maître le livra aux bourreaux pour être tourmenté jusqu'à ce qu'il payât l'entière de sa dette.

« C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si vous ne pardonnez du fond du cœur, chacun à son frère. »

En lisant cette parabole, il n'est personne qui ne partage la juste indignation du roi, et qui n'applaudisse à la sentence dont il frappe l'inhumain serviteur. Or, bien plus coupable est tout homme qui demande à Dieu la remise des outrages qu'il a faits à son infinie Majesté, et de la peine éternelle qu'il a encourue par là, et qui refuse de pardonner à son semblable.

Le Sauveur attache une si haute importance à ce que la concorde règne entre nous, que, s'il nous arrive de donner quelque sujet de plainte à l'un de nos frères, il nous ordonne d'aller, sans aucun retard, faire notre paix avec lui, différant même à cet effet nos exercices religieux, lesquels autrement ne seraient point agréés.

## II

**L**A loi de Moïse portait la peine du talion contre ceux qui se rendaient coupables de coups, blessures ou mutilations : « Vous savez qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent.... » Afin de couper jusqu'à la racine tout désir de vengeance, et de prévenir toute cause de dissension et d'aigreur entre les frères, Jésus nous conseille de porter la mansuétude jusqu'aux dernières limites :

« Moi je vous dis de ne pas vous défendre contre vos agresseurs ; mais si quelqu'un vous frappe à la joue droite, présentez-lui encore la gauche ;

« Et si quelqu'un veut entrer en contestation avec vous pour vous ôter votre manteau, ne l'empêchez pas de prendre même votre tunique.

« Et ne revendiquez pas ce dont on vous a injustement dépouillés. »

C'est qu'il est bien difficile de se défendre, de contester, de plaider, sans intéresser en rien la charité, sans tomber dans le ressentiment, dans les querelles, les médisances, les injures, sans exposer du moins l'autre partie à des haines mortelles. En cédant, nous touchons le cœur de notre contradicteur, et nous l'amè nons facilement à résipiscence. Et un Dieu n'a-t-il pas le droit de nous demander le sacrifice de quelque misérable intérêt ou d'un vain point d'honneur, en faveur d'une âme qui lui a coûté son sang ? C'est pourquoi saint Paul faisait une sorte de crime aux Corinthiens de plaider les uns contre les autres. « Pourquoi, leur disait-il, ne vous soumettez-vous pas plutôt à l'injustice ? pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt le tort qui vous est fait ?<sup>1</sup> » Toutefois, les saints Pères l'ont remarqué, le divin Législateur ne nous fait pas un précepte absolu de renoncer à nos droits, si ce n'est dans le cas où la gloire divine ou bien le salut du prochain l'exigerait. Il ne nous oblige rigoureusement qu'à sauvegarder en toutes choses la charité fraternelle : le reste est de simple conseil.

La loi divine disait : « Tu aimeras ton prochain, ou, selon le mot hébreu, ton ami. » Les scribes tiraient de là cette conséquence : « Tu haïras ton ennemi. » Jésus réproouve et rejette ce commentaire ; il nous ordonne d'aimer nos ennemis à l'égal des autres hommes, et nous conseille de leur donner même des marques spéciales d'amour :

« Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent. »

(1) I Cor. 6. 7.

Jésus n'ignorait pas combien la nature déchue répugne à de si généreux actes de vertus : il nous y encourage par un double motif : la gloire et le profit qui y sont attachés. La gloire d'abord. L'antiquité païenne regardait l'oubli d'une injure comme une lâcheté ; elle appelait la vengeance le *plaisir des Dieux*, elle en avait fait une divinité. Jésus nous montre Dieu, qu'il appelle notre Père, occupé sans relâche à répandre ses bienfaits sur les ingrats qui l'outragent :

- Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et verse ses pluies sur le champ du juste et sur celui de l'impie. -

Ne faut-il pas que nous ressemblions à notre Père, et quoi de plus glorieux que de ressembler à un tel Père ! — Le profit ensuite, ou le mérite :

\* Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, à quelle récompense pouvez-vous prétendre ? les publicains ne le font-ils pas ?

\* Et si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quel est votre mérite ? les pécheurs mêmes font ainsi.

\* Et si vous saluez seulement vos frères, en quoi vous distinguez-vous des païens ?

\* Aimez donc vos ennemis ; et grande sera votre récompense, et vous serez les enfants du Très Haut, qui est plein de bonté envers les ingrats et les méchants.

- Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. -  
Un mot sur ce dernier verset.

En Dieu, il n'est ni colère proprement dite, ni haine contre les personnes, ni contre rien de ce qui existe.

La colère est une marque de faiblesse : elle éclate en présence d'un obstacle insurmontable, d'un mal que l'on ne sait empêcher. C'est l'étincelle de l'acier qui heurte au caillou, l'écume du flot qui se brise à l'écueil. Par rapport à Dieu, il n'arrive que ce qu'il veut bien permettre : - Il est patient, dit le Sage, parce qu'il est tout-puissant.<sup>1</sup> -

La haine est le déplaisir que l'on conçoit de l'existence même d'une personne ou d'une chose que l'on voudrait détruire. C'est pourquoi saint Jean appelle meurtrier tout qui hait son frère.<sup>2</sup> Si Dieu nous haïssait, nous rentrerions dans le néant. - En effet, Seigneur, dit magnifiquement l'auteur du livre de la Sagesse, si vous n'avez rien pu produire en le haïssant, comment un être quelconque pourrait-il subsister s'il n'était appelé par vous,<sup>3</sup> - c'est-à-dire si votre parole créatrice ne l'appelait continuellement du néant à l'existence, ne le créait, pour ainsi dire à chaque instant ? Or, on ne crée que ce que l'on aime.

Nous serons donc parfaits comme notre Père céleste si, unissant notre volonté à la sienne, nous supportons ce qu'il supporte et nous aimons tous ceux qu'il aime.

(1) Sap. 12. 18.

(2) I Joan. 3. 15.

(3) Sap. 11. 25. sq.

Pour être charitables dans nos paroles et nos actions, il est nécessaire de l'être dans nos pensées :

« Ne jugez point, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez point, et vous ne serez pas condamnés. »

Car, qui que nous soyons, nous avons aussi nos défauts :

« Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et ne remarquez-vous pas la poutre qui est dans votre œil? »

## Chapitre Sixième.

*L'aumône. — Il est plus heureux de donner que de recevoir. — Paraboles de l'économe infidèle et du mauvais riche. — Fruits de ces enseignements dans la société chrétienne. — Contrefaçon de la charité.*

### I

**M**AIS c'est peu de ne pas haïr le prochain, de ne pas lui nuire, de ne pas le mépriser : le divin Maître veut encore que nous lui fassions tout le bien que nous souhaitons pour nous-mêmes. Il nous engage à rendre service, à prêter, à donner à ceux qui ne sont pas en état de nous rendre la pareille, afin de mieux ressembler à notre Père céleste, qui donne à tous sans recevoir de personne. Il appuie spécialement sur le devoir de l'aumône.

Il est pour tous ceux qui ont du superflu un véritable précepte de faire l'aumône dans une certaine mesure. Mais Jésus-Christ leur conseille de la faire en quelque sorte sans mesure :

« Donnez, dit-il, à tous ceux qui vous demandent, et ne rebutez pas celui qui veut emprunter de vous. »

Un tel conseil épouvante la cupidité humaine; mais c'est à tort, car le Seigneur Jésus a dit encore :

« Il est plus heureux de donner que de recevoir. » Cette parole qui ne se lit pas dans l'Évangile, mais qui nous a été conservée par saint Paul,<sup>1</sup> est, comme toutes celles qui sont sorties de cette divine bouche, une vérité de foi. De même donc qu'un païen serait heureux de recevoir de tout le monde, ainsi un chrétien qui croit à la parole de son Maître, devrait souhaiter de donner, si c'était possible, à tous les hommes. En effet, plus nous donnons, plus nous ressemblons au Seigneur « qui donne largement à tous » les êtres vivants :<sup>2</sup> à l'ange la gloire, à

(1) Act. 20. 35.

(2) Jac. 1. 5.

l'homme son pain, au lionceau sa proie sanglante, à l'oiseau son grain de blé, au brin d'herbe sa goutte de rosée.

D'un autre côté, celui qui reçoit, devient le débiteur de celui qui lui donne; au contraire, celui qui donne, devient le créancier de Dieu, qui rend toujours au centuple ce qu'il a reçu par la main du pauvre :

- Donnez, et l'on vous donnera; on versera dans votre sein une large mesure que l'on aura bien remplie, que l'on aura agitée afin de l'entasser, et qui se répandra encore par-dessus les bords. -

Ainsi, bien loin de nous appauvrir, l'aumône nous enrichit; non seulement elle augmente nos biens, mais elle les met encore en assurance contre la rouille, les vers et les larrons, et surtout contre ce larron dont nous ne saurions éviter les surprises : la mort.

- Faites-vous des bourses qui ne vieillissent point; amassez-vous un trésor dans le ciel, où le voleur n'en approche point, et où les vers n'y ont point de prise. -

Tout ce que vous prétendez garder, vous le perdrez infailliblement tôt ou tard; vous n'en êtes que le dépositaire; ce que vous distribuez en pieuses largesses, devient véritablement votre bien; vous l'envoyez devant vous au ciel, où il vous sera rendu sous forme de gloire. Et quel est l'homme sensé qui, ayant de l'or, ne s'en dessaisirait avec joie, si l'on voulait lui en faire une couronne royale?

## II



**D**EUX paraboles proposées en d'autres circonstances confirment la même vérité, à savoir que les richesses ne sont jamais si utiles à ceux qui les possèdent, et ne leur sont jamais si assurées, que quand ils les donnent.

La première est celle de l'ECONOME INFIDÈLE. Accusé de malversation auprès de son maître, qui lui ordonne en conséquence de lui rendre ses comptes, et se voyant à la veille d'être privé de sa charge, qui était son unique ressource, il se disait à lui-même : - Que faire? je ne sais bêcher la terre, je ne puis me résoudre à mendier mon pain.... Eh bien! mon parti est pris; et quand mon maître m'aura chassé de sa maison, j'ai trouvé le secret de m'en faire ouvrir plusieurs autres. - Il fait venir les débiteurs de son maître, remet à chacun d'eux une bonne partie de sa dette, et s'en fait ainsi autant d'amis. Le maître eut connaissance de cette industrie peu délicate; et, bien qu'il en eût été victime, il ne put s'empêcher de louer l'habileté de son intendant. - Car, ajoutait le divin narrateur, les fils de ce siècle, c'est-à-dire ceux qui ne vivent que pour la terre, sont plus prudents dans leur conduite que les fils de la lumière, ou les serviteurs de Dieu. -

En effet, les premiers prennent toujours les moyens les plus sûrs, les plus prompts de réussir dans leurs desseins ; les seconds sont indécis, timides, et s'arrêtent le plus souvent, touchant l'affaire de leur salut, à des demi-mesures. Sur un si grand nombre de personnes qui veulent sérieusement se sauver, il n'y a que les saints proprement dits qui soient logiques jusqu'au bout.

« Et moi, conclut Jésus, je vous dis : Faites-vous des amis avec le mammon d'iniquité,<sup>1</sup> afin que, quand vous viendrez à mourir, ils vous reçoivent dans les éternels tabernacles. - (Luc. 16.)

Les riches apprennent ici qu'ils ne sont que les dispensateurs des dons de la divine Providence, qui les leur retirera quand bon lui semblera : s'il les dissipe en dépenses d'un luxe exagéré, en festins, en jeux, en parties de plaisir, ils en rendront un compte sévère, et seront exclus de la maison de leur Maître, et réduits pour l'éternité à la misère. Jésus leur enseigne le secret d'employer à leur profit ces biens qui ne sont pas à eux, dont ils n'ont que l'usufruit passager. Comme riches, ils n'ont aucun titre particulier à être reçus dans les tabernacles éternels, ils courent grand risque de n'y entrer pas : « Riches, je vous plains, a dit Jésus, car vous avez votre consolation ici-bas.<sup>2</sup> » Qu'ils imitent donc l'économe de la parabole : à l'aide de ces richesses qui vont leur échapper, qu'ils se ménagent des intelligences dans le ciel, qu'ils se fassent des amis des pauvres qui sont les héritiers propres du royaume céleste ; et ceux-ci leur en ouvriront la porte. C'est pourquoi saint Grégoire dit que les riches doivent traiter les pauvres avec un profond respect, comme de puissants protecteurs dont on s'efforce de s'attirer la faveur par des présents.

## III

**L**A fameuse parabole, ou plutôt, selon le sentiment des saints Pères, l'histoire du MAUVAIS RICHE, est la contre-partie de la précédente. Nous y voyons le malheur où tombe un de ces hommes du siècle, pour n'avoir su, au prix du *mammon d'iniquité*, acheter l'amitié d'un héritier des tabernacles éternels. Jésus mit cet effrayant tableau sous les yeux de quelques opulents pharisiens, qui se raillaient de ses enseignements sur la nécessité de faire l'aumône.

« Il y avait un homme riche qui se vêtait de pourpre et de lin, et qui se livrait chaque jour aux joies d'un splendide festin.

« Et il y avait un mendiant, tout couvert d'ulcères, nommé Lazare, couché à la porte du riche.

(1) *Mammon*, mot hébreu, signifie gain, et par extension richesse.

(2) Luc. 6. 24.

« Il attendait, pour apaiser sa faim, les miettes qui tombaient de la table du riche ; et personne ne lui en donnait ; mais les chiens venaient et léchaient ses plaies.

« Or, il arriva que le mendiant mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer.

« Et levant les yeux du milieu de ses tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein ;

« Et poussant un grand cri : Père Abraham, dit-il, ayez compassion de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout du doigt dans l'eau, et me rafraichisse la langue, car je souffre horriblement dans cette flamme.

« Et Abraham lui répondit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant la vie, et Lazare ses maux : et maintenant celui-ci est consolé, et toi, tu es tourmenté.

« Et d'ailleurs, entre nous et vous un grand abîme a été creusé pour toujours, afin d'arrêter ceux qui voudraient aller d'ici vers vous, ou bien venir d'auprès de vous ici. (Luc. 16.) »

Cette narration n'a pas besoin de commentaires. Quelques remarques seulement, pour mettre le lecteur sur la voie de plus amples réflexions.

Le riche ne refuse rien à ses sens : ni la pompe des vêtements, ni les mets les plus délicats, ni les vins les plus recherchés, ni les parfums les plus exquis, ni la plus harmonieuse musique. Car toutes ces choses faisaient partie chez les anciens d'un *festin splendide* ; et c'était *tous les jours* qu'il soupaît ainsi.

Une telle vie ne va pas sans beaucoup de péchés. Le prophète Daniel, après avoir prédit à Nabuchodonosor le honteux châtiement que Dieu préparait à son orgueil, lui conseillait de racheter ses péchés par des aumônes faites aux pauvres.<sup>1</sup> La divine Providence envoie au secours du mauvais riche le saint pauvre Lazare ; elle le met à sa porte, afin qu'il n'ait pas la peine de le chercher. Elle met ainsi le comble à ses dons, et lui fournit un moyen bien facile de rendre ses plaisirs éternels : il s'agit simplement de se faire un ami de ce futur habitant des célestes tabernacles.

Si, dans ce cœur engraisé de voluptés,<sup>2</sup> il reste encore quelques fibres sensibles, la vue de Lazare est bien faite pour les émouvoir : comme plus tard le divin Lépreux en croix, il n'a d'autre vêtement que ses plaies, puisque les chiens viennent les lui lécher ; le seuil du fastueux palais est son lit de repos ; il est tourmenté par la faim ; ses soupirs lui tiennent lieu de musique, et l'infection de ses ulcères, de parfums. Malheureusement pour le riche, il n'avait pas l'intelligence du pauvre.<sup>3</sup>

Mais la mort arrive, et change les rôles. Lazare passe des

(1) Dan. 4. 24.

(2) Jac. 5. 5.

(3) Ps. 40. 2.



bras de cette libératrice, dans ceux des anges de Dieu, et est porté en triomphe par eux au séjour des justes, où il occupe une place d'honneur auprès d'Abraham.<sup>1</sup> Frappé à son tour au sein de ses délices, le riche est emporté par les anges des ténèbres au séjour des réprouvés; enseveli dans les enfers, il passe des bras de la première mort dans ceux de la seconde mort;<sup>2</sup> un linceul de flammes remplace son lin et sa pourpre. Naguère, la misère de Lazare était augmentée par la vue des plaisirs du riche impitoyable : les tourments du riche sont augmentés par la vue des délices de Lazare. Lazare demandait les miettes du riche : le riche est réduit à demander à Lazare une goutte d'eau. Le riche a refusé ses restes à Lazare : celui-ci lui refuse la goutte d'eau; ou plutôt, un infranchissable abîme, celui de l'éternelle justice, s'oppose à ce que, touché de ses cris de désespoir, Lazare n'aille le secourir!

## IV

**N**ELS sont les admirables enseignements de Jésus-Christ sur l'aumône; il les complètera plus tard, en déclarant qu'il considère comme fait à lui-même le bien ou le mal que l'on fait au dernier de ses frères. Par là, il a relevé, ennobli le pauvre, si méprisé dans les temps antiques; il a préparé l'affranchissement des esclaves, et rabaisé l'orgueil naturel au riche. De grands seigneurs, des rois même et des reines n'ont fait que tirer la conclusion logique de cette doctrine, quand ils ont servi les mendiants de leurs propres mains, leur ont lavé les pieds, et baisé leurs membres couverts d'ulcères. La même page de l'Évangile a donné au monde le Camille de Lellis, les Jérôme Emilien, les Jean de Dieu, les Vincent de Paul, les Jean-Baptiste de la Salle et leurs disciples, tout dévoués au soulagement des multiples misères humaines.

Voyant avec dépit l'immense puissance que tant de bienfaits mettaient aux mains de l'Église pour le salut des âmes, Satan a enfin songé à opposer la bienfaisance officielle et la *philanthropie* à la charité chrétienne. Inspirés par ce *singe de Dieu*, comme Tertullien l'appelle, les renégats du nom chrétien se sont mis, en ce XIX<sup>e</sup> siècle, à contrefaire les miracles de la charité, comme le magicien Mambres contrefaisait les miracles de Moïse : *Fecerunt quædam similiter*.<sup>3</sup> Ils ont distribué aux pauvres des vêtements et du pain, et leur ont bâti de superbes hôpitaux et de splendides écoles. Seulement, ils n'ont pu, jusqu'à ce jour, se décider à pous-

(1) *Être dans le sein d'Abraham* signifie être assis à côté de lui. Cette expression vient de ce que les Juifs étant, dans leurs repas, à demi couchés et appuyés sur le bras gauche, celui qui occupait la première place auprès du père de famille, était en quelque façon dans son sein.

(2) Apoc. 20. 14.

(3) Exod. 7. 11.

ser l'imitation jusqu'au bout, et à puiser, comme les chrétiens, le mammon dans leurs propres bourses : le fisc et les fondations de la charité, détournés de leur destination première, font tous les frais de cette magnificence, dont le but secret ou avoué est d'arracher les âmes à l'Eglise et à Jésus-Christ.

## Chapitre Septième.

LA CHASTETÉ. — S'arracher l'œil et se couper la main. — *Abolition du divorce et de la polygamie. — La continence perpétuelle. — Effets de ces enseignements sur la société.*

### I



QUAND le soleil paraît à l'horizon, la nature, rejetant le voile lugubre des ombres de la nuit, semble sortir du néant. Ainsi, à mesure que Jésus parlait sur la montagne, les éclairs de sa divine éloquence déchiraient et mettaient en fuite les ténèbres de mort accumulées ici-bas par le père du mensonge, par les passions et par les fausses religions et les fausses philosophies : un monde nouveau succédait au monde antique. Mais aucune de ces doctrines ne fut plus efficace sous ce rapport que celles concernant la chasteté, le mariage et la continence perpétuelle.

La loi du Sinaï disait : « Tu ne commettras point l'adultère. » Jésus déclare qu'un regard de convoitise suffit pour rendre l'homme coupable de ce crime. Et comme il est impossible de lutter victorieusement contre les pensées et les désirs déréglés, si l'on n'évite soigneusement la présence des objets dangereux, il promulgue ce précepte, qui ne lie pas moins nos consciences que le commandement auquel il sert de boulevard :

« Si votre œil droit, votre main droite, votre pied droit vous scandalisent, arrachez-les et les jetez loin de vous : il vaut mieux pour vous de perdre un de vos membres, que si tout votre corps était jeté dans le lieu des supplices. »

C'est-à-dire : Si une personne ou une chose quelconque vous est une occasion de ruine spirituelle, il faut vous en séparer ou vous en défaire à tout prix, cette personne ou cette chose vous fût-elle aussi utile, aussi chère que votre œil droit ou votre main droite. Car, si vous ne vous résignez à ce sacrifice, vous perdrez, non pas un membre seulement de votre corps, mais votre corps tout entier avec votre âme.

## II

**P**AR égard pour la faiblesse des Juifs, et en vue d'éviter de plus grands maux, Moïse ne leur avait pas défendu le divorce, généralement admis chez les peuples de l'antiquité; et la femme répudiée pouvait se remarier. Je dis la femme, car pour le mari, la chose allait de soi, la polygamie étant également tolérée. Dans la plénitude de son autorité, le Fils de Dieu retire toutes ces concessions faites à un peuple charnel. Et il déclare que si, pour des raisons très graves, les époux se séparent quant à l'habitation, il leur est défendu, sous peine d'adultère, de former de nouveaux liens.

Jésus abolit du même coup la polygamie, puisqu'il interdit également aux deux conjoints de contracter une nouvelle alliance avant la mort de l'un des deux.<sup>1</sup> « Car ils ne sont plus, dit-il, qu'une seule et même personne.<sup>2</sup> »

Par cette double disposition, le Sauveur relève la femme de la dégradation où elle était universellement tombée; d'esclave de son mari qu'elle était devenue, il la ramène au rang de sa compagne, et replace la famille sur ses vraies bases.

Les législateurs modernes se sont cru permis de remettre en vigueur l'abus abrogé par le Christ. Leur autorité est absolument nulle en cette matière : « Ce que Dieu a uni, dit le divin Maître, que l'homme ne le sépare point.<sup>3</sup> » Dieu est seul l'auteur de ce nœud, seul il peut le rompre. Jamais homme, quel qu'il soit, ne pourra légitimer ce que le Fils de Dieu déclare être un libertinage.

## III

**D**ANS une autre circonstance, interrogé par les pharisiens sur ce même sujet du divorce, Jésus leur répondit dans le même sens que nous venons de dire. Là-dessus, les disciples firent la réflexion que, dans ces conditions, il serait mieux de ne se point marier. En effet, remarque saint Jean Chrysostome, il est moins pénible d'avoir à réprimer les assauts de son propre cœur, que de se voir condamné à passer toute une vie dans la compagnie d'une femme méchante. L'observation des disciples fut l'occasion pour le Fils de la Vierge de révéler au monde la beauté jusque-là inconnue de la virginité. Applaudissant tacitement à leur pensée : « Mais, répliqua Jésus, il n'est pas donné à tous de renoncer au mariage. »

(1) « Celui qui renvoie sa femme... et en prend une autre, se rend coupable d'adultère. » Cette parole ne se vérifierait pas sous le régime de la polygamie.

(2) Marc. 10. 8.

(3) Ibid. 9.

Puis, afin de détruire l'idée exagérée que l'on se faisait des difficultés du célibat : « Il en est, dit-il, qui demeurent dans cet état involontairement et malgré eux. » Ils en subissent toutes les charges, sous-entend-il : ce qu'ils font par nécessité, pourquoi donc d'autres ne le feraient-ils pas par sagesse, et en vue d'échapper aux chances d'une union mal assortie, et qui dorénavant ne pourra plus être rompue que par la mort? Enfin, prononçant le mot sacramentel, vraie genèse de la virginité, il ajouta :

« Il en est qui se sont voués à la continence perpétuelle en vue du royaume des cieux. »

Que signifient ces paroles : *En vue du royaume des cieux*? L'Apôtre les a plus tard commentées de la façon la plus lumineuse. La vie de chacun de nous en ce monde, dit-il, est fugitive comme l'apparition d'un acteur sur un théâtre; il est donc nécessaire d'y être sans attache, afin d'avoir le loisir de se disposer pour une vie meilleure et qui ne passera plus. Mais ce détachement intérieur est bien difficile à qui est engagé dans les liens du mariage : il doit complaire à son conjoint; force lui est de penser aux choses du siècle : son cœur est partagé. Celui, au contraire, qui reste libre de toute alliance humaine, ne pense qu'aux choses célestes et divines; toute son ambition, tout son soin est de sanctifier sa chair avec son esprit; toute son occupation est une prière de jour et de nuit;<sup>1</sup> il est l'égal des anges, dit ailleurs Jésus-Christ.<sup>2</sup> Ainsi, aimer Dieu sans partage, ne penser qu'à lui, être avec lui un même esprit,<sup>3</sup> chercher uniquement à lui plaire, et puis, ajoute saint Jean, être admis durant l'éternité dans une familiarité et une union plus intime avec l'Agneau,<sup>4</sup> en récompense du dédain que l'on a fait ici-bas des joies problématiques d'une union d'un jour, tels sont les avantages de la sainte virginité!

Après avoir, comme l'Agonothète des jeux olympiques, jeté cette éclatante palme dans l'arène, Jésus déclare la carrière ouverte, et invite les cœurs généreux à la courir : *Qui potest capere, capiat!* - Que ceux qui s'en sentent la force, viennent disputer le prix! »

O parole puissante et victorieuse! qui pourrait énumérer les dépouilles opimes que tu as arrachées au monde, les blanches légions que tu as délivrées de la servitude de la vanité, pour en peupler les calmes solitudes des déserts et des cloîtres, et les guider ensuite triomphantes et joyeuses à la cour de l'Agneau! (MATTH. 19.)

Cette réforme de la famille et de la société conjugale, et cette création du chaste célibat, ont jeté l'humanité dans une voie

(1) I Cor. 7. 25. sqq.

(3) I Cor. 6. 17.

(2) Luc. 20. 36.

(4) Apoc. 14. 4.

nouvelle, et creusé un abîme entre le monde ancien et le monde chrétien. De plus, en donnant la chasteté parfaite pour apanage au sacerdoce chrétien, Jésus en a assuré à jamais la puissance, la gloire et l'indéfectibilité. Enfin, en inspirant aux habitants de la terre une sainte émulation pour un genre de vie tout céleste, il a préparé à son Eglise des armées d'apôtres, de docteurs, de serviteurs des pauvres et des infirmes, d'instituteurs de l'enfance et de saints.<sup>1</sup>

Quelle ampleur de vues nous est donc révélée dans ces quelques paroles ! Quelle assurance dans cette prédiction : « Il en est qui ont embrassé la chasteté perpétuelle en vue du royaume des cieux ! » quelle efficacité dans cette invitation : « Que celui qui le peut, s'efforce d'emporter ce prix ! » Non, jamais homme n'a parlé comme celui-là ; et n'y eût-il point d'autre motif, je croirais encore qu'il était plus qu'un homme.

## Chapitre Huitième.

DU DÉTACHEMENT DES BIENS TERRESTRES. — *L'excessive prévoyance qui sert de prétexte à la cupidité, est déraisonnable, inutile, injurieuse à Dieu, ennemie de notre repos.*

### I



LE plus grand obstacle à la perfection évangélique est peut-être l'amour des richesses. Cette froide passion ressemble à la ciguë, qui glace le sang dans les veines, et finit par arrêter le mouvement du cœur. Jésus-Christ devait nécessairement la combattre ; aussi l'a-t-il fait longuement et avec une éloquence toute divine.

« Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille les rongent, et où les voleurs les déterrrent et les enlèvent ;

« Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les vers ni la rouille ne peuvent les ronger, ni les voleurs les déterrrent et les enlever. »

« Car, là où git votre trésor, là est aussi votre cœur. »

(1) Toutes ces choses manquent aux sectes qui ont rejeté le vœu de chasteté. L'Ordre de Saint Benoît a produit à lui seul environ cinquante mille saints des deux sexes ; et sur une soixantaine de personnes canonisées au XVII<sup>e</sup> siècle, il en était à peine cinq ou six, dit saint Alphonse, qui se fussent sanctifiées dans la vie séculière.

Il partagera par conséquent le même sort. Si votre trésor est sur la terre, votre cœur y sera également et sera à la merci des voleurs, des incendies et de tous les accidents qui menaceront votre trésor ; si, au contraire, celui-ci est au ciel, votre cœur vivra d'avance dans le ciel, et jouira d'une paix imperturbable et toute céleste.

La soif des richesses prend sa source dans la nécessité où est l'homme de se procurer le vivre et le couvert ; mais, chose étrange, semblable à celle de l'hydropique, cette soif s'irrite au lieu de s'apaiser, à mesure qu'on la satisfait. Quand on a le nécessaire, on veut l'abondance, puis le superflu ; on veut s'assurer contre les chances de l'avenir ; on amasse plus de biens qu'on n'en saurait consumer en dix vies. Cette prévoyance exagérée, mère de la cupidité, le divin Maître prend à tâche de la détruire.

Elle est déraisonnable :

« Ne vous demandez pas avec inquiétude où vous trouverez les aliments nécessaires à la vie ou les vêtements nécessaires au corps. La vie n'est-elle pas plus que les aliments, et le corps plus que le vêtement ? »

Cette âme, qui est le principe de votre vie, n'a-t-elle d'autre but que de chercher des aliments ; et ce corps vous est-il donné uniquement pour l'employer à chercher de quoi le couvrir ? faire ainsi, n'est-ce pas soumettre le principal à l'accessoire et la fin aux moyens ?

Cette prudence excessive semble ravalier l'homme au-dessous des animaux :

« Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ne moissonnent point ; ils n'ont pas de greniers, ne font pas de provisions ; et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas meilleurs qu'eux ? »

Jésus eût pu nous citer les exemples d'Elie, de Jean-Baptiste, de tant d'autres prophètes qui ont vécu libres de tout autre soin que de plaire à Dieu ; pour nous mieux confondre, il nous renvoie aux oiseaux, qui passent leur existence à chanter, à leur manière, les louanges de leur Créateur, et attendent leur pâture de sa bonté. N'est-il pas honteux pour nous de tant nous préoccuper de ce qui les occupe si peu, alors surtout que celui qui les nourrit se déclare notre Père ?

## II



LES soucis sont vains et inutiles :

- Qui d'entre vous peut, à force de pensées inquiètes, ajouter une coudée à sa taille ? »

Vous ne sauriez davantage, quoi que vous fassiez pour l'entretien de votre vie, la prolonger d'une heure au delà des limites marquées par le Tout-Puissant.

Une parabole rapportée par saint Luc, met cette vérité dans une saisissante lumière. Un homme riche avait recueilli une moisson très abondante; ses greniers n'étant pas suffisants pour la recevoir, il se disposait à en bâtir de plus amples; il se flattait de jouir ensuite de ses biens pendant une longue suite d'années, quand il entendit Dieu lui dire : « Insensé! cette nuit, tu vas mourir; et ce que tu as amassé, à qui sera-t-il? » Ainsi en est-il de tout qui thésaurise et n'est pas riche en Dieu. — Il travaille pour des héritiers qui l'oublieront.<sup>1</sup>

Outre qu'elle est inutile, l'excessive prévoyance est injurieuse à la bonté divine et dénote un manque de foi.

« Et pour ce qui est du vêtement, continue notre adorable Maître, pourquoi vous inquiétez-vous? Considérez comme les lis croissent dans les champs : ils ne travaillent pas, ne filent pas ;

» Or je vous dis que Salomon lui-même au sein de sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux.

» Et si Dieu revêt de la sorte l'herbe qui, après avoir verdi aujourd'hui, sera demain jetée au four, combien plus vous donnera-t-il le vêtement nécessaire, hommes de petite foi?

» Ne vous tourmentez donc pas, ne dites plus : Que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous couvrirons-nous?

» Laissez ces soucis aux païens ; car votre Père sait que vous avez besoin de toutes ces choses. »

« Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et la justice dont Dieu est la source, et toutes ces choses, il vous les donnera par surcroît. » comme ces bagatelles qu'un marchand donne de surplus à celui qui vient de lui acheter quelque objet de prix.

Saint Paul faisait peut-être allusion à cette promesse formelle du Sauveur, quand il écrivait : « La piété est utile à tout : à elle sont faites les promesses qui concernent la vie présente, aussi bien que celles qui se rapportent à la vie future.<sup>2</sup> »

Enfin la prévoyance immodérée est l'ennemie de notre repos :

« Ne vous inquiétez donc pas du jour de demain : quand il sera venu il songera à se procurer à lui-même les choses nécessaires. À chaque jour suffit son mal. »

Combien de fatigues inutiles et de tortures morales on s'épargnerait, si l'on savait se pénétrer de ces maximes!

(1) Luc. 12. 16.

(2) I Tim. 4. 8.

## Chapitre Neuvième.

*Les deux chemins. — NÉCESSITÉ DES BONNES ŒUVRES. — PURETÉ D'INTENTION. — Maison bâtie sur le roc — sur le sable.*

### I

**L**ES règles de conduite qui viennent de nous être tracées ne sont pas faites pour plaire à la nature ; mais il ne faut pas oublier ce que nous disions au commencement de cette étude, à savoir qu'elles ont pour but de nous conduire à un bonheur souverain et auquel, naturellement, nous n'avons aucun droit. D'un autre côté, si nous les néglignons, pour suivre la pente de nos instincts, nous aboutirions infailliblement à un abîme de maux.

Les hommes, ceux-là même qui auront joui du bienfait de la Rédemption, seront, au dernier jour, divisés en deux parts, l'une d'élus, l'autre de réprouvés. Ou plutôt, la séparation est déjà faite : d'elle-même, et sans attendre la main des anges du jugement, l'humanité se partage sensiblement en deux troupeaux reconnaissables à deux marques : à leur nombre relatif, et aux chemins opposés qu'ils suivent.

« Entrez, nous dit Jésus, par la porte étroite ; car il est une porte large et une voie spacieuse ; elles conduisent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y entrent. »

« Mais, s'écrie-t-il ensuite comme effrayé lui-même, qu'elle est étroite la porte ! combien il est resserré le chemin qui mène à la vie ! et que peu nombreux sont ceux qui savent y marcher ! »

Ceux-là donc se font illusion qui se promettent les joies célestes après une vie passée dans la mollesse, l'inutilité, la satisfaction de tous leurs caprices : ils marchent dans la voie large, ils ne sont pas du troupeau des élus.

« Pour arriver au royaume des cieux, ajoute le Sauveur, il ne suffit pas de me dire : *Seigneur ! Seigneur !* c'est-à-dire de me reconnaître pour le Fils de Dieu et de croire à ma parole : ceux qui font la volonté de mon Père qui est dans les cieux, entreront seuls dans le royaume des cieux. »

Et qu'est-ce que faire la volonté du Père éternel, sinon garder ses commandements ? L'absence même de toute action positivement mauvaise ne sera pas un titre suffisant aux éternelles récompenses, si l'on n'y ajoute encore la pratique de bonnes



œuvres en harmonie avec l'état de chacun : l'arbre stérile deviendra la proie des mêmes flammes qui consumeront l'arbre vénénéux :

« Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté dans le feu. »

Sans ces bonnes œuvres, fruits de l'énergie personnelle inspirée et soutenue par la grâce, les dons les plus éclatants ne seraient pas une garantie assurée de notre prédestination : il y aura des prophètes et des thaumaturges damnés ; celui qui est la Vérité même nous l'affirme :

« En ce jour-là, plusieurs me diront : Seigneur ! Seigneur ! ne savez-vous pas qu'en votre nom nous avons prophétisé, et qu'en votre nom nous avons chassé les démons, et qu'en votre nom nous avons fait beaucoup de miracles? »

« Et je leur répondrai : Je vous déclare que je ne vous ai jamais connus ; loin de moi, vous tous qui opérez l'iniquité ! »

Où sont maintenant les Luther, les Calvin et leurs adeptes, qui osent enseigner que la foi seule sauve l'homme ?<sup>1</sup>

## II



MAIS, dans la pratique même des bonnes œuvres, il est un écueil à éviter. Le divin Maître nous le signale en ces termes :

« Gardez-vous de faire le bien en présence des hommes, en vue d'attirer leurs regards : autrement, vous n'en recevrez aucune récompense de votre Père qui est dans les cieux. »

Il appelle hypocrites ceux qui font l'aumône, qui jeûnent, qui prient dans le but de capter l'estime des hommes, et déclare qu'ils n'en recueilleront d'autre fruit que les applaudissements qu'ils ont ambitionnés. Il veut que nous laissions ignorer à notre main gauche les aumônes que distribue notre main droite ; que nous priions dans le secret de nos demeures, la porte fermée sur nous, et que nous cachions nos austérités sous les dehors de la bonne humeur et de la joie. Plus nos œuvres seront tenues secrètes, plus elles nous attireront les regards et les faveurs de notre Père céleste : quoi de plus persuasif que cette raison ? Quel enfant bien né ne préfère l'approbation et les caresses de son père aux éloges d'un étranger ?

Remarquons toutefois que cette recommandation du Sauveur ne détruit pas ce qu'il disait en commençant le sermon sur la

(1) Luther écrivait : *Pecca fortiter, sed crede fortius* : Péchez fortement, mais croyez plus fortement encore (à savoir que vos péchés vous sont remis). Vainement chercherait-on une telle maxime dans le Coran ou dans les écrits des philosophes païens.

montagne : - Que votre lumière brille aux yeux des hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieus. - Ce qu'il nous défend ici, c'est l'intention de plaire aux hommes et de nous attirer leurs louanges ; c'est la vaine ostentation de piété. Au reste, il est des œuvres que l'on peut et que l'on doit même faire au vu et au su de tous, surtout à notre époque, où le respect humain règne en tyran sur tant d'âmes : ce sont les œuvres communes, ordonnées par un précepte spécial, ou pratiquées généralement par les chrétiens fervents, ou encore celles qui ont un caractère de protestation publique contre l'impiété. Mais, en règle générale, la vaine gloire étant un poison très subtil, il est plus sûr de tenir secrètes les œuvres sortant de l'ordre commun : c'est assez pour l'édification du prochain qu'elles se manifestent par leurs fruits, qui sont la fuite du monde, la modestie, une vie retirée et sainte. Ceux-là doivent croire que leurs intentions ne sont pas tout à fait pures, qui s'inquiètent trop du succès de leurs pieuses entreprises, qui se troublent pour un échec, ou qui se plaignent de l'ingratitude dont les hommes paient parfois leurs bienfaits.

## III



ÉSUS termine son discours en assurant que ceux qui pratiquent fidèlement ses préceptes, bâtissent sur le roc une maison qui résistera sans peine aux vents déchainés et aux inondations.

C'est-à-dire que l'on peut, à force de fidélité aux lois évangéliques, parvenir à une sorte d'impeccabilité. Les saints enseignent que, lorsque l'on s'est donné à Dieu sans réserve, il nous garde comme son bien propre, et ne permet plus que nous en venions à nous séparer de lui.

Au contraire, ajoute le Sauveur, ceux qui écoutent ma doctrine sans se mettre en peine de la faire passer dans leur conduite, bâtissent leur maison sur le sable, et vont à une ruine certaine. C'est l'histoire de Judas ; c'est celle de ces grandes apostasies qui ont désolé l'Eglise dans tous les temps. Quand on voit un homme dont la vie paraissait sainte, sortir tout à coup de la voie, et abjurer les lois d'un état sacré, on doit juger qu'il n'était pas tel qu'il semblait : il n'avait pas fait divorce avec l'amour-propre, ou bien encore, il n'avait pas eu le courage de s'arracher un œil, de se couper une main qui le scandalisait. L'édifice était fondé sur le sable. L'heure de l'épreuve est venue ; « les vents ont soufflé, la pluie est tombée, les torrents ont roulé leurs eaux contre la maison, et elle est tombée avec d'autant plus de fracas qu'elle était plus élevée. »

Le sermon sur la montagne renferme encore plusieurs ensei-

gnements touchant la prière. On les trouvera dans les chapitres suivants, où nous tâcherons de donner la doctrine complète du Sauveur sur cette matière capitale.

Quand Jésus eut fini de parler, la foule, dit saint Matthieu, demeura frappée d'admiration et d'étonnement, parce qu'il parlait avec une autorité qui manquait à leurs scribes et aux pharisiens. Jésus était l'auteur de la loi; les scribes n'en étaient que les interprètes, et quels interprètes! ils ne s'occupaient que de questions inutiles, lorsqu'ils ne dénaturaient pas par leurs commentaires les plus graves préceptes; et ils s'attachaient plus à faire étalage de leur science et de leur subtilité, qu'à porter leurs auditeurs au repentir, à la crainte et à l'amour de Dieu, et à la charité fraternelle.

## Chapitre Dixième.

*Dieu veut le salut de tous les hommes. — Pour arriver au salut, il faut observer les commandements, ce qui ne nous est possible qu'à l'aide de la grâce. — La grâce est donnée à ceux qui la demandent. — Nature de la grâce efficace. — Bien loin de détruire notre liberté, la grâce la rend parfaite.*

### I

**D**IEU, dit le prince des apôtres, veut que personne ne périsse, mais que tous reviennent à la pénitence.<sup>1</sup> — Et saint Paul écrit à Timothée : « Je vous supplie de faire des prières... pour tous les hommes; cela est bon et agréable à Dieu, notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés.... Car il n'y a qu'un Dieu, et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, à savoir l'Homme Christ, Jésus, lequel s'est donné lui-même comme rançon pour tous.<sup>2</sup> »

Cette volonté n'est pas absolue, comme celle qui nous fait naître et mourir; autrement tous les hommes seraient sauvés, ce qui ne sera pas. C'est une volonté conditionnelle : Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, à condition qu'ils le veuillent eux-mêmes.

Mais cette volonté est très réelle, très sincère, elle est même très efficace, en ce sens qu'elle renferme la disposition de donner à tous et à chacun les moyens nécessaires et utiles pour arriver au salut.

(1) II. Pet. 3. 9.

(2) I Tim. 2. 1. sqq.

Que Dieu veuille bien réellement le salut de tous les hommes, c'est ce qui résulte d'abord des textes que nous venons de citer. Et puis, s'il est vrai que, « qui veut la fin, veut les moyens, » il est plus vrai encore que, qui prend les moyens, montre qu'il veut la fin pour lesquels ces moyens sont institués.<sup>1</sup> Or, saint Paul vient de dire que Jésus-Christ s'est livré pour la rédemption de tous les hommes;<sup>2</sup> il faut donc conclure que Dieu veut bien sincèrement le salut de tous les hommes sans exception. — Enfin, il est pour tous les hommes un véritable précepte d'espérer leur salut, précepte répété en cent endroits divers de l'Écriture, et qui n'oblige pas moins que celui qui nous ordonne de croire à la parole divine. Et cette espérance doit être ferme, et nullement chancelante du côté de Dieu, dit saint Alphonse après saint Thomas. C'est pourquoi saint Pierre veut que notre espérance soit parfaite.<sup>3</sup> Mais, si je doutais de la volonté que Dieu a de me sauver, comment pourrais-je espérer mon salut avec cette inébranlable confiance? Je ne pourrais former d'autre acte d'espérance que celui-ci : « Mon Dieu, si vous voulez mon salut, j'espère être sauvé; » ce qui reviendrait à dire : « Mon Dieu, je doute que vous vouliez me donner le ciel, mais je l'espère. »

## II

**P**OUR arriver au ciel, il faut faire la volonté du Père,<sup>4</sup> a dit le Sauveur, et observer ses commandements.<sup>5</sup> Mais, abandonnée à ses propres forces, la nature déchue, même après le baptême, ne peut les observer tous, toujours, et jusqu'à la fin. « Sans moi, a dit Jésus aux saints apôtres, vous ne pouvez rien.<sup>6</sup> » Saint Paul décrit admirablement cette impuissance dans son épître aux Romains : « La volonté de faire le bien ne me manque point, mais je n'y peux parvenir. Car je ne fais pas le bien que j'aime, mais je fais le mal que je déteste.... Car j'aime la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais je trouve dans mes membres une autre loi qui s'oppose à la loi de mon esprit, et qui m'asservit à la loi du péché....<sup>7</sup> »

Or, si Dieu nous commande des choses qui nous sont naturellement impossibles,<sup>8</sup> il est clair qu'il s'oblige à nous les rendre possibles : autrement, il serait injuste en nous les ordonnant, et cruel en nous punissant pour ne les avoir pas accomplies. Il nous les rend possibles par sa grâce. « Malheureux homme! continue

(1) Par exemple : s'il est vrai de dire que celui qui veut recueillir du raisin, doit planter une vigne, il n'est pas moins vrai de dire que celui qui plante une vigne montre qu'il veut recueillir du raisin.

(2) II Cor. 5. 15.

(3) I Pet. 1. 13.

(4) Matth. 7. 21.

(5) Matth. 19. 17.

(6) Joan. 15. 5.

(7) Rom. 7. 18. sqq.

(8) Rom. 8. 3.

saint Paul, qui me délivrera de ce corps de péché? » c'est-à-dire de cette révolte de ma nature corrompue contre la loi de Dieu? « Ce sera, répond-il, la grâce de Dieu, laquelle me viendra par Jésus-Christ.<sup>1</sup> » — « Je puis tout, dit-il ailleurs, en Celui qui me fortifie. Je me réjouis de mes faiblesses, parce qu'elles attirent en moi la force du Christ, de sorte que, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.<sup>2</sup> » Et après nous avoir dit qu'il avait été le plus grand des pécheurs, un blasphémateur et un persécuteur de l'Eglise, il ajoute : « C'est par la grâce de Dieu que je suis devenu ce que je suis, et que, moi, le dernier des apôtres, et qui ne mérite pas le nom d'apôtre, j'ai pu travailler plus qu'aucun autre.<sup>3</sup> »

## III

**I**L est certain d'un autre côté que, règle générale, Dieu ne donne sa grâce qu'à ceux qui la demandent. « Vous ne recevez pas, dit saint Jacques, parce que vous ne demandez pas.<sup>4</sup> » Cela résulte du précepte qui nous est fait de prier, et même de prier sans cesse : « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser, » dit Jésus; et encore : « Veillez et priez en tout temps;<sup>5</sup> » et l'Apôtre : « Priez en tout temps, priez sans interruption.<sup>6</sup> » On ne demande pas ce que l'on a déjà.

Mais si la grâce est nécessaire pour accomplir les commandements, et si elle n'est donnée qu'à ceux qui la demandent, qui prient, il s'en suit évidemment que tous, même les plus grands scélérats, ont actuellement le pouvoir ou la grâce de prier. Car si, pour prier, il fallait une grâce non accordée à tous, quelques-uns seraient dans l'impossibilité absolue d'obtenir la grâce et d'accomplir les commandements, et en premier lieu le commandement qui nous oblige à prier; ils seraient dans la nécessité de pécher et de désespérer de leur salut; et ainsi se vérifierait l'horrible blasphème de Calvin, que Dieu est en nous l'auteur du péché, et qu'il crée certaines âmes pour les damner.

Comme les grâces qui nous sont données pour remplir des préceptes faciles, cette grâce de prier est vraiment et prochainement *suffisante* : nous pouvons prier sans autre secours; mais elle n'est pas *efficace de sa nature*; ce qui revient à dire qu'elle ne produit pas *toujours* et *infailliblement* l'effet pour lequel elle nous est donnée; nous pouvons y correspondre, nous pouvons y résister, et nous n'y résistons malheureusement que trop souvent.

Mais quand, mettant à profit cette première grâce, nous prions

(1) Rom. 7. 24. sq.

(3) 1 Tim. 1. 13. — 1 Cor. 15. 9. sq.

(5) Luc. 18. 1. — 21. 36.

(2) II Cor. 12. 9. sq.

(4) Jac. 4. 2.

(6) Eph. 6. 18. — 1 Thess. 5. 17.

avec la dévotion, la confiance et la persévérance requises, nous obtenons inmanquablement les grâces efficaces que nous sollicitons dans l'ordre du salut. Ceci est de foi. « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous le donnera.<sup>1</sup> »

## IV



L est diverses opinions sur le mode d'opération de la grâce efficace, qui nous est donnée pour l'accomplissement des commandements. Les saints docteurs Augustin, Thomas et Alphonse enseignent qu'elle est telle de sa nature. Elle nous montre dans un jour si vif les suites funestes du péché et les avantages de la vertu, et nous fortifie tellement contre les difficultés, qu'elle nous décide *infailliblement* à résister à la tentation ou à faire le bien auquel elle nous incline. Cela est conforme à cette parole du Seigneur : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau dans vos entrailles; et j'ôterai de votre chair votre cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair, et je mettrai en vous mon Esprit, et je ferai en sorte que vous marchiez dans mes préceptes, que vous gardiez et accomplissiez mes lois.<sup>2</sup> » L'Apôtre semble faire allusion à cette promesse plusieurs fois répétée,<sup>3</sup> quand il dit à son tour : « C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire,<sup>4</sup> » c'est-à-dire, non plus ce vouloir impuissant, dont il se plaignait tout à l'heure, et qui se trouve même chez les païens;<sup>5</sup> mais un vouloir bien décidé et victorieux de tous les obstacles.

Une telle opération de Dieu en nous ne détruit-elle pas notre liberté morale? Non, mais elle l'augmente et la réforme à l'image de la liberté divine. Car, celui qui dit en gémissant avec saint Paul : « J'aime la loi de Dieu, je voudrais l'accomplir, et je n'y peux parvenir.... je me sens captif dans les liens du péché, » celui-là reconnaît qu'il n'a qu'une liberté très incomplète; — mais, embrasser toujours le parti que la droite raison nous montre comme le meilleur, voilà le signe d'une parfaite et vraie liberté. « Si la vérité vous affranchit, vous serez véritablement libres, » disait Jésus aux Juifs. Et comme ils lui répondaient :

(1) Joan. 16. 23.

(2) Ez. 36. 26.

(3) Ez. 11. 19. — Jerem. 31. 33.

(4) Phil. 2. 13.

(5) Ovide a dit :

..... *Video meliora, proboque :**Deteriora sequor.*

Si ce poète avait pu lire l'épître aux Romains, il n'eût pas mieux rendu le soupir de saint Paul : *Non quod volo bonum, hoc ago, sed quod odi malum, illud facio.*

« Nous n'avons jamais été esclaves, - il leur répondit : - Celui qui fait le péché est esclave du péché. - Supposé que Dieu donne tout à coup à un homme dissolu une horreur pour le vice et un amour pour la chasteté pareils à ceux des saints les plus parfaits; qu'il éteigne de plus ou étouffe à peu près entièrement en lui le foyer de la convoitise : il arrivera infailliblement que cet homme ne retombera jamais dans ses anciens égarements. C'est ainsi qu'il a agi à l'égard de Madeleine, de Marguerite de Cortone, et de plusieurs autres saints. Or, qui dira que la liberté de cet homme soit détruite ou même amoindrie? qui ne dira qu'elle est au contraire considérablement augmentée par cette opération de la grâce?

Ces préliminaires, un peu longs peut-être, étaient indispensables pour comprendre à fond la doctrine de Jésus-Christ sur la prière et la large place qu'il donne à ce sujet dans ses instructions, surtout dans celles qui s'adressent plus particulièrement à ses disciples. Au reste, de ces notions résulte déjà l'*absolue nécessité* de la prière. Il nous reste à traiter d'après l'Évangile de son *absolue efficacité* pour tout ce qui regarde le salut, et *des conditions* dont elle doit être revêtue pour avoir cette efficacité.

## Chapitre Onzième.

LA PRIÈRE EST TOUTE-PUISSANTE. — *Triple affirmation de Jésus. — Il la réitère. — Il l'appuie d'une similitude. — Il la confirme par serment.*

### I



LE divin Maître n'a rien épargné pour imprimer dans l'esprit de ses disciples la foi à la toute-puissance de la prière. Dans son sermon sur la montagne il leur a dit :

« Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. »

*Demandez et vous recevrez.* Ces mots seuls devaient nous suffire. C'est un Dieu qui a parlé; il ne saurait nous faire de fausses promesses; et ce qu'il a promis, il est assez puissant et assez riche pour le donner. Il a parlé absolument, il n'a rien excepté, du moins de ce qui intéresse notre salut. Car le Fils de l'homme est venu, non point pour nous enrichir des biens terrestres, mais pour nous mériter les biens célestes : à cette fin se rapportaient toutes ses actions, toutes ses démarches, tous ses

travaux ; c'était l'objet de toutes ses pensées ; c'était aussi l'unique objet de ses paroles. Or, il l'a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais aucune de mes paroles ne passera.<sup>1</sup> » Appuyée sur cette promesse, notre foi en la prière devrait donc être plus solide, plus inébranlable que le globe terrestre et que le firmament des cieus. Néanmoins, Jésus désire tellement nous convaincre, qu'il ne dédaigne pas de faire comme un homme qui, ayant parfois failli à sa parole, ne parviendrait plus que difficilement à obtenir créance : il répète trois fois sa promesse, au nom, pour ainsi dire, des trois personnes divines : Demandez au Père, qui est le principe de tout don parfait,<sup>2</sup> et il vous donnera ; cherchez en moi, qui suis le dépositaire de tous les trésors de la divinité,<sup>3</sup> et vous trouverez ; frappez à la porte de la bonté de l'Esprit-Saint,<sup>4</sup> et il vous ouvrira. Ce n'est pas tout : cette promesse trois fois sacrée, il la réitère sous une autre forme, en y ajoutant qu'il entend par là s'obliger envers tout homme, juste ou pécheur :  
 « Car tout qui demande, reçoit ; et qui cherche, trouve, et à qui frappe, la porte sera ouverte. »

## II



INSI confirmée, la parole de Celui qui est véridique et fidèle<sup>5</sup> dissipera sans doute toutes nos défiances ? Hélas ! nous avons le cœur si étroit, si peu généreux, surtout envers Dieu, que nous ne savons croire à la bonté de Dieu envers nous. C'est pourquoi, résolu d'emporter la citadelle de nos âmes, Jésus se voit obligé de recourir à tous les artifices de sa divine éloquence ; puisque nous semblons douter qu'il soit meilleur que nous, il acceptera en quelque sorte cette idée injurieuse à son cœur ; il se tiendra pour satisfait, pourvu que nous ne le fassions pas pire que nous. Il nous demandera si nous connaissons un homme assez dur pour refuser un morceau de pain à son enfant. Mais cette tournure n'est pas assez vive pour son dessein ; il faut qu'il exprime tout ce qu'il y a d'offensant pour lui dans nos méfiances :

« Lequel d'entre vous donnera une pierre à son fils qui lui demande du pain, ou lui donnera un serpent quand il lui demande un poisson ? »

« Si donc, ajoute-t-il, vous qui êtes méchants, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieus, donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demanderont ? »

Notez les expressions : Jésus ne dit pas : *le Seigneur, le*

(1) Matth. 24. 35.

(2) Jac. 1. 17.

(3) Col. 2. 9.

(4) Sép. 12. 1.

(5) Apoc. 3. 14.



*Très Haut, votre Dieu, mais : votre Père qui est dans les cieux*, Celui qui, après vous avoir donné le corps et l'âme, vous a encore engendrés spirituellement dans le baptême; Celui de qui procède toute paternité,<sup>1</sup> et qui a donné, non seulement à l'homme, mais encore au vautour et au tigre ces entrailles paternelles que la moindre plainte de leur progéniture remue profondément. Remarquez encore que, par cette manière de raisonner, Jésus nous autorise à accuser son Père et le nôtre de cruauté, si jamais il venait à repousser la moindre de nos prières.

Enfin, le même Jésus, qui nous défend de jurer sans nécessité, et nous recommande de n'user, pour affirmer ou nier, que des locutions *oui* et *non*,<sup>2</sup> n'a pas cru faire trop de sceller à plusieurs reprises d'une formule de serment toutes ses promesses déjà si solennelles.

• En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.<sup>3</sup> •

## Chapitre Douzième.

CONDITIONS DE LA PRIÈRE. — 1<sup>o</sup> *Humilité*. Le pharisien et le publicain. — 2<sup>o</sup> *Confiance*. Divers moyens employés par le Sauveur pour nous l'inculquer. L'hémorroïsse, l'aveugle de Bethsaïde. — *Prier au nom de Jésus*. — 3<sup>o</sup> *Persévérance*. L'ami importun. — *Pourquoi Dieu diffère de nous exaucer*. — Le juge inique et la veuve.

### I



LA prière est donc la première puissance qu'il y ait dans l'univers : elle met à notre disposition la toute-puissance de Dieu et nous ouvre les trésors de sa bonté. Mais nos prières n'auront cette force merveilleuse, qu'à condition d'être revêtues de certaines qualités. Et avant tout, il faut qu'elles soient *humiles*. Si nous voulons que notre prière pénètre les nues, arrive jusqu'au cœur de notre Père, et nous revienne chargée de ses bénédictions, humilions-nous profondément, et reconnaissons d'abord que nous ne méritons ni d'être exaucés, ni même d'être écoutés. C'est là ce que Jésus nous enseigne dans sa célèbre parabole du PHARISIEN et le PUBLICAIN.

• Deux hommes étaient montés au temple pour y prier; l'un était pharisien et l'autre publicain.

(1) Eph. 3. 15.

(2) Matth. 5. 34. sqq.

(3) Joan. 16. 23.

- Debout, le pharisien faisait en lui-même cette prière : O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas semblable aux autres hommes, lesquels sont ravisseurs, injustes, adultères, comme, par exemple, le publicain que voilà.

- Je jeûne deux fois la semaine, et je donne les dimes de tout ce que je possède. -

L'attitude assurée du pharisien annonce déjà son orgueil : il se tient debout, le front levé ; il promène son regard superbe sur tous ceux qui l'entourent, il voit le publicain. Il prie en lui-même : sa prière n'est pas une prière, mais une louange, adressée, non à Dieu, mais à lui-même. Il ne demande rien, il n'a besoin de rien, il est parfait. A cette adoration de lui-même, il joint le mépris du reste des hommes : il est juste et le seul juste qu'il y ait sur la terre. Non content de mépriser les autres en général, il insulte en particulier le pauvre publicain qui prie bien loin derrière lui. Sa sainteté au reste est celle des pharisiens : il jeûne et paie la dime.

- Le publicain se tenait loin (des autels) ; il n'osait même lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu ! soyez-moi propice, à moi pécheur. -

Il se tient loin des autels, de peur de les souiller par sa présence ; il n'ose lever les yeux au ciel, de peur de rencontrer le regard du Dieu qu'il a offensé. Bien loin de se louer lui-même, comme le pharisien, et de mépriser ceux qui sont plus coupables que lui, il ne cherche même pas à s'excuser, il n'attend son pardon que de la pure miséricorde de Dieu ; et en battant sa poitrine, il confesse ses péchés, non seulement à Dieu, mais encore aux hommes, dont il se reconnaît ouvertement le plus coupable. Mais s'il n'ose approcher de Dieu, Dieu vient à lui ; s'il n'ose lever les yeux vers Dieu, Dieu fixe sur lui un regard plein de bonté.

- Je vous le dis, conclut le Sauveur, il descendit du temple plus juste que le premier.

- Parce que tout qui s'élève sera abaissé, et qui s'abaisse sera élevé. -

Le pharisien s'est élevé : ses aumônes et ses austérités sont mises en oubli ; le publicain s'est abaissé : Dieu ne se souvient plus de ses rapines ni de ses adultères ; le premier retourne chez lui les mains vides, le second a obtenu tout ce qu'il a demandé. (Luc. 18.)

De l'humble prière du publicain, nous pouvons rapprocher celle de la chananéenne, qui se contentait d'être traitée comme les chiens : et celle du centurion, qui ne se jugeait pas digne de recevoir Jésus-Christ sous son toit, ni même de lui parler en personne. Une prière humble tiendra lieu de pénitence et de bonnes œuvres au Larron repentant, lui ouvrira le paradis à la dernière heure d'une vie jusque-là criminelle, et lui vaudra une

mesure de gloire à laquelle d'autres ne pourront atteindre par une vie entière consumée dans les austérités et l'exercice du zèle.

## II



E vide que l'humilité a creusé en nous, Jésus veut que nous le remplissions de *confiance* en Dieu ; il fait de cette confiance, qu'il appelle *foi*, pour indiquer la fermeté qu'elle doit avoir, la seconde des conditions essentielles à la prière.<sup>1</sup>

Saint Jacques, surnommé le frère du Seigneur, et que l'on pourrait appeler l'apôtre de la prière, saint Jacques, qui fut lui-même l'un des plus mémorables modèles de la prière perpétuelle, nous parle de cette foi en des termes trop remarquables pour que nous ne les citions pas ici.

- Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, lequel donne généreusement à tous, sans leur reprocher leur indignité ; et elle lui sera donnée.

- Mais qu'il la demande avec une foi nullement hésitante, car celui qui hésite dans sa foi, ressemble aux flots de la mer qui sont agités et emportés çà et là par le vent. Qu'un tel homme ne pense donc pas obtenir quoi que ce soit du Seigneur.<sup>2</sup> -

La vue de nos péchés et de notre indignité ne doit donc pas ébranler notre confiance, laquelle a pour fondement, non nos mérites personnels, mais ceux de Jésus-Christ, la bonté de Dieu et sa fidélité à sa parole. Saint Paul nous indique par un mot aussi profond et énergique qu'il est bref, un puissant motif de confiance :

- Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a donné pour nous tous, comment, avec lui, ne nous donnerait-il pas toutes choses?<sup>3</sup> -

Certes, quand Dieu nous a fait ce grand don, nous n'avions aucun mérite, nous étions ses ennemis, comme l'Apôtre le remarque.<sup>4</sup> Et si, après cela, il se montrait avare de ses biens envers nous, ne semblerait-il pas déprécier son Fils ?

Mais ces affirmations des deux disciples ne sont que l'écho de celles du Maître.

Il avait, un jour, dans des circonstances que nous verrons plus tard, donné sa malédiction à un figuier. Cet arbre s'étant aussitôt desséché, les disciples étonnés lui en firent la remarque.

- En vérité, leur répondit-il, c'est moi qui vous le dis : si vous avez la foi, et si vous savez étouffer toute défiance dans vos

(1) Au chapitre IX, nous avons montré que les promesses faites à la prière méritent toute notre confiance. Ici nous montrons la nécessité de cette confiance comme condition de la prière.

(2) Jac. 1. 6. sq.

(3) Rom. 8. 32.

(4) Rom. 5. 10.

âmes, non seulement vous ferez ce que je viens de faire à ce figuier, mais encore, si vous dites à cette montagne : Ote-toi de là et te jette dans la mer, cela sera.

« C'est pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demandez dans vos prières, croyez que vous le recevrez, et il vous sera donné.<sup>1</sup> »

Afin sans doute de mieux imprimer dans l'esprit des apôtres et de ses autres disciples la nécessité de cette confiance, qui est comme l'âme de la prière, il avait coutume d'en exiger un acte formel et extérieur de ceux qui venaient lui demander la guérison de leurs infirmités. Ainsi en usa-t-il à l'égard de deux aveugles à Capharnaüm : « Croyez-vous que je puisse faire ce que vous demandez? » — « Oui certes, Seigneur. » — « Qu'il vous soit fait selon votre foi.<sup>2</sup> »

La guérison de l'aveugle de Bethsaïde est bien instructive sous ce rapport. Prié, par les parents de l'infortuné, de lui imposer les mains, Jésus le conduisit hors du bourg, lui mit de la salive sur les yeux, et y appliquant ensuite ses divines mains, lui demanda s'il voyait quelque chose. « Je vois des hommes qui marchent, répondit l'aveugle ; mais ils m'apparaissent pareils à des arbres. » Une seconde fois Jésus lui toucha les yeux, et la guérison fut complète. Pourquoi cette guérison graduelle? Jésus ne pouvait-il rendre tout d'abord à cet aveugle une vue parfaite? J'oserais presque répondre : Non ! Et pourquoi? parce que l'aveugle n'avait qu'une demi-confiance. Mais la faveur qu'il venait de recevoir dissipa le nuage qui obscurcissait l'œil de sa foi, et rendit en quelque sorte possible à son céleste Médecin l'achèvement de sa cure.<sup>3</sup>

C'est aussi en vue de nous exciter à la confiance, qu'à diverses reprises, il parut attribuer la guérison des malades à leur foi plutôt qu'à sa propre puissance. L'attouchement furtif de son vêtement au milieu d'une foule compacte, ayant délivré une femme d'une longue et pénible infirmité, il s'arrêta et demanda : « Qui m'a touché? » Etonné d'une telle question, « Maître, lui répondit Pierre, la foule vous presse, vous écrase, et vous demandez qui vous a touché? » — « Quelqu'un m'a touché, répliqua-t-il, car je sais qu'une vertu est sortie de moi. » Se voyant découverte, la femme vint alors en tremblant, tomba aux pieds de Jésus, et lui dit en présence du peuple pourquoi elle l'avait touché, et comment elle s'était trouvée guérie à l'instant. Et il lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix.<sup>4</sup> » — Evidemment, toute cette mise en scène n'avait eu pour but que d'attirer l'attention de la multitude, et surtout celle des apôtres, sur la puissance de la foi.

Mais autant une confiance simple et naïve le réjouissait, autant

(1) Marc 11. 12. sqq.

(2) Matth. 9. 27. sqq.

(3) Luc. 8. 43. sqq.

(4) Marc. 8. 22. sqq.

il supportait avec peine le manque de foi, surtout chez ses amis. « O race incrédule et perverse, s'écriait-il un jour, jusqu'à quand serai-je au milieu de vous? jusqu'à quand devrai-je vous souffrir! »

## III

**P**OUR avoir infailliblement leur effet, nos prières doivent être présentées au Père céleste au nom de Jésus-Christ. Le divin Maître lui-même nous a révélé ce secret : « Tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous le donnera. » — « Jusqu'à cette heure, disait-il à ses amis la veille de sa mort, vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.<sup>1</sup> » Par nous-mêmes, nous sommes de viles créatures dont Dieu ne s'occupe que par un excès de bonté; comme pécheurs, nous sommes dignes de tout châtiment. Mais Jésus est l'objet de toutes les complaisances de son Père comme son vrai et unique Fils; à ce titre il a ajouté les mérites infinis de sa vie et de sa mort. En nous permettant de prier son Père en son nom, il nous cède ce second titre : c'est la pensée de saint Bernard. Par là, nos prières ne sont plus nos prières, ce sont celles de Jésus, réclamant de son Père les biens qu'il a payés de son sang précieux. Saint Augustin ajoute que, prier au nom du Sauveur, c'est demander des biens utiles à notre salut. Ce sont là, en effet, les biens qu'il nous a acquis. « Nous sommes assurés, dit l'Apôtre bien-aimé, de recevoir tout ce que nous lui demandons conformément à sa volonté.<sup>2</sup> » Et cette volonté, ce n'est pas que nous soyons riches et honorés en cette vie, mais que nous soyons saints, de manière à mériter de partager sa gloire dans l'éternité. Au surplus, si parfois nos demandes s'écartent de cette volonté, pourvu que notre intention soit pure, l'Esprit-Saint les rectifie, dit saint Paul, et les fait agréer.<sup>3</sup>

Voilà donc toute la sainte Trinité garante de l'efficacité de nos prières : l'Esprit-Saint les ajuste en quelque sorte et les rend conformes aux goûts du Père; le Fils les signe de son nom, les appuie de ses mérites, les fait siennes; et le Père s'est obligé à ne rien refuser à son Fils : « Demande-moi, lui a-t-il dit, et je te donnerai.<sup>4</sup> »

Après cela, où nos défiances pourraient-elles encore se retrancher?

(1) Joan. 16. 24.

(3) Rom. 8. 26.

(2) I Joan. 5. 14.

(4) Ps. 2. 8.

## IV



DE l'humilité jointe à la confiance, naît la *persévérance*, autre condition nécessaire à la prière. Car, en nous promettant de nous octroyer tout ce que nous lui demandons, Jésus ne s'est pas obligé à nous l'accorder dès la première requête. Il serait évidemment trop commode d'obtenir, par exemple, moyennant une seule prière, la grâce définitive du salut, qui a coûté au Rédempteur trente années de travaux et de souffrances. Or, une âme humble et pleine de confiance dans les promesses divines, ne s'étonne point des rebuts apparents qu'elle essuie : avec la chananéenne, elle se juge indigne d'être exaucée ; mais en outre, sa confiance s'accroît avec les délais que Dieu met à l'exaucer : car elle sait que ses prières, n'eussent-elles chacune que le poids d'un grain de sable, finiront par faire pencher en sa faveur la balance de la miséricorde.

Deux paraboles donnent à cette doctrine le plus beau relief.

Un homme se présente, vers minuit, à la porte de son ami, et lui crie : « Ami, prête-moi trois pains, car un de mes amis en voyage vient de m'arriver, et je n'ai pas de quoi lui servir à manger. » Mais la porte reste fermée, et le maître de la maison lui répond de l'intérieur : « Ne me dérange pas à l'heure qu'il est : mes enfants sont couchés ainsi que moi ; je ne puis me lever pour te donner ce que tu réclames. » — « Cependant, ajoute le divin Maître, je vous le dis : si cet homme continue de frapper à la porte, son ami se lèvera, sinon en considération de leur liaison, du moins pour se délivrer des importunités du solliciteur, et il lui donnera autant de pains qu'il lui en faut. » (Luc. 11.)

Dieu est notre ami, Jésus nous le dit ici ; il est riche ; il ne perd pas ce qu'il donne ; son plaisir est de donner ; il n'a pas, pour nous refuser, les mêmes raisons que l'ami de la parabole : il ne dort jamais ; sa maison n'est fermée ni le jour ni la nuit ; pour nous venir en aide, il ne doit pas se déranger. Pourquoi donc feint-il, pour ainsi dire, parfois de ne pas nous entendre ? Afin de nous entendre plus souvent, plus longtemps, afin que nous l'importunions ; car nos prières, nos importunités, loin de lui causer de l'ennui, sont un concert très agréable à son oreille. En outre, par ces refus apparents, il veut nous obliger à redoubler de ferveur dans notre prière, afin de nous donner ensuite, comme dans la parabole, plus que nous n'avions d'abord demandé.

Au reste, il ne faut pas, quand on est à la porte de ce généreux ami, s'amuser à lui demander des bagatelles, mais du pain, les trois pains de la foi, de l'espérance et de l'amour. A ce Père céleste, il faut demander des choses célestes. — Dieu, dit saint

Basile, est un roi magnifique, et se croit offensé par ceux qui sollicitent de lui des choses de néant. » Un ami d'Alexandre-le-Grand le pria de doter sa fille. « Je te donne cinquante talents, lui répondit le roi. — Dix me suffiraient, reprit le favori. — Je le crois, répliqua Alexandre; mais, si tu te contentes de dix, il ne me peut convenir à moi d'ouvrir la main pour si peu de chose. » — Dieu est plus généreux qu'Alexandre.

L'autre parabole est plus concluante encore, s'il est possible. Ce n'est plus un ami qui se laisse vaincre par les instances de son ami : c'est un juge inique, sans crainte de Dieu et sans considération pour les hommes, lequel, après avoir longtemps refusé de rendre justice à une pauvre veuve que l'on opprime, finit par se dire en lui-même : « Bien que je ne craigne pas Dieu et que je n'aie nul souci de plaire aux hommes, il faudra pourtant bien que je donne satisfaction à cette veuve importune, du moins pour mettre fin à ses cris qui me déchirent les oreilles. » (Luc. 18.)

Le juge dont il s'agit est tel que rien ne devrait naturellement l'engager à faire ce qui lui est demandé : il est injuste; il n'a ni humanité, ni pudeur, ni conscience. Que peuvent sur un tel monstre les prières d'une veuve sans appui? Dieu est juste, plein de bonté. Les prières de la veuve ennuyaient le juge : les nôtres plaisent tellement à Dieu qu'il nous exhorte lui-même « à le prier toujours sans jamais nous lasser. » Tel qu'il est, le juge finit par céder. Or, l'adage le dit :

« Plus fait douceur que violence. »

Si, au lieu d'être un être dépravé et sans entrailles, cet homme eût été ami de l'équité, plein de compassion pour les misérables, et que de plus la veuve lui eût été chère en qualité de sa fille ou de sa sœur, nul doute qu'il ne lui eût rendu justice et plus pleinement et plus tôt. C'est pourquoi Jésus ajoute : « Ecoutez ce que dit le juge inique : et Dieu ne défendrait pas ses élus qui crient vers lui nuit et jour; et il souffrirait patiemment qu'ils soient opprimés? Je vous dis qu'il prendra promptement leur défense. »

Bien que le divin Maître parle ici des persécutions qui doivent assaillir les élus vers la fin des siècles, cette promesse peut, et à plus forte raison, s'appliquer aux persécutions que les élus de tous les temps ont à subir de la part de leur ennemi invisible, qui est Satan. — Elle doit nous engager en outre à demander avec confiance à Dieu l'humiliation des ennemis actuels de l'Eglise.

## Chapitre Treizième.

*Jésus-Christ nous apprend à prier. — Courte exposition  
de l'Oraison Dominicale.*

### I

AVANT que nous puissions prier, disait Platon, il faut attendre qu'un Dieu vienne nous enseigner à le faire. » Il disait bien ; sa pensée est conforme à celle de saint Paul qui écrivait aux Romains : « Par nous-mêmes, nous ne savons ni ce que nous devons demander, ni de quelle façon il convient de le faire.<sup>1</sup> » Le vœu du philosophe s'est réalisé : non content de nous révéler les dispositions que nous devons apporter à cet exercice sacré, Jésus a daigné nous apprendre la méthode à y garder, les demandes à y faire, et jusqu'aux termes dont il faut y user.

Bien qu'il nous recommande de prier sans cesse, c'est-à-dire aussi souvent que nos affaires nous le permettent, il ne veut pas, observe sainte Thérèse, que nous nous rompions la tête à chercher de belles paroles, ni la poitrine à prononcer de longs discours : il craint pour nous la fatigue et, par suite, le dégoût :

« Quand vous priez, n'affectez pas de parler beaucoup, comme les païens qui s'imaginent que la multitude des paroles les fera exaucer ;

» Gardez-vous donc de les imiter, car votre Père sait quels sont vos besoins avant que vous le priiez. »

Il prévient ainsi l'objection des prétendus esprits forts qui, de l'omniscience de Dieu, concluent à l'inutilité de la prière. Dieu connaît votre indigence ; donc il est superflu de la lui exposer à grand bruit de paroles et de phrases étudiées. Mais étant votre Seigneur, il a droit à vos hommages ; étant votre Père, il aime que vous lui parliez ; c'est pourquoi il vous laisse des besoins, et ne veut les soulager qu'à condition que vous l'en prierez ; donc il est nécessaire de prier. Ainsi raisonne notre céleste Instituteur.

Puis il nous révèle la formule qui doit servir de modèle à toutes nos prières. Cette formule renferme en quelques mots tout ce que nous pouvons saintement désirer et demander ; et elle confond tellement nos intérêts avec ceux du Père, que

(1) Rom. 8. 26.



celui-ci ne peut refuser de nous exaucer sans nuire à sa propre gloire. D'un autre côté, les expressions, intelligibles aux esprits les moins cultivés, en sont tellement choisies, qu'on ne saurait la réciter attentivement sans se sentir pénétré d'humilité et de confiance. Enfin il n'est pas difficile d'y trouver un abrégé de toute la morale évangélique.

## II



QUELQUES courtes explications empruntées aux saints Pères, aideront nos lecteurs à réciter avec plus de fruit cette prière par excellence.

*Notre Père qui êtes dans les cieux.* Nul n'est père comme Dieu, dit Tertullien. C'est de lui que vient toute paternité; <sup>1</sup> c'est lui qui a communiqué à nos parents la vertu de nous engendrer. Il a formé tous nos membres un à un. <sup>2</sup> Il y a uni une âme qu'il appelle son souffle, <sup>3</sup> parce qu'il l'a créée à son image et ne l'a tirée d'aucune substance préexistante. Nos parents terrestres nous ont donné la vie une fois; notre Père céleste nous la donne à chaque instant, et nous la donnera ainsi longtemps qu'il existera lui-même. Avec la vie du corps, nos parents nous ont inoculé la mort de l'âme; Dieu nous a rendu la vie spirituelle en nous inoculant un élément puisé en quelque façon dans son propre sein: <sup>4</sup> la grâce, qui est une participation à la nature divine. <sup>5</sup> Nos parents nous aiment parce qu'ils nous ont engendrés; Dieu nous a créés et nous a régénérés parce qu'il nous aimait; et cet amour n'a pas eu de commencement. <sup>6</sup> C'est donc aux titres les plus sérieux, les plus sacrés que Dieu est notre Père. En nous les rappelant, ces premiers mots de la Prière du Seigneur ouvrent nos cœurs à une confiance sans bornes: que pourrait nous refuser un tel Père? En disant: *Qui êtes dans les cieux*, nous pensons à son infinie majesté, puissance et sainteté; et par contre, à notre petitesse, vileté et indignité. D'un autre côté, si le ciel est la maison de notre Père, elle est aussi la nôtre: <sup>7</sup> quelle source de joie! Mais, si nous nous glorifions d'avoir Dieu pour Père, nous devons lui donner lieu de se glorifier de nous avoir pour enfants: quelle leçon de sainteté et d'innocence! En nous apprenant à dire: *Notre Père, donnez-nous, pardonnez-nous...* Jésus nous avertit que tous les hommes sont les enfants de Dieu et nos frères; il nous oblige à nous intéresser, comme lui-même, au salut de tous; mais par là même, il nous paie avec usure de notre charité, puisqu'il les oblige tous, et en particulier les saints, qui sont toujours en grand nombre sur la terre, à prier pour nous. Enfin ces mots: *Notre*

(1) Eph. 3. 15. (2) II Mac. 7. 22. sq. (3) Mal. 2. 15. (4) I Joan. 3. 9.  
 (5) II Pet. 1. 4. (6) Jer. 31. 3. (7) Joan. 8. 35.

*Père qui êtes dans les cieux*, élèvent nos pensées et nos désirs bien au-dessus des vils intérêts de la terre, et nous disposent à ne demander que des choses célestes, c'est-à-dire le royaume de Dieu et la justice nécessaire pour y être reçus. C'est en effet l'objet des sept demandes qui composent l'Oraison dominicale. Les trois premières concernent directement la gloire de Dieu, mais par le moyen de notre sanctification. Les quatre autres descendent davantage dans le détail de nos besoins.

## III



**Q**UE votre nom soit sanctifié. La sainteté de Dieu, c'est sa perfection. Dieu ne peut être sanctifié en lui-même; sa sainteté ne saurait croître, puisqu'elle est infinie; mais son nom est sanctifié, lorsque sa sainteté est connue. C'est ainsi que la renommée d'un homme peut croître sans qu'il change en lui-même. Or, la sainteté de Dieu est connue par celle de ses adorateurs. « Soyez parfaits comme votre Père céleste.... afin que les hommes voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père.<sup>1</sup> » La sainteté des premiers fidèles était l'un des principaux moyens dont Dieu se servait pour attirer les païens à sa connaissance.<sup>2</sup> Au contraire, la mauvaise conduite des Juifs était souvent cause que le nom de Dieu était blasphémé par les Gentils.<sup>3</sup>

*Que votre règne arrive.* Dieu règne dans une âme par son amour, par la grâce habituelle; il règne sur les peuples par l'extension et le triomphe de son Eglise; il règne au ciel par la gloire, et il nous appelle à y régner avec lui. Nous demandons l'avènement de ces trois règnes : le premier est compris dans le second, et le troisième est la consommation des deux premiers.

*Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* On distingue en Dieu deux volontés : la volonté absolue ou de *bon plaisir*, et la volonté *signifiée*. Nous ne demandons pas à proprement parler que la première s'accomplisse, puisque rien n'y résiste,<sup>4</sup> mais nous nous y soumettons, comme le divin Maître lui-même lorsqu'il disait à son Père : « Si ce calice ne peut s'éloigner de moi, s'il faut que je le boive, que votre volonté se fasse.<sup>5</sup> » La volonté *signifiée* est celle qui nous intime des commandements ou nous donne des conseils. Nous prions notre Père de nous faire marcher dans la voie étroite des premiers, et courir dans le sentier plus escarpé des seconds. Les anges, dit le royal prophète, ne sont occupés au ciel que de faire la volonté de Dieu :<sup>6</sup> nous aspirons à l'accomplir aussi parfaitement qu'eux.

(1) Matth. 5. 16.

(2) I Thess. 1. 8.

(3) Rom. 2. 24.

(4) Jer. 49. 19.

(5) Matth. 26. 42.

(6) Ps. 102. 21.

*Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Sous le nom de pain, sont comprises toutes les choses servant à entretenir la vie du corps. Le mot *quotidien* est mis là dans le sens d'essentiel, de nécessaire; nous ne devons pas demander de superfluités, de choses propres à flatter la sensualité. Nous ne le demandons que pour le jour présent, nous remettant à la divine bonté pour le jour suivant. Rien ne s'oppose à ce que nous demandions ici le pain de nos âmes, qui est la grâce nécessaire à l'accomplissement de la volonté du Père.

*Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Nous péchons tous en beaucoup de choses, dit saint Jacques :<sup>1</sup> il n'est donc personne qui n'ait besoin de pardon. Mais nous nous engageons à pardonner de notre côté à nos frères leurs manquements à notre égard. Ceux qui gardent de la haine contre leur prochain, se condamnent eux-mêmes en faisant cette demande; et ils se ferment tout accès à la miséricorde divine. Il n'est donc pas de péché qui nous nuise autant sans aucune compensation.

*Et ne nous induisez point en tentation.* C'est-à-dire : ne permettez pas que nous soyons tentés. Bien que les tentations tournent à l'avantage de celui qui les surmonte,<sup>2</sup> Jésus veut que nous priions notre Père de les éloigner de nous : cette prière est un acte d'humilité et de défiance de nous-mêmes, et un acte d'horreur pour le péché auquel la tentation nous exposerait, et par conséquent un acte d'amour de Dieu.

*Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.* Si, pour votre gloire et pour notre bien, vous permettez que nous soyons tentés, préservez-nous du moins de toute chute. Ou bien, délivrez-nous de tout mal : de l'enfer, du péché qui y conduit, et de la concupisance qui mène au péché; délivrez-nous des périls de cette vie, où tout nous porte au péché, et attirez-nous dans votre maison, où nous serons à l'abri de tout mal et pour l'âme et pour le corps.

(1) Jac. 3. 2.

(2) Jac. 1. 12.

## Chapitre Quatorzième.

*Miracle de la conversion du monde par la parole de la croix. — La triple maxime du renoncement. — Le renoncement aux biens terrestres. — Le jeune homme riche. — Le renoncement aux proches.*

### I



LE plus étonnant prodige que le Fils de Dieu ait fait ici-bas, ce n'est pas d'avoir rendu l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles ou la vie aux morts : c'est d'avoir amené le genre humain à renoncer à des religions qui flattaient l'orgueil et les sens, à des religions soutenues par toutes les passions de l'homme, par toutes les puissances de l'enfer et de la terre; c'est de s'être substitué lui-même à toutes ces divinités commodes; c'est d'avoir conquis pour lui-même non seulement l'adoration, mais encore un amour auquel nul autre ne ressemble, et qui lui survit encore tant de siècles après sa mort; c'est enfin d'être parvenu là, non par la force des armes, ni par l'appât du plaisir, ou par les artifices de l'éloquence, mais par la prédication d'une morale en opposition avec tous nos instincts, et que saint Paul définit : *la parole de la croix*.<sup>1</sup>

Et cette morale, il l'a prêchée sans aucune des précautions que la plus vulgaire prudence inspire à quiconque entreprend de faire épouser ses desseins par ses semblables; on dirait qu'il eût pris à tâche de désespérer les quelques âmes qui lui restaient fidèles en face de l'orage de colères et de haines qu'il avait accumulés sur sa tête et qui l'allait accabler. Ce n'est pas par degrés qu'il leur découvre le but où il veut les conduire; il ne les y prépare pas par de longs préambules, ne les y amène pas par d'agréables détours : il le leur propose en trois maximes courtes et abruptes comme les verdicts du juge dans une cause capitale, amères comme la mort, et poignantes comme une dague :

- Tout qui d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.<sup>2</sup> -

- Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs,... il ne peut être mon disciple.<sup>3</sup> -

(1) I Cor. 1. 18.

(2) Luc. 14. 33.

(3) Ibid. 26.

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive.<sup>1</sup> »

Aussi veut-il que ceux qui désirent se mettre à sa suite, y réfléchissent d'abord mûrement. Avant de jeter les fondements d'une tour, dit-il, un homme sage suppose les frais probables de la bâtisse, de peur, s'il ne pouvait la conduire à bonne fin, de ne recueillir de sa tentative inconsidérée que la ruine et les risées de tout le voisinage. Avant d'en venir aux mains avec un plus puissant que lui, un roi calcule les chances du combat; et s'il n'espère triompher, il envoie demander la paix à son rival, sans attendre que les deux armées soient en présence.<sup>2</sup> — S'attacher à Jésus-Christ, c'est s'engager à bâtir une tour dont le sommet doit atteindre au ciel; c'est déclarer la guerre au prince des ténèbres et à ses alliés, la chair et le monde. Or, il ne veut à sa suite que ceux qui sont bien décidés à terminer cette tour, à vaincre dans cette lutte.

## II

**A**RRÊTONS-NOUS UN instant à considérer les trois fameuses maximes rappelées plus haut, et voyons dans quelle mesure elles concernent tous les fidèles d'abord, puis les amis particuliers de Jésus, c'est-à-dire les apôtres et leurs continuateurs, les religieux. Car, selon saint Bernard, la profession religieuse n'est que le prolongement de la vie apostolique.

Quant à la première, elle exige de tout chrétien qui veut sérieusement se sauver, qu'il se détache au moins de cœur de ses biens de fortune. Le sermon sur la montagne a suffisamment établi ce point.

De ses amis particuliers, Jésus demande de plus le dépouillement complet et effectif.

Il avait un jour embrassé tendrement et béni de petits enfants que leurs mères lui avaient présentés pour qu'il leur imposât les mains. Touché de sa douceur et de sa bonté, un jeune homme de grande naissance, et d'ailleurs vertueux et doué d'un beau naturel, se sent sous le charme qui lui attirait tous les cœurs droits. Il s'approche, et se prosternant en sa présence : « Bon Maître, lui dit-il, que ferai-je pour mériter la vie éternelle? »

« Si tu veux arriver à la vie, répond Jésus, garde les commandements. » — « Lesquels? » — « Ceux qui te défendent le meurtre, l'adultère, le larcin, le faux témoignage, et qui t'ordonnent d'honorer père et mère et d'aimer ton prochain comme toi-même. »

« Maître, reprit le jeune homme, j'ai observé toutes ces

(1) Luc. 9. 23.

(2) Luc. 14. 28. sqq.

choses à partir de ma première jeunesse : que me reste-t-il à faire? -

En entendant ces paroles, dit saint Marc, l'âme sainte du Sauveur s'ouvrit à une vive amitié pour son interlocuteur; il attacha sur lui un regard affectueux et lui dit :

« Il te manque encore une chose pour être parfait : si tu veux l'être, va, vends tout ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; et puis viens et suis-moi. »

Paroles puissantes, s'écrie ici saint Bernard; paroles qui, d'un bout de la terre à l'autre, ont produit le mépris du monde! Heureux, ajouterons-nous, heureux le jeune homme, s'il eût pu les goûter, et entrer résolument dans la magnifique carrière que Jésus venait d'ouvrir devant lui! Il serait devenu un autre Jean; déjà il avait une place de choix dans le cœur du divin Maître; il serait assis aujourd'hui sur l'un des trônes réservés aux disciples de l'Agneau! Mais hélas! à ces avances d'un Dieu, il ne répondit que par un morne silence; car, pour son malheur, il était très riche. Il se retira tout triste, et s'en fut retrouver les tristes biens auxquels il venait de sacrifier la plus splendide destinée à laquelle un mortel pût aspirer.

Jésus, de son côté, s'affligea, on n'en peut douter, de l'aveuglement de l'infortuné jeune homme; toutefois, sans tenir compte de l'affection qu'il ressentait pour lui, il le laissa aller et ne tenta nulle transaction, nul compromis avec ses principes, en vue de s'assurer une si avantageuse conquête; mais, promenant son regard sur ses pauvres et heureux disciples, il s'écria :

« Combien difficile il sera à ceux qui possèdent de l'argent, d'entrer dans le royaume de Dieu! -

Et cette parole les ayant jetés dans un profond étonnement, Jésus ajouta :

« Mes petits enfants, combien il est difficile à ceux qui mettent leur confiance dans leurs richesses, d'entrer dans le royaume de Dieu!

« Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

Plus stupéfaits encore, les disciples se demandaient les uns aux autres : « Qui donc pourra être sauvé? »

Car ils savaient que ceux qui ne sont pas riches en effet, désirent l'être; or, selon la remarque de saint Augustin, il faut mettre au rang des riches tous ceux qui aspirent à le devenir.

Le divin Maître alors, les regardant d'un air plus serein, les rassura par cette réponse :

« Cela est impossible aux hommes, mais non à Dieu, à qui tout est possible. - (MARC. 10.)

## III



PRÈS nous avoir détachés ou même réellement dépouillés des biens terrestres, Jésus pousse plus loin ses exigences : il veut que, par amour pour lui, nous fassions une sorte de divorce avec les affections les plus légitimes :

« Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, il ne peut être mon disciple. »

Il n'est personne qui ne comprenne qu'il ne s'agit pas ici d'une haine proprement dite. Jésus a maudit les docteurs qui enseignaient aux enfants à laisser leurs parents dans le besoin, sous prétexte de religion ; il nous ordonne d'aimer jusqu'à nos ennemis. Ce qu'il prétend ici, c'est donc que nous lui donnions la première place dans notre amour, dussions-nous pour cela paraître quelquefois durs envers les auteurs de nos jours. Ainsi l'a-t-il expliqué dans une autre circonstance : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.<sup>1</sup> »

Cette seconde maxime peut être entendue comme précepte et comme conseil de perfection.

Il est de précepte pour tout homme d'être dans la disposition de déplaire à ses proches plutôt qu'à Dieu. Ce précepte, qui est de droit naturel, devait nécessairement être remis en lumière, en vue surtout des Gentils, chez qui le pouvoir paternel avait dégénéré en une tyrannie, dont les ordres, quels qu'ils fussent, voulaient être respectés. D'ailleurs, l'univers entier allait, à l'occasion de l'Évangile, se diviser en deux camps profondément tranchés, celui des amis et celui des ennemis de Jésus-Christ ; et beaucoup de familles compteraient parmi leurs membres des représentants de l'un et de l'autre parti. C'est ce dont le divin Maître avertit ses disciples en ces termes :

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre.

« Car je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère.

« Et chacun aura pour ennemis les gens de sa maison.<sup>2</sup> »

Considérée comme conseil de perfection, la maxime qui nous occupe invite tous ceux qui le peuvent, à se séparer réellement de leurs proches, afin de se consacrer corps et âme à Dieu, soit dans le repos de la solitude, soit dans les labeurs de la vie apostolique.

Jésus se disposant un jour à aller évangéliser les contrées

(1) Matth. 10. 37.

(2) Ibid. 34.

situées à l'orient du Jourdain, un de ses disciples lui dit : - Maître, je vous suivrai ; mais permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. - C'est-à-dire : permettez-moi d'aller l'assister jusqu'à sa mort, qui ne saurait plus tarder longtemps. — - Laisse les morts ensevelir leurs morts, lui fut-il répondu ; quant à toi, va et annonce le royaume de Dieu.<sup>1</sup> -

Le vieillard dont il s'agissait, avait d'autres enfants en état de lui donner tous les soins réclamés par sa position ; Jésus les appelle des morts, parce qu'ils ne croyaient pas en lui. Néanmoins la réplique du divin Maître paraît encore dure à plus d'une personne. Elles oublient qu'un Dieu qui a quitté le ciel pour notre amour, et qui nous a sacrifié, avec sa vie, le cœur de sa Mère, a bien le droit de se préférer à nos parents selon la chair ; et que d'ailleurs il ne peut rien arriver de plus glorieux ni de plus avantageux à ceux-ci, que d'avoir un de leurs enfants au service d'un si grand Roi.

## Chapitre Quinzième.

*La parabole du festin. — Sens littéral. — Sens mystique.*

### I



UNE belle parabole vient à l'appui des deux maximes que nous venons d'étudier, et nous fait toucher du doigt les obstacles que les biens terrestres et les affections naturelles apportent à la perfection évangélique et au salut.

Jésus avait accepté à manger chez un pharisien. Selon son invariable coutume, il voulut servir à son hôte la nourriture spirituelle, en retour des aliments matériels qu'il en recevait :

- Quand vous faites préparer un dîner ou un souper, lui dit-il, n'y appelez pas vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos amis riches, de peur qu'à leur tour ils ne vous invitent et ne vous rendent ce qu'ils avaient reçu de vous ;

- Mais conviez plutôt les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles ;

- Et vous serez heureux, parce que, comme ils n'ont pas de quoi vous rendre le bien que vous leur aurez fait, il vous sera rendu lors de la résurrection des justes. -

(1) Luc. 9. 59. sq.



A ces mots, l'un des convives s'écria : - Heureux celui qui sera admis à manger le pain dans le royaume de Dieu! - Cette exclamation donna lieu au divin Maître de proposer la parabole que nous annonçons à l'instant.

## II

UN homme fit un grand souper, et y convia un grand nombre de personnes ;

- Et à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux invités de venir, parce que tout était prêt.

- Et tous, comme de concert, ils se mirent à s'excuser. J'ai acheté une terre, dit le premier, et je dois nécessairement aller la voir. Je vous prie de m'excuser.

- J'ai acheté cinq paires de bœufs, dit un autre, et je m'en vais les éprouver. Je vous prie de m'excuser.

- Et un troisième : Je viens de me marier, et je ne puis par conséquent me rendre à votre invitation.

- De retour chez son maître, le serviteur lui rapporta ces réponses. Le père de famille en fut indigné : Hâte-toi, dit-il à son serviteur, de te rendre sur les places et dans les rues de la ville ; de rassembler les mendiants, les estropiés, les aveugles et les boiteux, et de les faire entrer ici.

- Après avoir exécuté ces ordres : Maître, dit le serviteur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, et il y a encore de la place.

- Va donc, lui répondit le maître, dans les chemins, le long des haies, et force à entrer tous ceux que tu y rencontreras, afin que ma maison soit remplie.

- Mais quant à ceux que j'avais d'abord invités, je vous dis qu'aucun d'eux ne goûtera de mon souper. - (Luc. 14.)

## III



L'HOMME qui prépare le festin, est Dieu. Ce festin est un souper, c'est le repas du soir, celui après lequel il n'en est plus, parce qu'il sera éternel. C'est un grand festin, un festin auquel ni l'homme, ni l'ange même n'avaient le droit d'aspirer, dont aucune intelligence créée n'eût pu deviner la nature. La foi seule nous en donne quelque idée, en nous révélant le but que Dieu s'y propose, et qui est de faire éclater sa magnificence royale et de récompenser divinement ses amis. Elle nous apprend aussi que la création de l'univers et de toutes les merveilles qu'il renferme, le gouvernement du monde, l'incarnation, la vie, la mort et la résurrection du Rédempteur, l'institution de l'Eglise, de ses sacrements et de son sacerdoce, tout

ce que Dieu a jamais fait en dehors de lui-même depuis six mille ans, et tout ce qu'il fera jusqu'à la fin des siècles, ne sont que les préparatifs de cette fête.

Le serviteur chargé d'appeler les invités, c'est Jésus-Christ, qui a pris la forme de serviteur<sup>1</sup> pour porter aux hommes la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Afin de remplir la promesse faite aux patriarches, il s'adresse d'abord aux Israélites, qui sont *les fils du royaume*.<sup>2</sup> Dans la parabole, les premiers invités représentent les pharisiens, les scribes et les prêtres, que leur science semblait rendre plus aptes à comprendre l'Évangile, et qui, en raison de leur fidélité à la loi mosaïque, se croyaient les plus justes des hommes et les seuls justes. Par leur orgueil, leur cupidité et leur sensualité, ils sont, en présence de la porte basse et étroite par où l'on entre au festin, comme le chameau qui marche chargé de bagages et la tête haute; il leur faudrait s'abaisser, se dépouiller, se renoncer : ils s'excusent d'acheter à ce prix leur place au banquet de l'éternité. Au contraire, les pauvres, les ignorants, les pécheurs publics figurés par les mendiants, les aveugles et les boiteux de la parabole, entrent en foule, sans peine et avec empressement. Enfin, quand les prédestinés d'entre les Juifs sont entrés dans la salle du festin, ou du moins dans le vestibule qui y conduit, c'est-à-dire dans l'Église, Jésus-Christ s'adresse par l'organe des apôtres à ceux qui sont hors de la ville, c'est-à-dire aux gentils; et ne cesse de les presser d'entrer jusqu'à ce que la maison de son Père soit remplie, jusqu'à ce que le nombre des élus soit complet.

## IV

**N**EL est le sens propre et historique de la parabole; mais elle a un sens mystique en parfaite harmonie avec celui-là. Il ne suffit pas, pour arriver au royaume des cieux, de croire à l'Évangile : il faut en faire les œuvres. Or, nous voyons la plupart des chrétiens uniquement attentifs à amasser de l'or, à briguer les honneurs, à se souler de jouissances, et remettre le soin de leur salut à un avenir qui ne vient jamais. Il en est autrement des pauvres d'esprit, de ceux-là surtout à qui Dieu a fait la grâce de se dépouiller effectivement de toutes choses et de faire divorce avec la chair et le monde : ils se voient portés comme de vive force dans la salle du festin : *Compelle intrare*; tellement sont abondants les moyens de salut qui leur sont donnés en retour des faux biens qu'ils ont dédaignés. « De la cellule au ciel, disait saint Bernard, le chemin est court et facile; il est presque inouï que l'on ait passé de la cellule

(1) Philip. 2. 7.

(2) Matth. 8. 12.

en enfer : si parfois elle abrite un réprouvé, elle le vomit avant sa mort et le rejette dans les flots turbulents du siècle. »

## Chapitre Seizième.

*Abnégation de l'amour-propre. — Porter sa croix. — Suivre Jésus-Christ. Récompenses promises aux pauvres volontaires.*

### I



quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » C'est en ces termes que Jésus-Christ réclame de tous ceux qui veulent s'attacher à lui, le troisième degré d'abnégation, ou le renoncement à l'amour-propre.

Pour bien saisir le sens de cette maxime, il faut se rappeler que, dans tout chrétien, il y a deux hommes. Il y a d'abord l'homme né d'Adam et héritier de son péché, celui que saint Paul appelle tantôt le vieil homme,<sup>1</sup> l'homme terrestre,<sup>2</sup> tantôt le corps de péché,<sup>3</sup> la chair,<sup>4</sup> la convoitise,<sup>5</sup> ou même le péché.<sup>6</sup> Il y a ensuite l'homme né de Dieu,<sup>7</sup> le membre de Jésus-Christ,<sup>8</sup> l'homme nouveau,<sup>9</sup> l'homme intérieur,<sup>10</sup> l'esprit.<sup>11</sup> C'est le premier qu'il faut renoncer, c'est-à-dire, selon l'explication de saint Chrysostome, regarder et traiter comme un étranger, auquel on ne porte nul intérêt, ou plutôt comme un ennemi perfide, irrécyclable, et dont l'existence est incompatible avec la nôtre. Il est mort mystiquement au baptême,<sup>12</sup> dit l'Apôtre; ce qui signifie que, dans ce sacrement de régénération, nous avons pris l'engagement et aussi puisé la force de le faire mourir en effet, la mortification doit le tenir dans le tombeau d'où il cherche continuellement à s'échapper comme un vampire altéré de notre sang. On peut le comparer aussi à un sauvageon sur lequel est entée la greffe précieuse de l'homme nouveau, mais qui repousse sans cesse ses branches inutiles et empoisonnées, qu'il faut retrancher sans relâche et sans pitié.

« Qu'il porte sa croix tous les jours de sa vie.<sup>13</sup> » Un homme

(1) Rom. 6. 6.

(2) I Cor. 15. 47.

(3) Rom. 6. 6.

(4) Rom. 7. 5. *passim*.

(5) Rom. 6. 12.

(6) Rom. 7. 8. *passim*.

(7) Joan. 1. 13.

(8) I Cor. 6. 15.

(9) II Cor. 5. 17. — Eph. 4. 24.

(10) Rom. 7. 22.

(11) Ibid. 23 et 25.

(12) Rom. 6. 4. — Coloss. 2. 12.

(13) Luc. 9. 23. — Ces mots font ressortir une fois de plus l'insouciance

qui porte sa croix, est un homme que l'on conduit au supplice. Il a perdu tous ses droits sur ses biens, sur son honneur, sur sa personne même, et ne songe pas à les réclamer. Chacun peut le bafouer, le frapper, le blesser ; nul n'en a pitié, nul ne le défend, et il ne se défend pas lui-même. Tel doit être le disciple de Jésus-Christ : crucifié au monde, c'est-à-dire ayant abdiqué toute pré-tention aux choses de ce monde ; crucifié à lui-même, et se crucifiant de ses propres mains, ou refusant à sa nature tout ce qu'elle réclame, et lui faisant souffrir tout ce qu'elle abhorre.

## II

**B**T qu'il me suive. - Le précepte de l'abnégation universelle semblait un amer défi jeté à la faiblesse humaine ; ces derniers mots : *Qu'il me suive*, le transforment en un appel aux plus généreux instincts, à la reconnaissance, à l'amour, à la noble émulation de ressembler à un Dieu, et de partager ses travaux, pour partager sa gloire ensuite. Cet appel a été entendu ; il a été le signal d'un spectacle inconnu jusque-là ; il a allumé dans l'âme de myriades d'hommes de toute condition une soif étrange, dénaturée : celle des souffrances. De là les veilles passées dans la prière et les larmes ; de là les jeûnes perpétuels, de là les flagellations sanglantes et ces volontaires tortures dont la pensée seule fait frémir. « Ceux qui sont au Christ ont crucifié leur chair,<sup>1</sup> » dit l'Apôtre, et quand on lit l'histoire de ces héros que nous appelons les Saints, on se demande lequel a été le plus cruel envers eux, la rage des bourreaux, ou leur amour pour Jésus-Christ. Ainsi s'est accomplie la prédiction du divin Maître, lorsque les pharisiens lui reprochaient de ne pas obliger les siens à jeûner : « Pouvez-vous forcer les fils de l'Époux à jeûner, à pleurer, aussi longtemps qu'ils ont l'Époux au milieu d'eux ? Les jours viennent où l'Époux leur sera enlevé ; et alors ils jeûneront.<sup>2</sup> »

Tous les fidèles ne sont pas appelés à pousser si loin l'abnégation et la guerre à l'amour-propre ; tous cependant sont obligés de se mettre dans la disposition de tout perdre, jusqu'à la vie, plutôt que d'offenser Dieu ; d'en éviter les occasions dans les plaisirs licencieux ; de se priver même des satisfactions permises et de châtier leur chair en proportion de leurs offenses passées.

divine de Jésus-Christ en face des difficultés dont son œuvre était entourée : bien loin de voiler les sacrifices que ses disciples devront faire à sa suite, il semble qu'il veuille les exagérer. Pour nous, habitués d'enfance à vénérer la Croix, nous ne pouvons guère nous figurer à quel point cette maxime ainsi exprimée devait révolter les hommes de ces temps-là. La croix était l'idéal de la malédiction chez les Juifs et de l'infamie chez les Gentils.

(1) Gal. 5. 24.

(2) Marth. 9. 15.

Aux âmes que touche peu le désir de ressembler à leur Sauveur et de lui rendre amour pour amour, Jésus adresse ces sentences qui doivent mettre fin à toutes leurs hésitations, et armer leur amour-propre contre lui-même :

« Celui qui s'aime se perdra, et celui qui se hait en ce monde assure son salut dans la vie éternelle.<sup>1</sup>

« Or, que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il se perd lui-même? A quel prix pourrait-il racheter son âme?

« Car le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.<sup>2</sup> »

## III

**M**AIS que donnera-t-il à ceux qui, comme les apôtres, ont quitté biens, famille, ont même renoncé à leur liberté pour le suivre? Telle fut la question de Simon-Pierre au divin Maître, au moment où le jeune homme, invité à échanger une opulence terrestre contre la perfection et un trésor céleste, s'en était allé découragé : « Voilà, disait Pierre, que nous avons tout quitté et nous vous avons suivi ; quelle sera donc notre récompense? » Jésus ne lui fait pas observer qu'ils ont quitté bien peu de chose ; car celui-là quitte beaucoup qui ne se réserve rien, pas même l'espoir d'acquérir :

« En vérité, répond-il, je vous le dis, vous qui m'avez suivi, au jour de la résurrection, alors que le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous serez, vous aussi, assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël.<sup>3</sup> »

Il serait trop difficile, celui qui ne trouverait pas dans cette seule promesse une large compensation de tous les renoncements.

« Et il ne sera personne qui, ayant abandonné sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses champs, à cause de moi et de l'Évangile,

« Ne reçoive en cette vie le centuple en maisons, en frères, en sœurs, en mères, en fils, en terres, avec des persécutions.... »

Que faut-il admirer ici de préférence, la divine générosité du Sauveur, ou l'autorité souveraine avec laquelle il dispose de l'avenir?

« Et dans le siècle à venir la vie éternelle.<sup>4</sup> »

Voilà ce qui, par-dessus tout, console et réjouit les imitateurs de Jésus-Christ et des apôtres : la céleste béatitude leur est assurée.

(1) Joan. 12. 25.

(2) Matth. 16. 26. sq.

(3) Matth. 19. 27. sqq.

(4) Marc. 10. 29. sq.

## Chapitre Dix-Septième.

*Assurance de Jésus-Christ en face des difficultés qui entourent son œuvre. — Seconde course en Galilée. — Première mission des apôtres. — Il leur donne le pouvoir des miracles, les instruit des devoirs de l'apostolat et les prémunit contre les persécutions.*

### I



PRÈS avoir accumulé tant de difficultés autour de son œuvre, et tracé à la société qu'il était venu fonder, une législation qui rendait nécessaire le renouvellement de fond en comble de la vieille société civile, et de la famille antique; après avoir exigé de chacun de ses adeptes les vertus les plus opposées aux penchants naturels ainsi qu'aux habitudes et aux préjugés quarante fois séculaires de la race humaine, Jésus n'a pas douté un seul instant du succès. Cette confiance en soi est l'un des charmes de sa divine figure, et, pour un lecteur attentif, l'un des côtés les plus admirables de l'Évangile. Jésus ne s'étonne de rien, il n'hésite ni ne tâtonne jamais; jamais il ne revient sur ses pas; il prévoit les obstacles que le monde opposera aux douze hommes à qui il confie la réalisation de son vaste plan; ces obstacles, il les leur prédit et leur défend de les redouter: « Ne craignez point, leur dit-il: j'ai vaincu le monde.<sup>1</sup> » Et au moment de mourir pendu en croix, honni et maudit par tous ses concitoyens, il affirme que son œuvre est accomplie: *Opus consummavi.*<sup>2</sup>

Un tel calme, justifié d'ailleurs par l'événement, suppose nécessairement une sagesse divine pour qui l'avenir est un livre ouvert, et la conscience d'une puissance à laquelle rien ne résiste. Car la création du Christianisme dans les conditions que nous avons dites, est un fait aussi supérieur à toute force humaine que la création même du monde. Jésus est Dieu. Cette conclusion, il faudrait l'admettre encore, quand même il eût été secondé par les plus beaux génies et les plus puissants monarques: combien plus, alors que nous savons quels étranges auxiliaires il s'était choisis!

Mais enfin, puisqu'il n'est pas d'effets sans une cause suffisante, comment, à l'aide de tels instruments, Jésus-Christ est-il par-

(1) Joan. 16. 33..

(2) Joan. 17. 4.

venu à faire la conquête du monde? de quelle cuirasse a-t-il revêtu ces cœurs timides? quelle arme leur a-t-il mise entre les mains? quelle tactique leur a-t-il enseignée?

C'est ce que nous allons voir en achevant d'étudier l'éducation des apôtres par le divin Maître.

## II

**N**ous avons dit que Jésus avait fixé sa demeure à Capharnaüm, sans pourtant s'interdire de parcourir le reste de la Galilée, ni de faire de nombreuses apparitions à Jérusalem et dans d'autres lieux de la terre d'Israël. Déjà nous l'avons vu faire une première course apostolique à travers les bourgs et les villages de la Galilée. Il en fit une seconde aux approches de la troisième pâque, c'est-à-dire environ un an avant sa mort. Selon sa coutume, il prêchait dans les synagogues, et guérissait tous les malades qu'il rencontrait. Il était accompagné des Douze et de quelques femmes pieuses qu'il avait délivrées, soit des démons qui les obsédaient, soit d'infirmités pénibles. Saint Luc nomme Marie-Madeleine, Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode, et Suzanne. Elles faisaient l'aumône au Roi de l'univers, et achetaient de leurs deniers le pain nécessaire à Celui qui est le Pain descendu du ciel pour donner la vie au monde!<sup>1</sup>

Jésus se voyant donc un jour entouré d'une immense multitude, se sentit profondément ému des misères corporelles et plus encore des besoins spirituels de tant de pauvres brebis délaissées par leurs pasteurs, les prêtres et les scribes de la synagogue. Et telle fut l'occasion de la création de cette grande chose que nous appelons l'apostolat.

« Vous le voyez, dit-il à ses disciples, la moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. » Puis appelant à lui les Douze, il les envoya deux à deux prêcher l'Évangile.

Avant de les laisser partir, il fait trois choses : il leur communique le pouvoir des miracles, et voilà leur épée ; — il les instruit des vertus propres de l'apostolat, et voilà leur tactique ; — il les fortifie contre la crainte des opprobres et des tourments, et voilà leur cuirasse.

« Allez, leur dit-il, et prêchez disant que le royaume des cieux est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, rendez les lépreux à la santé, chassez les démons. »

En présence d'un miracle évident, tout homme de bonne foi se dit : « Le doigt de Dieu est là !<sup>2</sup> » et il se rend. — Ceux qui nient aujourd'hui les miracles de Jésus-Christ et des apôtres,

(1) Luc. 8. 1. sqq.

LE RÉD.

(2) Exod. 8. 19.

sont venus trop tard ; ou du moins ils admettent un prodige plus inconcevable que tout autre : le monde païen devenu chrétien sans le secours des miracles.

Les vertus que le divin Maître exige d'eux, sont le désintéressement, la mansuétude et la simplicité jointes à la prudence.

Le pouvoir d'opérer des miracles eût pu devenir pour eux un instrument de fortune : Jésus leur interdit cette prostitution d'une chose si sainte :

« Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement. N'ayez ni or, ni argent dans vos ceintures. »

De quoi donc vivront-ils ? De ce qui leur sera spontanément offert par ceux à qui ils porteront la parole de Dieu. En entrant dans une ville, un bourg, un village, ils iront demander l'hospitalité à quelque personne de bonne renommée, « car l'ouvrier est digne de son salaire, » et ils mangeront ce qui leur sera servi. En retour, ils appelleront sur leurs hôtes les faveurs célestes, disant : « La paix soit à cette maison. » Et ces bénédictions ne resteront pas stériles :

« Celui qui vous reçoit, me reçoit ; celui qui accueille un prophète recevra la même récompense que le prophète ; et celui qui aura donné au plus petit de ceux-ci, ne fût-ce qu'un verre d'eau froide, parce qu'il est mon disciple, il ne perdra pas sa récompense. »

Par ces simples paroles, Jésus crée des ressources aux hommes apostoliques de tous les siècles.

Mais quand une ville leur fermera ses portes, devront-ils, comme les bouillants fils de Zébédée le proposaient un jour à leur Maître, commander que le feu du ciel y tombe et la consume ? Non ! « car le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver.<sup>1</sup> » Ils secoueront sur la ville rebelle la poussière de leurs souliers, et se rendront ailleurs.

### III



MAIS quelle sera leur conduite à l'égard de leurs persécuteurs ? Car Jésus ne leur laisse pas ignorer la guerre que l'enfer va leur susciter en tous lieux :

« Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups : vous serez trainés devant les tribunaux, flagellés dans les synagogues, livrés aux gouverneurs et aux rois en haine de moi, afin qu'à eux aussi et à leurs peuples vous prêchiez l'Évangile. » La haine du monde contre eux sera si atroce, que leurs adeptes se verront « livrés aux juges et mis à mort par leurs proches : le frère par son frère, le fils par son père, et les

(1) Luc. 9 54.



parents par leurs enfants : « en un mot, les prédicateurs de l'Évangile de paix « seront haïs du monde entier. »

A ces ennemis si acharnés, si nombreux, ils n'opposeront que la douceur et la prudence : la prudence, afin de ne pas les irriter hors de propos ; la douceur, afin de les gagner :

« Soyez donc prudents comme des serpents, doux et inoffensifs comme des colombes ; et quand vous serez poursuivis dans une ville, fuyez dans une autre. »

Ils ne doivent pas s'étonner de se voir rendre ainsi le mal pour le bien et la haine pour l'amour :

« Le disciple n'est pas préférable à son maître, ni le serviteur à son seigneur ; le disciple doit se contenter d'être traité comme son maître, et le serviteur comme son seigneur. Si le père de famille s'est entendu appeler Beelzébuth, combien plus le seront ceux de sa maison ! »

Mais le Maître a la patience d'un Dieu, et les disciples ne sont que des hommes fragiles : ne leur donnera-t-il pas quelque armure qui les mette à l'abri des coups de tant d'adversaires ? Voici :

« Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais ne sauraient tuer l'âme ; mais craignez plutôt Celui qui peut précipiter l'âme avec le corps dans le lieu des tourments. »

A cette crainte de la justice divine, ils joindront la pensée non moins efficace de la tendresse paternelle du Seigneur à leur endroit :

« N'est-il pas vrai que deux passereaux se vendent pour la plus petite pièce de monnaie ? et pas un d'entre eux ne meurt sans la volonté de votre Père ?

« Quant à vous, tous vos cheveux sont comptés. Ne craignez donc pas : vous valez plus que plusieurs passereaux. »

Enfin Jésus fait briller à leurs yeux la palme réservée aux victorieux de ces grandes luttes, et promulgue en même temps la loi du martyre :

« Tout qui me reconnaîtra en face des hommes, je le reconnaitrai, moi aussi, en présence de mon Père qui est dans les cieux ;

« Mais celui qui me reniera devant les hommes, à mon tour je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux. »

Cette double sentence a soutenu plus de dix millions d'hommes, de femmes, d'enfants et de vierges au milieu des tourments inventés contre eux par la rage de l'enfer. Pourrait-on en effet acheter trop cher la gloire d'être reconnu comme frère de Jésus-Christ, par la bouche même de Jésus-Christ, et cela en présence du Père et de ses anges ? — La même récompense est assurée à tous ceux qui, à notre époque surtout, font profession de piété et de soumission filiale à l'Église de Jésus-Christ. (MATH. 9, 10, 11. MARC. 6. LUC. 8, 9.)

## Chapitre Dix-Huitième.

*Erreur des disciples sur la nature du royaume de Jésus-Christ; ils s'en disputent les premières places. — Jésus leur prédit sa mort; il reprend Pierre. — Qui est le plus grand dans le royaume des cieux? — Malheur au scandaleux! etc.*

### I



UN des caractères les plus frappants des saints Évangiles, c'est l'absolu désintéressement avec lequel ceux qui les ont rédigés, y racontent au long les choses les plus propres à nous donner une mince idée de l'intelligence et de la vertu des apôtres. Or, nous savons que deux de ces livres sacrés ont été écrits par des apôtres, les autres par deux de leurs disciples immédiats, dont l'un, saint Marc, écrivait sous les yeux et sous la direction de Simon-Pierre, le chef du collège apostolique.

Il est deux points surtout qui fournissent aux évangélistes l'occasion de faire preuve de cette sincérité : l'erreur des Douze touchant le royaume que leur Maître était venu fonder sur la terre, et leurs prétentions à s'en disputer d'avance les premières places. Cette erreur, ces prétentions, et les leçons auxquelles elles donnèrent lieu, rentrent dans le sujet du présent livre, où nous traitons spécialement de la création de l'Église et de l'éducation des apôtres. Elles font de plus ressortir l'admirable sagesse et puissance de Celui qui, à l'aide de tels hommes, a pu, comme il l'annonçait quelques jours avant sa mort, attirer toutes choses à lui.<sup>1</sup>

Les apôtres partageaient à l'égard de leur Maître l'illusion de tous les Juifs, qui se figuraient que le Messie devait les délivrer du joug de l'étranger, soumettre tous les peuples par la force des armes, et combler ses concitoyens de richesses et d'honneurs. Et il était tout naturel que les amis intimes de ce grand conquérant, ceux qui avaient tout sacrifié à sa gloire, se promissent une part de choix dans ses faveurs. Bien loin d'entretenir leurs vues ambitieuses, et d'en tirer parti pour accroître le nombre de ses adeptes, Jésus, nous venons de le voir, ne leur annonçait que pauvreté, humiliations, persécutions de la part des Juifs, de la part des Gentils; il ne leur cachait pas qu'il serait le premier

(1) Joan. 12. 32.

à entrer dans cette voie, et que leur foi en lui allait être mise à une rude épreuve.

## II

**R**T son invariable coutume était de leur dévoiler ces redoutables mystères dans les circonstances les plus propres à exalter leurs espérances terrestres. Saint Matthieu, saint Mare et saint Luc observent qu'il leur fit la première révélation formelle de sa mort ignominieuse lors de la confession de Pierre, après leur avoir assuré que son royaume serait éternel, qu'ils en ouvriraient et fermeraient les portes à leur gré, et y disposeraient d'un pouvoir sans bornes :

« Ce fut alors que Jésus commença à révéler à ses disciples que le Fils de l'homme devait aller à Jérusalem pour y souffrir beaucoup, être rejeté par les anciens, par les souverains pontifes, par les scribes, être mis à mort et ressusciter le troisième jour. Et il leur parlait ouvertement de toutes ces choses. »

On se figure aisément l'effet pénible de cette subite communication sur ces hommes charnels et qui, d'un autre côté, aimaient ardemment leur Maître, mais spécialement sur Pierre, encore tout entier à la joie, à l'enthousiasme produit en lui par cette solennelle proclamation : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean !... parce que, non la chair et le sang, mais mon Père te l'a révélé. Et moi je te dis que tu es Pierre. » — En ce moment, la chair et le sang reprirent tous leurs droits ; Simon, le fils de Jean reparut ; il prit à part le divin Maître, afin de ne pas le contredire en présence de ses condisciples :

« A Dieu ne plaise ! Seigneur, lui dit-il ; il ne vous arrivera pas ainsi. »

Nul doute que l'affection qui respirait dans ces paroles, ne fût agréable à Celui qui dira lui-même un jour dans l'agonie : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Il réprima néanmoins les sentiments trop naturels de son disciple, qui s'opposait sans le savoir aux desseins miséricordieux du Père céleste ; et, saisissant cette occasion pour l'humilier autant qu'il venait de le glorifier, il se retourna vers les autres apôtres, et élevant la voix : « Retire-toi, tentateur, lui répliqua-t-il, tu me scandalises, parce que tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu, mais seulement de celles des hommes ! » Supérieur par sa sainteté à toute séduction, Jésus nous apprenait, par cette sévère sortie, avec quelle sainte liberté nous devons repousser nos plus chers amis, lorsqu'ils tentent de nous détourner de la voie où Dieu nous appelle. Après cela, il déclara à ses disciples et à la foule dont il était accompagné, qu'il n'admettrait à sa suite que ceux qui étaient disposés à l'imiter en portant leur croix. (MATTH. 16.)

## III

**U**n autre jour, Jésus traversait la Galilée pour se rendre à Capharnaüm; une grande multitude le suivait ravie, et exprimait hautement l'admiration que lui inspirait ses miracles. Les disciples triomphaient sans doute et s'enivraient des louanges de leur Maître bien-aimé. Tout à coup il s'arrête; et d'un ton imposant : « Gravez bien, leur dit-il, toutes ces choses dans vos cœurs, car le jour vient où le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes; ils le feront mourir, et le troisième jour après sa mort, il ressuscitera. »

Ces paroles « les plongèrent dans une profonde tristesse; » et cependant, ajoute l'Évangile, « ils ne les comprirent pas. » Le caractère trop humain de leur amour à l'égard de leur Maître, les aveuglait; ils soupçonnaient quelque sens caché sous ces mots si clairs, si simples; et bien loin qu'ils renouçassent alors à leurs prétentions, ils parurent y être confirmés. En effet, ils se mirent immédiatement à disputer sur la question de savoir lequel d'entre eux tiendrait le premier rang dans le royaume du Christ.

Quand on fut à Capharnaüm, un incident vint fournir un nouvel aliment à leurs rivalités. Ceux qui étaient chargés de percevoir la redevance des deux dragmes imposée aux Israélites pour l'entretien du temple, s'adressèrent à Simon-Pierre : « Votre Maître, lui dirent-ils, ne paie-t-il pas les deux dragmes? » — « Oui sans doute, » répondit l'apôtre, et il se dirigea aussitôt vers Jésus, qui déjà était entré dans la maison où il recevait l'hospitalité. Sans lui donner le temps de s'expliquer : « Simon, lui demande Jésus, que t'en semble? les rois de la terre, sur qui prélèvent-ils les impôts? sur leurs enfants, ou sur les étrangers? » — « Sur les étrangers. » — « Les enfants sont donc exempts. Mais, de peur de scandaliser ces hommes, (bien que moi, comme Fils unique de Dieu, et toi, comme son enfant adoptif et mon frère, nous soyons exempts), rends-toi à la mer, jette l'hameçon; et le premier poisson que tu tireras de l'eau, prends-le, ouvre-lui la bouche : tu y trouveras un statère (quatre dragmes), que tu donneras à ces hommes pour moi et pour toi. »

Cet entretien et ce prodige furent sans nul doute rapportés aussitôt par Pierre à ses compagnons; et l'on peut croire que, faisant valoir le privilège dont il venait d'être l'objet de la part du Seigneur, il en concluait que la question de primauté était dorénavant tranchée en sa faveur. Toutefois les autres ne se tinrent pas pour battus.

Quand il les vit réunis autour de lui, Jésus leur demanda : « De quoi parliez-vous pendant le voyage? » Honteux de se voir découverts, ils se turent. Mais comme Jésus insistait, quelques-

uns se hasardèrent à lui poser le grand problème : - Quel est, croyez-vous, le plus grand dans le royaume des cieux? - Ils entendaient par là le royaume du Christ en ce monde. Les enseignements auxquels donna lieu cette question inspirée par la vanité, eurent un retentissement immense dans l'histoire de la nouvelle humanité.

## IV

**D**ANS la maison où était Jésus, il y avait de petits enfants; il en appela un, le prit dans ses bras, le serra tendrement sur sa poitrine, puis le plaça au milieu de ses disciples attentifs :

- En vérité, leur dit-il, si vous ne vous convertissez, et ne devenez pareils à de petits enfants, vous n'entrerez pas même dans le royaume - dont vous vous disputez la première place. - Celui donc qui s'abaisse et se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. -

Cette parole a créé l'humilité chrétienne, et ses compagnes inséparables, l'innocence, la candeur, la simplicité, la mansuétude et le détachement des biens terrestres, vertus dont l'ensemble constitue ce que l'on appelle l'enfance évangélique. C'était l'image de ces vertus que Jésus venait d'embrasser dans l'enfant qu'il donnait pour modèle aux apôtres et à tous les fidèles. C'est pourquoi il ajouta :

« Celui qui accueille avec amour un tel enfant en mon nom, m'accueille moi-même, et celui qui m'accueille, accueille Celui qui m'a envoyé. -

Puis, répondant directement à la question proposée :

- Si donc quelqu'un désire être le premier, il se fera le dernier de tous, et le serviteur de tous. -

Un des caractères de l'enfance est de croire simplement ce qu'on lui dit; l'enfant évangélique croit ainsi toutes les vérités révélées de Dieu, spécialement l'incarnation du Verbe ou la divinité de Jésus-Christ. Ce dogme, particulièrement odieux à Satan,<sup>1</sup> les orgueilleux de tous les temps, hérétiques des siècles passés et libres-penseurs modernes, ont toujours cherché à l'obscurcir, et à scandaliser ainsi les petits, c'est-à-dire les croyants. Jésus déclare qu'il serait préférable d'être précipité au fond de la mer avec une meule au cou, que d'éteindre la foi dans l'un de ces petits. - Il est impossible, ajouta-t-il, qu'il ne vienne pas de

(1) D'après plusieurs Docteurs et saints Pères, le péché des anges rebelles fut de refuser leurs adorations à l'Homme-Dieu lorsque, pour mettre les esprits célestes à l'épreuve et leur donner l'occasion de mériter la vision béatifique, Dieu leur révéla la future incarnation du Verbe. De plus, en s'incarnant, le Fils de Dieu semble avoir aimé la nature humaine plus que la nature angélique.

scandales; mais malheur à l'homme par qui le scandale est produit! » Il avertit ensuite ceux qui croient en lui, de fuir soigneusement tout ce qui pourrait détruire ou affaiblir leur foi : « Si votre main droite vous scandalise, coupez-la : il vaut mieux pour vous d'entrer dans la vie, privé d'une main, que d'aller avec les deux dans la géhenne, dans le feu inextinguible, où le ver qui ronge les réprouvés ne meurt point, et où le feu qui les consume ne s'éteint point. »

La foi est un don bien précieux : elle fait la vraie et solide gloire de l'homme ; quelque petit et misérable qu'il soit d'ailleurs, la foi le rend honorable aux yeux de Dieu même :<sup>1</sup> « Que celui qui veut se glorifier, se glorifie de me connaître, » disait le Seigneur par la bouche de Jérémie.<sup>2</sup>

Et le Sauveur ajoutait, dans la circonstance qui nous occupe : « Prenez garde de mépriser quelqu'un de ces petits : car je vous dis que leurs anges voient sans cesse au ciel mon Père qui est dans les cieux. » C'est comme s'il disait : Ils sont si grands par leur foi, qu'ils ont pour gardiens les princes de la cour céleste. Une autre raison qui nous oblige à estimer tous les fidèles, c'est, ajoute-t-il, que « le Fils de l'homme est venu sur la terre pour les retirer de la perte. » Puis il rend compte de cette merveille, en disant qu'un berger qui a perdu l'une de ses cent brebis, abandonne tout le troupeau pour la chercher, et se réjouit tellement quand il la retrouve, qu'il semble oublier les quatre-vingt dix-neuf autres. Selon les saints Pères, ces quatre-vingt dix-neuf brebis demeurées au bercail, sont les saints anges, que le Fils de Dieu quitta en quelque sorte pour venir ici-bas à la recherche de l'humanité, représentée par la brebis égarée. « Ainsi, continue-t-il, votre Père céleste ne veut pas qu'aucun de ces petits soit perdu. » L'incarnation du Verbe est donc la preuve que Dieu nous donne de sa volonté de voir tout homme sauvé.

En résumé, le Seigneur Jésus nous met ici sous les yeux le prix de l'humilité, la valeur d'une âme aux yeux de Dieu, la grandeur du chrétien, la grièveté du péché de scandale, l'épouvantable éternité de l'enfer, la nécessité de la fuite des occasions qui nous exposeraient à y tomber; enfin il met hors de doute le dogme de l'emploi des anges à la garde des fidèles. Et toutes ces vérités si importantes, et qui devaient contribuer si puissamment à la transformation du monde moral et enfanter une infinité d'actes de vertu, il nous les révèle à l'occasion d'une question oiseuse à lui posée par l'ambition de ses disciples. (MATH. 17 et 18.)

(1) Ps. 71. 14.

(2) Jer. 9. 24.

## Chapitre Dix-Neuvième.

*Amour de Jésus pour les cœurs humbles. — Laissez venir à moi les petits enfants. — Il se réjouit des grâces accordées par son Père aux petits. — Ambition des fils de Zébédée. — Moyen de s'élever dans le royaume des cieux.*

### I



L'HUMILITÉ et l'enfance spirituelle telle qu'elle a été exposée au chapitre précédent, sont tellement nécessaires à quiconque veut entrer au royaume des cieux, que le divin Maître profitait de toutes les occasions pour les recommander aux siens. Un jour entre autres, qu'il était environné de la foule, quand il eut fini de parler, les mères s'approchèrent de lui et lui présentèrent leurs enfants, afin qu'il leur imposât les mains et les bénît. Dans la pensée qu'il n'était pas de la dignité de leur Maître de s'occuper d'un si mince objet, les disciples s'imaginèrent lui être agréables en repoussant mères et enfants. Mais il s'en montra peiné, et leur dit avec vivacité :

« Laissez venir à moi les petits enfants, et gardez-vous de les écarter : car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent.

« En vérité, je vous le dis, quiconque n'accueillera pas le royaume de Dieu (c'est-à-dire l'Évangile), avec les dispositions d'un petit enfant (avec humilité et docilité), n'y entrera pas (n'entrera pas dans l'Église, ni par conséquent dans le ciel). »

Puis il les embrassa, leur imposa les mains, les bénit et se remit en route. (MARC. 10.)

Les petits, les humbles de cœur étaient tellement chers au Sauveur, qu'il triomphait à la pensée que son Père leur découvrirait les mystères cachés aux sages du siècle.

Outre les apôtres, il avait encore choisi soixante-douze d'entre ses disciples, et les avait envoyés deux à deux dans toutes les villes et lieux où il voulait se rendre lui-même ; il leur avait confié les mêmes pouvoirs miraculeux et donné les mêmes instructions qu'aux apôtres. Leurs succès avaient été si complets, qu'au retour, ils lui dirent au comble de la joie : « Seigneur, les démons mêmes nous obéissent quand nous leur commandons en votre nom. » — « Oui, leur répondit-il, je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre. Voici que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds sans en être blessés, les serpents, les scor-

pions et toutes les forces de l'ennemi. Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » En parlant ainsi, il entra dans un saint transport, et levant les yeux au ciel :

« Je vous bénis, ô Père, s'écria-t-il, je vous bénis, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents et de les avoir découvertes aux petits. Oui, mon Père, je vous loue d'en avoir ainsi disposé. » (Luc. 10.)

Jésus aimait les humbles, parce que lui-même était humble. Car, selon saint Bernard, l'humilité n'est autre chose qu'une vraie connaissance de soi-même. Or, Jésus, comme homme, se reconnaissait infiniment inférieur à son Père, et l'égal des autres hommes; ou plutôt, se voyant chargé de tous les péchés de l'humanité, il se considérait comme le dernier et le rebut des hommes. Aussi disait-il qu'il était venu les servir.

## II



Et ces grands et solennels enseignements, ni les prédictions réitérées de la douloureuse passion et de la mort ignominieuse qui devait bientôt leur enlever leur Maître, ne parvinrent à étouffer dans l'âme des apôtres l'ambition et les rivalités. Ebloui par l'éclat du soleil sur lequel il a un instant fixé les yeux, un homme est aveugle pour tout autre objet; ainsi, pleins des magnifiques prophéties concernant la gloire du Christ, les esprits des disciples restaient obstinément fermés à toutes celles qui regardaient ses abaissements.

Jésus se rendait à Jérusalem pour y célébrer la dernière Pâque, après laquelle il devait mourir. Avant d'entrer dans la ville, il s'arrête, appelle à lui les Douze, les prend à part et leur dit :

« Voici que nous montons à Jérusalem, et maintenant vont s'accomplir toutes les choses qui furent écrites par les prophètes touchant le Fils de l'homme.

« Car il sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens, et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux Gentils; et il sera tourné en dérision, et flagellé, et conspué;

« Et après l'avoir flagellé, ils le tueront, et le troisième jour il ressuscitera. »

Il eût été impossible de s'exprimer plus clairement; et pourtant, ajoute saint Luc, « ils ne comprirent rien à ces choses; et cette prédiction était voilée pour eux, et ils ne saisissaient pas ce qui leur était dit. »

Ils le saisissaient si peu que, au rapport de saint Matthieu et de saint Marc, ces graves et poignantes paroles ne servirent qu'à évoquer dans leurs imaginations le séduisant mirage du royaume



terrestre de leur Maître, et à réveiller leurs prétentions. Ce fut en effet alors que Salomé, femme de Zébédée, laquelle s'était mise à la suite du Sauveur, s'approcha de lui avec ses deux fils, Jacques et Jean, et se prosterna en sa présence, le priant de lui accorder une faveur.

« Que désirez-vous ? » lui demanda Jésus.

— « Ordonnez, répondit-elle, que mes deux fils que voici, soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche dans votre royaume. »

C'était, dans le langage des Orientaux, réclamer pour eux les fonctions les plus importantes auprès de la personne du Christ-Roi, et la plus large part à sa confiance et à ses faveurs. Les fils de Zébédée n'ignoraient pas que déjà ils occupaient un rang distingué dans le collège apostolique ; mais ils craignaient que Pierre ne leur fût préféré ; et n'osant présenter eux-mêmes leur ambitieuse requête, ils en avaient chargé leur mère qui, par son dévouement au Maître et par le sacrifice de ses deux enfants, semblait avoir droit à des égards particuliers. S'adressant donc directement aux deux disciples :

« Vous ne savez, leur répondit Jésus, ce que vous demandez. »

Les honneurs auxquels vous aspirez ne sont qu'une vaine chimère, car je ne suis pas venu régner en ce monde. Quant à mon royaume céleste, les dignités ne s'en donnent pas à la faveur, mais au mérite. Moi-même, votre Maître et Seigneur, il faut que j'en fasse péniblement la conquête ; avant donc d'en briguer les premières places, songez à en mériter l'entrée, en vous disposant à suivre mes traces :

« Pouvez-vous boire le calice que je dois boire, et vous soumettre au baptême où moi-même je dois être plongé ? » C'est-à-dire : Êtes-vous disposés à souffrir, comme moi, les opprobres et une mort violente ? — « Nous le pouvons, répondirent-ils. » Leur disposition était sincère ; et Jésus, qui savait l'avenir, voulut bien leur prédire que réellement ils auraient le bonheur « de boire au même calice que lui. » Il leur assurait, par là-même, une place glorieuse dans son royaume.

« Mais, ajouta-t-il, pour ce qui est de vous asseoir à ma droite ou à ma gauche, je ne puis vous l'accorder (pour des considérations humaines) ; ces places seront à ceux à qui mon Père les a destinées. »

### III

**L**orsque, en présence des intrigues des deux frères, les autres apôtres laissèrent éclater leur indignation, Jésus alors les réunit encore une fois autour de lui, et leur enseigna le moyen de s'avancer dans sa faveur et dans celle de son Père, sans s'offusquer mutuellement.

« Vous savez, leur dit-il, que les princes des nations font peser sur elles leur pouvoir, et que les grands se distinguent des simples sujets en exerçant sur eux leur autorité. Il n'en sera pas ainsi parmi vous : mais celui qui voudra être grand entre vous, devra se faire votre serviteur; et celui qui voudra occuper le premier rang parmi vous, sera votre esclave. »

« Comme le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre. » (MATTH. 20. MARC. 10. LUC. 18.)

C'était là un précepte; c'était aussi une prophétie. Ainsi allaient faire les plus grands personnages de l'Eglise, souverains pontifes, évêques, princes, saints de tous les ordres : se rendant les serviteurs des pauvres, se dépouillant pour les revêtir, allant parfois jusqu'à se livrer eux-mêmes pour la rançon des captifs.

Sans doute les Douze auront compris cette fois? Pas plus que la première : nous verrons les mêmes discussions se renouveler entre eux, la veille de la mort du divin Maître, après qu'il leur aura lavé les pieds.<sup>1</sup> Et voilà les hommes qui, cinquante jours plus tard, étonneront l'univers par leur science des choses divines, laisseront des écrits dont les plus beaux génies ne parviendront jamais à sonder tous les mystères, rivaliseront de sainteté avec les esprits célestes, et étendront le règne de leur Maître crucifié au delà des limites de l'empire romain! Quel prodige comparable à cette transformation?

## Chapitre Vingtième.

*Raison des paraboles de l'Evangile. — Ce sont en même temps des prophéties. — Paraboles du trésor caché, de la perle, du semeur et de l'ivraie.*

### I



LES sages de l'antiquité profane avaient deux enseignements : l'un public, pour tous ceux qui voulaient les entendre; l'autre secret, pour leurs seuls disciples. Dans le premier, ils ne se proposaient d'autre but que d'acquiescer la renommée d'hommes habiles et éloquents en amusant le vulgaire; ils ne découvraient leurs pensées que dans le second, lequel était souvent en contradiction avec le premier.

(1) Luc. 22. 24.

Jésus-Christ n'avait pas d'enseignement secret ; toutes les vérités qu'il avait entendues dans le sein de son Père,<sup>1</sup> il était venu les révéler au monde entier : car c'est à tous les hommes qu'il voulait donner la vie éternelle, dont sa doctrine est la porte. Cependant, la lumière évangélique blessant les yeux malades des Juifs charnels, le divin Maître était obligé d'en tempérer l'éclat, en la recouvrant du voile diaphane du discours figuré. Telle est la raison de ce grand nombre de paraboles que nous lisons dans l'Évangile. Jésus s'est expliqué clairement sur ce sujet : « Pourquoi, lui demandaient un jour ses amis, leur parlez-vous en paraboles ? » Et il leur répondit à peu près en ces termes : « Vous avez le bonheur, vous, de connaître le mystère du royaume de Dieu » et de croire que je suis le Christ, le Fils de Dieu. Je puis donc vous parler clairement. Si je parlais de même à ceux qui ne croient pas en moi, ma parole ne servirait qu'à les rendre plus obstinés dans leur incrédulité : je ne puis donc leur présenter la vérité qu'avec beaucoup de ménagements. Ainsi s'accomplit en eux le proverbe qui dit : « Celui qui possède déjà, recevra encore et sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera encore ce qu'il a ou semble avoir. » Leur aveuglement avait été prédit par Isaïe en ces mots : « Vous entendrez, et vous ne comprendrez pas ; et vous verrez, et vous ne verrez pas. Ce peuple a le cœur insensible et l'oreille dure ; ils se ferment les yeux, de sorte qu'ils ne peuvent ni voir, ni entendre, ni comprendre, ni revenir à moi pour être guéris. »

D'un autre côté, la parabole, très familière en Palestine, est un merveilleux procédé d'enseignement populaire : la parabole réveille l'attention ; après l'avoir entendue, on veut en découvrir le sens caché ; et une fois trouvé, il se grave pour toujours dans la mémoire. — Mais pour les amis, pour les cœurs bien disposés, il n'y avait point de voiles : dès qu'il était seul avec eux, le Maître leur développait de point en point les figures qui dépassaient la portée de leur esprit. Et il leur faisait remarquer combien ils étaient plus favorisés sous ce rapport que les justes et les prophètes des temps passés, qui n'avaient connu le mystère du royaume de Dieu que par des révélations obscures. Mais il les avertissait qu'en les instruisant si soigneusement, son but était que, le temps venu, ils fissent part au genre humain de ce qu'ils auraient appris à son école : « On allume une lampe, non pour la cacher sous un boisseau ou sous un lit, mais pour la placer sur un chandelier, et éclairer ainsi ceux qui viennent dans la maison. » (MATTH. 13. MARC. 4. LUC. 8.)

Beaucoup d'entre les paraboles de l'Évangile sont en même temps des prophéties, et prouvent à l'évidence que l'avenir n'avait pas de secrets pour leur divin Auteur. Telles sont spé-

(1) Joan. 1. 18 et 15. 15.

cialement celles qui regardent la formation de l'Eglise, la prédication de l'Evangile et sa diffusion dans tout l'univers. Nous les réunirons pour la plupart en cet endroit, comme se rapportant plus étroitement à l'éducation des apôtres par Jésus-Christ.

## II

**D**EUX de ces paraboles nous enseignent avec quel empressement nous devons embrasser la pratique de la sainteté chrétienne. C'est en même temps une prédiction claire du spectacle, inconnu jusqu'alors, qui allait être donné au monde, de tant de myriades de personnes de tout rang, sacrifiant fortune, honneurs, avenir, jeunesse, plaisirs, et jusqu'à la vie, soit pour entrer dans l'Eglise, soit pour s'engager dans la voie plus étroite des conseils évangéliques.

« Le royaume des cieus est semblable à un trésor caché dans un champ. Un homme le découvre; plein de joie, il va vendre tous ses biens et achète le champ. »

« Un marchand était en quête de perles fines. En ayant trouvé une fort précieuse, il vendit tout ce qu'il possédait et en fit l'acquisition. Ainsi en va-t-il du royaume des cieus. »

L'Evangile aura de faibles commencements; mais il ne tardera pas à pénétrer, à envahir, à soulever toutes choses; il deviendra l'âme du monde; il fera mettre en oubli tous les systèmes philosophiques; les puissants du siècle et les plus sublimes esprits demanderont à être reçus dans le sein de l'Eglise.

« Le royaume des cieus (ou l'Evangile) est semblable au levain qu'une femme cache dans trois mesures de farine, et qui finit par faire lever toute la pâte. »

« Le royaume des cieus est semblable au grain de sénevé, qu'un homme sème dans son jardin. C'est la plus petite de toutes les graines; mais, jetée en terre, elle lève et monte plus haut qu'aucun légume; elle devient un arbre, et pousse des branches si grandes, que les oiseaux du ciel viennent y chercher un abri. »  
(MATTH. 13.)

## III

**L**A parabole du semeur est des plus importantes, et pour les prédicateurs de l'Evangile, et pour leurs auditeurs. La prédication, dit saint Paul, est le grand moyen que Dieu a choisi pour changer la face du monde, et amener les hommes au salut<sup>1</sup> par la pratique des vertus. Mais le divin Maître avertit ses disciples que tous leurs auditeurs ne tireront

(1) I Cor. 1. 21.

pas le même profit de la parole sainte. Il les divise en quatre classes. La première est représentée par le terrain qui longe la route, et où la graine, à peine tombée de la main du semeur, est foulée aux pieds des passants, et enlevée par les oiseaux. Ce sont ces âmes distraites, qui écoutent la parole divine sans aucun désir d'en devenir meilleures, mais par manière de passe-temps, comme on écoute une agréable musique.<sup>1</sup> Les vives images des choses terrestres vont, viennent, se croisent continuellement dans leur esprit, et les empêchent de réfléchir à ce qu'elles ont entendu et de le comprendre; puis, ajoute Jésus, Satan vient et leur en enlève jusqu'au souvenir, afin qu'elles ne soient pas sauvées.

La seconde classe est figurée par un terrain pierreux et sans profondeur : la semence y lève vite et monte en herbe; mais cette herbe sans racine se dessèche au premier chaud soleil. Ce sont les âmes inconstantes, avides d'entendre la parole de Dieu, et promptes à former de bonnes résolutions; non moins promptes à y renoncer en face de la tentation ou de la persécution.

Viennent ensuite des âmes aveuglées par l'amour des richesses et des plaisirs sensibles, et comme ensorcelées par les bagatelles de la vie présente.<sup>2</sup> En elles, la semence de vie peut bien germer un instant et donner quelque espérance au semeur; mais elle ne rend aucun fruit : elle y est suffoquée, dit Jésus, comme la graine tombée entre les ronces et les broussailles.

Il est enfin des âmes qui, non contentes d'écouter la parole, s'appliquent à la comprendre, et font de généreux efforts pour la mettre en pratique. Semblables à une terre bien préparée, elles produisent du fruit qui va, selon leurs dispositions, jusqu'à trente, soixante et cent pour un.

Une autre similitude tirée du même ordre d'idées, semble avoir pour but de préserver les ouvriers évangéliques du découragement, lorsqu'ils ne voient pas immédiatement le fruit de leurs travaux. A eux d'ensemencer, à Dieu de donner l'accroissement.<sup>3</sup> Il est telle graine qui demeure toute une année en terre avant de lever : combien de fois un pécheur ne se convertit-il pas en vertu d'une parole entendue de longues années auparavant !

« Il en est du royaume de Dieu comme de la semence qu'un homme jette dans la terre. Elle germe et grandit à son insu, le jour, la nuit, soit qu'il dorme, soit qu'il veille. La terre produit d'elle-même d'abord de l'herbe, puis des épis, qui ensuite se remplissent de blé. Et quand la moisson est mûre, il y met la faucille, parce que le temps de la récolte est venu. »

L'herbe, c'est l'émotion produite dans les auditeurs; l'épi, c'est le changement des mœurs, la conversion; le fruit mûr, c'est la persévérance finale. (MATTH. 13. MARC. 4.)

(1) Ezech. 33. 32.

(2) Sap. 4. 12.

(3) I Cor. 3. 6.

## IV

**T**ous ceux qui auront fait profession de croire en Jésus-Christ, ne seront pas pour cela sauvés. De ce nombre, il y aura des hérétiques et des chrétiens dont la vie sera en contradiction avec leur croyance; les uns et les autres seront jetés dans le feu éternel. Tel est le sujet de la parabole de l'ivraie.

Un homme a ensemencé son champ. Pendant que ses serviteurs dorment, son ennemi vient, y sursème de l'ivraie, et s'en va. Quand le grain est monté en herbe et que déjà les épis sont pleins, on remarque l'ivraie. Les serviteurs vont trouver le père de famille : « Maître, n'est-ce pas une bonne semence que vous avez semée dans votre champ? comment se fait-il qu'il y ait de l'ivraie? » — « L'ennemi a fait cela. » — « Si nous allions l'arracher? » — « Gardez-vous-en, de peur de déraciner en même temps le froment. Laissez plutôt croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. Je dirai alors aux moissonneurs : Cueillez d'abord l'ivraie et la liez en gerbes pour la brûler; et le froment, rassemblez-le dans mon grenier. »

Cette parabole fut proposée en présence de la foule, et les disciples n'en purent démêler le sens. Sur leur demande, le divin Maître la leur expliqua quand on fut de retour à la maison.

« Celui qui sème le bon grain, est le Fils de l'homme, le Christ par le moyen de ses ministres. Le champ est le monde. La bonne semence, ce sont les élus; l'ivraie, ce sont les fils du mauvais, et celui qui les a semés, c'est le diable. La moisson, c'est la consommation du siècle. Les moissonneurs sont les anges.... Le Fils de l'homme enverra alors ses anges et ils enlèveront tous ceux qui ont été des objets de scandale et qui ont fait l'iniquité; et ils les jetteront dans la fournaise de feu : là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. »

A la vue des prospérités des méchants et surtout des insolents triomphes des ennemis de l'Eglise, des fils du mauvais, nous sommes parfois tentés de nous demander pourquoi Dieu ne les frappe pas. Il les souffre par amour pour les justes, à qui ils tressent des couronnes en les persécutant. De plus, l'ivraie peut se changer en froment. Le sanguinaire Saul a été l'instrument de la gloire d'Etienne, puis il est devenu Paul. Que de bon grain perdu, si cette ivraie eût été arrachée du champ! (MATTH. 13.)

## Chapitre Vingt et Unième.

*Raison d'être et interprétation de la parabole du festin nuptial.  
Jésus confond les membres du Sanhédrin.*

### I



QUE l'homme conçu dans l'iniquité et enclin au mal dès son jeune âge, pèche par faiblesse, par entraînement, il n'y a rien qui doive étonner; mais qu'il en vienne jusqu'à déclarer ouvertement la guerre à Dieu, au Dieu qui s'est abaissé pour le relever, c'est là une malice capable de stupéfier les démons mêmes. Ce fut celle des princes juifs; elle remplit d'amertume le cœur de l'Homme-Dieu, qui en mourut inconsolé. Car ces hommes voyaient clairement que Jésus était le Sauveur promis à Israël; et, comme il était prédit au psaume deuxième, ils se liguèrent contre lui, et contre le Père céleste qui l'avait envoyé. Cette guerre impie, après avoir abouti au meurtre du Christ, allait se continuer contre ses disciples: non contents de ne point embrasser l'Évangile, la plupart des Juifs élèveraient des obstacles à sa diffusion dans l'univers, et en persécuteraient cruellement les prédicateurs. Tout cela devait être prédit, et aux Juifs eux-mêmes, afin qu'ils fussent inexcusables, et aux apôtres, afin que, loin d'en être ébranlée, leur foi en tirât une nouvelle énergie. Au reste, parmi les chrétiens mêmes, Jésus savait qu'après de longs siècles de foi, il trouverait des sujets félons qui, secouant son joug et marchant sur les traces des pharisiens, des scribes et des sanhédrites, n'épargneraient nul effort pour le chasser de la société, de la famille, des lois, de l'éducation et de toutes les institutions humaines. Ces grands coupables, ces criminels de lèse-majesté divine, il fallait les avertir. Tel est le but de plusieurs paraboles, entre lesquelles celle du FESTIN NUPCIAL trouve ici sa place, comme se rapportant spécialement à l'Église. Le lecteur se souvient qu'une autre fois déjà l'Église a été représentée sous ce gracieux emblème. Jésus s'y plaisait évidemment, et avec raison.

## II



ES êtres vivants, de quelque ordre qu'ils soient, ne se conservent qu'à condition de s'incorporer fréquemment une substance étrangère, que nous appelons *aliment*. Et l'une des principales occupations de Dieu ici-bas, est de créer et de distribuer la nourriture à tous ces millions d'animaux et de végétaux qui peuplent la terre. « Seigneur, dit le psalmiste, tous les êtres lèvent les yeux vers vous dans l'attente de vos dons; et vous leur donnez leur nourriture en temps opportun; vous ouvrez votre main, et vous remplissez de vos bienfaits tout ce qui respire.<sup>1</sup> » Or, la réfection n'est pas seulement une nécessité de notre nature : la douce Providence a voulu que ce soit aussi un innocent plaisir. C'est pourquoi les événements heureux furent de tout temps et chez tous les peuples célébrés par des repas solennels et sacrés. Chez l'ancien peuple de Dieu, l'anniversaire de la sortie d'Egypte ramenait le festin pascal; chez nous, le banquet eucharistique renouvelle chaque jour le souvenir d'un Dieu immolé pour nous délivrer de la puissance de Satan. Cet admirable sacrement est comme le cœur de l'Eglise, formée de l'union de tous les fidèles sous un seul et même chef qui est le Christ Jésus; car cette union, commencée au baptême, se resserre et se consomme dans l'Eucharistie que, pour ce motif, nous appelons *Communion*. Ce mystère est énergiquement exprimé par saint Paul : « Nous sommes un seul pain, un même corps, nous tous qui participons à un seul et même pain.<sup>2</sup> » Le triomphe final de l'Eglise sera également célébré au ciel par un banquet dont l'Eucharistie est à la fois le gage et l'essai : là encore, nous nous nourrirons de Dieu, mais à la façon des anges; pour nous comme pour eux, l'aliment sera la claire vue de Dieu. « Je serai rassasié, disait David, quand m'apparaîtra votre gloire;<sup>3</sup> » et Jésus a dit à ses disciples : « Vous mangerez et boirez à ma table dans mon royaume.<sup>4</sup> »

(1) Ps. 144. 15. De là la coutume du peuple Juif de rendre grâces à Dieu avant de manger. Le Sauveur et ses apôtres n'y manquaient jamais, et les premiers fidèles suivaient leur exemple. (Voyez : Joan. 6. 11. — Marc. 14. 26. — Act. 27. 35. — Rom. 14. 6. — I Tim. 4. 4.) Mais ce qui doit faire rougir certains chrétiens qui omettent cette pieuse pratique par négligence ou par respect humain, c'est que les païens eux-mêmes offraient à leurs faux dieux les prémices de leurs repas. C'est un fait attesté par tous les classiques tant grecs que latins.

(2) I Cor. 10. 17.

(3) Ps. 16. 15.

(4) Luc. 22. 30.



## III



CONSIDÉRER donc l'Eglise dans son but, qui est l'union de ses membres entre eux et avec Jésus-Christ, et leur glorification au ciel, - elle est semblable au banquet qu'un roi donne pour célébrer les noces de son fils. - Il envoie ses serviteurs avertir les invités que tout est préparé, qu'il les attend. Mais ceux-ci ne tiennent nul compte de son invitation; quelques-uns même saisissent ses serviteurs, les maltraitent et les massacrent. Dans sa juste colère, le roi envoie une armée contre ces meurtriers, les fait périr et incendie leur ville. Puis il ordonne à ses serviteurs de parcourir les chemins et d'amener aux noces tous ceux qu'ils rencontreront. Quand la salle du festin est remplie, il y entre, il voit un convive non revêtu de la robe nuptiale, et le fait jeter dehors.

Telle est, en abrégé, cette célèbre parabole qu'il est à peine besoin d'expliquer. Le roi est le Père éternel; son Fils épouse la nature humaine dans son incarnation, ou bien nos âmes dans sa passion et sa mort. C'est pourquoi saint Jean-Baptiste l'appelait l'Epoux. Le banquet nuptial, c'est l'Eucharistie, et par suite la vision béatifique: - Heureux, s'écrie saint Jean, ceux qui sont invités aux noces de l'Agneau!<sup>1</sup> - Les apôtres sont chargés d'y convier tous les hommes, et avant tous, les Juifs: mais ces derniers ne répondront à leur invitation que par l'indifférence et les mauvais traitements. Pour les punir, Dieu enverra contre eux les Romains, qui les feront périr en grand nombre, et réduiront Jérusalem en cendres. Les Gentils seront appelés à prendre leur place: la prédication durera jusqu'à ce que soit rempli le nombre des prédestinés. L'épisode du convive expulsé nous avertit que la foi seule ne nous donne pas droit à nous asseoir aux noces de l'Agneau. La robe blanche était de rigueur dans les festins de noces. Dans notre parabole, elle symbolise la charité et les bonnes œuvres.<sup>2</sup> Sans ce vêtement, il est défendu de prendre place à la table du Seigneur; et si l'on a l'audace de le tenter, on reçoit bien le sacrement, mais non la chose qu'il signifie et opère, c'est-à-dire la grâce de l'union avec Jésus-Christ; au lieu de se disposer au banquet de la vie éternelle, on mange et boit un arrêt de mort.<sup>3</sup> La conclusion: - Beaucoup d'appelés, peu d'élus, - concerne les Juifs, dont un petit nombre seulement embrasseront la loi évangélique. (MATT. 22.)

(1) Apoc. 19. 9.

(2) Apoc. 19. 8.

(3) I Cor. 11. 29.

## Chapitre Vingt-Deuxième.

*Jésus-Christ prémunit son Eglise contre les hérésies. — Il lui donne Pierre pour fondement. — Infaillibilité de Pierre et de ses successeurs. — Primauté de juridiction.*

### I



ELON le Docteur des nations, rien de plus propre à faire éclater l'adorable sagesse de Dieu, que sa conduite dans la création et le gouvernement de l'Eglise.<sup>1</sup> Et l'un des côtés les plus étonnants de cette conduite, c'est l'art avec lequel Dieu fait rentrer dans son plan les événements produits par le libre arbitre et les passions de l'homme, les crimes mêmes enfantés par ces passions à l'instigation de Satan.

Jésus-Christ prévoyait trois principaux obstacles à la diffusion de son Eglise, ainsi qu'à la pureté et à l'unité de sa doctrine et de son esprit. Le premier en date sera le judaïsme, ou l'orgueil national qui restera dans les Juifs baptisés, et leur attachement excessif et mal entendu à Moïse et aux préceptes de l'ancienne loi, qu'ils égaleront presque à Jésus-Christ et aux sacrements et préceptes de la loi nouvelle.<sup>2</sup> La ruine de Jérusalem et du temple, prédite dans la parabole que nous venons d'étudier, et plus amplement, nous le verrons, dans une autre circonstance, mettra fin à cette difficulté. Une seconde va surgir : les persécutions sanglantes suscitées par le paganisme, et qui dureront trois siècles. Jésus y a préparé ses chers disciples ; elles tourneront à la gloire de l'Eglise, et le sang des martyrs sera une semence féconde de chrétiens.

Après ces deux premiers obstacles, ou plutôt conjointement avec eux, il s'en dressera un troisième. Hydre aux cent têtes, qui renaitra de ses blessures ; Protée aux mille formes ; qui, échappant avec une infernale adresse aux bras qui tenteront de l'enchaîner, se propagera d'âge en âge jusqu'à la fin du monde ; ennemi d'autant plus redoutable pour l'Eglise, qu'il vivra dans son sein ; d'autant plus pernicieux, que sous prétexte de zèle et bien souvent sous le masque d'une vertu austère, il s'atta-

(1) Ephes. 3. 10.

(2) C'est ce qui a donné lieu aux Epîtres de saint Paul aux Romains, aux Galates, aux Hébreux ; il y revient d'ailleurs dans toutes les autres.

quera à la foi, c'est-à-dire à la racine même de la sainteté chrétienne : nous avons nommé l'hérésie. Et sous ce nom, nous comprenons aussi certains systèmes politiques actuels qui, pour saper plus sûrement les fondements de l'Eglise, font profession de ne tenir nul compte ni d'elle ni de ses dogmes.

## II

**L**ES hérétiques et les semeurs de fausses doctrines n'ont pas plus échappé au regard prophétique de Jésus, que les persécuteurs armés du fer et du feu ; il les a tous caractérisés par deux traits qui leur sont communs : l'hypocrisie et une méchanceté diabolique :

« Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des dehors de brebis, et qui, à l'intérieur, sont des loups rapaces. »

Mais, puisqu'ils sont si habiles à dissimuler leur malice, le moyen de les reconnaître ?

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits,

« Car il n'est pas de bon arbre qui porte de mauvais fruits, ni de mauvais arbre qui porte de bons fruits.

« Car chaque arbre se distingue à son fruit, et l'on ne cueille pas des figues sur l'épine, ni du raisin sur la ronce.

« L'homme bon, du bon trésor de son cœur, tire le bien ; et l'homme méchant, du méchant trésor de son cœur, tire le mal. »

Appliquons cette règle aux patriarches du protestantisme et à leurs continuateurs, les politiques modernes. Sous prétexte de réformer l'Eglise, Luther, Calvin, Zwingle et leurs disciples ont produit le relâchement des mœurs, la suppression des vœux de religion, du célibat ecclésiastique, et des pratiques de piété et de pénitence ; ils ont dispensé leurs adeptes de l'obligation des bonnes œuvres ; ils ont divisé profondément la république chrétienne, et allumé des guerres atroces au sein des peuples fidèles, en leur enseignant à secouer le joug de l'autorité qui vient de Dieu. Sous prétexte d'éclairer le peuple, les prétendus *libéraux* lui inoculent le mépris des représentants de Jésus-Christ et l'indifférence religieuse. Mauvais fruits, donc mauvais arbres ; loups déguisés en bergers, hommes méchants.

Mais il serait dangereux de remettre à juger l'arbre jusqu'à ce qu'il ait produit ses fruits, c'est-à-dire jusqu'à ce que le docteur de mensonge ait séduit plusieurs âmes. N'est-il pas, pour le simple fidèle, quelque moyen sûr de se mettre en garde contre toute surprise ? Oui, Jésus nous l'indique encore : c'est de n'écouter aucun homme qui parle sans mission légitime.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas

(1) Matth. 7. 15. sqq. — Luc. 6. 43. sqq.

dans le bercail des brebis par la porte, mais s'y introduit par escalade, celui-là est un voleur et un larron.

- Et le voleur ne vient que pour enlever, tuer, faire périr.

- Mais celui qui entre par la porte, est le pasteur des brebis ;

- A celui-là le portier ouvre la porte, et les brebis écoutent sa voix, et il appelle les brebis chacune par son nom, et les emmène.

- Et après avoir fait sortir ses brebis, il marche à leur tête, et les brebis le suivent, parce qu'elles reconnaissent sa voix.

- Mais l'étranger, elles ne le suivent point ; elles fuient loin de lui, parce qu'elles ne reconnaissent pas la voix des étrangers. ! -

Il est donc dans le bercail des brebis de Jésus-Christ un PORTIER chargé d'ouvrir aux pasteurs véritables, et d'écarter les larrons. Ce portier doit être au-dessus de toute séduction et de toute corruption. Car s'il pouvait se laisser tromper par les peaux de brebis dont se revêtent les loups, ou si, les reconnaissant, il pouvait pactiser avec eux, et leur livrer les brebis, le mal serait sans remède. Quel sera ce portier, ce gardien suprême et incorruptible du bercail, ce juge dont les sentences, ne pouvant être réformées par personne, devront être toujours l'expression de la vérité ?

### III



ESUS s'était rendu dans le territoire de Césarée de Philippe ;

- Et comme il était seul et qu'il priait, ses disciples étaient avec lui ;

- Et il les interrogea en ces termes : Que disent les hommes qu'est le Fils de l'homme ?

- Et ils répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres que c'est Elie, d'autres Jérémie, d'autres enfin qu'un des anciens prophètes est ressuscité.

- Alors il leur dit : Mais vous, que dites-vous que je suis ?

- Et Simon-Pierre répondit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

- Et reprenant, Jésus lui dit : Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux.

- Et moi je te dis que tu es PIERRE ; et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

- Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. - (MATTH. 16.)

(1) Joan. 10. 1. sqq.

Le voilà donc ce portier, ce gardien fidèle des clefs du bercail. Tout pasteur qui y pénètre sans son aveu et malgré lui, est un loup déguisé, un larron, un meurtrier; ce n'est pas un pasteur, mais un boucher.

« Tu es Pierre. » Le nom de Pierre angulaire et fondamentale donné à Jésus par les prophètes, Jésus le communique à Simon le pêcheur, pour indiquer qu'il le rend participant de toute son autorité, ainsi que de sa divine fixité. Car il ajoute :

« Sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Elle ne sera jamais ruinée, en d'autres termes. Mais il faut pour cela que jamais ne soit ébranlée la pierre fondamentale sur laquelle elle repose; il faut que jamais Pierre et ses successeurs ne puissent errer quand ils enseignent aux brebis et aux pasteurs les règles de la foi et des mœurs.

« Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Donc tout ce qui ne repose pas sur cette pierre, n'est pas l'Eglise de Jésus-Christ. Ainsi sont jugées les églises nationales de Constantinople, de Londres et de Moscou.

« Et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Cette promesse n'est faite qu'à l'Eglise fondée sur Pierre, à l'Eglise catholique prise dans son ensemble. Car il peut se faire que telle Eglise particulière rejette la pierre fondamentale, se sépare du centre de l'unité; et dès lors elle devient caduque. L'Eglise orientale schismatique est réduite à l'impuissance et à la stérilité; l'Eglise russe est tombée dans le plus abject servage. Quant au protestantisme, ce n'est pas une Eglise, mais une Babel où chacun parle son langage propre, où tout est confusion et dispersion. Les protestants ont changé vingt fois de dogmes depuis Luther et Calvin, ils en changent chaque jour encore; ils n'ont plus de commun que leur haine contre Pierre; pour le resté, ils diffèrent autant entre eux qu'avec l'Eglise romaine; et l'on peut rester protestant, voire même pasteur protestant, en niant la vérité fondamentale du Christianisme, celle dont la confession a fait la gloire de Pierre, la divinité de Jésus-Christ!

« Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » C'est-à-dire le pouvoir d'ouvrir les portes de l'Eglise aux brebis dans tout l'univers, et celui de confier aux pasteurs particuliers une portion du troupeau. Pierre a reçu toutes les clefs : quand il ferme, nul, ni pasteur ni brebis ne saurait ouvrir.

« Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux. » C'est le pouvoir de commander et de défendre, de lier et de délier les consciences. Jésus n'excepte rien, il ne restreint cette juridiction à aucun lieu. Pierre lie et délie dans l'Eglise entière; ses frères, seulement dans la portion du troupeau qu'il leur confie.

## IV



LAIREMENT enseignée dans ce peu de paroles du divin Maître, la primauté de Pierre et de ses successeurs est encore insinuée dans une foule d'autres passages de l'Évangile et des autres livres du nouveau Testament.

Les trois premiers Évangiles et le livre des Actes qui, dans l'énumération des apôtres, ne gardent aucun ordre certain, s'accordent pourtant à nommer Pierre le premier. Lors de la pêche miraculeuse, qui fut évidemment symbolique et figura la fécondité des futurs travaux des apôtres, Jésus, pour prêcher, monte dans une barque, qui était celle de Pierre, remarque saint Luc. C'est à Pierre qu'il ordonne d'avancer en haute mer et de jeter le filet; c'est Pierre à son tour qui appelle à son aide les fils de Zébédée, et les invite à recevoir dans leur barque une partie des poissons dont la multitude rompt son filet.<sup>1</sup> Au moyen d'un miracle, Jésus se procure de quoi solder pour lui-même et pour Pierre seulement, les deux dragmes dues au temple.<sup>2</sup> Avec lui encore il partage la gloire de marcher sur les flots d'une mer agitée par la tempête.<sup>3</sup> Quand Jésus se voit abandonné par plusieurs de ses disciples ébranlés dans leur foi par son sermon sur l'Eucharistie, et qu'il demande aux Douze : - Et vous, voulez-vous aussi me quitter? - c'est Pierre qui prend, comme à Césarée, la parole au nom de tous et qui répond : - Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de vie et nous croyons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.<sup>4</sup> -

Après la résurrection du Sauveur, Pierre court au sépulcre avec Jean, dans l'intention de vérifier le fait; plus jeune et plus agile, Jean arrive le premier; mais il s'arrête au seuil du tombeau, jusqu'à ce que Pierre étant arrivé, y pénètre, constate à loisir que le corps du Seigneur n'y est plus, que sa parure funèbre seule y est restée, les bandelettes pliées d'un côté, le suaire de l'autre; alors seulement, et quand Pierre est sorti, le disciple bien-aimé - entre à son tour, et il voit, et il croit.<sup>5</sup> - L'ange qui garde le glorieux sépulcre ordonne aux saintes femmes de dire aux disciples *et à Pierre*, c'est-à-dire à Pierre surtout, que Jésus est ressuscité.<sup>6</sup> Avant tous les autres apôtres, Pierre est favorisé de l'apparition du Sauveur : - Le Seigneur est ressuscité, disaient les onze aux disciples d'Emmaüs, et il s'est montré à Simon.<sup>7</sup> - Et saint Paul atteste la même chose.<sup>8</sup> Il convenait, en effet, que celui à qui il avait été donné de confesser le premier la divinité

(1) Luc. 5. 3. sqq.

(2) Matth. 17. 23. sqq.

(3) Matth. 14. 28. sq.

(4) Joan. 6. 69. sq.

(5) Joan. 20. 3. sqq.

(6) Marc. 16. 7.

(7) Luc. 24. 34.

(8) I Cor. 15. 4. sqq.

du Fils de l'homme, fût le premier aussi à connaître clairement sa résurrection. C'est à Pierre que, sur le point de quitter son troupeau bien-aimé, Jésus en confie la garde, en lui disant à trois reprises : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?... pais mes agneaux ; » et en retour de ses soins il lui promet la gloire de mourir de la même mort que lui : « Suis-moi.<sup>1</sup> »

C'est Pierre qui rompt le solennel silence et la prière du cénacle, pour proposer à l'auguste assemblée l'élection, en remplacement du traître, d'un douzième témoin de la résurrection du Seigneur.<sup>2</sup> C'est Pierre qui, le premier, prêche le nom de Jésus aux Israélites accourus à Jérusalem de toutes les régions de la terre.<sup>3</sup> C'est lui qui, bientôt après, attire encore l'attention du peuple par un premier miracle opéré au portique du temple.<sup>4</sup>

C'est Pierre qui confesse le premier la foi devant le Sanhédrin, et oppose le sublime : *Non possumus*, « Nous ne pouvons nous taire, » à la défense que les chefs du peuple intiment aux apôtres de parler encore en public de leur Maître.<sup>5</sup> C'est Pierre qui propose l'élection et l'ordination des sept premiers diacres.<sup>6</sup> C'est Pierre qui est chargé par le Saint-Esprit d'ouvrir aux Gentils les portes de l'Eglise, et apprend dans une vision mystérieuse l'abrogation de la loi mosaïque, et la destruction de cette barrière qui séparait les nations du peuple choisi.<sup>7</sup> C'est lui dont la parole vengeresse frappe de mort les deux premiers hypocrites, et vone à l'anathème le premier croyant qui ose tenter le trafic sacrilège des dons du Saint-Esprit.<sup>8</sup>

Instruit directement par Jésus-Christ de toute l'économie de la religion, Paul fait le voyage de Jérusalem pour rendre ses hommages à Pierre ; il demeure quinze jours auprès de lui.<sup>9</sup> Plus tard, à l'occasion de la dispute soulevée par les judaïsants touchant les observances de la loi ancienne, il retourne dans la même ville, pour soumettre aux apôtres ses révélations à cet égard ;<sup>10</sup> dans l'assemblée convoquée pour décider cette grave question, c'est Pierre qui le premier prend la parole, et décide qu'il ne faut pas imposer aux gentils convertis le joug d'observances devenues inutiles.<sup>11</sup>

Dans son livre des Actes, jusqu'au moment où il commence à raconter les voyages de son maître l'apôtre des gentils, saint Luc ne donne guères en détail que ce qui concerne Pierre : il rapporte ses sermons, raconte les guérisons miraculeuses et les résurrections qu'il opère, et nous apprend que sa seule ombre chassait les maladies ; et lorsque Pierre est jeté en prison par Hérode, il nous montre l'Eglise entière se livrant à une prière non interrompue, pour obtenir de Dieu sa délivrance.<sup>12</sup>

(1) Joan. 21. 15. sqq.

(2) Act. 1. 13. sqq.

(3) Act. 2. 14. sqq.

(4) Act. 3. 1. sqq.

(5) Act. 4. 8. sqq.

(6) Act. 6. 1. sqq.

(7) Act. 10. 1. sqq.

(8) Act. 5. 1. sqq. — 8. 18. sqq.

(9) Gal. 1. 18.

(10) Gal. 2. 1. sqq.

(11) Act. 15. 7.

(12) Act. 12. 5.

Nous pouvons donc appliquer à Pierre le mot du Docteur des Gentils touchant Jésus-Christ, et dire qu'il tient en toutes choses, et entre tous le premier rang : *In omnibus primatum tenens* ;<sup>1</sup> que toute plénitude d'honneur et de pouvoir réside en lui : *In ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare*.<sup>2</sup>

## Chapitre Vingt-Troisième.

*Divinité de Jésus-Christ affirmée par lui-même, — par les apôtres formés à son école. — Citations de saint Jean et de saint Paul. — Conclusion.*

### I



Simon, fils de Jean, fut constitué Prince des apôtres et Pierre fondamentale de l'Eglise, pour avoir confessé le premier la vérité qui est elle-même le fondement de toute notre sainte religion, la divinité de Jésus. En effet, si Jésus de Nazareth n'eût été qu'un homme, quelque saint qu'on le suppose, il n'eût pu servir de Médiateur entre Dieu et le genre humain souillé et déchu de ses destinées surnaturelles ; bien loin de nous racheter, il eût eu besoin lui-même de rédemption. Et puis enfin, il n'aurait rien de commun avec ce Sauveur tant de fois promis aux patriarches, et dont, nous l'avons vu, tout l'ancien Testament proclame la divinité.

Nous croyons utile de réunir ici, non pas toutes les preuves de ce dogme, mais seulement quelques-uns des passages du nouveau Testament, où il se trouve le plus clairement affirmé. En le faisant, nous n'avons pas en vue ceux qui font profession de n'y plus croire : ils ne nous liront point. Quant à nos pieux lecteurs, il est bien vrai qu'il n'est pas nécessaire qu'on leur démontre ce point capital de leur foi. Néanmoins, dit le poète :

- Celui que la grandeur remplit de son ivresse,
- Relit avec plaisir ses titres de noblesse :
- Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur
- Les preuves de sa foi, titres de sa grandeur.
- Doux trésor qui, d'une âme à ses biens attentive,
- Rend l'amour plus ardent, l'espérance plus vive.

Et d'ailleurs, qui de nous ne connaît parfois de ces moments pénibles où la foi, comme assoupie, a besoin, pour pouvoir opérer ses œuvres, d'être réveillée par un surcroît de lumière ?

(1) Col. 1. 18.

(2) Ibid. 19.



## II

**S**i quelqu'un a droit à notre croyance touchant la question de la divinité de Jésus-Christ, c'est assurément Jésus-Christ lui-même. Car nul, mieux que lui, ne savait qui il était; et d'autre part, son caractère, l'adorable sainteté de sa vie, ses miracles si nombreux, si éclatants, si bien attestés; tant de prophéties faites par lui et exactement accomplies, en dépit de leur invraisemblance, de leur apparente absurdité, mettent sa parole à l'abri de tout soupçon de mensonge. C'est là en effet une accusation qu'aucun penseur sérieux ne lui a jetée à la face; et si quelques écrivains, tout en exprimant leur admiration pour ses œuvres, ont essayé de faire planer le doute sur la sincérité de ses paroles, ils ont donné eux-mêmes tant de preuves d'impardonnable légèreté et de mauvaise foi sans vergogne, que nous nous croyons dispensé d'entrer en lice avec eux.

Eh bien! Jésus de Nazareth, fils de Marie, a-t-il dit qu'il était le Fils de Dieu dans le sens propre et naturel du mot?

Il l'a dit; et ouvrant le chemin à ses martyrs, il l'a dit en prévoyant que son affirmation le mènerait à la croix.

Encore enfant, comme sa Mère se plaignait doucement qu'il l'eût quittée, elle et son père, c'est-à-dire Joseph, il répondait déjà : « Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des intérêts de mon Père? <sup>1</sup> - Il est venu nous - donner le pouvoir de devenir les fils de Dieu; <sup>2</sup> » et néanmoins il s'appelait lui-même le Fils unique de Dieu, c'est-à-dire le Fils d'une façon qui lui est propre : non par grâce, comme nous, mais par nature; non par adoption, mais par génération. « Dieu, disait-il à Nicodème, a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. <sup>3</sup> » Et à un aveugle guéri par lui : « Crois-tu au Fils unique de Dieu? » — « Et qui est-il, Seigneur? » — « Tu l'as vu, c'est celui qui te parle. <sup>4</sup> » Afin de nous faire mesurer la profondeur de ses abaissements volontaires en notre faveur, il aimait à en rapprocher les deux termes dans une même et lumineuse affirmation : « Nul n'est monté au ciel, si ce n'est Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel. <sup>5</sup> » — « Que sera-ce, quand vous verrez le Fils de l'homme remonter où il était auparavant? <sup>6</sup> » — « Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde; je quitte le monde et je retourne au Père. <sup>7</sup> »

Les pharisiens le pressant un jour de questions captieuses, il

(1) Luc. 2. 49.

(2) Joan. 1. 12.

(3) Joan. 3. 16.

(4) Joan. 9. 35. sqq.

(5) Joan. 3. 13.

(6) Joan. 6. 63.

(7) Joan. 16. 28.

leur demanda à son tour : « De qui le Christ est-il fils ? » — « De David, » répondirent-ils. — « Comment donc David, inspiré par l'Esprit de Dieu, l'appelle-t-il son Seigneur en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse servir vos ennemis d'escabeau à vos pieds. Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ?<sup>1</sup> » La réponse, qu'ils ne purent trouver, était que le Christ, fils de David selon la chair, était Seigneur de David et de l'univers par sa divinité. Or, ce Christ, fils et Seigneur de David, Jésus a dit que c'était lui-même; il l'a dit à la Samaritaine : « Ce Christ que vous attendez, je le suis, moi qui vous parle; »<sup>2</sup> il l'a dit à ses disciples; il a loué et récompensé Simon pour l'avoir confessé; il a déclaré que la connaissance de cette vérité ouvre aux hommes la porte de la vie éternelle;<sup>3</sup> et enfin, interrogé solennellement et au nom de Dieu par le grand prêtre s'il était le Christ, le Fils du Dieu vivant, il a répondu : « Je le suis. »<sup>4</sup>

Tout en s'appelant, avec une prédilection marquée, Fils de l'homme, c'est-à-dire né d'une femme et d'une fille d'Abraham, Jésus a dit qu'il était avant Abraham : « En vérité, en vérité, avant qu'Abraham fût fait, je suis. »<sup>5</sup> Non content de se dire Fils unique de Dieu, il se dit clairement son égal : saint Jean l'a remarqué.<sup>6</sup> De même, dit-il, que mon Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même.<sup>7</sup> Avoir la vie en soi-même, c'est ne dépendre d'aucun autre quant à l'existence, c'est donc être éternel, c'est être CELUI QUI EST. Aussi disait-il aux Juifs : « Si vous ne croyez que JE SUIS, vous mourrez dans vos péchés. »<sup>8</sup> Et cet être absolu, bien qu'il le tienne de son Père, cependant il ne dépend pas de son Père, il ne lui est pas inférieur quant à l'essence divine, parce que, comme il l'a encore déclaré à ses disciples et à ses ennemis, cette essence n'est pas seulement semblable à celle du Père, mais elle est la même : « Qui me voit, voit mon Père; »<sup>9</sup> — Moi et mon Père, nous sommes un même Etre.<sup>10</sup> Et quoique ces dernières paroles lui eussent attiré de la part des Juifs des accusations de blasphème et des menaces de mort, il ne les a ni retirées, ni expliquées dans un sens détourné.

## III



Le lecteur n'a pas oublié l'éclatant témoignage rendu par le saint Précurseur à Jésus, qu'il disait descendu du ciel, plus ancien que lui, bien que né ici-bas plusieurs mois après lui; Fils unique de Dieu, etc. Nous n'y

(1) Matth. 22. 42.

(2) Joan. 4. 26.

(3) Joan. 17. 3.

(4) Marc. 14. 62.

(5) Joan. 8. 58.

(6) Joan. 5. 18.

(7) Joan. 5. 26.

(8) Joan. 8. 24.

(9) Joan. 14. 9.

(10) Joan. 10. 30.

reviendrons pas. Notons seulement que, lorsque saint Jean-Baptiste parlait ainsi, il n'avait rien entendu des enseignements du Sauveur, et n'avait fait jusque-là que l'entrevoir en présence de la foule accourue à son baptême.

Quant aux apôtres, nous devons croire qu'ils nous ont transmis exactement sur la personnalité de leur divin Maître, ce qu'ils en avaient appris à son école. Nous ne citerons que saint Jean et saint Paul.

Chacun sait que le disciple bien-aimé a composé son Evangile dans son extrême vieillesse, et uniquement en vue de venger la divinité de Jésus-Christ, combattue à cette époque par Ebion, Cérinthe et les gnostiques. Aussi, laissant de côté tous les faits et enseignements déjà rapportés par les trois premiers historiens du Sauveur, il se borne aux événements et aux discours qui mettent dans un jour plus éclatant la suprême grandeur de Celui qui l'avait si tendrement aimé. Quand ce livre, le plus sublime, le plus profond de tous les livres saints fut achevé, il l'envoya aux Eglises d'Asie, avec une lettre qui en est comme la préface et l'introduction. Or, voici ce que nous lisons dans cette Epître :

- Nous vous annonçons ce qui était au commencement, ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons remarqué, et que nos mains ont touché, concernant le Verbe de vie.

- Car la Vie s'est manifestée, et nous l'avons vue, et nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons la Vie éternelle qui était dans le sein du Père et qui nous est apparue.<sup>1</sup> -

Dans un autre endroit de la même Epître, il donne le nom de Dieu à celui qui est mort pour nous :

- Nous avons connu la charité de Dieu en ce qu'il a donné sa vie pour nous.<sup>2</sup> -

Quant à l'Evangile du même apôtre, il n'est, comme nous l'avons dit, qu'un enchaînement de faits et de paroles qui établissent la divinité du Fils de Marie. Qu'il nous suffise d'en rappeler les premiers versets que l'Eglise récite chaque jour à la fin de son sacrifice :

- Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, ET LE VERBE ÉTAIT DIEU....

- Il était au commencement en Dieu.

- Toutes choses furent faites par lui; et sans lui, aucune des choses qui ont été faites, ne fut faite....

- Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous; et nous avons vu sa gloire, la gloire qui lui est propre, comme au seul engendré du Père.<sup>3</sup> -

(1) I Joan. 1. 1. sq.

(2) I Joan. 3. 16.

(3) Joan. 1. 1. sqq.

## IV



HISTOIRE de saint Paul est assez connue. Il n'avait pas vu le Christ dans la chair; pharisien zélé, il n'avait eu de relations avec les disciples que pour les persécuter avec une sorte de fureur. Converti tout à coup et d'une manière admirable aux portes de Damas, il fut instruit par Jésus-Christ lui-même de tout ce qui concerne sa personne adorable et ses mystères, et se mit, aussitôt que baptisé, à prêcher dans la synagogue de Damas, celui que jusque-là il avait blasphémé et persécuté. Il affirme que ni Pierre ni Jean ne lui ont rien appris. Sa doctrine est donc comme la contre-épreuve de celle des autres apôtres. Or, voici ce qu'il écrivait aux Hébreux touchant la personne du divin Maître :

« Dieu ayant parlé à nos pères en divers temps et de diverses manières par les prophètes, vient enfin de nous parler en ces derniers jours par son propre Fils,

» Qu'il a constitué héritier de toutes choses et par qui aussi il a créé les siècles.

» Etant la splendeur de la gloire de Dieu et la parfaite image de sa substance, et soutenant toutes choses par sa parole puissante, après nous avoir purifiés de nos péchés, il est assis au plus haut des cieux à la droite de la divine Majesté.

» Aussi élevé au-dessus des anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.

» Car auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils : c'est moi qui aujourd'hui vous ai engendré. Et encore : Je serai son père et il sera mon fils ?

» Et quand ensuite il introduit son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent.

» Aussi l'Écriture dit des anges : Dieu fait des esprits ses messagers, et des flammes ardentes il fait ses ministres.

» Mais elle dit au Fils : Votre trône, ô Dieu, sera debout au siècle du siècle; et votre sceptre est un sceptre de justice....

» Et ailleurs : C'est vous, Seigneur, qui à l'origine avez fondé la terre; et les cieux sont l'ouvrage de vos mains.

» Ils périront, mais vous demeurerez; ils vieilliront tous comme un vêtement,

» Et vous les changerez comme un manteau, et ils seront changés; mais vous êtes toujours le même, et vos années ne finiront point.

» Enfin, à quel ange Dieu a-t-il jamais dit : Asseyez-vous à ma droite en attendant que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied?<sup>1</sup> »

(1) Heb. 1. 1. sqq.

Dans son épître aux Romains, le même apôtre dit en parlant des Juifs : « C'est d'eux qu'est né selon la chair le Christ, qui est le Dieu béni dans les siècles.<sup>1</sup> »

Il écrit aux Philippiens :

« Prenez les sentiments du Christ Jésus qui, ayant la nature divine, n'a pas cru se rendre coupable de rapine en s'égalant à Dieu ; mais qui s'est anéanti en prenant la nature de serviteur.<sup>2</sup> »

Ce passage semble faire allusion à ce que, comme nous l'avons vu plus haut, Jésus n'avait pas protesté lorsque les Juifs lui avaient reproché de se faire Dieu.

Enfin, dans ses adieux à l'Eglise d'Ephèse, l'apôtre des nations disait aux évêques : « L'Esprit-Saint vous a fait évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu, laquelle Il a achetée de son sang.<sup>3</sup> »

Ainsi, Jésus, Fils de Marie, Celui dont il avait été l'intime ami, sur la poitrine de qui il avait reposé sa bienheureuse tête, Jean l'appelle le Verbe de Dieu, il l'appelle Dieu ; saint Paul l'appelle Fils de Dieu, Créateur du monde qu'il continue de conserver par sa puissante parole, il lui attribue la nature divine, il l'appelle Dieu : quoi de plus clair ?

## V

**N**ous pourrions multiplier ces citations ; c'en est assez pour démontrer que Jésus s'est dit Fils de Dieu, et l'égal de son Père, et qu'il l'a ainsi enseigné à ses disciples. Or, nous le demandons à nos lecteurs : quel homme raisonnable eût osé prendre sur lui un tel rôle ? Et l'eût-il osé, comment eût-il pu le soutenir jusqu'à la fin, sans se démentir jamais ? C'est ce que Jésus a fait, et il a pu dire à ceux qui refusaient de croire en lui : « Si vous n'en croyez pas mes paroles, croyez-en du moins mes œuvres ; elles rendent témoignage de moi.<sup>4</sup> »

Mais ses miracles ne fussent-ils pas là, nous pourrions encore, aux incrédules de nos jours, poser ce dilemme : Ou bien Jésus se croyait Dieu, comme il le disait, et alors nous devons le croire aussi, à moins de faire un insensé de celui en qui les rationalistes eux-mêmes reconnaissent le plus puissant et le plus beau génie qui ait honoré l'humanité ; — ou bien il ne le croyait pas : et dans ce cas, le prodige incomparable de la transformation du genre humain, l'extirpation de l'idolâtrie, de la polygamie et de l'esclavage ; le remplacement des vices les plus abjects par des vertus dignes des anges ; tout cela, en dépit de cette loi fatale des choses humaines, qui veut qu'une fois com-

(1) Rom. 9. 5.

(3) Act. 20. 28.

(2) Phil. 2. 5. sqq.

(4) Joan. 10. 25.

mencée, la dégradation, la dégénérescence, la corruption aillent toujours en empirant; et pour tout dire en un mot, la grande merveille du Christianisme, fondé sans aucun des moyens auxquels recoururent toujours ceux qui fondèrent quelque chose ici-bas, et maintenu malgré les efforts désespérés des puissances de la terre et de l'enfer, le Christianisme, disons-nous, ne reposerait que sur la plus insigne, la plus sacrilège fourberie qui fut jamais.

O Jésus! faut-il que nous descendions à ces ineptes suppositions pour imposer silence aux blasphèmes d'hommes qui jouissent du fruit de vos labeurs! Pour nous, ô Jésus! nous croyons avec votre ami à l'amour que votre Père nous a témoigné en nous donnant pour Rédempteur son Fils unique;<sup>1</sup> et avec Pierre, nous confessons à la face de la terre et du ciel que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant!

## Chapitre Vingt-Quatrième.

*Places qu'occupent les Sacrements dans l'œuvre de Jésus-Christ. — Nature et effets du Baptême, de la Confirmation, de la Pénitence, de l'Ordre, du Mariage, de l'Extrême-Onction.*

### I



APRÈS avoir parlé si amplement de la fondation de l'Eglise par Jésus-Christ, de l'éducation de ses apôtres et des instructions qu'il leur donne pour la rénovation du monde par des idées saines sur Dieu, sur la fin de l'homme et sur les vertus qui le conduisent à cette fin; nous couronnerons cette partie de notre ouvrage par quelques pages sur l'institution, la nature et les effets des sacrements, lesquels sont, selon la parole d'Isaïe, les sources ouvertes par le Sauveur, sources dont les eaux salutaires nous purifient de nos souillures, éteignent dans nos cœurs les flammes de la convoitise, et y font fleurir les vertus. Car, si l'homme avait besoin d'être éclairé, instruit, il avait plus besoin encore d'être redressé et fortifié; s'il était blessé dans son intelligence par le péché originel et par une longue habitude des préjugés que les fausses religions et les passions y avaient amassés, il était blessé bien plus grièvement encore dans sa volonté.

(1) I Joan. 4. 16.

Assez facilement le païen eût admis la croyance à un seul Dieu, juste, saint, rémunérateur, plein de bonté envers l'homme, si, comme Luther essaya plus tard de le persuader aux chrétiens, c'eût été assez, pour lui plaire, de croire ces vérités. Mais, Jésus ne l'eût-il pas fait, le seul bon sens eût conclu de ces grands dogmes à des devoirs sévères, à la nécessité de pratiquer la chasteté, la justice, le pardon des injures, les œuvres de charité et de pénitence. Et voilà à quoi l'homme déchu ne savait se résoudre; et c'était même afin de se mettre à l'aise sous ce rapport, qu'il s'était forgé des divinités sur le modèle des plus honteuses inclinations de son cœur, et qui étaient sensées honorées par tous les crimes et toutes les turpitudes. Jésus-Christ, au contraire, nous commandait tout d'abord de nous réformer à l'image de Dieu, qu'il nous donnait pour Père : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Il s'obligeait par là même à nous donner le moyen d'atteindre à ce sublime idéal, en nous communiquant l'amour efficace du bien et le courage de la vertu. C'est ce qu'il fait au moyen des Sacraments qui, nous rendant participants de la nature divine, par la grâce qu'ils produisent en nous, nous font aimer, désirer et pouvoir ce que Dieu lui-même aime et fait.

## II



DÉJA nous avons parlé du Baptême. C'est un bain régénérateur<sup>1</sup> qui purifie l'homme de la tache contractée dans sa génération; c'est un mystère d'adoption<sup>2</sup> qui, de l'enfant d'Adam fait l'enfant de Dieu.<sup>3</sup> non seulement parce que Dieu prend des sentiments de père envers lui,<sup>4</sup> et le rend son héritier,<sup>5</sup> mais encore parce que l'homme lui-même y reçoit du Saint-Esprit qui vient habiter en lui, des sentiments filiaux envers Dieu,<sup>6</sup> spécialement une confiance sans bornes<sup>7</sup> et un amour plein de révérence.<sup>8</sup> C'est un crucifiement<sup>9</sup> et un ensevelissement du vieil homme dans la mort du Christ,<sup>10</sup> une résurrection mystique,<sup>11</sup> un passage de la mort du péché à la vie de la grâce.<sup>12</sup> L'homme y est comme greffé sur la vraie Vigne qui est Jésus-Christ, et entre en participation de sa vie divine;<sup>13</sup> il y reçoit la sublime faculté de croire, d'espérer en Dieu et de l'aimer; il y contracte l'obligation et y puise la force de résister aux penchants éveillés en lui par la faute de l'Adam ancien, et de conformer dorénavant ses mœurs à celles de l'Adam nouveau.<sup>14</sup>

(1) Tit. 3. 5.

(4) Heb. 12. 7.

(7) Heb. 12. *passim*.

(10) Col. 2. 12.

(13) Joan. 15. 5.

(2) Rom. 8. 15.

(5) Rom. 8. 17.

(8) Ibid. 28.

(11) Col. 3. 1.

(14) Rom. 6. 12. — 14.

(3) Ibid. 16.

(6) Gal. 4. 6.

(9) Rom. 6. 6.

(12) Rom. 6. 11.

Le Sauveur nous a révélé la nature, les effets et la nécessité de ce merveilleux sacrement, quand il a dit à Nicodème : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.<sup>1</sup> - Il l'a promulgué solennellement après sa résurrection, en disant aux apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.<sup>2</sup>

## III



LA Confirmation, comme son nom l'indique, est le perfectionnement en nous de ce que le Baptême y a commencé : au sortir du Baptême, nous sommes comme des enfants nouveau-nés;<sup>3</sup> la Confirmation fait arriver notre âme à la virilité et à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ.<sup>4</sup> Ce progrès de notre renouvellement intérieur est l'ouvrage du Saint-Esprit qui, à la vérité, nous est donné dans tous les sacrements, mais plus spécialement et plus abondamment dans celui-ci.<sup>5</sup> Pour nous faire mieux comprendre les effets de ce don admirable, l'Esprit-Saint est comparé, dans les saints Evangiles, tantôt à une eau, tantôt à un feu, tantôt à une huile et tantôt à une lumière.

L'Esprit-Saint est une Eau qui nous désaltère et apaise en nous la soif des jouissances sensibles, laquelle est la cause de la plupart de nos péchés. « Quiconque boira de l'eau de ce puits, aura encore soif, disait Jésus à la Samaritaine; mais si quelqu'un boit de l'eau que je lui donnerai, il n'aura plus jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle.<sup>6</sup> » Selon saint Jean, c'était l'Esprit divin qu'il promettait aux Juifs, alors qu'il s'écriait dans le temple : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive....<sup>7</sup> »

L'Esprit-Saint est un Feu spirituel, selon cette parole de Jean-Baptiste : « Moi je vous baptise dans l'eau; mais après moi vient un plus puissant que moi;... il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu.<sup>8</sup> » Et nous savons qu'il est descendu sur les apôtres sous l'apparence sensible d'un feu matériel. Le feu purifie plus profondément que l'eau; en échauffant, il accélère les mouvements vitaux; il consume tout ce que l'on livre à son activité et le change en sa propre substance. « Celui, a dit saint Paul, qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui.<sup>9</sup> »

L'Esprit-Saint est une Huile ou une Onction. « Vous avez en

(1) Joan. 3. 5.

(2) Matth. 28. 19.

(3) I Pet. 2. 2.

(4) Eph. 4. 13.

(5) Act. 19. 2. sqq.

(6) Joan. 4. 13. sqq.

(7) Joan. 7. 37.

(8) Matth. 3. 11.

(9) I Cor. 6. 17.



vous l'Onction que vous a donnée celui qui est saint,<sup>1</sup> - écrit l'apôtre bien-aimé. L'huile fortifie les membres de l'athlète qui se prépare à la lutte : - Demeurez à Jérusalem, avait dit Jésus à ses disciples, au moment de monter au ciel ; demeurez à Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.<sup>2</sup> - L'Esprit-Saint nous fortifie contre la crainte des hommes, contre les assauts de la chair et des démons : - Dieu, dit l'apôtre, nous a confirmés et nous a oints et nous a donné le gage de son Esprit.<sup>3</sup> »

L'Esprit-Saint est une Lumière ou un Maître intérieur qui nous fait voir les choses sous leur vrai jour, et nous aide à pénétrer les plus profonds mystères de la religion.<sup>4</sup> Sans lui, la parole de Dieu est un son qui frappe en vain nos oreilles. Jésus-Christ disait à ses disciples la veille de sa mort : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas maintenant en état de les porter ; mais quand sera venu cet Esprit de vérité, il vous enseignera (et selon le texte grec, il vous conduira comme par la main dans) toute vérité.<sup>5</sup> »

L'Esprit-Saint est un Signe sacré qui distingue l'enfant de Dieu de l'enfant des hommes, l'homme spirituel de l'homme animal ;<sup>6</sup> un gage que Dieu nous donne du céleste royaume qu'il nous a promis : « Vous avez été marqués du signe de l'Esprit-Saint de promission, lequel est le gage de notre héritage.<sup>7</sup> »

Enfin et surtout l'Esprit-Saint est Charité, car il est l'amour réciproque et substantiel du Père et du Fils : c'est sa présence en nous qui nous rend capables de nous dévouer, de nous sacrifier au bon plaisir de Dieu et au bien du dernier de nos frères.<sup>8</sup> Il est un Lien de paix et d'ordre : c'est lui qui, pénétrant tous les membres de l'Eglise, les anime d'une seule et même vie, les unit étroitement entre eux, et en fait un seul corps qui est celui de Jésus-Christ.<sup>9</sup>

On pourrait ici faire une question : Si tels sont les effets du sacrement de Confirmation, pourquoi la plupart des chrétiens de nos jours sont-ils si attachés aux biens de la terre et aux plaisirs des sens, si stupides pour les choses spirituelles, si lâches en présence des moqueries des incrédules, si insensibles aux souffrances de leurs frères, si froids à l'égard de Dieu ? C'est qu'ils résistent au Saint-Esprit<sup>10</sup> et qu'ils négligent de le prier. Cet Esprit divin nous rend possible la pratique des vertus chrétiennes, il ne nous nécessite pas à les pratiquer. C'est surtout qu'ils « outragent l'Esprit de grâce.<sup>11</sup> » et qu'ils le chassent de leur cœur par le péché mortel. Car l'Esprit d'adoption « n'habite pas dans une âme esclave du péché.<sup>12</sup> » Or, privé de la présence

(1) 1 Joan. 2. 20.

(2) Luc. 24. 49.

(3) II Cor. 1. 21. sq.

(4) I Cor. 2. 10.

(5) Joan. 16. 12. sq.

(6) I Cor. 2. 12. 14.

(7) Eph. 1. 13. sq.

(8) Gal. 5 *passim*.

(9) Eph. 4. 3. 4. 16.

(10) Act. 7. 51.

(11) Heb. 10. 29.

(12) Sap. 1. 4.

de cet Hôte céleste, l'homme « n'est plus que chair; <sup>1</sup> » « il ne goûte plus que les choses de la chair; <sup>2</sup> » le don de prudence qui le portait autrefois à prendre les moyens les plus propres à le conduire à sa fin sublime, est remplacé par « la prudence de la chair, qui est une prudence de mort; <sup>3</sup> » la céleste Sagesse qui lui faisait comprendre et goûter les choses divines, cette sagesse « qui fait ses délices de la chasteté, qui est pacifique, modeste, obéissante, amie du bien, pleine de charité et de patience envers le prochain, féconde en bonnes œuvres et ennemie de toute feinte, <sup>4</sup> » cette sagesse fait place dans le pécheur à la sagesse de la chair, sagesse « terrestre, animale, diabolique, <sup>5</sup> ennemie de Dieu, et qui n'est ni ne saurait être soumise à la loi divine. <sup>6</sup> » En un mot, abandonné par l'Esprit-Saint, l'homme n'a plus du chrétien que le nom, « il n'appartient plus à Jésus-Christ, <sup>7</sup> » n'en reçoit plus les saintes influences; il est « vendu comme esclave à la convoitise et au péché; <sup>8</sup> » et au lieu de nous étonner des désordres où il tombe, nous devrions bien plutôt nous étonner qu'il ne tombe pas plus bas encore.

Le sacrement de Confirmation se confère par l'imposition des mains de l'évêque, à laquelle la pratique universelle de l'Eglise prouve qu'il faut ajouter l'onction du saint chrême. Saint Pierre et saint Jean s'étant rendus chez les Samaritains convertis et baptisés par le diacre Philippe, « leur imposèrent les mains, dit saint Luc, et ils reçurent le Saint-Esprit. <sup>9</sup> »

## IV



Le sacrement de Pénitence remet les péchés commis après le Baptême. Le Sauveur eût pu certes ôter tout espoir de pardon à tous ceux qui, pour parler comme saint Paul « ont été illuminés, qui ont goûté le don céleste et ont été rendus participants du Saint-Esprit, » c'est-à-dire ont reçu le Baptême, l'Eucharistie et la Confirmation « et qui sont retombés. <sup>10</sup> » Mais, revêtu d'une chair semblable à la nôtre et ayant été tenté, mis à l'épreuve, il compatit à nos faiblesses; <sup>11</sup> et il oblige ses remplaçants de remettre les péchés à tous ceux qui, sincèrement repentants, leur en font l'humble aveu. La nécessité de l'aveu est rendue palpable par les paroles de l'institution de ce sacrement. En disant à ses prêtres : « Les

(1) Gen. 6. 3.

(2) Rom. 8. 5.

(3) Ibid. 6.

(4) Jac. 3. 17.

(5) Ibid. 15.

(6) Rom. 8. 7.

(7) Rom. 8. 9.

(8) Rom. 7. 14.

(9) Act. 8. 17. « Car jusque-là, ajoute saint Luc, aucun d'eux ne l'avait reçu; mais ils étaient seulement baptisés. » Et les protestants, qui ne croient qu'à la Bible, nient le sacrement de Confirmation, en le confondant avec le Baptême.

(10) Heb. 6. 4. sqq.

(11) Heb. 2. 17. sq.

péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez, - Jésus-Christ les a établis juges de la conscience du pénitent, et a obligé par là-même celui-ci à la dévoiler au confesseur. Au reste, rien n'est plus dans la nature des choses : tous les hommes ont toujours cru qu'une faute avouée et détestée doit se pardonner facilement. Saint Jean a dit : - Si nous confessons nos péchés, Dieu, qui est fidèle à sa parole, nous les remettra.<sup>1</sup> - C'est pourquoi, en vue de toucher la miséricorde divine en faveur d'Israël, Daniel confessait ses péchés et les péchés de son peuple.<sup>2</sup> - Je vous ai déclaré mon péché, disait le prophète-roi, et je ne vous ai pas caché mon iniquité ; j'ai dit : Je confesserai à ma confusion mon injustice au Seigneur ; et vous m'avez remis la tache de mon péché.<sup>3</sup> - Ce fut en effet après avoir fait l'aveu de son crime, qu'il mérita de s'entendre dire par la bouche du prophète Nathan : - Dieu vous a ôté votre péché, vous ne mourrez point.<sup>4</sup> -

## V

**J**ÉSUS-CHRIST a pourvu à la perpétuité du sacerdoce par le sacrement de l'Ordre, au moyen duquel il communie à l'homme les pouvoirs qu'il tient lui-même de son Père, comme Prêtre et Pontife suprême de la loi nouvelle. Il l'a institué quand il a dit aux apôtres, après avoir pour la première fois consacré son corps et son sang : - Faites ceci en mémoire de moi ;<sup>5</sup> - il les a faits prêtres quand, soufflant sur eux, il leur a dit : - Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.<sup>6</sup> - L'évêque seul a le pouvoir de conférer ce sacrement par l'imposition de ses mains. - Nous voyons les apôtres imposer les mains à Paul et à Barnabé pendant les saints mystères, avant de les envoyer prêcher l'Évangile.<sup>7</sup> Saint Paul à son tour écrit à Timothée : - Je t'avertis de ressusciter la grâce qui est en toi par l'imposition de mes mains.<sup>8</sup> - Et lui recommandant de choisir avec soin ceux qu'il voulait élever à la prêtrise : - N'impose inconsidérément les mains à personne, et ne te rends point participant des péchés d'autrui.<sup>9</sup> -

Cela n'empêche pas les protestants, qui ne croient qu'à la Bible, de nier le sacrement de l'Ordre, et d'enseigner que les pouvoirs qu'il confère sont l'apanage de tout homme baptisé.

(1) I Joan. 9.

(2) Dan. 9. 20.

(3) Ps. 31. 5.

(4) II Reg. 12. 13.

(5) I Cor. 11. 24.

(6) Joan. 20. 22. sq.

(7) Act. 13. 2. sq.

(8) II Tim. 1. 6.

(9) I Tim. 5. 22.

## VI

**D**ANS les sociétés antiques, l'homme, abusant de sa supériorité et de sa force, avait réduit sa compagne à l'état d'esclave : il l'achetait à son père ;<sup>1</sup> il s'était arrogé le droit de la renvoyer sans autre motif que son caprice, de la condamner à mort pour des fautes bien légères ; presque partout la polygamie était consacrée par les lois. Non content de soustraire les deux sexes à la puissance de l'enfer, Jésus-Christ retire la femme de sa dégradation, en ramenant le mariage à son unité et à son indissolubilité originelles : « Ils ne sont pas deux, mais une seule chair.<sup>2</sup> — Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point.<sup>3</sup> — Celui qui renvoie sa femme et en épouse une autre, se rend coupable d'adultère, ainsi que celui qui épouse la femme renvoyée par son mari.<sup>4</sup> »

Ce n'est pas tout : voulant sanctifier une alliance qui est la base de la société humaine, appelée à entrer dans son Eglise, il l'élève à la dignité sacramentelle, de telle sorte que le contrat nuptial des fidèles soit nul, et leur cohabitation un pur libertinage, en dehors des conditions requises pour le sacrement. Pour cela, il veut que ce contrat soit la figure de son union avec la nature humaine ou avec l'Eglise, union si étroite, que saint Paul n'hésite pas à écrire aux Ephésiens que « nous sommes les membres de son corps, sa chair et ses os.<sup>5</sup> »

Or, l'union du Verbe divin avec notre nature est célébrée d'un bout de l'écriture à l'autre sous l'emblème d'un mariage. Déjà elle sanctifiait, avant la chute, le mariage du premier homme avec la première femme ; et c'était, selon saint Paul, ce mystère qu'Adam avait en vue quand, en recevant des mains de Dieu sa compagne récemment tirée de sa substance, il disait : « Voici la chair de ma chair et l'os de mes os ; c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, et les deux ne feront plus qu'une même chair.<sup>6</sup> » L'ancienne alliance contractée sur le mont Sinaï avec la seule nation juive, est représentée par Isaïe et par saint Paul comme le mariage de Dieu avec la Synagogue ou l'ancienne Eglise, mère des Juifs, mais mariage temporaire, qui laisse l'épouse esclave avec ses enfants, et sujette à la répudiation.<sup>7</sup> « Que signifient, demande Isaïe, ces lettres de répudiation que je vois entre les mains de votre mère ?<sup>8</sup> » La nouvelle alliance contractée par le Verbe dans son incarnation, et scellée de son sang sur le mont Calvaire, est

(1) Gen. 29 et 30. *passim*.

(2) Matth. 19. 6.

(3) Ibid.

(4) Marc. 10. 11. — Matth. 5. 32.

(5) Eph. 5. 30.

(6) Gen. 2. 23.

(7) Gal. 4. 24. sq.

(8) Is. 50. 1.

une alliance éternelle ; l'Eglise, la nouvelle Epouse, notre Mère, comme saint Paul l'appelle, est libre, et ses enfants aussi.<sup>1</sup> Le Psalmiste dans son psaume 44, Salomon dans le Cantique, et Isaïe dans les admirables chapitres qui terminent son livre, ont chanté l'épithalame de ce mariage mystique. Saint Jean-Baptiste, nous l'avons vu, donnait à Jésus le nom d'Epoux, à l'Eglise celui d'Epouse ; et Jésus lui-même se plaisait à ces douces appellations : « Pouvez-vous faire jeûner les compagnons de l'Epoux tandis qu'il est encore avec eux? »<sup>2</sup> Dans deux de ses plus fameuses paraboles, il nous dépeint le ciel sous la figure d'un banquet que Dieu donne à ses amis pour solenniser les noces de son Fils. Enfin, dans son Apocalypse, qui clôt la série des saints Livres, et rejoint la terre au ciel, le temps à l'éternité, saint Jean, s'emparant de ces gracieuses images, nous dépeint l'Eglise des élus revêtue d'une robe blanche, et parée de tous ses atours, comme une fiancée qui va à la rencontre de son époux. Il l'appelle l'Epouse de l'Agneau ; il désigne le bonheur céleste sous le nom des noces de l'Agneau, proclame heureux ceux qui y sont invités, et décrit avec complaisance les magnificences de la salle du festin. Il termine son livre par un dialogue où l'Eglise encore exilée appelle de tous ses vœux l'arrivée de l'Epoux : - L'Esprit et l'Epouse disent : Venez : et que celui qui entend, dise : Venez. Et celui qui a révélé ces choses dit : Oui, je viens sans retard. Amen, venez, Seigneur Jésus !<sup>3</sup> -

C'est de ce profond mystère que saint Paul tire la notion des devoirs réciproques des époux chrétiens. - L'homme, dit-il, est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, et elle doit être soumise à son mari, comme l'Eglise est soumise à Jésus-Christ. De son côté, l'homme doit aimer sa femme à l'exemple de Jésus-Christ, qui s'est sacrifié pour l'Eglise, afin de la sanctifier en la lavant dans le bain d'eau uni à la parole de vie, afin de la rendre glorieuse à ses yeux, exempte de toute tache, ride et autres défauts de ce genre. Ainsi les hommes doivent-ils aimer leurs femmes comme leurs propres corps ; car chacun nourrit et entretient sa chair, comme Jésus entretient l'Eglise, parce que nous sommes les membres de son corps, sa chair et ses os. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, de manière à n'être plus avec elle qu'une même chair.<sup>4</sup> - — Qu'il nous soit permis de compléter ce parallélisme et de dire : C'est pourquoi l'homme n'aura, à l'exemple de Jésus-Christ, qu'une seule épouse ; et leur union ne pourra être rompue ni par eux-mêmes, ni par aucune puissance humaine. — L'apôtre termine par cette parole célèbre, qui renferme la con-

(1) Gal. 4. 26. sq.

(2) Luc. 5. 34.

(3) Apoc. 19. — 21. — 22. *passim*.

(4) Eph. 5. 22. sqq.

clusion de tout ce qui précède : « C'est là un grand Sacrement, je dis dans le Christ et dans l'Eglise. »

La détestable tendance des politiques de nos jours à ramener le mariage à ses formes païennes d'autrefois, nous a paru justifier l'étendue que nous avons donnée à ces développements.

## VII



UN sacrement a ouvert à l'homme les portes de l'Eglise de la terre : un autre sacrement, l'Extrême ou la dernière Onction, est destiné à lui ouvrir les portes de l'Eglise du ciel. Ce sacrement fut annoncé par les onctions que, lors de leur course apostolique à travers les bourgades de la Galilée, les disciples faisaient, par ordre du divin Maître, sur les malades pour les guérir.<sup>1</sup> Il fut promulgué par saint Jacques en ces termes qui nous en révèlent les salutaires effets : « Quelqu'un d'entre vous est-il malade, qu'il fasse venir les prêtres de l'Eglise; et qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera; et s'il a quelques péchés, ils lui seront remis.<sup>2</sup> » — Par ces péchés, il faut entendre des fautes légères, ou du moins les suites funestes que laissent d'ordinaire dans l'âme les péchés graves remis par la Pénitence, c'est-à-dire la faiblesse spirituelle, la disposition à la rechute et la dette d'une peine temporelle à subir pour achever de satisfaire à la justice divine. Car Jésus-Christ n'a pu instituer deux sacrements en vue du même effet, c'est-à-dire de la remise des péchés graves commis après le Baptême.<sup>3</sup> Aussi, pour le recevoir licitement et avec fruit, il faut être en état de grâce. Il en est de même des autres sacrements, hormis celui de Baptême et celui de Pénitence.

Afin de pouvoir nier l'Extrême-Onction, les protestants rejettent l'Epître de saint Jacques, qui d'ailleurs les condamne encore en déclarant que la foi sans les œuvres est morte.

C'est avec une haute convenance que le sacrement des mourants s'administre sous forme d'onction. Les anciens se frottaient fréquemment d'huile, afin de s'assouplir et de se fortifier les membres; ils le faisaient spécialement quand ils se préparaient à l'exercice de la lutte. Or, le chrétien doit lutter à ses derniers moments contre les puissances de l'air,<sup>4</sup> comme parle l'apôtre,

(1) Marc. 6. 13.

(2) Jac. 5. 14.

(3) C'est néanmoins l'enseignement commun des théologiens, que l'Extrême-Onction remet les péchés graves à défaut de celui de Pénitence, à condition bien entendu, que le malade ait au moins l'attrition. C'est une raison de plus pour ne pas négliger de faire administrer ce sacrement de bonne heure au malade.

(4) Eph. 2. 2.

c'est-à-dire contre les esprits malins, et aussi contre les douleurs de l'agonie et les terreurs qui assaillent en face de la mort tout homme qui se souvient d'avoir péché. L'expérience prouve au reste que souvent l'Extrême-Onction soulage le corps et rend la santé au malade. Mais trop souvent elle est rendue inutile par l'incurie et surtout par la cruelle tendresse des parents du malade, lesquels, imbus d'un déplorable préjugé, n'appellent les *prêtres de l'Église* que lorsque déjà l'infirme n'a plus qu'un souffle de vie. Comme si la prière de la foi et l'onction de la miséricorde devaient lui nuire ! comme si la parole de l'Auteur de la vie pouvait tromper !

## Chapitre Vingt-Cinquième.

*L'Eucharistie. — Idée générale. — L'Eucharistie préfigurée par l'Arbre de vie, par l'Agneau pascal, par la Manne, par le Pain d'Elie. — L'Eucharistie, comme Sacrifice et comme Sacrement, annoncée par le psalmiste, par les prophètes Zacharie et Malachie. — Sans l'Eucharistie, le tableau que fait Isaïe du bonheur des enfants de la nouvelle Jérusalem, ne se vérifie pas.*

### I

**M**AIS arrivons au plus auguste des mystères de la loi de grâce, au Sacrement par excellence, à la divine Eucharistie. L'extrême importance de la matière nous oblige à y consacrer plusieurs chapitres, dont le premier roulera sur les figures et les prophéties de l'ancien Testament qui la concernent ; le second sur les préparatifs de la révélation de ce grand mystère ; et le troisième aura pour objet la révélation même.

L'Eucharistie est le centre de la religion du Christ, et ici-bas la consommation de l'œuvre magnifique de la Rédemption. C'est un essai du ciel sur la terre : aussi tient-elle de la terre et du ciel : le corps y reçoit dans les espèces du pain et du vin un aliment terrestre, tandis que l'âme s'y nourrit invisiblement de Celui qui est au ciel l'aliment des bienheureux.

Dans l'Eucharistie, Jésus est à la fois Victime, Nourriture et Compagnon de notre exil ; et, considéré sous ces trois aspects, ce sacrement était le complément nécessaire et le couronnement exigé de notre religion qui, sans lui, ne serait pas en rapport avec la nature humaine. L'homme a des sens par où les idées et les sentiments pénètrent dans l'âme ; il lui faut donc une religion qui parle, par le moyen des sens, à l'esprit et au cœur. Tel était le

principal but des sacrifices de la loi ancienne : obligé de les abolir, Jésus devait les remplacer. Or, il était la seule victime digne d'être offerte à Dieu par un Prêtre-Dieu,<sup>1</sup> et au nom des hommes élevés à la dignité de citoyens du ciel et d'enfants de Dieu.

## II

**D**E même que l'Incarnation dont elle est le renouvellement et comme le prolongement, l'Eucharistie fut préparée de longue main et annoncée dès l'origine du monde par une suite d'éclatantes figures et d'admirables prophéties.

Au nombre des arbres qui embellissaient le séjour enchanté de l'homme récemment créé, était l'ARBRE DE VIE, dont le fruit devait prolonger indéfiniment ses jours, et l'affranchir des effets de cette loi qui veut que tout ce qui naît, vieillisse et meure. Devenu coupable, Adam est chassé d'Eden ; un ange armé d'un glaive lui interdit l'accès de l'Arbre de vie, - de peur, dit le Seigneur, qu'il ne porte la main au fruit de vie, et qu'il ne vive éternellement.<sup>2</sup> - Jésus semble faire allusion à ces lointains souvenirs quand il dit de son corps : - Voici le Pain de vie descendu du ciel, afin que ceux qui en mangent vivent éternellement.<sup>3</sup> - L'une des fins de l'Eucharistie est, en effet, d'inoculer à nos corps mortels un germe d'immortalité qui fleurira dans la vie future ;<sup>4</sup> et, aussi bien que le Fruit de vie, elle ne peut être mangée que par ceux qui sont purs de tout crime : sur la tête du pécheur non purifié plane, plus terrible que le glaive flamboyant du chérubin, cette parole de l'apôtre : - Celui qui mange de ce pain... indignement, mange sa propre sentence de mort.<sup>5</sup> -

L'Eucharistie fut préfigurée par l'AGNEAU PASCAL, dont le sang versé et les chairs mangées avec du pain azyme par les tribus captives en Egypte, les mit à l'abri des coups de l'Exterminateur : - Notre Victime pascalle est immolée, s'écrie le Docteur des nations ; ainsi donc prenons part au festin... avec les azymes de la sincérité et de la vérité.<sup>6</sup> - Et les deux saint Jean et le prince des apôtres se plaisent à donner à Jésus le nom d'Agneau de Dieu et d'Agneau sans tache, et il nous apparaît dans l'Apocalypse sous la touchante figure d'un agneau égorgé.<sup>7</sup>

Une autre figure de l'Eucharistie est la MANNE, dont Dieu nourrit son peuple pendant les quarante années de ses pérégrinations au désert, et que l'Ecriture appelle le *pain du ciel*, le *pain des anges*,<sup>8</sup> le *pain des enfants de Dieu*, un *pain qui ren-*

(1) Heb. 8. 3.

(2) Gen. 3. 22.

(3) Joan. 6. 50.

(4) Joan. 6. 55.

(5) I Cor. 11. 29.

(6) I Cor. 5. 7. sq.

(7) Joan. 1. 29. — I Pet. 1. 19. — Apoc. 5. 6. (Ce nom d'Agneau est répété trente fois dans l'Apocalypse.)

(8) Ps. 77. 24. sq.



*ferme en soi toutes les délices.*<sup>1</sup> Elle était pleine de miracles qui annonçaient ceux du pain eucharistique. Tellement substantielle qu'elle suffisait seule à la nourriture des plus robustes et qu'elle souffrait l'action de la meule et la chaleur du four, elle se fondait cependant et s'évanouissait comme le givre aux premiers rayons du soleil.<sup>2</sup> — L'Eucharistie est appelée par Jésus-Christ le *pain du ciel*, le *pain de Dieu* ;<sup>3</sup> et rien, au témoignage de saint Thomas, d'accord avec tous les autres saints, n'en égale la saveur. Et quoi de plus substantiel sous de plus fragiles apparences ? Dès que ces faibles enveloppes sont dissoutes par la chaleur de l'estomac, le sacrement se dissout, la présence réelle de Jésus-Christ cesse ; seules la grâce et la force communiquées à l'âme et le germe de vie déposé dans le corps demeurent pour l'éternité. — La manne n'inspirait que du dégoût aux cœurs infidèles : il en est de même du pain divin. — La manne cessa de tomber dès que les Israélites eurent franchi les limites de la terre promise : ainsi cessera dans le ciel l'usage du Saint-Sacrement, pour être remplacé par une nourriture non pas plus précieuse, mais plus suave : la vision béatifique.

Comme les Juifs se vantaient d'avoir été nourris au désert d'un pain tombé du ciel, Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le *vrai pain du ciel* ; car le pain de Dieu est Celui qui descend du ciel et donne la vie au monde.... Vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts ; voici le pain de vie qui donnera une vie éternelle à ceux qui en mangeront.... et ce pain c'est ma chair.<sup>4</sup> » De son côté, saint Paul, voulant nous apprendre que l'usage de l'Eucharistie ne nous sauvera pas, si nous ne nous efforçons d'en faire passer le fruit dans notre conduite : « Mes frères, dit-il, je veux que vous sachiez que tous nos pères ont mangé le même *pain spirituel* et bu la même *boisson spirituelle*... et pourtant beaucoup d'entre eux n'ont point plu à Dieu.<sup>5</sup> » La manne était un aliment spirituel, parce qu'elle représentait Jésus-Christ dans le mystère eucharistique.

Ce divin banquet nous fut promis encore dans le PAIX D'ELIE. Persécuté par Jézabel, le grand prophète, après une longue marche, s'était endormi de lassitude dans le désert. Un ange le réveilla : « Elie, mange et bois, car il te reste un long chemin à faire. » Elie se leva, et vit près de lui un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau ; il mangea et but ; mais retombant bientôt dans sa langueur, il se rendormit. Une seconde fois l'ange l'éveilla en lui disant : « Elie, mange et bois, car il te reste une longue course à faire. » Elie se leva, vit près de lui un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea, but, et fortifié par cet ali-

(1) Sap. 16. 20. sq. (2) Num. 11. 8. — Sap. 16. 27. (3) Joan. 6. 33.

(4) Joan. 6. 32. sqq. (5) I Cor. 10. 3. sqq.

ment, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, montagne de Dieu. Et là il vit le Seigneur autant que peut le voir un mortel.<sup>1</sup> Comme le pain d'Elie, l'Eucharistie est de vile apparence; comme le pain d'Elie, bien qu'elle possède une vertu sans bornes, elle veut être mangée à plusieurs reprises; elle nous communique la force d'arriver jusqu'à la montagne où l'on voit Dieu, et elle nous en rend dignes.

## III



**E**UCHARISTIE, comme sacrifice de la loi nouvelle et comme aliment, nous a été promise de la façon la plus éclatante par le psalmiste au psaume vingt et unième, appelé avec raison le psaume de la Passion, et qui débute par ce verset que Jésus-Christ a prononcé à haute voix pendant son agonie sur la croix : - Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé? - — Qu'on nous permette une courte analyse de ce sacré cantique.

Après ce cri échappé de son cœur brisé par la douleur, le Sauveur s'humilie devant son Père, et confesse que les péchés dont il est chargé et qu'il appelle ses péchés, le rendent en quelque sorte indigne d'être exaucé par ce Dieu qui n'a jamais pourtant rejeté les prières d'Israël dans ses tribulations. « Pour moi, je suis un ver de terre et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. » Afin de toucher plus sûrement le cœur de son Père, il lui fait le tableau de ses abaissements et de ses douleurs. Il est en butte aux railleries de ses ennemis qui se rient de sa confiance en Dieu, qui l'assiègent comme des taureaux furieux et comme des lions rugissants. Toute sa force l'a abandonné; son cœur se fond dans son sein comme la cire; ils ont percé ses mains et ses pieds, ils ont compté tous ses os, ils ont partagé ses vêtements et tiré au sort sa tunique. En troisième lieu, il supplie Dieu de venir à son aide, d'arracher son âme bien-aimée au tranchant du glaive, à la dent du chien, à la gueule du lion et à la corne de la licorne. — Il est clair que, par son âme, il entend ici les nôtres, comme plus haut il appelait nos péchés ses péchés. Car nous sommes sa chair et ses os;<sup>2</sup> et ceux qui lui appartiennent sont un même esprit avec lui.<sup>3</sup>

Enfin, — et c'est ici l'endroit important pour notre objet, — afin d'obtenir ce qu'il désire si ardemment, il fait ce que l'homme a toujours fait dans ses grandes tribulations : il fait un vœu à Dieu son Père, il lui promet de l'honorer en retour de la grâce qu'il sollicite :

(1) III Reg. 19. 5. sup.

(3) I Cor. 6. 17.

(2) Eph. 5. 30.

« Je raconterai votre nom à mes frères, je vous louerai au sein de l'Eglise.

» Vous tous qui craignez le Seigneur, louez-le... parce qu'il n'a pas méprisé la prière du pauvre. »

« A vous mes louanges dans la grande Eglise; J'ACCOMPLIRAI MES VŒUX en présence de ceux qui vous craignent. »

*Accomplir ses vœux*, dans le langage de l'Ecriture, c'est offrir à Dieu les sacrifices qu'on lui a promis en retour d'une faveur obtenue. Dans un autre psaume, David disait : « O Seigneur, parce que je suis votre serviteur... vous avez rompu mes chaînes; je vous sacrifierai une hostie de louange;... *j'accomplirai mes vœux* en présence de tout le peuple.<sup>1</sup> » L'hostie de louange que David avait promise était une génisse, un veau ou un bœuf. Jésus-Christ n'a pu promettre de telles victimes à Dieu, lui qui a dit : « Les sacrifices qu'on vous a offerts jusqu'à ce jour ne vous ont point plu; mais vous m'avez donné un corps; et alors j'ai dit : Me voici.<sup>2</sup> » Nous devons donc penser qu'en retour de sa délivrance, de sa glorification, et du salut de son corps mystique, Jésus promettait à Dieu son Père de renouveler chaque jour, jusqu'à la fin des siècles, le seul sacrifice qui lui soit agréable, celui de son corps et de son sang. Ainsi donc, en offrant le saint Sacrifice, nous accomplissons le vœu fait par Jésus-Christ, au sein des douleurs qu'il endurait pour nous. Et tel est le plus touchant commentaire de ces paroles que Jésus, consacrant pour la première fois, adressait aux apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi; » et de celles de l'apôtre : « Chaque fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à sa venue. » Ainsi la Pâque des Juifs leur rappelait la captivité de leurs pères en Egypte, et leur merveilleuse délivrance.

Ce n'est pas tout. Les sacrifices d'actions de grâces se terminaient d'ordinaire par un repas sacré dans lequel on mangeait les chairs des victimes, après que le feu avait consumé les portions que Dieu s'était réservées. A la dédicace du temple, Salomon immola un nombre infini de bœufs et de brebis, dont il fit servir les chairs à tout le peuple. Le sacrifice eucharistique étant par excellence un sacrifice d'actions de grâces, la sainte Victime devait nécessairement être mangée par ceux qui prenaient part à son immolation. Le psalmiste, ou plutôt le Christ, continue :

« Les pauvres mangeront et seront rassasiés; ceux qui cherchent le Seigneur le loueront; leurs cœurs vivront dans le siècle du siècle. »

Les pauvres sont les humbles qui abaissent l'orgueil de la raison devant l'autorité de Celui qui a dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » — *Ils loueront le Seigneur*. L'action de

(1) Ps. 115. 16. sqq.

(2) Ps. 39. 7.

grâces, l'un des devoirs les plus essentiels du chrétien, selon saint Paul, ne nous oblige jamais tant qu'après la communion, qui est le mémorial du plus grand bienfait que Dieu nous ait accordé.

*Leurs cœurs vivront au siècle du siècle, c'est-à-dire toujours.*  
- Celui, dit Jésus dans l'Évangile, celui qui mange ma chair et boit mon sang, vivra éternellement. -

Le psaume finit par la prédiction de la conversion de tous les peuples : leurs rois mêmes s'asseoiront à la table eucharistique :

- Toutes les régions de la terre se ressouviendront du Seigneur et reviendront à lui ;

- Tous les puissants de la terre ont mangé et ont adoré ; tous ceux qui descendent dans la terre se prosterneront devant lui.<sup>1</sup> -

Le psaume cent neuvième renferme aussi une allusion évidente au sacrifice de la loi nouvelle. Nous y lisons : - Le Seigneur l'a juré, et ne se repentira point de son serment : tu es à jamais Prêtre selon l'ordre de Melchisédech. - Jésus-Christ s'est fait à lui-même l'application de ce psaume ;<sup>2</sup> et saint Paul s'est attaché à faire ressortir les points de ressemblance entre le prêtre-roi de Jérusalem et le Christ ; il déclare que, par cette ressemblance, Melchisédech est élevé au-dessus d'Aaron, au-dessus même d'Abraham.<sup>3</sup> Or, en quoi l'ordre de Melchisédech différerait-il de l'ordre d'Aaron ? en ce qu'au lieu de boucs et de génisses, il offrait à Dieu, en sacrifice, du pain et du vin. Si donc Jésus est Prêtre de l'ordre de Melchisédech, c'est sans doute qu'il offre à Dieu un sacrifice de pain et de vin. Il l'a fait la veille de sa mort, et le fera à jamais, c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles, par les mains de ses ministres. Mais si, dans ce sacrifice, le pain restait du pain, et était seulement, comme le veulent les protestants, la figure du corps de Jésus-Christ, le sacrifice de Melchisédech eût été la figure d'une figure ; et Jésus lui-même, qui était venu pour mettre fin à toutes les figures de la loi ancienne, nous aurait donc remis sous l'empire des figures, ou plutôt des ombres ; et il serait Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, pour avoir institué une figure représentée par ce prêtre mystérieux !

#### IV



U psalmiste, passons aux autres prophètes. Dans son chapitre neuvième, Zacharie adresse à la ville de Jérusalem ces paroles si connues, et citées par saint Jean à propos de l'entrée triomphante de Jésus dans cette ville :

(1) L'un des plus savants commentateurs des psaumes, Du Muis, qui ne s'attache qu'au sens littéral, applique comme nous tout ce passage à l'Eucharistie, et ne fait mention d'aucun autre sens possible.

(2) Matth. 22. 44.

(3) Heb. 7. *passim*.

« Réjouis-toi, fille de Sion : voici ton Roi qui vient à toi, juste, Sauveur et pauvre ; il est monté sur une ânesse. » Le prophète annonce ensuite le sacrifice du Calvaire et ses fruits : « Et toi, par la vertu du *sang de ton Testament*, tu as délivré tes captifs du puits où il n'y a point d'eau, » c'est-à-dire les âmes des patriarches renfermées aux Limbes. On sait qu'en consacrant le calice et en le présentant à ses disciples, Jésus a dit : « Ceci est le calice de mon *sang*, nouveau et éternel *Testament*, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs en rémission des péchés. » — Zacharie prédit enfin au même endroit le renouvellement mystique du sacrifice sanglant du Calvaire et la participation des fidèles à la sainte Victime : « Car qu'a-t-il (le Christ), de *bon* ou de *beau*, sinon le *Froment* des élus et le *Vin* qui fortifie les vierges? »

Non, le Sauveur ne nous a rien donné de si *bon* que le Sacrement où, comme dit saint Thomas d'Aquin, nous puisons la douceur spirituelle à sa source même, et où se renouvelle la mémoire de la très excellente charité que Jésus-Christ nous a témoignée dans sa passion. Ce Sacrement renferme Celui qui est *Tout Bien* et le seul *bon*.<sup>1</sup>

Il renferme tout ce qu'il y a de plus *beau* dans l'univers, c'est-à-dire Jésus-Christ, la beauté même : beau dans le ciel et beau sur la terre ; beau dans ses miracles et beau sous les fouets ; beau quand il expire et beau quand il revient à la vie ; beau sur la croix, beau même dans le sépulcre.<sup>2</sup>

L'Eucharistie est belle comme renfermant un abrégé de toutes les merveilles de Dieu. Elle renferme et dépasse de beaucoup la création ; elle est le prolongement et le renouvellement de l'Incarnation, laquelle est elle-même le complément et la restauration de la création ; elle est le renouvellement mystique du sacrifice qui a consommé notre Rédemption, œuvre d'une beauté incomparable, et qui, mieux que toute autre, a mis en relief la sagesse, la justice, la puissance et la bonté de Dieu.

L'Eucharistie est belle par les œuvres de vertu qu'elle nous fait produire à la gloire de Dieu : elle exige de nous une foi plus héroïque que celle d'Abraham ; étant le gage de la gloire future, elle nous anime à une confiance sans bornes ; enfin, plus qu'aucune autre chose, elle nous enflamme de l'amour divin. Elle est dans l'Eglise la source intarissable de la Virginité, du Martyre, du Zèle apostolique et de la Sainteté, choses qui élèvent l'homme au plus haut degré de beauté morale, et qui ont disparu des sectes qui ne communient plus.

Le dernier de tous les prophètes, Malachie, a parlé de l'Eucharistie considérée comme sacrifice, d'une manière plus claire qu'aucun autre. Reprochant aux prêtres juifs de ne plus offrir à

(1) Exod. 33. 19. — Marc. 10. 18.

(2) S. Aug.

Dieu que des sacrifices impurs, il ajoute : « Ma volonté n'est pas en vous, dit le Seigneur, et je n'agrèerai point les présents de vos mains : car, du soleil levant au soleil couchant, mon nom est grand chez les nations; et en tout lieu on sacrifie et l'on offre à mon nom une oblation pure.<sup>1</sup> »

A quel sacrifice peuvent s'appliquer ces paroles? Quel est le sacrifice qui s'offre, non plus seulement à Jérusalem, en dehors de laquelle les prêtres de l'ordre d'Aaron ne pouvaient sacrifier, mais dans tous les lieux que visite le soleil, cette oblation toujours pure, que l'impureté même ou les mauvaises dispositions de ceux qui l'offrent ne sauraient souiller? Quel autre sacrifice que celui de nos autels remplit toutes ces conditions?

## V



TERMINONS par Isaïe. Bien qu'il n'ait pas parlé de l'Eucharistie en termes formels, il a cependant plusieurs passages qui y font allusion, ou qui du moins la supposent et ne sauraient s'expliquer autrement. Le premier est un cantique dont voici quelques versets :

« Vous puiserez avec joie des eaux aux fontaines du Sauveur, et vous direz en ce jour-là : Louez le Seigneur et invoquez son nom.

» Faites connaître ses inventions parmi les peuples;... chantez au Seigneur parce qu'il a fait des choses magnifiques; allez le dire à toute la terre.

- » Bondis de joie, entonne un cantique, ô cité de Sion, car au milieu de toi est le Grand, le Saint d'Israël.<sup>2</sup> »

Ce cantique vient à la suite du chapitre onzième, où le prophète annonce dans des termes admirables la naissance du Sauveur, qu'il appelle la Fleur de Jessé, ses bienfaits, sa mort, et la conversion des nations : il n'est donc pas douteux qu'il ne vise les temps de la nouvelle Alliance.

*Vous puiserez...* Jésus lui-même nous explique ces mots en disant à la Samaritaine : « Si tu savais qui je suis, tu m'aurais demandé à boire, et je t'aurais donné une eau vive... Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif. » C'est donc de l'eau de la grâce qu'il s'agit ici, et les fontaines du Sauveur, ce sont les sacrements institués par lui. Il dira, en parlant spécialement de l'Eucharistie : « Celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif. »

*Publiez ses inventions.* Une invention est une chose nouvelle, une création, qui exige de la part de l'inventeur un effort d'intelligence, et qui éveille l'étonnement et l'admiration chez ceux qui

(1) Mal. 1. 10. sq.

(2) Is. 12.

la voient. Les bienfaits du nouveau Testament sont des inventions, des créations de la sagesse et de la bonté divines; créations qui feront oublier tous les miracles prodigués par le Seigneur à son peuple sous l'ancienne alliance. C'est Isaïe qui le prédit encore :

« Voici que je crée des cieux nouveaux et une nouvelle terre : les choses passées seront mises en oubli ; on n'en conservera plus de souvenir. Vous vous réjouirez à jamais dans les choses que je crée ; car voici que je crée une Jérusalem qui sera l'allégresse même, et en elle un peuple qui sera la joie en personne. Et moi-même je me réjouirai en Jérusalem, et mon peuple fera ma joie.<sup>1</sup> »

C'est dire que, ni la miraculeuse délivrance d'Israël captif en Egypte, ni le passage de la mer rouge, ni les prodiges du Sinaï, ni la colonne de nuée et de feu, ni la manne, ni l'arrêt du soleil par Josué, ne sont comparables aux grâces que Dieu réserve aux enfants de l'Eglise. Aussi, parlant toujours de l'avènement du Rédempteur, le même prophète s'écrie :

« Non, ô mon Dieu, depuis l'origine du monde, l'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, son cœur n'a pas deviné les choses que vous préparez à ceux qui vous attendent !<sup>2</sup> »

Quelles seront donc ces merveilles ? Ce ne sera pas seulement l'incarnation du Verbe, laquelle avait été annoncée, prédite et figurée en mille endroits et de mille manières : ce ne seront pas seulement les dons miraculeux du Saint-Esprit : les prophètes de l'ancienne loi avaient possédé au plus haut degré le don des miracles et de connaissance de l'avenir ; et le prophète Joël avait annoncé clairement que ces dons seraient accordés à toute chair, c'est-à-dire à tous les fidèles des premiers temps de l'Eglise.<sup>3</sup> Il s'agit donc évidemment des sacrements, et surtout de l'Eucharistie, le plus merveilleux de tous, celui qui, par le mode dont il nous confère la grâce, est une *invention* tout à fait inouïe, une *création* que les miracles passés ne pouvaient faire soupçonner, et qui les mettrait tous en oubli, bien que plusieurs, comme nous l'avons vu, en fussent de pâles figures. Non, jamais, sans une révélation particulière (*absque te*) il n'eût pu venir à l'esprit d'aucun homme qu'un jour un Dieu fait chair deviendrait la nourriture de ses créatures ; toutes les promesses de ce divin mystère contenues dans les Livres saints sont restées des énigmes insolubles, jusqu'à ce que Jésus lui-même nous en eût donné le mot.

Le dernier verset de notre cantique : *Bondis de joie...* se rapporte à la présence continuelle du Sauveur dans les tabernacles. Car Dieu habitait déjà d'une façon toute spéciale dans le temple : il y faisait sentir sa présence par des prodiges, par des oracles, par la faveur avec laquelle il y accueillait les prières des Juifs.

(1) Isaïe. 65. 17. sqq.

(2) Is. 64. 4.

(3) Joel. 2. 28.

Et il faut nécessairement entendre ici quelque chose de plus, une invention, une création nouvelle.

Nous lisons encore au chapitre cinquante-cinquième d'Isaïe :

« Vous tous qui avez soif, venez à la fontaine ; et vous qui n'avez pas d'argent, hâtez-vous d'accourir ; achetez et mangez ; venez, achetez sans argent le vin et le lait.

« Pourquoi ne pas employer votre argent à vous procurer du pain, et vos travaux à gagner de quoi vous rassasier ? Ecoutez-moi, prêtez-moi l'oreille, venez manger ce qui est bon ; et votre âme engraisée par cet aliment sera au comble du bonheur ; *elle vivra* et je ferai avec vous *une alliance éternelle*.<sup>1</sup> »

Personne ne doute que ce ne soit le Sauveur qui parle ici par la bouche d'Isaïe. Mais, dira-t-on peut-être, par le pain, le vin, le lait, dont parle ici le prophète, il faut entendre la doctrine de Jésus-Christ. — Nous en conviendrons sans peine, pourvu que l'on nous accorde que l'une des principales doctrines du divin Maître est celle qui regarde l'Eucharistie, de laquelle doctrine il a dit lui-même : « Les paroles que je viens de vous dire sont esprit et *vie*. » Elles sont vie, parce que ceux qui y croient et en profitent en communiant avec foi et dévotion, auront la vie. L'Eucharistie seule, au reste, nous semble justifier pleinement toutes les expressions du texte. Quel est ce pain, qui engraisse l'âme et la fait nager dans les délices (*Delectabitur in crassitudine anima vestra*) ? Les enseignements du Sauveur ne roulent le plus souvent que sur la pénitence, le renoncement aux biens et aux plaisirs du monde, aux affections naturelles les plus légitimes, sur l'abnégation de soi-même, sur le pardon des injures, l'amour des ennemis ; sur la nécessité, en un mot, de mener sur la terre une vie toute céleste : pain substantiel, sans doute, mais aussi bien austère et bien dur, s'il n'est trempé dans le vin et le lait de l'Eucharistie ! Aussi les sectaires qui ont rejeté celle-ci, ont-ils eu soin d'assaisonner ce pain d'un autre vin et d'un autre lait, en lâchant la bride aux passions, en rejetant sur Dieu la responsabilité des péchés de l'homme, et en réduisant toute la justice chrétienne à la foi. « Pêche fortement, disait le patriarche du protestantisme, mais crois plus fortement. »

Enfin ces mots d'Isaïe : « Vous tous qui avez soif, venez à la fontaine... » et ceux-ci : « Pourquoi employer vos ressources et vos travaux à vous procurer autre chose que du pain et ce qui peut vous rassasier ? » ces paroles ne semblent-elles pas l'écho prophétique de celles du Sauveur parlant de l'Eucharistie : « Celui qui vient à moi n'aura pas faim, celui qui croit en moi n'aura pas soif, » — à savoir, parce que je le nourrirai de ma chair et l'abreuverai de mon sang ; et de celles-ci : « Vous me cherchez, parce que vous avez mangé du pain à satiété (la veille,

(1) Is. 55. sq.



lors de la multiplication des cinq pains); ne travaillez pas à vous procurer ce pain qui pèrit, mais le pain qui demeure (par ses effets), jusqu'à la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera. »

Terminons ce long chapitre par le tableau que fait Isaïe des caresses dont Dieu veut favoriser et des délices dont il veut inonder les enfants de la nouvelle Jérusalem :

« Réjouissez-vous avec Jérusalem, livrez-vous en elle à de doux transports, vous qui l'aimez; confondez votre allégresse avec la sienne;

» Afin que vous suciez le lait de son sein, et que vous vous remplissiez de sa consolation, afin que vous vous enivriez des délices dont sa gloire est la source inépuisable.

» Car voici ce que dit le Seigneur : Je ferai couler en elle comme un fleuve de bonheur où vous vous abreuverez; vous serez comme des enfants que leur mère porte pressés sur son sein et caresse sur ses genoux.

» Comme une mère flatte son enfant, ainsi je vous consolerais et vous serez consolés en Jérusalem.

» Vous le verrez, vos cœurs seront dans la joie, et vos os fleuriront comme l'herbe. »

Quelle est cette Jérusalem, ce ciel sur la terre? Serait-ce peut-être la froide religion de Luther, ou celle, plus froide encore, de Calvin? Par où ces cultes l'emportent-ils de beaucoup sur celui qui avait son siège dans le temple de Salomon? Certes, ce temple, avec son impénétrable sanctuaire où Dieu reposait sous les ailes des chérubins, et d'où il parlait au grand-prêtre; avec son autel d'or où chaque soir un prêtre brûlait de l'encens, tandis que tout le peuple assemblé dans les parvis priait et attendait sa bénédiction; avec son autel des holocaustes où brûlait sans fin le feu sacré; avec son peuple de prêtres revêtus d'habits magnifiques, et de lévites instruits à chanter les psaumes de David sur des harpes d'ivoire et d'or; avec son sacrifice perpétuel du matin et du soir, avec ses joyeuses et majestueuses fêtes de Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, qui y attireraient par millions les Israélites et les prosélytes de toutes les régions de la terre; ce temple, disons-nous, ne laissait pas d'avoir quelque chose d'auguste et de propre à inspirer la piété. Aussi était-il un lieu de délices pour tout israélite fidèle; et nous doutons que jamais luthérien ou calviniste ait soupiré, en parlant de son prêche : « Qu'ils sont aimables, ô Dieu des vertus, tes tabernacles! mon âme languit du désir de revoir les parvis du Seigneur.... Car le passereau se trouve une retraite, et la tourterelle un nid pour y déposer leurs petits... tes autels, Seigneur des Vertus, mon Roi et mon Dieu!... Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans ta maison! Un jour passé dans tes parvis est meilleur que des milliers de jours; et je préfère être le plus abject serviteur dans la maison de mou

Dieu, plutôt que d'habiter dans les palais des pécheurs!... » Le prêche protestant n'a rien de plus que les synagogues où les Juifs modernes se réunissent à certains jours pour réciter des psaumes, lire la Bible qu'ils ne comprennent pas, et manger du pain azyme. Pour les prétendus réformés, toute la religion chrétienne consiste dans la foi et dans les pratiques propres à l'exciter. Nous pensons que l'immolation de l'agneau pascal, la fête de l'Expiation, la cérémonie du bouc émissaire, les purifications si nombreuses et si variées auxquelles le Juif était astreint; la circoncision, les sacrifices qui inondaient chaque jour de sang le sanctuaire de Jérusalem, étaient bien aussi propres que leur cène à éveiller la foi. Aussi Moïse, Aaron, Josué, Jephthé, Samson, Samuel et Anne sa mère, Débora, David, les prophètes, le vieil Eléazar, Siméon, Anne la prophétesse et tant de patriarches et de saints rois dont parle saint Paul dans son épître aux Hébreux, avaient, pour le moins, autant de foi que les fondateurs du protestantisme et leurs plus fervents adeptes; de plus, ils en faisaient les œuvres.

Non! la religion prêchée par le moine apostat de Wittemberg, et appauvrie encore de beaucoup par ses disciples, cette religion sans autels, n'a rien qui ressemble à la description que nous a faite Isaïe de la félicité de la nouvelle Jérusalem. Mais que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, habite réellement dans nos tabernacles; qu'il nous soit donné de lui parler tête-à-tête à toute heure du jour et de la nuit; qu'il s'offre chaque matin à son Père par les mains sacrées d'hommes revêtus d'habits saints, et au milieu de cérémonies pleines de mystère; qu'enfin il nous soit permis, que dis-je? commandé de nous rassasier de la chair virginale de cette sainte Victime et de nous abreuver de son sang infiniment précieux : oui, alors, ô Eglise sainte, ô Jérusalem nouvelle, tu l'emportes autant sur l'ancienne avec toutes ses magnificences, qu'un jour d'été sur une nuit froide et sombre!

---

## Chapitre Vingt-Sixième.

*Circonstances où fut prononcé le sermon sur l'Eucharistie. — Gloire de Jésus. — Hérode cherche à le voir. — Pour l'éviter, Jésus se retire au bord du lac, et le passe avec ses disciples. — La foule l'y suit. — Multiplication des cinq pains. — Pierre marche sur les flots. — Jésus arrive à Capharnaüm.*

### I

**A**PRÈS avoir, de tant de manières diverses, préparé le monde au lever du Soleil de l'Eucharistie, le Verbe de Dieu va parler lui-même, et nous donner le sens de toutes les figures et de toutes les prophéties. Ouvrons saint Jean à son chapitre sixième. Mais avant de pénétrer dans le sanctuaire, arrêtons-nous un instant encore à en considérer le portail. Je veux dire : avant de prêter l'oreille au fameux sermon du Sauveur, fixons d'abord notre attention sur les circonstances dans lesquelles il l'a prononcé.

Ces circonstances ne pouvaient être indifférentes. Jésus savait en effet que la révélation de ce profond mystère allait être un écueil pour la foi de plusieurs qui jusqu'alors avaient cru en lui, une pierre d'achoppement même pour plusieurs de ceux qui le suivaient à titre de disciples. Aussi eut-il soin de choisir à cet effet le moment le plus opportun, celui où la foule de ses auditeurs et surtout ses disciples étaient le mieux disposés à croire à sa parole.

C'était peu de temps avant la troisième pâque de sa vie publique, et un an environ avant sa mort. Ayant terminé les grandes instructions qui devaient faire des apôtres et des autres disciples de dignes ministres de l'Evangile, il les avait envoyés prêcher la Bonne Nouvelle du royaume de Dieu à travers les villes et les bourgades de la Galilée. Ils avaient délivré beaucoup de possédés des malins esprits qui les tourmentaient, et guéri, en les oignant d'huile, une multitude de malades et d'infirmes. Indubitablement, ces prodiges dus à la vertu du nom de leur divin Maître, avaient donné une nouvelle vivacité à leur foi.

D'un autre côté, ces miracles opérés en si grand nombre et en tant de lieux à la fois, et que l'on faisait tous remonter à Jésus, avaient porté à leur apogée sa renommée et sa gloire. De toutes parts on disait : « Elie a fait son apparition ; » ou bien : « L'un

des anciens prophètes est ressuscité; - et encore : - C'est un prophète semblable à ceux des temps passés.<sup>1</sup> -

## II

**L**ES rumeurs parvinrent même aux oreilles d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. Jusqu'à cette époque, il n'avait pas eu connaissance de Jésus. Son voyage à Rome pour aller demander la couronne royale à l'empereur; ses intrigues incestueuses auprès d'Hérodiade, femme de son frère Philippe; la guerre désastreuse qu'à son retour d'Italie il avait eue à soutenir contre Arétas, roi de Syrie, jaloux de venger l'affront de sa fille répudiée par Hérode, tout cela avait, pendant ces deux années, absorbé l'attention d'un prince dont l'unique religion au reste était l'ambition et la volupté. Déjà au temps dont nous parlons, il avait, sur les instances d'Hérodiade, fait égorger le divin Précurseur dans sa prison; et comme une conscience coupable est toujours timide, souvent même jusqu'à la superstition, il se disait à lui-même, en entendant parler des grandes actions du nouveau Prophète : « Sans doute, c'est là Jean-Baptiste que j'ai décapité; il est ressuscité : voilà pourquoi maintenant le pouvoir des miracles se manifeste en lui par tant d'effets.<sup>2</sup> » Car Jean-Baptiste n'avait fait aucun miracle pendant sa vie; et son meurtrier supposait, avec quelque apparence de raison, que, ressuscité, il devait être revêtu d'une plus grande puissance. Aussi cherchait-il à voir l'homme dont on publiait tant de merveilles; mais Jésus ne jugea pas à propos de se prêter à sa vaine curiosité; il ne voulait paraître en la présence de cet impie que quand le temps serait venu de lui servir de jouet. Il se retira donc dans le voisinage du lac de Génésareth.

Ce fut là qu'il vit revenir à lui les apôtres, qui lui racontèrent les bienfaits et les enseignements qu'ils avaient semés sur leur route. Et comme ils étaient épuisés de fatigue, et qu'une foule de malheureux continuaient d'accourir à eux, sans leur laisser même le temps de manger, il leur dit : « Venez à l'écart dans un lieu désert, et reposez-vous un peu. » Et les prenant avec lui, il les fit monter dans une barque qui les mena sur la côte orientale du lac, au lieu appelé le désert de Bethesda. Arrivé là, Jésus débarqua, conduisit ses disciples sur une colline, et s'y assit au milieu d'eux.

Or, ce départ avait été remarqué; bientôt le bruit s'en était répandu aux alentours; et devinant où le Maître se rendait, une multitude sortie de toutes les villes et de tous les bourgs

(1) Marc. 6. 14.

(2) Ibid.

qui bordent le lac, se dirigea à pied vers le même endroit; et plusieurs firent si grande diligence, qu'ils y étaient déjà avant Jésus. Après eux arrivèrent un nombre prodigieux de malades et d'infirmes portés sur les bras de leurs parents ou de leurs amis. A cette vue, le bon Maître fut touché de compassion - parce qu'ils étaient comme des brebis sans pasteur; - il se leva, descendit vers eux, les aborda avec son affabilité habituelle; se mit à leur enseigner beaucoup de choses touchant le royaume de Dieu et rendit la santé aux malades. (MATTH. 11 et 14. MARC. 6. LUC. 9.)

## III

**D**EPENDANT le jour commençait à baisser; déjà l'heure du souper, qui était le repas principal, était passée; et il y avait là cinq mille hommes, non compris les femmes et les enfants, — plus nombreux peut-être que les hommes; — et, sous le charme de la parole du Maître, de sa bonté, et sans doute aussi de l'ineffable sentiment de céleste bien-être que l'on éprouvait en sa présence, et que le Psalmiste compare aux parfums les plus exquis,<sup>1</sup> nul ne songeait aux besoins du corps. A la fin, les Douze en conçurent de l'inquiétude; ils s'approchèrent de lui: - Le lieu où nous sommes est désert, lui firent-ils observer, et l'heure du repas est déjà passée: renvoyez donc cette foule, afin que chacun aille dans les bourgades et les hameaux du voisinage s'acheter de quoi manger. - — Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent, - leur répondit Jésus, du ton d'un homme qui ne remarque pas la difficulté de ce qu'il propose; - donnez-leur, vous, à manger. - Nous savons déjà que Jésus avait une bourse, dont il avait chargé Judas Iscariote, et où il faisait déposer les pieuses largesses de Madeleine et de quelques autres saintes femmes qui le suivaient. De ce fonds il tirait de quoi subvenir aux besoins des disciples, et faire lui-même l'aumône aux pauvres. Pour le moment, la communauté se trouvait, paraît-il, assez riche; car, dès qu'ils eurent entendu la réponse du Maître, les apôtres, fidèles aux leçons de désintéressement qu'ils en avaient reçues, se dirent entre eux: - Allons acheter du pain pour deux cents deniers, et nous leur donnerons à manger. - Ainsi ne l'entendait pas le Sauveur, qui avait ménagé à dessein cet incident, et voulait le faire servir de préparation à la grande révélation du lendemain. N'ayant pas jusqu'alors arrêté le regard sur l'ensemble de ses auditeurs, il avait pu parler comme s'il n'en eût pas connu le grand nombre. Mais en ce moment - il leva les yeux, dit saint Jean, et voyant qu'une très grande multitude était devant

(1) Ps. 44. 9.

lui, il se tourna vers Philippe : « Avec quoi, lui demanda-t-il, achèterons-nous du pain pour tous ces gens? » Il le disait pour éprouver sa foi, ajoute saint Jean, car il savait ce qu'il voulait faire. — Philippe, faisant allusion à la mesure proposée par ses compagnons, répondit que les deux cents deniers ne suffiraient pas pour donner à chacun un petit morceau de pain. Prenant alors un ton décidé : « Combien avez-vous de pains, leur demanda Jésus; allez et voyez. » Ces longs préliminaires devaient servir à faire mesurer au peuple et aux disciples la grandeur du miracle qui se préparait; et vu leur distraction habituelle et leur peu de pénétration, nous le verrons, ce n'était rien de trop. — André répondit qu'un enfant était là, qui avait cinq pains d'orge et deux poissons, — apportés sans doute en vue de les vendre; — « mais, ajouta-t-il, qu'est-ce que cela pour tant de monde? » Toute cette foule devra rester à jeûn, « à moins que nous n'allions nous-mêmes acheter des vivres. » — « Apportez-moi ces pains, dit Jésus, et faites asseoir la multitude par groupes de cinquante à cent sur l'herbe verte. » Car il y avait beaucoup d'herbe en cet endroit, » observe saint Jean. La douce providence du divin Maître devait, en effet, des sièges commodes à ses heureux convives. Ils s'assirent donc; et Jésus, prenant les pains et les poissons entre ses mains sacrées, leva les yeux au ciel, et ayant rendu grâces, il les bénit, les rompit en morceaux qu'il donna à ses disciples pour les servir aux divers groupes. Il distribua aussi à tous du poisson autant qu'ils en voulurent; et tous mangèrent et se rassasièrent.

Afin qu'il fût bien constaté que ce peu de vivres, en passant par les mains du Seigneur, s'étaient multipliés au point de suffire à toute cette multitude, il y eut du reste; et afin que les Douze en fissent la remarque, Jésus leur dit : « Recueillez les morceaux qui sont restés, de peur qu'ils ne soient perdus. » Chacun d'eux prit donc une corbeille et la remplit de morceaux restés.

Ce miracle produisit, momentanément du moins, sur les Juifs, l'effet que Jésus avait eu en vue, à savoir d'éveiller leur foi. Car ils se disaient les uns aux autres : « C'est vraiment là le prophète qui doit venir dans le monde. » Ils songèrent même à se saisir de sa personne et à le proclamer roi. Or, ce n'était pas en Galilée ni à Capharnaüm, mais en Judée et à Jérusalem, que Jésus voulait être reçu en triomphe comme Fils de David; et le temps n'en était pas venu. Il ordonna aux disciples de se rembarquer et de repasser le lac. Il dut même, selon le terme employé par l'Évangile, les y forcer, parce qu'ils ne savaient se décider à s'éloigner de lui, bien qu'il leur eût promis de les rejoindre bientôt. Après cela, il congédia également la foule de ses auditeurs; mais comme ceux-ci ne se montraient pas disposés à se retirer, et persistaient dans leur dessein de le faire roi, il leur échappa en regagnant la

montagne, et là se prépara dans la prière à la grande journée du lendemain. (MATTH. 14. MARC. 6. LUC. 9. JOAN. 6.)

## IV

**L**ES disciples avaient pris mer au moment où les ténèbres commençaient à régner; et à peine avaient-ils quitté le rivage, qu'un vent violent s'éleva de l'ouest et souleva les flots; leur barque devint le jouet du liquide élément; et comme ils avaient le vent en proue, ils n'avaient fait, à force de rames, que de vingt-cinq à trente stades (environ cinq quarts de lieues), quand arriva la quatrième veille de nuit, c'est-à-dire vers trois heures du matin. Mais le Maître, dans les plans de qui rentrait cette tempête, veillait sur eux, tout en continuant sa prière solitaire; voyant leur peine, il descendit de la montagne et se porta à leur secours en marchant sur les eaux. Quand il ne fut plus qu'à une courte distance, tous le virent: et, le prenant pour un fantôme, ils poussèrent des cris de frayeur. Mais Jésus les rassura: - Ne craignez rien, dit-il, c'est moi. -

Au son de cette voix, Simon-Pierre, avec la promptitude de foi et l'ardeur d'amour que nous lui connaissons déjà, ne sait plus rester dans la barque; impatient de rejoindre son Maître bien-aimé: - Seigneur, s'écrie-t-il, si c'est vous, commandez que j'aille à vous sur les eaux. - — - Venez. - lui répond Jésus. Et sans hésiter, Pierre sort du bateau, foule aux pieds les vagues écumantes et s'avance à la rencontre du Seigneur. Cependant, de crainte qu'il ne conçût quelque vaine estime de lui-même, Celui qui lui avait inspiré une action si hardie, l'abandonna un instant à sa propre fragilité, et permit qu'il se laissât effrayer par la violence du vent. Pierre eut peur, et aussitôt l'eau céda sous ses pas, il commença à s'enfoncer. Mais alors, il fit ce que nous ne devrions jamais négliger au sein des tempêtes que soulèvent en nous les souffles des passions: il recourut au bras qui jusque-là l'avait soutenu: - Seigneur, s'écria-t-il, sauvez-moi! - Et Jésus lui tendant la main, le saisit et le ramena à la surface de l'eau en achevant de l'humilier par cet amical reproche: - Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté? -

Les protestants, qui n'aiment guère le chef des apôtres, prétendent qu'il s'est, en cette circonstance, rendu coupable d'un péché grave contre la foi!

Dans l'intervalle, les autres disciples avaient amené leur barque auprès du divin Maître et l'invitaient à y monter, car on était encore loin de la terre. Il se prêta à leur désir; mais à peine y fut-il entré avec Pierre, que l'embarcation qui, un instant auparavant voguait en pleine mer, toucha le rivage.

## V

**A**NT de prodiges accumulés en si peu de temps, ouvrirent enfin les yeux de ceux qui étaient dans la barque, - c'est-à-dire sans doute des bateliers qui la conduisaient et des disciples du second ordre. Ils en furent frappés d'étonnement; car, observe saint Marc, le miracle non moindre des pains multipliés ne les avait pas éclairés sur la personne de Jésus-Christ : tellement étaient épaisses les ténèbres qui remplissaient leur esprit. En ce moment ils se prosternèrent et l'adorèrent en disant : - Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. -

Cette remarque de l'écrivain sacré nous permet de juger si les Juifs étaient crédules, et s'il a été facile au Sauveur de conquérir la foi d'un certain nombre.

La côte où l'on était arrivé, était celle de Génésareth, appelée ainsi d'une ville voisine de Bethsaïde. Selon Flavius Josèphe, cette région était d'une admirable beauté. Les habitants ayant vu Jésus, envoyèrent de toutes parts donner avis de sa présence à ceux qui avaient chez eux des malades ou des infirmes. On les plaçait à la hâte sur des grabats; et comme le Sauveur était en marche vers Capharnaüm, où il voulait prêcher ce jour-là, on suivait sa trace jusqu'à ce qu'on l'eût atteint, et on les lui présentait. Et dès qu'il entrait dans un village, dans un hameau, dans une ville, les habitants prenaient de même leurs infirmes et les mettaient sur son passage; et ces infirmes ne réclamaient de lui que la faveur de toucher la frange de son manteau; et tous ceux qui le touchaient guérissaient aussitôt. (MATTH. 14. MARC. 6. JOAN. 6.)

---



## Chapitre Vingt-Septième.

*Arrivée de Jésus à Capharnaüm. — Il offre aux Juifs le Pain de vie, à condition qu'ils croient en lui. « Ce Pain de vie, c'est moi. » — Murmures des Juifs. — Jésus achève la révélation de l'Eucharistie : « Le Pain de vie, c'est ma chair. » — Les murmures des Juifs redoublent. — Jésus parle plus clairement encore. — Place de l'Eucharistie dans la réparation de l'humanité déchuë. — Plusieurs disciples quittent Jésus. — C'est l'esprit qui vivifie. — Foi de Pierre. — Incrédulité de Judas l'Ischariote.*

## I



ES Juifs en faveur desquels Jésus avait, la veille, multiplié les cinq pains, avaient passé la nuit au pied de la colline où il s'était retiré pour prier. Toujours préoccupés de leur dessein de le faire roi, dès que le matin fut venu, ils se mirent à sa recherche; et ne le trouvant point, ils comprirent à la fin qu'il avait quitté ces lieux. Ils en furent étonnés, car ils avaient vu les disciples monter sans lui dans la seule barque qui fût alors à la côte. Tandis qu'ils se communiquaient leurs pensées à cet égard, des bateliers partis de Tibériade<sup>1</sup> avec plusieurs barques, abordèrent au désert et leur offrirent leurs services, qui furent acceptés, et l'on fit voile vers Capharnaüm dans l'espoir d'y retrouver le grand Prophète.

Jésus venait en effet d'y arriver avec les Douze, ses autres disciples, et une foule recrutée de tous les lieux qu'il avait traversés et remplis de ses bienfaits. Ceux qui arrivaient du désert l'abordèrent en lui disant : - Rabbi,<sup>2</sup> quand êtes-vous venu ici? - Sans perdre le temps à répondre à cette question oiseuse, Jésus en prend occasion d'aborder le sujet dont son cœur est plein, et qui a fait, la nuit précédente, l'objet de ses pensées et de sa prière :

- En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pas à cause des miracles dont vous avez été témoins, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés.... -

(1) Tibériade était située sur le bord occidental du lac, à l'opposite du désert où avait eu lieu la multiplication des pains.

(2) C'est-à-dire : Maître.

## II



El était donc en ce moment le motif de leur démarche : convaincus que Jésus était le Messie promis, ils espéraient que, se mettant à leur tête, il allait, comme un autre Moïse, les nourrir chaque jour sans aucun travail de leur part. Jésus leur offrira un pain plus précieux que celui de la veille, un pain qui nourrit pour l'éternité :

- Travaillez à mériter, non un pain périssable, mais un pain qui demeure (par ses effets) jusque dans la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera. -

- Et ils lui dirent : Comment ferons-nous les œuvres de Dieu? - — C'est-à-dire des œuvres qui soient agréables à Dieu, et nous rendent aptes à recevoir le pain merveilleux dont vous nous parlez.

- Jésus répondit et leur dit : L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. -

En effet, celui qui, sans foi, s'approcherait du céleste banquet, mangerait en vain ce pain : il n'en tirerait aucune nourriture. — Mais, ne pouvant renoncer à l'idée grossière et terrestre qui les a amenés, les Juifs tâchent d'éveiller en Jésus un sentiment de rivalité à l'égard de Moïse, afin que, pour obtenir leur foi, il les nourrisse, comme le prophète a nourri leurs pères pendant quarante années.

- Quel miracle faites-vous donc, afin que, le voyant, nous croyions en vous? Que faites-vous (qui nous oblige à croire en vous?) Nos pères, au désert, ont mangé la manne, selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. -

Jésus ne s'attarde pas à leur rappeler le récent miracle des pains, ni tant d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, de sourds-muets et de lépreux guéris, de possédés délivrés, de morts même ressuscités par lui : de même qu'ils n'ont dans l'esprit que le pain matériel, Lui, il n'a dans le cœur que le pain spirituel qu'il brûle de leur donner ; il tâche d'en exciter en eux le désir :

- En vérité, en vérité, je vous le dis : Moïse ne vous a pas donné un pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel. Car le pain de Dieu, c'est Celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. -

- Seigneur, répondent-ils, donnez-nous toujours de ce pain. - Evidemment ils ne devinent pas la nature du pain dont il s'agit : le moment est venu de la leur déclarer.

- C'est moi, répond Jésus, qui suis le Pain de vie : celui qui vient à moi, n'aura pas faim ; et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif. Mais je vous l'ai dit : Vous m'avez vu, (moi et mes œuvres), et vous ne croyez pas. -

Celui qui croit en Jésus, ou, ce qui revient au même, qui va à Jésus, n'aura ni faim ni soif, parce que Jésus lui-même sera sa nourriture. Les Juifs ne croient pas en lui; du moins ne croient pas qu'il soit le Fils de Dieu : il ne peut donc se donner à eux.

Et pourtant il le souhaite de toute l'ardeur de son âme; aussi s'efforce-t-il d'amener à la foi ces hommes à la tête dure, et ces cœurs incircconcis au désir des biens éternels. Ecoutez avec quelle éloquence :

« Tout ce que me donne le Père, viendra à moi; et celui qui vient à moi, je ne le rejeterai pas dehors.

« Car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.

« Or, la volonté du Père qui m'a envoyé, est que, tout ce qu'il m'a donné, je ne le laisse point périr loin de lui, mais que je le ressuscite au dernier jour.

« Et la volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que, qui voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. »

C'est pour accomplir cette volonté de son Père, nous le verrons bientôt, que Jésus-Christ institue l'Eucharistie : car son effet est de nourrir l'âme et même, par l'âme, le corps pour la vie éternelle.

## III



MAIS hélas! ces avances, ces magnifiques promesses, bien loin de séduire les Juifs, ne servent qu'à les fixer dans leur incrédulité. Ils interrompent de leurs murmures le divin orateur :

« N'est-ce pas là le Fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel? »

Jésus n'entrera pas en discussion avec eux sur ce point : c'eût été peine perdue; il se contentera de leur indiquer le remède à leur incrédulité : c'est de prier le Père qu'il daigne les éclairer :

« Cessez de murmurer entre vous : personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous instruits par Dieu lui-même. Tout qui a entendu la parole du Père et l'a reçue, vient à moi. »

Mais après cette déclaration, pourquoi Jésus ne rentre-t-il pas dans le silence? que sert de parler à ces hommes que le Psalmiste a comparés à des aspics sourds et qui se bouchent les oreilles de peur d'entendre la voix d'un habile enchanteur?<sup>1</sup> C'est qu'il nous a en vue, nous qui devons avoir le bonheur de croire en lui. Or, le dogme eucharistique n'était pas de ceux qu'il pouvait appren-

(1) Ps. 57. 5.

dre aux apôtres seulement, et dans le secret d'une communication intime ; ce dogme devait être proclamé hautement, en public, devant de nombreux témoins ; et le soleil ne doit pas se retirer devant les cris insensés de quelques obscurs blasphémateurs. Jésus donc affirme de nouveau qu'il donnera la vie éternelle à ceux qui croiront en lui ; et il nous indique le moyen, le comment, en achevant la solennelle révélation :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, qui croit en moi, a la vie éternelle.

» Je suis le Pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert, et ils sont morts.

» Voici le Pain de vie descendant du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point.

» Je suis le Pain vivant qui suis descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce Pain, il vivra éternellement ; et le Pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. »

Dorénavant tous les nuages sont dissipés, et le divin Soleil brille sur le monde des âmes. Il ne s'agit plus ici seulement de la foi : elle n'est qu'une condition nécessaire pour recevoir le Pain de vie. Le Pain *que je donnerai*, et non pas : *que je donne*, pour le même motif : le pain de la foi est déjà donné : les apôtres en ont mangé ; les patriarches, les prophètes, tous les anciens justes en ont mangé avant eux. Et de peur que l'on ne croie qu'il parle figurément, il ne dit plus seulement ce Pain, c'est moi, mais : « Ce Pain, c'est ma chair. »

## IV



ces mots, l'incrédulité judaïque n'y tient plus : elle éclate en ces termes :

« Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ? »

Les Juifs ont donc compris qu'il s'agit bien de la chair de Jésus, dans le sens vrai, naturel et nullement figuré. S'ils ont mal compris, il est obligé de les détromper. Il doit surtout détromper ses disciples qui, comme nous le verrons, ont compris de la même façon. Et certes il n'y eût pas manqué. Quelques jours plus tard, il leur dira : « Prenez garde au levain des Pharisiens. » Dans leur simplicité, ils prendront la chose à la lettre, et s'imagineront que le Maître leur parle d'un levain matériel. Or, il ne les laissera pas dans cette fausse idée ; mais leur reprochant doucement leur peu d'intelligence, il leur expliquera que par le levain des Pharisiens, il entend leurs doctrines perverses et leur hypocrisie.<sup>1</sup> L'erreur cependant, dans ce cas, n'était de

(1) Matth. 16. 6.

nulle conséquence. Mais il en eût été tout autrement d'une erreur touchant l'Eucharistie : laisser penser aux apôtres qu'il est réellement dans ce sacrement, alors qu'il n'y serait qu'en figure, c'était jeter de propos délibéré dans l'idolâtrie cette Eglise à laquelle il a si solennellement promis que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Or, il est certain d'après les monuments écrits, que, dès les premiers siècles, de l'Orient à l'Occident et du Midi au Septentrion, toutes les Eglises croyaient, comme nous croyons aujourd'hui, à la présence réelle. Cette croyance remonte donc aux apôtres.

Aussi, bien loin d'expliquer dans un autre sens ce qu'il vient de dire, Jésus le répète en l'amplifiant : il n'avait d'abord parlé que de sa chair, il y ajoute son sang, et appuie son affirmation de la formule qui lui était familière, quand il voulait inculquer plus fortement un point de doctrine dans l'esprit de ses auditeurs :

« *En vérité, en vérité, je vous le dis* : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. »

Comme s'il craignait qu'on ne l'ait pas compris, il dit la même chose en modifiant la phrase :

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang, celui-là a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. »

Condannant d'avance l'enseignement de Calvin et des prétendus réformés, il ajoute :

« Car ma chair est *véritablement* un aliment, et mon sang est *véritablement* un breuvage. »

O Jésus ! si votre Eglise se trompe en croyant vous posséder dans ses tabernacles, il faut reconnaître qu'aussi bien vous n'avez rien négligé pour la plonger dans l'erreur et rendre cette erreur irrémédiable !

Il explique de quelle manière cette manducation produit la vie :

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi, en lui. »

Comment ne vivre pas quand on a en soi la Vie par essence, et qu'on est comme abimé en elle ?

« Comme le Père vivant m'a envoyé et je vis par mon Père, ainsi, celui qui me mange vivra par moi. »

C'est-à-dire : Comme le Père qui m'a envoyé possède la vie en lui et me la communique en m'engendrant de toute éternité ; ainsi je communiquerai la vie éternelle à celui qui me mange, en me donnant à lui.

Après avoir parlé si clairement, si surabondamment, il ne restait plus qu'à conclure en se résumant :

« Tel est le Pain qui descend du ciel. Il n'en sera pas (de celui qui le mangera), comme de vos pères, qui ont mangé la manne, et sont morts : celui qui mange ce Pain vivra dans l'éternité. »

## V

**C**E discours est l'un des plus importants de l'Évangile, parce qu'il renferme en peu de mots tout le plan de l'œuvre de la Rédemption et de la réparation de l'homme. Le Verbe de Dieu envoyé par son Père, descend du ciel, c'est-à-dire s'incarne pour relever l'homme déchu, privé de la grâce et sujet à la mort. L'homme s'était en quelque sorte empoisonné corps et âme, en mangeant le fruit défendu. Jésus lui donne comme antidote le Pain de vie, et ce Pain, c'est sa chair unie au Verbe, lequel est la Vie en personne. Ce grand remède, en vivifiant l'âme de l'homme, vivifiera aussi indirectement sa chair au jour de la résurrection; car, uni si étroitement à Jésus-Christ, et devenu une même chose avec lui, l'homme ne peut rester soumis à la mort, même corporelle. Et ainsi sera réparé avec usure tout le mal que le péché d'Adam nous avait causé. Alors sera accompli, dit saint Paul, le mot du prophète : - La mort est absorbée dans la victoire. O mort! où est ta victoire? où est, ô mort! ton aiguillon?<sup>1</sup> - C'est sans doute en raison de cette importance même, que saint Jean nous fait remarquer que ce sublime discours fut prononcé devant *une grande multitude*, et dans la ville de Capharnaüm, la plus peuplée de la Galilée.

A cela, le saint Évangéliste ajoute plusieurs choses très propres à nous confirmer dans la croyance catholique.

## VI

**D'**ABORD, il raconte que ce discours souleva des murmures, non pas seulement dans la foule, mais encore parmi les disciples mêmes du Sauveur, à savoir ceux de second ordre, - Ce discours est dur, disaient-ils, et qui peut le supporter? - Ces murmures prouvent à l'évidence qu'ils avaient compris en substance comme nous. Car s'ils avaient compris que Jésus voulait leur donner une figure, un symbole destiné à réveiller et à entretenir la foi en lui, quelle difficulté eussent trouvée à cette révélation ceux qui jusqu'alors avaient cru que Jésus était véritablement le Christ, le Fils du Dieu vivant?

Or, en présence de ces murmures, qui étaient comme le dernier soupir de leur foi, que fera Jésus? Va-t-il, au moyen de quelques paroles habiles, les rattacher à sa personne, de peur de rester seul, et de faire triompher ses ennemis qui l'appelleront

(1) I Cor. 15. 54. sq.

le Maître sans disciples, l'insensé Galiléen dont l'absurde doctrine a révolté jusqu'aux pauvres ignorants d'abord séduits par lui? Jésus n'en fera rien, il subira cet échec apparent par amour pour nous, dont la foi à l'auguste mystère eût pu être ébranlée, s'il eût paru tergiverser dans son enseignement à cet égard. Seulement, avant que les disciples infidèles se retirent, il leur montrera en quelques mots leur tort :

« Cela vous scandalise? que sera-ce donc quand vous verrez le Fils de l'homme remonter où il était auparavant?

« C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien; les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. »

Le premier de ces deux versets est une réponse à ceux qui disaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph? ne connaissons-nous pas son père et sa mère? comment donc dit-il qu'il est descendu du ciel? » Le Fils de l'homme était au ciel par sa divinité avant son incarnation. Car la personne adorable de Jésus-Christ Homme-Dieu, étant une et indivise, on peut lui attribuer et les choses qui conviennent seulement à la divinité, et celles qui sont l'apanage de l'humanité. « Personne, disait-il à Nicodème, n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel. »

Le second répond à la question : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? » Dans l'homme, c'est l'esprit ou l'âme qui est le principe de la vie : sans l'âme, la chair est une matière inerte, et qui ne tarde pas à se dissoudre. Aussi l'Eucharistie n'est pas destinée à nourrir la chair, ainsi que le comprenaient ces murmurateurs. Ils pensaient que Jésus voulait leur donner à manger sa chair dépecée, comme une chair de boucherie, dit saint Augustin. A la vérité, dans la communion, les espèces sacramentelles sont soumises, comme un pain ordinaire, à la mastication, à la déglutition, à la digestion; mais le corps glorieux du Verbe ne souffre aucune altération : la manducation de ce corps sacré est une action toute spirituelle, quoique très réelle, et d'autant plus réelle qu'elle est spirituelle. C'est l'âme et non le corps qui s'en nourrit, et qui communique au corps la vertu vivifiante qu'elle y a puisée. La communion est un mystère d'union; et le Sauveur a voulu nous unir à lui par la manducation de sa propre substance, parce qu'il n'est pas d'union plus intime dans la nature qu'entre la nourriture et celui qui s'en nourrit. Jésus nous dit donc ici : Ne pensez pas que je vais nourrir votre chair de ma chair : cela ne vous servirait de rien; je veux nourrir votre âme, qui est en vous le principe vivificateur, et par là je rendrai votre chair elle-même capable de l'immortalité.

« Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » Ce sont des paroles qui concernent l'esprit, et pour les entendre, il faut se mettre au point de vue de l'esprit. Elles sont esprit et vie,

parce que, comme l'esprit de l'homme est son principe de vie naturelle, ainsi les paroles que vous venez d'entendre, ou plutôt la chose sacrée dont je viens de vous parler, l'Eucharistie, en un mot, sera dorénavant le principe de vie surnaturelle, et, dans l'éternité, le principe de vie glorieuse de mes fidèles. — Qui pourrait compter, en effet, les âmes à qui ces paroles et ce mystère ont donné la vie véritable? N'est-ce pas l'Eucharistie qui a renouvelé la face du monde? n'est-ce pas ce Soleil, qui fait depuis tant de siècles, fleurir sur la tige abâtardie de l'humanité, le lis céleste de la virginité, la violette de l'humilité, la rose du martyre et de la charité? Jésus ajouta :

« Mais il en est quelques-uns parmi vous qui ne croient pas.... C'est pourquoi je vous disais que nul ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père. »

Nouvelle exhortation à demander au Père céleste le don précieux de la foi, d'une foi vive en son Fils Jésus.

## VII



partir de ce moment un grand nombre de disciples retournèrent en arrière, raconte saint Jean, et cessèrent de suivre Jésus. »

Et bien qu'il en eût le cœur navré, comme on peut le croire, il ne fit rien pour les retenir. Il y a plus, se tournant vers les Douze, pour qui il n'avait pas de secret, à qui il avait été donné de connaître tous les mystères du royaume de Dieu; vers les Douze, qu'il avait instruits avec tant de soin, s'accommodant à leur simplicité, leur expliquant, comme à des enfants, les paraboles les plus claires, il leur demanda en présence de la foule : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller? » C'était assez leur dire : N'attendez de ma part aucune explication ultérieure : j'ai parlé clairement; à vous maintenant de voir si vous voulez croire ou bien me quitter, car il n'est pas de milieu. Et aussitôt Pierre, avec la promptitude qu'il avait mise à confesser la divinité du Maître, et à s'avancer à sa rencontre sur les flots agités de la mer, Pierre de s'écrier au nom de tous :

« Seigneur! à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle; et nous, nous avons cru et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. »

Pierre croyait volontiers à la parole de son Maître, parce qu'il l'aimait ardemment. « La charité croit tout, » dit saint Paul. Il ne doutait pas que tous ses compagnons ne fussent dans les mêmes dispositions. Mais Jésus, qui voyait le fond des cœurs, savait que parmi eux aussi il était un infidèle : Judas, fils de Simon l'Isca-riote. Afin de le faire rentrer en lui-même et de le convertir sans le déshonorer, il répondit à Pierre :

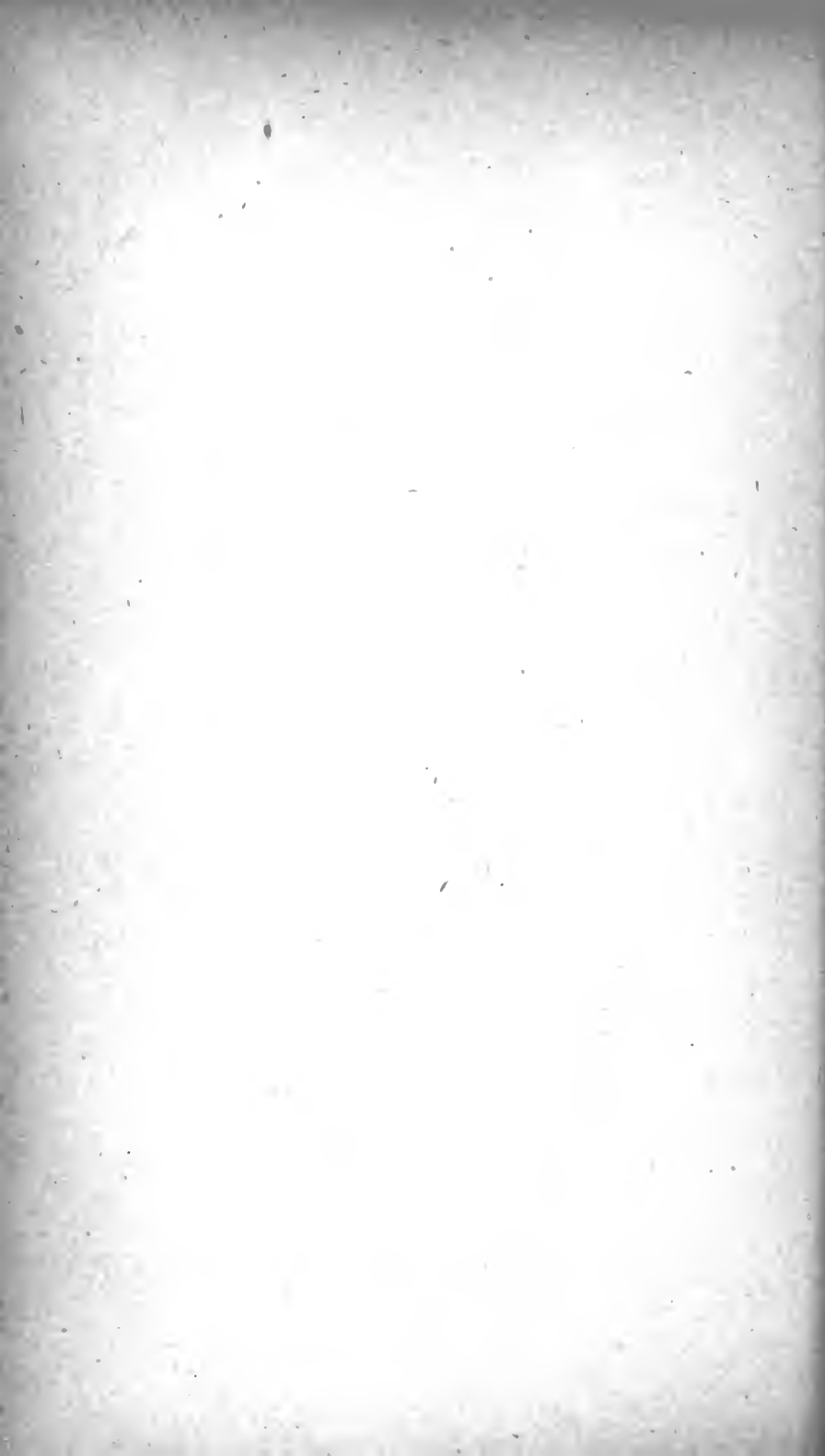


- Ne vous ai-je pas choisis tous les douze? et pourtant il est parmi vous un démon. -

Le sermon sur l'Eucharistie avait confirmé Judas dans son incrédulité; il continua cependant de suivre Jésus, mais dans des vues ambitieuses et intéressées.

Nous parlerons de l'Eucharistie considérée comme sacrifice, quand nous en rapporterons l'institution. Nous terminerons ici ce qui concerne la fondation de l'Eglise par Notre-Seigneur Jésus-Christ. (JOAN. 6.)

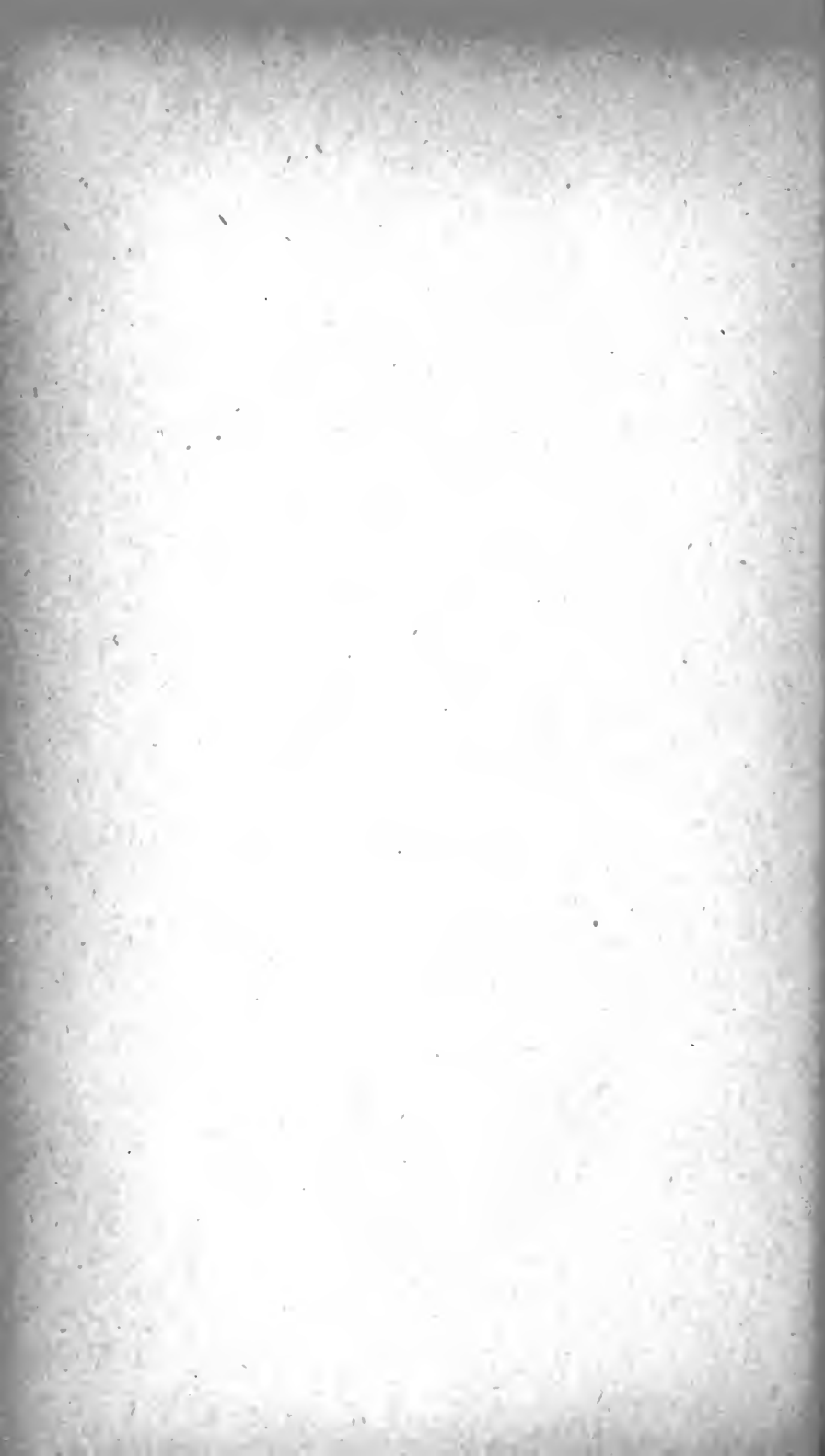






**Livre Cinquième.** — Suite de la vie du  
Rédempteur, depuis l'emprisonnement du  
Précurseur jusqu'à la Passion. Il ressuscite Lazare.  
— Sa mort est résolue. — Entrée à Jérusalem. —  
Prédiction de la ruine du temple et de la ville  
sainte.







## Livre Cinquième.

Vie publique de Jésus-Christ depuis la vocation  
des apôtres jusqu'à sa Passion.



### Chapitre Premier.

*Jésus à Nazareth. — On le méprise, on veut le précipiter. — Il ressuscite  
le fils d'une veuve de Naïm.*

I

**A**FIN de réunir dans un seul cadre et d'exposer dans une suite rationnelle tout ce qui concerne l'œuvre par excellence de Jésus-Christ, la fondation de son Eglise, nous avons dû, au livre précédent, renoncer à l'ordre chronologique. Nous y revenons dans le présent livre, qui renfermera les actions et les paroles, du Sauveur, à partir de la vocation des apôtres, jusqu'à sa très sainte Passion.

Depuis l'élection définitive des Douze, Jésus n'eut plus de demeure fixe, bien qu'il montrât toujours une prédilection marquée pour les environs de la mer de Galilée, et qu'il retournât fréquemment à Capharnaüm. Quittant un jour ces lieux, il se rendit, avec ses disciples, à Nazareth. Nagnère il l'avait quittée obscur artisan; il y revenait le front ceint de l'aurole d'une science qui mettait en défaut celle des plus renommés docteurs de l'époque, et de tous les dons surnaturels qui sont l'apanage des prophètes. La Palestine entière et les lieux circonvoisins retentissaient de son nom, de sa gloire et surtout de ses bienfaits. Aussi l'arrivée du jeune Maître éveilla-t-elle à un haut degré l'attention et la curiosité de ses compatriotes; ils espéraient que, pour s'attirer leur estime et couvrir la bassesse de sa naissance, il ne ferait pas de moindres prodiges chez eux que dans les autres villes. Comme c'était un sabbat, Jésus se rendit à la synagogue, où tant de fois il avait accompagné Marie et Joseph, et écouté.

dans un respectueux silence, la lecture des saints Livres, et les explications qu'en donnaient les scribes. Il était d'usage que, quand arrivait un homme renommé par sa science, ou un étranger de marque, le chef de la synagogue l'engageât à dire quelques mots d'édification. L'Évangile ne nous apprend pas si cet honneur fut ici fait à Jésus, mais seulement « qu'il se leva pour lire, et qu'on lui présenta le livre d'Isaïe. » Car, dans la Synagogue, comme aujourd'hui dans l'Église, on lisait, aux réunions, tantôt un livre, tantôt un autre, selon les époques, et d'après l'ordre fixé par les rabbins. Jésus ouvrit le livre comme au hasard, et tomba, sans doute parce qu'il le voulut ainsi, sur ce passage où sa mission est si admirablement caractérisée :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a oint, il m'a envoyé prêcher la Bonne Nouvelle aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles la vue, rendre la liberté à ceux qui sont accablés par le joug qui pèse sur eux, publier l'année des miséricordes du Seigneur et le jour de la vengeance. »

L'humanité sainte de Jésus-Christ fut remplie du Saint-Esprit et ointe des dons de prophétie, et des miracles au moment de sa conception. Nous avons déjà vu que les pauvres étaient ses auditeurs favoris et les plus nombreux. Il est venu guérir les cœurs brisés en rendant la paix à ceux qui étaient en proie aux remords. Il nous a annoncé, à nous captifs du démon, que la céleste patrie nous était rouverte ; il a rendu la vue aux aveugles par ses prédications, spécialement par son sermon sur la montagne, où il nous a donné la véritable notion du bonheur. Nous étions esclaves du péché, et il nous a donné la liberté des enfants de Dieu ; il nous a prêché le grand jubilé, c'est-à-dire la remise de toutes nos dettes et la rentrée en possession de tous les biens que nous avions aliénés par notre faute.

Jésus avait donc raison d'ajouter : « Cette prophétie s'est accomplie aujourd'hui, vous l'avez appris. » C'était leur dire clairement : « Celui dont parle le prophète, le Messie, c'est moi. »

## II

**R**UIS, dans un discours plein de force et de grâce sur le texte qu'il venait de lire, il enleva l'admiration générale ; mais ce fut une admiration stérile. L'obscurité de sa naissance et la jalousie si naturelle à l'égard d'un compatriote, empêchaient ses auditeurs de croire qu'il fût plus qu'un simple mortel. Ils se demandaient les uns aux autres : « D'où lui vient cette sagesse ? et ces miracles, comment les opère-t-il ? N'est-ce pas là le charpentier, fils du charpentier Joseph ? Sa mère, n'est-ce pas celle qu'on appelle Marie ? n'a-t-il

pas pour frères Jacques, Joseph, Simon et Jude? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous?...<sup>1</sup> » Leur incrédulité alla si loin que Jésus s'en montra étonné, non qu'il ne l'eût connue d'avance, mais parce qu'elle était vraiment étonnante. Dans ces circonstances, les miracles n'eussent été que la pâture d'une vaine curiosité; il n'en fit aucun, à la réserve de la guérison d'un petit nombre de malades. Il rendit compte en ces termes de sa conduite à cet égard :

« Vous allez sans doute me dire ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même : ce que nous avons appris que tu as fait à Capharnaüm, fais-le de même ici dans ta patrie.

« Mais je vous dis en vérité qu'un prophète n'est sans honneur nulle part, si ce n'est dans sa patrie, dans sa maison et dans sa parenté. »

Il dit : « Dans sa maison et dans sa parenté, » parce que, hormis ceux qui s'étaient mis à la suite du Sauveur comme disciples, ses frères, c'est-à-dire les neveux de saint Joseph et de la sainte Vierge sa Mère, ne croyaient pas plus en lui que leurs concitoyens.<sup>2</sup>

Pour achever de se justifier, il leur cita l'exemple d'Elie qui, pendant une famine de trois années, fut envoyé chez une veuve de Sarepta, en Phénicie, plutôt que chez aucune des veuves qui étaient en Israël; et celui d'Elisée, qui guérit de la lèpre le syrien Naaman, et non aucun des lépreux juifs.

### III

**C**ETTE sévère leçon les fit passer du mépris à la colère et à une haine furieuse. Ils se levèrent en tumulte, se saisirent de sa personne sacrée, l'entraînèrent hors de la ville, et le conduisirent à un endroit où la montagne sur laquelle s'élevait leur ville, était coupée à pic, afin de l'en précipiter. Mais il s'échappa de leurs mains sacrilèges, et passant au milieu d'eux, il s'éloigna.

Cet épisode nous montre une fois de plus à quel point se tromperaient ceux qui se représenteraient le peuple juif comme facile à séduire et à se laisser abuser par de faux miracles. Si tous ne portèrent pas l'incrédulité aussi loin que ceux de Nazareth, du moins ainsi firent le plus grand nombre. « Il est venu chez les siens, dit saint Jean, et les siens ne l'ont point reçu. » (Luc. 4.)

(1) Rien de plus commun dans la Bible que d'appeler frères et sœurs les parents, ou même les concitoyens.

(2) Joan. 7. 5.

## IV



VERS la même époque, eut lieu un prodige dont le retentissement fut immense. C'était, ce semble, le lendemain du sermon sur la montagne et de la guérison du serviteur du centurion. Suivi de ses disciples et de la foule que sa bonté secourable attirait à lui de toutes les parties de la Palestine et des contrées avoisinantes, Jésus se rendait dans la petite et belle ville de Naïm,<sup>1</sup> agréablement située au pied du mont Thabor. Il allait y entrer quand il rencontra un nombreux cortège qui en sortait, se dirigeant vers le lieu des sépultures. C'était le convoi funèbre d'un tout jeune homme, enlevé à la tendresse d'une mère veuve dont il était l'unique rejeton. Elle le suivait en pleurant. « Quand il la vit, dit saint Luc, le Seigneur fut touché de compassion. » — Sa mère aussi était veuve; elle n'avait qu'un fils, et bientôt elle devrait en voir les funérailles! — Jésus s'approcha de la pauvre mère et lui dit : « Ne pleurez pas. » Parler ainsi à une mère au moment où la tombe s'ouvrait pour recevoir les restes d'un enfant, de son unique enfant, c'était lui promettre de le lui rendre. Le défunt était porté par quatre hommes dans un cercueil ouvert. Jésus alla vers eux et posa sa main sur le cercueil. Les porteurs s'arrêtèrent. Et il dit : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi. » Et le mort ouvrit les yeux, il s'assit sur son séant, et commença à parler. Jésus le fit descendre de sa litière funèbre et le rendit à sa mère. Ce miracle « frappa d'une religieuse terreur tous ceux qui en furent témoins; ils en glorifièrent Dieu, disant : Un grand prophète s'est levé au milieu de nous; Dieu a visité son peuple. Et le bruit s'en répandit dans toute la Judée et dans tous les lieux d'alentour. » Et telle fut, selon saint Jean Chrysostome, l'occasion d'une autre résurrection bien plus merveilleuse, celle de Marie la pécheresse. Elle habitait un château situé à Magdalon,<sup>2</sup> non loin de Naïm. Le même miracle, rapporté au saint Précurseur par ses disciples, donna lieu aux choses qu'on lira au chapitre suivant.

(1) Naïm veut dire *belle*.

(2) De là son nom de Magdalena. Madeleine.



## Chapitre Deuxième.

*Jean-Baptiste, prisonnier d'Hérode, envoie ses disciples à Jésus. — Jésus fait son éloge. — Reproches aux pharisiens. — Décollation du saint Précurseur.*

### I

**N**OUS n'avons pas oublié qu'après avoir accompli sa mission divine, qui était de préparer les Israélites à l'avènement de l'Agneau de Dieu, et de le leur montrer, Jean-Baptiste avait été jeté dans les fers par Hérode, pour lui avoir reproché son alliance incestueuse avec Hérodiade, femme de son frère. A côté de beaucoup de vices, il semble que ce prince ait eu une bonne qualité : il savait discerner la vraie vertu et apprécier un grand caractère. Depuis qu'il avait vu Jean de près, il l'avait pris en estime; quand il se trouvait à son château de Machera, il le faisait souvent venir en sa présence, l'écoutait volontiers et suivait ses conseils en beaucoup de choses. Il lui permettait même de voir ses disciples, ce qui faisait que le Saint était au courant des progrès de l'Évangile et de la gloire de Jésus. C'était sa consolation et sa joie, car il n'avait jamais ambitionné d'autre titre que celui de héraut de Dieu et d'ami de l'Époux.

Une peine lui restait : il n'était pas parvenu encore à attacher tous ses disciples à l'Agneau de Dieu. Comme donc ceux-ci lui rapportaient les grandes choses que la renommée publiait touchant Jésus de Nazareth, spécialement la résurrection du jeune naïmite, il en chargea deux d'aller lui demander, comme en son propre nom, s'il était bien le Messie attendu. Ils le trouvèrent environné d'une grande multitude : - Jean-Baptiste nous envoie vers vous, lui dirent-ils, pour vous demander : Etes-vous Celui qui doit venir, ou bien devons-nous en attendre un autre? - Le Précurseur s'était en quelque sorte attribué les doutes de siens, afin que Jésus les en guérit sans les humilier. Le bon Maître entre dans ses vues : sans leur reprocher leur incrédulité, il guérit sous leurs yeux un grand nombre de malades, de possédés et d'aveugles :

- Allez, leur répond-il ensuite, et annoncez à Jean ce que vous avez entendu et vu : que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont purifiés, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que les pauvres sont évangélisés :

« Et heureux est celui qui n'est pas scandalisé à mon égard. »

Ces miracles et le soin privilégié des pauvres ayant été prédits par Isaïe comme des marques et des fruits de la venue du Messie, Jésus l'était donc. Ce que nous avons rapporté au chapitre précédent, nous dispense d'expliquer ce qu'il entendait par le scandale pris à son égard. Mais en ce moment, Jésus visait spécialement les disciples de Jean, lesquels se scandalisaient, c'est-à-dire refusaient de croire en lui, non à cause de sa pauvreté, mais parce que son genre de vie était extérieurement moins austère que celui de leur maître.

## II



PRÈS leur départ, Jésus saisit cette occasion de faire l'éloge de celui qui les avait envoyés, et il le fit en termes magnifiques. Il loua sa constance à l'épreuve des persécutions aussi bien que de la faveur populaire :

« Qu'êtes-vous allés voir au désert? un roseau agité par le vent? »

Il loua son austérité :

« Mais qu'êtes-vous allés voir? un homme vêtu mollement?... »

Il le mit au-dessus de tous les saints de l'ancien Testament :

« Mais qu'êtes-vous allés voir? un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète.

« Car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant vous pour vous préparer la voie.

« En vérité, je vous dis qu'entre les enfants des femmes, il ne s'en est levé aucun plus grand que Jean-Baptiste. »

Et comme les scribes, pour justifier leur opposition à Jésus, disaient que, d'après les prophéties, Elie devait apparaître avant le Messie, il ajouta :

« Et si vous voulez le recevoir (c'est-à-dire croire à sa parole), il est lui-même cet Elie qui doit venir. »


Les prophéties désignaient Jean-Baptiste sous le nom d'Elie, parce qu'il était de tout point l'imitateur de ce grand prophète, et qu'il devait préparer les hommes à l'avènement de Jésus Sauveur, comme Elie en personne doit les préparer à l'avènement de Jésus Juge des vivants et des morts.

Enfin Jésus ajoute que, par ses prédications, Jean-Baptiste a, en quelque sorte, donné le signal d'une lutte dont le royaume des cieux est le prix, ou plutôt de l'assaut à donner à ce royaume : car, absolument fermé jusque-là, il peut dorénavant être emporté par la force. « C'est par beaucoup de tribulations, dit l'apôtre, qu'il nous faut entrer dans le royaume des cieux ;<sup>1</sup> et tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ, souffriront persé-

(1) Act. 14. 22.


cution,<sup>1</sup> — soit de la part de leurs propres inclinations, soit de la part du monde et de son chef.

## III

 ET éloge du Précurseur fut applaudi par la foule, toute composée de personnes qui avaient reçu le baptême de pénitence. Les pharisiens au contraire et les scribes en firent des railleries. Jésus leur répond dans une gracieuse parabole où il compare lui et Jean à deux enfants, dont l'un provoque ses compagnons à la danse en jouant de la flûte, et l'autre s'efforce de leur arracher des larmes par des chants lugubres : mais tous deux échouent également. Ainsi, ajoute-t-il, afin de vous amener à la pénitence, Jean vous a donné l'exemple d'une vie très austère, ne mangeant point de pain, ne buvant point de vin, et vous dites : « Il est possédé, c'est le démon qui le soutient. » Le Fils de l'homme, afin de vous gagner, a embrassé un genre de vie ordinaire, mangeant et buvant comme vous, et vous dites : « Voilà un homme sensuel, un buveur de vin, l'ami des publicains et des pécheurs. »

Il termina tout ce discours par des menaces prophétiques à l'adresse de Corozain, de Bethsaïde et de Capharnaüm, qui avaient été témoins de ses miracles sans en devenir meilleures. Tyr, Sidon et Sodome seront traitées avec plus d'indulgence qu'elles au jour du jugement. — Qu'en sera-t-il de ceux qui, sous le nom de chrétiens, auront vécu comme les païens? (MATTH. II. LUC. 7.)

## IV

 UANT au bienheureux Précurseur, il touchait à la fin de sa grande et sainte carrière. Brûlant de réduire au silence cette langue accusatrice, Hérodiade ne cessait d'importuner le tétrarque pour qu'il le fit mourir. Voyant approcher le jour anniversaire de la naissance d'Hérode, elle crut l'occasion bonne pour revenir à la charge, et faire jouer auprès de lui tous les ressorts de son astuce. Selon l'usage des païens dont il était le flatteur. Hérode devait, ce jour-là, donner un grand festin aux chefs militaires de ses Etats, et aux personnages les plus marquants de la Galilée. Hérodiade avait de son mariage avec Philippe, une fille digne d'elle, du nom de Salomé, et qui l'avait suivie à la cour d'Hérode. Elle lui ordonna de se parer et d'entrer dans la salle du festin, — car en Orient les femmes ne paraissaient pas aux repas solennels, — et d'y exécute-

(1) II Tim. 3. 12.

ter une de ces danses mimiques et voluptueuses usitées dans les mystères immondes des Gentils. La danseuse charma tous les convives; et Hérode, échauffé par le vin, et désireux de faire étalage de sa magnificence, lui dit, comme autrefois Assuérus à Esther : « Demandez-moi ce que vous voulez, et je vous le donnerai; oui, ajouta-t-il, je vous le donnerai, fût-ce la moitié de mes Etats. » Et il lui en fit serment. Hérodiade, qui s'était attendue à la chose, avait ordonné d'avance à sa fille de demander la tête de Jean-Baptiste; néanmoins, éblouie de la promesse royale, Salomé sortit, et courut vers sa mère s'informer si elle devait se contenter de si peu. Mais la femme haineuse, et qui tremblait toujours qu'à la fin le tétrarque ne se laissât toucher par les remontrances du saint prophète, n'avait garde de changer d'avis. La jeune fille rentra donc en hâte dans la salle du festin : « Je veux, dit-elle à Hérode, que vous me donniez tout à l'heure, sur ce plat, la tête de Jean-Baptiste. »

Hérode se repentit alors de sa promesse inconsidérée; car, nous l'avons remarqué, il estimait le saint; et puis il craignait que son meurtre n'excitât quelque sédition parmi le peuple. Mais il était trop tard : sa parole royale était engagée avec serment, et il ne se sentit pas le courage d'y manquer en présence de tant de personnes illustres. Il envoya donc un de ses gardes à la prison du bienheureux Précurseur. Un instant après, le soldat rentrait, tenant par les cheveux cette tête du plus grand des mortels, et il la déposait sur le plat que tenait la danseuse.

« Regarde, roi, s'écrie saint Ambroise, voici un spectacle digne de ton festin. Vois-tu ces yeux fermés, non pas tant par la mort que par l'horreur de ta luxure? Regarde cette bouche dont naguère tu ne savais supporter les reproches..... Mais quoi! elle n'a plus de voix et tu la crains encore! »

Hérodiade voulut voir à son tour le sanglant trophée de ses vengeances; et plus cruelle qu'Hérode, elle s'en fit un jouet, et prit plaisir à percer d'une épingle à cheveux cette langue, organe de l'Esprit-Saint, qui avait stigmatisé ses adultères. Enfin elle fit jeter ce chef vénérable dans un égout. Les disciples du Précurseur recueillirent et ensevelirent ses sacrés restes près de Sébaste; puis ils allèrent annoncer à Jésus le tragique événement.

Ainsi mourut ce grand homme, ce prophète, le plus grand de tous, cet Elie, cet ange, cet ami de l'Epoux, ce paranymphe de l'Eglise, ce premier-né des enfants spirituels de la Vierge Marie, et qui, comme tel, eut la gloire d'être saint avant de naître. Quelque chose eût manqué à sa gloire, s'il n'eût été martyr : vierge, il fut martyr de la chasteté et de son zèle pour les saintes lois du mariage. Notre siècle, qui prétend légaliser le libertinage, devait tenter de salir sa mémoire : des chrétiens, des chrétiennes n'ont pas rougi d'applaudir un drame infâme composé dans ce but; et des hommes d'Etat ont cru pouvoir en couronner l'auteur!

Les uns et les autres sont plus coupables que les deux adultères qui ont mis le comble à sa gloire en lui ôtant la vie.

Jésus a fait en deux mots l'éloge de Jean-Baptiste : « C'était un flambeau ardent et luisant : » ardent par la charité, luisant par ses paroles et ses exemples. L'Eglise l'a toujours honoré par-dessus tous les saints : il est le seul dont elle fête non seulement la mort, mais encore la naissance. (MATTH. 14. MARC. 6.)

## Chapitre Troisième.

*La Transfiguration. — Sens de ce mystère. — Sincérité des évangélistes. — Au pied du Thabor, les disciples disputent avec les scribes au sujet d'un jeune lunatique. — Apparition de Jésus qui guérit l'enfant. — Puissance de la foi.*

### I

**D**ANS la vie si laborieuse et si pénible du Fils de Dieu parmi nous, il y eut une heure de repos et de bonheur, celle de sa glorieuse Transfiguration. Il y manifesta la gloire propre à sa sainte humanité, afin de nous encourager, nous ses membres, à porter avec patience ces légères tribulations dont le prix doit être une éternelle gloire.<sup>1</sup>

Après avoir tiré de la bouche de Simon-Pierre la confession de sa divinité, il avait commencé à instruire les apôtres de la mort ignominieuse qui lui était réservée; de la nécessité pour nous tous de le suivre dans la voie du renoncement, en préférant le salut de nos âmes à toutes les prospérités terrestres, à la vie même; et de l'obligation qui nous incombe de faire profession extérieure et publique de notre foi en lui. Il nous avait prévenus que ceux qui auront rougi de se déclarer hautement pour lui devant les hommes, il rougira d'eux au jour où il viendra, plein de majesté, rendre à chacun selon ses œuvres. Il avait ajouté qu'il serait donné à quelques-uns de ses amis de voir, dès cette vie, le Fils de l'homme dans l'éclat de sa gloire royale.

« Environ huit jours après ces paroles, Jésus prit avec lui Pierre, et Jacques, et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une montagne élevée pour prier.

« Et tandis qu'il priait, il se transfigura en leur présence : sa face devint rayonnante comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige et resplendissants.

(1) II Cor. 4. 17.

- Et voici, deux hommes parlaient avec lui. C'était Moïse et Elie apparaissant avec majesté ; et ils disaient la mort qu'il devait subir à Jérusalem.

- Or, Pierre et ceux qui se trouvaient avec lui, étaient accablés de sommeil. Et s'éveillant, ils virent sa majesté et les deux hommes qui étaient auprès de lui.

- Et comme ceux-ci s'éloignaient de lui, Pierre dit à Jésus : Seigneur, il nous est bon d'être ici : si vous le voulez, faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.

- Car il ne savait ce qu'il disait, tellement ils étaient frappés de terreur.

- Il parlait encore, et voici qu'une nuée lumineuse les enveloppa ; et ils furent saisis de crainte en entrant dans la nuée ;

- Et voici qu'une voix se faisait entendre du sein de la nuée, disant :

- Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais : écoutez-le.

- Et tandis que la voix se faisait entendre, Jésus se trouvait seul.

- Et en l'entendant, les disciples tombèrent la face en terre et éprouvèrent une grande crainte.

- Et Jésus s'approcha d'eux et les toucha, et leur dit : Levez-vous et ne craignez point.

- Et levant les yeux, et regardant autour d'eux, ils ne virent plus personne si ce n'est Jésus resté seul avec eux.

- Et comme ils descendaient la montagne, il leur enjoignit de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, sinon lorsque le Fils de l'homme serait ressuscité d'entre les morts.

- Et ils se turent, et dans ces jours, ils ne dirent rien à personne de ce qu'ils avaient vu.

- Et ils retinrent cette parole en eux-mêmes, se demandant ce que signifiaient ces mots : Lorsque le Fils de l'homme sera ressuscité d'entre les morts. -

## II



UELLE sublime scène ! Nous voyons ici l'ancien Testament qui, représenté par son législateur et par son plus fameux prophète, fait hommage à Jésus-Christ et le reconnaît pour le Messie si longtemps attendu, tant de fois promis, préfiguré de tant de manières. Avec eux, comme avec ses disciples, il s'entretient, non de sa gloire, mais de ses ignominies et de ses souffrances. Après cela, Elie et Moïse se retirent devant lui, comme la loi allait se retirer devant l'Evangile, comme la figure et l'ombre fuient devant la réalité et la lumière. Ils se retirent aussi afin que les disciples sachent bien qui est désigné par ces paroles que va prononcer le Père céleste :

« Celui-ci est mon Fils. » La présence du Père est rendue sensible par la nuée lumineuse d'où s'échappe la voix. Elle nous rappelle celle où Dieu se cachait quand il guidait son peuple vers la terre promise. Adressées aux Juifs, chez qui un attachement excessif pour leur loi et pour Moïse formait un des principaux obstacles à la foi en Jésus-Christ, les paroles du Père signifient évidemment : « Jusqu'à ce jour, vous avez écouté Moïse et les prophètes, qui étaient mes serviteurs : les voilà qui sont venus remettre leur autorité entre les mains de Jésus, vous enseignant ainsi que tout leur office était de vous conduire à son école.<sup>1</sup> C'est désormais Jésus qu'il faut écouter, à qui il faut obéir, si vous voulez arriver à la terre promise du ciel; car il n'est pas seulement mon serviteur, mais mon Fils, l'objet unique de tout mon amour. » — Enfin, en enveloppant les trois disciples de la nuée qui le représentait lui-même, le Père éternel indiquait qu'il les investissait de sa tendresse, les adoptait, et les déclarait ses héritiers avec son Fils.

## III

**M**AIS, dans ce récit, quel ton inimitable de véracité ! Pas la moindre prétention littéraire dans un sujet qui prêtait si bien à l'amplification. Que de beaux développements un faussaire eût pu emprunter ici aux livres de l'ancien Testament ! Or, nous le demandons : Un enfant qui eût été témoin de cette scène, eût-il pu la raconter plus simplement ? Elle nous est rapportée par trois évangélistes, et tous les trois semblent lutter d'ingénuité. Les deux premiers avaient oublié de nous dire que Pierre, Jacques et Jean dormaient au moment de l'apparition d'Elie et de Moïse ; le troisième supplée cette circonstance, sans s'inquiéter s'il ne va pas affaiblir ainsi la valeur du témoignage des trois disciples. Les trois évangélistes nous rapportent la naïve proposition que fait Simon-Pierre à Jésus, de dresser trois tentes sur la montagne ; et saint Marc, qui écrivait sous les yeux de ce dernier, et presque sous sa dictée, nous donne la mesure de l'intelligence des trois principaux apôtres, en ajoutant qu'après tant d'instructions reçues du divin Maître, et tant de prédictions de sa mort, ils ne parvinrent pas à comprendre le sens de ces paroles : « Lorsque le Fils de l'homme sera ressuscité d'entre les morts ! » — Non, ce n'est pas ainsi qu'on invente !

Pour ne rien omettre de cet admirable chapitre de l'Évangile, ajoutons que, sur la question des disciples, pourquoi les scribes disaient qu'Elie devait apparaître aux hommes avant l'avènement du Christ, le divin Maître leur répondit qu'Elie doit réellement

(1) Gal. 3. 24.

venir à l'approche du jugement pour convertir les Juifs ; et qu'il sera méprisé et cruellement maltraité comme le Fils de l'homme ; mais qu'Elie était déjà venu, qu'on l'avait méconnu et fait mourir. Et il répéta que le Fils de l'homme ne serait pas mieux traité par les Juifs. Les disciples comprirent que cet Elie qu'on avait mis à mort, n'était autre que Jean-Baptiste. (MATH. 17. MARC. 9. LUC. 9.)

## IV

**A**NDIS que ces grandes choses se passaient au sommet de la sainte montagne, une scène bien différente se déroulait à son pied. Les neuf apôtres qui y attendaient le retour du Maître, avaient vu venir à eux un malheureux père, avec son fils lunatique et possédé d'un horrible démon qui le privait de l'usage de l'ouïe et de la parole, et le tourmentait de la façon la plus cruelle. Attirée par la curiosité, une grande foule l'avait suivi et avait fait cercle autour de lui, du pauvre enfant et des apôtres ; ces derniers avaient essayé inutilement de conjurer l'esprit immonde ; et, pour comble de confusion, les scribes étaient là, qui triomphaient de leur défaite et, enhardis par l'absence de leur auguste Maître, disputaient contre eux en présence du peuple, et leur reprochaient peut-être de s'être laissé tromper par Jésus.

Ainsi, d'une part, Jésus-Christ glorifié, adoré par les deux plus grands saints des temps passés, et communiquant ses joies à trois de ses amis ; et le Père éternel présidant sensiblement à ce mystère, reconnaissant son Fils unique dans le Fils de Marie, et unissant dans une amoureuse étreinte ce Fils bien-aimé et l'humanité régénérée par son sang ; — d'autre part, Jésus-Christ insulté dans les siens par la Synagogue perfide, et Satan étalant sa rage, sa malice et son épouvantable puissance sur l'humanité déchue ; en un mot, le ciel et l'enfer, Dieu et le démon, le Père des hommes et l'Homicide dès l'origine, se disputant la terre : le premier pour l'inonder de lumières, de justice, de pures voluptés ; le second, pour la dégrader, la plonger dans les ténèbres et dans le malheur : tel était le double drame auquel le Thabor servait de théâtre presque à la même heure !

## V

**L**E matin donc qui suivit la lumineuse nuit de sa Transfiguration, Jésus trouva au pied de la montagne un peuple nombreux, et ses disciples aux prises avec les scribes. Un reste de splendeur couronnait-il encore son front, comme celui de Moïse descendant du Sinaï ? A son



aspect, dit saint Marc, le peuple fut frappé d'étonnement et d'une religieuse terreur, et accourut à sa rencontre pour le saluer. Jésus demanda à ses disciples et aux scribes quel était le sujet de leur altercation; mais comme la honte fermait la bouche aux premiers, et la crainte d'une défaite aux seconds, un homme sortit de la foule et, se prosternant aux pieds de Jésus :

« Maître, lui dit-il, je vous en conjure, jetez un regard de compassion sur mon fils, le seul que j'aie : il est possédé d'un démon muet qui, partout où il le saisit, le jette violemment contre le sol; et alors l'enfant écume, grince des dents et devient raide. Je l'ai présenté à vos disciples, et ils n'ont pu le délivrer. »

« O race incrédule et perverse, s'écria Jésus, jusques à quand serai-je avec vous, jusques à quand vous souffrirai-je? »

Ces reproches s'adressaient partie aux apôtres, partie au père du démoniaque, mais surtout aux scribes, dont l'opiniâtre incrédulité avait contribué sans doute à rendre inefficaces les exorcismes, comme jadis, la foi de ceux qui portaient le paralytique de Capharnaüm, avait engagé Jésus à lui remettre ses péchés et à le guérir.

Le divin Maître commanda qu'on lui apportât l'enfant; mais à peine l'esprit malin se vit-il en la présence de son vainqueur, qu'il se mit à torturer sa victime avec une fureur toute nouvelle: le lunatique fut précipité contre terre et s'y roula en écumant.

« Depuis quand cela lui arrive-t-il? » demanda Jésus au père. — « Depuis son enfance; et bien des fois l'esprit l'a jeté dans le feu et dans les eaux pour le faire périr. Mais vous, si vous pouvez quelque chose, secourez-nous, par pitié. » — « Si vous pouvez croire, répliqua Jésus, tout est possible à qui croit. » — « Seigneur! s'écria le père en versant des larmes, je crois, venez en aide à mon manque de foi. »

Voyant alors que la foule se pressait autour de lui, Jésus parla d'un ton menaçant à l'esprit immonde : « Esprit sourd et muet, sors de cet enfant, je te l'ordonne, et ne rentre plus en lui. » Et après avoir poussé de grands cris, et avoir tirailé en tous sens le pauvre enfant, le démon le quitta et le laissa privé de sentiment, tellement que l'on disait qu'il était mort. Mais Jésus le prit par la main, le releva et le rendit guéri et plein de vie à son père. Et à cette vue « tous s'émerveillaient de la grandeur de Dieu. »

## VI



QUAND ils se trouvèrent seuls avec le divin Maître, les apôtres lui demandèrent pourquoi ils n'avaient pu chasser ce démon. « A cause de votre incrédulité, » leur répondit-il. C'est-à-dire : à cause de la faiblesse de votre foi. — « Donnez-nous donc une foi plus vive, » répli-

quèrent-ils. — Et il leur dit : « Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à ce mùrier : Déracine-toi et te transplante dans la mer, et il vous obéira ; à cette montagne : Passe d'ici là, et elle y passera, et rien ne vous sera impossible. » — Les saints Pères remarquent que de tels miracles ne peuvent s'opérer que pour une cause urgente et proportionnée ; et nous savons que saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge, a transporté ainsi une montagne qui le gênait dans la construction d'une église. « Au reste, ajouta Jésus, cette sorte d'esprits ne peut être chassée qu'au moyen du jeûne et de la prière. » En détachant l'âme de la matière, le jeûne augmente sa puissance surnaturelle ; et la prière nous met en possession de la vertu divine. (MATH. 17. MARC. 9. LUC. 9.)

## Chapitre Quatrième.

*Idee générale des derniers temps de la vie du Sauveur. — Etat religieux de Jérusalem et de la Judée. — Le haut sacerdoce et le Sanhédrin. — Jésus empêché par leurs embûches, de célébrer la Pâque et la Pentecôte à Jérusalem. — Il s'y rend pour la fête des Tabernacles. — Les dix lépreux. — Zèle excessif des fils de Zébédée. — Partage des opinions à l'égard de Jésus à Jérusalem. — Malveillance des pharisiens. — Nicodème le défend.*

### I



L'HORIZON du récit évangélique s'assombrit ; la fête des noces touche à sa fin ; l'Époux va être enlevé à ses heureux compagnons ; le temps des jeûnes et des pleurs arrive pour eux ; déjà gronde dans le lointain l'orage qui doit terminer, par la plus épouvantable des catastrophes ces jours si beaux, si longtemps et si vivement attendus, ces jours dont le lever avait fait tressaillir dans la tombe les os d'Abraham. Le beau lac de Galilée ne verra plus le céleste Maître assis, tantôt sur une colline de la côte, tantôt à bord d'une nacelle, développer ses douces paraboles à la foule étendue sur la grève et oubliant tout le reste pour l'écouter. Jésus va quitter définitivement cette province tant favorisée par lui ; les synagogues de Capharnaüm, de Bethsaïde et de Corozaim ne retentiront plus de sa voix. A la vérité, ces villes ont tiré peu de fruit de ses enseignements et de ses prodiges ; mais la Judée et Jérusalem, à qui il veut consacrer les précieux restes de son existence mortelle, feront pis encore. Sauf de rares excep-

tions, son arrivée dans les bourgs de Galilée était un événement ; ses voyages, une sorte d'ovation perpétuelle ; à Jérusalem, il ne trouvera guère que ce qu'il trouve, hélas ! dans les capitales à notre époque : froideur et hostilité.

Cette ville et ses environs avaient dû subir à un plus haut degré que le reste du pays, la funeste influence de la cour semipaienne d'Hérode-le-Grand, et celle, non moins funeste, d'un haut sacerdoce composé de libres-penseurs et de sadducéens, dont l'impie ambition n'e reculait pas devant l'idée de faire mourir le Christ reconnu à l'évidence. Quant au conseil suprême de la nation, il ne comptait qu'un membre favorable à Jésus, savoir Nicodème, lequel encore n'osait se déclarer ouvertement. Les autres étaient décidés à se débarrasser d'un censeur importun dont la vie, autant que les paroles, était une perpétuelle critique de leurs vices, de leur hypocrisie. Il ne s'agissait plus que de donner une couleur légale à leur attentat : Jésus venait de leur en fournir le moyen, en guérissant un paralytique le jour du sabbat et en se disant Fils de Dieu.<sup>1</sup> Le miracle étant avéré, il fallait en conclure à la véracité de son auteur et le reconnaître pour ce qu'il disait être. Autre était la logique de ces hommes : pour eux, le miracle opéré par Jésus le jour du sabbat était une profanation ; et l'affirmation de sa filiation divine, un blasphème.

Les quelques mois qui nous séparent encore de la douloureuse Passion de notre bien-aimé Rédempteur, ne seront donc plus qu'un acheminement à sa mort ; et ils peuvent se diviser en trois étapes. La première ira jusqu'à la fête des Encénies, où Jésus, menacé de mort à Jérusalem, se retirera sur la rive orientale du Jourdain. Apprenant la mort de son ami Lazare, il reviendra à Béthanie, proche de Jérusalem, pour le ressusciter. Cette résurrection donnera lieu à la décision du Sanhédrin de le faire périr à tout prix, et à une nouvelle retraite de Jésus à Ephraïm ou Ephron, dans la tribu d'Ephraïm : ce sera la seconde étape. La troisième sera signalée par son entrée solennelle dans la ville de Jérusalem, et comprendra les faits et enseignements contenus depuis cette entrée jusqu'à la dernière Cène. Là aussi finira notre livre cinquième. Beaucoup de points appartenant à cette dernière année ont été traités au livre quatrième comme se rapportant directement à la formation de l'Eglise et à l'éducation apostolique des disciples : nous n'y reviendrons pas.

(1) Voyez pages 148 et suiv.

## II

**L**ES embûches dressées à sa vie par les princes du peuple, furent cause que Jésus ne se rendit pas à Jérusalem pour la fête de Pâques qui terminait la seconde année de sa vie publique. Il s'abstint de même, ce semble, et pour le même motif, d'y aller célébrer la fête de la Pentecôte ; mais quand vint celle des Tabernacles,<sup>1</sup> sachant, comme le remarque saint Luc, que les jours approchaient où il devait retourner à son Père, il se décida, malgré tout ce qu'il prévoyait de persécutions, à monter à la ville sainte. Afin cependant d'éveiller moins l'attention envieuse de ses ennemis, il y alla comme à la dérobée, ajoute saint Jean, après le départ de ses proches, accompagné de ses seuls apôtres, et par des chemins détournés, peu fréquentés ; en un mot, il prit toutes les mesures pour arriver sans presque aucun cortège. (Luc. 9. JOAN. 7.)

En approchant d'un bourg, il rencontra dix lépreux qui lui crièrent de loin : - Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. - Il leur enjoignit d'aller se présenter aux prêtres, comme la loi l'ordonnait aux lépreux guéris. Ils obéirent aussitôt, et en y allant, ils se virent subitement délivrés de leur affreuse maladie. L'un des dix, un samaritain, revint vers son bienfaiteur en louant Dieu à haute voix, et se prosterna à ses pieds en lui rendant grâces. C'était la troisième fois qu'un étranger donnait aux Juifs l'exemple de la foi et de la piété. Jésus en fit la remarque et témoigna hautement combien il était offensé de l'ingratitude des autres. A nous de profiter de cette leçon. (Luc. 17.)

Comme il traversait le pays des Samaritains, il envoya quelques-uns des siens lui préparer un logis dans un endroit où il avait l'intention de s'arrêter ; mais, les reconnaissant pour des Juifs qui se rendaient au temple de Jérusalem, les habitants leur refusèrent l'entrée de leur ville. Ce fut alors que, dans les transports d'un zèle intempestif, les fils de Zébédée demandèrent à Jésus congé de faire descendre le feu du ciel sur la ville inhospitalière. Le bon Maître les en reprit vivement : - Vous ne savez, leur dit-il, quel est l'esprit qui vous anime : le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver. - Et il se rendit avec eux dans un autre endroit. (Luc. 9.)

(1) Elle se célébrait pendant sept jours, vers le mois de septembre, en mémoire des quarante années que le peuple de Dieu avait passées au désert sous des *tabernacles*, c'est-à-dire des tentes.

## III

**D**EPENDANT, à Jérusalem, les Juifs cherchaient Jésus, et la ville était pleine de rumeurs à son sujet : les uns l'accusaient de séduire le peuple ; les autres, — sans doute des Galiléens venus à la fête, — prenaient sa défense, mais timidement et à demi-mots, de peur d'encourir l'animadversion des Jérésolimites et des habitants de la Judée.

Enfin, vers le quatrième jour de la solennité, Jésus fit son apparition dans le temple, et se mit aussitôt à enseigner. Il fit preuve d'une telle science des saints Livres et des choses divines, que les Juifs, — c'est-à-dire toujours les habitants de Jérusalem et de la province de Judée, — en étaient dans l'admiration. Mais ici comme à Nazareth, l'admiration était stérilisée par l'incrédulité : « Comment cet homme sait-il les lettres, ne les ayant pas apprises ? » Jésus leur répondit que sa doctrine lui venait de son Père, et qu'ils ne tarderaient pas à le reconnaître, s'ils voulaient se mettre en peine de la pratiquer. L'expérience prouve en effet que ceux-là seuls comprennent véritablement l'Évangile et y croient fermement, qui s'efforcent d'y conformer leurs mœurs. A la suite de ce discours, la foule fut plus que jamais divisée d'opinions à son égard : les uns voulaient mettre la main sur lui ; les autres le reconnaissaient ouvertement pour le Christ. Les pharisiens, voyant avec dépit qu'il faisait des conquêtes sous leurs yeux, envoyèrent des gens pour l'arrêter. Sans s'émouvoir, Jésus dit à ces satellites : « Je ne suis plus au milieu de vous que pour un peu de temps : vous me chercherez et ne me trouverez point ; car là où je vais, vous ne sauriez y venir. »

## IV

**A**U dernier jour de la fête, un prêtre se rendait à la fontaine de Siloë et en rapportait de l'eau dans une urne d'or. Faisant sans doute allusion à cette cérémonie symbolique, Jésus s'écria : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, sentira, comme dit l'Écriture, une source d'eau vive jaillir dans son sein. »

Ces paroles mirent le comble à la confusion de la multitude. Ici on s'écriait : « C'est le prophète, c'est le Christ. » — Là on répondait : « Le Christ vient-il de Galilée ? l'Écriture ne dit-elle pas qu'il doit venir de Bethléem, patrie de David ? » Plusieurs voulaient se saisir de lui ; et pourtant nul ne le fit : pourquoi ? parce qu'il ne voulut pas le permettre.

Les valets chargés d'arrêter Jésus, étant revenus : « Pourquoi.

leur demandèrent les pharisiens, ne l'avez-vous pas amené? — « Jamais, répondirent-ils, homme n'a parlé comme cet homme. » — « Vous vous êtes donc laissé séduire, vous aussi? Est-il un seul prince ou un seul pharisien qui croie en lui? Quant à cette populace qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits. »

Alors, pour la première fois, Nicodème s'aventura à prendre la parole en faveur de Jésus, et fit observer à ses collègues que la loi défendait de condamner personne sans l'avoir préalablement entendu. Ils s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés en affirmant qu'aucun pharisien ne croyait au Galiléen, comme ils appelaient le Sauveur. Cette découverte les mortifia étrangement : « Es-tu donc, toi aussi, galiléen? étudie les Ecritures, et tu verras qu'aucun prophète ne vient de Galilée. » L'argument était faible; il était même erroné, puisque Jonas était né dans ce pays.

Après cette discussion, les sanhédrites se séparèrent et retournèrent chacun chez soi. Quant au Sauveur, personne ne l'ayant invité à loger, il alla passer la nuit en plein air, dans le jardin de Gethsémani, au flanc du mont des Oliviers. Ce lieu lui était cher; il s'y rendait fréquemment pour prier, dit saint Jean : sans doute parce qu'il devait y commencer sa Passion! (JOAN. 7 et 8.)

## Chapitre Cinquième.

*Jugement de la femme adultère. — Jésus est la Lumière du monde. — Nouvelle prédiction de son crucifiement. — Le pécheur est esclave. — Les Juifs, enfants du diable. — Jésus est plus ancien qu'Abraham. — On veut le lapider.*

### I



LE lendemain, dès l'aurore, Jésus retourne au temple et se voit aussitôt environné d'une multitude avide de l'entendre. Il s'assied et rompt à ces petits dédaignés et maudits par les docteurs, le pain de la vérité. Mais tandis qu'il leur parle, il voit venir, escortée par une troupe de pharisiens et de scribes, et suivie d'une foule de curieux, une femme voilée et garrottée. Arrivés auprès de lui, les pharisiens lui disent : « Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Dans la loi, Moïse nous ordonne de lapider cette sorte de coupables : vous donc, que dites-vous? » C'était un piège qu'ils lui dressaient : s'il exemptait la pécheresse du châtement mérité par elle, il transgressait la défense que Dieu avait faite de rien changer à la loi du Sinaï; la condamnait-il,

on pourrait le déférer au gouverneur romain, à qui seul appartenait à cette époque le droit de prononcer la peine de mort.

La conduite du Sauveur en cette occasion fut admirable. Il pouvait se débarrasser de ses ennemis en refusant de prendre connaissance de la cause : il aima mieux encourir leur colère en sauvant à la fois le corps et l'âme de l'accusée, tout en déjouant leurs embûches. Il se baissa et se mit à tracer des caractères dans la poussière. Qu'écrivait-il? nous l'ignorons; peut-être ce qu'il répondit ensuite de bouche aux pharisiens, mais que, par égard, il eût voulu ne pas leur dire en face du peuple. Mais sans doute ils évitèrent de lire son écriture, voulant le forcer à parler, afin d'avoir tous les assistants pour témoins du jugement qu'il allait porter. Comme ils le pressaient donc de répondre, il se redressa et, leur lançant un regard scrutateur : « Que celui d'entre vous qui est sans péché, dit-il, lui jette le premier la pierre. » Dans les cas où la peine de la lapidation devait être prononcée, la loi mosaïque voulait en effet que les dénonciateurs prissent sur eux-mêmes la responsabilité du supplice, en jetant d'abord chacun une pierre au condamné, qui devait ensuite être achevé par tout le peuple.<sup>1</sup> Jésus ne s'oppose pas à l'exécution de la loi sur la pauvre pécheresse; mais, puisqu'on le force à prendre le rôle de juge, il déclare qu'une peine ne peut, sans une énorme injustice, être appliquée par un homme qui l'a lui-même encourue, et plus souvent peut-être que l'accusé.

Après cet arrêt, où brillent à la fois la justice et la sagesse du Juge de l'univers, et la miséricorde du bon Pasteur, Jésus se baissa de nouveau et recommença d'écrire, afin de donner à ses adversaires le temps d'aviser. Mais leur parti fut bientôt pris. « En entendant cette réponse, ils se retirèrent les uns après les autres, à commencer par les plus vieux. » Sans doute, ils s'apercevaient que, pour être galiléen, Jésus n'en était pas moins prophète; que, sans avoir appris les lettres, il savait lire dans leurs consciences; et ils tremblaient qu'il n'y lût à haute voix. — Et que sera-ce quand, assis sur le trône de sa Majesté, il jugera sans appel les vivants et les morts?

Jésus se releva enfin; et ne voyant plus devant lui que la pécheresse : « Femme, lui dit-il, où sont vos accusateurs? aucun ne vous a-t-il condamnée? » — « Aucun, Seigneur. » — « Ni moi non plus je ne vous condamnerai; allez; et dorénavant ne péchez plus. »

Aucun des accusateurs ne s'étant offert à jeter la première pierre, la sentence n'eût plus été exécutoire : le juge pouvait donc et devait renvoyer l'accusée.

Nous admirons Daniel lorsque, tout jeune encore, il convainc de calomnie les deux juges d'Israël, et fait retomber sur leurs

(1) Deut. 17. 7.

têtes blanchies dans l'iniquité, le châtement qu'ils avaient voulu infliger à une femme, coupable d'avoir résisté à leurs infâmes désirs. Mais bien plus admirable est Jésus, lorsqu'il soustrait une femme criminelle aux rigueurs de la justice humaine, et n'use de son autorité sur elle que pour la ramener au sentier du devoir et de la vertu. Car nous ne saurions croire que la pécheresse ait pu se défendre de croire à Celui qui venait de déployer à son endroit une sagesse et une bonté si évidemment divines; nous pensons au contraire qu'éclairée par la grâce qui découlait des lèvres de Jésus, elle conçut à l'instant un sincère repentir de ses fautes, et mérita d'en être purifiée. Et sans doute, tandis que, jouant le rôle des esprits infernaux, les scribes se retiraient honteux et pleins d'une rage nouvelle contre son Libérateur, les anges de Dieu se livraient à l'allégresse, et félicitaient le bon Pasteur d'avoir retrouvé sa brebis!

## II



JÉSUS reprit ensuite le discours brusquement interrompu par les scribes, et dont le but était d'amener ses auditeurs à la connaissance de sa divinité. Car cette connaissance est la porte de la vie éternelle. Il ne dit pas : « Je suis l'un de la divine Trinité : » c'eût été exposer le plus auguste des mystères aux blasphèmes des incrédules; il s'accommode à leur faiblesse et procède par degrés :

« Je suis la Lumière du monde : celui qui me suit, ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. »

Tout être est lumière, en ce sens qu'il est l'objet de notre intelligence. Or, Dieu, étant l'Être infini, est la Lumière infinie, parce qu'il est infiniment intelligible. Cependant, en cette vie, nous ne pouvions le voir en lui-même, mais seulement dans le miroir de ses œuvres, comme dit l'Apôtre. Il s'est fait homme; et dès lors sa divinité a pu être vue en quelque façon à travers le voile de sa humanité sainte, comme le soleil est vu à travers le nuage transparent qui le cache. C'est pourquoi Jésus lui-même a pu dire : « Qui me voit, voit aussi le Père.<sup>1</sup> » Voilà comment le Fils de Dieu est devenu la Lumière du monde, non plus seulement dans ses œuvres, mais en lui-même. On suit cette Lumière, quand on croit ce qu'elle enseigne, qu'on accomplit ses préceptes et qu'on se conforme à ses exemples; et alors il est impossible que l'on marche dans les ténèbres; on aboutit nécessairement à la vie éternelle.

Parmi les auditeurs de Jésus s'étaient glissés quelques pharisiens qui guettaient une occasion favorable de le saisir. Ils l'inter-

(1) Joan. 14. 9.



rompirent insolemment, en lui disant que son témoignage dans sa propre cause n'était pas recevable. « Il est vrai, leur répondit-il, je témoigne dans ma propre cause; mais mon témoignage est appuyé sur celui de mon Père. » Il entendait par là les miracles opérés en confirmation de sa doctrine. Faisant ensuite allusion à leurs projets impies contre sa personne sacrée :

« Je m'en vais, leur dit-il, et vous me cherchez, et vous mourrez dans votre péché. Là où je vais, vous ne pouvez venir. »

« Vous me cherchez. » Les Juifs cherchent encore ou attendent le Messie; et ne croyant pas à Jésus-Christ, ils ne peuvent être justifiés de leurs péchés.

« Si vous ne croyez que JE SUIS, vous mourrez dans votre péché. »

Le Fils de Dieu parle ici de lui-même comme il a parlé à Moïse dans le buisson ardent : JE SUIS CELUI QUI EST. Dieu seul a le droit de dire : JE SUIS, sans restriction, sans modification de temps, de lieu, de manière, de circonstance quelconque.

Il leur prédit enfin qu'ils le crucifieront, et qu'alors ils verront clairement aux miracles qui accompagneront sa mort, et au renouvellement du monde qui en sera le fruit, qu'il est bien véritablement CELUI QUI EST, l'envoyé et le Fils de Dieu.

## III



Le discours ayant amené plusieurs Juifs à la foi, Jésus les engagea à y persévérer, afin d'être affranchis de l'esclavage. Aussitôt les incrédules de s'écrier : « Nous sommes enfants d'Abraham, et jamais nous n'avons été esclaves de personne. »

« En vérité, en vérité, répondit Jésus, je vous le dis, celui qui fait le péché est esclave du péché. »

Nous avons déjà remarqué qu'il employait cette formule : *En vérité, en vérité, je vous le dis*, lorsqu'il voulait appuyer fortement sur une vérité importante et peu comprise. Et quelle vérité plus importante et moins comprise que l'esclavage du pécheur? Tout qui pèche, croit faire acte de liberté; mais c'est l'acte de liberté d'un homme qui se vend lui-même.

« Or, l'esclave ne demeure pas éternellement dans la maison; mais le fils y demeure éternellement. »

Il entend la maison de Dieu. L'esclave n'a pas de droit sur l'héritage des enfants. Revenant sur le dessein qu'ils avaient formé de le tuer : « Vous faites, leur dit-il, les œuvres de votre père. » — « Notre père, répliquent-ils, c'est Abraham. » — « Si vous êtes fils d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. Mais vous voulez me tuer, moi, un homme qui vous ai dit la vérité : Abraham n'a pas fait cela. » — « Nous avons un même père, qui est Dieu. » — « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez-  
vous? »

riez, car je suis venu de lui, c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage? »

Admirable raisonnement! les enfants d'un même père parlent une même langue et s'entendent sans peine, même à demi-mot, parce qu'ils s'entretiennent de choses connues d'eux tous, des affaires de la famille. Ceux donc qui ne comprennent pas le langage du Fils de Dieu, montrent clairement qu'ils ne sont pas ses frères, ni par conséquent les enfants de Dieu, comme le prétendaient les pharisiens. Jésus ajouta :

« Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez accomplir ses désirs : il fut homicide dès le commencement du monde; et il ne resta pas dans la vérité, parce qu'il n'est pas de vérité en lui; quand il ment, il parle de son propre fonds; car il est menteur et père du mensonge. »

Ainsi, haine de l'homme et mensonge, tel est le double caractère du démon et de sa race.

« Celui qui est né de Dieu, écoute la parole de Dieu; quant à vous, vous ne l'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas enfants de Dieu. »

On conclut de ces mots, que l'amour de la parole de Dieu est un signe de prédestination, et l'indifférence à l'endroit de cette parole, un signe de réprobation.

#### IV



ici les Juifs interrompirent encore le Sauveur : « N'avons-nous pas raison de dire que tu es samaritain et possédé du démon? »

Dans leur bouche, ces deux dénominations s'équivalaient; car ils méprisaient et haïssaient profondément les Samaritains. Jésus, qui ne méprisait personne, et qui avait rencontré chez les Samaritains une foi plus prompte que dans Israël, Jésus ne repousse pas le nom de Samaritain; il se contente de répondre qu'il n'est point possédé du démon. Puis, tentant un dernier effort auprès de ceux de ses auditeurs qu'il voit ébranlés et près de se rendre :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. »

Nouvelles clameurs de la part des obstinés : « Nous voyons bien maintenant que tu es démoniaque. Comment! Abraham et les prophètes sont morts, et tu oses promettre une vie sans fin à ceux qui croient en toi? Tu es donc plus grand qu'Abraham et les prophètes? Qui donc prétends-tu être? » Jésus leur répond en substance qu'en vain il le leur dirait, puisqu'ils refusent de croire au témoignage de son Père, lequel, ajoute-t-il, est « Celui que vous appelez votre Dieu. » Enfin, pour qu'ils sachent qu'avec raison il se met au-dessus d'Abraham :

« Abraham votre père, dit-il, a désiré ardemment de voir mon jour; il l'a vu et s'en est réjoui. »

« Tu n'as pas cinquante ans, s'écrient les Juifs, et tu as vu Abraham? »

« En vérité, en vérité, je vous le dis, répond Jésus, avant qu'Abraham fût fait, JE SUIS. »

Il ne dit pas : Avant qu'Abraham fût fait, *j'étais*, comme l'exigerait la syntaxe des langues humaines : il parle sa langue, la langue de l'Éternel, en qui il n'y a point de passé, ni d'avenir, mais un immuable présent : JE SUIS. Le psalmiste avait déjà dit : « Avant que fussent faites les montagnes, et que le monde fût formé, VOUS ÊTES.<sup>1</sup> » On ne saurait exprimer autrement le rapport de l'éternité avec le temps.

Cette dernière affirmation mit le comble à l'irritation des Juifs. Ils prirent des pierres; et sans doute ils allaient consommer le crime qu'ils méditaient depuis longtemps, si le Sauveur ne s'était rendu invisible à leurs yeux et n'était sorti du temple. (JOAN. 8.)

## Chapitre Sixième.

*L'aveugle-né. — Il est guéri par Jésus. — Il est présenté au Sanhédrin. — Discussion du fait. — Il réfute l'accusation de magie portée par les pharisiens contre Jésus. — Chassé de la synagogue, il rencontre Jésus, le reconnaît comme Fils de Dieu et l'adore.*

### I

**A**PRÈS avoir été si indignement outragé, Jésus montra bien par sa conduite qu'il était ce qu'il disait, l'Éternel, Celui qui, connaissant d'avance tout ce qui doit arriver, n'a jamais de motif de s'émouvoir, ni de changer ses desseins. Ni les menaces des Juifs, ni leurs blasphèmes ne l'empêchèrent de continuer à jeter sur le sol ingrat de la Judée la précieuse semence de sa parole et de ses œuvres.

Au sortir du temple, il passa avec ses disciples vis-à-vis d'un aveugle de naissance, qui, assis au bord du chemin, demandait son pain aux passants. Les disciples, qui le connaissaient déjà, voulurent savoir du Maître pourquoi cet homme était né aveugle, à cause de ses propres péchés, ou bien à cause de ceux de ses parents. Ils supposaient faussement que Dieu punit parfois les

(1) Ps. 89. 2.

péchés par anticipation, et que les grandes infortunes sont toujours le châtement de quelque péché personnel ou de famille. Jésus leur répondit que la cécité de cet homme avait une toute autre origine, qu'elle était due à une disposition de la sagesse divine, qui voulait en tirer sa gloire. Remarquons-le en passant : quelle que soit la source de nos maux, ils rentrent toujours dans le plan de la Providence, à qui rien n'échappe, pas même un cheveu de nos têtes.<sup>1</sup> Grand motif de consolation pour nous, qui savons que ce plan a été tracé par la plus paternelle de toutes les mains ! Jésus ajouta :

« Il faut que je fasse les œuvres de Celui qui m'a envoyé, tant que le jour luit ; la nuit vient, pendant laquelle personne ne peut rien faire. Aussi longtemps que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Par le jour, il entendait sa vie mortelle ; par la nuit, sa mort, qui mettrait fin à ses enseignements et à ses miracles. — Heureux le chrétien qui, ne perdant jamais de vue cette parole du divin Maître, profite du jour si rapide de la vie présente pour faire la volonté de Dieu ; heureux celui qui, par ses paroles et ses exemples, est le flambeau de ceux qui l'entourent !

## II



JÉSUS s'approcha ensuite de l'aveugle, fit un peu de boue en mêlant sa salive à la poussière du chemin, lui en frotta les yeux et l'envoya se laver dans la fontaine de Siloë.


Le Verbe qui a créé le premier homme du limon de la terre et de son souffle, se sert du même limon et de sa salive pour achever dans le mendiant ce qu'à dessein il y avait laissé incomplet. Il l'envoie à la fontaine de Siloë, afin de mettre sa foi et son obéissance à l'épreuve. Ainsi Elisée envoyait le lépreux Naaman se baigner dans le Jourdain.

Or, l'aveugle obéit sans hésitation ; et guéri à l'instant, il revint dans l'intention de remercier son bienfaiteur. En le voyant, ses voisins et ceux qui étaient habitués à le voir mendier en cet endroit, se demandaient les uns aux autres : « N'est-ce pas là le mendiant ? » — « C'est lui, » disaient ceux-ci. — « Non, répliquaient ceux-là, mais il lui ressemble. » — C'est que, outre l'improbabilité d'une telle cure, dont ils ne savaient pas le secret, ils trouvaient sa physionomie notablement transformée par le reflet d'intelligence que la vue y répandait. Mais lui mit fin à la discussion en leur disant : « C'est moi-même. » — « Comment donc, lui demandèrent-ils, tes yeux se sont-ils ouverts ? » — Il

(1) Matth. 10. 30.

le leur raconta en ajoutant que son bienfaiteur était cet homme que l'on nommait Jésus. Mais il ne put le leur montrer : Jésus s'était esquivé ; et d'ailleurs, ne l'ayant jamais vu, le mendiant n'eût pu le reconnaître.

## III

N le présenta aux pharisiens, afin qu'ils prononçassent sur le caractère de ce prodige, opéré le jour du sabbat, et cela à l'aide d'une opération corporelle et servile, la préparation et l'application de la boue. Les incrédules modernes ont coutume de révoquer en doute tous les faits surnaturels, même ceux de l'Évangile, sous prétexte que ces faits, pour être croyables, devraient avoir été soumis à l'examen d'hommes savants, et savants, bien entendu, à leur manière, c'est-à-dire sceptiques. Le miracle dont nous parlons va être soumis à une enquête propre à satisfaire tous les incrédules de bonne foi, s'il en est.

Bien que déjà instruits du fait, les pharisiens, procédant juridiquement, demandent au mendiant comment il a récupéré la vue. « Il m'a mis de la boue sur les yeux, répond-il ; et je me suis lavé, et je vois. » — Un aveugle de naissance guéri tout d'un coup, par un tel moyen, certes voilà un fait qui échappe à toutes les lois de la nature. Inutile donc de pousser plus loin l'interrogatoire sur le fond : les savants vont discuter entre eux. Pas plus que les incrédules du dix-neuvième siècle, ils ne croient à la divinité de Jésus-Christ ; mais ils croient en Dieu, à l'existence des anges bons et des mauvais ; ils vénèrent Moïse et les Livres saints. Dans cette foi même ils chercheront un moyen d'échapper à la conclusion qu'ils redoutent, à savoir que l'auteur du miracle est le Christ et le Fils de Dieu, comme il l'affirme. « Cet homme ne vient point de Dieu, disent quelques-uns, puisqu'il ne garde pas le sabbat. » En d'autres termes : Il n'a pu opérer ce prodige que par la puissance des esprits de ténèbres. D'autres, moins obstinés, leur répondent : « Comment un pécheur pourrait-il faire de tels prodiges ? » Là-dessus, grande dispute scientifique, les uns soutenant que la magie peut produire de pareils effets, les autres le niant. Mais comme cette controverse ne pouvait aboutir, ils en reviennent à l'interrogatoire de l'aveugle guéri : « Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? » — « Moi, je dis que c'est un prophète. » Il était difficile de rien opposer de plausible à cette conclusion. Mais, si Jésus était prophète, il était le Messie promis à Abraham ; et par conséquent les pharisiens étaient des impies ; ou, si du moins ils avaient été jusque-là de bonne foi, ils devaient maintenant faire amende honorable au prophète galiléen et se soumettre à lui. C'était trop dur pour leur orgueil... Mais le fait est-il bien avéré ? Ils appel-

lent à leur barre les parents du mendiant, et les interrogent avec un formalisme qui ferait envie à nos incroyants : ils n'oublient ni la question d'identité de la personne guérie, ni celle de la certitude de la cécité qui a donné lieu au miracle, ni celle des moyens employés pour l'opérer : « Est-ce bien là votre fils, celui que vous dites né aveugle ? et si oui, comment maintenant voit-il ? » — Ces pauvres gens redoutaient les pharisiens, qui avaient comminé la peine d'exclusion de la synagogue, du temple, et par là du corps de la nation, en un mot, la mort civile, contre quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ. Renier leur fils ou sa cécité de naissance, était chose impossible ; mais ils pouvaient éviter les foudres de la colère pharisaique en déclarant ne pas connaître l'auteur de sa guérison : « Nous savons que c'est là notre fils, répondirent-ils, et qu'il est né aveugle. Mais comment maintenant voit-il, nous l'ignorons ; qui lui a ouvert les yeux, nous ne savons. Interrogez-le lui-même : il est d'un âge à répondre sur ce qui le concerne. »

## IV



CONFONDUS de ce côté, et mis dans l'impossibilité de nier le miracle, il ne reste plus aux docteurs qu'un expédient pour justifier aux yeux du peuple l'opposition qu'ils font à Jésus : c'est de revenir à l'explication déjà proposée par quelques-uns, et de faire planer des soupçons injurieux sur les moyens employés pour guérir l'aveugle. Ils vont tenter d'intimider le pauvre ignorant, afin de lui arracher quelque parole équivoque qui puisse servir de base à une accusation de magie : « Rends gloire à Dieu : nous savons, nous, que cet homme est un pécheur. » On rend gloire à Dieu, éternelle vérité, quand on fait un aveu qui coûte, qui nous expose à quelque châtement. Ils voulaient donc dire : « Nous, les docteurs d'Israël, nous connaissons d'ailleurs et depuis longtemps celui qui t'a guéri : c'est un violateur de la loi ; il n'a donc pu le faire que par maléfice. Confesse-le, et expie ainsi la faute que tu as commise en te prêtant à ses prestiges. »

Malheureusement pour eux, ils avaient affaire à une âme droite et incapable de trahir la vérité pour aucune considération. « S'il est pécheur, répliqua le mendiant, je l'ignore ; je ne sais qu'une chose : tout à l'heure j'étais aveugle et maintenant je vois. » — « Que t'a-t-il fait ? insistent les pharisiens ; comment t'a-t-il donné la vue ? » S'il répondait comme la première fois : « Il m'a mis de la boue sur les yeux, » leur intention était sans doute de lui faire observer que ce mode étrange de cure devait cacher quelque superstition ; qu'en surplus, il était une violation du repos sabbatique ; et si, interloqué par l'étalage de leur science, le pauvre homme paraissait ébranlé dans son estime pour son bienfaiteur,

ils eussent publié que l'aveugle guéri avait reconnu lui-même que Jésus était un magicien. Mais leurs habiles calculs furent déjoués par la vertueuse impatience du témoin : « Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu ! » — Puis, avec une générosité qui manquait jusque-là au riche et savant Nicodème, il rompt en visière avec eux, il se déclare nettement le disciple de Jésus, tout en leur demandant avec une fine ironie si peut-être ils sont dans la même disposition : « Pourquoi voulez-vous que je vous le répète ? est-ce que peut-être vous voudriez, vous aussi, vous faire ses disciples ? » — A cette question inattendue, les graves juges ne savent plus contenir leur colère : « Sois son disciple, toi ; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais cet homme, nous ne savons d'où il vient. — — « Voilà qui est étrange, réplique le mendiant avec cette verve de bon sens qu'on rencontre parfois chez les plus misérables, et qu'exaltait chez celui-ci sa reconnaissance envers Jésus et son indignation contre ses détracteurs ; voilà qui est étrange : vous ne savez d'où vient un homme qui a ouvert mes yeux à la lumière ! Or, nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs,<sup>1</sup> mais bien ceux qui l'honorent et qui font sa volonté. Depuis que le monde existe, on n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance. Si cet homme ne venait de Dieu, il ne pourrait rien faire de ce qu'il fait. »

## V



RECEVOIR d'un mendiant une si bonne leçon de théologie, c'en était trop pour l'orgueil des maîtres en Israël. A bout de raisons, ils recoururent aux injures, arguments ordinaires des superbes confondus ; ils lui reprochèrent le malheur de sa naissance, sans songer que celui qui insulte le pauvre, outrage Celui qui l'a fait :<sup>2</sup> « Tu es né tout infecté de péchés ; et tu prétends nous instruire ? » Enfin — ils le jetèrent

(1) Ces mots, prononcés dans la chaleur de l'improvisation, doivent s'entendre conformément aux circonstances. Sans doute ce mendiant si spirituel, et peut-être inspiré par Celui qui, pour confondre ses ennemis, tire parfois une louange parfaite de la bouche des petits enfants, ce mendiant, disons-nous, ne veut pas dire que Dieu n'exauce pas le pécheur repentant, mais seulement qu'il n'exauce pas le pécheur comme tel, le pécheur qui demande à Dieu de se faire le complice de son péché. Ce serait le cas, si Dieu accordait à quelqu'un de faire un miracle par un moyen répréhensible, mauvais, tel que les Pharisiens disaient être l'imposition d'un peu de boue le jour du sabbat, ou s'il accordait un miracle à la prière d'un faux prophète. Dans ce sens, le Psalmiste a dit également : *Iniquitatem si asperxi in corde meo, non exaudiet Deus.* (Ps. 65. 18.)

(2) Prov. 17. 5.

déhors, - c'est-à-dire, pensons-nous, qu'ils l'exclurent à l'instant de la synagogue.<sup>1</sup>

On alla raconter à Jésus ce qui s'était passé, et comment ce vrai Israélite avait été expulsé de la synagogue. Et aussitôt, pour récompenser le généreux confesseur du témoignage qu'il en avait reçu, il lui ouvre une meilleure synagogue et un meilleur temple, la synagogue, ou le lieu de réunion des enfants de Dieu, son cœur sacré. L'ayant rencontré, il l'aborda en lui demandant : « Crois-tu au Fils de Dieu? » lui faisant comprendre par là que le Fils de Dieu habitait la terre sous une forme visible. Et aussitôt, embrasé du désir de le connaître afin de lui rendre ses hommages : « Qui est-il, Seigneur, demande l'heureux champion de la vérité, qui est-il? montrez-le-moi, afin que je croie en lui. » — « Tu l'as vu, répond Jésus, et c'est celui qui te parle. » — En même temps, il ouvre les yeux de l'âme à celui dont il a déjà ouvert les yeux du corps; il lui donne de reconnaître son Dieu dans un homme pareil aux autres; et, comme il n'a pas coutume de faire les choses à demi, il lui communique, avec le don de foi, ceux d'espérance et d'un amour parfait, et lui remet ses péchés. « Je crois, Seigneur, » s'écrie le nouveau disciple, avec une promptitude et une ardeur qui rappellent celles des apôtres à l'heure de leur vocation; et en présence de nombreux témoins, dont plusieurs étaient pharisiens, il se prosterne et adore l'Homme-Dieu.

Ainsi se vérifia une fois de plus la première des béatitudes : « Heureux les pauvres : le royaume des cieux est à eux! » Le royaume des cieux appartenait à un autre titre encore à ce brave mendiant : il était le premier persécuté pour la justice. (JOAN. 9.)

---

(1) Car il avait implicitement reconnu et proclamé que Jésus était le Christ; et l'importance que Jésus-Christ attachait à cette expulsion, et le soin qu'il prit de l'en consoler, nous semblent exiger ce sens.



## Chapitre Septième.

*Le Bon Pasteur. — Exposition de la parabole. — Le plus grand des préceptes. — Parabole du Samaritain. — Sens littéral et sens mystique.*

### I



Il fut après avoir ainsi éclairé l'aveugle dans son corps et dans son âme, et l'avoir introduit dans son bercail, que Jésus fit le célèbre sermon dans lequel il se peint lui-même sous la figure du BON PASTEUR. Faisant d'abord allusion à la résolution prise par les pharisiens de chasser de la synagogue ceux qui croiraient en lui, il leur déclare qu'il est lui-même la Porte de la bergerie, et que tout pasteur qui n'entre pas par cette Porte, qui prétend exercer l'autorité sur les âmes indépendamment de lui ou en opposition avec lui, n'est pas un pasteur, mais un larron qui n'aspire qu'à enlever les brebis pour les égorger. Ainsi étaient stigmatisés les pharisiens; ainsi l'étaient tous les futurs hérétiques; ainsi encore tous ces hommes qui, de nos jours, entreprennent de faire l'éducation morale des peuples baptisés en opposition avec l'Eglise : ils n'entrent point dans le bercail par la Porte, ce sont des larrons, des égorgeurs d'âmes, comme celui dont ils sont les ministres et les suppôts.

Jésus se tourne ensuite vers les brebis elles-mêmes, et, afin de les attirer à lui, de se les attacher sans retour, il leur révèle les ineffables tendresses de son cœur :

« Je suis le Bon Pasteur; le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

Il ne dit pas un *bon pasteur*, mais *le Bon Pasteur*, le seul, celui qui est tel par excellence et par essence, celui que Dieu nous avait promis par la bouche d'Ezéchiel en ces termes : « Je sauverai mon troupeau, il ne sera plus en proie à des ravisseurs; et sur mes brebis j'établirai un seul Pasteur qui les mènera paître.<sup>1</sup> »

Le Bon Pasteur est donc facilement reconnaissable à son dévouement pour ses ouailles; les faux pasteurs, intrus, schismatiques, hérétiques, ont un trait commun qui doit suffire à les faire discerner : la lâcheté, l'insouciance, l'égoïsme :

(1) Ez. 34. 22. sq.

« Mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, et à qui les brebis n'appartiennent pas en propre, quand il voit venir le loup, il délaisse les brebis et s'enfuit; et le loup enlève et disperse les brebis. »

« Le mercenaire fuit parce qu'il est mercenaire, et qu'il n'est point touché de l'intérêt des brebis. »

## II

**B**N nous désignant sous l'emblème de la brebis, animal faible, peu intelligent, désarmé au milieu de ses nombreux ennemis, et qui ne pourrait absolument subsister en dehors de la dépendance de l'homme, Jésus nous avertit que, dans l'ordre spirituel, nous sommes tout à fait incapables de nous suffire à nous-mêmes, de trouver notre chemin, notre nourriture, d'échapper à la dent du loup, ou, comme dit saint Pierre, du lion rugissant qui rôde sans cesse autour de nous. Quelles raisons pour nous d'aller à cet admirable Pasteur qui n'hésite pas à donner sa vie pour ses brebis ! Le mercenaire fuit en présence du danger, parce qu'il se soucie peu des brebis : elles ne sont pas à lui ; tout ce qu'il cherche, c'est le salaire. Mais le Bon Pasteur, lui, ne saurait les abandonner, parce qu'elles sont à lui : il les a achetées à si haut prix !<sup>1</sup> Aussi, comme le remarque saint Chrysostome après saint Paul,<sup>2</sup> il regarde leur vie et leur santé comme son profit, et leur maladie et leur mort comme une perte pour lui.

« Je suis le Bon Pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent comme mon Père me connaît et que je connais mon Père. »

Etonnante comparaison ! elle nous fait comprendre quelles relations intimes existent entre le Bon Pasteur et ses brebis. La connaissance dont le Père connaît son Fils, est une connaissance pleine de tendresse et de sollicitude ; celle dont le Fils connaît son Père, est pleine de confiance et de dévouement.

« Et je donne ma vie pour elles. »

Or, « il est impossible, a dit ailleurs Jésus, de montrer plus d'amour qu'en donnant sa vie pour l'objet aimé.<sup>3</sup> »

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; et il faut que je les y amène, et elles entendront ma voix, et il se fera une seule bergerie et un seul pasteur. »

Il voulait parler des Gentils, parmi lesquels il avait ses élus, aussi bien que chez les Juifs ; et il prédisait leur conversion et leur entrée dans le sein de l'Eglise. Jésus ajouta :

« Mon Père m'aime parce que je donne ma vie pour la re-

(1) I Cor. 6. 20.

(2) Rom. 14. 8.

(3) Joan. 15. 13.

prendre ensuite... J'ai reçu ce commandement de mon Père. -

Ainsi Jésus, cher à Dieu comme son Fils, lui est devenu en quelque façon plus cher, ou du moins, cher à un nouveau titre, par son dévouement aux âmes. Et nous n'aimerions pas ce Père, qui semble n'avoir un Fils que pour le sacrifier à nos intérêts, qui semble n'aimer ce Fils, que parce que ce Fils lui-même nous aime jusqu'à livrer sa vie pour nous! (JOAN. 10.)

## III

**D**ANS la parabole du Bon Pasteur, Jésus s'est peint lui-même par le trait le plus saillant de sa divine physiologie, lequel est son dévouement au bien des âmes : il livre sa vie pour elles. Dans la parabole du Samaritain, il s'étend, avec une sorte de complaisance, sur le détail des soins qu'il leur prodigue.

Désireux de mettre à l'épreuve la science du divin Maître, ou même dans l'intention de lui dresser un piège, un docteur lui avait demandé : « Maître, que dois-je faire, pour arriver à la vie éternelle? » Comme les scribes l'accusaient souvent de violer la loi et de l'altérer par sa doctrine, Jésus y ramène son interlocuteur : « Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? lui demande-t-il à son tour; qu'y lisez-vous? » Et le docteur répondit en récitant le premier précepte du Décalogue, tel qu'il est exposé au livre du Deutéronome : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toutes tes forces, et de tout ton esprit; <sup>1</sup> - et il y ajouta les mots du Lévitique : - Et tu aimeras ton prochain comme toi-même. <sup>2</sup> » — « Vous avez bien répondu, lui dit Jésus; faites ainsi et vous vivrez. »

Or, nous l'avons vu plus haut, par le prochain, les pharisiens entendaient les parents et les amis; et ils avaient osé ajouter au précepte du Lévitique ce commentaire : « Tu hairas ton ennemi. » Le scribe voulant donc savoir ce qu'en pensait Jésus, et en même temps se donner les airs d'un homme avide de connaître le vrai sens de la loi afin de la mieux pratiquer, le scribe, disons-nous, lui répliqua : « Et qui est mon prochain? »

Le divin Maître eût pu répondre en deux mots : Votre prochain ce sont tous les hommes sans nulle exception; mais c'était là un point de doctrine de la plus haute importance, et qui voulait être traité plus amplement en vue de l'avenir. Appelant tous les hommes à entrer dans son Eglise, parce qu'il voulait les sauver tous, il fallait qu'il leur apprit à se considérer mutuellement comme des frères, sans distinction de nationalité ni de race, et surtout qu'il renversât, comme dit l'apôtre, le mur d'inimitié qui

(1) Deut. 6. 5.

(2) Lev. 19. 18.

séparait les Juifs des Gentils,<sup>1</sup> afin d'en faire un seul peuple, ou plutôt un seul corps. L'occasion de nous donner cette grande leçon lui étant offerte par la question du scribe, il la saisit.

## IV

**U**N homme descendait de Jérusalem à Jéricho ; et il tomba entre les mains de voleurs qui le dépouillèrent de ses vêtements, le couvrirent de blessures, et s'en allèrent le laissant à demi mort.

« Or, il arriva qu'un prêtre descendit par le même chemin ; il le vit et passa outre.

« De même, un lévite étant venu dans le voisinage, le vit et passa.

« Mais un samaritain qui était en voyage, arriva près de lui, et le voyant, il fut touché de compassion ;

« Et s'approchant, il banda ses plaies après y avoir versé de l'huile et du vin, le plaça sur sa monture, le conduisit à l'hôtelierie et lui donna tous ses soins.

« Et le lendemain, il tira deux deniers de sa bourse et les donna à l'hôtelier et lui dit : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous aurez dépensé en plus, moi, quand je repasserai par ici, je vous le remettrai.

« Lequel de ces trois vous paraît avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs ? »

Le scribe répondit : « Celui qui a exercé la charité à son égard. Et Jésus lui dit : « Allez et faites de même. »

Le blessé était juif, puisqu'il venait de Jérusalem ; et c'est un samaritain qui lui sauve la vie. En disant donc : « Faites de même, » Jésus répond indirectement à la question posée par le scribe : Soyez charitable envers tous les hommes sans distinction, car tous sont compris sous le nom de prochain.

## V

**M**AIS outre ce sens moral, les saints Pères ont vu dans notre parabole un sens mystique très relevé, et la figure de notre rédemption. Le voyageur juif est l'humanité : Jérusalem, cité de la paix, c'est le royaume de Dieu, la justice, la sainteté ; Jéricho, ville mal famée, et dont les environs étaient infestés par des bandits, c'est le péché ou la mondanté. En s'éloignant de la justice pour courir après les plaisirs sensibles, l'homme est devenu la proie des démons, qui l'ont

(1) Eph. 2. 14.

dépouillé de la grâce et l'ont mis dans un état désespéré. Le prêtre juif et le lévite représentent la loi ancienne, impuissante à guérir l'âme des blessures du péché. Le bon samaritain est le Fils de Dieu. Il se désigne ainsi parce que les Juifs lui avaient à plusieurs reprises donné ce nom par mépris. Il vient à nous par son incarnation. Le vin, l'huile, les bandages qu'il applique à nos plaies, sont ses sacrements, ses préceptes, ses exemples. Sa monture, c'est son humanité sainte, par le moyen de laquelle nous avons accès dans le royaume de Dieu ou dans l'Eglise en cette vie, et ensuite dans le ciel. Il nous soigne de ses propres mains, parce que lui seul opère intérieurement par sa grâce; il nous introduit dans son Eglise et nous confie à ses prêtres, à qui il remet tout ce qui est nécessaire à l'entière guérison de nos âmes; et il leur promet de les payer à son retour, à son second avènement, de tout ce qu'ils auront mis de leur dans ce grand ouvrage, c'est-à-dire de leurs travaux et de leur zèle pour le salut de leurs frères. S'étant donc dépeint lui-même sous la figure du bon samaritain, la conclusion qu'il tire de cette histoire : « Allez et faites comme il a fait » revient au précepte nouveau qu'il formulera plus tard : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés,<sup>1</sup> » précepte que saint Jean commente en ces termes : « Dieu nous a montré sa charité en donnant sa vie pour nous; nous devons, à notre tour, donner jusqu'à notre vie pour nos frères.<sup>2</sup> » (Luc. 10.)

## Chapitre Huitième.

*Jésus chez Marthe et Marie. — L'unique nécessaire. — La meilleure part. — Les serviteurs fidèles. — Les serviteurs infidèles.*

### I



ici se place, d'après saint Luc, l'histoire si célèbre chez les saints Pères, de Marthe et de Marie, sœurs de Lazare. Elles habitaient à Béthanie, située à une courte distance de Jérusalem.

Etant entré dans cette maison, Jésus voulut mettre à profit les moments qui restaient jusqu'à l'heure du repas, en révélant à ses hôtes les secrets du royaume de Dieu. Et Marie qui, depuis sa conversion, ne vivait plus que d'amour divin,

(1) Joan. 15. 12.

(2) I Joan. 3. 16.

s'assit à ses pieds pour l'entendre. Cependant Marthe, désireuse de faire honneur à un hôte dont elle connaissait la grandeur, Marthe allait, venait, se donnait beaucoup de mouvement, afin de lui préparer un festin digne de lui. Tout à coup elle s'approche : « Seigneur, dit-elle à Jésus, vous ne considérez pas que ma sœur me laisse servir seule : dites-lui donc de m'aider. » —  
 - Marthe, Marthe, lui répondit Jésus, vous vous inquiétez et vous préoccupez du soin de préparer beaucoup de choses. Or, une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée. -

## II



UELLE est cette seule chose nécessaire? On entend souvent par là le service de Dieu et le soin du salut. Toutefois, selon saint Basile, il s'agirait, à la lettre, d'un seul mets, et le divin Maître nous donnerait ici une leçon de tempérance. Ce sens est d'autant plus plausible, qu'en préparant le repas du Sauveur et des siens, Marthe était, aussi bien que sa sœur, quoique d'une autre manière, occupée du service de Dieu.

Quoi qu'il en soit, les noms des deux sœurs sont devenus les synonymes, l'un de la vie contemplative, l'autre de la vie active. Les théologiens enseignent que le genre de vie le plus parfait est celui où Marthe et Marie s'unissent et travaillent de concert sans s'embarrasser mutuellement. Et cette opinion n'est nullement contraire à la parole de Notre-Seigneur, qui avait uniquement en vue les occupations actuelles des deux sœurs, dont l'une avait le tort de se livrer à son travail avec un empressement excessif. Le mélange de contemplation et d'activité nous est, au reste, recommandé par l'exemple du Rédempteur lui-même et par celui des apôtres; et dans les temps où nous vivons, et où les besoins de l'Eglise et des âmes sont si multiples et si pressants, il n'y a sans doute rien de mieux que de partager le temps entre le soin de sa propre perfection et les travaux du ministère apostolique. (Luc. 10.)

## III



CEUX qui sont appelés à ces nobles fonctions, que les anges leur envient en quelque sorte, s'adresse spécialement la parabole du bon et du mauvais serviteur :

- Ayez les reins ceints et des flambeaux allumés dans vos mains;

- Et soyez pareils à des hommes attendant le retour de leur maître qui est allé à des noces, afin de lui ouvrir sans retard, quand il reviendra et frappera à la porte.

• Heureux les serviteurs qu'à son retour le maître trouvera

veillant : en vérité, je vous dis qu'il se ceindra, les fera asseoir à table; et passant de l'un à l'autre, il leur servira à manger.

« Or, sachez que, si le père de famille connaissait l'heure à laquelle le voleur devrait venir, il veillerait certainement et ne le laisserait pas percer le mur de sa maison.

« Vous donc, soyez prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous ne l'attendez point. »

Le maître est Jésus-Christ; les serviteurs sont tous les fidèles, mais particulièrement, comme nous le verrons, les évêques et les prêtres; les noces sont le bonheur céleste dont Jésus-Christ est allé prendre possession; il en reviendra à la fin du monde, afin de récompenser ou punir ses serviteurs selon leur mérite; et c'est ce qu'il fait déjà à la mort de chacun d'eux. En Orient, les banquets nuptials se donnaient la nuit : de là pour les serviteurs, la nécessité de tenir des flambeaux allumés pour aller ouvrir la porte à leur maître, et de l'attendre sur pied et en veillant, afin d'être tout prêts à le servir aussitôt qu'il arrivait. Ces figures nous rendent sensible l'obligation où nous sommes de veiller sur nous-mêmes, de nous conserver continuellement dans des dispositions telles que nous puissions attendre avec une humble confiance l'heure inconnue de notre mort et de notre jugement. « Car c'est une chose intolérable, qu'après avoir tant de fois dit à Dieu pendant notre vie : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite, » nous ne nous empressions pas d'aller à lui, aussitôt qu'il nous appelle. Comme des serviteurs désobéissants et rebelles, nous résistons; et c'est à regret, avec tristesse, et de force, que nous nous présentons devant lui, ou plutôt que nous y sommes entraînés. Et nous voulons être honorés des récompenses célestes, par un Maître auprès duquel nous ne nous serons rendus que malgré nous? - Ainsi parle saint Cyprien.

Uniquement occupés du désir de revoir leur maître, et du soin de le bien recevoir, les bons serviteurs sont restés à jeun jusqu'à son arrivée : il les récompense de leur fidélité en les servant de ses propres mains. Ainsi le Seigneur nous rendra au centuple, dans le ciel, les plaisirs dont nous serons privés ici-bas en vue de lui plaire; il se fera une douce occupation de combler nos désirs, et de nous rendre parfaitement heureux.

Si un homme savait qu'un voleur dût venir à tel jour, à telle heure, pour piller sa maison, il l'attendrait et se mettrait en mesure de le repousser et nous vivrions dans l'insouciance, nous qui ne pouvons savoir à quelle heure notre Maître viendra nous demander compte de notre vie! Le service de Dieu est donc l'affaire de la vie entière; et il est trop tard de commencer, alors que Jésus-Christ frappe déjà à la porte, et vient nous demander comment nous l'avons fait. Ils se bercent donc d'un frivole espoir, ceux qui comptent pour se convertir sur l'heure de la mort.

Ici Pierre interrompt le divin Maître, et lui demanda si cette

parabole ne concernait que les apôtres, ou si elle visait tous les fidèles. Jésus lui répondit de manière à lui faire entendre qu'elle regardait spécialement les chefs du peuple élu.

- Quel est l'économe fidèle et prudent que le maître a établi sur ses serviteurs, pour qu'il leur donne en temps voulu une mesure de froment ?

- Heureux le serviteur qu'à son arrivée, son maître trouvera occupé à faire ainsi !

- En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens. -

## IV



MAINTENANT, la contre-partie.

- Mais si, au contraire, le méchant serviteur dit dans son cœur : Mon maître tarde à venir ; et qu'il se mette à frapper ses compagnons et à manger et boire avec les ivrognes,

- Le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne l'attend pas et à l'heure qui lui est inconnue ; et il le séparera des autres, et le reléguera au nombre des infidèles. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents. -

Le serviteur infidèle sera châtié d'autant plus sévèrement qu'il était plus éclairé :

- Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui n'a pas fait selon sa volonté, recevra des coups nombreux.

- Mais celui qui ne l'a pas connue, et qui a fait des actions dignes de châtiement, recevra peu de coups. Et à quiconque il a été beaucoup donné, on demandera beaucoup. -

C'est-à-dire que les évêques et les prêtres ne peuvent pas faire leur salut à la façon des autres hommes ; et que si, malheureusement, ils se perdent, leur châtiement sera plus rigoureux que celui des simples fidèles, comme leur récompense sera plus ample, s'ils se montrent fidèles à leur vocation. (MARTH. 24. LUC. 12.)



## Chapitre Neuvième.

*Jésus-Christ démasque les pharisiens et les scribes — Laver le dehors de la coupe. — Avaler le chameau. — Dévorer les maisons des veuves. — Charger les hommes de fardeaux intolérables. — Orner les tombeaux des prophètes. — Fermer aux hommes les portes du royaume des cieus.*

### I



ous avons vu longuement, au troisième livre, la guerre acharnée des pharisiens et des scribes contre le Sauveur ; nous avons admiré la douceur dont Jésus assaisonnait d'ordinaire ses réponses à leurs attaques. Il ne pouvait toutefois se montrer toujours si débonnaire : leur antagonisme impie étant l'obstacle capital à ses desseins miséricordieux envers le peuple juif, il était nécessaire de démasquer leur hypocrisie, et aussi de les prévenir des châtimens qu'ils se préparaient. Jésus le fit en plusieurs circonstances.

Comme il était un jour occupé à prêcher, un pharisien l'invita à manger chez lui ; Jésus accepta. Comme il se mettait à table sans s'être lavé, le pharisien s'en scandalisa, sans pourtant lui faire d'observation. Mais lui, qui lisait dans la pensée de son hôte, il prit la parole ; et, préludant en quelque sorte au jugement dernier, il mit cette fois à nu tout ce qu'il y avait d'aveuglement, de fausseté, d'iniquité et même d'impiété ouverte dans la secte. Selon sa coutume de tirer ses instructions des objets que ses auditeurs avaient sous les yeux, il se mit à dire :

« Vous autres, pharisiens, vous lavez les dehors de la coupe et du plat (votre corps), et votre intérieur est plein de rapines et de souillures.

« Insensés ! celui qui a fait les dehors, n'a-t-il pas aussi fait le dedans ? »

Ce reproche s'adresse à tous ceux qui sont plus soucieux de la décence de leur conduite extérieure que du bon état de leur conscience. Or, ils sont nombreux, même parmi les fidèles, ceux qui rougissent plus d'une bêtise, d'une maladresse, d'une incivilité qui leur échappe en compagnie, que d'un péché véniel dont Dieu seul a été témoin.

Un autre caractère de la piété pharisaïque, était d'observer avec un soin affecté certains préceptes d'une importance secondaire, et de ne tenir nul compte des plus essentiels. Ils payaient exacte-

ment la dime des plus petites herbes de leurs jardins, et ils foulaient aux pieds la charité et la justice. Jésus continue en ces termes :

« Malheur à vous, guides aveugles, qui filtrez votre boisson de peur d'avaler un moucheron, et qui ne faites nulle difficulté d'avaler un chameau! -

Il est des chrétiens et des chrétiennes fort exacts à réciter chaque jour toutes les prières qu'ils se sont prescrites; mais peu soucieux de leur dureté envers les pauvres, de leurs médisances, de leurs rancunes, de leurs accès de colère contre leurs domestiques.

Les pharisiens étaient grands amateurs de distinctions, de préférences, de marques d'honneur. Certaines personnes fort adonnées aux bonnes œuvres, ne sont pas exemptes de ce défaut :

« Malheur à vous, parce que vous aimez à tenir les premières places dans les synagogues, et à être salués sur les places publiques! -

Les pharisiens faisaient un indigne trafic de la piété : « ils dévotaient les maisons des veuves en récitant de longues prières. - Jésus les menace d'un châtement proportionné à la longueur de leurs oraisons.

Enfin, résumant sous une image énergique tous les motifs de la malédiction qui plane sur leurs têtes :

« Malheur à vous, s'écrie-t-il, pharisiens hypocrites! parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, du plus bel aspect au dehors, pleins, à l'intérieur, d'ossements et de pourriture! -

## II



Un scribe présent à ce formidable discours, osa prendre la parole et dire : « Maître, en parlant ainsi, c'est aussi à nous que vous faites affront. Il provoquait la foudre :

« Oui, répliqua Jésus, à vous aussi, docteurs de la loi, à vous aussi, malheur! parce que vous accablez les hommes de fardeaux insupportables que vous ne touchez pas vous-mêmes du bout du doigt. »

Cette malédiction tombe sur tous ceux qui, contrairement aux exemples de Jésus-Christ et des saints, sont aussi indulgents pour eux-mêmes que sévères et exigeants à l'égard de leurs inférieurs.

Une des dévotions des scribes était d'orner les tombeaux des prophètes, dont la plupart avaient été persécutés et martyrisés par leurs aïeux. Et ils avaient coutume de dire : « Si nous eussions vécu au temps de nos pères, nous n'aurions point, comme eux, trempé nos mains dans le sang des prophètes. » Mais Jésus, qui savait de quelle façon ils devaient traiter lui et les siens, leur lança cette épouvantable apostrophe :

« C'est avec raison que vous appelez vos pères ces meurtriers sacrilèges, car vous donnez à connaître que vous êtes bien leurs

enfants. En ornant les tombeaux des prophètes, vous dressez des trophées à leurs assassins plutôt que des monuments expiatoires en l'honneur de ces justes !<sup>1</sup> »

« Eh bien ! comblez la mesure des iniquités de vos pères ! Serpents que vous êtes et rejets de vipères, comment pourriez-vous échapper aux flammes éternelles ? Car voici que je vous envoie des prophètes, des apôtres, des sages et des docteurs ; et vous les tuerez, vous les mettrez en croix, vous les flagellerez dans vos synagogues, vous les poursuivrez de ville en ville ; et par là vous appellerez sur vos têtes la vengeance de tout le sang juste qui fut jamais versé depuis le commencement du monde. Oui, je vous le dis, tout ce sang sera redemandé à cette génération. »

Nous savons avec quelle exactitude devaient se vérifier ces prédictions et aussi ces menaces. Partout les Juifs furent les provocateurs ou les auteurs des persécutions sanglantes contre les apôtres et les fidèles ; mais quarante années ne s'étaient pas écoulées depuis l'attentat perpétré par eux sur le Calvaire, que Vespasien et Titus venaient, au nom de Dieu, leur demander compte du sang divin et de tout le sang innocent qu'ils avaient versé.

## III

**V**ENANT enfin à l'opposition obstinée des scribes à la réception de l'Évangile par la nation, Jésus flétrit d'avance et maudit en eux tous les instituteurs de l'enfance et de la jeunesse, et tous les écrivains qui abusent de leur position ou de leurs talents pour éteindre la foi dans les âmes, et leur souffler la révolte contre l'autorité de l'Église.

« Malheur à vous, docteurs, parce que vous avez employé la clef de la science pour fermer aux hommes la porte du royaume des cieux ; non contents de n'y entrer point vous-mêmes, vous en empêchez ceux qui voudraient y entrer. »

Mais, — telle était l'incorrigible malice de ces hommes, — au lieu de trembler devant leur juge, ils se mirent à lui répondre insolamment, à l'interrompre, à l'accabler de reproches, à le presser de questions captieuses, afin de tirer de sa bouche quelque parole qui leur fournit matière à l'accuser. (MATTH. 23. LUC. 11.)

(1) Trad. libre.

## Chapitre Dixième.

*Réprobation des Juifs et vocation des Gentils. — Jésus s'apitoie sur les malheurs réservés à Jérusalem. — Quand vient le royaume de Dieu ? — Menacé d'être lapidé, Jésus se retire à Bethabara.*

### I



JÉSUS parcourait, en prêchant, les villes et les bourgades de la Judée, ou plutôt de la Pérée, et se rapprochait peu à peu de Jérusalem où il voulait passer la fête des Encénies. Sur la route, un de ses disciples lui demanda : « Seigneur, en est-il peu qui arrivent au salut ? » Il ne jugea pas utile de répondre directement à cette question :

« Efforcez-vous, dit-il, d'entrer par la porte étroite ; car, je vous le dis, beaucoup chercheront à entrer, et ne le pourront.

« Et quand le père de famille sera entré et aura fermé la porte, vous vous tiendrez dehors et vous frapperez à la porte, disant : Seigneur, ouvrez-nous. Et il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes. »

Il avertit ses concitoyens que cette qualité ne leur servira de rien au jour du jugement, et qu'il ne reconnaîtra comme siens que ceux qui auront observé ses préceptes ; puis, joignant la prophétie à la leçon morale, il leur montre d'avance ces Gentils qu'ils méprisent, venant des quatre vents du ciel, et prenant les premières places dans le royaume éternel, avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis qu'eux-mêmes, qui s'en croyaient les seuls héritiers, ils en seront exclus.

### II



LE même jour, quelques pharisiens vinrent lui dire : « Eloignez-vous de ces lieux, parce qu'Hérode veut vous faire périr. »

L'avis était, paraît-il, fondé en vérité ; mais le conseil était inspiré par l'envie. Jésus leur répondit « qu'il quitterait bientôt la Galilée où il était arrivé, non qu'il eût peur des embûches de ce *renard*, » mais parce qu'il devait continuer ses travaux en d'autres provinces, pour aller enfin mourir, comme la plupart des prophètes, à Jérusalem. Puis, ému de compassion à la pensée des châtimens que sa mort et celle de ses disciples allaient attirer sur cette ville perfide, il s'écria :

- Jérusalem! Jérusalem! toi qui tués les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi, que de fois j'ai voulu réunir tes enfants autour de moi comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!

- Voici que votre demeure sera abandonnée et déserte. Or, je vous dis que bientôt vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vienne le jour où vous direz : « Béni celui qui vient au nom du Seigneur! »

C'est ce qui arrivera à la fin des siècles, alors que les Juifs reconnaîtront enfin Jésus pour le Messie promis à leurs pères. — Mais qu'il est touchant d'entendre un Dieu plaindre le malheur de ses meurtriers! (LUC. 13. MATH. 23.)

## III

**D**EPUIS trois ans, Jésus-Christ annonçait, tant par lui-même que par ses apôtres, l'établissement du royaume de Dieu. Par ce royaume, les pharisiens entendaient la soumission de la terre entière au Christ et à eux par la force des armes : ainsi comprenaient-ils les prophéties. Comme donc Jésus était en route vers Jérusalem, qui, dans leurs idées, devait être la capitale de cet empire, quelques-uns lui demandèrent : - Quand vient le royaume de Dieu? » c'est-à-dire : Allez-vous bientôt commencer vos conquêtes? Bien que l'intention de ces incrédules fût sans doute ironique, Jésus daigna leur répondre pour l'instruction de la foule de ses auditeurs :

- Le royaume de Dieu ne s'établit pas avec un éclat (qui le rende manifeste aux sens); et l'on ne dira pas : Le voici, ou : Le voilà; car voici que le royaume de Dieu est au milieu de vous. »

Ces derniers mots signifient : Le royaume de Dieu est tout intérieur et n'a pas son siège dans telle contrée ou dans telle ville, mais dans le cœur de chaque homme au moyen de la foi et de la charité; — ou plutôt : Mon royaume, qui est l'Eglise, doit se fonder insensiblement; et c'est déjà fait, car ma parole et mes œuvres ont déjà amené bien des âmes à recevoir l'Évangile.

Jésus prédit ensuite à ses disciples qu'il viendrait un temps où ils souhaiteraient le posséder un seul jour au milieu d'eux, afin de recevoir ses avis et ses consolations. Il faisait allusion aux grandes tribulations qui devaient les assaillir à l'époque de la ruine de Jérusalem, et dont plusieurs faux messies profiteraient pour séduire une foule de Juifs. C'est pourquoi il leur donne un signe qui leur servira à distinguer son avènement glorieux de l'apparition de tous ces séducteurs :

« Comme l'éclair, resplendissant sous le ciel, se fait voir tout à coup d'une extrémité du ciel à l'autre, tel sera le Fils de l'homme en son jour. » Il se manifestera en un instant dans tous les lieux

à la fois. Puis, rapprochant, selon son invariable coutume, la prédiction de ses opprobres de celle de sa gloire :

- Mais d'abord, ajouta-t-il, il faut qu'il souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par cette nation. » (Luc. 17.)

## IV

**L**A fête des Encénies arriva. Elle se célébrait pendant huit jours, à partir du 25 du mois de Casleu, correspondant à nos mois de novembre et de décembre. Elle avait été instituée par Judas Machabée, en mémoire de la purification du temple et de l'autel profanés par Antiochus.<sup>1</sup> On l'appelait aussi la fête des Lumières, parce que, pendant ces jours, les Juifs tenaient dans leurs maisons des lampes allumées en signe de réjouissance.<sup>2</sup>

Jésus se rendit au temple ; et comme le temps était froid, il se promenait sous le portique dit de Salomon, attendant sans doute ses ouailles pour leur rompre le pain de la parole divine. Sa présence fut bientôt remarquée par ses ennemis, qui se mirent en devoir de lui tendre un piège. Ils l'entourèrent donc et lui dirent : - Jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement. »

- Je vous le dis, répondit Jésus, et vous ne me croyez pas ; cependant les œuvres que je fais au nom de mon Père, rendent témoignage de moi.

- Mais vous, vous ne me croyez pas parce que vous n'êtes pas de mes brebis.

- Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent.

- Et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de mes mains.

- Personne ne saurait enlever ce qui est dans la main de mon Père.

- Or, mon Père et moi nous sommes une même chose. »

Ces mots soulevèrent contre lui un nouvel orage ; les Juifs prirent pour la seconde fois des pierres afin de le lapider. Sans s'émouvoir, Jésus leur fit voir l'injustice de leur colère ; puis, comme ils tentaient de se saisir de sa personne, il s'échappa de

(1) II Mach. 1, 18.

(2) Perse fait allusion à cette cérémonie que les Juifs pratiquaient à Rome de son temps :

*At cum....*

*Herodis reuere dies, unctaque fenestra*

*Disposita pinguem nebulam romuere lucerna,*

*. . . . . recutita sabbata palles.*

(Sat. 5.)

leurs mains, sortit du temple et de la ville, quitta la Judée, passa le Jourdain, et s'arrêta à Bethabara, où il avait reçu le baptême des mains de Jean. Il y fut suivi par une nombreuse troupe de personnes; il se mit aussitôt à les prêcher et à les guérir de leurs maladies. « Jean n'a fait aucun miracle, remarquaient ces cœurs droits, et cependant nous avons cru en lui..... Or, tout ce qu'il disait de celui-ci était vrai, comme nous le voyons par les merveilles qu'il vient d'opérer sous nos yeux. » Et un grand nombre eurent en lui, et se réunirent aux brebis fidèles. (JOAN. 10. MATTH. 19. MARC. 10.)

## Chapitre Onzième.

*Amitié de Jésus pour la famille de Béthanie. — Maladie et mort de Lazare. — Départ de Jésus pour Béthanie. — Entretien avec Marthe. — Résurrection de Lazare. — Complot du Sanhédrin contre Jésus.*

### I



ANDIS que, dans sa retraite de Bethabara, le Bon Pasteur paissait son petit et cher troupeau, Lazare, frère de Marie et de Marthe, était tombé gravement malade à Béthanie.

Comme c'est la première fois que ces noms se rencontrent sous la plume de saint Jean, il nous donne quelques renseignements touchant les personnes qui y répondent. « Marie, dit-il, était celle qui avait oint le Seigneur d'un parfum et essuyé ses pieds avec ses cheveux. » Par ces mots, il nous renvoie évidemment à la pécheresse dont saint Luc nous a raconté la conversion si éclatante chez Simon le pharisien. Il ajoute que « Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare. »

Ces mots sont précieux, car ils nous entr'ouvrent le sanctuaire du cœur de Jésus, et nous en révèlent un des côtés humains les plus aimables. Jésus aimait toutes les âmes d'un amour qui ne pouvait être surpassé : pour chacune d'elles, il voulait mourir. Tel était l'amour du Verbe fait chair pour ses créatures, du Christ pour les âmes que son Père lui avait confiées. Ce n'est pas de cet amour qu'il s'agit ici, mais de l'amitié proprement dite. Nous appelons amitié une sympathie naturelle, mais indépendante des sens, laquelle Dieu a mise dans deux cœurs humains, et qui s'éveille aussitôt que ces deux cœurs sont mis en contact, et ne vieillit pas. Déjà à propos du souper que Marthe préparait à Jésus, saint

Luc nous a montré combien à l'aise le divin Maître était dans cette heureuse maison.

Lazare étant donc tombé malade, ses sœurs qui, à raison de leurs relations étroites avec Jésus, étaient au courant de toutes ses démarches, lui envoyèrent dans son exil un messenger chargé de lui dire : « Seigneur, voici, celui que vous aimez est malade. » C'était assez dire à un ami tout-puissant. Jésus leur fit répondre : « Cette maladie ne va pas à la mort ; Dieu l'a voulue pour sa gloire, afin que, par elle, le Fils de Dieu soit glorifié, et reconnu comme tel. » Et il demeura deux jours encore dans ce lieu.

## II



LA résurrection de Lazare était une des dernières grâces préparées par la Providence à l'incrédulité judaïque. Jésus avait dit bien des fois et naguère encore aux pharisiens : « Si vous refusez de croire à ma parole, croyez à la voix des œuvres que j'opère au nom de mon Père. » Afin que cette résurrection fût une preuve sans réplique de sa divinité, il fallait qu'elle fût entourée de toutes les circonstances que pouvait exiger la plus ombrageuse critique, et que Lazare se relevât, non plus seulement de son lit mortuaire, comme la fille de Jaïre, ni de la bière, comme le fils de la naïmite, mais de son tombeau déjà infect.

Quand les deux jours furent écoulés, Jésus dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » — Encore épouvantés au souvenir du dernier attentat des Jérusolymites contre sa personne sacrée : « Maître, lui répondirent-ils, tout récemment les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez au milieu d'eux ? » — Il leur répondit par une sorte de locution proverbiale qui signifiait que chacun meurt à l'heure marquée par Dieu. Or, lui, il savait à quelle heure Dieu voulait qu'il mourût, parce que Dieu, c'était lui. Il ajouta : « Notre ami Lazare dort ; mais je vais à lui, afin de le tirer de son sommeil. » S'imaginant qu'il s'agissait d'un sommeil maladif et léthargique, ou même d'un sommeil ordinaire, excellent pronostic dans les maladies : « Seigneur, répliquèrent-ils, s'il dort, il guérira, » sans peine. — Il n'était donc pas nécessaire, pensaient-ils, d'entreprendre à son sujet un voyage périlleux. Alors il leur dit clairement :

« Lazare est mort, et, à cause de vous et de la nouvelle force que votre foi tirera de sa résurrection, je me réjouis de ce que je n'étais pas dans ce pays. » Dans ce cas, en effet, il n'eût pu se dispenser de le guérir, ou du moins il n'eût pu différer sa résurrection pendant plusieurs jours. — « Mais allons vers lui. » — « Suivons le Maître, dit alors le généreux Thomas à ses disciples, et mourons avec lui. »



## III

**S**UIVI d'un peuple nombreux, Jésus arriva à l'entrée de Béthanie et au lieu des sépultures, lorsque déjà son ami était depuis quatre jours dans le tombeau. Il s'arrêta dans cet endroit avec sa suite.

Or, la coutume des Juifs, à cette époque, était d'ensevelir le mort aussitôt après son dernier soupir, et de le porter immédiatement au tombeau, que l'on laissait ouvert jusqu'à ce que des signes de décomposition se montrassent sur le visage. Dans l'entre-temps, la famille du défunt, accompagnée des amis et des connaissances, se rendait deux fois le jour au tombeau pour y pleurer. Et lorsque l'état de putréfaction du cadavre ne laissait plus de doute sur le décès, on lui couvrait la tête d'un suaire, et l'on refermait la tombe. Comme la famille de Lazare jouissait d'une haute considération, et que Béthanie était à moins de deux mille pas de Jérusalem, Marthe et Marie étaient encore entourées d'un grand nombre de Juifs, venus pour les consoler, dit saint Jean, et pour pleurer avec elles sur leur frère. C'étaient autant de témoins du miracle qui se préparait; et plusieurs n'étaient guère favorables à Jésus.

Informée de la présence du divin Maître, Marthe quitta à l'instant ses hôtes, et se rendit auprès de lui. « Seigneur, lui dit-elle en l'abordant, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort. Mais maintenant encore je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » — Jésus lui répondit : « Votre frère ressuscitera. » — « Je sais, répliqua-t-elle, qu'il ressuscitera... au dernier jour. »

Il y a dans les idées et le langage de la pieuse Marthe l'incohérence que produit naturellement une foi imparfaite. Elle semble penser que Jésus n'eût pu guérir son frère à distance; elle croit qu'il pourra encore le retirer du tombeau; et quand Jésus le lui promet, elle semble n'y plus croire.

L'occasion était bonne pour Jésus d'affirmer sa divinité qu'il allait prouver par le plus éclatant de ses miracles. Cette occasion, il la saisit en vue de ses élus. Marthe lui avait dit qu'il pouvait obtenir de Dieu tout ce qu'il voulait; cela est vrai de quiconque prie avec foi : il dira une chose qui ne convient qu'à un Dieu.

« Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, fût-il mort, il vivra. »

« Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. »

C'est-à-dire : A tous mes vrais disciples morts dans la foi et la piété, je donnerai, dans l'autre vie, l'immortalité glorieuse; quant à ceux qui vivent encore ici-bas, je les préserverai de la seule mort qu'il faut craindre, de la mort spirituelle.

« Croyez-vous cela ? » — « Oni, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. »

Jésus connaissait le fort et le faible de la foi de Marthe ; pour-quoi l'interroge-t-il ? afin de l'obliger à produire un acte explicite de foi sur les vérités qu'il vient de lui révéler. Il est donc utile de renouveler fréquemment les actes intérieurs des vertus.

## IV



PRÈS ces paroles, Jésus envoya Marthe prévenir sa sœur qu'il l'attendait. Car il semble que, jusqu'à ce moment, elle ne sût rien de l'arrivée du divin Maître. A ce message, que Marthe lui fit à voix basse, elle se leva et quitta sans leur rien dire les Juifs qui la consolaiient. Ceux-ci la suivirent, dans la pensée qu'elle se rendait au tombeau de son frère pour y pleurer. Arrivée auprès de Jésus, elle se prosterna à ses pieds : « Seigneur, lui dit-elle, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort. »

A la vue de ses pleurs et de ceux des Juifs, Jésus s'attendrit et la douleur remua profondément son cœur d'ami. « Où l'avez-vous mis, » demanda-t-il. — « Venez. Seigneur, lui répondirent les deux sœurs, et voyez. »

« Et Jésus versa des larmes. »

« Voyez, dirent les Juifs, comme il l'aimait ! » — « Mais, observèrent quelques-uns, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, n'eût-il pu faire que Lazare ne mourût point ? »

En approchant du tombeau, Jésus sentit se renouveler dans son âme le douloureux attendrissement qui lui avait arraché des larmes. Ce tombeau était creusé dans le roc, en forme de puits, et recouvert d'une pierre. « Levez la pierre, » dit-il. Mais Marthe, qui se figurait que Jésus voulait simplement revoir une dernière fois les traits de son ami : « Seigneur, lui dit-elle, il sent déjà, car il est au tombeau depuis quatre jours. » — « Ne vous ai-je pas dit, lui répliqua Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? »

Quand la pierre fut ôtée, Jésus leva les yeux au ciel ; et afin d'attirer l'attention des assistants sur la portée du miracle qui allait se produire, et de nous apprendre en même temps à renvoyer à Dieu l'honneur de tout ce que nous faisons de bien avec son aide, il dit : « Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé ; je savais que vous m'exaucez toujours, mais je parle ainsi à cause du peuple ici présent, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé. »

Puis il cria d'une grande voix : « Lazare, viens dehors ! »

Et aussitôt, par un double prodige, le mort se leva, et bien qu'il fût, selon l'usage juif, et comme l'observe saint Jean, entouré

de bandelettes qui lui serraient étroitement tout le corps, et lui tenaient les pieds unis ensemble, il sortit de son tombeau, la tête enveloppée dans son suaire. Jésus donna ordre qu'on le débarrassât de ses liens funèbres.

A ce spectacle, plusieurs des Juifs de la compagnie de Marthe et de Marie ouvrirent les yeux et crurent. Plusieurs aussi, toujours rebelles au Saint-Esprit, n'en devinrent que plus acharnés dans leur haine impie contre Jésus, et ils allèrent le dénoncer aux pharisiens.

## V

**R**T alors s'accomplit la prophétie du Psalmiste : « Les princes se sont réunis et ont conspiré contre le Seigneur et contre son Christ, disant : Rompons leurs liens et rejetons loin de nous leur joug.<sup>1</sup> »

Instruits par les pharisiens, les pontifes Anne et Caïphe assemblèrent le grand Conseil, et telle fut la question qu'ils soumirent à ses délibérations :

« Que faire? cet homme opère beaucoup de prodiges; et si nous ne l'arrêtons, tout le monde croira en lui; et les Romains viendront et détruiront la ville et notre nation. »

Il ne s'agit plus de révoquer le miracle en doute; il est trop évident : il s'est fait en plein jour, aux portes de la capitale, en présence d'une foule de personnes éclairées; il a eu pour témoins plusieurs ennemis du thaumaturge; on y croit : « Cet homme fait beaucoup de prodiges. » Ce miracle, on n'essaie plus de l'attribuer à la magie : quel magicien pourrait rendre la vie à un homme enseveli depuis quatre jours et déjà en pleine décomposition? On n'examine pas si l'auteur du miracle ne serait pas le Christ attendu, comme tout le donne à penser : l'époque où l'on est, l'asservissement de la nation au joug de l'étranger, la sainteté de la vie de Jésus, et ses affirmations qu'il appuie sur ses miracles mêmes, enfin le témoignage à lui rendu par Jean-Baptiste. S'il n'est pas le Messie promis à Abraham, qui le sera?... Il ne s'agit pas de cela... ou plutôt, c'est parce qu'il est ce Messie, « l'héritier de la vigne, » le fils de notre maître, c'est pour cela qu'il doit disparaître : « tuons-le et son héritage nous restera.<sup>2</sup> »

Cette conjuration, sans exemple dans les fastes de l'humanité, nous fait mesurer les effrayantes profondeurs où peut descendre la malice de la créature quand, selon le mot de l'Esprit-Saint, elle n'est pas tenue en bride par la miséricorde divine.<sup>3</sup> C'était cette pensée qui maintenait les saints dans l'humilité.

Comme aucun des sanhédrites n'osait encore assumer l'initiative d'une mesure violente, Caïphe prit la parole; et, colorant sa

(1) Ps. 2. 2. sq.

(2) Matth. 21. 38.

(3) Isa. 48. 9.

fureur impie d'une apparente sollicitude pour le bonheur du peuple, et invoquant, comme on dit aujourd'hui, la raison d'Etat :

- Vous ne savez rien, dit-il, et vous ne songez pas qu'il vous est expédient qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas. »

L'impie Balaam avait prédit malgré lui la naissance du Rédempteur; l'impie Caïphe, en conseillant à ses collègues le plus exécrationnable forfait que vit jamais le soleil, prédit malgré lui que la mort de Jésus sera le salut de son peuple et de tous les enfants de Dieu. C'est saint Jean qui en fait la remarque : « Il prophétisa parce qu'il était pontife. »

A partir de ce moment, la mort de Jésus fut décidée; et ordre fut donné par eux à tout israélite qui saurait où il se tenait, de le leur faire connaître, afin qu'ils pussent l'arrêter. Et le doux Christ, qui tant de fois déjà avait fui devant ses ennemis, renonça dès lors à parcourir ostensiblement la Judée; il quitta même cette province, et se rendit dans la ville d'Ephrem, située dans la tribu d'Ephraïm. Il s'y tint avec ses disciples jusqu'à la fête de Pâques, qui n'était plus éloignée, et qui devait être ici-bas la dernière pour lui. (JOAN. 11.)

## Chapitre Douzième.

*Jésus à Jéricho. — Vocation de Zachée. — Murmures des Juifs. — Guérison de deux aveugles. — Parabole des dix marcs d'argent.*

### I



UX approches de cette grande solennité, les Juifs se réunirent à Jérusalem de tous les points de la Palestine et du monde, afin de se préparer, par des purifications, au banquet figuratif de l'agneau. Ceux de la Judée furent étonnés de n'y pas voir Jésus qui, d'habitude, profitait de ces grandes réunions pour prêcher l'Évangile.

Cependant le divin Maître quittait Ephrem; et, à la tête de ses disciples effrayés et le suivant à peine, il prenait le chemin de la ville sainte. Pendant le voyage, il leur annonça clairement qu'il allait à Jérusalem pour y mourir, ajoutant qu'il ressusciterait le troisième jour. Ce fut alors que, comme nous l'avons vu plus haut, les fils de Zébédée lui demandèrent les deux premières places dans son royaume.

La route que Jésus suivait, passait par Jéricho; il entra dans

cette ville et se mit à la parcourir. Pourquoi? pour y chercher ses brebis, une surtout, dont la rentrée au bercail devait avoir un grand et salutaire retentissement.

Il y avait à Jéricho un chef de publicains, nommé Zachée.<sup>1</sup> Il était riche, et sa fortune n'était pas à l'abri de tout reproche. Il avait sans doute entendu parler déjà de Jésus, de sa miséricorde envers les publicains et les pécheurs; prévenu par la grâce, il désirait le voir, car, de l'inviter à s'arrêter dans sa maison, il ne l'eût osé. Il se porta donc à sa rencontre, mais Jésus était environné comme toujours d'une si grande foule, et Zachée lui-même était de si petite taille, qu'il ne parvint pas à le voir. Au lieu de le décourager, ce premier échec augmente ses desirs; il court en avant, avise un des sycomores qui croissaient le long de la voie, y monte et attend. Bientôt Jésus arrive, et levant vers lui ce regard qui marque les âmes du sceau de l'élection: « Zachée, lui dit-il, hâte-toi de descendre, car il faut que je loge aujourd'hui chez toi. » L'heureux publicain pourrait seul nous dire quelle fut sa joie quand il entendit Jésus l'appeler par son nom et lui demander l'hospitalité, à lui, honni de toute la ville. Il descendit à la hâte, conduisit son divin hôte à sa demeure, et lui en fit les honneurs avec toutes les marques du respect et de l'affection.

## II



ETTE démarche miséricordieuse du Sauveur fut un scandale pour la foule qui l'avait suivi jusqu'à ce moment: à peine le vit-on entrer chez Zachée, que se renouvelèrent contre lui les murmures autrefois provoqués à Capharnaüm par sa descente chez Matthieu: n'y avait-il pas à Jéricho d'autre maison que celle « de ce pécheur public? » Mais le Bon Pasteur connaissait sa brebis; et à son tour, la brebis avait reconnu la voix de son Pasteur, et compris à quoi l'obligeait l'incomparable faveur qu'il venait d'en recevoir.

En effet, avant de faire asseoir Jésus à sa table, Zachée s'approcha de lui: « Voici, Seigneur, lui dit-il, que je donne la moitié de mes biens aux pauvres; et si j'ai injustement dépouillé quelqu'un, je lui rends le quadruple de ce que je lui ai ôté. » Et Jésus, justifiant sa propre conduite, et vengeant son hôte des mépris dont il venait d'être l'objet:

« Aujourd'hui, dit-il, Dieu a accordé le salut à cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

(1) C'est une question controversée de savoir si Zachée était gentil ou juif. Saint Ambroise pense qu'il était gentil.

## III



U sortir de Jéricho, Jésus, toujours suivi de ses disciples et d'une grande multitude de peuple, passa auprès de deux aveugles qui, assis au bord de la route, imploraient la commisération des pèlerins en voyage vers Jérusalem. Etonnés du nombre insolite de personnes dont ils entendaient le bruit, ils demandèrent ce qu'il y avait, et il leur fut répondu que Jésus de Nazareth passait. Et ils se mirent à crier : « Seigneur Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ! » En l'appelant Fils de David, ils le reconnaissaient comme le Messie, plus clairvoyants en cela, malgré leur cécité, que les pharisiens, les pontifes et les scribes. — Heureux les pauvres ! le royaume des cieux est à eux. — Or, ceux qui passaient près d'eux, les gourmandaient et voulaient les obliger à se taire. Mais eux criaient de plus belle : « Seigneur, ayez pitié de nous, Fils de David ! » Jésus s'arrêta, se les fit amener et leur demanda ce qu'ils voulaient de lui. « Que vous nous donniez la vue, répondirent-ils. » Emu de compassion, il toucha leurs yeux en leur disant : « Voyez, votre foi vous a sauvés. » Et aussitôt ils virent, et se mirent à sa suite en louant Dieu. (JOAN. 12. MARC. 10. LUC. 18.)

## IV



PENDANT CEUX qui composaient la suite de Jésus, étaient persuadés que le but de son voyage à Jérusalem était d'y inaugurer son empire sur toutes les nations de la terre. Il en était bien ainsi ; seulement cet empire, il fallait l'entendre dans un sens tout spirituel. Il ne chercha pas à les désabuser : c'eût été peine perdue. Mais, s'accommodant à leurs idées grossières, il leur proposa une parabole qui emprunte à la solennité des circonstances un ton inusité de majesté et même de sévérité.

Un homme de noble naissance prétend à la royauté sur ceux de sa nation. Avant de se rendre chez le monarque qui dispose de cette couronne, il confie à dix serviteurs autant de marcs d'argent à faire valoir pendant son absence. Il part ; mais ses concitoyens qui le détestent, le font suivre d'une ambassade chargée de dire au suzerain : « Nous ne voulons pas de cet homme pour roi. » Néanmoins il est couronné, revient dans son pays, appelle d'abord ses serviteurs et les récompense en proportion du profit qu'ils ont tiré de son argent : le gouvernement d'une ville pour un marc gagné. Un seul l'a laissé inutile, de crainte de le perdre s'il l'exposait dans le négoce. Il s'excuse sur la sévérité de son maître

« qui récolte, dit-il, ce qu'il n'a point semé, et redemande ce qu'il n'a point donné. » Justement irrité, le roi lui reproche sa paresse, lui ôte son marc et le remet à celui qui en a gagné dix. Puis il se fait amener ceux qui se sont opposés à son élection et les fait égorger en sa présence.

Cette parabole renfermait une allusion qui ne put échapper à aucun des auditeurs. Après la mort de son père, Hérode, maître actuel de la Galilée, était allé à Rome demander la couronne à Auguste; nommé tétrarque, malgré les réclamations des Juifs, il s'était, à son retour, cruellement vengé de ceux qui l'avaient desservi auprès de l'empereur.

Quant au sens que Jésus avait en vue, il est presque superflu de l'expliquer. Le prétendant au trône, c'est Jésus-Christ lui-même, le plus noble des hommes, qui aspire à régner sur nous, non par ambition, mais par amour. « Prenez mon joug sur vous, dit-il, et vous saurez combien je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos.<sup>1</sup> » Au jour de son ascension, il ira demander la couronne royale à son Père, qui la lui a promise par la bouche du psalmiste : « Demande-moi, et je te donnerai toutes les nations en héritage.<sup>2</sup> » Mais avant de remonter au ciel, il distribue ses trésors à ses serviteurs : aux pasteurs, les pouvoirs et les talents nécessaires pour travailler au salut des simples fidèles; à ceux-ci, tous les moyens requis pour produire les fruits des bonnes œuvres. Ses concitoyens, les Juifs, ne veulent pas qu'il règne sur eux : à Pilate, qui leur dira en le leur montrant : « Voilà votre roi, » ils répondront : « Nous n'en voulons point d'autres que César.<sup>3</sup> » Il reviendra à la fin des siècles sur cette terre qui l'a vu naître, et récompensera ou punira, selon leurs œuvres, ceux qui ont cru en lui. Les récompenses seront magnifiques et dignes d'un si grand roi. En revanche, il ne châtiara pas seulement les serviteurs positivement criminels, mais aussi ceux qui, sous n'importe quel prétexte, auront laissé inutile le capital de grâces à eux confié. Mais, observe saint Pierre, si le jugement commence par la maison de Dieu, par ceux qui ont fait profession de christianisme, que deviendront ceux qui auront rejeté avec mépris le joug du Roi des rois?<sup>4</sup>

Après ce grave enseignement, Jésus se remit en route vers la ville sainte. (Luc. 19.)

(1) Matth. 11. 29.

(2) Ps. 2. 8.

(3) Joan. 19. 15.

(4) 1 Pet. 4. 17.

## Chapitre Treizième.

*Jésus chez Simon le lépreux. — Madeleine à ses pieds. — Réponse aux murmures de Judas. — L'ânon de Bethphagé. — Marche triomphale. — Envie des pharisiens. — Si ceux-ci se taisent, les pierres crieront. — Jésus pleure sur Jérusalem.*

### I



Il n'était plus qu'à six jours du grand jour où le Bon Pasteur voulait mourir pour donner la vie à ses chères brebis. Avant de faire son entrée à Jérusalem pour ce suprême labeur, il voulut s'arrêter à Béthanie et y respirer quelque peu dans le sein de l'amitié. Il descendit, nous ne savons pourquoi, chez Simon, surnommé le lépreux. C'était le sabbat, Simon fit préparer un festin et y invita Lazare. Marthe y vint, pour servir selon sa coutume, et amena avec elle sa sœur Marie.

Quelle réunion! le Fils de Dieu entouré des hommes dont la parole va, dans peu, transformer le monde; un homme retiré par lui de la pourriture du tombeau; une femme, par lui aussi retirée de la pourriture, bien autrement infecte, des vices, et en voie de devenir le type des âmes pures et aimantes; et, comme repoussoir, le parricide Iscariote, s'avancant chaque jour dans les voies ténébreuses qui vont le mener de la gloire de l'apostolat au plus profond abîme de l'infamie!

Pendant le repas, inspirée sans doute par l'Esprit-Saint, la pieuse Madeleine voulut témoigner sa reconnaissance et son amour à Celui qui avait ressuscité son âme et le corps de son frère. Elle prit un vase d'albâtre renfermant un parfum de nard de grand prix, s'approcha des pieds de Jésus, en essuya la poussière avec ses cheveux; puis, brisant son vase, elle les oignit et versa le reste du nard sur sa tête sacrée; et toute la maison se remplit de l'odeur de ce parfum.

Le traître osa blâmer cette action admirable, et indirectement Celui qui en avait été l'objet: « Pourquoi, dit-il à haute voix, n'a-t-on pas vendu ce parfum? on en eût retiré trois cents deniers qu'on eût pu donner aux pauvres. » Ce n'est pas qu'il se souciait fort des pauvres, observe saint Jean; mais il était chargé de la bourse commune, et il avait coutume de détourner à son profit une partie de ce que l'on y mettait.

Jésus avait pris la défense de Marie une première fois contre Simon le pharisien, plus tard contre la bonne Marthe; il imposera



silence aux murmures d'Isariote; et cette fois encore, sa plaidoirie sera un enseignement :

« Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme? C'est une bonne œuvre qu'elle vient de faire à mon égard.

« Vous avez toujours des pauvres à votre portée, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voulez. Mais moi, vous ne m'aurez pas toujours.

« Quant à elle, elle a fait ce qu'elle a pu : elle a oint mon corps d'avance en vue de mes funérailles.

« En vérité, je vous le dis : Dans tous les lieux où sera prêché cet Evangile, c'est-à-dire dans tout l'univers, on racontera à son honneur ce qu'elle vient de faire. »

Ainsi chacun est ici dans son rôle : Lazare ressuscité est là, attestant par sa présence la toute-puissance et l'ineffable bonté de l'hôte divin; la noble et riche Marthe s'empresse et se fait gloire de remplir auprès de lui l'office d'une servante; Madeleine, toujours repentante de sa vanité, de ses scandales passés, s'anéantit à ses pieds et croit n'avoir rien d'assez précieux pour lui témoigner son amour; Judas, lui, fait le compte de ce qu'il appelle une prodigalité inutile; enfin Jésus, tout en faisant l'éloge de l'acte blâmé par le traître, prédit que cet acte, si simple en lui-même, sera célébré dans toutes les contrées de la terre!

Cependant le bruit se répandit à Jérusalem et aux environs, que le grand prophète était à Béthanie; et une grande foule y accourut, partie à cause de lui, partie afin de voir Lazare. Et en voyant ce dernier, beaucoup de Juifs croyaient en Celui qui l'avait rappelé à la vie, et devenaient ses disciples. Les princes des prêtres le surent; et, à la proscription de Jésus, ils joignirent celle de Lazare et résolurent de le faire assassiner.

## II

**L**E lendemain, premier jour de la semaine judaïque, correspondant à notre dimanche, c'était le dixième jour du premier mois. La loi mosaïque voulait que, ce jour-là, chaque père de famille choisit l'agneau ou le chevreau destiné au sacrifice et au festin pascals, et le conduisit au lieu où il devait être immolé et mangé le soir du quatorzième jour. Jésus, qui était venu accomplir la loi et les prophètes jusqu'à la dernière lettre,<sup>1</sup> voulut accomplir en sa personne ce précepte, et se rendit à Jérusalem, où il devait être immolé le jour de Pâques.

De Béthanie où il se trouvait, il se dirigea au midi, vers Bethphagé, petit hameau situé à mille pas à l'Orient de Jérusalem, et à l'endroit où le terrain commence à se relever pour former,

(1) Matth. 5. 17. sq.

du côté de la ville sainte, le mont des Oliviers. En descendant la pente occidentale de cette montagne, on arrive à la vallée de Josaphat, qui entoure Jérusalem, et au fond duquel coule le torrent du Cédron.

Quand il ne fut plus qu'à une courte distance de Bethphagé, Jésus y envoya deux de ses disciples en leur disant : « Allez au village qui est devant vous ; en y entrant, vous trouverez une ânesse attachée avec son ânon qui n'a encore été monté par personne ; détachez-les, et me les amenez ; et si quelqu'un vous demande pourquoi vous les déliez, dites que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il vous les laissera emmener. »

Tout cela s'accomplit de point en point : les deux bêtes de somme furent trouvées par les disciples près de la porte d'une maison, et déliées par eux ; le propriétaire, qui était présent, fit l'observation prédite, mais cessa toute opposition dès que les deux disciples lui eurent fait la réponse indiquée par le divin Maître. Ce triple miracle d'intuition d'objets absents, de prescience de l'avenir et d'empire sur la volonté humaine, n'est pas moins admirable que la résurrection de Lazare. L'obéissance prompte des disciples montre d'ailleurs que la puissance surnaturelle de Jésus les avait habitués de longue date à ne douter de rien dès qu'il leur avait parlé.

### III



**C**PENDANT les Juifs qui, revenus avec Jésus de Bethabara à Béthanie, avaient été témoins de la résurrection de Lazare, avaient déjà rempli du bruit de ce miracle la ville sainte où se trouvaient en ce moment des Israélites accourus, comme nous l'avons dit, de tous les points de l'univers. Ces derniers se persuadèrent facilement que l'auteur de ce prodige était le Christ. Apprenant donc qu'il venait à Jérusalem pour la fête, ils se portèrent en foule à sa rencontre, tenant en main des rameaux de palmiers et criant : *Hosanna, béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur, béni soit le Roi d'Israël !*

En les voyant approcher, le Sauveur se fit amener l'ânon, que les apôtres couvrirent de leurs manteaux ; il monta dessus et s'achemina vers Jérusalem par le mont des Oliviers. Ainsi accomplissait-il la prophétie de Zacharie qui avait dit : « Ne crains rien, fille de Sion, voici venir ton Roi, juste et Sauveur ; il est pauvre et monté sur un ânon. »

Hélas ! bien loin de le craindre, la fille de Sion s'en fera un jouet !

A mesure que le pacifique triomphateur avançait, les foules étendaient leurs manteaux devant les pas de son humble monture, et semaient le chemin de feuillage. Et quand déjà le cortège était au moment de redescendre le mont des Oliviers, tous ceux qui

l'avaient jusque-là suivi dans ses pérégrinations se mirent à louer Dieu à haute voix, en proclamant les prodiges qu'ils lui avaient vu faire; et ils s'écriaient : *Béni le Roi qui vient au nom du Seigneur; que la paix lui vienne du ciel et la gloire des hauts-lieux!* Et les foules qui le précédaient et qui le suivaient, faisaient entendre ces acclamations : *Hosanna au Fils de David, béni Celui qui vient au nom du Seigneur!*

## IV

**D**ANS le cortège, il y avait des pharisiens; ils voyaient avec un vif dépit l'enthousiasme du peuple, et s'exaltaient mutuellement à hâter leurs projets homicides contre celui qui en était l'objet : « Voyez-vous qu'avec toutes nos mesures, nous n'avancions en rien? voilà que le monde entier s'est mis à sa suite! » Quelques-uns portèrent l'insolence jusqu'à aborder Jésus et à le presser d'imposer lui-même silence aux acclamations de la foule : « Maître, réprimandez donc vos disciples! » Il leur répondit : « S'ils se taisent, les pierres crieront. »

C'est ce qui allait se réaliser quelques jours plus tard, alors que, les malédictions du peuple ayant succédé à l'Hosanna, les rocs du Golgotha se fendraient pour proclamer à leur manière la divinité du Crucifié; c'est ce qui devait se réaliser mystiquement dans l'univers entier, lorsque, les fils d'Abraham refusant de se soumettre au Roi que Dieu leur avait donné, les pierres, c'est-à-dire les Gentils, prendraient leur place pour confesser son nom....

Cette prévision de l'aveuglement, de l'ingratitude du peuple chéri de Dieu, et du châtement qu'il allait s'attirer par là, occupa la pensée du Sauveur pendant toute cette marche triomphale, et remplit d'amertume son âme sainte. Sa douleur devint plus poignante, lorsqu'en descendant le mont des Oliviers, il vit la ville de Jérusalem. A ce moment, il laissa couler ses larmes en disant :

« Plût au Ciel que tu comprisses, toi aussi, en ce jour, à quoi est attaché ton bonheur! Mais, hélas! ces choses sont cachées à tes yeux.

« Car des jours viendront, où ceux qui te haïssent t'environneront d'un retranchement, t'entoureront, te serreront de toutes parts,

« Et te renverseront par terre avec ceux de tes fils qui seront en toi; et ne laisseront pas en toi pierre sur pierre; parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu te visitait dans sa miséricorde! »

(MATTH. 21. MARC. 11. LUC. 19. JOAN. 12.)

## Chapitre Quatorzième.

*Accueil de Jésus par les habitants de Jérusalem. — Marchands chassés du temple. — Jésus acclamé par les enfants. — Prédiction de la conversion des Gentils. — Obstination des Juifs. — Le figuier maudit. — Le père et ses deux fils. — Parabole des vigneron.*

### I



LA masse des habitants de Jérusalem n'avait que de l'indifférence pour Jésus-Christ; les puissants le haïssaient comme un rival redoutable. Aussi, comme autrefois la nouvelle de sa naissance, son entrée solennelle dans cette ville n'y éveilla qu'un étonnement mêlé d'inquiétude. On se demandait d'un ton de mépris : « Quel est cet homme, » objet de tels honneurs? Les étrangers, qui avaient fait partie du cortège, répondaient : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. »

Jésus se rendit directement au temple. Comme lors de la première Pâque, il trouva le parvis dit des Gentils<sup>1</sup> encombré d'acheteurs, de vendeurs et de changeurs; il les chassa, renversa les tables des changeurs et les sièges des marchands de colombes. Et il ne permettait à personne de porter un objet quelconque en passant par le temple : « Ne savez-vous pas, disait-il, qu'il est écrit : Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations? et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs! » Cet acte d'autorité et cette leçon irritèrent extrêmement les princes des prêtres et les scribes, qui se sentaient plus coupables que les marchands. Ils se creusaient l'esprit pour trouver un moyen détourné de se défaire de Jésus, car l'admiration du peuple pour sa doctrine leur ôtait la hardiesse de le faire arrêter en public.

Jésus guérit dans le temple plusieurs aveugles et boiteux, ce qui dut accroître l'enthousiasme de la foule. D'un autre côté, des

(1) Avant d'arriver au Saint, où se trouvaient l'autel des parfums, le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition, on traversait trois parvis, dont le premier était ouvert aux Gentils, le second aux Juifs, le troisième, renfermant l'autel des holocaustes, aux seuls prêtres. Le parvis des Gentils avait bien quatre stades ou cinq cents pas d'étendue. Les marchands, comme nous l'avons dit plus haut, vendaient des victimes aux étrangers. Or Josèphe rapporte que, sous Cestius, le nombre des victimes immolées à l'occasion de la fête de Pâques, fut de deux cent cinquante mille, six cents.

enfants, soit par imitation de ce qu'ils avaient entendu, soit plutôt par inspiration du Saint-Esprit, qui voulait confondre par leur bouche l'impiété des chefs, des enfants, disons-nous, répétaient dans le parvis les cris de : *Hosanna au Fils de David!* C'en était trop pour les ennemis du Sauveur : « N'entendez-vous pas, lui demandèrent-ils, ce que disent ceux-ci? » — « Je l'entends, leur répondit-il; mais vous, n'avez-vous jamais lu ces mots du psaume : « Vous avez tiré une louange parfaite de la bouche des petits enfants, de ceux même qui sont encore à la mamelle? » C'était dire qu'en le louant, les enfants n'avaient fait qu'accomplir une prophétie dont lui-même, Jésus, était l'objet.

## II



MAIS tandis que l'ingrate Jérusalem répondait si mal à la tendresse de son Roi Sauveur, et que les princes du peuple chéri se préparaient à le faire mourir, la gentilité se mettait en mouvement pour venir à lui.

Parmi les pèlerins attirés par la fête, il y avait des Gentils, adorateurs du Dieu d'Israël. Ayant entendu parler des miracles de Jésus, ils témoignèrent à Philippe, qu'ils connaissaient sans doute, le désir de voir ce grand prophète; Philippe en référa à André, puis tous deux en parlèrent à leur Maître.

Jésus, qui voyait en ces Gentils les prémices de « ces brebis qui n'étaient pas du troupeau d'Israël, mais qu'il devait y réunir,<sup>1</sup> prit de là occasion de prédire sa glorification par toute la terre au moyen de la conversion des peuples infidèles :

« L'heure vient où le Fils de l'homme doit être glorifié. »

Mais qu'est-ce qui déterminera le retour des nations au Seigneur et leur foi en son Christ? Ce sera la mort du Christ lui-même :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il rapporte des fruits abondants. »

La comparaison est aussi juste que simple; mais avant Jésus-Christ, elle ne s'était jamais vérifiée en aucun homme. Le jour où les plus grands hommes retournent dans la terre, ce jour-là même voit, dit le Psalmiste, périr toutes leurs pensées.<sup>2</sup>

Le Fils de Dieu ne dissimula cependant point l'épouvante que causait à sa sainte humanité l'approche de la mort :

« Maintenant mon âme est dans le trouble; et que dirai-je? Père, délivrez-moi de cette heure. Mais c'est pour cela (pour être supplicié), que je suis arrivé à cette heure.... Père, glorifiez votre nom! » Et à l'instant une voix fut entendue dans le ciel,

(1) Joan. 10. 16.

(2) Ps. 145. 4.

qui disait : « Je l'ai déjà glorifié, je le glorifierai encore. »

Cette voix avait été si retentissante, que la foule l'avait prise pour un éclat de tonnerre; quelques-uns seulement disaient : « C'est un ange qui lui a parlé. » Jésus leur répondit que cette voix mystérieuse s'était fait entendre, non pour lui, mais en leur faveur, et afin de les amener à croire en lui. Puis, expliquant les paroles descendues du ciel :

« Maintenant, dit-il, le monde va être jugé; maintenant le prince de ce monde (Satan) va être jeté dehors;

« Et moi, quand j'aurai été élevé de terre (ou crucifié, comme l'explique saint Jean), j'attirerai à moi toutes choses. »

Admirable prophétie, dont nous voyons depuis bientôt dix-neuf siècles l'accomplissement qui semblait impossible! A peine attaché à son gibet, Jésus se voit adoré par un des compagnons de son supplice; à peine expiré, il est reconnu, proclamé Fils de Dieu par le centenier qui le garde, par la foule qui s'écoule épouventée de son crime et se frappant la poitrine. Et depuis ce jour, c'est là, c'est à la croix que tous les cœurs droits vont le chercher, pour le relever de ses ignominies, et lui baiser les pieds avec un amour qui n'a pas de pareil; et c'est en prêchant son supplice, que les apôtres de tous les siècles ont demandé et obtenu pour lui les adorations des peuples!

### III



LUS Jésus parlait, plus son Père confirmait sa parole par des prodiges, plus aussi les chefs et la majeure partie du peuple se retranchaient dans leur incrédulité.

« Nous avons appris dans la loi, lui répliquèrent-ils, que le Christ vivra éternellement; comment donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé de terre? Quel est ce Fils de l'homme? »

Ici, pour la première et la dernière fois, l'écrivain sacré témoigne son douloureux étonnement à la vue d'une telle obstination. Mais il en tire avec raison un nouvel argument en faveur de la divinité de Jésus-Christ. « Leur incrédulité, dit-il, avait été prédite par Isaïe, quand, à la suite d'une vision où la gloire du Christ lui avait été manifestée, il s'était écrié : « Seigneur, qui croira à nos paroles, etc. »

Jésus avertit ces incrédules du danger où ils étaient de tomber dans un aveuglement sans remède, et de là dans l'abîme de la perdition; puis, comme le soir était arrivé, il sortit secrètement pour leur cacher le lieu de sa retraite et se mettre à l'abri de leurs embûches; et entouré des Douze, il se rendit à Béthanie, chez Lazare, sans doute, et y passa la nuit.

Telle fut la première journée de la grande semaine.

De ce qui s'est fait et dit pendant la seconde, les saints évangélistes ne nous ont transmis que l'histoire du figuier maudit.

Le matin, en allant de Béthanie à Jérusalem, Jésus eut faim. Comme il n'est pas douteux que la pieuse Marthe ne lui eût offert à souper la veille, il faut croire qu'il excita en lui-même cette faim, en vue d'un grand enseignement qu'il voulait donner. Voyant de loin un figuier, il s'en approcha à la manière d'un homme ordinaire, pour y chercher du fruit, mais n'y trouva que des feuilles; et il le maudit en disant : « Que personne ne mange plus jamais de ton fruit! » Et le figuier se dessécha à l'instant.

Jésus avait faim du salut des hommes. Le figuier était la Synagogue, ou la nation juive, qui n'avait plus de la piété que l'apparence extérieure, figurée par les feuilles. Ayant fermé l'oreille à Jean-Baptiste et à Jésus-Christ lui-même, qui l'ont avertie de faire des fruits de pénitence, elle va tomber dans le dernier endurcissement et la plus absolue stérilité; elle sera privée même de l'appareil matériel de sa religion, à savoir de son temple et de ses sacrifices dont elle était si fière. Cette leçon, au reste, concerne toute âme qui abuse de la grâce et résiste aux inspirations du Saint-Esprit.

Pendant toute cette journée, Jésus continua ses prédications dans le temple; et les pontifes, les scribes et les chefs du peuple s'ingéniaient à trouver quelque biais pour le perdre; mais, en présence de l'admiration de la foule suspendue à ses lèvres, ils n'osèrent encore rien entreprendre contre sa personne.

Le soir de ce jour, correspondant à notre lundi, Jésus quitta la ville avec les siens, comme il avait fait la veille. Le lendemain matin, il y revint, et alors seulement les disciples s'aperçurent que le figuier était mort. Ils lui en témoignèrent leur surprise. Il en prit occasion, comme nous l'avons dit ailleurs, de leur enseigner la puissance de la foi et d'une prière pleine de confiance. (MATTH. 21. MARC. 11. LUC. 19.)

## IV

**S**ÉTANT remis à prêcher dans le temple, Jésus fut interrompu par les chefs du sacerdoce et par les sanhédrites, qui le sommèrent de leur dire en vertu de quelle autorité il agissait et enseignait. — A mon tour, répondit Jésus, je vous demanderai une chose; et si vous me répondez, je vous dirai par quel pouvoir j'agis. Le baptême de Jean, d'où venait-il? du Ciel ou bien des hommes? —

Posée en présence de la multitude, cette question les embarrassa étrangement. Reconnaître la mission divine de Jean, c'était confesser celle de Jésus, à qui Jean avait rendu un si éclatant témoignage: la nier, c'était s'exposer à être lapidés par le peuple.

Ils répondirent lâchement qu'ils n'en savaient rien. « Puisque vous refusez de me répondre, reprit Jésus, je ne vous dis pas non plus par quelle autorité je fais ces choses. »

Toutefois, aussi désireux de les sauver qu'ils étaient obstinés à se perdre, il tenta d'éveiller dans leurs âmes de salutaires remords, en leur faisant le tableau des bontés divines à leur égard et de leurs ingrattitudes.

« Que vous en semble ? Un homme avait deux fils ; il alla trouver le premier et lui dit : Mon fils, va, travaille aujourd'hui dans ma vigne. — Je ne veux pas, répondit le fils ; mais ensuite, touché de repentir, il y alla.

» Allant à son autre fils, le père lui parla de même ; et celui-ci répondit : J'y vais, seigneur ; et il n'y alla point.

« Lequel des deux a fait la volonté du père ? » — « Le premier, » répondirent-ils. Et Jésus : « En vérité, je vous le dis, les publicains et les courtisanes vous précéderont dans le royaume des cieux. »

La vigne de notre céleste Père est notre âme ; par ses inspirations, il vient chaque jour nous exciter à la cultiver, comme si tout le fruit devait en être pour lui et non pour nous. Touchés des prédications de Jean-Baptiste, les pécheurs ont fait des fruits de pénitence ; les pharisiens, qui se croyaient justes, ont fermé l'oreille à sa voix. — Outre ce sens historique, Jésus nous marque clairement qu'il préfère un grand pécheur qui revient à résipiscence et se donne tout à Dieu, à ces âmes médiocres, dont toute la dévotion consiste en belles paroles, en résolutions et promesses toujours renouvelées, jamais effectuées.

## V



LA parabole des VIGNERONS est également frappante comme histoire et comme prophétie. Un père de famille plante une vigne, l'entoure d'une haie, y creuse un pressoir, y bâtit une tour, la donne en loyer à des vigneron et se rend dans un pays étranger. Quand le temps de la récolte approche, il envoie un de ses serviteurs recevoir du fruit de la vigne. Les vigneron le chargent de coups et le renvoient les mains vides. Le maître envoie successivement plusieurs autres serviteurs, mais sans plus de résultats : les vigneron fouettent les uns, accueillent les autres à coups de pierres, et en tuent plusieurs. Le maître de la vigne avait un fils unique, il se décide à l'envoyer aux rebelles : « Peut-être, se dit-il, que mon Fils leur imposera. » Loin de là : dès qu'ils le voient venir, les vigneron se disent entre eux : « Celui-ci est l'héritier ; tuons-le, et sa vigne sera à nous. » Et à son arrivée, ils le saisissent, le jettent hors de la vigne et le tuent.



Il est facile de reconnaître dans le père de famille, le Seigneur Dieu ; dans la vigne, le peuple hébreu transplanté d'Égypte en Palestine ; la haie, le pressoir, la tour, c'est la loi écrite, le temple, et les autres moyens employés par Dieu pour tirer de ce peuple le fruit de la piété. Les vigneron sont les prêtres et les docteurs, auxquels en ce moment s'adresse Jésus. Les envoyés du maître sont les prophètes si souvent envoyés de Dieu pour ramener Israël à son culte et à la vertu. Nous savons que tous furent persécutés, maltraités, ou même mis à mort. En dernier lieu, Dieu envoie à ce peuple ingrat son propre et unique Fils, Jésus. Or, les prêtres, les scribes et les pharisiens reconnaissent en lui le Messie ; et tremblant de perdre leur haute position à la tête du peuple, ils se disposent à le faire périr.

Le divin Maître conclut en ces termes :

« Quand donc viendra le propriétaire de la vigne, que fera-t-il de ces meurtriers ? »

« Il fera périr ces méchants comme ils le méritent et donnera sa vigne à d'autres. »

Les prêtres tirés de la famille d'Aaron seront rejetés ; et sur le peuple fidèle, formé dorénavant de tous les croyants, tant Gentils que Juifs, seront établis d'autres prêtres : les apôtres de Jésus-Christ et leurs successeurs.

Les pharisiens et les pontifes comprirent très bien, dit saint Matthieu, que cette parabole les visait : « A Dieu ne plaise, s'écrièrent-ils, qu'il en soit ainsi ! » Mais Jésus, fixant sur eux ses regards, leur répliqua :

« Que signifie donc ce qui est écrit : La pierre que les constructeurs ont mise au rebut, est devenue la pierre angulaire ; le Seigneur est l'auteur de ce prodige qui nous frappe d'admiration ? »

« C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu (le don de la foi, la religion véritable), vous sera ôté et donné à un peuple qui en produira le fruit. »

« Et celui qui tombera sur cette pierre, sera brisé ; et celui sur qui elle tombera, sera écrasé. »

Dans ce passage, le peuple de Dieu est figuré par un temple dont les fidèles sont les pierres, et dont les prêtres juifs sont les constructeurs ; la pierre mise au rebut par eux, est Jésus-Christ. Il devient la pierre de l'angle : Jésus-Christ unit ensemble les Juifs et les Gentils, en fait un seul peuple fidèle dont il est constitué chef. Pendant sa vie, il fut une pierre d'achoppement pour la plus grande partie des Israélites, qui refusèrent de croire en lui ; lors de son second avènement, il tombera en quelque sorte du ciel sur tous ses ennemis de tous les siècles, et les réduira en poudre.

Loin de se laisser toucher par ces terribles avertissements, les princes s'en irritèrent au point que, s'ils n'eussent été retenus par la crainte du peuple, ils eussent mis la main sur lui. (MATTH. 21. MARC. 12. LUC. 20.)

## Chapitre Quinzième.

*Le tribut à payer à César. — La résurrection des corps. — Le grand commandement. — Hypocrisie des pharisiens. — L'obole de la veuve.*

### I



**T**ANT de sévères leçons reçues en public sans qu'ils eussent pu rien y répliquer, avaient porté à son comble la colère des pharisiens contre Jésus-Christ. Après la dernière parabole, ils se réunirent pour aviser aux moyens de le prendre dans les filets de ses propres paroles.<sup>1</sup>

Une question brûlante était agitée en ces temps-là dans la Synagogue : était-il permis de payer le tribut annuel qu'Auguste avait imposé aux Juifs ? A la suite du séditieux Judas de Galilée, les pharisiens prétendaient que les Israélites ne pouvaient sans crime reconnaître d'autre maître que le Seigneur, ni par conséquent payer de tribut à aucun souverain étranger. Hérode, grand adulateur des Romains, et ses partisans soutenaient tout naturellement le contraire. Les ennemis du Sauveur résolurent de l'interroger publiquement sur ce point. S'il rendait une réponse favorable aux Romains, il se perdrait dans l'estime du peuple et ruinerait en un instant son crédit ; dans le cas opposé, il leur donnerait lieu, dit saint Luc, de l'accuser et de le faire arrêter par le président Pilate. Mais afin de lui mieux cacher le piège, au lieu de l'interroger eux-mêmes, ils lui envoyèrent quelques-uns de leurs disciples, moins connus de lui, comme ils le pensaient, mais non moins habiles qu'eux-mêmes à se couvrir du masque de la piété. Ils les firent accompagner de plusieurs des familiers d'Hérode, lesquels devaient remplir, s'il y avait lieu, le rôle de dénonciateurs auprès du magistrat romain.

S'approchant donc du divin Maître dans le temple, les émissaires des pharisiens lui parlèrent ainsi : - Maître, nous savons que vous avez coutume de dire rondement la vérité, que votre doctrine est irréprochable, et que nulle considération ni acception de personnes ne vous empêche d'enseigner la loi divine telle qu'elle est. - — Par ce préambule flatteur, ils espéraient exalter encore sa franchise si connue, et le mettre dans la nécessité de répondre sans détour. — - Dites-nous donc, ajoutèrent-ils, ce

(1) Matth. 22. 15.

qu'il vous en semble : nous est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César? »

Jésus les confond d'abord en leur montrant qu'il lit dans leurs cœurs et y démêle les perfides intentions qui président à leur démarche : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? » Puis il leur demande à voir la pièce d'argent qui servait à payer l'impôt. Quand ils la lui eurent montrée : « De qui est cette image et cette inscription? » — « De César. » — « Rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. »

Par cette réponse, qui ne précise pas ce qu'il faut rendre à César, Jésus évite d'offenser la foule de ses auditeurs, tout en enseignant clairement que l'on peut très bien allier l'obéissance aux princes terrestres<sup>1</sup> avec le service de Dieu. Ainsi déjoua-t-il l'artifice de ses ennemis. Ils ne trouvèrent rien à reprendre dans ses paroles, et ne purent se défendre, ajoutent les écrivains sacrés, d'admirer sa sagesse et sa prudence.

## II

**A**PRÈS les pharisiens, ce fut le tour des sadducéens, leurs adversaires, mais qui se croyaient non moins intéressés que les premiers à faire la guerre à Jésus-Christ. En effet, Anne, Caïphe et d'autres chefs du sacerdoce, grands ennemis du Sauveur, faisaient partie de cette secte impie qui niait, comme nous l'avons déjà dit, l'existence des anges, la spiritualité des âmes, et par conséquent leur immortalité et la résurrection de la chair. Sachant donc que toute la doctrine morale du divin Maître reposait sur ces dogmes voici, en deux mots, par quelle difficulté ils essayèrent de l'embarrasser. Une femme meurt après avoir été successivement l'épouse légitime de sept hommes divers. Si les morts ressuscitent, auquel de ces sept appartiendra-t-elle au jour de la résurrection? C'était sans doute leur grand argument contre les pharisiens, qui étaient spiritualistes. De cette difficulté, insoluble à leurs yeux, ils concluaient à la négation de la résurrection, et, par une conséquence naturelle, à la négation de l'immortalité des âmes et de la vie future. Car l'âme séparée du corps est un être incomplet, mutilé, ayant plusieurs facultés sans objet; et il semble répugner qu'elle vive éternellement en cet état. Sous une forme assez frivole, l'objection allait donc à saper toute religion révélée. Aussi, non content d'y répondre d'une manière péremptoire, Jésus établira la vérité opposée, sur un inébranlable fondement.

« Vous êtes dans l'erreur, et cela, parce que vous ne connaissez ni les Ecritures ni la puissance de Dieu.

(1) Quand leurs lois n'ont rien de contraire à la loi divine.

« Les fils de ce siècle contractent des mariages ; mais ceux qui seront jugés dignes de cette vie (bienheureuse) et de la résurrection d'entre les morts, ne contracteront plus mariage avec aucune femme.

« Car ils ne pourront plus mourir : ils sont les égaux des anges et les enfants de Dieu, étant fils de la résurrection. Mais quant à la résurrection, n'avez-vous pas lu dans Moïse ce que Dieu lui disait dans le buisson ardent : Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ?

« Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. »

Que l'on reconnait bien, ici encore, Celui « qui n'attestait rien qu'il n'eût vu et entendu ! » Que de vérités en quelques mots ! quelle haute idée de la dignité humaine ! Après la résurrection, il ne sera plus question de mariage, parce qu'il n'aura plus de raison d'être. Dans l'état actuel, le mariage a pour fin de combler continuellement les vides que fait la mort dans les rangs de l'humanité : les élus — car Jésus-Christ fait ici abstraction des réprouvés, — les élus ne seront plus sujets à la mort, mais seront incorruptibles comme les anges. Ils seront enfants de Dieu. Toute vie vient originellement de Dieu ; mais la vie présente, il nous la donne par le moyen de nos parents ; la vie glorieuse, il la donnera aux justes dans la résurrection, directement et sans intermédiaire ; de sorte que, même quant au corps, les justes seront les enfants de Dieu, dans le sens où saint Luc dit qu'Adam fut fils de Dieu.<sup>2</sup> Or, si la vie que nous recevons de nos parents est sujette à s'éteindre dans la mort, parce qu'elle nous a été transmise par un canal infecté de péché, il n'en peut être de même de la vie que Dieu donnera immédiatement. Les élus ressuscités seront donc immortels.

Restait à montrer aux sadducéens que la résurrection est enseignée dans l'Écriture. Les prophètes fournissaient une surabondance de textes magnifiques sur ce point. Mais, ouvrant la voie à nos protestants, les sadducéens avaient déjà trouvé le secret de rejeter les Livres sacrés qui les condamnaient trop ouvertement ; ils ne recevaient que le Pentateuque de Moïse. Jésus se voit donc forcé de leur citer un passage de Moïse. Et voici le raisonnement qu'il fait à ce sujet. Dieu s'appelle lui-même le Dieu d'Abraham : c'est donc qu'Abraham existe encore, car il serait indigne de lui de s'appeler le Dieu d'un néant. Or, si Abraham, c'est-à-dire l'âme d'Abraham, existe encore, étant faite pour être unie à un corps, vous devez croire que Dieu lui rendra un jour le corps qu'elle animait autrefois.

Là-dessus, quelques scribes dirent à Jésus : « Maître, vous avez bien dit. » Quant à la foule, elle était ravie d'admiration.

(1) Joan. 3. 32.

(2) Luc. 3. 38.

## III

**V**OYANT les sadducéens confondus, les pharisiens revinrent à la charge. Après s'être concertés, ils envoyèrent au céleste Maître un scribe de leur secte, qui lui posa la même question que lui avait posée autrefois un autre docteur : « Maître, quel est le premier de tous les commandements? » Jésus répondit que le premier est celui qui nous ordonne d'aimer Dieu de toutes nos forces ; mais qu'il en est un autre non moins important, lequel nous oblige à aimer notre prochain comme nous-mêmes ; et le scribe, qui était, paraît-il, un homme droit et sincère, applaudit hautement à sa réponse, ajoutant que l'accomplissement de ces deux préceptes est d'un plus grand mérite que tous les sacrifices. A son tour, Jésus lui répliqua : « Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. » Ce scribe ne haïssait ni la vérité, ni Celui qui était venu l'apporter au monde ; il n'avait plus qu'un pas à faire pour entrer dans le bercail du Bon Pasteur : croire que son interlocuteur était le Fils de Dieu. Heureux s'il a fait ce pas !

Mais afin de rabattre leurs préteutions à la science sacrée, Jésus proposa, lui aussi, aux pharisiens assemblés, une question, à savoir : comment David, inspiré de Dieu, appelle son Seigneur le Christ qui descend de lui. La réponse, nous l'avons observé ailleurs, était que, fils de David selon son humanité, le Christ était le Seigneur de David selon sa divinité. Mais la science des pharisiens n'allait pas jusque-là : ils ne surent répondre, et renoncèrent, dès ce moment, à interroger le divin Maître.

## IV

**N**ous content de les avoir réduits au silence, Jésus, toujours occupé de son objet, profita de l'occasion pour mettre en relief leur hypocrisie, leur ambition, leur vanité et leur cupidité, qui les rendaient impropres au royaume des cieux, et pour engager les siens à pratiquer les vertus opposées :

« Ils sont assis dans la chaire de Moïse — ils sont revêtus du pouvoir d'enseigner — faites donc ce qu'ils vous disent, mais n'imites pas leur conduite ; car ils disent et ne font pas. Ils n'ont en vue, dans toutes leurs actions, que d'attirer les regards des hommes.... Ils aiment qu'on les salue sur les places publiques ; ils recherchent les premières places dans les festins ; ils se plaisent à être appelés Rabbi ou Maîtres.

« Quant à vous, ne vous faites pas appeler Rabbi, car vous

n'avez qu'un seul Maître, et vous êtes tous frères. Ne donnez à personne sur la terre le nom de père, car vous avez tous un même Père, celui qui est dans les cieux. Et ne vous appelez pas Maîtres, car vous avez un même Maître, le Christ. Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Celui qui s'élèvera sera humilié; et celui qui s'humilie sera élevé. -

La dernière instruction du Sauveur dans le temple fut celle concernant l'obole de la veuve. Il était assis en vue du tronc où se déposaient les offrandes destinées à l'entretien du temple; les riches y jetaient beaucoup d'argent, car ce peuple se montra toujours fort généreux par rapport à la maison du Seigneur. Ayant vu une pauvre veuve qui y mettait deux petites pièces de monnaie, il la fit remarquer à ses disciples, et leur dit qu'à elle seule elle avait offert plus que tous les autres: les autres avaient donné une petite partie de leur superflu, et elle avait donné ce qui lui était nécessaire, et elle l'avait donné tout entier. Elle avait donc fait preuve de plus de détachement d'elle-même, de plus d'amour envers Dieu; et c'est là ce que Dieu regarde surtout dans nos œuvres. L'homme, disait le Seigneur à Samuël, voit ce qui paraît; mais Dieu regarde le cœur.<sup>1</sup> (MATTH. 22. 23. MARC. 12. LUC. 20. 21.)

## Chapitre Scizième.

*Jésus prédit aux apôtres la ruine du temple et de Jérusalem. — Signes précurseurs. — Persécution des fidèles. — L'Esprit-Saint parlera par leur bouche. — Accomplissement de la prédiction. — Tableau de la destruction de Jérusalem d'après les contemporains.*

### I



La parabole des Vignerons fut comme le suprême avertissement du Sauveur aux princes Juifs, avant sa Passion. Ils le méprisèrent comme leurs pères avaient méprisé ceux de Jérémie, qui leur prédisait la première ruine de Jérusalem et du temple. Or, cette ville et ce temple allaient être détruits une seconde fois, mais sans retour, et le peuple dispersé, en punition du crime dont la Synagogue allait couronner tous ses crimes.

Les apôtres avaient besoin d'être instruits à cet égard, afin

(1) I Reg. 16. 7.

que, quand arriverait cette grande catastrophe, bien loin d'ébranler leur foi, elle servit à la fortifier, et par suite, la nôtre. Car un Dieu seul a pu prévoir et prédire en détail un événement si inattendu. Il fallait de plus qu'ils y préparassent les Israélites fidèles, et prissent les mesures nécessaires pour empêcher qu'ils ne fussent enveloppés dans la ruine de leurs concitoyens.

Or, voici dans quelles circonstances et en quels termes Jésus leur fit cette mémorable prédiction.

C'était deux ou trois jours avant la dernière Cène : Jésus sortait du temple où il avait prêché selon sa coutume, et disputé avec ses ennemis ordinaires. Ses disciples attirèrent son attention sur la magnificence de l'édifice sacré : « Maître, voyez : quelles pierres ! quelles constructions ! »

Le temple de Jérusalem était, en effet, devenu entre les mains d'Hérode-le-Grand, la merveille de l'univers, tant par les matériaux précieux qui y étaient entrés, que par la beauté de la structure et la richesse de son ornementation. Au rapport de l'historien juif Josèphe,<sup>1</sup> il était formé de pierres blanches d'une grande solidité, et qui ne mesuraient pas moins de vingt-cinq coudées de long sur huit de haut et douze de large. Quelques-unes même avaient jusqu'à soixante-cinq condées en longueur. L'extérieur offrait à l'œil enchanté tout ce qui peut ravir d'admiration. Il était de toutes parts revêtu de plaques d'or très épaisses et artistement ciselées ; quand le soleil levant le frappait de ses rayons, il paraissait tout en feu, et l'œil n'en pouvait guère plus soutenir l'éclat que celui de cet astre lui-même. Enfin, il était orné de toutes les dépouilles opimes prises par les Juifs sur leurs ennemis, et accumulées depuis des siècles.

Jésus répondit à ses disciples : - Voyez-vous toutes ces choses ? en vérité, je vous le dis, des jours viendront qu'il n'en restera pas pierre sur pierre. -

Il paraît qu'après cela le divin Maître, suivi des siens, se rendit souper à Béthanie chez son ami Lazare, et revint le soir au mont des Oliviers, afin de donner, selon sa coutume, la nuit à la prière. En y arrivant, il s'assit un instant, et ses quatre disciples les plus avancés dans son intimité, Pierre, Jacques, Jean et André, s'approchèrent de lui et le prièrent de leur dire en quel temps devait s'accomplir sa prédiction touchant le temple. Dans sa réponse, où brillent également sa science détaillée de l'avenir et sa paternelle sollicitude pour son Eglise, Jésus leur indique trois choses : les signes précurseurs de la ruine de Jérusalem, les persécutions qui assailliront alors les fidèles, et la conduite qu'ils devront tenir dans des circonstances si difficiles.

(1) De bello. jud. c. 6.

## II



Le premier signe qu'il leur donne de l'approche de ces grands événements, c'est l'apparition des faux christes. Deux des principaux furent Théodas et Simon le Magicien,<sup>1</sup> sur lesquels le livre des Actes des apôtres nous donnent des détails.

Un signe plus prochain, ce seront les guerres qui éclateront en Judée et en divers lieux voisins, et seront accompagnées et suivies de fléaux de plus d'une sorte :

• Mais quand vous entendrez des combats, des séditions et des bruits de guerre, prenez garde de vous troubler; car ces choses doivent avoir lieu d'abord, mais la fin n'arrivera pas encore de sitôt.

• On verra se soulever peuple contre peuple, royaume contre royaume;

• Et il y aura, en plusieurs lieux, de grands tremblements de terre, des pestes, des famines; et dans le ciel des signes éclatants et pleins d'épouvante.

• Mais toutes ces choses ne seront que les commencements des douleurs. •

Les écrits du temps nous offrent l'effrayant tableau de ces fléaux prédits en quelques mots par le Sauveur. A cette époque, dit Flavius Josèphe, les Juifs se soulevèrent contre les Romains, les Samaritains et les Syriens, et furent à leur tour attaqués par divers peuples, spécialement par tous les royaumes de Syrie; pour comble de malheur, la Judée entière était en proie à de continuelles discordes intestines. Il est question, aux Actes des Apôtres, d'une famine universelle qui fut prédite par le prophète Agabus, et arriva sous l'empereur Claude. Josèphe en parle longuement. Sous Néron, un épouvantable tremblement de terre secoua tellement l'Asie, que trois villes furent renversées de fond en comble. • Le ciel était sillonné d'éclairs, ajoute l'historien juif Josèphe; la foudre éclatait avec un fracas épouvantable; la terre ébranlée faisait entendre d'horribles grondements; tous regardaient comme imminente la destruction du genre humain au milieu de ce bouleversement de la nature.<sup>2</sup> • Et tout cela n'était que l'essai des douleurs!

(1) Act. 5. 36. — 8. 9. sqq.

(2) Selon le même historien, quarante ans environ avant la ruine de Jérusalem, on vit dans l'air, pendant une année entière, une épée flamboyante qui semblait menacer la ville. A la fête des azymes, une lumière si vive remplit le temple trois heures après minuit, qu'on se fût cru en plein jour; et la porte orientale, que vingt hommes avaient peine à ouvrir, tellement elle était pesante, s'ouvrit d'elle-même. Quelques jours plus tard, on vit apparaître,



## III

**L**E Sauveur s'occupe ensuite spécialement des siens, et leur prédit les maux qu'ils auront à souffrir pour son nom, afin que, y étant préparés, ils n'en soient point accablés.

« Mais faites attention à vous-mêmes. Car avant qu'arrivent toutes ces choses, on vous arrêtera, on vous persécutera, on vous trainera-devant les synagogues et dans les prisons.

» Vous serez battus de verges, et conduits devant les gouverneurs et les rois, à cause de mon nom.

» Cela vous donnera lieu de me rendre témoignage. Mais gardez-vous de réfléchir d'avance à ce que vous devez leur répondre ; mais dites ce qui vous sera inspiré à l'heure même.

» Car je vous donnerai une éloquence et une sagesse à laquelle vos ennemis ne sauront résister ni répondre. Ce ne sera pas vous, mais l'Esprit-Saint qui parlera.

» Or, le frère livrera son frère pour être mis à mort, et le père son fils ; et les enfants se lèveront contre leurs parents et les feront mourir.

» Et vous serez l'objet de la haine de tous les hommes à cause de mon nom. Mais pas un cheveu de vos têtes ne périra. »

Remarquons, en passant, avec quel éclat la divinité de Jésus-Christ ressort en quelque sorte de chaque mot de cet étonnant discours.

Dans trois jours, Jésus sera suspendu au gibet des infâmes. Il le sait, il le prédit ; et il prédit aussi qu'après sa mort, les quelques pauvres ignorants qui se sont attachés à lui et qu'il aura couverts de la honte de son supplice, prendront une telle importance, qu'ils seront avec leurs adeptes l'objet de la haine du monde entier ; qu'à leur occasion, la société humaine se divisera en deux camps ennemis. Ce n'est pas tout : il leur défend, à eux, qui n'ont nulle teinture de lettres, de se préoccuper des réponses à faire à leurs juges ; il leur promet que lui, qui sera mort, leur mettra alors dans la bouche des paroles qui réduiront leurs enne-

avant le coucher du soleil et dans tout le pays, des chariots qui couraient dans les airs, tandis que des bataillons armés traversaient les nues et campaient autour de la ville. Enfin, à la fête de la Pentecôte, on entendit dans le lieu saint les voix d'une multitude invisible qui disait : « Sortons d'ici. » « C'étaient, selon la pensée de Bossuet, les anges qui quittaient le sanctuaire et le livraient aux ministres des divines vengeances. Ce fait est rapporté par le païen Tacite. Et le Talmud, que les Juifs révèrent à l'égal des livres saints, atteste que, depuis la mort de Jésus-Christ, il arrivait chaque jour dans le temple des choses étranges, qui présageaient sa destruction prochaine, tellement qu'un rabbin fameux s'écria un jour : « O temple ! d'où vient que tu te fais peur à toi-même ? Ah ! je le sais, tu seras détruit !... »

mis au silence. Un insensé ou un Dieu pouvait seul parler ainsi.

Or l'événement est venu montrer que Jésus n'était pas un insensé. Cinquante jours après la mort de leur Maître, les bateleurs de Galilée se mettent à prêcher son nom. Aussitôt la Synagogue s'émue; on les arrête, on les fouette, on les enchaîne dans les cachots. Mais en dépit de toutes les persécutions, la nouvelle doctrine se propage avec la rapidité d'un incendie; bientôt l'univers entier en est envahi; Rome, le sénat, la cour même de César retentit du nom de Jésus. A la fureur judaïque succède, ou plutôt se joint la fureur païenne: Néron les fait arrêter en masse et les livre à des tortures sans nom. Et pourtant, raconte l'historien païen Tacite, ils n'étaient convaincus d'aucun crime, sinon de haine contre le genre humain. Il voulait sans doute dire qu'ils étaient en butte à la haine de tout le genre humain. C'était ce que Jésus leur avait prédit.

La seconde partie de la prédiction ne s'est pas réalisée d'une manière moins éclatante. Qu'on lise, aux Actes des Apôtres, les discours du pêcheur de Bethsaïde et du jeune Etienne aux pontifes, aux docteurs, aux anciens, discours auxquels leurs savants juges ne savent opposer que des menaces, des coups de verges et des coups de pierres. Et pendant trois siècles, ce sera la même haine et les mêmes violences d'une part, la même éloquence inspirée de l'autre, d'un bout à l'autre du monde civilisé!

Enfin Jésus ajoute qu'avant la consommation, c'est-à-dire avant la ruine de Jérusalem, l'Évangile sera annoncé à toutes les nations. Et en effet, saint Paul, qui mourut plusieurs années avant cette ruine, atteste dans divers endroits de ses épîtres, que tous les peuples ont déjà eu connaissance de la sainte doctrine.

#### IV



PRÈS avoir prédit *le commencement des douleurs*, et recommandé aux siens de ne pas s'en épouvanter, Jésus devait leur dire à quel moment précis il serait temps pour eux de fuir et de se soustraire à la suprême calamité qui menaçait la ville et tout le peuple. Il continue :

- Mais quand vous verrez Jérusalem cernée par une armée, alors sachez que sa désolation est proche.

- Et quand vous verrez l'abomination de la désolation prédite par Isaïe le prophète, occupant le lieu saint — que celui qui lit, comprenne!

- Alors que ceux qui sont en Judée fuient vers les montagnes; que ceux qui sont dans la ville, s'en éloignent, et que ceux qui sont dans les champs, n'y entrent point;

- Et que celui qui est sur la plate-forme du toit, ne descende pas dans la maison, et n'y entre pas pour y prendre quoi que ce soit.

» Et celui qui sera dans les champs, qu'il ne s'en retourne pas chez lui pour prendre son manteau....

• Car ce seront là des jours de vengeance et de tribulations telles qu'il n'en fut jamais depuis le commencement du monde que Dieu a créé, jusqu'à ce jour, et qu'il n'en sera plus de semblables....

• Et si le Seigneur n'eût abrégé ces jours, nulle chair n'eût été sauvée; mais, à cause des élus qu'il a choisis, il a abrégé ces jours. • (MATH. 24. MARC. 13. LUC. 21.)

Telle fut la prophétie du Sauveur touchant la ruine de Jérusalem. Maintenant, demandons aux écrivains contemporains si elle s'est accomplie à la lettre.

## V



LES gouverneurs romains envoyés en Palestine furent presque tous des bourreaux et des larrons bien plus que des magistrats; le pays étant plein de voleurs et d'assassins, tantôt ils s'en servaient pour faire massacrer les personnes qui leur déplaisaient, tantôt ils leur vendaient l'impunité au prix d'une part dans leurs rapines. Parfois même ils déchainaient leurs prétoriens sur les paisibles habitants de la capitale, avec ordre de massacrer tous ceux qu'ils rencontreraient, afin d'exciter des émeutes qui leur permissent de piller ensuite sous ombre de représailles. Deux mille cinq cents personnes périrent ainsi en un seul jour à Jérusalem. A la suite d'une de ces émeutes occasionnées par les vexations de Florus, et où les Juifs périrent par centaines de mille, Cestius Gallus marcha sur la Judée, mettant tout à feu et à sang sur son passage, et vint mettre le siège devant Jérusalem, qu'il fit investir par son armée. C'était le signal donné par Jésus-Christ à ses fidèles pour la fuite. Or, Josèphe, prêtre juif et historien de cette guerre, nous apprend que Cestius s'étant promptement retiré, beaucoup de Juifs s'enfuirent de Jérusalem, comme des passagers se sauvent à la nage d'un navire dont le naufrage est imminent. De ce nombre, dit Eusèbe, étaient les chrétiens, qui se retirèrent au delà du Jourdain, à Pella, dans les états d'Hérode Agrippa, ami et allié des Romains.

Cestius fut poursuivi par les Juifs, et battu dans sa retraite; et Vespasien fut chargé par Néron de le venger. Celui-ci prit et ruina les principales villes de la Galilée; dans une seule de ces villes, il tua jusque quarante mille hommes; dans une autre, il en vendit trente mille.

Or, en attendant son arrivée, Jérusalem était en proie à toutes les horreurs. Ce fut, en effet, après le départ de Cestius, que l'on vit *l'abomination de la désolation dans le lieu saint*. Une horde

nombreuse de bandits se jeta dans Jérusalem, sous le nom de Zélotes, ou de vengeurs d'Israël; ils entrèrent dans le temple et en firent leur repaire, et de là exercèrent sur le peuple pendant plus de trois années, c'est-à-dire de l'an 68 à l'an 72, que Jérusalem fut détruite, la plus étrange et la plus cruelle tyrannie. Au rapport de Josèphe, le temple fut, pendant cet espace, le théâtre de tant de meurtres, que les sacrés parvis, encombrés de cadavres, étaient changés en un marais de sang humain. Rien ne parut si horrible, ni aux Juifs ni aux Romains, pendant toute la durée du siège de Jérusalem, que cette exécration profanation. Si les Romains ne se fussent hâtés de venir châtier les coupables, dit Josèphe, je pense que la terre se fût ouverte pour englober la ville, ou qu'elle eût péri par un nouveau déluge, ou que, comme Sodome, elle eût été consumée par la foudre ou par une pluie de feu. Le païen Titus lui-même qui, chargé par son père Vespasien d'achever la soumission des Juifs, était venu assiéger Jérusalem, supplia plusieurs fois les séditieux de mettre fin à tant d'impiétés, et prit Dieu à témoin qu'il n'en était pas responsable. Et en effet, à diverses reprises, il fit offrir la paix aux rebelles à des conditions avantageuses, mais toujours en vain. Il fallait que s'accomplît la prophétie de Daniel, qui avait prédit que *l'abomination*, qui rendrait nécessaire la *désolation*, ou la ruine de cette ville coupable, durerait jusqu'à la fin.<sup>1</sup> Les Zélotes connaissaient cette prophétie, et c'était de propos délibéré qu'ils en précipitaient l'accomplissement. Ils ne faisaient de trêve à leurs brigandages, à leurs excès dans la ville, que pour se battre entre eux ou faire des sorties contre les Romains.

A la fin, Titus se vit obligé de faire le blocus en règle, et, comme le Sauveur l'avait prédit,<sup>2</sup> il entoura la malheureuse ville d'un mur de circonvallation. Jusqu'à ce moment il avait été possible de fuir; désormais toute fuite devint impossible; et aux horreurs de la guerre du dehors et du dedans, vinrent se joindre celles de la peste et de la famine. Car la ville renfermait alors environ trois millions de Juifs, venus pour la fête de Pâques, ou pour y chercher un asile après la ruine des autres cités. D'un autre côté, un incendie allumé par les Zélotes avait consumé un magasin de blé qui eût pu suffire à la population pendant plusieurs années. Ces monstres à figure humaine pénétraient dans les maisons, et enlevaient violemment aux habitants le peu de vivres qui leur restait. D'ailleurs, l'excès des souffrances avait tellement relâché les liens les plus sacrés, et endurci les cœurs, selon la parole de Jésus-Christ,<sup>3</sup> que le mari arrachait le pain de la bouche de sa femme, la femme l'arrachait de la bouche de son mari, les enfants de celle de leurs parents; des mères elles-mêmes le disputaient à leurs enfants, qui se mouraient de faim entre leurs

(1) Dan. 9. 27.

(2) Luc. 19. 43.

(3) Matth. 24. 12.

bras. Réduits au désespoir, beaucoup sortaient des murs et se jetaient sur les soldats Romains pour se faire tuer : Titus, afin d'effrayer les assiégés, et de les forcer à se rendre enfin, faisait crucifier ces infortunés ; on en crucifiait chaque jour jusque six cents et plus ; bientôt la ville fut entourée ainsi d'une forêt de gibets auxquels pendaient des cadavres décharnés ; et l'on ne trouva plus de place pour les croix, ni de bois pour en fabriquer. On éventa en une nuit deux mille fugitifs soupçonnés d'avoir avalé leur or pour le soustraire à la rapacité des soldats. La mortalité était telle, qu'en deux mois l'on compta que le trésor public avait fait les frais des funérailles de six cent mille pauvres ; malgré cela, tout regorgeait de cadavres ; on les amonçait dans des édifices dont on fermait les portes, on les laissait pourrir ; on finit par les jeter dans les fossés. Ce spectacle inspira tant d'horreur au général romain, qu'il s'en excusa devant Dieu, rejetant sur les Juifs eux-mêmes la cause de ces maux.

Cependant ni la faim, ni les autres souffrances n'étaient capables de dompter la fureur des Zélotes. Ils ne furent effrayés et ne parurent avoir conservé quelque chose d'humain qu'une seule fois ; ce fut quand, attirés dans une maison riche par l'odeur de viande rôtie, ils virent la maîtresse de la maison leur présenter les restes du corps de son fils encore à la mamelle, qu'elle avait égorgé et rôti de ses propres mains, et dont elle venait de dévorer la moitié.

Bien que nous n'ayons donné qu'un pâle résumé de la narration de Josèphe, il suffit cependant pour justifier les expressions hyperboliques arrachées au cœur de Jésus par sa tendresse envers ses chers fidèles : « Quand vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, fuyez de la ville, fuyez de la Judée, sans rentrer dans votre maison, pas même pour y prendre votre manteau ; » — et ce cri : « Malheur aux mères et aux nourrices en ces jours-là ; » — et cette recommandation : « Priez afin que votre fuite n'ait pas lieu pendant l'hiver,<sup>1</sup> » où les pluies pourraient retarder votre course !

Lorsque l'attentat de la malheureuse mère parvint aux oreilles de Titus, il en fut si exaspéré qu'il renonça à toute idée de capitulation, et déclara qu'une ville où les mères se nourrissaient de tels mets, et où les pères les réduisaient à de telles extrémités par leur obstination, devait disparaître et ensevelir sous ses ruines le souvenir de tant de forfaits. Il voulait néanmoins épargner le temple, et donna, en conséquence, les ordres les plus précis à ses soldats. Mais, quand on parvint à s'en approcher, l'un d'eux, poussé, dit Josèphe, par une inspiration divine, jeta une torche

(1) Bien que ces événements fussent prédits et arrêtés dans les décrets divins, la prière des fidèles pouvait donc en faire changer l'époque. Telle est la force de la prière.

enflammée dans l'intérieur; un furieux incendie y éclata, et, malgré les efforts de Titus, le dévora avec six mille personnes qui s'y étaient réfugiées sur la foi d'un faux prophète. La ville alors fut livrée par le général à la fureur et à la cupidité de la soldatesque, pillée, incendiée, démolie jusque dans ses fondements; et le vainqueur y fit passer la charrue. La famine, la peste et le glaive y avaient moissonné onze cent mille personnes. On en prit cent-huit mille, dont onze mille moururent encore de faim; le reste fut vendu ou destiné à repaître la cruauté romaine dans les jeux du cirque.

La prédiction du Sauveur était donc accomplie de point en point; se servant presque des mêmes mots que lui, Josèphe affirme que jamais nation n'avait jusque-là souffert des maux si terribles. Il parut bien, au reste, que, selon la parole du même Sauveur, Dieu avait *abrégé ces jours en faveur des élus* qu'il comptait encore au sein de cette nation maudite, c'est-à-dire qu'afin d'empêcher qu'ils ne périssent avant d'avoir embrassé la foi, il précipita miraculeusement la prise de la ville. En effet, dans le cours de son récit, Josèphe attribue fréquemment au bras de Dieu les victoires que les Romains remportaient contre toute apparence; et, après la prise de la ville, Titus s'écria, à la vue du triple rempart dont elle était environnée : « Sans aucun doute, Dieu nous a prêté le secours de son bras; c'est Dieu lui-même qui a chassé les Juifs de ces boulevards! » Aussi refusa-t-il la couronne triomphale qu'on lui offrait, ne voulant pas, disait-il, prendre pour soi l'honneur d'une victoire où il n'avait été que l'instrument en quelque sorte passif de la colère divine contre les Juifs.

## VI



PRÈS ces discours, Jésus renouvela en deux mots la prédiction de sa mort violente, et en précisa cette fois le jour. « Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours; et le Fils de l'homme sera livré pour être mis en croix. »

En ce moment-là même, les pontifes, les scribes et les anciens réunis chez Caïphe se consultaient sur les moyens à prendre pour le faire mourir. Le projet ne laissait pas que d'être entouré de difficultés : de quel œil le peuple verrait-il arrêter et mettre à mort l'homme auquel il avait, trois jours auparavant, fait une si magnifique ovation, et qu'il considérait comme le Messie? Il fallait donc le saisir furtivement, et encore attendre pour cela que les Galiléens et autres étrangers venus à Jérusalem pour la fête, eussent quitté la ville. Ainsi disait la prudence humaine; mais autrement l'entendait la divine Sagesse : la mort de Jésus-Christ étant l'accomplissement des mystères figurés par l'immolation

de l'agneau pascal, Dieu voulait qu'elle eût lieu le même jour.

Tandis que les sanhédrites délibéraient, ils furent avertis qu'un des disciples de Jésus de Nazareth demandait à leur parler. C'était Judas Iscariote. Introduit auprès d'eux, il leur déclara qu'il rompait avec son Maître, et s'offrit à le leur livrer secrètement et sans danger pour eux. Comme ils acceptaient sa proposition avec joie, il n'eut pas honte de leur demander : « Que me donnerez-vous si je vous le livre ? » Ils lui promirent trente sicles d'argent. C'était, d'après l'Exode,<sup>1</sup> le prix d'un esclave. Sans réclamer davantage, le traître donna parole ; et il alla rejoindre le divin Maître, afin de guetter l'occasion favorable de consommer son forfait. (MATTH. 26. MARC. 14. LUC. 22.)

(1) Ex. 21. 32.









**Livre Sixième.** — Dernière Cène. —

Institution de l'Eucharistie, du Sacrifice et du

Sacerdoce de la loi nouvelle. — Discours après

la Cène. — Passion et mort du Rédempteur.

— Sépulture. ✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠







## Livre Sixième.

La dernière Cène, la Passion et la mort  
de Jésus-Christ.



### Chapitre Premier.

*Jésus mange pour la dernière fois l'agneau pascal. — Il boit avec ses disciples la coupe d'adieux. — Il leur lave les pieds. — Institution de l'Eucharistie, du sacrifice de la loi nouvelle et du sacerdoce nouveau. — La messe est un véritable sacrifice.*

1

**L** m'a aimé, disait l'apôtre, et s'est livré lui-même pour moi.<sup>1</sup> Il s'est livré tout entier et de toute manière : il a livré son âme aux angoisses, son honneur aux affronts, ses membres aux tortures ; et la nuit même où les hommes se préparaient à le faire mourir, il nous livra son corps et son sang pour être l'aliment quotidien de nos âmes.

Le livre que nous commençons est donc par excellence l'histoire de l'amour du Fils de Dieu envers nous.

Le premier jour des azymes,<sup>2</sup> auquel, selon la loi, il fallait immoler l'agneau pascal, tombait le jeudi, quatrième jour après l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Il paraît cependant que les Juifs, du moins ceux de la Judée proprement dite, ne firent la Pâque que le vendredi soir, selon une ancienne coutume introduite pour empêcher qu'il n'y eût deux jours de fête consécutifs. Jésus au contraire ne s'écarta point de la prescription de la loi. Ce jour-là donc, les apôtres s'approchèrent de lui et lui demandèrent où il voulait qu'ils allassent faire les préparatifs de la Pâque. S'adressant alors à Pierre et à Jean : « Allez à la ville, leur dit-il ; en y entrant vous rencontrerez un homme portant une

(1) Gal. 2. 20.

(2) Azyme veut dire sans levain. Les Hébreux devaient manger du pain sans levain pendant sept jours à partir de celui où l'on immolait l'agneau pascal.

cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera et dites au père de famille : - Le Maître nous charge de vous dire : Mon temps est proche : c'est chez vous que je fais la Pâque avec mes disciples.... - Et il vous montrera une grande salle meublée. Faites-nous là les apprêts de la Cène. »

Habités à voir se réaliser toutes les prédictions les moins vraisemblables de leur Maître, les deux disciples partirent aussitôt, et suivirent exactement les instructions qu'ils en avaient reçues.

## II



Le soir venu, Jésus se rendit avec les Douze à cette maison, il entra dans ce *triclinium* qui allait devenir si célèbre sous le nom de Cénacle ; et en se mettant à table, il leur dit :

- J'ai désiré ardemment de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. Car, je vous le dis, dorénavant je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. -

La Pâque ancienne était un symbole qui allait s'accomplir le lendemain sur la croix, et ce soir déjà dans la première célébration du sacrifice de la loi nouvelle : l'Agneau de Dieu, Jésus, notre Victime pascale,<sup>1</sup> comme saint Paul l'appelle, allait être immolé, donné en nourriture, et substitué dans le royaume de Dieu, ou dans l'Eglise du nouveau Testament, à l'agneau figuratif. Par cette immolation, mystique ou sacramentelle d'abord, et ensuite réelle et sanglante, et par l'institution du banquet eucharistique, Jésus allait, selon le mot de saint Jean, nous aimer jusqu'à la fin,<sup>2</sup> ou nous donner les dernières, les plus grandes marques de son amour. Et voilà pourquoi il avait - désiré ardemment de manger cette Pâque ! »

Après ces paroles, le divin Maître servit à chacun de ses disciples une portion des chairs de l'agneau avec du pain sans levain et des herbes sauvages ; il en prit une pour lui-même. Et quand ils eurent mangé, il prit, selon l'usage, une coupe de vin, rendit grâces et la bēnit, y but le premier et la leur présenta en disant :

- Prenez et partagez entre vous. Car je vous le dis, je ne boirai plus du jus de la vigne jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu, - c'est-à-dire jusqu'à ce que, par ma mort, j'établisse le royaume de Dieu sur la terre.

Rien de plus touchant que ces paroles. Chez tous les peuples de l'antiquité, la participation à une même coupe était considérée comme un signe d'amitié, que l'on se donnait spécialement à la veille des longues séparations. Jésus veut donc dire ici aux siens : Buvez ensemble à cette coupe en signe de notre amour réci-

(1) 1 Cor. 5. 7.

(2) Joan. 13. 1.

proque : car c'est la dernière fois que je bois avec vous avant ma mort!

Quand la coupe eut passé de main en main, l'ancien ordre de choses était consommé, les figures de la loi ancienne allaient faire place aux radiuses réalités de la loi nouvelle. (MATTH. 26. MARC. 14. LUC. 22.)

## III



Le premier Testament avait été inauguré au milieu d'un déploiement tout divin de puissance et de terreur : les plaies d'Egypte, le massacre des premiers-nés, le passage de la mer Rouge, les merveilles du Sinaï; une scène d'humilité et de tendresse devait annoncer la consommation de l'alliance nouvelle.

Jésus se leva de table, déposa son vêtement de dessus, se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin; et tandis que ses disciples le regardaient avec étonnement, et se demandaient ce que signifiaient ces préparatifs inusités, il s'approcha de Pierre, et mit les genoux en terre dans l'attitude d'un serviteur qui se dispose à laver les pieds à son maître. — « Quoi! Seigneur, s'écrie Pierre, me laver les pieds, vous! » — « Ce que je fais, lui répondit Jésus, tu ne le sais pas maintenant; mais tu le sauras bientôt. » — « Jamais vous ne me laverez les pieds, » répliqua Pierre épouvanté. — Mais Jésus le veut, il saura mettre fin aux respectueux refus de son disciple : — « Si je ne te lave, tu n'auras plus rien de commun avec moi. » — « Ah! Seigneur! lavez-moi plutôt, j'y consens, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête! »

Jésus lui donne la raison mystique pour laquelle il leur lave les pieds de préférence à tout autre membre : — « Celui qui a pris un bain, n'a plus besoin (en entrant dans la maison où il est invité pour un banquet), que de se laver les pieds (pour en ôter la poussière du chemin); après quoi, il est tout à fait pur. Or, quant à vous, vous êtes purs (de toute souillure grossière, et vous n'avez plus besoin, pour vous asseoir au festin que je veux vous servir, que d'être délivrés de ces taches légères que tout homme contracte presque nécessairement en ce monde)... Vous êtes purs; mais, ajouta-t-il à l'adresse de l'iscarote, vous ne l'êtes pas tous. »

Après avoir lavé les pieds à tous sans excepter le traître, Jésus reprit ses vêtements, se rassit et dit aux Douze :

« Savez-vous ce que je viens de faire (et quelle instruction j'ai voulu vous donner)? Vous m'appelez Maître<sup>1</sup> et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis.

(1) *Magister*, maître par rapport aux disciples, celui qui enseigne.

« Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres (et vous rendre mutuellement les devoirs d'une charité pleine d'humilité).

« Car je vous ai donné l'exemple, afin que, ce que je vous ai fait, vous le fassiez aussi.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. »

Il suit de ces paroles que quiconque refuse de s'abaisser pour servir son frère, se met au-dessus de Jésus-Christ.

« Si vous savez ces choses, vous serez heureux, à condition que vous les pratiquiez. »

Il donna ensuite un second avertissement à Judas :

« Ce que je vous dis là ne vous concerne pas tous : je connais ceux que j'ai choisis; mais il faut que s'accomplisse l'Écriture qui dit : Celui qui mange le pain avec moi, se révoltera contre moi.

« Je vous dis ceci dès maintenant et avant qu'il se fasse, afin que, quand il sera fait, vous croyiez que JE SUIS. »

Toutes les prédictions de Jésus aux siens avaient donc pour fin de fortifier leur foi en sa divinité.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un reçoit ceux que j'envoie, c'est moi qu'il reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. »

Les évêques et les prêtres voient ici combien ils sont chers à Jésus-Christ; et les simples fidèles à quel point ils se rendent agréables à Dieu en vénérant leurs pasteurs. (JOAN. 13.)

#### IV



ici se place l'institution de l'adorable sacrement de l'Eucharistie, du Sacrifice de la loi nouvelle, et du Sacerdoce chrétien. Ces trois choses sont renfermées dans les paroles que nous allons citer d'après saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Paul :

« Pendant qu'ils soupaient,<sup>1</sup> Jésus prit du pain, rendit grâces, le bénit et le rompit et le donna à ses disciples et dit : PRENEZ ET MANGEZ : CECI EST MON CORPS QUI EST DONNÉ (*ou livré*) POUR VOUS. FAITES CECI EN MÉMOIRE DE MOI.

Et prenant de même le calice après le souper, il rendit grâces et le leur donna, disant : BUVEZ-EN TOUS. CAR CECI EST LE CALICE DE MON SANG, (*sang*) DU NOUVEAU TESTAMENT, QUI SERA VERSÉ

(1) Pendant le repas ordinaire qui suivait la manducation de l'agneau pascal.

POUR VOUS ET POUR UN GRAND NOMBRE, EN RÉMISSION DES PÉCHÉS. FAITES CECI, CHAQUE FOIS QUE VOUS LE BOIREZ, EN MÉMOIRE DE MOI. »

Voilà l'accomplissement de toutes les figures antiques : fruit de vie, agneau pascal, manne du désert, eau de la roche, pains de proposition, pain d'Elie, participation aux chairs des victimes immolées dans le temple; voilà l'oblation sainte promise par Malachie; voilà Jésus-Christ reconnu comme le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, voilà ce que le Psalmiste avait prédit : « Les pauvres mangeront et seront rassasiés.... leurs cœurs vivront au siècle du siècle ; » voilà enfin ce que Jésus lui-même nous avait promis dans son sermon à Capharnaüm : « Je suis le Pain vivant qui suis descendu du ciel ;... et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair... Car ma chair est vraiment un aliment, et mon sang est vraiment un breuvage. »

## V

**B**TANT admis le changement de la substance du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, il est impossible de mettre en doute si cette transsubstantiation est un véritable sacrifice. Un sacrifice est la destruction d'une chose en l'honneur de Dieu, et selon des rites institués par lui. Suivant beaucoup de théologiens, la destruction symbolique ou mystique suffit à cet effet, comme renfermant une reconnaissance suffisante du souverain domaine de Dieu sur toute créature. Or, cette destruction mystique se trouve dans la consécration qui se fait à la Messe. En effet, en vertu des paroles sacramentelles, le corps seul du Seigneur est placé sous les apparences du pain, et le sang seul sous les apparences du vin, bien que, en vertu de l'union naturelle du corps et du sang, l'un et l'autre se trouvent réellement sous chacune des deux espèces. L'immolation est donc symbolisée par les paroles qui signifient la séparation du sang d'avec le corps. De plus, par l'effet des paroles de la consécration, Jésus-Christ se trouve sous les espèces à la manière d'un mort, sans mouvement propre, sous une forme étrangère, inaimée, et sans usage de ses sens.

Mais il vaut mieux dire avec saint Alphonse,<sup>1</sup> que la destruction de la victime, en quoi consiste la consommation du sacrifice, se trouve dans la communion. Sous la loi ancienne, la victime était d'ordinaire partagée entre Dieu et l'homme. La portion réservée à Dieu était placée sur son autel, ou, comme s'exprime le prophète Malachie, « sur sa TABLE,<sup>2</sup> » et consumée par le feu, élément qui, par sa pureté et sa force irrésistible, est l'emblème de la

(1) Et le cardinal de Luzo.

(2) Mal. 1. *passim*.

divinité. L'autre portion était mangée par le prêtre sacrificateur, qui était sensé devenir par là le convive de Dieu, et par conséquent son allié, son ami, et saint d'une sainteté légale. Cette participation à la victime était tellement de rigueur, que le grand-prêtre Aaron fut repris sévèrement par Moïse, pour l'avoir omise une fois par une inadvertance bien excusable.<sup>1</sup> Dans le sacrifice de la loi nouvelle, la communion ne peut non plus être omise volontairement sans un grand sacrilège; elle détruit la vie sacramentelle de la sainte Victime, et la partage en quelque sorte entre Dieu, d'une part, et le prêtre et les autres communians, de l'autre : ceux-ci se nourrissant du pain de vie, et Dieu respirant, si j'ose employer ici ce terme de l'Ecriture, Dieu respirant l'odeur de suavité qui s'échappe de la Victime consumée,<sup>2</sup> c'est-à-dire jouissant de la gloire qui lui revient de cette destruction sacramentelle d'une si noble Victime. Et ainsi l'homme devient, bien plus véritablement que sous l'ancienne alliance, le convive, l'allié, l'ami de Dieu : il devient saint d'une sainteté non plus emblématique, mais réelle et véritable.

Si, comme le veulent les protestants, la Messe n'était pas un sacrifice proprement dit, comment Jésus-Christ serait-il, suivant le mot du psalmiste, « Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ? » Comment serait accomplie la prophétie de Malachie, qui a dit en parlant au nom de Dieu : « Du soleil levant au soleil couchant mon nom est grand chez les nations; et EN TOUT LIEU se sacrifie et s'offre à mon nom une oblation pure.<sup>3</sup> » Saint Paul, voulant faire comprendre aux Juifs baptisés la supériorité des sacrements de la loi nouvelle sur ceux de la loi ancienne, leur écrit entre autres choses : « Nous avons UN AUTEL, dont ne peuvent manger ceux qui servent dans le tabernacle.<sup>4</sup> » La victime dont ne peuvent manger ceux qui servent dans le tabernacle, c'est-à-dire ceux qui restent attachés aux observances de la loi mosaïque, c'est sans aucun doute la Victime eucharistique; et si la table où nous prenons cette Victime est un AUTEL, il faut bien dire que l'action sainte qui l'y met en état d'être mangée, est un sacrifice. En vain objecterait-on que le sacrifice et l'autel dont il s'agit ici sont le sacrifice et l'autel de la croix, et que nous en mangeons la victime par la foi : les prêtres anciens et tous les Juifs fidèles, tout en servant dans le tabernacle, pouvaient et devaient manger par la foi l'Agneau de Dieu immolé dès l'origine du monde, comme parle saint Jean;<sup>5</sup> et certes ainsi l'ont mangé Moïse, Aaron, Samuël, Elie, Jérémie, Ezéchiel, les Machabées et tant d'autres saints prêtres, prophètes et justes de l'ancienne loi.

Parmi les fidèles de Corinthe, il en était qui se croyaient per-

(1) Lévi. 10. 16. sqq.

(2) Gen. 8. 21.

(3) Mal. 1. 11.

(4) Heb. 13. 10.

(5) Apoc. 13. 8.



mis de manger des victimes offertes aux idoles des païens. L'apôtre les en détourne en ces termes :

« Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-ce pas la communion au sang du Christ; et le pain que nous rompons, n'est-ce pas la participation au corps du Seigneur?

« Car nous sommes un seul pain, un même corps, quelque nombreux que nous soyons, nous tous qui participons à un même pain.

« Voyez Israël, l'Israël selon la chair : n'est-il pas vrai que ceux qui mangent les victimes, participent à l'autel?....

« Mais ce que les Gentils immolent, ils l'immolent aux démons et non à Dieu. Or, je ne veux pas que vous deveniez les alliés des démons; vous ne pouvez boire le calice du Seigneur et le calice des démons :

« Vous ne pouvez participer à la TABLE du Seigneur et à la TABLE des démons.<sup>1</sup> »

Quoi de plus concluant que tout ce passage? l'apôtre y oppose continuellement divinité à divinité, TABLE à TABLE, c'est-à-dire, autel à autel, victime à victime, immolation à immolation, communion à communion. Si la Messe n'était pas un sacrifice, aussi bien pour le moins que ceux d'Israël et de la loi ancienne, aussi bien surtout que ceux des païens à leurs faux dieux, le raisonnement croulerait par sa base. (MATTH. 26. MARC. 14. LUC. 22.)

## Chapitre Deuxième.

*Prédiction de la trahison de Judas. — Il sort. — Dispute des Onze sur la préséance. — Réponse de Jésus. — Précepte nouveau. — Prédiction du reniement de Pierre, et des dangers que les disciples allaient courir.*

### I

**R**ETOURNONS au Cénacle où Jésus est encore assis au milieu des siens. Après leur avoir témoigné la grandeur de son amour par le don ineffable de sa chair et de son sang, il voulait leur exposer les effets merveilleux de ce don, les préparer à la séparation finale, les prémunir contre les tentations que Satan leur préparait, et les consoler. Mais, pour des communications si intimes, il y avait là quelqu'un de trop : Judas avait pu, sans en être touché, voir son

(1) I Cor. 10. 16. sqq.

Seigneur à ses pieds; il avait osé recevoir le Pain du ciel dans un cœur parricide : sa présence désormais faisait mal au bon Maître, il était temps de l'éloigner. C'est dans ce but sans doute que Jésus laissa déborder la tristesse qui oppressait son cœur, et qu'il avait jusque-là tenue cachée. « Il se troubla en esprit, dit saint Jean, et il manifesta hautement sa peine en disant : - En vérité, en vérité, je vous dis que l'un de vous me trahira. » Epouvantés de cette révélation subite, les Apôtres se regardaient mutuellement, ne pouvant deviner lequel d'entre eux elle concernait; accablés de douleur, chacun demandait : « Seigneur, est-ce moi? » — « C'est l'un de vous douze, répondit Jésus, l'un de ceux qui mangent avec moi au même plat. » Puis, afin d'inspirer au coupable, si c'était possible, une salutaire frayeur, il ajouta : « Quant au Fils de l'homme, il s'en va, comme il est écrit de lui; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera livré! il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût point né. » Cette formidable menace n'ébranla point Judas : il eut même l'impudence d'approcher du Sauveur et de lui demander à voix basse : « Maître, est-ce moi? » Jésus lui répondit à voix basse aussi : « C'est toi-même. » Cependant les autres disciples, qui n'avaient pas entendu la réponse, continuaient à se demander entre eux quel pouvait être le futur auteur de ce forfait. Plus désireux qu'aucun autre de connaître le nom du traître, l'ardent Pierre le demanda par signes à Jean. Le disciple bien-aimé était assis, ou plutôt, selon la coutume de ces temps-là, à demi étendu à la droite du divin Maître, et sur le même lit ou sofa; il se retourna, inclina la tête sur la poitrine de Jésus et lui demanda : « Seigneur, qui est-ce? » — « C'est, lui répondit Jésus, celui à qui je vais présenter un morceau de pain trempé. » Et il trempa une bouchée de pain et la tendit à Judas en lui disant : « Ce que tu veux faire, fais-le au plus tôt. »

Par cette caresse et par ces paroles prononcées d'un ton amical, Jésus donnait lieu au traître de se retirer sans exciter ni soupçon ni étonnement chez ses condisciples. Et en effet, telle avait été jusque-là la dissimulation de Judas, et telle était la simplicité des autres apôtres, que nul ne devina ce que Jésus avait voulu lui dire; plusieurs se figuraient qu'il le chargeait d'acheter les provisions nécessaires pour la fête du lendemain, ou bien de porter quelque aumône aux pauvres. Le perfide resta insensible à cette nouvelle marque d'amitié, et aux extrêmes égards avec lesquels Jésus le traitait. C'est pourquoi, « après cette bouchée, Satan entra en lui, » c'est-à-dire qu'il acheva de se rendre maître de lui, jusqu'à disposer en quelque sorte de ses pensées et de sa volonté. Et à peine eut-il pris cette bouchée, qu'il sortit pour aller exécuter « ce qu'il voulait faire. » Or, il était nuit, ajoute saint Jean; nuit dans la nature, nuit surtout dans l'âme de l'apôtre apostat!

Après son départ, Jésus se sentit comme soulagé; il reprit un

air serein : « Maintenant, dit-il, le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. »

Après cela tous se levèrent de table et recitèrent l'hymne d'actions de grâces.

## II

**R**EN ce moment s'éleva entre les apôtres une contestation qui servit à montrer une fois de plus leur imperfection, leur peu d'intelligence, et la patience du Seigneur. La terrible question : « Quel sera le traître ? » réveilla peu à peu leurs anciennes prétentions à la préséance ; et ils en vinrent à se demander : « Quel sera le plus grand, le premier d'entre nous ? » Jésus eût pu les reprendre sévèrement d'une dispute si vaine et surtout si déplacée en un tel moment. Il ne le fit pas ; il se contenta de leur répéter les avis tant de fois donnés, à savoir que le moyen pour eux de s'élever était de rechercher la dernière place, et que, dans son royaume, ceux qui occuperaient les plus hauts rangs, ne devraient se distinguer des autres que par une humilité plus profonde. Il daigna même leur rappeler les exemples qu'il leur avait donnés jusque-là, et qu'apparemment ils avaient peu remarqués et compris. « Lequel est le plus grand de celui qui est assis à table, ou de celui qui sert ? n'est-ce pas celui qui est assis ? Or, moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. » Cette parole du Sauveur nous apprend que, non seulement dans cette dernière Cène, où il avait lavé les pieds des Douze, mais encore d'habitude, il aimait à leur rendre toute sorte de bons offices, allant, venant, leur présentant les mets, comme eût pu faire un serviteur plein d'affection pour ses maîtres. Afin de donner un plus noble aliment à leur ambition, il leur fit remarquer leurs titres véritables à la gloire dont ils étaient si avides : « Quant à vous, vous êtes ceux qui me sont restés fidèles au sein des persécutions auxquelles j'ai été en butte ; » il leur révéla la récompense à laquelle cette fidélité leur donnait droit : ils auraient part au royaume éternel que son Père lui avait préparé, et là ils mangeraient et boiraient à sa table, et siégeraient sur des trônes, jugeant ou gouvernant les douze tribus d'Israël. C'est-à-dire qu'ils occuperaient les premières places à sa cour, présideraient aux destinées du peuple fidèle, vivraient avec lui sur le pied de la plus étroite familiarité, et jouiraient des mêmes délices que lui.

Mais cette gloire, ces célestes jouissances, il fallait encore les acheter par plus d'un combat : déjà Jésus voyait en esprit les tempêtes qu'allait bientôt subir la foi de ces quelques amis jusque-là fidèles, et, dans toute la suite des âges, celle de leurs successeurs. Il était nécessaire de les y préparer :

« Simon, Simon, s'écria-t-il tout à coup, voici que Satan a demandé congé pour vous cribler (tous) comme on cribble le fro-

ment; et moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. »

Ils seront tous criblés, c'est-à-dire violemment tentés dans leur foi par Satan; et pourtant Jésus n'a demandé et obtenu l'absolue indéfectibilité que pour le seul Simon-Pierre, pourquoi? Parce que, dans l'intérêt de l'unité, cet apôtre doit tenir sa place ici-bas. C'est pourquoi le divin Maître ajoute aussitôt : « Et toi, à ton tour, confirme tes frères. » Et comme les attaques de Satan contre la foi des fidèles et des pasteurs vont se prolonger jusqu'à la fin des siècles, l'infailibilité de Pierre passera à ses successeurs, afin qu'ils soient toujours en état de confirmer leurs frères, les autres pasteurs. Ainsi l'a compris toute l'antiquité. Et après ces paroles de Jésus, la querelle soulevée par la vanité des apôtres était indécidément décidée.

## III

**D**EPENDANT les heures s'écoulaient et amenaient celle de la séparation : le bon Maître devait y préparer ses amis, qui n'avaient pu jusque-là, tant ils l'aimaient, se résoudre à croire qu'il dût leur être enlevé. Quant à Jésus, bien qu'il désirât ardemment la mort, il lui était dur de quitter définitivement les compagnons que son Père lui avait donnés, ceux qui partageaient depuis trois années ses travaux, ses joies et ses peines. Ce regret perce dans ces paroles qu'il leur adresse : « Mes chers enfants, je ne suis plus avec vous que pour peu de temps : et ce que j'ai dit aux Juifs : Là où je vais, vous ne pouvez y venir, je vous le dis aussi à présent. » Afin que son éloignement leur soit moins pénible, il veut qu'ils le suppléent, qu'ils le remplacent les uns auprès des autres, et que chacun d'eux le retrouve lui-même dans tous :

« Je vous donne un précepte nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. »

L'ancien précepte nous ordonnait seulement d'aimer le prochain comme nous-mêmes; or, selon la remarque de saint Augustin, il semble que Jésus, en donnant sa vie pour nous, nous ait aimés plus que lui-même; il veut qu'ainsi ses disciples s'aiment mutuellement. « C'est à cette marque, ajoute-t-il, que tous vous reconnaîtreont pour mes disciples. » — On sait en effet que l'amour réciproque des chrétiens fut plus d'une fois l'indice qui les signala à l'attention de persécuteurs.

## IV

**C**ELUI qui aimait les siens avec cette tendresse, qui s'affligeait à la pensée de devoir les quitter, allait s'en voir délaissé dans ses souffrances; les humiliations qu'il subirait pour leur amour, allaient devenir l'écueil de leur

fidélité; pour comble de douleur, le premier, le plus favorisé de tous, allait le renier lâchement! Jésus le leur prédit, afin que leur faute même serve plus tard à les affermir dans la foi à Celui qui ne prévoit pas moins les actes libres de l'homme avec toutes leurs circonstances les plus fortuites, que les phénomènes de la nature insensible. Une question de Pierre donna lieu à cette prophétie : « Seigneur, où allez-vous? » — « Là où je vais, tu ne peux me suivre maintenant, mais tu m'y suivras plus tard. » — Première prédiction du crucifiement de cet apôtre. — « Pourquoi ne puis-je vous suivre à présent? » Jésus répondit en s'adressant à tous les onze : « Tous, vous souffrirez scandale à mon sujet pendant cette nuit. Car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais après ma résurrection, je vous précéderai en Galilée. » — « Quand même tous les autres se scandaliseraient à votre égard, répondit Pierre, moi, je ne me scandaliserai point; je donnerai ma vie pour vous; je suis prêt à vous suivre en prison et à la mort. »

En parlant ainsi, Pierre n'entendait pas donner un démenti à Jésus, mais exprimer ses dispositions actuelles et l'horreur que lui inspirait la pensée de renier son Maître bien-aimé. Il était néanmoins répréhensible en ce qu'il s'appuyait sur ses propres forces et s'élevait témérairement au-dessus de ses compagnons. Et telle fut la cause de sa défaillance, que Dieu permit afin de lui apprendre à se connaître et à se défier de lui-même. — Mais Pierre pouvait-il ne pas succomber après que Jésus l'avait prédit? A cela nous répondons : Si Pierre eût été plus humble, il ne serait point tombé, et Jésus par conséquent n'eût point prédit sa chute.

« Tu donneras ta vie pour moi? reprit le Seigneur; en vérité, en vérité, je te le dis, à toi Pierre, aujourd'hui, cette nuit, avant que le coq fasse entendre sa voix pour la deuxième fois, tu m'auras renié à deux reprises. »

Après une affirmation si formelle, si circonstanciée, Pierre ne se rendit pas encore : « Quand même, répliqua-t-il, il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai point. » Et tous les autres dirent de même. Leur confiance provenait de l'ignorance où ils étaient de l'orage qui allait fondre sur eux. Jésus les en avertit : « Quand je vous ai envoyés sans bourse, ni besace, ni souliers, vous a-t-il manqué quelque chose? » — « Non, » répondirent-ils. Il reprit : « Mais maintenant, que celui qui a une bourse (avec de l'argent), la prenne; que celui qui a une besace (avec des vivres), fasse de même; et que celui qui n'a point d'argent vende sa tunique pour acheter une épée. » C'était leur dire en style prophétique qu'ils ne trouveraient bientôt plus de toutes parts que mépris, indifférence et haine. — « Car je vous le dis : il faut que soit encore accomplie en ma personne cette parole de l'Écriture : Il a été mis au nombre des scélérats. Car les choses qui me regardent

dent touchent à leur fin. » — « Seigneur, répondirent les disciples, qui ne comprenaient pas encore, voici deux épées. » — « Assez » répliqua Jésus; c'est-à-dire : Ne parlons plus de cela. (MATTH. 26. MARC. 14. JOAN. 13.)

## Chapitre Troisième.

*Discours après la Cène. — Jésus console ses disciples. — Il leur promet le ciel. — Il leur promet le Saint-Esprit. — Il leur promet l'amitié de son Père et leur laisse sa paix. — Je suis la Vigne et vous les branches. — Précepte de Jésus-Christ. — Prière de Jésus pour lui-même, pour les apôtres, pour tous les fidèles.*

### I



Il n'est pas sans raison que l'Apôtre dit anathème à quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ; <sup>1</sup> car il est impossible de trouver ou d'imaginer un ami comparable à cet ami. Il prévoyait la désertion de ses disciples alors qu'il leur lavait les pieds, alors qu'il les nourrissait de sa chair et de son sang; et il semble les aimer plus tendrement à mesure que s'approche l'heure où ils vont le laisser seul entre les mains de ses ennemis. On dirait une mère qui, sur le point de quitter ses enfants pour de longs jours, ne sait finir de les consoler, de les caresser. Ce fut en effet dans ces douloureuses circonstances que Jésus dévoila à ses disciples toutes les tendresses de son cœur, dans un discours que saint Jean nous a conservé, et que nous tâcherons d'analyser.

Les prédictions qu'il venait de leur faire de sa mort, de leur infidélité, des dangers qu'ils allaient courir, avaient jeté l'inquiétude et la tristesse dans les âmes des disciples. Il les rassure : « Que votre cœur ne se trouble point. » — Il leur fait les promesses les plus consolantes :

D'abord il leur promet de les réunir à lui dans le ciel. « Dans la maison de son Père il est de nombreuses demeures; » et il ne les quitte que pour aller leur en ouvrir la porte par sa mort et par son ascension. Il reviendra ensuite à eux, et les prendra avec lui, de sorte qu'ils ne seront plus jamais privés de sa présence. Et maintenant, ajoute-t-il, « vous savez où je vais et vous en savez le chemin. » — « Seigneur, lui réplique Thomas, nous ne savons où vous allez, et comment en saurions-nous le chemin? »

(1) I Cor. 16. 22.

— « Je suis la voie, et la vérité et la vie, lui répond Jésus, nul ne vient au Père si ce n'est par moi. » Le sein du Père, voilà donc le lieu où il nous donne rendez-vous ; et lui-même il est, par les mérites de sa mort, la voie qui y mène ; par sa doctrine et par sa grâce, la lumière qui nous guide, et la force qui nous soutient dans ce lointain voyage. « Seigneur, interrompt Philippe, montrez-nous le Père et nous serons satisfaits. » Cette demande fournit à Jésus l'occasion d'une éclatante affirmation de sa divinité :

« Depuis si longtemps que je suis avec vous, vous ne me connaissez pas encore ? Philippe, qui me voit, voit mon Père.... ; je suis en lui, il est en moi, il parle par ma bouche, il est lui-même l'auteur des œuvres que vous me voyez faire ; et ceux qui croiront en moi en feront de pareilles et de plus grandes, parce que, pour la gloire de mon Père, j'accomplirai tout ce que vous lui demanderez en mon nom. »

Il leur promet un autre consolateur qui ne les quittera jamais. « Si vous m'aimez, gardez mes préceptes. Et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, qui restera à jamais avec vous, l'Esprit de vérité. » Cet Esprit sera avec eux, il sera en eux ; ils connaîtront sa présence aux effets puissants qu'il produira dans leurs cœurs.

## II

**B**IEN qu'il doive les quitter, il ne les laissera pas orphelins ; après sa résurrection, il se montrera à eux ; mais le monde ne le verra plus. A la vérité, ils ne jouiront pas longtemps de sa présence sensible ; il remontera bientôt vers son Père ; mais son départ pour le ciel ne leur causera plus d'amertume, parce qu'il leur fera connaître clairement que, comme il sera dans le sein du Père, eux-mêmes seront en lui et lui en eux. Et tous ces avantages, il les leur promet à condition qu'ils l'aimeront d'une manière effective, et garderont ses préceptes ; et ceux qui l'aimeront de la sorte, seront aimés de son Père ; et lui aussi, Jésus, les aimera et se fera connaître à eux, c'est-à-dire, leur donnera de lui une connaissance profonde, onctueuse, expérimentale, en quelque sorte, qui sera un avant-goût de la claire-vue. Il y a plus : tout cœur qui l'aimera de la sorte deviendra son sanctuaire et celui de son Père : « Nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » — De ces paroles il suit que l'auguste Trinité habite dans toute âme juste, de telle sorte qu'elle s'y trouverait réellement, alors même que, par impossible, elle ne serait pas partout.

Enfin il leur promet, ou plutôt il leur laisse en héritage la paix véritable, la paix dont il jouit lui-même, et qui consiste, selon

saint Augustin, dans l'amitié de Dieu, le calme des passions et la charité fraternelle. Cette paix, il ne la leur souhaite pas seulement, comme fait le monde, qui ne saurait faire davantage ni donner effectivement le bonheur à ses partisans. « Que votre cœur ne se trouble point, dit-il pour la seconde fois, et qu'il n'ait point peur, » comme si je devais vous délaisser à jamais : je ne m'en vais que pour revenir bientôt à vous. Et d'ailleurs, si vous m'aimiez véritablement et d'un amour désintéressé, vous vous réjouiriez de ce que je retourne au Père. « Je ne vous parlerai plus guère, ajoute-t-il, car le prince de ce monde (Satan) s'avance vers moi dans la personne de mes ennemis. Il n'a nul droit sur moi ; mais afin que le monde sache que j'aime le Père, et fais ce qu'il m'a ordonné (en mourant sur la croix), levez-vous, sortons d'ici. »

## III



N se leva ; mais on ne sortit pas encore : les derniers moments d'un ami auprès de son ami, d'un père auprès de ses enfants, sont si précieux ! quoi qu'il ait pu leur dire jusqu'alors, il lui semble ne leur avoir rien dit encore. Sur le seuil donc, Jésus reprit la parole pour révéler à ses bien-aimés le mystère de leur union avec lui, les avantages de cette union et les moyens d'y persévérer.

« Je suis la Vigne véritable, mon Père est le Vigneron, vous êtes les branches. »

La vigne est un arbuste sans beauté ni éclat, précieux seulement pour son fruit ; le vigneron le traite durement, il en retranche toute branche stérile, car le bois n'en est propre à aucun usage ; il l'attache à un pieu. Tel fut Jésus, dont il est dit : « Il n'avait ni apparence, ni beauté ; il semblait un frêle arbuste, sorti d'un sol aride ; Dieu l'a frappé, l'a brisé dans son infirmité ;<sup>1</sup> » et il est mort attaché au pieu de la croix.

« Vous êtes les branches. »

Une branche de vigne vit de la sève qu'elle reçoit du cep ; l'âme fidèle vit d'un élément divin, la grâce sanctifiante, qui lui est communiquée par Jésus-Christ. Mais cette grâce lui est donnée afin qu'elle produise le fruit des bonnes œuvres ; si elle reste stérile, le Vigneron, qui est le Père, la séparera de Jésus-Christ ; il l'abandonnera dans la tentation, elle tombera dans le péché, et cessera de vivre de la vie de la Vigne, elle se desséchera et sera livrée au feu. Quant à la branche qui porte du fruit, le divin Vigneron l'émondra, en retranchant par le glaive de la tribulation tout feuillage inutile, afin de la rendre toujours plus féconde.

(1) Isaïe. 53. 2. sqq.



Jésus engage les siens à lui rester unis : « Demeurez en moi, afin que je demeure en vous. » Deux motifs doivent les y porter. D'abord leur propre intérêt. Par là ils porteront beaucoup de fruit, et acquerront de nombreux mérites; au contraire, s'ils se séparaient de lui, ils resteraient stériles et ne pourraient attendre que le feu. Par là encore, ils mériteront de voir toutes leurs prières exaucées. Le second motif est la reconnaissance due par eux au Père, qu'ils glorifieront par leurs bonnes œuvres et en se montrant les dignes disciples de son Fils.

Il insiste : « Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés : demeurez dans mon amitié. »

Le Père a témoigné son amour à l'humanité sainte de Jésus, en lui communiquant la nature divine, c'est-à-dire en l'unissant, dès le moment de sa conception dans le sein de Marie, à la personne du Verbe. Jésus a témoigné son amour à ses disciples et aux fidèles, en les rendant participants de la même nature divine par adoption, au moyen de la grâce sanctifiante.

Mais que doivent-ils faire, afin de persévérer dans l'amitié de Jésus? ce que Jésus lui-même a fait pour persévérer dans l'amitié de son Père : qu'ils gardent ses préceptes. « Si vous gardez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amitié, comme, en gardant les préceptes de mon Père, je demeure dans son amitié. » Et tout ceci, ajoute le divin Maître, je vous le dis dans l'intérêt de votre bonheur, afin que ma joie (la félicité intérieure dont je jouis), soit en vous et qu'elle soit pleine.

## IV

**M**AIS quels sont les préceptes qu'il leur impose comme condition de son amitié? Un seul, celui que lui-même a reçu de son Père, celui de la charité fraternelle, qu'il a accompli en les aimant comme son Père l'a aimé. Il leur fait remarquer qu'il n'eût pu porter plus loin l'amour envers eux : « Personne n'a plus de charité que celui qui livre sa vie pour ses amis. »

Ce nom d'amis lui fournit un nouveau moyen de les porter à l'accomplissement de la loi de la charité. « Vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » Et pour qu'ils ne doutent pas de cette promesse, il leur fait observer que jusqu'à cette heure il les a traités comme tels, puisqu'il n'a pas eu de secrets pour eux : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous ai appelés mes amis, parce que, tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai révélé. » Et ce qui doit relever à leurs yeux cette faveur, c'est qu'il a fait auprès d'eux les premières avances : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis.... » Il

conclut : « Tout ceci, je vous le dis afin que vous vous aimiez entre vous. »

Le divin Maître met ensuite ses disciples en garde contre la tentation qui les assaillira quand, en retour de leur charité, ils ne recueilleront de la part du monde que la haine et les persécutions. Il les en console d'avance, en leur rappelant qu'il a été avant eux l'objet de la haine du monde; et quoi de plus glorieux pour eux, que de la partager avec lui, et d'être haïs en qualité de ses disciples? Il les avertit que les Juifs particulièrement seront aveuglés par leur aversion contre lui, jusqu'à s'imaginer faire un sacrifice agréable à Dieu en égorgeant les siens.

## V



ESUS termine son discours en consolant les disciples de son départ. Ils sont intéressés autant que lui-même à son retour au ciel, car, s'il n'y remonte, le Saint-Esprit ne viendra pas à eux; mais dès qu'il y sera remonté, il le leur enverra. L'Esprit-Saint ne pouvait venir avant l'ascension de Jésus-Christ, parce qu'il convenait, pour la pleine révélation du grand et fondamental mystère de la Trinité, que chacune des trois divines personnes se manifestât séparément : le Père, par la création du monde et la mission de son Fils; le Fils, par son incarnation, sa vie mortelle et sa passion; l'Esprit-Saint, par sa descente sur les apôtres et les effets merveilleux de sa présence en eux. L'éloignement de Jésus devait en quelque façon mettre son action dans un plus grand relief, et empêcher que les hommes ne confondissent ces deux personnes divines. Or, ils doivent d'autant plus désirer la venue de ce divin Paraclet, qu'à lui est réservé de leur donner l'intelligence de plusieurs vérités dont à présent ils sont incapables.

Sans doute le moment vient où ils seront plongés dans la douleur; mais la vue de leur Maître ressuscité changera cette douleur en une joie que personne ne pourra leur ravir. Et alors ils obtiendront sans peine du Père tout ce qu'ils lui demanderont au nom de Jésus, non seulement parce que Jésus appuiera leurs prières, mais encore parce que le Père lui-même les aime, et il les aime parce qu'ils ont aimé Jésus et cru qu'il est bien véritablement le Fils de Dieu. Il les presse de faire l'essai de la faveur dont ils jouissent auprès du Père et du Fils : « Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine. » Il leur promet de leur exposer plus clairement après sa résurrection les mystères que jusqu'à cette heure il leur a révélés en termes obscurs. « Tout ce que je viens de vous dire, ajoute-t-il en finissant, je vous l'ai dit afin que vous jouissiez de la paix de l'âme. Le monde vous opprimerà; mais n'ayez point peur : j'ai vaincu le monde. »

## VI



PRÈS avoir ainsi parlé à ses disciples, Jésus se tourne vers son Père, et, levant les yeux au ciel, il lui adresse une prière que nous devons lire avec amour, puisqu'elle procède de son amour envers nous; avec une vive attention, puisque, s'il l'a faite à haute voix, c'est afin que nous sachions comment il priaît d'habitude, et comment nous devons prier nous-mêmes. Il prie pour lui d'abord, puis pour les apôtres, enfin pour tous les fidèles.

« Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie,

» Comme vous lui avez donné pouvoir sur toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés, il donne la vie éternelle.

» Or, la vie éternelle consiste à vous connaître comme le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus, comme le Christ. »

Comment le Père glorifiera-t-il son Fils? en le reconnaissant comme tel à la face de l'univers; en manifestant sa divinité par les prodiges qui accompagneront sa mort, en préservant son corps de la corruption, en le ressuscitant, en l'élevant au ciel, en envoyant l'Esprit-Saint. Cette gloire du Fils tournera tout entière à la gloire du Père, qui jusqu'alors n'était guère connu qu'en Judée, et qui le sera dorénavant dans l'univers entier. Le Père se doit à lui-même d'accomplir cette prière de son Fils : car, s'il l'a établi chef et seigneur de tous les hommes, c'est afin qu'il les conduise à la vie éternelle. Or, ils ne peuvent arriver à la vie éternelle qu'à condition de connaître le Père et le Fils.

« Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire;

» J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés;

» Je leur ai transmis les vérités que vous m'avez données à révéler; ils les ont reçues; et ils ont reconnu que je suis sorti de vous et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyé. »

Jésus s'est donné pour tâche de renverser le culte des idoles, de faire adorer à leur place le seul vrai Dieu, d'amener les hommes à la pratique de vertus qui semblaient n'être faites que pour les anges. Cette doctrine il est parvenu à la faire accepter par douze hommes ignorants, pauvres et timides, dont encore l'un l'a trahi; lui-même sera demain pendu au gibet des scélérats; et il n'hésite pas à dire : « J'ai accompli mon œuvre. » O assurance manifestement divine!

## VII

**L** va prier pour ses disciples. Il remet sous les yeux du Père tous les motifs qui doivent l'engager à les aimer, à les protéger. « Ils sont vôtres, c'est vous qui me les avez confiés; ils m'ont honoré; maintenant je suis obligé de les quitter pour retourner à vous et de les laisser en ce monde où ils courront mille dangers, où ils seront haïs. Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés et faites que (par l'amour fraternel), ils soient une même chose comme nous. Quand j'étais avec eux, je les gardais en votre nom; ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés, et aucun d'eux n'a péri, si ce n'est le fils de perdition. » — Jésus rend compte de ses disciples à son Père, comme un pasteur rend compte à son maître du troupeau qu'il lui a confié. On se rappelle ici tous les efforts qu'il a tentés pour arrêter au bord de l'abîme le fils de perdition. — « Mais maintenant, je viens à vous, et je dis ces choses, afin que ma joie soit pleine en eux. » — Ainsi, au moment de marcher au supplice, Jésus ne songe qu'à remplir de sa joie ceux qui vont l'abandonner dans ses inénarrables douleurs! — Mais que demande-t-il précisément pour eux au Père? de les retirer de ce monde qui va les persécuter en haine de lui? non, mais de les préserver du mal, du péché, de l'infidélité; de les sanctifier de la vraie sainteté basée sur la divine parole. Car, ajoute-t-il, ils ont besoin de cette sainteté pour remplir leur mission qui est la même que la mienne; et c'est pour leur procurer cette sainteté que je me sacrifie moi-même.

## VIII

**ENFIN** Jésus prie pour tous ceux qui croiront en lui, afin que, par la foi, la grâce sanctifiante et la charité fraternelle, ils soient tous ensemble une même chose comme les trois personnes divines. C'est pour qu'il en soit ainsi, dit-il, qu'il leur a donné « la gloire qu'il tient de son Père, » c'est-à-dire qu'il les a rendus participants de la nature divine en se donnant à eux dans l'Eucharistie. « Que je sois en eux, ajoute-t-il, comme vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, qu'ils soient une même chose avec nous; et qu'ainsi le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. »

En unissant dès sa conception l'Homme Jésus, le fruit sacré des entrailles de Marie, à la personne du Verbe, en le faisant son Fils par nature, en le faisant Christ, comme dit saint Pierre,

le Père lui a témoigné un amour infini; il témoigne en quelque sorte un pareil amour à tout homme qu'il élève dans le baptême à la qualité de son fils par adoption, en le faisant chrétien : c'est la pensée de saint Augustin. Et quel sera le résultat final de tous ces prodiges de la divine bonté? Voici :

« Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, cette gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. Père saint, le monde ne vous a pas connu; mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que c'est vous qui m'avez envoyé. Et je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'aimez soit en eux (s'étende aussi à eux), comme je suis en eux; - c'est-à-dire : afin que vous aimiez d'un même amour le chef et les membres. (JOAN. 14, 15, 16, 17.)

## Chapitre Quatrième.

*Pourquoi Jésus a tant souffert — Première phase de la Passion : Agonie.  
— Explication de ce mystère. — Leçon que Jésus nous donne ici. — Sa sollicitude pour ses disciples.*

### I

**Q**U'EN l'a répété cent fois : une goutte du sang de Jésus-Christ, une larme de ses yeux, une prière, un soupir sorti de son cœur eût suffi à racheter le monde et mille mondes : pourquoi donc a-t-il souffert dans son corps, dans son âme et dans son honneur tout ce qu'il était possible à un homme de souffrir? Pour trois raisons principales.

D'abord, afin de nous inculquer plus profondément les grandes vérités qu'il nous avait prêchées. Bien mieux que la création de l'univers et que tous les miracles de l'ancien Testament, la passion de Jésus-Christ a fait connaître au monde le Dieu vivant et véritable et ses adorables perfections : sa suprême grandeur, qui n'a pu être dignement honorée que par l'obéissance et les humiliations volontaires d'un Homme-Dieu; sa sainteté infinie, qui a exigé en réparation du crime d'Adam l'effusion d'un sang divin; sa sagesse, qui a trouvé un si merveilleux moyen de concilier les droits de la justice avec ceux de la miséricorde; et sa bonté, qui a livré le Fils innocent pour la rançon des esclaves rebelles. — Rien n'a mis dans un jour plus vif la double nature de Jésus-

Christ lui-même; car de même que ses souffrances et sa mort révèlent l'homme, la manière dont il les a subies révèle le Dieu. — Rien enfin de plus propre que cette divine passion à nous donner une idée juste du prix de l'âme, de l'importance de ses fins dernières, de la laideur du péché.

En second lieu, Jésus-Christ a souffert, dit le prince des apôtres,<sup>1</sup> pour nous donner l'exemple des vertus qu'il nous a enseignées en paroles, spécialement de l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi-même, de l'amour fraternel, du pardon des injures, de la patience dans les maux de la vie, du mépris des biens passagers, de l'humilité, de la douceur et de l'obéissance.

Enfin, c'est en souffrant et en mourant, que Jésus nous a surtout fait connaître l'immensité de son amour et qu'il a allumé dans le monde le feu de la divine charité : - Quand je serai élevé de terre, a-t-il dit lui-même, j'attirerai toutes choses à moi.<sup>2</sup> -

On a écrit des milliers de volumes sur la passion du Rédempteur, on pourrait en écrire des milliers encore : le sujet est inépuisable. Quant à nous, laissant de côté les réflexions pieuses qu'elle suggère comme naturellement à tout homme qui a la foi, nous nous attacherons à mettre en lumière la grandeur des souffrances corporelles et des angoisses morales du Sauveur, et les enseignements qu'il nous a donnés par ses paroles et par toute sa conduite pendant ce jour de ses douleurs. Nous diviserons toute la passion en neuf phases : 1° L'agonie au jardin. 2° L'arrestation. 3° La comparaison chez Anne et Caïphe. 4° La première comparaison chez Pilate, puis chez Hérode. 5° La mise en parallèle avec Barabbas, la flagellation et le couronnement d'épines. 6° La scène de l'*Ecce Homo* et la condamnation. 7° Le voyage au Calvaire. 8° Le crucifiement et la mort. 9° La sépulture.

## II



ES qu'il eut adressé à son Père la prière exposée au chapitre précédent, Jésus sortit du Cénacle avec ses disciples, passa le torrent du Cédron et se rendit, selon sa coutume, à la villa nommée Gethsémani, située au pied du mont des Oliviers. Il y avait là un jardin; Jésus y entra avec ses disciples et leur dit : - Arrêtez-vous ici, tandis que je vais là-bas pour prier; et cependant priez vous-mêmes, afin de ne point entrer en tentation. - Et il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean; et il commença à ressentir la crainte, l'ennui, la tristesse et l'abattement : - Je me sens accablé d'une mortelle tristesse, leur dit-il; demeurez ici, et veillez avec moi. - Il s'éloigna d'eux à un jet de pierre et fléchissant les genoux, il

(1) 1 Pet. 2. 21.

(2) Joan. 12. 32.

pria en ces termes : « Père, s'il vous plaît, écarter de moi ce calice.... »

Eh quoi! est-ce là Celui qui naguère disait à ses disciples : « Je suis venu apporter le feu sur la terre; mais pour qu'il s'allume, il faut d'abord que je sois plongé dans le baptême de mon sang : aussi avec quelle ardeur je désire l'arrivée de cette heure! » Le *oui* et le *non* se trouveraient-ils en lui? Jésus serait-il, comme l'impie Calvin a osé l'écrire, sujet à l'inconstance? Gardons-nous de le penser.

Tout ce que le Fils de Dieu a fait, dit et souffert en ce monde, avait pour fin notre salut. Or, pour entrer dans la vie, a dit Jésus lui-même, il est nécessaire d'accomplir les préceptes divins. Mais ces préceptes sont parfois difficiles, et exigent de notre part un effort supérieur aux forces de la nature laissée à elle-même. Et bien que Dieu nous offre le secours de sa grâce à condition de la lui demander, et que, soutenue par cette grâce, la volonté supérieure, ou l'esprit, soit disposée à se soumettre à la loi divine; cependant, la volonté inférieure ou la chair s'effraie, même chez les justes, en présence des difficultés, de la peine; et faute de persévérance dans la prière, elle ne réussit que trop souvent, hélas! à entraîner l'esprit à sa suite. Mais lors même que, par une prière humble et fervente, nous attirons en nous une grâce efficace et victorieuse, cette grâce n'étouffe pas d'ordinaire, même chez les plus grands saints, les résistances et les révoltes de la nature. De là ces répugnances, ces luttes, ces déchirements intimes que connaissent tous ceux qui ont essayé d'être vertueux.

Ce sont ces luttes, que le Fils de Dieu a daigné éprouver en lui-même au jardin de Gethsémani, afin d'apprendre par sa propre expérience, dit saint Paul, combien coûte parfois aux enfants d'Adam l'obéissance aux préceptes divins; et de devenir par là plus compatissant envers eux et plus disposé à les secourir dans leurs faiblesses.<sup>1</sup> A cette fin il suspendit pour son humanité les effets de son union hypostatique avec la divinité; il la laissa à sa faiblesse naturelle, et mit devant les yeux de son âme sainte le tableau de tous les opprobres et de toutes les tortures qui allaient faire de lui l'homme des douleurs, le lépreux, le rebut des hommes. A cette vue, une vive frayeur, un profond dégoût, une amère tristesse, un mortel abattement envahissent la partie inférieure de cette âme sainte. Que fera Jésus? nous donnant l'exemple de ce qu'il nous a tant recommandé, de ce qu'il vient de recommander encore à ses disciples, il recourra à son Père par une prière humble, fervente et persévérante; dans cette prière, il exprimera d'abord les désirs de la nature, mais avec une pleine soumission : - Père, s'il vous plaît, éloignez de moi ce calice! -

(1) Heb. 5. 8.

mais il ajoutera aussitôt : « Néanmoins, que votre volonté et non la mienne se fasse. » Mais la volonté absolue du Père était qu'il bût jusqu'à la lie le calice qui lui inspirait une si vive horreur, et Jésus le savait. Cependant, afin de nous apprendre que nos prières ne sont jamais inutiles, alors même qu'elles semblent rejetées, un ange descendit du ciel, lui apparut, et le fortifia, sans doute en lui représentant que le salut du genre humain et la gloire de son Père exigeaient sa mort. Cet ange était l'emblème de la grâce efficace, fruit d'une prière bien faite, et qui nous rend capables d'accomplir les préceptes les plus rigoureux. Mais comme la grâce n'agit pas toujours d'une manière sensible, Jésus ne voulut pas que les respectueuses exhortations du messager céleste fissent pénétrer la consolation jusque dans la partie inférieure de son âme ; bien loin de se calmer, l'orage excité dans les sens n'en devint que plus violent ; le divin Maître alors se prosterna, mit son visage en terre, et tomba en agonie ; et il pria avec un redoublement d'instances : « Père, Père, disait-il, tout vous est possible ; éloignez de moi ce calice ; néanmoins, non ce que je veux, mais ce que vous voulez. » Et il eut une sueur de sang qui tombait à terre en forme de gouttes de pluie.

## III



PENDANT, au fort de sa douleur, le bon Maître n'oubliait pas ses disciples. Il avait pris avec lui les trois qu'il aimait le plus, afin que leur compagnie adoucît quelque peu l'amertume dont son âme était pleine, et la terreur dont elle était frappée. Quand il eut repris assez de forces pour se relever, il se rapprocha d'eux ; mais il les trouva endormis par l'effet de la tristesse. Et il dit à Pierre : « Simon, tu dors ! Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez pour ne point entrer en tentation. L'esprit est bien disposé, à la vérité, mais la chair est faible. » — Lui-même venait de l'éprouver ! Il s'éloigna de nouveau et pria dans les mêmes termes que la première fois : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté se fasse. » Puis il revint à ses disciples et les trouva encore endormis, car leurs yeux étaient appesantis, et ils ne savaient que lui répondre. Il les laissa, s'éloigna encore, et pria pour la troisième fois en disant les mêmes paroles. Et il revint auprès de ses disciples et leur dit : « Dormez maintenant et vous reposez. » Et quand ils eurent dormi quelque temps, sachant que Judas n'était plus loin, il les réveilla en disant : « Il suffit, l'heure est venue ; voici que le Fils de l'homme sera livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons : celui qui doit me livrer est proche. » (MATTH. 26. MARC. 14. LUC. 22. JOANN. 18.)



## Chapitre Cinquième.

*Guidés par Judas, les ennemis de Jésus viennent le prendre. — Baiser du traître. — Les gardes renversés. — Malchus blessé et guéri. — Jésus pris et lié. — Grandeur morale du Sauveur dans cette scène.*

### I



JÉSUS avait dit : « Je suis le bon Pasteur, le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis :... personne ne m'ôte la vie (malgré moi), je la donne de moi-même. » C'est ce qui va paraître avec éclat dans son arrestation : après s'être tant de fois soustrait à ses ennemis lorsqu'ils voulaient le prendre, le précipiter, le lapider, il va se livrer spontanément entre leurs mains pour être mis à mort.

Comme il achevait de parler à ses disciples, on entendit le bruit des pas d'une troupe nombreuse qui pénétrait dans le jardin...

En sortant du Cénacle, Judas Iscariote était allé en hâte trouver les pontifes et leur avait déclaré que le moment était venu de se saisir de Jésus; qu'on le trouverait certainement à Gethsémani, où il avait coutume de se rendre chaque soir après le souper pour y passer la nuit. Et comme ils hésitaient à cause de la circonstance de la fête, il les décida sans doute en leur faisant observer que, la fête passée, Jésus quitterait probablement la ville et se retirerait en Galilée, où son arrestation serait fort difficile. Mais afin de prévenir toute tentative de la part du peuple en vue de le délivrer, les pontifes se rendirent auprès de Pilate, qui était alors à Jérusalem; ils lui dépeignirent Jésus comme un séditieux qui aspirait à la royauté : il était urgent, lui faisaient-ils entendre, de le prendre avant la solennité de Pâques, de peur qu'il n'en profitât pour exciter quelque émeute; et ils lui demandaient une garde romaine assez imposante pour tenir en respect les nombreux partisans que le prétendu roi avait dans la ville. Pilate leur donna la cohorte qui occupait la forteresse Antonia avec son tribun; les pontifes et les anciens y joignirent leurs serviteurs en grand nombre; plusieurs d'entre eux voulurent faire partie de l'expédition; on se munit de torches et de lanternes; on s'arma d'épées et de piques; et Judas se mit à la tête de la troupe.

## II

**R**EN approchant du jardin, le traître dit au tribun et aux soldats : Quand je le rencontrerai, je lui donnerai un baiser ; à ce signe vous le reconnaîtrez ; saisissez-le ; et de peur qu'il ne vous échappe comme il a fait tant de fois, conduisez-le avec précaution. » Judas espérait cacher ainsi sa trahison à ses disciples. Dans le même but, et afin de ne point donner l'éveil aux apôtres, il prit les devants sur ses satellites, et aperçut bientôt Jésus qui, entouré des siens, marchait à sa rencontre : Il alla droit à lui : « Salut. Maître, » lui dit-il ; et il posa ses lèvres parricides sur la joue du Fils de Dieu. « Ami, lui répondit Jésus, que venez-vous faire ici ? par ce baiser, Judas, vous trahissez le Fils de l'homme ! » La foudre, en éclatant sur la tête du traître, l'eût moins épouventé que cette douceur du divin Maître, dit saint Ambroise ; aussi, incapable de soutenir davantage son regard et ceux de ses anciens compagnons, il s'éloigna, et alla rejoindre ses hommes. Il venait de fermer son âme au dernier appel de la grâce.

Comme Jésus était allé au-devant de l'ami perfide, il alla au-devant des soldats : « Qui cherchez-vous ? » leur demanda-t-il. Ils répondirent : « Jésus le Nazaréen. » — « C'est moi, » répliqua Jésus. Et à ces mots ils furent repoussés en arrière et tombèrent à la renverse. Par ce miracle, Jésus leur donnait à connaître qui il était, et combien leurs tentatives contre lui eussent été vaines, s'il eût voulu user de sa puissance. Mais si un mot de sa bouche a ainsi terrassé ses ennemis, que sera-ce quand il leur apparaîtra dans tout l'éclat de sa gloire pour les juger ? Ils se relevèrent ; et comme, sans doute, ils n'osaient approcher pour le saisir, il leur demanda une seconde fois : « Qui cherchez-vous ? » et sur leur nouvelle réponse : « Jésus le Nazaréen, » il reprit comme pour leur faire sentir leur faiblesse : « Je vous ai déjà dit que je le suis. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. »

Cette défense qu'il leur fait de mettre la main sur ses disciples, aura son effet : aucun ne sera arrêté. ni Pierre, qui va porter l'audace jusqu'à défendre son Maître par les armes, ni Jean, qui le suivra au Calvaire et l'assistera jusqu'à son dernier soupir. Ainsi se vérifiait, remarque saint Jean, ce que Jésus avait dit à son Père : « Je n'ai laissé périr aucun de ceux que vous m'avez donnés ; » ainsi, ajoutera-t-on, accomplissait-il ce qu'il avait dit aux Juifs : « Le mercenaire, à la vue du loup, prend la fuite, et lui livre le troupeau ; le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

## III

**V**OYANT que Jésus était disposé à se laisser emmener, les gardes s'approchèrent de lui et l'environnèrent. « Seigneur, dirent alors les disciples, frapperons-nous avec l'épée? » Et sans attendre la réponse, Pierre tira la sienne du fourreau et s'élança sur un certain Malchus, serviteur du prince des prêtres, pour lui fendre la tête; mais, dans sa précipitation, il mesura mal son coup, et lui abattit seulement l'oreille. Ce fut une nouvelle occasion pour le miséricordieux Jésus de manifester sa puissante bonté. Ne voulant pas que le salut du monde coûtât du sang à quelque autre que lui-même, ni que personne fût blessé à son occasion, vu qu'il était venu pour nous guérir par ses propres blessures, il ordonna aux siens de cesser toute résistance : « Arrêtez, » leur dit-il. Puis, portant sa divine et bienfaisante main sur le blessé, il toucha le pavillon de son oreille, qui restait suspendu à quelques filets de chair, et le guérit. Ce fut le dernier miracle de sa vie mortelle.

S'adressant ensuite à son bouillant défenseur : « Remets ton épée dans le fourreau, car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée, » c'est-à-dire : quiconque, sans autorité légitime, verse le sang humain, se rend digne de mort. Afin que l'on sût qu'il allait à la mort volontairement, et par obéissance à son Père : « Ne boirai-je donc pas, ajouta-t-il, le calice que mon Père m'a donné? Et, (si je voulais des défenseurs), crois-tu que je ne puisse prier mon Père, et obtenir qu'il m'envoie sur-le-champ plus de douze légions d'anges? Et comment s'accompliront les Ecritures qui annoncent que ceci doit avoir lieu? » — Calmé par ces touchantes paroles, Pierre obéit et renonça à la défense, montrant ainsi que l'amour de son Maître, et non le désir de la vengeance, avait armé son bras contre l'insolent Malchus.

Après cela, se tournant vers les pontifes, les officiers du temple<sup>1</sup> et les anciens, Jésus leur reprocha en ces termes l'indignité et l'inconséquence de leurs procédés à son égard : « Suis-je un larron, pour que vous soyez venu me prendre avec des épées et des lances? Assis dans le temple, j'enseignais chaque jour sous vos yeux, et vous ne m'avez point arrêté. » — Ce n'est pas sans doute qu'ils n'en eussent point l'envie; mais ils ne l'osaient; et l'eussent-ils osé, ils ne l'eussent pu. C'est ce que le divin Maître leur fait sentir encore : « Mais cette heure est votre heure : c'est l'heure où la puissance a été donnée aux esprits de ténèbres, » dont vous êtes les instruments. « Et tout ceci arrive, afin que les Ecritures soient accomplies. »

(1) C'étaient des prêtres chargés de maintenir l'ordre dans le temple.

Par ces paroles, Jésus déclarait se remettre entre les mains de ses ennemis. Ils le comprirent, car ils le saisirent aussitôt et le lièrent. Quant aux apôtres, voyant qu'il renonçait à se défendre, et tremblant de partager son sort, ils l'abandonnèrent et s'enfuirent comme Jésus l'avait prédit. Les soldats ne tentèrent pas de les arrêter : circonstance d'autant plus merveilleuse, qu'ils arrêtrèrent un jeune homme qui suivait le divin Captif. Ce jeune homme appartenait sans doute à la métairie voisine; réveillé par le tumulte, il était accouru voir ce qui se passait dans le jardin; et dans sa précipitation, il ne s'était enveloppé que d'un des draps de son lit : il le rejeta de dessus ses épaules, et s'échappa des mains des soldats.

## IV



Nous ne savons s'il est dans l'Évangile une page qui mette mieux en évidence la double nature de Jésus-Christ et la souveraine puissance dans la souveraine faiblesse, que les deux scènes qui viennent de passer sous nos yeux. Nagnère, à la seule pensée des tourments qui l'attendaient, il tremblait, il priait avec larmes, avec de grands cris, il agonisait, il suait du sang. En présence de la réalité, il se transfigure comme autrefois sur le Thabor; il marche au-devant de ses persécuteurs; d'un mot il les arrête et les renverse; il contient leur fureur aussi longtemps qu'il lui plaît; il les confond à loisir; il leur parle avec la même liberté, le même calme que quand il était assis dans le temple : nulle trace de peur, de colère ni d'émotion; il tient à chacun le langage qui lui convient; il enseigne, il guérit, il commande, il défend, il est obéi. Quel est celui en qui se trouvent des choses si opposées? Saint Jean répond : « C'est le Verbe fait chair! »

Cette page au reste porte sur soi l'irrécusable cachet de la vérité historique : *ce n'est pas ainsi qu'on invente.*

Cette majesté dans la faiblesse, Jésus-Christ a su la communiquer à son Église. Toujours opprimée comme lui, d'abord par des tyrans idolâtres, puis par des rois baptisés mais esclaves des passions, et maintenant par des pouvoirs athées et ouvertement ennemis du bien, elle passe comme son Epoux en versant ses bienfaits sur tous, en disant la vérité aux puissants qu'elle irrite, en la disant, non seulement en chaire, mais dans les fers, sur les bûchers, et toujours triomphante au tribunal de toute conscience humaine. (MATTH. 26. MARC. 14. LUC. 22. JOANN. 18.)

## Chapitre Sixième.

*Jésus confesse solennellement sa divinité chez Caïphe. — Obstination du Sanhédrin. — Jésus passe la nuit entre les mains des valets. — Triple reniement de saint Pierre. — Nouvel interrogatoire et condamnation à mort. — Jésus emmené chez Pilate. — Désespoir et funeste mort de Judas.*

### I



L'APOTRE exhortant son cher disciple Timothée à prêcher la doctrine évangélique dans toute sa pureté, lui remet sous les yeux l'exemple - du Christ Jésus qui, sous Ponce-Pilate, a confessé la vérité et lui a rendu un glorieux témoignage. »

*Confesser* veut dire proclamer hautement, faire une profession ouverte, alors surtout que cette profession est entourée de difficultés ou nous expose à quelque péril. La vérité que Jésus-Christ a confessée pendant sa passion, c'est la divinité de sa personne. Car ses miracles prouvaient bien qu'il était l'envoyé de Dieu, comme Moïse, comme Elie, et tout homme devait ajouter foi à sa parole; mais ils ne prouvaient pas qu'il fût Dieu lui-même : s'il voulait qu'on le crût tel, il fallait qu'il le dit. Sans doute, il l'avait dit assez clairement à ses disciples et aux Juifs, dans beaucoup de rencontres; mais cette vérité étant la pierre fondamentale de sa doctrine et de tout le Christianisme, il convenait qu'il en fit encore une profession solennelle, officielle en quelque sorte. Or c'est ce qu'il a fait chez Caïphe. Là il s'est dit Fils unique de Dieu, non plus seulement devant une foule enthousiaste, mais devant les représentants de l'autorité légitime tant civile que religieuse du peuple, devant les successeurs de Moïse et d'Aaron, devant tout ce que la nation avait de plus éclairé. Là il l'a dit, non plus à quelques amis disposés à le croire sur parole, mais à des adversaires haineux et décidés d'avance à ne point le croire, n'attendant que cette déclaration pour le condamner, pour l'ensevelir, lui, sa gloire et son œuvre dans l'infamie du dernier supplice. Il l'a dit lorsque déjà son arrestation et la fuite et la dispersion de ses disciples avaient dépouillé sa personne de tout prestige, sa parole de toute séduction. Il l'a dit enfin alors que les opprobres et les tourments déjà subis par lui, semblaient donner le plus éclatant démenti à cette affirmation. Et cette confession, il l'a scellée de son sang. Ainsi a-t-il tracé la voie aux

confesseurs et aux martyrs, dont il est le premier, et à tous les fidèles, à qui il ne suffit pas, pour être sauvés, de croire dans leur cœur, mais qui, selon saint Paul, sont encore obligés de confesser extérieurement Jésus-Christ en face d'un monde incrédule et pervers.<sup>1</sup> Et voilà, au point de vue de l'histoire et de la théologie, le côté le plus important de cette troisième phase de la passion.

## II



Le tribun avec sa cohorte et les valets juifs, ramena Jésus garrotté dans la ville où, cinq jours auparavant, il faisait son entrée, suivi d'une foule immense qui portait jusqu'au ciel son nom et ses louanges. Plusieurs d'entre ceux qui avaient contribué à son triomphe, rencontraient le triste cortège, et apprenaient à leur grande confusion que ce Jésus tant fêté avait été arrêté par ordre des pontifes, comme séducteur et faux prophète.

Le doux captif fut d'abord mené chez Anne, grand-prêtre déposé par les Romains, mais qui jouissait encore d'une grande autorité : content de cette marque de déférence, Anne le renvoya à son gendre Caïphe, pontife de l'année. Ce dernier avait réuni d'avance dans sa maison bon nombre de scribes, de membres du Sanhédrin, de pontifes et de témoins, afin que, Jésus étant jugé et condamné la nuit même, on pût, le lendemain de bon matin, le livrer à Pilate, et solliciter de ce magistrat l'exécution de la sentence.

Caïphe demanda à Jésus quels étaient ses disciples et quelle était sa doctrine. Jésus évita de nommer ses disciples, qu'il ne voulait pas désigner à l'animadversion de ses juges. Quant à sa doctrine, comme on paraissait insinuer qu'elle était occulte, il répondit : - J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où tous les Juifs se réunissent ; et je n'ai tenu secret aucun de mes enseignements. - Comme d'ailleurs il est inique de forcer un prévenu à s'accuser lui-même, avant qu'il soit convaincu par les dépositions de plusieurs témoins, il ajouta : - Pourquoi m'interrogez-vous ? interrogez ceux qui ont ouï mes discours : voici des gens qui savent ce que j'ai enseigné. -

À ces mots, l'un des valets présents le frappa au visage en disant : - Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre ? -

Jésus ne demanda pas justice de cet affront au pontife qui l'approuvait par son silence ; mais il voulut repousser le reproche qui lui était fait d'avoir manqué de respect envers le représentant de Dieu, si indigne fût-il : - Si j'ai mal parlé, répliqua-t-il, montrez en quoi j'ai péché ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-

(1) Rom. 10. 10.

vous ? » — C'est la seule plainte qui sortira de sa bouche pendant toute la durée de sa passion.

## III

**R**ORCE de reconnaître la justesse des observations de l'accusé, on en vint à l'audition des témoins. Or, bien que tous fussent vendus à l'iniquité, les sanhédrites s'ingénierent en vain à trouver dans leurs dépositions un prétexte pour condamner Jésus avec quelque couleur de légalité : Dieu ne voulait pas qu'il mourût sous l'inculpation d'un autre crime que celui d'avoir confessé la vérité. Ce n'est pas que les faux témoins ne le chargeassent point de toute manière ; mais ils se contredisaient les uns les autres. A la fin cependant, on en trouva deux qui firent cette déposition : « Nous avons entendu cet homme qui disait : Je détruirai ce temple fait de main d'homme, et en rebâtirai en trois jours un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. » Cette accusation était fautive, Jésus ayant dit, en parlant de son corps : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours. » Elle était futile ; cette parole, même telle que les témoins la rapportaient, ne pouvait constituer un délit. Enfin, ici encore les deux témoins, dit saint Marc, étaient en contradiction sur quelque circonstance notable.

De tout ceci, il résultait clairement que le Sanhédrin avait assigné Jésus sans aucun motif plausible. Caïphe rendit son iniquité plus manifeste en insistant sur des témoignages qui tombaient d'eux-mêmes ; il se leva de son siège et apostrophant Jésus : « Ne réponds-tu rien, lui demanda-t-il, aux accusations que ceux-ci portent contre toi ? » Qu'y eût-il répondu, alors que, malgré leur désir, ses juges eux-mêmes n'osaient y appuyer une sentence de condamnation ? Il aima mieux se renfermer dans son majestueux silence, que de paraître les braver en leur disant : - Si vous me jugez coupable, condamnez-moi. -

## IV

**U**A confusion du Sanhédrin était à son comble. A bout d'expédients, Caïphe posa alors à l'adorable accusé la fameuse question qui allait diviser l'humanité jusqu'à la fin des temps :

« Je t'adjure au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu béni. »

Puisqu'on faisait le procès à Jésus, il eût été naturel de lui demander : « As-tu dit que tu étais le Christ ? » Mais l'Esprit-Saint, qui naguère avait forcé cette bouche impie à prophétiser la rédemption des hommes par la mort de Jésus, l'Esprit-Saint

met dans cette même bouche l'interrogation dogmatique : « Dis-nous si tu es le Christ, le Fils de Dieu. » A la question ainsi posée, il convenait que Jésus répondit sans détour, non seulement par respect pour le nom de son Père que le pontife avait interposé, et afin de ne point paraître se renier lui-même, mais aussi, comme nous le disions à l'instant, afin de confesser sa divinité une fois d'une manière officielle et authentique.

« Je le suis, » répondit-il. Puis, s'appliquant à lui-même les images sous lesquelles les prophètes avaient décrit la gloire du Christ, il ajouta : « Je vous le dis : un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la vertu de Dieu et venant sur les nuages du ciel. »

En se disant d'abord Fils de Dieu, puis Fils de l'homme, il confesse ses deux natures. Il ira s'asseoir à la droite de Dieu, c'est-à-dire qu'il tiendra, même comme Fils de l'homme, la première place dans l'univers après Dieu ; et ses juges s'en apercevront, non seulement quand il viendra sur les nuées du ciel juger le monde, mais déjà en cette vie et bientôt, lorsqu'ils apprendront sa résurrection et le verront prêché, reconnu et adoré comme Fils de Dieu par toute la terre.

La question : « Es-tu le Christ? » les membres du Sanhédrin l'avaient autrefois fait adresser à Jean-Baptiste. Le saint Prophète y avait répondu négativement ; mais cette qualité qu'il se refusait, il l'avait, à diverses reprises, attribuée à Jésus. Confirmant le témoignage du Précurseur, Jésus dit aujourd'hui : « Je le suis. » On eût dû croire à la parole de Jean ; on eût dû tout au moins croire à la parole de Jésus qui, à cet illustre témoignage, avait depuis ajouté celui d'une vie et d'une doctrine manifestement divines et de miracles aussi irrécusables qu'éclatants et nombreux. Comment donc, en l'entendant répondre : « Je le suis, » comment les pontifes et les anciens ne se sont-ils pas prosternés pour adorer le Christ, le Fils de Dieu, principe et fin de la loi mosaïque, de la religion et de toutes choses ? Parce qu'ils étaient décidés à ne recevoir point le Christ, quel qu'il fût. Exemple terrible de la dépravation où peut arriver l'homme, quand il mérite d'être livré à son sens réprouvé !

Bien loin de se prosterner devant Jésus, le pontife, non moins hypocrite qu'impie, déchira ses vêtements, afin de témoigner, à la manière des Juifs, une profonde douleur d'une réponse qu'il avait provoquée et qui comblait ses désirs. « Il a blasphémé, s'écria-t-il en s'adressant à ses assesseurs : qu'avons-nous encore besoin de témoins ? vous venez d'entendre le blasphème ; quel est votre avis ? Et ils répondirent : - Il a mérité la mort. »

- Et quelques-uns d'entre eux se mirent à lui cracher au visage ; et ceux qui le tenaient lié se jouaient de lui en le frappant.

- Et ils lui bandèrent les yeux et le frappèrent à coups de



poing ; d'autres lui donnèrent de la main en plein visage, en lui disant :

« Prophétise, Christ, et dis-nous qui t'a frappé. Et ils prophé-  
raient contre lui beaucoup d'autres blasphèmes. »

Jésus passa la nuit entre les mains de ces valets sans pitié ni retenue. Pendant cette lugubre nuit s'accomplirent, en sa per-  
sonne, les prophéties annonçant que, pareil à l'agneau que l'on  
tond, il se laisserait arracher le poil de la barbe,<sup>1</sup> entendrait en  
silence des hommes à demi ivres mêler son nom à des chants  
d'orgie,<sup>2</sup> en un mot se laisserait rassasier d'opprobres.<sup>3</sup> Il n'est  
pas douteux que, recevant tant et de si violents coups de poing,  
tant de secousses, pendant qu'il avait les mains liées, il ne soit, à  
plusieurs reprises, tombé la face contre terre, et qu'on ne l'ait  
alors foulé et frappé à coups de pieds. Selon saint Jérôme, le  
jour du jugement seul nous révélera ce que le Fils de Dieu souffrit  
d'outrages et d'avanies pendant cette nuit.

## V



MAIS bien plus que par tous les outrages de ses ennemis,  
le Cœur aimant de Jésus fut affligé par la lâcheté d'un  
de ses disciples, de celui qu'il avait le plus favorisé, qu'il  
était allé chercher sur son bateau de pêcheur, pour le  
faire son remplaçant sur la terre et le fondement de son Eglise.

Après avoir pris la fuite comme tous ses compagnons, et s'être  
réfugié, selon la tradition, dans une caverne que l'on montre  
encore proche de la porte de Sion, Simon-Pierre avait repris  
cœur ; et voyant passer l'escorte qui emmenait Jésus captif, il  
s'était mis, avec un autre disciple qui n'est pas nommé, à suivre de  
loin son Maître bien-aimé. Cet autre disciple, qui était peut-être  
de Jérusalem,<sup>4</sup> était connu dans la maison du pontife : il s'en fit  
facilement ouvrir la porte, et grâce à lui, Pierre put également  
pénétrer dans l'*atrium*, c'est-à-dire dans la cour intérieure. Comme  
il faisait froid, les valets y avaient allumé un grand feu, et se  
chauffaient à l'entour. Pierre s'approcha, s'assit au milieu d'eux,  
et se chauffa, en attendant l'issue du procès. Tout à coup la ser-  
vante qui l'avait introduit, vient à lui, le regarde attentivement à  
la lueur de la flamme, et lui dit : « Tu étais aussi, toi, de la suite  
de Jésus le Galiléen. » C'en fut assez pour décontenancer l'apôtre,  
pour briser sa vaillance et lui faire oublier toutes ses protesta-  
tions de fidélité : « Je ne sais ce que vous dites, » répondit-il. Et  
en même temps, effrayé de se voir découvert, il s'éloigna et  
gagna le vestibule qui menait à la porte principale du palais. Il

(1) Isa. 50. 6.

(2) Ps. 68. 13.

(3) Thren. 3. 30.

(4) Ce n'était pas un des Douze.

était de deux à trois heures après minuit ; le coq chanta pour la première fois ; mais Pierre était trop préoccupé pour l'entendre. — Un peu plus tard, soit pour se rapprocher du feu, soit pour dissimuler sa peur, il voulut reprendre sa place et fut aperçu par une autre servante, qui dit, en le montrant à ceux qui l'entouraient : « Cet homme est un des disciples de Jésus. » — « Est-il vrai, lui demandèrent alors les valets, que tu sois de ses disciples? » Et Pierre, à qui le Père avait révélé son Fils unique, Pierre à qui l'Esprit-Saint avait inspiré cette mémorable confession : « Vous êtes le Fils du Dieu vivant, » Pierre renia une seconde fois son Maître, et jura qu'il ne le connaissait même pas. — Enfin, une heure après, comme l'aurore commençait à dissiper les ombres de la nuit, un valet, parent de celui que Pierre avait blessé, le reconnut : « Cet homme, dit-il à ses compagnons, était bien certainement avec l'accusé, car il est galiléen. » Et s'adressant à Pierre lui-même : « Ne t'ai-je pas vu avec lui au jardin? » En même temps, plusieurs autres environnèrent l'apôtre infortuné, disant : « Tu es bien de ses disciples, car tu es galiléen : ton accent le dit assez » Et le fils de Jonas, le pauvre pêcheur dont le Fils de Dieu avait daigné se faire le héraut, proclamant sa gloire à toutes les générations futures, le fils de Jonas renia pour la troisième fois le Fils de Dieu ; et pour s'en faire accroire, aux serments il joignit les imprécations, se vouant, disait-il, à tous les maux, s'il était vrai qu'il fût le disciple de l'homme dont on parlait, ou même qu'il le connût !

## VI



ELLE est la faiblesse et l'inconstance de l'homme abandonné à lui-même : en vain l'esprit est plein d'ardeur, la chair reste toujours faible. Car Pierre était sincère quand il se disait prêt à mourir plutôt que de renier son Seigneur ; et sans doute il eût tenu parole si, se conformant au avis et aux exemples de Jésus, il se fût défilé de lui-même, et eût cherché dans la prière la force nécessaire pour ne point céder à la tentation.

Etrange contraste ! voyant approcher l'heure du combat, le Fils de Dieu s'épouvante, il cherche la solitude, il veille, il prie avec larmes ; et quand le danger est présent, quand le prince de ce monde vient à lui avec ses satellites, il se relève plein de courage ; et, pareil à une armée rangée en bataille, il dit : « Voici l'ennemi, allons ! » — L'homme, au contraire, se montre d'abord plein d'assurance ; il dort paisiblement, comme le lionceau qui connaît sa force ; il ose même, sans y être contraint, se jeter au devant du péril ; et à peine l'a-t-il rencontré sous la forme du sourire moqueur d'une pauvre fille, il devient timide comme un

faon de biche, et donne le plus éclatant démenti à tout son glorieux passé!

Gardez-vous de croire, pieux lecteur, que notre intention soit ici de charger, à la suite des hérétiques, le bienheureux Prince des apôtres. Dieu a permis sa chute pour son bien et pour le nôtre. Pierre avait besoin d'une humilité proportionnée à la sublime dignité à laquelle il allait être élevé : or, quoi de plus humiliant pour lui que le souvenir d'avoir abjuré, quoique du bout des lèvres seulement, Celui qu'il avait d'abord si glorieusement confessé? Ce souvenir était présent à son esprit quand, voyant un illustre Gentil à ses pieds, il se hâta de le relever en lui disant : « Levez-vous ; et moi aussi je suis un homme! »<sup>1</sup> Pasteur suprême des brebis du Christ, Pierre devait, comme le Christ lui-même, surabonder de miséricorde ; or, un autre apôtre, un autre pécheur converti l'a observé : nul n'est plus miséricordieux que celui qui a fait en lui-même l'expérience de l'humaine misère.<sup>2</sup> Quant à nous, la défaillance de cette colonne de l'Eglise nous apprend à ne point compter sur nos bonnes résolutions, à en attendre de Dieu seul l'accomplissement, à implorer sans cesse la grâce indispensable pour cet effet ; à éviter les occasions dangereuses, spécialement la compagnie des méchants, où l'on respire, dit le Psalmiste, un air empesté<sup>3</sup> qui pervertit les plus sages ; enfin à ne jamais désespérer, si misérables soyons-nous, d'arriver, avec l'aide du Ciel, à la plus haute sainteté.

## VII

**R**EPRENONS le fil de notre récit. Pierre parlait encore, et désavouait à haute voix toute participation avec son divin Ami, qui continuait de recevoir, à deux pas de lui, les lâches insultes d'une ignoble valetaille, quand le coq fit entendre le chant de l'aurore. Ce fut le signal du réveil de la foi et de l'amour dans le cœur de Simon-Pierre. « Le Seigneur se tourna vers lui et le regarda » d'un air plein de tristesse et de compassion. Se rappelant alors la prédiction que Jésus lui avait faite de son triple reniement, Pierre sortit du funeste palais, et commença à verser ces larmes qui ne devaient plus cesser de couler jusqu'à sa mort. (MATH. 26. MARC. 14. LUC. 22. JOAN. 18).

Le jour venu, les sanhédrites se réunirent de nouveau par ordre du grand prêtre, afin d'aviser aux mesures à prendre pour obtenir de Ponce-Pilate le supplice de Jésus. Mais se rappelant que leur sentence, portée de nuit, était nulle de plein droit, ils résolurent de renouveler sommairement le jugement de la veille.

(1) Act. 10. 26.

(2) Heb. 5. 2.

(3) Ps. 1. 1.

et citèrent une seconde fois le Sauveur à leur barre. Ils eurent néanmoins pouvoir, au mépris de la loi divine, se passer de témoins, ou en faire eux-mêmes l'office. Ils l'interrogèrent en ces termes : « Si vous êtes le Christ, dites-le-nous. » — « Si je vous le dis, répondit Jésus, vous ne me croirez pas; et si je vous adresse quelques questions (si je vous demande quels sont, d'après les Ecritures, les caractères auxquels on doit reconnaître le Christ), vous ne me répondrez pas, ni ne me renverrez. Or le Fils de l'homme sera dorénavant assis à la droite de la vertu de Dieu. » On n'eût pu leur dire plus clairement que c'était chez eux un parti pris de le faire mourir, qu'il fût, oui ou non, le Messie. Sans protester contre cette grave imputation, ils insistèrent : « Vous êtes donc le Fils de Dieu? » — « Vous le dites, je le suis, » répliqua-t-il. — « Qu'avons-nous encore besoin de témoignage; se dirent-ils les uns aux autres? nous-mêmes avons entendu le blasphème sorti de sa bouche. »

L'auteur de la vie était condamné à mort, le crime de la Synagogue était consommé. Ils se levèrent tous ensemble, emmenèrent Jésus lié et le livrèrent à Pilate le gouverneur.

## VIII

**EN** chemin, ils rencontrèrent le traître Judas qui, voyant son Maître condamné, comprenait enfin la grandeur de son forfait, et voulait le réparer en rescindant en quelque sorte son marché parricide. Il rapportait aux anciens les trente pièces d'argent : « J'ai péché, leur dit-il en les leur présentant, j'ai péché, car j'ai livré un sang innocent. » — « Que nous importe? lui répliquèrent-ils; c'est ton affaire! » Ils achevaient ainsi de le pousser vers l'abîme. En effet, Judas alla de ce pas jeter dans le temple le prix de son crime; puis « s'en allant, il se pendit. » Ainsi s'accomplit la parole du Sauveur : « Malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera livré : il vaudrait mieux pour lui de n'être point né! » — Funeste exemple des dangers auxquels s'expose celui qui caresse, malgré les réclamations de sa conscience et les sollicitations de la grâce, un penchant désordonné!

Les princes des prêtres, qui ne s'étaient fait nul scrupule d'acheter à prix d'argent « le sang innocent, » s'en firent un de déposer cet argent dans le trésor du temple. Après délibération, ils en achetèrent le champ d'un potier, pour servir de lieu de sépulture aux étrangers. Le sang du Rédempteur allait ouvrir le lieu du repos aux hommes exilés sur cette terre. Et ainsi, ajoute saint Matthieu, s'accomplit la prophétie : « Ils prirent les trente sicles d'argent, *prix* de Celui qui avait été mis à *prix* par les fils d'Israël, et en achetèrent le champ de l'ouvrier en argile. » Et à

partir de ce jour, ce lieu s'appela Haceldama, c'est-à-dire le *champ du sang*. (MATTH. 27. MARC. 15. LUC. 23. JOAN. 18.)

## Chapitre Septième.

*Jésus présenté à Pilate qui l'interroge. — Réponse de Jésus. — Pilate veut le renvoyer. — Instances des Juifs. — Jésus conduit chez Hérode, méprisé par lui et renvoyé à Pilate.*

### I



CHEZ Caïphe, le divin Maître nous a donné l'exemple de la constance, de l'intrépidité avec lesquelles nous sommes obligés de professer notre foi en face d'un monde incrédule et contempteur de nos croyances; ainsi a-t-il accompli le précepte promulgué par lui en ces termes : « Celui qui confessera mon nom en face des hommes, je le reconnaitrai hautement devant mon Père; mais celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père.<sup>1</sup> » Un précepte non moins difficile, est celui qu'il nous a donné de supporter les calomnies avec patience, ou même avec joie et allégresse, et de n'y opposer que le silence et la prière : « Vous serez heureux quand les hommes vous maudiront, ... et diront toute espèce de mal contre vous à cause de moi : réjouissez-vous alors... priez pour ceux qui vous calomnient.<sup>2</sup> » C'est ce précepte qu'il va confirmer par sa conduite chez Pilate et chez Hérode.

Arrivés au prétoire ou tribunal du gouverneur romain, les princes des prêtres et les scribes y firent entrer Jésus; quant à eux, toujours fidèles à observer rigoureusement leurs traditions, alors même qu'ils se rendaient coupables des plus abominables attentats, ils demeurèrent dehors, de peur de contracter, dans la maison d'un païen, quelque souillure qui les eût empêchés de manger la Pâque. On se rappelle que les Juifs la devaient manger le soir de ce jour.

Pilate sortit donc et leur demanda de quoi ils accusaient cet homme. « Si ce n'était un malfaiteur, répondirent-ils avec hauteur, nous ne vous l'eussions point amené. » Ils ne laissaient donc à ce magistrat d'autre office que celui d'exécuteur de leurs sentences. « Eh bien ! leur répliqua le gouverneur piqué, prenez-le

(1) Matth. 10. 32.

(2) Matth. 5. 11 et 44.

et le jugez vous-mêmes selon vos lois. — Nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir personne, dirent-ils. Et afin d'obliger Pilate à les satisfaire, ils se mirent à formuler contre Jésus les accusations les plus faites pour émouvoir un serviteur de l'ombrageux Tibère : « C'était un séditieux qui soulevait le peuple, qui défendait de payer le tribut à César, et se disait le Christ-Roi. » On se rappelle que, tout récemment, Jésus leur avait dit dans le temple : « Rendez à César ce qui est à César. » Quant à la qualité de roi, Jésus ne se l'était pas attribuée, surtout dans le sens où les Juifs l'entendaient.

## II



Quoi qu'il en soit, Pilate se crut obligé d'examiner la chose. Il rentra ; et pour s'assurer si l'accusé maintiendrait la prétention qu'on lui attribuait : « Etes-vous, lui demanda-t-il, le roi des Juifs ? » Il était trop évident qu'une telle supposition n'avait pu venir spontanément à l'esprit d'un homme de bon sens tel que Pilate. C'est ce que Jésus lui fit sentir en lui demandant à son tour : « Me parlez-vous ainsi de vous-même, ou est-ce sur le dire d'autrui ? » Choqué de cette liberté, Pilate repartit vivement : « Est-ce que je suis juif, moi (pour savoir ce qui en est) ? votre peuple et vos pontifes vous ont remis entre mes mains : qu'avez-vous fait qui ait donné lieu à cette accusation ? » Jésus devait rassurer le magistrat contre toute crainte de sédition : « Mon royaume, lui dit-il, n'est pas de ce monde (ne s'étend pas sur les choses de ce monde) ; si mon royaume était de ce monde, j'aurais des serviteurs qui eussent combattu pour empêcher que je ne tombasse aux mains des Juifs ; mais mon royaume n'est point d'ici-bas. » Le Romain ne se faisait aucune idée d'un tel royaume : « Vous êtes donc roi ? » — « Vous le dites, repartit Jésus, je suis roi : » et afin de montrer à ce païen, moins méchant que ses ennemis, le chemin du salut : « Je suis né, ajouta-t-il, et je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité : tout qui est ami de la vérité, entend ma voix. » Malheureusement pour Pilate, il avait bien d'autres préoccupations ! « Qu'est-ce que la vérité ? » demanda-t-il d'un ton indifférent ; et sans attendre une réponse qui lui importait peu, pleinement édifié sur la valeur des inculpations des Juifs contre Jésus, il sortit du prétoire, le fit sortir avec lui dans le dessein sans doute de le renvoyer, et déclara aux princes des prêtres et à la foule qui commençait à s'assembler à la porte du palais, qu'il ne trouvait l'accusé coupable d'aucun crime capital.

Les prêtres et les anciens eurent recours à de nouvelles calomnies : Jésus n'y fit aucune réponse. « N'entendez-vous pas, lui

dit Pilate, tout ce qu'ils mettent à votre charge? - Mais il continua de garder un silence absolu, ce qui étonna extrêmement le gouverneur, qui venait d'entendre avec quelle facilité il avait repoussé l'accusation d'entreprendre contre le pouvoir de César. De plus en plus convaincu de l'innocence de Jésus par ce mélange de calme, de douceur, de noble assurance et de majesté qu'il n'avait jamais rencontré chez aucun homme, et qui contrastait si profondément avec les clameurs passionnées de ses accusateurs, il voulait le remettre en liberté et ne l'osait, de peur de mécontenter les Juifs, et de s'exposer à être accusé par eux à Rome. Toujours plus furieux, ces derniers insistèrent : « Il soulève le peuple en prêchant dans tout le pays, depuis la Galilée jusqu'ici. » Ils nommaient la Galilée, parce que cette province avait déjà été le théâtre d'émeutes causées par un démagogue du nom de Judas. Mais Pilate, apprenant que Jésus était galiléen et sujet d'Hérode, saisit ce moyen de sortir d'une situation gênante, et il renvoya Jésus à ce prince qui, à l'occasion de la Pâque, se trouvait alors à Jérusalem, dans son palais, distant d'environ cent pas du prétoire.

## III

**H**ÉRODE fut ravi de se trouver enfin en présence du grand prophète dont il avait ouï dire tant de merveilles; il espérait que, pour obtenir son élargissement, Jésus ferait quelque miracle. Hérode lui adressa d'abord une multitude de questions auxquelles Jésus ne fit aucune réponse, parce qu'elles étaient inspirées, non par l'amour de la vérité et de la justice, mais par une vaine curiosité. Cependant les scribes et les princes des prêtres étaient là, qui l'accusaient à l'envi; et sans doute ils faisaient surtout retentir aux oreilles d'Hérode les prétendues aspirations de Jésus à la couronne. Mais Hérode, soit qu'il fût offensé de son silence, soit qu'il le considérât comme un homme stupide, à qui une excessive timidité ôtait la faculté de rien dire pour sa défense, Hérode trouva risible qu'on le lui donnât comme un rival. C'est pourquoi il le fit revêtir d'une robe riche et éclatante, telle qu'en portaient les personnages de distinction, et il se joua de lui avec toute sa cour; puis, luttant de courtoisie avec Pilate, il le lui renvoya. Et depuis ce moment, ces deux hommes, qui étaient brouillés, devinrent amis.<sup>1</sup> (JOAN. 18. MATTH. 27. MARC. 15. LUC. 23.)

(1) Cet Hérode, meurtrier de saint Jean-Baptiste et insulteur de Jésus-Christ, fut exilé par Caligula en Gaule, puis en Espagne, où il mourut misérablement.

## Chapitre Huitième.

*Pilate annonce l'intention de renvoyer Jésus après l'avoir flagellé. — Jésus mis en parallèle avec Barabbas, qui lui est préféré. — Pilate se décide à faire flageller Jésus.*

### I



ous venons d'apprendre de notre divin Maître à supporter les atteintes portées à notre réputation par la malignité ; avec les saints, apprenons à la même école de quelle façon nous devons nous conduire quand nous sommes victimes d'injustes préventions et d'injurieuses préférences, — quand nous sommes en proie aux douleurs corporelles, — quand nous sommes en butte aux dérisions. « Car, dit saint Pierre, si vous fûtes appelés à la foi chrétienne, c'est afin que vous marchiez sur les traces que le Christ vous a laissées. Jamais il ne fut coupable d'aucun péché, même en paroles, et pourtant jamais il ne répondit par des malédictions aux malédictions qu'on lui lançait, ni par des menaces aux tortures qu'on lui infligeait ; mais il se livrait aux mains de celui qui le jugeait et le tourmentait injustement.<sup>1</sup> »

Voyant revenir Jésus affublé par Hérode en roi de théâtre, Pilate comprit que ce prince l'avait jugé comme lui-même. S'adressant donc aux chefs du sacerdoce, aux membres du grand Conseil et au peuple, il protesta de nouveau qu'il ne trouvait l'accusé coupable d'aucun des crimes qu'on lui imputait ; il leur fit observer que le souverain naturel de Jésus ne pensait pas autrement ; puis il ajouta : « Je vais donc le faire châtier, puis je le remettrai en liberté. » Etrange logique : « Je ne le trouve pas coupable ; je vais donc le faire punir ! » Telle allait être, trois siècles durant, et dans tout l'univers, la logique judiciaire à l'égard des disciples de Jésus-Christ.<sup>2</sup> Pilate espérait réveiller par ce supplice quelque sentiment de compassion dans la foule en faveur de l'innocent accusé. Saint Alphonse remarque avec raison que l'humanité de ce magistrat conspira avec la fureur des Juifs

(1) I Petr. 2. 21. sqq.

(2) « Quelle doit être ma conduite à l'égard des chrétiens ? écrivait Pline au plus doux des empereurs : je ne les trouve coupables d'aucun crime. — « Ne les recherchez pas, lui répondit Trajan ; mais punissez ceux qui vous sont dénoncés. »



à rendre la Passion de Jésus plus cruelle et plus longue. Elle servit aussi à la rendre plus ignominieuse.

## II

**A**NDIS que le juge se disposait à faire exécuter son inique arrêt, une troupe de gens jusqu'ici étrangers à l'affaire qui se débattait, arrivèrent au prétoire et présentèrent à Pilate une requête où celui-ci trouva un moyen plus doux de concilier la justice avec les passions populaires. C'était une ancienne coutume en Judée, qu'en mémoire de la délivrance d'Israël captif en Egypte, on rendit, chaque année à Pâques, la liberté à un prisonnier. La politique du gouverneur romain avait conservé cet usage cher à ses administrés. C'était cet acte commémoratif de clémence qu'on venait réclamer de lui en ce moment. Pilate songea aussitôt à en faire bénéficier Jésus, sans se soucier de l'énorme injustice qu'il y aurait à renvoyer, par sentence de grâce, un homme qu'il jugeait innocent. D'ordinaire, il laissait à la foule le choix du criminel à gracier; afin d'arriver plus sûrement à ses fins, il résolut, pour cette fois, de suggérer lui-même aux Juifs l'élargissement de Jésus, et, au besoin, de restreindre leur choix à deux prisonniers dont Jésus serait l'un; l'autre serait nécessairement un être odieux, un malfaiteur dont la scélératesse bien connue servit de repoussoir à l'innocence du premier. Or, au fond d'un cachot gémissait alors un certain Barabbas, bandit fameux qui, pour un meurtre commis dans une sédition, avait été arrêté avec plusieurs de ses complices. Pilate trouva admirable l'idée de le mettre en parallèle avec Jésus, dont tout le crime, il le comprenait, était d'avoir excité, par sa popularité, l'envie des grands; il ne doutait pas que, étrangère à leur querelle, la foule ne demandât, sans hésiter, sa délivrance. Après avoir donc proclamé une troisième fois l'innocence de Jésus : « Selon votre coutume, dit-il au peuple, je vous accorde en cette fête la liberté d'un prisonnier : voulez-vous donc que je vous rende le roi des Juifs? » Et comme la réponse tardait : « Lequel voulez-vous que je renvoie, ajouta-t-il, Barabbas ou Jésus que l'on dit être le Christ? » Par ces derniers mots, il prétendait intéresser la foule en faveur de Jésus, qu'elle avait acclamé avec tant d'enthousiasme quelques jours auparavant.

Cependant les sanhédrites et les princes des prêtres parcouraient la tumultueuse assemblée, et allaient de toutes parts souffler leur haine contre le Sauveur, et presser cette populace inconstante de demander son supplice et la liberté de Barabbas. Quant à Pilate, il s'était assis à son tribunal, prêt à prononcer la sentence de grâce de l'élu du peuple, quand il vit venir à lui un de ses valets qui lui dit de la part de sa femme : « Gardez que

ce juste n'ait à se plaindre de vous, car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à son sujet. — On a remarqué que, dans cet épouvantable déchainement des passions de tout un peuple contre le Juste par excellence et le plus doux des hommes, deux voix seulement s'élevèrent pour le défendre, celles de deux païens, Pilate et son épouse. Au reste, selon saint Jean Chrysostome et saint Ambroise, le songe de cette femme était un avertissement de Dieu en vue d'épargner un si grand crime au juge. Il ne changea néanmoins pas de système : — Eh bien ! demandait-il une seconde fois aux Juifs, lequel des deux voulez-vous que je vous rende ? — Et ils répondirent tout d'une voix : « *Tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam* : Faites mourir celui-ci, et rendez-nous Barabbas ! — Jésus payait chèrement aux prêtres l'*Hosanna* de l'entrée triomphante ! — Mais vivement impressionné par le message de sa femme, Pilate leur repartit : « Que voulez-vous donc que je fasse du roi des Juifs surnommé le Christ ? — Et un seul cri sortit de toutes les poitrines : — Crucifiez-le ! crucifiez-le ! —

## III



QUAND on se représente cette horrible scène, on s'étonnerait que la terre ne se soit pas ouverte pour engouffrer cette race meurtrière, souillée déjà du sang de presque tous les avant-coureurs du Christ, si l'on ne songeait que, du haut du ciel, l'Éternel disait, lui aussi : « Que les pécheurs soient délivrés de la mort éternelle, et que mon Fils soit crucifié ! — Car — c'est ainsi que Dieu a aimé le monde : il a livré son Fils unique, afin que nul ne périsse...<sup>1</sup> —

Les Juifs, ou du moins leurs chefs par l'organe de la multitude, requéraient contre Jésus le supplice de la croix, parce que c'était, non seulement le plus long et le plus cruel, mais encore le plus infâme de tous. — Tout crucifié est maudit, disait la loi.<sup>2</sup> — Ils se flattaient donc que la croix rendrait exécrable à jamais le nom de Jésus, à la différence de ceux des prophètes massacrés par leurs pères, et dont ils affectaient d'orner les tombeaux. Ils oubliaient, dit saint Chrysostome, qu'à vouloir étouffer la vérité, on ne fait que lui préparer un plus éclatant triomphe.

La conscience de Pilate et son honneur de magistrat lui défendaient également de faire mourir un homme dont il reconnaissait et avait plusieurs fois proclamé l'innocence ; et cependant il ne se sentait pas le courage de braver la colère des Juifs : « Quel mal a-t-il donc fait ? reprit-il ; je ne lui trouve aucun crime qui mérite la mort ! — Nagnère, eût-il pu ajouter, vous disiez : Il a bien fait toutes choses, il a rendu l'ouïe aux sourds, la parole

(1) Joan. 3. 16.

(2) Deut. 21. 23.

aux muets, la vie aux morts. — Il revint à sa première idée d'accorder à la bête féroce qui rugissait devant lui, quelques gouttes du sang innocent dont elle avait soif : « Je le ferai châtier, dit-il, puis je le renverrai. » Mais cette décision qui accusait sa peur, fut accueillie par des clameurs toujours plus furibondes ; et les cris : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » lui apprirent qu'il n'est pour un juge que deux partis possibles : l'incorruptible justice et l'effrontée prévarication. (MATTH. 27. MARC. 15. LUC. 23. JOAN. 18.)

## Chapitre Neuvième.

*La flagellation. — Le couronnement d'épines. — L'adoration.*

### I

**D**ENDANT tout ce débat, Jésus était resté en silence ; les yeux modestement baissés, il adorait dans les fureurs de la foule, l'équitable volonté de son Père qui le vouait à la mort pour notre amour. Il accueillit avec le même silence, le même respect, les mêmes adorations, la sentence du juge :

« Alors donc, dit saint Jean, dans son austère langage, Pilate prit Jésus et le fit flageller. »

Impossible de raconter plus simplement une plus affreuse chose. Disons brièvement ce que ces mots renferment d'horreurs.

Pour le supplice de la flagellation à la romaine, le patient, nu jusqu'à la ceinture, était attaché par les mains à une colonne basse, de manière à présenter le dos aux exécuteurs. On le frappait tantôt avec des verges, tantôt avec des fouets (*flagellum*) formés de cordes noueuses ou de lanières de cuir souvent garnies à leurs extrémités d'osselets pointus et de balles de plomb hérissées de pointes d'acier. Cet instrument, qu'Horace qualifie d'*horrible*, découpait, hachait les chairs, et les enlevait par lambeaux. La flagellation, ainsi pratiquée, était si douloureuse, que souvent le supplicié mourait sous les coups, ou bien tombait dans son sang et devait être emporté privé de connaissance. Pilate ayant en vue, en appliquant Jésus à cette torture, d'émouvoir les Juifs à compassion, il y a tout lieu de croire qu'il aura employé les instruments les plus meurtriers ; tous les saints l'affirment, d'accord avec la tradition ; et cela est conforme à la prophétie d'Isaïe :

« Nous n'avons vu en lui qu'un homme méprisables, le dernier des hommes, l'Homme des douleurs et qui connaît l'infirmité....

« Vraiment, il a lui-même pris sur soi nos langueurs et porté nos douleurs; et nous l'avons regardé comme un lèpreux, frappé de Dieu et humilié.

« Mais il a été blessé pour nos iniquités; il a été broyé à cause de nos scélératesses; le châtimeut qui nous devait mériter la paix est tombé sur lui, et par ses meurtrissures nous avons été guéris.

« Nous tous, nous étions comme des brebis errantes; chacun avait suivi sa voie, et le Seigneur a mis sur lui l'iniquité de tous.... Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité.<sup>1</sup> »

Enfin un autre détail de la Passion met la chose hors de doute. Pourquoi, au sortir de Jérusalem, les soldats déchargèrent-ils le Sauveur de sa croix, et forcèrent-ils Simon de la porter après lui? Sans doute ils pensaient que, sans ce soulagement, Jésus épuisé par les douleurs et la perte de son sang, ne saurait plus faire les deux cents pas qui restaient depuis la porte de la ville jusqu'au Calvaire.

Corrompus par l'argent des pontifes, les soldats frappèrent Jésus au point que, selon la tradition, ses côtes furent mises à nu; et que, comme le Psalmiste l'avait prédit, on put compter tous ses os.<sup>2</sup> Ils s'arrêtèrent enfin dans la crainte de le tuer, alors qu'il n'était pas encore condamné; ils le délièrent, et lui permirent de reprendre ses vêtements.

## II



LEUR rage cependant n'était point encore assouvie. Les Romains de cette époque étaient essentiellement féroces, et leur plus doux spectacle était les tortures, et le sang coulant à flots de blessures béantes. Ennemis nés d'ailleurs de tout ce qui se disait roi, et sachant que Jésus était accusé d'avoir usurpé ce titre, ils imaginèrent de se faire un jouet de sa prétendue royauté, comme avait déjà fait Hérode, et comme les valets des pontifes s'étaient joués de sa qualité de prophète et de Christ. Ils le menèrent donc dans la cour intérieure du palais, et convoquèrent et rassemblèrent autour de lui toute la cohorte prétorienne, composée de cinq cents soldats pour le moins; ils lui ôtèrent une partie de ses vêtements, et lui jetèrent sur les épaules, en guise de manteau royal, une sale casaque militaire d'une étoffe rouge. Jésus s'en laissa affubler sans résistance. Un soldat se chargea de lui fabriquer une couronne : à un cercle fait de joncs,<sup>3</sup> il attacha plusieurs branches flexibles d'un arbrisseau

(1) Isa. 53.

(2) Ps. 21. 18.

(3) C'est ce cercle de joncs qui est conservé sous le nom de la sainte couronne, les épines ayant été distribuées dans tout le monde catholique.

hérissé d'épines très longues et très aiguës, lesquelles il agença et entrelaça de manière à en former une coiffure qui ne ceignit pas seulement le front et les tempes, mais qui embrassât et enveloppât toute la tête. Vu la saison où l'on était, ces rameaux épineux étaient en fleurs, ce qui rendait la dérision plus sanglante. Jésus reçut en silence et laissa enfoncer sur sa tête l'affreux diadème. Son attirail royal eût été incomplet sans un sceptre : un soldat ramassa dans la cour un bâton de roseau, et le lui présenta ; Jésus le prit.

## III

**L** fallait maintenant introniser le nouveau monarque, et comme on disait en Orient, l'adorer. Les soldats se rangèrent en file, et vinrent successivement lui offrir leurs hommages dérisoires. Chacun, à son tour, fléchissait le genou devant lui, en lui disant : « Salut, roi des Juifs ! » parodiant ainsi le serment de fidélité que l'on prêtait au souverain nouvellement élu ; il lui portait à la joue un rude soufflet, en guise du baiser qu'en Orient les serviteurs donnaient à leur maître en signe de respect et d'affection ; — il lui lançait au visage un crachat, pour tenir lieu du présent que, dans les mêmes régions, tout sujet devait au roi le jour de son couronnement ; — enfin il lui prenait le bâton et lui en frappait la tête à coups redoublés, de manière à y faire pénétrer les épines : imitation de la cérémonie symbolique par laquelle les rois touchaient de leur sceptre la tête du suppliant auquel ils voulaient faire grâce. Le tout était accompagné de cris de joie féroce, d'éclats de rire et de battements de mains.

O Jésus ! que vous avez bien dit : « Je suis Roi, mais ma royauté n'est pas de celles de ce monde. » Ce manteau de confusion, cette couronne de douleurs, ce sceptre léger comme la loi d'amour que vous nous avez apportée du ciel, ces honneurs dérisoires, votre silence, votre mansuétude, tout cela montre bien que vous êtes Roi, mais que vous ne prétendez régner que sur les cœurs ! (MATTH. 27. MARC. 15. LUC. 23. JOAN. 19.)

## Chapitre Dixième.

*Ecce Homo! — Terreur de Pilate apprenant que Jésus s'est dit Fils de Dieu. — « Si vous le renvoyez, vous n'êtes pas ami de César. » — « Voilà votre roi! » — « Nous n'en avons pas d'autre que César! » — Pilate livre Jésus aux Juifs pour être crucifié.*

### I

**L**E couronnement d'épines et les avanies qui le suivirent, furent infligés à Jésus sans aucun ordre de Pilate, mais de son consentement tacite. A la fin, il pensa qu'il était temps de retirer le doux patient des mains de l'effrénée soldatesque, s'il voulait l'en retirer viv. Il se le fit amener; et voyant dans quel état on l'avait mis, il se persuada que sa vue suffirait pour calmer les aveugles transports de la foule; et que les grands rougiraient du moins de s'acharner davantage sur cet objet d'horreur et de dégoût. Il ordonna à Jésus de le suivre, sortit du prétoire, et s'adressant aux Juifs du haut de son tribunal : - Voici, dit-il, que je l'amène en votre présence, pour vous protester que je ne lui trouve aucun crime. »

Et l'Espoir et la Lumière des nations, le Désiré des collines éternelles et la gloire d'Israël, le Messie si impatiemment attendu, la Splendeur du Père, le Verbe par qui tout fait, parut aux regards de son peuple, le visage inondé de sang et souillé de crachats, la tête chargée d'épines, la poitrine en lambeaux, les épaules couvertes d'un haillon d'écarlate : - Voilà l'homme, dit Pilate, - l'homme que vous accusez de projets ambitieux! Incapables d'aucun sentiment d'humanité à l'égard d'un ennemi, les princes redoutèrent que son aspect lamentable ne tournât en sa faveur les esprits de la multitude; ils se hâtèrent de donner à celle-ci le mot d'ordre en criant : - Crucifiez-le! - et leurs valets de répéter après eux : - Crucifiez-le! - Le magistrat fut indigné de leur barbarie : - Prenez-le, répliqua-t-il, et le crucifiez vous-mêmes; car pour moi, je ne le trouve nullement coupable. »

Les princes des prêtres se virent alors forcés d'avouer le vrai motif de leur inexorable haine contre Jésus; et Dieu sans doute le voulut ainsi, afin qu'il fût authentiquement constaté qu'ils avaient fait mourir le Messie parce qu'il était le Messie; afin que tout le peuple vît l'accomplissement de la parabole dans laquelle.

désignant les pontifes, les prêtres et les scribes, Jésus avait dit : - Les vigneron, voyant venir à eux le fils de leur maître, se dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier; tuons-le, et son héritage sera à nous.<sup>1</sup> - — Les pontifes répondirent donc au juge : - Nous avons une loi, nous, et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu. - La loi de Moïse portait la peine de mort contre les blasphémateurs et les faux prophètes;<sup>2</sup> et César leur avait permis de vivre et de se gouverner conformément à leurs lois.

## II



ETTE révélation inattendue redoubla, dit saint Jean, la crainte de Pilate, la crainte qu'il éprouvait en présence d'un homme que tout s'accordait à lui représenter comme un être mystérieux : sa mansuétude à l'égard de ses oppresseurs, sa patience dans les tourments, son calme au sein de la tempête déchainée contre lui, sa majesté dans le plus profond abaissement, et enfin l'avis que lui-même, Pilate, avait reçu de son épouse. Le superstitieux païen se demandait peut-être si l'accusé n'était pas le fils de quelque divinité de l'Olympe; et tremblant d'avoir encouru la vindicte céleste en le châtiant sans raison, il rentra avec Jésus et lui demanda : - Quelle est votre naissance? - Jésus ne lui répondit rien, pour ne point entrer avec lui dans des explications dont il n'était ni capable, ni digne, et parce que de nouveaux éclaircissements étaient superflus auprès d'un magistrat qui punissait un accusé après l'avoir reconnu (et,) six fois déjà, proclamé innocent. L'orgueil du Romain s'offensa de ce silence dont il comprenait la portée : - Vous ne me parlez pas, à moi? reprit-il, ignorez-vous que j'ai le pouvoir de vous faire mettre en croix, et que j'ai le pouvoir de vous rendre à la liberté? - Jésus eût pu lui répondre : - Ce pouvoir-là, le pouvoir de tuer un innocent, les bandits l'ont comme vous. - Il répondit plus noblement : « Vous n'auriez nul pouvoir sur moi, s'il ne vous eût été donné d'en haut, - c'est-à-dire : Si Dieu n'eût aimé le monde jusqu'à livrer son Fils unique, vous ne me verriez pas à votre barre. - C'est pourquoi, ajoutait-il, celui qui m'a mis entre vos mains est plus coupable que vous. »

Cette réponse n'était pas faite pour dissiper les craintes du juge : elle le confirma dans sa résolution de renvoyer l'accusé. Il reparut à son tribunal et annonça sa décision aux Juifs. Mais l'infamale sagacité des princes des prêtres sut trouver un argument qui devait avoir raison de toutes ses résistances et de tous ses scrupules : - Si vous acquittez cet homme, lui dirent-ils, vous n'êtes pas l'ami de César : car tout qui se fait roi (dans les

(1) Matth. 21. 38.

(2) Deut. 13. 1. sqq.

limites de l'empire et sans son aveu), se déclare l'antagoniste de César. »

## III



**C**ÉSAR, en ces temps-là, nous l'avons dit, c'était Tibère, lequel accueillait avidement toute accusation de lèse-majesté, et ne savait pardonner à ceux qui en étaient l'objet. Ne pas donner suite à une dénonciation de cette nature, c'était à ses yeux, de la part d'un magistrat, s'en rendre complice. Pilate savait d'ailleurs que déjà les Juifs avaient porté plainte à Rome à l'occasion de ses abus de pouvoir ; et maintenant, on le menaçait indirectement de l'accuser de connivence avec un usurpateur. Jamais un juge politique, un juge qui n'a d'autre religion que le désir de plaire ou la crainte de déplaire à ceux qui sont maîtres de sa fortune, ne saura se mettre au-dessus de pareils motifs de prévariquer. Il n'appartient qu'à un chrétien convaincu d'opposer le *Non possumus* aux ordres injustes, d'où qu'ils viennent.

En effet, dès que Pilate entendit les dernières paroles des prêtres, il perdit contenance ; et refoulant dans sa conscience toutes ses terreurs religieuses et toutes ses répugnances d'honnête homme, il alla chercher Jésus pour lui prononcer sa sentence de mort, et le mena au lieu nommé *Gabbatha* en hébreu, et *Lithostrotos*<sup>1</sup> en grec. C'était une sorte de pont suspendu sur une colonnade, et faisant communiquer le prétoire avec la tour Antonia. C'est de ce lieu élevé que les gouverneurs avaient coutume de parler au peuple. Là, était dressée une estrade où Pilate s'assit pour rendre le jugement qui allait vouer son nom à l'exécration de l'univers. On était bientôt à la sixième heure, dit saint Jean, ce qui signifie, d'après l'usage reçu dans ces temps-là, qu'on était plus près de midi que de neuf heures du matin.

Décidé à consommer son crime, mais plein de dépit de se voir contraint par des Juifs à forfaire ouvertement à l'honneur et à la conscience, Pilate leur montra une fois encore ce pauvre Jésus sanglant, souillé, se soutenant à peine, à demi courbé d'épuisement et de douleurs ; puis il leur dit d'un ton plein de mépris et d'amère ironie : « Voilà votre roi !... » Mais il fut interrompu par un cri qui s'éleva de toutes parts : « *Tolle ! tolle ! crucifige eum !* Otez-le, ôtez-le de notre vue ! crucifiez-le ! » — « Eh quoi ! reprit-il sur le même ton railleur, eh quoi ! je crucifierais votre roi ? » Mais les prêtres surent mettre fin à ses sarcasmes en lui répliquant : « Nous n'avons point d'autre roi que César ! » — Après avoir préféré Barabbas à Jésus, il était naturel qu'ils lui préférassent encore Tibère !

(1) Pavé en mosaïque.



## IV



MAIS ces paroles impies avaient un sens plus radical : c'était une renonciation formelle aux promesses divines, au Fils de David qu'ils avaient attendu jusque-là comme devant régner sur eux et sur tous les peuples; c'était la rupture de l'alliance de Dieu avec Abraham, alliance renouvelée plus solennellement par l'intermédiaire de Moïse, à qui Dieu avait parlé en ces termes : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un Prophète semblable à toi; je mettrai mes paroles dans sa bouche, il leur dira tout ce que je lui commanderai de dire.<sup>1</sup> » Cette horrible impiété avait été prédite par Daniel,<sup>2</sup> par Osée<sup>3</sup> et par le Sauveur lui-même, comme nous l'avons vu plus haut.<sup>4</sup>

De son côté, dans une déclaration si inattendue, si contraire au génie juif, Pilate vit avec terreur une nouvelle menace de le dénoncer comme ayant voulu imposer un roi à une nation toute romaine de cœur. Il changea de ton; mais avant de livrer Jésus à ses ennemis, il voulut donner une dernière satisfaction à sa propre conscience, en protestant à son tour contre la violence qui lui était faite. Il se fit apporter de l'eau et se lava les mains en présence de la foule en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste : à vous d'en répondre! » — Que te sert, Pilate, de laver tes mains? ton âme en sera-t-elle moins souillée du meurtre de Celui dont, pour la septième fois, tu viens de reconnaître l'innocence?

Les Juifs ne furent nullement effrayés de la responsabilité que le lâche magistrat leur renvoyait : « Tout le peuple répondit : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Au livre précédent,<sup>5</sup> nous avons vu de quelle manière terrible cette imprécation devait s'accomplir sur la génération déicide et sur ses descendants. Quant à Pilate, il accorda aux Juifs tout ce qu'ils avaient demandé : il décréta la mise en liberté de Barabbas, qui fut aussitôt relâché et peut-être porté en triomphe par la foule joyeuse de sa victoire sur le gouverneur; et il livra Jésus « pour qu'il en fût fait selon leur volonté. » (MATTH. 27. MARC. 15. LUC. 23. JOAN. 19.)

(1) Deut. 18. 18.

(2) Dan. 9. 26.

(3) Os. 10. 3.

(4) Page 360. sq.

(5) Chap. XVI.

## Chapitre Onzième.

*Sens mystérieux du voyage de Jésus au Calvaire. — Souffrances et opprobres. — Jésus plaint les filles de Jérusalem. — Véronique. — La Mère de Jésus.*

## I

**D**E même que toutes les autres scènes de la Passion, le voyage de Jésus-Christ au Calvaire est plein de mystères. Sous l'ancienne loi, remarque l'Apôtre, la victime qui était immolée chaque année, en la fête de l'Expiation, pour les péchés du peuple entier, devait être brûlée, non dans le lieu saint, mais en dehors du camp ou de la ville; sans doute parce que, chargée de tant d'iniquités et de souillures, elle était considérée comme une chose immonde, dont la fumée et les cendres eussent souillé le lieu où Dieu faisait sa demeure. C'est pour cela, dit-il, c'est pour accomplir cette figure, que le Christ, afin de sanctifier le peuple par son sang, a souffert la mort hors des portes de Jérusalem. Car il était l'Agneau chargé des péchés du genre humain. Et saint Paul conclut de là que nous sommes obligés de sortir, nous aussi, de la ville, c'est-à-dire de renoncer au monde, à ses plaisirs, à ses maximes et de porter l'opprobre de Jésus, c'est-à-dire les mépris, les railleries, l'animadversion des partisans du siècle.<sup>1</sup> - Si quelqu'un, a dit Jésus, veut venir après moi, ou être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive.<sup>2</sup> - Le voyage au Calvaire est donc un mystère d'abaissement et d'ignominie.

Mais c'est aussi un mystère de gloire. Jésus disait à Pilate : - Bien que mon royaume ne soit pas de ce monde, cependant je suis Roi. - Quel sera donc son trône? La croix, car le prophète antique avait chanté : - Annoncez aux nations que Dieu a commencé son règne du haut du bois.<sup>3</sup> - Et Jésus lui-même n'a-t-il pas dit aux Juifs : - Le prince de ce monde va être chassé dehors; et moi quand je serai élevé de terre, j'attirerai à moi toutes choses?<sup>4</sup> - Le voyage au Calvaire est donc l'inauguration solennelle du royaume de Dieu, du règne de Jésus sur le monde. David, roi

(1) Heb. 13. 11, sqq.

(2) Matth. 16. 24.

(3) Ps. 95. 10. Les mots : *A ligno*, qui ne se trouvent plus dans la Vulgate, sont rappelés par l'Eglise dans l'hymne *Vexilla Regis*, comme faisant partie de la prophétie de David : *Regnavit a ligno Deus*.

(4) Joan. 12. 32.

d'Israël, fut conduit d'Hébron à Jérusalem, sa capitale, par toutes les tribus; Jésus, Roi de l'univers, est accompagné dans cette marche triomphale par les Juifs et par les Gentils représentés par les soldats romains. Il est vrai qu'ils le suivent en l'outrageant; mais après l'avoir vu assis sur son trône, ils reviendront en proclamant sa royauté, en disant : « C'est vraiment là le Fils de Dieu ! »

## II



peine Pilate eut-il décidé la mort de Jésus, que les quatre licteurs l'emmenèrent hors du prétoire, lui ôtèrent son lambeau de pourpre et lui rendirent ses vêtements. On lui apporta aussitôt la croix sur laquelle il devait mourir, et qui peut-être avait été façonnée d'avance par ordre des pontifes. Jésus, qui avait soupiré trente-trois ans après elle, la saisit avidement, s'en chargea avec amour, et se mit en marche vers le Golgotha.

C'était un monticule peu élevé et situé à une distance de cinq à six cents pas du prétoire, à environ deux cents des murs de la ville. Il est facile de comprendre combien ce trajet fut pénible au Rédempteur. Epuisé d'avance par son agonie et par sa sueur de sang, par les mauvais traitements qu'il avait reçus des soldats depuis le jardin jusqu'à la maison de Caïphe, et des valets de ce dernier pendant le reste de la nuit qu'il avait passée entre leurs mains, lié et debout, enfin par sa douloureuse et sanglante flagellation et son couronnement d'épines, Jésus était en outre courbé sous le poids énorme d'une croix longue de quinze pieds.<sup>1</sup> Aussi, au rapport de la tradition, tomba-t-il, à trois reprises, entre le prétoire et la porte de la ville. Les bourreaux comprirent alors que le divin condamné ne pourrait, sous ce lourd fardeau, arriver au lieu du supplice; et rencontrant un certain Simon de Cyrène, qui venait de ses champs, ils l'arrêtèrent et le forcèrent de porter la croix après Jésus. Heureux Simon, qui eut l'honneur de venir en aide au Sauveur du monde dans ce dernier labeur! Il fut le type de tous ceux qui, par leurs travaux apostoliques, leurs pénitences ou leurs souffrances portées avec résignation, concourent avec le Rédempteur au grand œuvre du salut des âmes.

Afin que la condamnation de Jésus fût plus ignominieuse, on avait mis en parallèle avec lui un insigne brigand et on le lui avait préféré comme moins indigne de vivre; afin que son supplice fut plus infâme, on y avait associé deux bandits qui, char-

(1) La traverse en avait sept ou huit. On calcule que, étant défalquée la partie du poids supportée par le sol où elle traînait, la croix devait charger encore les épaules du Sauveur d'un fardeau d'environ soixante-quinze kilos.

gés, eux aussi, de leur gibet, marchaient à ses côtés. L'un des bourreaux portait devant lui un écriteau où son nom était écrit avec le titre dérisoire de Roi des Juifs.

## III

**J**ÉSUS était suivi d'une grande foule de peuple, attirée, selon la coutume, par la curiosité. Touchées de ses excessives souffrances, et rapprochant dans leur pensée son abaissement actuel des honneurs éclatants, mais hélas ! si éphémères, de son entrée à Jérusalem, les femmes le pleuraient et lui donnaient toutes les marques de la plus profonde compassion. Jésus, qui volontiers eût souffert mille fois plus pour détourner de son ingrate mais toujours chère Jérusalem, les maux qu'il voyait suspendus sur sa tête, Jésus se retourna vers elles et leur dit : - Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car les jours viennent où l'on dira : Heureuses les stériles, heureuses celles qui n'ont ni enfanté ni allaité ! Alors on dira aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Ecrasez-nous ! Car si c'est ainsi qu'est traité le bois vert, comment le sera le bois sec ? - Au nombre de ces femmes s'en trouvait une animée d'une foi vive et d'un ardent amour envers Jésus. Le voyant à bout de forces, haletant, inondé de sueur et de sang, elle perça la foule, arriva jusqu'à lui, détacha son voile et le lui présenta. Jésus s'en essuya le visage et le lui rendit miraculeusement empreint de ses traits défaillants. Ainsi le rapporte la tradition. Selon une autre tradition non moins respectable, la Vierge Marie suivait le triste cortège avec le disciple bien-aimé, Madeleine et quelques autres femmes pieuses. Elle prit un chemin détourné et se porta à la rencontre de son divin Fils, afin de lui dire le dernier adieu ; mais elle fut repoussée par les soldats, et se mit à le suivre jusqu'à son arrivée au Calvaire. Saint Alphonse, contemplant ce douloureux mystère, observe que, selon la réflexion de saint Chrysostome, nous ne saurions rester insensibles même aux souffrances des bêtes sauvages. - Ah ! s'écrie ensuite le saint docteur, si nous voyions une lionne suivre son lionceau que l'on traînerait à la mort, nous en aurions pitié ; et nous pourrions voir, sans être émus de compassion, Marie suivre son divin Fils, cet Agneau sans tache que l'on va égorger, - et cela à cause de nous ?

Nous dirons bientôt dans quelles vues le Père éternel a voulu que cette auguste Mère accompagnât son Fils sur le théâtre de son supplice. (MATTH. 27. MARC. 15. LUC. 23. JOAN. 19.)

## Chapitre Douzième.

*Jésus abreuvé de fiel, dépoillé, crucifié. — Idée de ses souffrances. — Il est mis entre deux larrons. — Il prie pour ses bourreaux. — Inscription de la croix.*

### I



Le crucifiement de Jésus-Christ est le point culminant de son œuvre : c'est par sa mort sur la croix qu'il a réparé l'offense faite à Dieu par le péché d'Adam, et expié tous les péchés du monde ; c'est par sa mort qu'il nous a ouvert le ciel et mérité d'aller lui-même s'asseoir à la droite du Père ; c'est par sa mort qu'il a accompli les prophéties et les figures de la loi, et mis fin à tous ces sacrifices qui ne pouvaient ni honorer Dieu ni sanctifier l'homme.

Dans ce mystère, tout est prodige : prodige d'incrédulité obstinée, d'impitoyable cruauté et d'audacieuse impiété de la part des princes juifs ; prodige d'humilité, de patience et de bonté de la part de l'Homme-Dieu ; enfin prodige de la science de Dieu, attirant à lui par l'infirmité, l'ignominie et la folie de la croix, le monde demeuré insensible aux plus éclatantes manifestations de sa puissance, de sa sagesse et de sa gloire.<sup>1</sup>

### II



Dès que Jésus fut arrivé à la colline des Supplices, on lui présenta du vin parfumé de myrrhe, selon saint Marc, mais mêlé de fiel, comme dit saint Matthieu. D'après la conjecture de Benoît XIV, le vin myrrhé, breuvage précieux, avait été apporté par quelqu'une des femmes pieuses qui avaient suivi le Sauveur au Calvaire ; mais la cruauté des soldats y avait ajouté du fiel, afin de le rendre plus amer. Jésus en goûta, pour ne point se distinguer des autres suppliciés, à qui d'ordinaire on présentait quelque liqueur propre à les assoupir, et afin d'accomplir la prophétie : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture ;<sup>2</sup> » mais il ne voulut pas en boire, parce qu'il ne voulait aucun adoucissement à ses souffrances, et qu'un assoupissement, même léger, provenant surtout d'une boisson quelconque,

(1) I Cor. 1. 21. sqq.

(2) Psal. 68. 22.

ne convenait point à la dignité de sa personne, ni à la sublimité de l'office de Pontife éternel qu'il remplissait en ce moment.

Sans perdre de temps, les bourreaux le dépouillèrent ensuite de ses vêtements. Son étroite tunique de dessous s'était attachée à son corps presque entièrement dégarni de la peau par la flagellation : en la lui arrachant avec violence, on lui enleva de nombreux lambeaux de chair ; et, de ses plaies rouvertes, le sang ruissela à flots. Pour se faire une idée de cette torture, il faut songer avec quelle précaution nous dépouillons un membre blessé des bandages que le sang y a collés. Ainsi le Créateur expiait-il le plaisir coupable qui avait rendu nécessaire à Adam l'usage des vêtements.

## III

**J**ESUS fut ensuite crucifié. D'habitude la croix était d'abord plantée et solidement fixée en terre, et le condamné y montait à l'aide d'une échelle pour y être attaché. Selon saint Augustin, saint Bonaventure, saint Athanase, Juste-Lipse et autres cités par Benoit XIV, notre Sauveur ne fut pas crucifié autrement. Selon d'autres, il aurait été d'abord cloué sur la croix couché par terre, et la croix aurait ensuite été dressée, ce qui aurait rendu le supplice plus douloureux, la croix retombant avec violence dans le trou creusé pour la recevoir. Outre qu'elle est mieux fondée, la première opinion nous plaît davantage. Nous aimons à nous représenter le Pontife de l'Alliance éternelle s'avancant, d'un air recueilli et plein d'humilité, vers l'autel où il doit s'offrir lui-même en sacrifice ; emportant avec lui tous les péchés du monde ;<sup>1</sup> gravissant, au milieu des huées du peuple, les degrés de cet autel ; puis se retournant ; et, sur une nouvelle injonction de l'exécuteur, étendant et appliquant au bois ses mains qui ont guéri tant de malades et d'infirmes : d'abord la droite, qui est aussitôt percée d'un gros clou et fixée à coups redoublés de marteau ; puis la gauche, que l'on perce et que l'on cloue de même. Les bourreaux enlèvent ensuite les échelles, percent les pieds qui se sont tant fatigués à courir après la brebis égarée, puis les placent l'un sur l'autre et les traversent d'un long clou qu'ils enfoncent dans la croix.<sup>2</sup>

(1) I Petr. 2. 24.

(2) Dans les urnes funéraires renfermant les os des crucifiés, on trouve d'ordinaire trois clous, dont l'un plus long ; jamais quatre. — Dans la Post-Communion de la Messe de la Passion, l'Église dit : « Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant qui, pour la rédemption du monde, *montâtes sur le gibet de la croix...* » Ces expressions semblent favoriser notre opinion sur le mode du crucifiement du Rédempteur.

## IV



ES saints Pères s'accordent à dire que le crucifiement était le plus cruel de tous les supplices, outre qu'il était le plus infâme. Les mains et les pieds sont pleins de muscles très délicats, de tendons et de nerfs dont la moindre lésion cause des spasmes mortels : que doit donc éprouver celui à qui on les perce de clous ? Suspendu à ces affreux crocs de fer, le crucifié n'avait nul repos, nul soulagement pendant les heures de sa lente agonie ; chaque minute qui s'écoulait aggravait sa torture ; la position violente où il était, rendait difficile le jeu des organes de la respiration et entravait la circulation du sang, qui affluait dès lors au cœur, aux poumons, dans le cerveau, et produisait dans ces viscères d'inexprimables angoisses, des douleurs aiguës et atroces. Quant à Jésus, il était, en outre, convert, de la tête aux pieds, de plaies profondes et saignantes, qui s'enflammaient au contact de l'air ; sa tête, que l'excès de sa faiblesse ne lui permettait plus de tenir droite, fléchissait tantôt à droite, tantôt à gauche, et enfonçait dans ses épaules les épines dont elle était coiffée. Essayait-il de la reposer sur la croix, les épines lui pénétraient jusqu'au cerveau ; la laissait-il pencher sur sa poitrine, tout le corps, se portant en avant, augmentait le tourment des mains. Une soif brûlante occasionnée par ces horribles souffrances et par la perte de la plus grande partie de son sang, le dévorait et desséchait ses entrailles. Le Sauveur s'est plaint de cette complication de maux par la bouche du Psalmiste : - Je suis pareil à une eau qui s'écoule ; tous mes os sont disloqués ; mon cœur est comme une cire qui se fond dans mon sein ; épuisé de forces, je ressemble à l'argile desséchée au four ; ma langue s'est collée à mon palais ; vous m'avez réduit à n'être plus que comme la poussière des tombeaux.<sup>1</sup> -

A tant de douleurs, ajoutez la honte que devait éprouver un homme bien né et délicat, en se voyant donné en spectacle, du haut d'un gibet, à tout un peuple.

Et pourtant ce n'était pas assez d'infamie encore : - Il faut, avait dit Jésus à ses disciples, il faut que s'accomplisse la prophétie d'Isaïe qui a prédit que le Fils de l'homme serait mis au rang des scélérats.<sup>2</sup> - Quand Jésus eut été crucifié, on pendit sur deux gibets semblables au sien les deux voleurs amenés avec lui, et l'on en mit un à sa droite et l'autre à sa gauche, afin que, par la place qu'il occuperait entre eux, il parût leur chef et le plus coupable des trois. - Eh quoi ! s'écrie ici un Père de l'Eglise ; au ciel, Jésus est entre le Père et le Saint-Esprit ; sur le Thabor, il

(1) Ps. 21.

(2) Luc. 22. 37.

apparaît entre Moïse et Elie; et le voici maintenant entre deux criminels! » Cela devait être ainsi, parce que, si Jésus était venu ici-bas, et surtout s'il mourait, c'était pour le salut des pécheurs.

## V



DE tous les préceptes que le divin Maître nous a donnés, l'un des plus difficiles est le pardon et l'amour des ennemis; c'est pourquoi il a voulu que nous disions tous les jours à notre Père des cieux: « Pardonnez-nous comme nous pardonnons. » Il a voulu, de plus, nous donner l'exemple de cette mansuétude, et sa vie n'a été autre chose qu'un acte d'amour de ses ennemis, puisque tels étaient tous les hommes qu'il était venu racheter. Mais en outre, afin de nous porter plus efficacement à l'imiter en ceci, il a prié à haute voix pour ses persécuteurs. Tandis qu'on l'attachait à la croix, il s'écria: « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ils ne savaient pas toute l'étendue du forfait dont ils se rendaient coupables, parce qu'ils ne savaient pas que Jésus était le Fils unique et véritable de Dieu. — Contre cet exemple mémorable de charité viendront à jamais échouer tous les prétextes par lesquels nous prétendons excuser nos ressentiments, ou seulement nos froideurs à l'endroit de ceux qui nous ont nui ou nous ont offensés.

## VI



CONFORMEMENT à l'usage romain, Pilate fit placer au haut de la croix du Sauveur, un écriteau faisant connaître son nom et le motif de sa condamnation: JÉSUS LE NAZARÉEN, ROI DES JUIFS. Ces mots n'étaient pas seulement écrits dans la langue du pays, mais aussi en latin et en grec, afin qu'ils pussent être lus par les étrangers, tant Israélites que Gentils, venus à la fête. Dans l'intention du gouverneur, cette inscription, déshonorante pour les Juifs, était une vengeance de la violence qu'ils lui avaient faite en le forçant à condamner un innocent. En vain les pontifes réclamèrent-ils pour obtenir qu'il la changeât et qu'il fit écrire: *Celui-ci s'est dit le Roi des Juifs*; plus ferme cette fois, Pilate répondit: « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » *Roi des Juifs*, n'avait ni ne pouvait avoir d'autre sens à cette époque que celui de Messie: nous allons entendre les soldats dire à Jésus: « Si tu es le Roi des Juifs, descends de la croix. » Tout en voulant montrer sa rancune à ce peuple, Pilate avait donc donné à Jésus son titre véritable; et Dieu ne voulut pas qu'il fût effacé.

Après avoir rempli leur sinistre office, les quatre licteurs son-



gèrent à se partager la dépouille du supplicié Jésus : c'était leur salaire. Ils déchirèrent d'abord en pièces ses vêtements extérieurs, dont ils firent quatre parts qui furent tirées au sort. Quant à sa tunique intérieure, comme elle était d'un seul tissage et sans aucune couture : « Ne la déchirons pas, se dirent-ils, mais qu'elle soit tout entière à celui que le sort désignera. » Tout cela se fit sous les yeux de Jésus, qui s'est plaint par l'organe de David de cette brutale manière de lui dire qu'il n'avait plus besoin que d'un linceul.<sup>1</sup> Ensuite les bourreaux s'assirent au pied de la croix ; et avec un détachement de soldats commandés par un centurion, ils veillèrent à ce qu'aucune main amie ne détachât les crucifiés avant leur dernier soupir. (MATTH. 27. MARC. 15. LUC. 23. JOAN. 19.)

### Chapitre Treizième.

*Jésus insulté par le peuple, par les princes, par les soldats, par un des larrons. — Conversion de l'autre larron. — Marie, Jean et Madeleine au pied de la croix. « Femme, voilà votre fils. » — Mystère renfermé dans ces paroles. — Quelques autres amis.*

#### I



maintenant que l'œuvre de la haine est faite, laissera-t-on le Rédempteur du monde consommer la sienne, l'œuvre de la charité divine, dans la paix amère de son agonie? Hélas! il n'en sera rien; pour lui, nul accès à la pitié, ce refuge suprême que la nature ouvre d'ordinaire au malheureux dans le cœur même de son ennemi triomphant : à ses autres maux, Juifs et Romains, peuple et prêtres, et jusqu'aux misérables qui partagent son supplice, ajouteront la dérision et le sarcasme.

Le Calvaire était au bord d'une route aboutissant à Jérusalem : ceux qui par là se rendaient à la ville ou en sortaient, s'arrêtaient vis-à-vis de la croix et jetaient au divin patient des blasphèmes, branlant la tête et disant : « Hé! toi qui détruis le temple de Dieu, et le rebâties en trois jours, délivre-toi toi-même : si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix! »

Ces blasphèmes et ces moqueries étaient répétés par le peuple accouru en foule à ce spectacle qui plongeait le ciel dans la stupeur.

(1) Ps. 21. 19.

Mais entre tous les insulteurs, se distinguaient les scribes, les anciens, les chefs du sacerdoce. Altérés de vengeance jusqu'à oublier toute dignité, ils s'étaient mêlés à la foule, pour repaître leurs yeux des abaissements et des tortures de leur victime. Et, peu satisfaits encore de ce qu'ils lui voyaient souffrir, ils lui lançaient les traits acérés de leurs langues meurtrières : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. »

Ainsi ils lui reprochent son impuissance apparente, et ils en concluent qu'il n'est qu'un faux Messie, que ses miracles ont été de purs prestiges. Et Jésus aime mieux subir cette infamie, que de laisser inachevée l'œuvre de notre rédemption, et de descendre de la croix. Le bon Pasteur donne non seulement sa vie, mais aussi son honneur pour ses brebis. O patience ! ô bonté ! Combien nous sommes loin de ce divin modèle, nous si prompts à nous laver du moindre blâme injuste, et à répondre à l'injure par l'injure !

En disant : « Nous croirons en lui ; » ils mentaient à leur conscience : ils avaient vu la résurrection de Lazare enseveli depuis quatre jours ; et loin de croire, ils avaient résolu de le faire mourir avec Celui qui l'avait rappelé à la vie. Dans trois jours, ils verront Jésus lui-même sortir du tombeau, selon la parole qu'il leur en a tant de fois donnée, et ils ne croiront point.

Selon la réflexion de saint Alphonse, leur audace allait jusqu'à provoquer le Père céleste lui-même. Car ils disaient encore : « Il a mis sa confiance en Dieu : que Dieu le délivre donc, s'il l'aime, car il a dit : « Je suis le Fils de Dieu. » Et dans leur fureur impie, ils ne songeaient pas que leurs blasphèmes avaient été littéralement prédits par le Psalmiste.<sup>1</sup>

A ce concert d'outrages, les Gentils apportaient leur contingent. Les soldats assis aux pieds de Jésus se raillaient de lui, lui offraient à boire, et lui criaient : « Si tu es le Roi des Juifs (ce Roi dont les Juifs attendent tant de merveilles), sauve-toi toi-même ! »

Mais qui l'eût cru ? c'était peu pour le pauvre Jésus de se voir mis au nombre des scélérats : il fallait encore qu'il s'entendit mépriser par l'un d'eux. Déjà aux portes de la mort et de l'enfer, ce misérable employait ses derniers instants, non à maudire ses bourreaux, mais à insulter avec eux le Rédempteur du monde : « Si tu es le Christ, délivre-toi toi-même et nous avec toi ! »

(1) Ps. 21. — Nous lisons aussi au Livre de la Sagesse : « Il se glorifie d'avoir Dieu pour père ; voyons si ses discours sont vrais, mettons-le à l'épreuve pour savoir ce qui lui arrivera. Car s'il est le vrai Fils de Dieu, Dieu le protégera et le délivrera des mains de ses adversaires.... Condamnons-le à une mort infâme. » (Sap. 2. 16. sqq.)

## II



PENDANT Dieu voulut qu'en face de la Synagogue apostate et déicide, l'Eglise naissante consolât les derniers moments de son Epoux par la fidélité, la compassion et les adorations de quelques-uns de ses membres.

Tandis que l'un des larrons blasphémait, son compagnon fut touché de la patience, de la douceur de Jésus, et ne douta plus que ce ne fût un juste parfait. Bientôt, éclairé par la grâce, il comprit que c'était le Messie, et le vrai Fils de Dieu, qui expiait par sa mort les péchés de l'humanité entière. La prière du divin Crucifié en faveur de ses bourreaux lui fit concevoir l'espérance de son pardon; de là il passa à un très ardent amour de son Rédempteur, et à un amer repentir de sa vie criminelle. Fidèle aux mouvements du Saint-Esprit, il passa plus loin : il voulut confesser de bouche ce qu'il croyait de cœur, et défendre celui qu'il aimait : « Comment ! dit-il au malheureux blasphémateur, et toi aussi tu peux ne point craindre Dieu, alors que tu subis la même peine ? » — Il confesse ses propres crimes et en accepte le châtiment : « Quant à nous, c'est avec justice que nous souffrons : on nous traite comme nous l'avons mérité. » Sans craindre la colère des Juifs, il proteste hautement contre l'injustice de la sentence dont Jésus est frappé : « Mais celui-ci, il n'a fait aucun mal. » — Dans le premier élan de sa foi, il s'élève, dit saint Ambroise, au-dessus des apôtres, reconnaissant et proclamant que cette mort ignominieuse sera pour Jésus l'entrée de la gloire et du royaume céleste; et voyant dans ce supplicé le Roi des rois et le juste Juge des vivants et des morts, il le supplie humblement de penser à lui quand il sera assis sur son trône : « Seigneur, quand vous serez entré dans votre royaume, souvenez-vous de moi ! » O admirable conversion ! ô merveilleuse puissance de la grâce ! — Sa récompense ne se fit pas attendre. Jésus, qui était resté muet devant les blasphèmes, prit la parole pour consoler ce généreux confesseur, et lui promettre ce soir même, une pleine félicité : « Je te le dis en vérité : aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis, » c'est-à-dire dans le séjour des Justes, dont ma présence fera un lieu de délices.

Le bon larron reçut la grâce de la conversion à l'heure de la mort, afin de nous apprendre qu'il n'est jamais trop tard de faire pénitence; l'autre, placé dans les mêmes circonstances, fut laissé dans son endurcissement afin de nous engager à ne pas remettre à la dernière heure notre retour à Dieu.

## III



U pied de la croix, le collège apostolique était représenté par le disciple bien-aimé. Bien que le plus jeune de tous, il avait puisé dans son amour pour le divin Maître, le courage de braver la colère des pontifes, les railleries de la foule et la brutalité des soldats. Cette fidélité à toute épreuve, Jésus l'avait connue d'avance, aussi bien que la faiblesse de Pierre, aussi bien que la trahison de l'Ischariote, et sans doute, Jean dut à cette fidélité non moins qu'à son angélique pureté, l'honneur d'être aimé avec une spéciale tendresse : Jésus y pensait quand, la veille, il l'admettait à reposer sur sa divine poitrine. Il allait lui accorder une récompense plus précieuse encore.

Avec Jean se trouvait aussi la pieuse Marie de Cléophas, mère des apôtres Jacques le mineur et Thaddée, laquelle l'Évangile appelle la sœur de la Mère de Jésus, et Madeleine, qui justifiait ainsi l'éloge que le Fils de Dieu lui avait décerné : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Mais surtout, au pied de la croix, se tenait l'auguste Vierge Marie, la Mère de Jésus. Aucune langue humaine ne saurait rendre ce que ressentait en ce moment cette sublime créature, en voyant mourir son Créateur; cette Mère, en voyant en proie aux tortures, aux opprobres, aux malédictions de tout un peuple, le plus aimable, le plus aimé des fils. La prophétie de Siméon s'accomplissait : Marie avait l'âme percée d'un glaive, et, assure saint Bernard, ses douleurs surpassaient les souffrances corporelles de Jésus. Mais aucune langue angélique ne pourrait exprimer la grandeur de la compassion que lui portait Jésus : la voir plongée dans cet océan d'amertume, était pour lui une peine plus cruelle que tous les tourments de sa passion. Le même saint docteur fait parler ainsi Marie : « Debout près de mon Fils, je le regardais; et lui, me voyant à ses pieds, il était plus affligé de mes douleurs que des siennes. » Et c'était en ce moment qu'il se voyait obligé de la quitter et de la laisser seule sur la terre.... Il résolut de lui donner un appui, un consolateur, un autre lui-même.

« Voyant donc sa Mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : Femme voilà votre fils.

« Puis il dit au disciple : Voilà votre Mère. Et depuis cette heure, le disciple la prit avec lui. »

## IV

**O**N a souvent demandé pourquoi le Sauveur, parlant à sa Mère pour la dernière fois, l'avait appelée femme et non mère. Parce que, comme aux noces de Cana, où il l'appelait du même nom, il parlait en Dieu plutôt qu'en homme, en souverain Seigneur de Marie et de l'humanité, plutôt qu'en fils de Marie.

En effet, et c'est la doctrine constante des saints, sous le voile de l'adoption de saint Jean par Marie, se cache un mystère plus profond. De même que la désobéissance d'Adam nous fut attribuée à tous et nous constitua pécheurs et enfants de colère, l'obéissance de Jésus-Christ nous est attribuée à tous, et nous rend justes et enfants chéris du Père céleste. C'est pourquoi Jésus est appelé par saint Paul le nouvel Adam, le chef de l'humanité régénérée. Mais une femme ayant contribué à la prévarication d'Adam l'ancien et à notre ruine, une autre femme devait partager l'obéissance de l'Adam nouveau, et coopérer à notre résurrection. C'est ce qu'a fait Marie, en consentant à être la Mère du Rédempteur, et ensuite à le voir sacrifié pour notre salut. Elle est donc à bon droit appelée la nouvelle Eve, et la vraie Mère des vivants. Mais afin qu'elle prenne à notre égard les sentiments qui conviennent à une mère véritable, et que nous prenions à son égard les sentiments qui conviennent à de vrais enfants, Jésus lui parle, et parle à Jean qui nous représente tous ; il parle dans la plénitude de ses pouvoirs de Pontife éternel et de son autorité divine ; et sa parole créatrice opère ce qu'elle signifie : elle établit entre Marie d'une part, et les hommes rachetés de l'autre, des liens étroits et plus sacrés mille fois que ceux de la nature. — L'amour tout filial des saints, de tous les vrais enfants de l'Eglise catholique, et de l'Eglise elle-même envers Marie, et les prodiges de grâces obtenus par Marie en faveur de l'Eglise et de ses membres à toutes les époques de son histoire et de nos jours encore, prouvent avec éclat que cette doctrine est plus qu'une pieuse spéculation.

## V

**S**UR le Calvaire encore, mais à une plus grande distance de la croix, se trouvaient, dit saint Luc, - tous ceux qui avaient été avec Jésus dans des relations de connaissance et d'amitié, et les femmes qui l'avaient suivi de Galilée, où elles fournissaient à ses besoins et à ceux des disciples. - De ce nombre étaient Salomé, femme de Zébédée et mère de Jacques et de Jean, - et beaucoup d'autres qui étaient venues

à sa suite à Jérusalem. » Il est probable que Jeanne, femme de Chusa, et Suzanne en étaient aussi, puisque, dans un autre endroit, saint Luc les désigne parmi celles qui aidèrent le Sauveur de leurs biens.<sup>1</sup> Enfin, à ces noms vénérables et à jamais bénis, nous pouvons ajouter avec beaucoup de probabilité ceux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, qui vont, dans un instant, se déclarer hautement pour Jésus. (MATH. 27. MARC. 15. LUC. 23. JOAN. 19).

## Chapitre Quatorzième.

Eli. Eli, lamma sabachtani! — « *J'ai soif.* » — « *Tout est consommé.* » — *Jésus expire.* — *Prodiges.* — *Conversion du Centurion, des soldats et du peuple.* — *Endurcissement des princes.* — *On perce le côté du Sauveur.*

### I



PENDANT le dernier moment du Fils de Dieu approchait; et moins insensible à ses douleurs que les hommes pour qui il mourait, la nature s'était couverte d'un long voile de deuil. Depuis environ midi où il fut mis en croix, le soleil s'obscurcit et les ténèbres régnèrent sur toute la face de la terre jusqu'à la troisième heure après, qui fut la dernière de sa vie. Quand arriva cette heure, Jésus, élevant la voix, s'écria : - *Eli ! Eli ! lamma sabachtani,* - ce qui signifie : - *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Il exprimait ainsi la terreur, l'amère tristesse qu'éprouvait son âme sainte privée du secours de la divinité, et chargée des péchés du monde et des malédictions qui y sont attachées. C'était, au reste, le premier verset de ce fameux psaume,<sup>2</sup> dans lequel le Rédempteur, parlant par la bouche de David, se plaint en termes si touchants de ses maux, de la cruauté de ses ennemis, supplie Dieu de le délivrer, et lui promet de l'honorer en retour par l'oblation du sacrifice de la loi nouvelle. Les scribes, qui savaient ce psaume par cœur, durent se dire en ce moment que cette étonnante prophétie venait de s'accomplir de tout point en la personne de Jésus, et qu'ils étaient eux-mêmes les lions, les taureaux indomptés et les chiens dévorants dont il y est question. Peut-être même que Jésus prononça ces mots à haute voix afin de les faire rentrer en eux-mêmes, et les inviter une

(1) Luc. 8. 3.

(2) Ps. 21. Nous l'avons analysé, page 284.

dernière fois à la conversion. Quelques-uns des assistants, qui ne savaient pas l'ancienne langue hébraïque, dirent alors en se raillant : « Voilà qu'il appelle Elie à son secours. »

Repassant ensuite dans sa mémoire toutes les prophéties qui concernaient sa vie mortelle, et se remettant devant les yeux les travaux et les souffrances qui s'étaient partagé les trente-trois années de son passage parmi nous, Jésus vit que toutes ces prophéties étaient accomplies, à l'exception de ces paroles : « Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre.<sup>1</sup> » Afin donc de mettre ce dernier sceau à son grand ouvrage, il dit : « J'ai soif. » — Sa soif, en effet, devait être extrême, comme nous le disions plus haut. Or, il y avait là un vase plein de vinaigre. Un soldat y plongea une éponge qu'il attachait au bout d'une sorte de canne, et l'approcha des lèvres défaillantes et desséchées du divin moribond, en lui disant : « Si tu es le Roi des Juifs, sauve-toi toi-même, » pourquoi invoquer Elie? Puis il ajoutait, et d'autres disaient avec lui : « Voyons si Elie viendra le délivrer. » Et quand Jésus eut pris l'après breuvage : « Tout est consommé, » dit-il. Puis il poussa de nouveau un grand cri et dit : « Père, je remets mon esprit entre vos mains. » Ce furent ses dernières paroles : en les prononçant, il inclina la tête sur sa poitrine et rendit l'esprit.

## II

**J**usqu'à ce moment, le Ciel s'était tu et avait lâché la bride aux passions, instruments inconscients de ses conseils miséricordieux; les ténèbres miraculeuses avaient seules témoigné de l'horreur qu'inspirait aux anges le spectacle de leur Créateur et Roi suspendu à un gibet; mais ce phénomène n'avait diminué en rien l'audace ni les lâches insultes des princes Juifs, du peuple et des soldats de Pilate. Il en fut autrement quand tout se trouva accompli, et que Jésus eut payé jusqu'à la dernière obole la dette de l'humanité, et bu la dernière goutte du calice que son Père lui avait donné : Dieu alors se déclara, et multiplia les prodiges pour apprendre à la terre que son Rédempteur venait d'être mis à mort.

« Et voici : le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'au bas; et la terre trembla; et les rochers se fendirent;

« Et les tombeaux s'ouvrirent; et beaucoup de corps de saints qui s'étaient endormis (du sommeil de la mort), ressuscitèrent;

« Et sortant des tombeaux après la résurrection de Jésus, ils vinrent dans la cité sainte et apparurent à plusieurs personnes. »

(1) Ps. 68. 82.

Le voile dont il s'agit, est celui qui fermait l'entrée du sanctuaire où Dieu habitait sous l'aile des Chérubins, et où le seul grand prêtre avait le droit d'entrer une fois l'année, en portant dans ses mains le sang de la victime immolée pour les péchés de tout le peuple. Le déchirement de ce voile signifiait que la mort de Jésus-Christ venait de changer en réalités les figures et les ombres de la loi ; et que le ciel, fermé par la prévarication originelle, était ouvert et désormais accessible aux hommes. La terre en s'agitant, et les rochers en se fendant, reprochaient aux enfants de Jacob non seulement leur impitoyable cruauté et leur horrible parricide, mais encore leur inconcevable obstination à méconnaître le Christ, après les merveilles de sa doctrine et de ses œuvres. Les tombeaux qui s'ouvraient et relâchaient les corps des saints, étaient l'emblème de la victoire du Christ sur la mort, et de la future résurrection de tous ceux qui dorment dans la poussière. Notons que ces saints ne revinrent à la vie qu'après Jésus, qui est appelé par saint Paul « le premier-né d'entre les morts. »<sup>1</sup>

## III

**J**ésus avait dit aux Juifs : « Quand vous aurez mis en croix le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que je suis (le Fils de Dieu, le Messie) ;<sup>2</sup> » et encore : « Lorsque je serai élevé de terre (crucifié), j'attirerai à moi toutes choses. »<sup>3</sup> Ce double paradoxe allait commencer de se vérifier, même avant que ses restes sacrés fussent détachés du gibet. En effet, l'officier de garde auprès des suppliciés fut tout d'abord frappé de voir Jésus expirer en poussant un grand cri, chose naturellement impossible à un homme qui meurt, comme mourait Jésus, de l'épuisement de son sang. Il en concluait avec raison que Jésus était mort parce qu'il l'avait voulu et quand il avait voulu, et que, partant, il était plus qu'un homme. Et aussitôt, à la honte de l'incrédulité judaïque, « il rendit gloire à Dieu, disant : « Véritablement, cet homme était un juste, c'était le Fils de Dieu ! » Quant à ses soldats, épouvantés à la vue du tremblement de terre et des autres prodiges, ils confessèrent, eux aussi, la divinité de Celui qu'ils avaient bafoué et tué : « Vraiment, s'écriaient-ils, c'était le Fils de Dieu ! » Enfin toute la foule présente à ce spectacle entra dans de vifs sentiments de repentir ; chacun s'éloignait la tête basse et en se frappant la poitrine. Sans doute on se rappelait alors la patience et la mansuétude de Jésus au plus fort de ses douleurs et de ses opprobres ; on se rappelait sa vie si sainte, ses œuvres si merveilleuses, sa bonté à l'égard des malheureux ; et l'on s'étonnait d'avoir pu le haïr, le persécuter.

(1) Col. 1. 18.

(2) Joan. 8. 28.

(3) Joan. 12. 32.



ter. Tel fut le premier fruit de la prière de Jésus au moment où on le crucifiait : « Père, pardonnez-leur ! » Dieu nous pardonne quand il nous convertit.

## IV

**C**EPENDANT, au milieu de cette complotion universelle, un certain nombre d'hommes demeurèrent endureis ; et ce furent, comme toujours, ceux qui avaient reçu, sans en profiter, le plus de lumières et de grâces : les prêtres, les scribes et les membres du Grand Conseil. Maintenant que leur vengeance était assouvie, et qu'ils se croyaient en sûreté du côté de Jésus, toute leur préoccupation était de faire disparaître les trois suppliciés avant le grand sabbat de Pâque, qui commençait au coucher du soleil. Ils allèrent prier Pilate de les faire achever en leur brisant les jambes. C'était une manière de donner le coup de grâce. Pilate envoya donc au Calvaire des soldats qui infligèrent cette suprême torture d'abord aux deux larrons, peut-être parce qu'ils avaient été crucifiés avant Jésus. Ils ne tardèrent pas à expirer, et l'heureux pénitent alla rejoindre au séjour des justes Celui qu'il avait si généreusement confessé devant ses ennemis. La prédiction du Sauveur était ponctuellement accomplie : Dismas, — c'est le nom du larron converti, — se trouvait avec lui en paradis, c'est-à-dire dans les Limbes, avant la fin du jour. Les bourreaux armés de leurs massues s'approchèrent ensuite de Jésus ; mais jugeant à la couleur livide de son corps, à ses yeux fermés, à sa bouche entr'ouverte, à sa tête retombée sur son sein, à sa complète immobilité, à la rigidité cadavérique de tous ses membres, qu'il était déjà mort, ils s'abstinrent de cette nouvelle profanation. Cependant, pour s'assurer contre toute surprise, et sans doute afin de mettre sa responsabilité à couvert, l'un d'eux lui perça à tout hasard le côté d'un coup de lance, et il en sortit du sang et de l'eau.

## V

**C**E détail était, dans les vues de Dieu, de la plus haute importance : mieux que le brisement des jambes, la blessure du côté, blessure assez profonde pour donner passage à l'eau et au sang encore renfermés dans le cœur, mettait hors de doute la mort de Jésus, et partant la vérité du miracle de sa résurrection. De plus, elle accomplissait une figure de la loi et une prédiction de Zacharie. En prescrivant aux Juifs le cérémonial de la Pâque, Dieu leur avait défendu de briser aucun os de l'agneau immolé.<sup>1</sup> Le Christ est notre Agneau pas-

(1) Exod. 12. 46.

cal,<sup>1</sup> selon saint Paul : il ne fallait donc point qu'il eût, comme les larrons, les membres brisés. Quant à Zacharie, parlant du retour futur des Juifs à Dieu, il a dit : « Ils regarderont Celui qu'ils ont percé.<sup>2</sup> » Cette double remarque est de saint Jean.

Les saints Pères ont vu dans le sang et l'eau sortis du côté du Sauveur, le symbole des deux grands sacrements de l'Eucharistie et du Baptême, par lesquels l'Eglise semble née du côté de son Epoux expiré, comme Eve avait été formée d'une chair tirée du côté d'Adam endormi. (MATTH. 27. MARC. 15. LUC. 23. JOAN. 19.)

## Chapitre Quinzième.

*Joseph et Nicodème se déclarent. — Joseph obtient de Pilate le corps de Jésus. — Ensevelissement et sépulture. — Les saintes femmes. — Les pontifes font garder le tombeau.*

### I



ES princes juifs sortaient à peine du palais du gouverneur, lorsque Joseph d'Arimatee y entra. Il était membre du conseil particulier de la ville de Jérusalem. L'Evangile rend de lui un beau témoignage : « C'était un homme bon et juste ; il n'avait pris aucune part aux complots des sanhédrins ni à leurs machinations contre la personne de Jésus. » Il était même de ses disciples ; mais la crainte qu'inspirait la tyrannie des pharisiens, des scribes et des chefs du sacerdoce, l'avait empêché jusque-là de se déclarer pour lui. Jésus, qui n'éteignait jamais la mèche fumante, souffrait patiemment les délais de cette âme droite mais timide, et réservait à l'ignominie de sa mort une conquête que n'avait pu faire la gloire de sa vie. Joseph paraît avoir été lié avec Nicodème, qui était, lui, membre du Grand Conseil ou Sanhédrin ; et sans doute leur foi en Jésus, et le mystère même qu'ils en faisaient tous les deux, avaient rendu leur liaison plus étroite.

Comme nous l'avons déjà supposé, ces deux hommes se trouvaient probablement au Calvaire, et se tenaient à distance de la croix, parmi les amis du Sauveur. Quand ils le virent mort et glorifié par le deuil de la nature entière, ils comprirent que le temps était venu de rompre d'une manière éclatante avec ses meurtriers. Le mode de cette rupture leur était imposé par les

(1) I Cor. 5. 7.

(2) Zach. 12. 10.

circonstances : s'ils ne prenaient sur eux de donner une sépulture honorable à leur divin Maître, ses restes vénérés seraient jetés pêle-mêle par la main du bourreau, dans une même fosse avec ceux de ses deux compagnons de supplice.

Joseph et Nicodème se partagèrent les rôles : tandis que celui-ci irait chercher à la ville les parfums nécessaires à l'embaumement du corps sacré, le premier, qui était riche, et appartenait à l'aristocratie de la capitale, se chargeait d'obtenir de Pilate la permission de le détacher du gibet et de l'ensevelir. « Il entra hardiment chez Pilate » dit saint Jean. La démarche était hardie en effet, et réparait dès l'abord la faiblesse passée de celui qui la faisait. Témoigner tant d'intérêt et d'estime à un homme mis à mort par sentence, et qui d'ailleurs lui était étranger, c'était, de la part d'un personnage de son rang, protester hautement contre cette sentence et s'exposer au ressentiment du juge. Joseph réclama donc de Pilate le corps de Jésus, en attestant, sans aucun doute, qu'il était mort depuis quelque temps déjà. Peut-être même en appela-t-il au témoignage du centurion, lequel, ayant vu expirer le principal des trois condamnés, avait laissé à quelque officier subalterne le soin de garder les deux autres, et était rentré au prétoire. Comme les soldats chargés d'arracher un reste de vie aux crucifiés ne faisaient que de partir pour le Calvaire, Pilate avait peine à se rendre à l'affirmation de Joseph. Il fit venir le centurion pour s'en éclaircir ; et apprenant de lui que Jésus était bien mort, il souscrivit à la requête du pieux sénateur. — Ainsi le trépas du Sauveur fut-il authentiquement constaté.

Joseph se munit alors d'un linceul neuf, et de tout le linge qui entraînait dans la parure funèbre d'un juif ; et il retourna au Calvaire, où il fut rejoint par Nicodème apportant cent livres d'un onguent aromatique composé de myrrhe et d'aloës. — Qui ne pense ici à la myrrhe apportée autrefois par les sages de l'Orient au berceau de Jésus ?

## II



LA Vierge Mère se tenait encore au pied de la croix, avec Jean, Madeleine, et Marie de Cléophas, et sans doute elle priait le Père éternel de préserver de tout nouvel outrage les restes refroidis de son Fils. Grande avait été sa terreur, en voyant approcher les soldats chargés d'achever les crucifiés ; immense avait été sa douleur, en voyant l'un d'eux percer le Cœur de Jésus ; mais bien vive fut sa consolation quand elle vit arriver ces amis de l'heure des tribulations. Il fallait se hâter, car le soleil qui avait éclairé cette grande journée, penchait déjà vers son déclin. A l'aide d'échelles appuyées à la croix, Joseph et Nicodème en descendirent ce corps vénéré-

nable, toujours uni à la personne du Verbe éternel; Marie le reçut dans ses bras et sur son sein, et couvrit de ses baisers et arrosa de ses larmes ces plaies qui avaient distillé goutte à goutte le salut du monde. Après avoir débarrassé la tête de son affreux diadème, et lavé tout le corps pour en ôter le sang caillé, les deux disciples l'oignirent tout entier avec les aromates apportés; puis ils l'enveloppèrent dans le linceul imprégné des mêmes essences, en appliquant les bras aux flancs, et en rapprochant les pieds. Ils prirent ensuite de longues bandes, les imbibèrent encore d'onguent, et les enroulèrent étroitement, par-dessus le linceul, depuis les pieds jusques au cou. Enfin la tête adorable du Sauveur, et cette face, que tant de rois et de prophètes avaient désiré voir, disparut sous un suaire. Telle était chez les Juifs la manière d'embaumer les morts, et saint Jean nous apprend que l'on s'y conforma.

Et maintenant, quel lieu aura le bonheur de posséder ce trésor de la terre et des cieux? Si le temps l'eût permis, Joseph n'eût pas manqué de faire préparer à son Sauveur un tombeau autant que possible en rapport avec une si haute Majesté. Mais, au pied du Golgotha, il possédait un jardin où il avait fait creuser dans le roc, en forme de chambre assez spacieuse, une tombe de famille, qui n'avait encore reçu aucun cadavre. Comme le sabbat approchait, il y porta, avec l'aide de Nicodème, le corps divin; ils l'étendirent sur la pierre du sol, roulèrent à l'entrée, qui était fort basse, une grande pierre qu'ils y firent pénétrer de manière à boucher tout à fait l'ouverture; puis ils s'en allèrent.

Or, tandis que Nicodème et Joseph s'acquittaient de ces pieux devoirs envers le Fils de Dieu, Marie-Madeleine était là, qui observait toutes choses en compagnie de Marie de Cléophas, et sans doute aussi de Salomé; leur amour n'était point satisfait du peu que les circonstances avaient permis de faire; elles convinrent entre elles de recommencer à nouveaux frais, après le sabbat, l'ouvrage trop précipité des deux disciples; et rentrées dans la ville, elles achetèrent, à cet effet, et préparèrent des aromates et des essences précieuses. Leurs soins étaient superflus. Naguère, quand l'avare Iscariote murmurait des pieuses profusions de Madeleine à l'égard du divin Maître, celui-ci avait répondu: « Pourquoi affliger cette femme? Ce qu'elle vient de faire par rapport à moi, est une bonne œuvre. Elle a fait ce qui lui était possible: elle m'a embaumé d'avance pour le jour de ma sépulture.<sup>1</sup> » C'était annoncer clairement qu'il ne lui serait pas donné de l'embaumer au tombeau.

Quoi qu'il en soit, l'amour veillait déjà au sépulchre du Christ: mais la haine y veillait aussi; et tous les deux commençaient, selon le mot du prophète, à le rendre glorieux.<sup>2</sup>

(1) Matth. 26. 10. — Marc. 14. 6. sqq.

(2) Isa. 11. 10.

## III

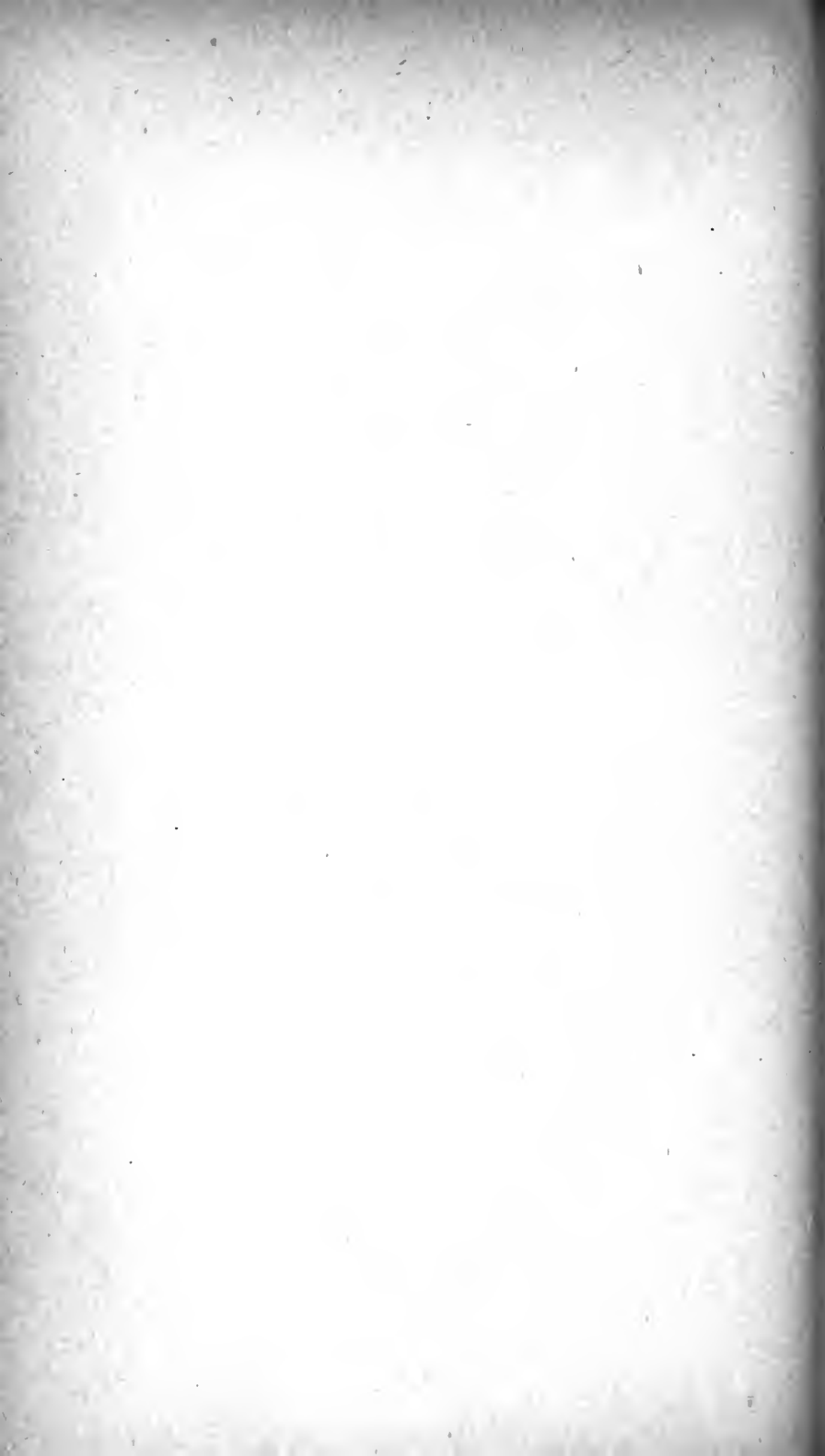
**N**ous avons dit que les prodiges qui avaient dessillé les yeux de la foule et ceux des soldats romains, avaient laissé insensibles les princes du peuple et le haut sacerdoce. Ceux-ci ne tardèrent pas à savoir où reposaient les restes meurtris de Celui qu'ils venaient de tuer ; et présentant le germe de vie en incubation dans ce séjour de la mort, ils tentèrent de l'y étouffer, comme ils avaient projeté de faire disparaître Lazare ressuscité. Le jour donc qui suivait la Parascève, c'est-à-dire, soit quelques heures après l'ensevelissement de Jésus, soit le lendemain, ils allèrent trouver le gouverneur et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes rappelé que, lorsqu'il était encore en vie, ce séducteur a dit : Je ressusciterai le troisième jour après ma mort. Ordonnez donc que son tombeau soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever furtivement, et ne disent au peuple qu'il est ressuscité d'entre les morts. Car cette nouvelle tromperie serait pire que la première. » Peut-être la prédiction que Jésus avait faite secrètement à ses disciples, de sa résurrection,<sup>1</sup> s'était-elle répandue et arrivée à leurs oreilles, ou bien ils avaient fini par comprendre le défi qu'il leur avait jeté en ces termes : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours ;<sup>2</sup> » ou encore la similitude qu'il avait établie entre le séjour du prophète Jonas dans le ventre de la baleine, et le séjour que lui-même ferait dans le sein de la terre.<sup>3</sup> Et ils étaient loin, sans doute, d'être rassurés contre l'accomplissement de ces prédictions. Mais, si elles se réalisaient malgré toutes leurs précautions, que feraient-ils ? Ce qu'ils ont réellement fait : ils expliqueraient la disparition du corps de Jésus par une supercherie des disciples. Au reste, le tombeau se trouvant dans une propriété privée, ils n'osent prendre sur eux de le faire garder, c'est pourquoi ils recourent à l'autorité de Pilate. Celui-ci leur répondit sèchement : « Vous avez une garde, allez, faites-le garder comme vous l'entendez. — Cette garde était composée de soldats romains que le gouverneur mettait à la disposition des pontifes, pour maintenir l'ordre à la porte du temple pendant les fêtes. — Ils s'en allèrent donc : et, non contents de placer un détachement de soldats autour du sépulchre où sommeillait le Lion de Juda, ils apposèrent encore le sceau du Sanhédrin sur la pierre qui en fermait l'entrée.

Ils détruisaient d'avance la supposition d'enlèvement du corps de Jésus par les siens. C'est ainsi que leur malice servait, à leur insu, les desseins de Dieu. (MATTH. 27. MARC. 15. LUC. 23. JOAN. 19.)

(1) Matth. 20. 19.

(2) Joan. 2. 19.

(3) Matth. 12. 40.





**Livre Septième.** — Glorification du Rédempteur.

— Résurrection. — Apparitions. — Ascension. —

Descente du Saint-Esprit. — Commencements de

l'Église. — Conquête du monde. — Révélations de

Jésus-Christ à saint Jean. — Second avènement. —

Jugement dernier. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖









## Livre Septième.

Vie glorieuse du Rédempteur. — Conquête  
du monde. — Second avènement.

---

### Introduction.

#### I

**T**ANDIS que les loups s'acharnaient sur les sacrées dépouilles du Pasteur qu'ils avaient déchiré, son esprit descendait au séjour des morts, pour y annoncer la bonne nouvelle du royaume des cieux, et réunir sous sa houlette les morts aussi bien que les vivants. « Là, dit saint Pierre, il prêcha aux esprits qui étaient dans la prison, et qui autrefois avaient été incrédules, quand ils lassaient la patience de Dieu au temps de Noé.<sup>1</sup> » Dieu avait donc, en ces jours de colère, uni la miséricorde à la justice, et fait servir le déluge au salut d'un grand nombre qui, sans ce grand châtement, se fussent perdus. La crainte les avait amenés à un repentir sincère; et, selon la pensée du même apôtre, les eaux vengeresses avaient été pour eux une sorte de baptême! Tant il est vrai que nul n'est père comme Dieu, et qu'il le reste, alors même qu'il semble le plus irrité. Soit donc que ces âmes fussent encore dans les flammes du purgatoire, ce que semble indiquer le mot de *prison*, soit que déjà elles se trouvassent dans les Limbes, qui étaient aussi une sorte de prison, Jésus leur annonça leur prochaine délivrance, et leur donna par sa présence un avant-goût des joies célestes.

Et maintenant, comment va s'accomplir l'oracle de David qui, parlant au nom du Christ, disait au Très Haut : « Vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers, et vous ne souffrirez pas que votre Saint voie la corruption; <sup>2</sup> » et celui d'Osée : « O Mort! je serai ta mort; Enfer, je serai ta ruine? <sup>3</sup> » Comment ce triomphe sera-t-il mis à l'abri de toute ombre de doute? Comment, remonté

(1) I Pet. 3. 19, sq.

(2) Ps. 15. 10.

(3) Os. 13. 14.

à la droite de son Père, Jésus remplira-t-il la promesse faite par lui à ses disciples de leur envoyer le Saint-Esprit, d'amener par leur parole tous les peuples à la foi en Dieu et en lui, et à la pratique des vertus évangéliques? Enfin quel sera son second avènement? Ces questions seront l'objet de notre livre septième et dernier.

## II



La résurrection de Jésus-Christ étant le fondement nécessaire de la foi chrétienne et par conséquent de la justification et du salut, devait être manifestée et établie de la manière la plus indubitable. Néanmoins il ne convenait pas que le Fils de Dieu se mit une fois encore à la merci de tous ceux qui devaient croire en lui, ni qu'il demeurât visiblement sur la terre jusqu'au dernier jour : quel eût été, dans ce cas, le grand mérite de notre foi? Il est clair d'ailleurs que ses ennemis, les princes d'Israël, eussent résisté à Jésus ressuscité comme ils avaient fait à Jésus encore mortel ; et il est des bornes que la bonté divine ne doit point franchir en faveur de ceux qui sont décidés à se perdre. Il suffisait donc que sa résurrection eût pour témoins oculaires un certain nombre d'hommes dont le témoignage n'admit nul soupçon d'illusion ou de tromperie, et que de plus, elle se rendit évidente par ses effets. Le soupçon d'illusion de la part des disciples sera écarté par le grand nombre des apparitions que Jésus leur fera avant de remonter au ciel ; leur longue incrédulité rendra impossible l'hypothèse qu'ils se soient faits les complices d'une supercherie. Leur merveilleuse transformation à partir de ce grand événement, y servira de contre-épreuve.

## Chapitre Premier.

*Résurrection de Jésus-Christ. — Les soldats. — Les saintes femmes. — Pierre et Jean au tombeau. — Jésus apparaît à Madeleine et à ses compagnes. — Les soldats corrompus par l'argent des Juifs.*

### I

**L**E jour d'après le sabbat, jour qui dorénavant allait s'appeler le jour du Seigneur, l'âme sainte de Jésus-Christ quitta les Limbes et se réunit à son corps, auquel elle communiqua cet ensemble de qualités qui doivent être l'apanage des élus dans l'éternité. Car, après nous avoir donné dans sa vie mortelle l'exemple des vertus qui rendent l'homme digne de l'immortalité glorieuse, il a voulu être, dans sa résurrection, le type de ce bienheureux état.

Jésus revint, ce semble, à la vie, dès la première heure du jour. En effet, au moment où le soleil, qui est son emblème, apparaissait à l'horizon, la terre trembla violemment comme elle avait tremblé au moment de sa mort; et au même instant un ange descendait du ciel, repoussait de l'entrée du sépulcre la pierre scellée par les pontifes et s'asseyait dessus, comme un lion s'étend sur le cadavre de l'ennemi qu'il a terrassé. Car la pierre figurait la mort; l'ange était le représentant de Jésus, et triomphait pour lui. Aussi étincelait-il comme l'éclair, et ses vêtements avaient la blancheur de la neige. A son aspect, les prétoriens épouvantés furent comme frappés de mort; et quand ils eurent repris leurs sens, ils s'enfuirent vers la ville. Aussi bien ils n'avaient plus rien à garder : l'ange n'était pas venu délivrer Jésus de sa prison, mais montrer aux gardes, avant qu'ils fussent rappelés, que déjà la prison était vide : les murs d'un tombeau n'ayant pu retenir captif un instant celui qui avait brisé les portes de la mort et de l'enfer.

### II

**P**ENDANT que ces choses se passaient, Madeleine, Marie de Cléophas, Salomé et Jeanne s'acheminaient vers le jardin avec les aromates qu'elles avaient préparés dans le dessein de renouveler l'embaumement du corps de

Jésus. Parties avant que les ténèbres fussent entièrement dissipées, elles arrivèrent au lever du soleil ; et ne sachant rien de ce qui s'était passé, ignorant même que l'on eût placé des gardes au sépulcre, elles se disaient entre elles : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme le tombeau ? » Car cette pierre était d'un très fort volume, observe l'Évangile, et n'eût pas cédé aux forces réunies de quatre femmes. Elles n'avaient pas songé à cet obstacle, ni à se faire accompagner de quelconqu'un des disciples. — Cette complète absence d'entente et de concert entre les amis du divin Maître, est digne de remarque, et jette sur toute la narration des Évangélistes une couleur inimitable de vérité. — Arrivées en face du tombeau, elles s'aperçoivent qu'il est ouvert ; et aussitôt s'imaginant que les Juifs ont enlevé le corps sacré, Madeleine repart en courant vers la ville, et va trouver Pierre et Jean qui ne pensaient qu'à pleurer : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, leur dit-elle, et nous ne savons ce qu'ils en ont fait ! »

Dans l'entre-temps, ses trois compagnes pénétraient dans le tombeau et constataient qu'il était bien vide. Mais tandis qu'elles se désolaient, voilà que tout à coup s'offrent à leurs regards deux anges revêtus d'habits resplendissants de blancheur. Effrayées, elles baissent les yeux et n'osent les regarder. Ils leur dirent :

« Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; pourquoi chercher parmi les morts celui qui est plein de vie ? Il n'est plus ici ; il est ressuscité comme il l'avait annoncé. Avez-vous oublié ce qu'il vous disait, étant encore en Galilée ? Il faut, — telles étaient ses paroles, — il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des hommes pécheurs, et qu'il soit crucifié, et que le troisième jour il ressuscite. Venez et voyez le lieu où reposait le Seigneur. Et maintenant allez en hâte et dites à ses disciples et spécialement à Pierre : « Il est ressuscité et voici qu'il vous précèdera en Galilée : là vous le verrez comme il vous l'a dit. »

Les saintes femmes se ressouvirent alors des prédictions du Sauveur ; tremblantes de frayeur et transportées de joie, elles sortirent précipitamment et coururent à la ville annoncer ces choses aux disciples.

### III



DE leur côté, Pierre et le disciple aimé du Seigneur accouraient au tombeau, suivis de Madeleine qui les avait avertis. Plus jeune et plus agile, Jean arriva le premier ; et se baissant à l'entrée, il vit placés à terre les linceuls dans lesquels Jésus avait dormi son glorieux sommeil ; mais retenu par le respect et une religieuse frayeur, il n'entra point. Survint Pierre, qui pénétra à l'intérieur, vit aussi

les linges, et remarqua que le suaire qui avait servi à envelopper la tête sacrée du Maître, n'était pas confondu avec les autres linges, mais qu'il était plié dans un lieu à part. Alors Jean entra aussi, *et il vit et il crut*. Que crut-il ? Sans doute, que Jésus était ressuscité. « Car jusque-là, ajoute saint Jean lui-même, ils n'avaient point su ce que l'Écriture enseigne, à savoir que le Christ devait ressusciter d'entre les morts. — Mais Jésus lui-même ne le leur avait-il pas enseigné ? Oui sans doute, et à plusieurs reprises, nous l'avons vu, et spécialement à Pierre et à Jean, en descendant le Thabor : mais saint Marc, disciple de Pierre, nous a dit qu'ils ne l'avaient point compris. Précieux aveux ! Comment de tels hommes eussent-ils été capables d'inventer la fable d'une fausse résurrection et de la faire accepter de tout l'univers, et cela à la face et en dépit des savants scribes, qui avaient compris, eux, et avaient pris des mesures en conséquence !

Les deux disciples se retirèrent, pleins d'étonnement de ce qu'ils avaient vu.

## IV



**A**FFAIBLIE par sa douleur, épuisée par tant d'émotions et par une première course, Marie-Madeleine arriva, pour la seconde fois, au sépulcre, alors peut-être que les deux disciples s'en étaient déjà éloignés. Désolée de n'avoir pu verser ses parfums sur les plaies de Celui qu'elle aimait, elle fit une fois encore « ce qu'elle pouvait, » et lui donna ses larmes. Tout en pleurant, elle s'inclina à l'entrée du tombeau, et y vit deux anges vêtus de blanc, et assis au lieu où avait reposé le corps du Sauveur, l'un à l'endroit de la tête, l'autre à l'endroit des pieds. Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? — « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » — Transportée par son amour et ses regrets, la vue des esprits célestes ne lui cause nulle émotion. — Tout en répondant, elle crut entendre derrière elle les pas d'une personne ; elle se retourna : c'était Jésus ! Toutefois elle ne le reconnut point. « Femme, lui dit-il à son tour, pourquoi pleures-tu ? qui cherches-tu ? » Et elle, le prenant pour le jardinier : « Ah ! Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé d'ici, dites-moi où vous l'avez placé ; et moi je l'emporterai. » Et Jésus ne répondant pas tout d'abord, elle reporta ses regards vers le tombeau, comme l'avare vers le lieu vide du trésor qu'il y avait caché. « Marie, » lui dit alors le Sauveur. Et il le dit de cette voix pénétrante, qui arrive jusqu'à l'âme. « Rabboni ! » s'écria-t-elle, c'est-à-dire : « Maître ! » Et elle se jeta à ses pieds pour les embrasser. Et comme elle ne savait se rassasier de les couvrir de ses baisers, il lui dit : *Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum*, ce que

nous croyons pouvoir traduire ainsi : « C'est assez ; tu auras encore l'occasion de me voir, de me prodiguer les chastes caresses de ton amour, de ta reconnaissance, car je ne remonte pas encore de si tôt à mon Père. » Mais, ajouta-t-il, va de ce pas vers mes frères, et dis-leur de ma part : « Je retourne à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. »

Quelle tendresse dans ce message d'un triomphateur à des soldats qui l'ont délaissé au plus fort du combat ! Il eût pu les appeler des lâches, et c'est dans ces circonstances qu'il leur donne pour la première fois le nom de frères, et supprime autant que possible la distance qui les sépare de lui !

Marie-Madeleine regagna donc Jérusalem, trouva les Onze plongés dans les larmes et les sanglots, et leur dit : « J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit telles choses. » Mais ni leur esprit fermé par l'incrédulité, ni leur cœur serré par la douleur, ne purent s'ouvrir à une si grande joie : « ils ne la crurent point. » Il est pourtant probable qu'il faut excepter ici Pierre et le disciple bien-aimé.

Telle fut la première apparition de Jésus ressuscité, sans doute après celle dont il favorisa sa Mère, mais à l'égard de laquelle il n'a pas plu à Dieu de nous renseigner. Car il est juste de penser que Celle qui avait donné au Christ la vie humaine, recueillit les prémices de sa vie glorieuse. Quant à Madeleine, elle vit Jésus avant tous les autres, en récompense de sa fidélité à le suivre, de sa persévérance à le chercher.

## V



DES femmes encore sera réservée la seconde apparition. Nous n'avons pas oublié que, sur l'ordre des anges du sépulcre, Marie de Cléophas, Salomé et Jeanne s'étaient dirigées vers la ville pour y annoncer aux apôtres l'heureuse nouvelle du Seigneur ressuscité. Or, tandis que, portées sur les ailes de leur joie, elles allaient en grande hâte, et sans rien dire à ceux qui passaient par le chemin, voilà que Jésus se présente à elles et leur dit d'un ton familier : « Je vous salue. » Et elles aussitôt de se précipiter à ses genoux, de l'adorer, de lui embrasser les pieds. Leur allégresse était encore mêlée de cette frayeur qu'inspire toujours à l'homme la première communication avec un être qui n'est pas ou qui n'est plus de ce monde. « N'ayez pas peur, leur dit-il, allez, et dites à mes frères de se rendre en Galilée ; là ils me verront. » — Pourquoi pas en Judée et tout de suite ? pourquoi pas même, eux, les futurs prédicateurs de la résurrection, n'en sont-ils pas les premiers témoins ? Précisément parce qu'ils doivent la prêcher : il faut qu'ils nous prouvent à loisir que jamais ils n'y eussent cru s'ils ne l'avaient vue de leurs yeux et touchée de leurs mains. En effet, les trois

saintes femmes, et les autres qui les accompagnaient et qui ne sont pas nommées, eurent beau affirmer aux apôtres qu'elles avaient vu le divin Maître, qu'elles l'avaient touché, serré ses pieds entre leurs bras, qu'il leur avait parlé; ni eux, ni les autres disciples n'en crurent rien : ils ne virent dans leur conviction que - les rêves du délire. -

## VI



côté de cette incrédulité de bonne foi, l'Évangile va maintenant nous montrer la hideuse incroyance, ou plutôt l'impie obstination de la mauvaise foi. Revenus de leur première frayeur, quelques-uns des gardes du tombeau se rendirent chez les princes des prêtres, et leur rapportèrent ce qui venait d'arriver. Aussitôt les pontifes assemblent d'urgence le Sanhédrin, afin de délibérer sur les mesures à prendre en cette occurrence. Sans doute ils vont approfondir le fait, et s'ils le trouvent véritable, ils reconnaîtront Jésus pour le Christ, et le supplieront de leur pardonner? Non! plus audacieux encore et plus impies que dans leur précédente réunion, ils chercheront les moyens d'étouffer Jésus dans sa gloire, comme ils l'ont égorgé dans sa faiblesse; et de même que naguère ils achetaient à prix d'or sa trahison par l'un de ses disciples, ils paieront à prix d'or le faux témoignage de ses gardes. Ils les font venir; et leur mettant entre les mains une forte somme d'argent : « Dites que ses disciples sont venus le voler nuitamment pendant que vous dormiez. Et si le gouverneur apprend la chose, nous lui parlerons si bien, que nous vous mettrons à l'abri de tout danger.<sup>1</sup> »

À quels honteux expédients sont forcés de descendre ceux que la rage de la domination engage dans la guerre contre Dieu! Voilà donc des témoins qui attestent ce qui s'est fait pendant leur sommeil! Mais comment les disciples, si timides du vivant de leur Maître, sont-ils devenus tout à coup si hardis de braver les soldats, maintenant qu'ils le voient mort, et n'en attendent plus rien? Comment, si la garde était endormie, ont-ils pu la traverser sans l'éveiller? comment ont-ils pu, sans éveiller les soldats, écarter la lourde pierre qui fermait le sépulcre? Une fois entrés, pourquoi n'ont-ils pas emporté au plus vite le corps tout enseveli? pourquoi exposer tout le succès de l'entreprise, et leur tête même, en le débarrassant d'abord des bandelettes et du linceul, que la myrrhe y avait très fortement collés? Mais si vous savez qu'ils l'ont enlevé, que ne les faites-vous arrêter,

(1) Ces soldats couraient risque d'être punis de mort, comme n'ayant pas exécuté leur mandat.

comme coupables d'avoir rompu le sceau apposé par vous sur la pierre du sépulcre? qui vous empêche de les mettre à la question pour les forcer d'avouer leur fourbe?...

Les soldats reçurent l'argent des pontifes et suivirent les instructions qu'ils en avaient reçues; et leur mensonge, répandu de toutes parts, prévalut chez les Juifs jusqu'à ce jour, dit saint Matthieu; et, ajouterons-nous, jusqu'à nos jours. (MATTH. 28. MARC. 16. LUC. 24. JOAN. 20.)

## Chapitre Deuxième.

*Apparition à Pierre. — Apparition aux disciples d'Emmaüs. — Apparition aux Onze. — Apparition à Thomas. — Les disciples se rendent en Galilée.*

### I



LES apôtres et les autres disciples n'ayant pas cru au témoignage des saintes femmes, n'auraient pas tenu le rendez-vous que Jésus leur avait donné en Galilée, s'il ne les eût convaincus au moins par quelque courte apparition. Le premier qui eut le bonheur de le voir, fut Pierre. « Le Christ est ressuscité le troisième jour, dit saint Paul, et il a été vu par Céphas (Pierre),<sup>1</sup> et après cela par tous les Onze. » Ainsi, ni son affection spéciale pour Jean, ni l'héroïque fidélité de ce disciple, ni le reniement de Pierre, n'empêchèrent le Sauveur d'accorder cette distinction au chef du collège apostolique. Qu'on se figure la joie et la confusion de ce dernier : sa joie de revoir plein de vie son divin Maître; sa confusion de se voir traiter avec tant de bonté par un Dieu si gravement offensé par lui.

### II



L'APPARITION à Simon-Pierre est la troisième, et eut lieu le jour de la résurrection. La quatrième fut accordée, le même jour, à deux disciples qui se rendaient, sur le soir, dans un bourg nommé Emmaüs, situé à deux lieues et demie environ de Jérusalem, et où l'un d'eux, nommé Cléophas, possédait une maison. Ils allaient s'entretenant du triste événement dont leur cœur était plein, et leur douleur

(1) I Cor. 15. 5.



était peinte sur leurs visages. Jésus, qui n'est jamais loin de ceux qui le cherchent, se transporta sur la même route; et hâtant le pas, il les atteignit et les accosta d'un air affable; mais, par un effet de la puissance divine, ils ne le reconnurent point. « Quels sont, leur demanda-t-il, les discours que vous tenez en marchant, et d'où vient que vous paraissez tristes? » Cléophas lui répondit : « De tous les pèlerins venus à Jérusalem, vous êtes donc le seul qui ne sache pas ce qui s'y est passé ces jours derniers. » — « Eh! quoi donc? » insista Jésus, qui voulait le faire parler. — « Vous ne savez pas, continua Cléophas, l'histoire de Jésus de Nazareth, qui fut un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant le peuple; et comment nos pontifes et nos princes l'ont livré (au gouverneur) pour le faire condamner à mort et l'ont crucifié? Quant à nous, nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël; mais ce jour est déjà le troisième, depuis que toutes ces choses se sont accomplies. D'un autre côté, quelques-unes des femmes (qui comme nous croyaient en lui), nous ont mis en émoi : s'étant rendues au tombeau du Maître, dès avant l'aube, elles n'y ont pas trouvé son corps; et de plus elles sont revenues en disant que des anges leur ont apparu et leur ont dit qu'il vit. Quelques-uns des nôtres se sont rendus au tombeau; et ils ont vu les choses dans l'état où les femmes disaient les avoir vues; mais ils n'ont pas rencontré Jésus lui-même. »

La foi et l'espérance étaient donc fortement ébranlées chez les deux disciples; cependant, on le sent, elles n'étaient pas mortes : ils se rappelaient que le Maître leur avait prédit sa résurrection pour le troisième jour, et ce jour n'était pas expiré encore. Après les avoir amenés à lui découvrir la plaie de leur cœur, le céleste Médecin va y appliquer le remède :

« O hommes sans intelligence et cœurs lents à croire aux prédictions si nombreuses des prophètes! N'a-t-il pas fallu que le Christ les accomplit en souffrant d'abord tout ce qu'il a souffert, et qu'il entrât ensuite dans sa gloire? » Et commençant par Moïse, et passant en revue tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait.

Enfin, comme les disciples arrivaient au terme de leur voyage, Jésus fit semblant de vouloir continuer sa route.<sup>1</sup> Mais sa parole les avait tellement remués, éclairés et consolés, qu'ils le forcèrent affectueusement d'entrer : « Passez la nuit avec nous, lui dirent-ils, car le soir se fait, et le jour est déjà sur son déclin. » Jésus entra donc, et l'on se mit à table. Et lui, prenant du pain, il le bénit, le rompit et le leur donna. Ce pain, le consacra-t-il? Plusieurs saints Pères le pensent; plusieurs interprètes renom-

(1) Cette simulation n'avait rien de contraire à la vérité : Jésus eût continué sa route, si les disciples ne l'eussent retenu. Souvent Dieu feint de ne vouloir pas nous exaucer, afin que, selon l'expression de saint Grégoire, nous l'y forçons.

més le nient, parce que saint Luc ne dit pas qu'il ait aussi béni le calice. Ce qui semble appuyer la première opinion, outre les mots : *béni* et *rompit*, qui sont également employés dans le récit de la dernière Cène, c'est qu'au moment même où Cléophas et son ami reçurent ce pain des mains sacrées de Jésus, « leurs yeux s'ouvrirent ; » et ils le reconnurent. Mais Jésus, usant de la prérogative de son corps glorifié, s'évanouit à leurs yeux. Et ils se disaient l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que nos cœurs brûlaient dans nos poitrines, tandis qu'il nous parlait par le chemin, et nous dévoilait les mystères des Ecritures ? »

## III

**A**u comble du bonheur, Cléophas et son ami n'auront pas de repos qu'ils n'aient communiqué aux apôtres et aux autres disciples, non pas seulement la grande nouvelle de la résurrection du divin Maître, mais encore les vives lumières qu'ils ont puisées dans leur entretien avec lui. Ils se lèvent sur l'heure, se remettent en route vers Jérusalem, et trouvent réunis dans le Cénacle, avec tous les apôtres hormis Thomas, d'autres disciples au nombre peut-être d'une centaine. Mais ils les trouvent instruits du joyeux événement : on les accueille en leur disant : « Le Seigneur est bien réellement ressuscité et il s'est montré à Simon-Pierre. » A leur tour, les deux survenants rapportèrent ce qui s'était passé dans leur voyage, et comment ils avaient reconnu le Sauveur dans la fraction du pain. — Or, qui l'eût cru? de ceux qui étaient là, plusieurs, et, paraît-il, la plupart, refusèrent de croire à leur témoignage. Tellement ils étaient loin d'une excessive crédulité! Pour les convaincre, il faudra que Jésus se montre à eux en personne; il faudra qu'ils le voient, l'entendent à loisir et le touchent de leurs mains.

Or, tandis qu'assis autour de la table, apôtres et disciples exprimaient, les uns leurs regrets, les autres leurs espérances, ceux-ci leur joyeuse certitude, ceux-là leurs doutes ou leur incrédulité, les portes du Cénacle étant soigneusement fermées dans la crainte d'un coup de main de la part des princes du peuple, tout à coup Jésus paraît : « Paix à vous, leur dit-il; c'est moi, n'ayez pas peur. » Et il leur reprocha l'incrédulité et la dureté de cœur qui les avait empêchés d'ajouter foi au témoignage de ceux qui l'avaient vu ressuscité.<sup>1</sup>

(1) Leur incrédulité n'alla pas jusqu'à la perte de la foi : le dogme de la résurrection de Jésus-Christ n'était pas encore proposé comme vérité de foi obligatoire. Néanmoins, le divin Maître leur ayant tant de fois prédit sa résurrection, ils eussent dû l'admettre sans peine sur la parole d'une personne respectable, surtout de saint Pierre.

Cette apparition aussi prodigieuse que subite, les remplit de frayeur : ils se croyaient en présence d'un esprit revêtu d'une forme fantastique. Jésus les rassure : « Pourquoi vous troubler ? pourquoi ces pensées qui montent dans vos âmes ? Voyez mes mains et mes pieds ; et à ces plaies reconnaissez que c'est moi, Jésus, que vous voyez ; touchez-moi, et me regardez : un esprit n'a pas une chair et des os comme vous voyez que j'ai. » Et il leur montra ses mains, ses pieds et son côté. Grande fut la joie de tous : c'était bien le Seigneur qu'ils voyaient, sa voix qu'ils entendaient ; ses mains et ses pieds, qu'ils touchaient. Quelques-uns pourtant avaient encore peine à croire à un si grand bonheur, et l'étonnement mêlait quelque défiance à leur allégresse. Une dernière épreuve était nécessaire : Jésus ne s'y refusa point. « Avez-vous ici, leur demanda-t-il, quelque chose à manger ? » Ils lui présentèrent du poisson grillé et un rayon de miel. Et lui, qui n'avait plus besoin d'aliments terrestres, il mangea en leur présence, et leur donna les restes.

Il leur confia ensuite, ou du moins leur confirma un pouvoir que n'avaient eu ni Moïse, ni Elie, ni aucun des prophètes du passé :

« Paix à vous, leur dit-il ; comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. »

Puis il souffla sur eux, et dit :

« Recevez l'Esprit-Saint : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

Le souffle du Fils de Dieu sur les apôtres signifie évidemment que l'Esprit-Saint est son Esprit, qu'il procède de lui aussi bien que du Père, et est donné à la fois par le Père et par lui.

## IV



FIN de ménager à ses disciples un plus grand nombre de preuves de sa résurrection, Jésus avait voulu que l'un d'eux, Thomas, fût absent lors de la solennelle apparition que nous venons de narrer, et qui était déjà la cinquième. Quand Thomas fut de retour, les frères lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur ! » — « Si je ne vois dans ses mains les marques des clous, répondit-il, et si je ne mets le doigt dans les ouvertures que les clous y ont faites ; si je ne mets la main dans son côté, je ne croirai point. » C'était, répétons-le, de l'incrédulité de bonne foi : Thomas ne demandait pas mieux que d'être convaincu et de croire ; mais il faut avouer qu'il poussait la prudence aux dernières limites. Eh bien ! aux dernières limites aussi le bon Maître poussera la condescendance envers Thomas ; il se prêtera à toutes ses exigences et les satisfera à la lettre.

Le huitième jour après, premier dimanche depuis la résurrec-

tion, les disciples étant réunis dans la même maison, et les portes étant fermées, Jésus parut au milieu d'eux en leur adressant le salut accoutumé : « Paix à vous ! » puis se tournant vers Thomas qui, cette fois, était présent : « Mets là ton doigt et regarde mes mains ; et approche ta main et la mets dans mon côté, et ne sois point incrédule, mais fidèle. » Cette épreuve faite : - Mon Seigneur et mon Dieu ! » s'écria Thomas. Et Jésus : - Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru (tu as cru à ma résurrection, tu m'as reconnu pour ton Dieu et Seigneur) : heureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru ! » — Cette béatitude est la nôtre, observe un saint Père, pourvu que nous mettions notre vie en harmonie avec notre croyance.

## V

**D**EU après ceci, les Apôtres et les autres disciples quittèrent Jérusalem et regagnèrent la Galilée. On se souvient que le Seigneur leur y avait donné rendez-vous dès le jour de sa résurrection. C'était en Galilée qu'il voulait les favoriser d'une suite d'apparitions que saint Luc a résumées en ces quelques mots : « Après sa Passion, il se montra vivant à ses disciples, et leur donna de nombreuses preuves de sa résurrection, leur apparaissant pendant quarante jours, leur parlant du royaume de Dieu et mangeant avec eux.<sup>1</sup> » Pendant cette sacrée quarantaine furent réglées une foule de choses que les Apôtres nous ont ensuite enseignées, pour la plupart, oralement. Alors furent institués le sacrement de Confirmation, les divers degrés des Ordres sacrés, le Mariage, l'Extrême-Onction, les cérémonies les plus essentielles des Sacrements et du Sacrifice, et tous ces usages, ces saintes coutumes que saint Paul désigne déjà sous le nom de traditions,<sup>2</sup> et qui, dès le berceau de l'Eglise, distinguèrent si profondément les fidèles, non seulement des païens, mais encore des Israélites restés dans le Judaïsme. (MARC. 16. LUC. 24. JOAN. 20.)

(1) Act. 1. 3. sqq.

(2) II Thess. 2. 14.

## Chapitre Troisième.

*Les Apôtres de retour en Galilée. — Ils vont à la pêche. — Jésus leur apparaît. — Pêche miraculeuse. — Empressement de Pierre à rejoindre Jésus. — Repas. — Jésus remet à Pierre les clefs du royaume des cieux. — Il lui prédit son martyre. — Apparition à plus de cinq cents fidèles.*

### I

**L**A première des apparitions dont la Galilée fut le théâtre, eut lieu sur le lac de Tibériade. Ce fut sans doute avec une profonde émotion, que les apôtres revirent les lieux témoins de leur bienheureuse vocation, et qui semblaient retentir encore de la voix du céleste Maître; où chaque colline, chaque site redisait un épisode de sa vie apostolique, si courte et si remplie. Ici, il avait proclamé les béatitudes; là, il avait nourri tout un peuple d'un pain miraculeux; sur ce sommet, il avait passé bien des nuits en prières; sur cette grève, il avait guéri, en les touchant de sa main, une multitude de malades. A la rive était encore amarré le bateau à bord duquel, si souvent, il avait prêché l'Évangile à la foule ravie. Mais ces jours n'étaient plus; ces lieux si beaux étaient redevenus solitaires et silencieux. Jésus avait dit aux Juifs : « Je m'en vais; vous me cherchez et ne me trouverez pas; <sup>1</sup> » et à ses disciples : « Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; vous seuls me verrez encore. <sup>2</sup> » Pour le monde il était devenu invisible; le monde l'avait vu et n'avait pas cru en lui; désormais il faudrait, pour arriver au salut, croire sans le voir.

### II

**L**ES apôtres ne s'étaient pas enrichis à la suite du Rédempteur; et d'un autre côté, les saintes pourvoyeuses n'étaient plus là pour leur donner le pain de chaque jour. C'est pourquoi, un soir que Simon-Pierre se trouvait avec Thomas, les fils de Zébédée, Nathanaël ou Barthélemy et deux autres disciples, il leur dit : « Je m'en vais à la pêche. » — « Nous irons avec vous, » lui répondirent-ils. Ils se rendirent

(1) Joan. 8. 21.

(2) Joan. 14. 19.

donc sur la côte, montèrent sur la barque de Pierre, et cette nuit, comme la nuit avant leur solennelle vocation, ils ne prirent rien. — Image de l'inanité du travail des ouvriers évangéliques, même dans les circonstances les plus favorables en apparence (car la nuit est le temps propre de la pêche), si Jésus ne seconde leurs efforts et n'y préside.

Le matin venu, Jésus apparaît sur le rivage et s'y arrête : « Enfants, leur crie-t-il, avez-vous du poisson? » — « Non. » L'éloignement et un reste d'obscurité les empêchaient de reconnaître le Maître : ils le prenaient, dit saint Chrysostome, pour un marchand qui voulait leur acheter leur pêche, afin de la revendre en détail. « Jetez le filet à droite, reprend-il, et vous en trouverez. » La droite d'un vaisseau se prend par rapport au pilote assis à la poupe; et Jésus leur marque le lieu, afin qu'ils n'attribuent pas au hasard la prise qu'ils vont faire. Ils obéirent sans réplique, commençant peut-être à soupçonner quel était celui qui leur parlait avec tant d'assurance. Car un coup de filet en mer est une opération assez pénible pour des hommes déjà fatigués et découragés. Ils obéirent donc, et leur filet se remplit tellement, qu'ils ne purent, eux sept, le retirer.

## III



la vue de ce prodige, Jean dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » C'en fut assez pour celui qui, autrefois, sur ces mots de Jésus : « C'est moi, » était descendu de bateau, au milieu de la mer bouleversée par la tempête, et s'était porté à sa rencontre en marchant sur les flots. Oubliant sa capture, oubliant le péril qu'il va courir, oubliant tout, hormis le respect dû au Fils de Dieu, il se revêt à la hâte du vêtement long dont il s'était débarrassé pour le travail; il se jette à l'eau, parcourt à la nage la distance de trois cents pieds qui le sépare du rivage, et arrive haletant et tout ruisselant auprès de Celui qu'il aime. Ses compagnons le suivirent, les uns ramant, les autres maintenant le filet à bord.

En descendant à terre, ils y virent du feu allumé, du poisson qui rôtissait sur la braise et du pain. Le coup de filet leur avait prouvé que leur Maître n'avait pas laissé sa puissance dans la tombe; plus miraculeux encore, ces apprêts en leur faveur leur attestaient, en outre, que sa gloire n'avait pas été le tombeau de sa touchante bonté.

Jésus leur dit alors : « Apportez ici quelques-uns des poissons que vous venez de prendre. » Et, non moins prompt dans son obéissance que dans son amour, Pierre remonte dans le bateau, détache le filet qu'on y avait assujéti à l'aide de ses cordages, et le traîne sur le sable. Il s'y trouva cent cinquante-trois pois-

sons, tous de grande taille ; et, remarque saint Jean en pêcheur expérimenté, par un nouveau prodige, ni leur poids, ni l'effort nécessaire pour les trainer en dehors de l'eau, ne firent rompre le filet, comme il était arrivé lors de la première pêche miraculeuse.

Quand tout fut prêt : « Venez, leur dit Jésus, et mangez. » Ils s'assirent donc en demi-cercle ; et, sans rien changer à ses habitudes d'autrefois, Jésus servit d'abord à chacun une portion de pain et de poisson, dit saint Jean, et, ajouterons-nous, avec infiniment de probabilité, il s'assit ensuite à côté d'eux, et prit part au frugal banquet. Car c'est sans doute ici une des circonstances auxquelles saint Pierre faisait allusion quand il disait aux Juifs : - Nous sommes les témoins de sa résurrection, nous qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il s'est levé d'entre les morts.<sup>1</sup> »

Le vainqueur de la mort ne dédaigne pas de servir les pauvres bateliers de Galilée ; et nous, que les vers attendent, nous craignons de déroger en servant nos pareils ! C'est que nous les aimons peu ; car, Jésus vient de nous le montrer par son exemple, volontiers l'amour s'abaisse ; c'est que nous aimons peu Jésus lui-même dont ils sont les membres ; car, il va l'enseigner à Pierre, la grande marque d'amour qu'il demande de nous, c'est que nous procurions le bien de nos frères.

## IV

**Q**UAND le repas fut fini, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Oui, Seigneur, répondit Pierre ; vous savez que je vous aime. — Pais donc mes agneaux, répartit Jésus.

» Une seconde fois il lui demanda : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — Et Pierre répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux.

» Enfin il lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Et, attristé de ce que Jésus lui avait demandé à trois reprises s'il l'aimait, Pierre répondit : Seigneur, vous savez toutes choses, vous savez donc que je vous aime. — Et Jésus lui répondit : Pais mes brebis. »

Indépendamment de la leçon de charité fraternelle que nous indiquions à l'instant, ce passage est l'un des plus importants de l'Évangile au point de vue de la constitution de l'Église ; et voilà pourquoi saint Jean nous le donne de préférence à tant de choses qu'il omet, et dont la narration eût exigé, dit-il, une infinité de volumes.<sup>2</sup>

La première fois que, non loin de Césarée, Simon confessa la

(1) Act. 10. 41.

(2) Joan. 21. 25.

divinité du Fils de l'homme, Jésus lui dit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean!... et moi je te dis que tu es Pierre; et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise;... et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Les clefs qu'il lui promettait alors, il les lui remet maintenant, en les lui faisant envisager, non plus comme la récompense de sa foi, mais comme une charge qu'il impose à son amour.

Jésus procède ici avec une solennité propre à relever l'importance de l'acte qu'il pose. La circonstance est par elle-même très solennelle : c'est au moment où un grand miracle vient de présager l'empressement des peuples à se jeter dans les filets évangéliques et dans le sein de l'Eglise. Jésus appelle Pierre par son nom propre et public, et par son nom patronymique : *Simon, fils de Jean*. Enfin il répète jusqu'à trois fois la formule d'investiture de la suprême dignité qu'il lui confère : « Pais mes agneaux, pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Mais avant de lui intimer cet ordre, il fait appel à son amour, lui donnant à entendre que, pour remplir la charge qu'il va lui confier, ce ne sera pas trop de tout son dévouement : comme Jésus lui-même et à son imitation, Pierre devra être prêt à sacrifier jusqu'à sa vie pour les âmes. C'est ce que ne comprenaient pas les fils de Zébédée, lorsqu'ils aspiraient aux premières places dans le royaume de Dieu. C'est pourquoi Jésus leur disait : « Vous ne savez ce que vous demandez : êtes-vous prêts à boire au même calice que moi, et à vous plonger dans le même baptême? »

Non content de demander à Pierre s'il l'aime, il lui demande : « M'aimes-tu plus que ceux-ci? » parce qu'il veut lui imposer un fardeau plus lourd qu'aux autres. En effet, outre le troupeau qu'il devra garder comme pasteur particulier, Pierre aura la haute surveillance sur les pasteurs eux-mêmes et tous leurs troupeaux, dont il sera le centre, le lien visible, afin que, par lui, tous ne forment ensemble qu'un seul troupeau dans un seul bercail et sous un seul pasteur.

A partir de ce moment, les apôtres comprirent que la première place dans l'Eglise n'était pas un objet d'ambition, de rivalité; et aucun, ni Jacques, ni Jean, ne disputa plus ce dangereux honneur à Simon-Pierre; et quand celui-ci fut mort, Jean, qui vivait encore, n'aspira pas même à lui succéder.

L'ensemble des paroles du divin Maître nous permet de penser, à la gloire du prince des apôtres, que nul ne l'égalait en amour envers Jésus, et qu'en retour, nul n'en était tant aimé. C'est le sentiment de saint Chrysostome, et il n'est pas en contradiction avec la prédilection du Sauveur pour Jean, laquelle était une amitié d'homme à homme.

Une dernière réflexion. L'amour de Jésus-Christ, un amour porté jusqu'à l'oubli de soi-même, telle est donc la vertu qui doit caractériser l'évêque, le prêtre : c'est le défaut de cet amour qui



a fait les Caïphe, les Photius, les Luther, tous ceux qui ont sacrifié les brebis du Christ à leur ambition personnelle.

## V

**A**PRÈS avoir constitué Simon-Pierre son vicaire ici-bas, Jésus lui prédit que son amour sera mis à l'épreuve du calice et du baptême qu'il montrait à Jacques et à Jean, comme l'apanage du rang suprême dans l'Eglise :

« En vérité, en vérité, je te le dis : Quand tu étais jeune, tu te ceignais (tu t'habillais) toi-même, et allais où tu voulais ; mais dans ta vieillesse (viendra un jour où) un autre te ceindra et te mènera où tu ne veux pas. »

Saint Jean, qui écrivait après la mort de saint Pierre, ajoute que Jésus lui prédisait ici son martyre. — Au reste, cette prédiction concernait tous les successeurs de Pierre pendant les trois premiers siècles de l'Eglise.

Jésus ajouta : « Suis-moi, » c'est-à-dire : Prépare-toi à mourir de la même mort que moi. Déjà auparavant, il lui avait dit : « Tu ne peux me suivre maintenant (à la croix) mais, dans la suite, tu me suivras.<sup>1</sup> » Or Pierre prit ces paroles au sens matériel ; et comme, après les avoir dites, Jésus se retirait, il se mit à marcher après lui. Jean crut devoir l'imiter, et Pierre s'en apercevant, demanda à Jésus : « Seigneur, et celui-ci, quel sera son partage ? » — Cette curiosité déplut au Sauveur. « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, lui répliqua-t-il, que t'importe ? songe à me suivre, » et laisse-moi le soin de ce qui le touche.

Jusqu'ici, Jésus n'avait apparu, ce semble, qu'aux apôtres, aux disciples du second ordre et à ses amis intimes : il voulut se montrer aussi à tous ceux qui croyaient en lui. Avertis par les apôtres, ils se réunirent sur une montagne de Galilée désignée à l'avance par lui ; et saint Paul nous apprend qu'ils s'y trouvèrent au nombre de plus de cinq cents.<sup>2</sup> Nous ne possédons pas d'autres détails sur cette apparition, qui fut la huitième connue, ni sur le tête-à-tête que, selon le même écrivain sacré, Jésus accorda à son frère, c'est-à-dire au fils de Marie de Cléophas. l'apôtre saint Jacques-le-Mineur.<sup>3</sup> (JOAN. 21.)

(1) Joan. 13. 36.

(2) I Cor. 15. 6.

(3) I Cor. 15. 7. Seulement saint Jérôme raconte que Jacques avait fait vœu de ne rien manger jusqu'à ce qu'il vit Jésus ressuscité, et qu'en lui apparaissant, Jésus s'assit à table avec lui, bénit du pain et le lui présenta en lui disant : « Mange ton pain, mon frère : le Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts. »

## Chapitre Quatrième.

*Dernière apparition. — Raisons de l'Ascension. — Jésus envoie les apôtres prêcher l'Évangile à toutes les nations. — Dernier repas. — Promesse de l'Esprit-Saint. — Jésus se rend avec ses disciples au mont des Oliviers. — Il monte au ciel.*

### I



LE dernier jour du Christ ici-bas s'est levé : invisible déjà pour le monde qui le hait, il va encore se soustraire aux yeux de ceux qui l'aiment ; ils le chercheront et ne le trouveront pas ; ils souhaiteront voir encore un jour du Fils de l'homme, et ils ne le verront point.<sup>1</sup> Car il est nécessaire qu'il monte au ciel, non pas tant pour lui-même, — il porte partout le paradis avec lui,<sup>2</sup> — mais pour nous,<sup>3</sup> et afin d'achever l'œuvre de notre salut. S'il ne s'en va, le Paraclet ne viendra point.<sup>4</sup> Chef et prémices de l'humanité sanctifiée,<sup>5</sup> il faut que le premier il entre au bienheureux séjour qui, jusque-là, demeurera fermé à toute âme humaine.<sup>6</sup> Pontife des biens futurs, il faut qu'il pénètre dans le Saint des saints avec ses plaies, avec le Sang du nouveau Testament<sup>7</sup> et l'offre chaque jour pour nous à l'éternelle Majesté. Comme l'aigle plane sur ses petits et s'élève dans la nue, pour les exciter à l'y suivre,<sup>8</sup> il faut qu'il disparaisse à nos yeux, afin d'attirer après lui nos cœurs appesantis, et de leur apprendre à renoncer à leurs instincts terrestres, à vivre d'avance au ciel, patrie de l'homme régénéré.<sup>9</sup> Enfin, en portant à la droite du Père ce corps jadis gisant dans un tombeau, il faut qu'il nous délivre de la crainte de la mort<sup>10</sup> et nous rende assurés que nos corps sortiront un jour de la poussière, pour aller resplendir comme le sien dans les célestes parvis !<sup>11</sup>

Avant donc de quitter définitivement les compagnons de ses travaux, ceux qu'il daigne appeler ses amis et ses frères, Jésus les réunit une dernière fois à Jérusalem, probablement dans le Cénacle, afin de leur donner ses dernières instructions, et de les rendre ensuite témoins de son glorieux triomphe.

(1) Luc. 17. 22.

(4) Joan. 16. 7.

(7) Heb. 9. 11.

(10) Heb. 2. 15.

(2) Joan. 3. 13.

(5) I Cor. 15. 23.

(8) Deut. 32. 11.

(11) I Thess. 4. 16.

(3) Joan. 16. 7.

(6) Heb. 9. 8.

(9) Col. 3. 1. sqq.

## II



L ouvre l'entretien par ces solennelles paroles : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. » Il parle comme homme. En vertu de son obéissance portée jusqu'à la mort, il est constitué Roi de toutes choses, spécialement des anges et des hommes. C'est ce qu'explique saint Paul aux Philippéens : « Il s'est humilié, ayant obéi jusqu'à la mort et la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui efface tout nom ; il a voulu qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et aux enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père ;<sup>1</sup> » c'est-à-dire confesse la divinité du Fils de l'homme et le reconnaisse comme l'égal du Père céleste. Si Jésus-Christ, même comme homme, est investi par le Père d'une puissance absolue sur la terre, il s'ensuit que tout homme est tenu, sous peine de félonie et de révolte contre le Père, de se soumettre à ses lois, et d'obéir à ses lieutenants, les pasteurs légitimes de l'Eglise. C'est pourquoi Jésus ajoute :

« Allez donc dans le monde entier ; prêchez l'Évangile à toute créature ; enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,

» Leur enseignant à garder tous les préceptes que je vous ai donnés.

» Celui qui aura cru et aura été baptisé, sera sauvé ; mais celui qui n'aura pas cru, sera condamné. »

« Enseignez toutes les nations : » les Grecs si policés, les Romains maîtres du monde, les Asiatiques si attachés à leurs traditions, l'orgueilleux Egyptien, les barbares des contrées les plus lointaines du Couchant et du Septentrion ; soumettez-les tous à une seule et même croyance ; réduisez-les, sans autre épée que votre parole inculte, à embrasser une même loi morale, non moins contraire aux instincts de la nature qu'à leurs coutumes immémoriales. Voilà ce que Jésus dit à onze pauvres Galiléens ; et ils écoutent avec le même sang-froid que lui-même parle.

« Et voici les signes qui suivront ceux qui croiront : en mon nom ils chasseront les démons, parleront des langues nouvelles ;

» Ils feront disparaître les serpents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur nuira point ; ils imposeront les mains aux malades, et ceux-ci guériront. »

Les miracles des disciples, comme ceux du Maître, seront donc des bienfaits qui auront pour effet d'ouvrir les cœurs, et non des prodiges pleins de terreur, comme ceux de Moïse, qui

(1) Phil. 2. 8. sqq.

ne servirent qu'à endurcir Pharaon et ses sujets. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin. Il est vrai que le don des miracles, si fréquent aux premiers temps de l'Eglise, deviendra plus rare dans la suite; mais, pour qui sait réfléchir, le dévouement de tant de chrétiens et de chrétiennes au service gratuit de toutes les misères corporelles et spirituelles de l'humanité, et à l'évangélisation des païens, est un miracle perpétuel, aussi commun de nos jours qu'il le fut jamais, et non moins éclatant que la guérison des maladies par l'imposition des mains.

## III

**M**AIS en quittant la terre, Jésus-Christ va-t-il délaisser, oublier les siens? S'il en était ainsi, il eût travaillé, souffert en pure perte; le berceau de son Eglise en serait le tombeau: ayant contre elle toutes les passions du cœur humain et toutes les forces vives du monde, elle ne subsisterait pas deux jours. Mais non:

« Voici, dit-il, que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle. »

Il sera avec eux par la grâce sanctifiante, dont l'effet est une présence toute privilégiée des trois personnes divines dans une âme;<sup>1</sup> — il sera avec eux par l'assistance pleine d'amour qu'il leur prêtera: car chacun est en quelque sorte là où il aime;<sup>2</sup> — enfin il sera avec eux, corporellement, bien qu'invisible, par le mystère eucharistique. Cette triple présence de Jésus-Christ avec les siens sera rendue manifeste par ses merveilleux résultats.<sup>3</sup>

Il sera avec eux jusqu'à la consommation du siècle. L'Eglise fondée par Jésus-Christ subsistera donc, en dépit des hommes et de l'enfer, jusqu'au dernier jour du monde; jamais elle ne tombera dans l'erreur, ni ne cessera d'enfanter des élus.

## IV

**L**E suprême entretien du Rédempteur au seuil de l'éternité, avec ses disciples au seuil de l'univers, fut consacré par une agape à laquelle le Fils de Dieu daigna prendre part. Pendant ce repas, raconte saint Luc, il leur ordonna de demeurer à Jérusalem et d'y attendre la venue du Saint-Esprit. Afin d'asseoir leur foi sur des fondements inébranlables, « il leur ouvrit l'esprit et leur donna l'intelligence des Ecritures, » de telle sorte que jamais ni les Basile, ni les Chrysostome, ni les Jérôme, ni les Augustin ne les comprirent

(1) Joan. 14. 23.

(2) Matth. 6. 21.

(3) Joan. 14. 20.

à l'égal de ces pêcheurs illettrés, qui naguère ne pouvaient saisir le sens de la plus simple parabole. Ensuite, passant en revue les principaux endroits qui concernaient la personne du Christ, il leur fit remarquer avec quelle exactitude toutes ces choses s'étaient accomplies en lui. De la même manière devaient maintenant se vérifier les prophéties annonçant que la pénitence et la rémission des péchés seraient prêchées en son nom à toutes les nations en commençant par Jérusalem. « Vous êtes les témoins de toutes ces choses, dit-il en finissant; et moi je vous envoie ce que le Père vous a promis; demeurez donc dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. »

## V

**A**PRÈS ces discours, Jésus se leva; et invisible à tous les yeux, sauf ceux de ses disciples, il emmena ces derniers, par le chemin de Béthanie, jusqu'au sommet du mont des Oliviers, d'où il voulait s'élever au ciel, afin que ce lieu, premier témoin de ses opprobres, le fût aussi de son triomphe. Outre les Onze, étaient avec lui sans doute les soixante-douze disciples, les saintes femmes, et surtout sa très sainte Mère; enfin quelques amis fidèles, tels que Lazare, Joseph et Nicodème, et tous ceux qui se trouvèrent, au nombre de cent vingt, dans le Cénacle, au jour de la Pentecôte.

Quelques-uns lui demandèrent: « Seigneur, est-ce maintenant que vous allez relever le royaume d'Israël? » A cette question, qui montrait combien peu encore ils pénétraient le mystère du royaume de Dieu, Jésus donne une réponse en quelque sorte évasive, laissant au divin Paraclet le soin de les éclairer à cet égard:

« Il ne vous appartient pas de savoir les temps et les moments que le Père a fixés dans sa puissance;

« Mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui surviendra en vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.<sup>1</sup> »

Telles furent les dernières paroles de l'Homme-Dieu en ce monde, paroles qui se sont accomplies d'âge en âge, et continuent de s'accomplir de nos jours.

## VI

**D**ÈS qu'il eut fini de parler, Jésus leva les mains, bénit les siens, et, tout en les bénissant, il commença de s'élever de terre. Il avait, dit-on. — et les traces laissées dans le roc par ses pieds l'indiquent d'ailleurs, — il

(1) Act. 1. 6. sqq.

avait la face tournée vers l'Occident, c'est-à-dire vers l'Europe, où devait être le centre de la foi, le siège de son remplaçant, et qui, plus que toute autre partie du monde, allait participer aux fruits de ses labeurs. Quand il fut arrivé à une certaine hauteur, un nuage le déroba aux yeux de ses disciples. Et comme ils ne savaient détacher leurs regards d'un si merveilleux spectacle, tout à coup leur apparurent deux anges vêtus de blanc, qui leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous à regarder au ciel? ce même Jésus qui vient de vous quitter et qui est monté au ciel, reviendra un jour de la même manière. »

A ces mots, où ils virent un ordre de retourner sans retard à la ville, ils se prosternèrent pour adorer le Dieu qui avait daigné les admettre pendant trois années dans sa familiarité, et au comble de la joie de le voir ainsi glorifié, ils regagnèrent Jérusalem. (MATTH. 28. MARC. 16. LUC. 24.)

## Chapitre Cinquième.

*Jésus se survit à lui-même comme il s'est préexisté. — La Pentecôte, point de départ de sa gloire. — Descente du Saint-Esprit sur les apôtres et les disciples. — Premier sermon de saint Pierre. — Commencement de l'Eglise.*

### I



Si nous écrivions l'histoire d'un homme, notre tâche serait remplie : tout au plus pourrait-on nous demander encore quelques courts renseignements sur les résultats de l'impulsion imprimée par lui à son peuple et à son époque, et sur ses premiers successeurs. Mais Jésus-Christ est plus qu'un homme, il n'a point de successeurs comme il n'a point eu de prédécesseurs : ses ancêtres n'avaient été que des hérauts chargés d'annoncer et de préparer sa venue ; ceux qui le suivent dans la carrière ne sont que ses représentants et ses fondés de pouvoir. De même que, dès le berceau de l'humanité, il commença d'être mêlé à toutes choses,<sup>1</sup> d'être la base et le sommet de l'édifice,<sup>2</sup> la cause première et la fin de tous les événements :<sup>3</sup> ainsi, depuis qu'il a quitté la scène du monde, il continue, selon sa prédiction, d'attirer toutes choses à lui.<sup>4</sup> Il attire les uns pour se les unir et les rendre participants de sa

(1) Eph. 1. 10.

(3) Apoc. 1. 17.

(2) Col. 1. 18.

(4) Joan. 12. 32.

puissante et divine vitalité ; il attire les autres pour se jouer de leur insolente audace, et les briser comme des vases d'argile.<sup>1</sup> Car il est toujours l'étendard de contradiction ; et les siècles qui, comme le nôtre, se targuent d'une indifférence impossible à son égard, sont témoins des luttes les plus acharnées entre ses amis et ses ennemis, et de ses plus éclatants triomphes. « Jésus-Christ était hier ; il est aujourd'hui ; il sera dans tous les siècles !<sup>2</sup> »

Et un caractère incommunicable de la gloire et de la puissance de l'Homme-Dieu, c'est qu'elle eut pour point de départ le moment où s'éteint la gloire et où tombe la puissance des autres hommes, si grands soient-ils. Nous le remarquons ailleurs : un quart d'heure après la mort des plus fameux monarques, pas un de ceux qu'ils ont étonnés de leur fortune, ne voudrait être en leur place. Pendant sa vie mortelle, Jésus n'était parvenu à réunir autour de sa personne et à gagner à sa cause que quelques pauvres ; et à peine a-t-il disparu, l'univers se soumet à ses lois, un nombre infini d'hommes de toute condition se prennent pour lui d'un amour dont jusqu'alors le monde n'avait pas même l'idée, et mettent leur honneur et leur joie dans les opprobres et les tortures endurés pour la gloire de son nom.

## II



ETTE révolution commença proprement au jour de la Pentecôte, qui fut comme l'avènement du Christ à la royauté des âmes. Car si l'Esprit-Saint descendit du ciel en ce jour, ce fut afin de faire connaître Jésus à la terre comme Fils de Dieu, et, comme tel, de le faire adorer, aimer et servir. Ainsi Jésus lui-même l'a-t-il enseigné à ses disciples : « Quand sera venu cet Esprit de vérité, il me rendra témoignage.... il me glorifiera.... il convaincra de péché le monde qui a refusé de croire en moi.<sup>3</sup> » De plus, cette communication prodigieuse de l'Esprit de Dieu aux hommes, glorifiait Jésus-Christ en ce qu'elle était un fruit de sa mort,<sup>4</sup> de sa prière,<sup>5</sup> et que lui-même étant, conjointement avec le Père, le principe de cette troisième personne divine, il avait contribué avec le Père à l'envoyer ;<sup>6</sup> qu'enfin les lumières dont l'Esprit-Saint venait inonder le monde des esprits, les forces ou les vertus surnaturelles et les dons miraculeux dont il venait orner les âmes, étaient des biens faisant partie du domaine de Dieu le Fils : « Il prendra de ce qui est mien et vous le communiquera.<sup>7</sup> » Bref, la Pentecôte est la grande manifestation de la divinité du Fils de

(1) Ps. 2. 9.

(2) Heb. 13. 8.

(3) Joan. 15. 27. — 16. 8. sqq.

(4) Joan. 7. 39.

(5) Joan. 14. 16.

(6) Joan. 16. 7.

(7) Joan. 16. 14.

l'homme, du Fils de Marie, par le Saint-Esprit; le Paraclet, bien loin d'être venu prendre la place de Jésus, est venu nous mettre en possession de lui par la foi, l'espérance et l'amour. Ce grand mystère, avec ses immenses résultats, appartient donc tout entier à la vie glorieuse de Jésus-Christ.

## III

**A**PRÈS l'Ascension du divin Maître, les apôtres étaient retournés à Jérusalem pour y attendre la vertu d'en haut. Réunis aux disciples du second ordre, aux saintes femmes, et ayant dans leur compagnie la Mère de Jésus et ses proches, ils se tenaient continuellement en prière, tantôt dans le temple et tantôt au Cénacle, tandis que, assis à la droite du Père, le Sauveur interposait en leur faveur sa toute-puissante médiation. Ce fut pendant cette fameuse retraite, qu'usant pour la première fois de sa prérogative, Pierre proposa à ses frères, en remplacement de Judas, l'élection d'un nouveau témoin de la vie, de la doctrine, de la mort et de la résurrection de Jésus. Le choix tomba sur le disciple Mathias.

## IV

**L**E dixième jour, qui était le cinquantième depuis la résurrection, et la fête commémorative de la publication de la loi écrite, les disciples étant rassemblés dans le Cénacle au nombre de cent vingt, tout à coup, vers la troisième heure, on entendit un bruit pareil à celui d'un vent violent qui fondait sur la maison; puis on vit apparaître comme des langues de feu qui se partageaient et venaient se reposer sur chacun d'eux. C'était l'emblème des célestes lumières, des flammes du zèle, du don des langues et de la divine éloquence dont l'Esprit-Saint venait remplir les ministres du saint Evangile.

Or, il y avait en ce moment à Jérusalem, attirés par la solennité, des hommes pieux, Juifs et prosélytes,<sup>1</sup> accourus de toutes les parties du monde civilisé. Au bruit mystérieux qui ébranlait le Cénacle, ceux qui se trouvaient dans le voisinage accoururent. De leur côté, les apôtres, ne pouvant déjà plus contenir les sacrées ardeurs dont ils brûlaient, sortirent de leur retraite et

(1) On appelait prosélytes les Gentils qui se réunissaient aux Juifs pour adorer le vrai Dieu. Il y avait les prosélytes *de justice* qui, ayant reçu la circoncision, et s'étant obligés à toutes les observances de la loi mosaïque, étaient incorporés au peuple d'Israël; et les prosélytes *de la porte*, qui se contentaient de fuir l'idolâtrie et de suivre la loi naturelle et le Décalogue: ils étaient admis dans les synagogues.



se mirent aussitôt à annoncer à tout ce peuple la parole du salut. Nouvel étonnement de la foule : tous ceux qui la composaient, bien que de nationalités toutes différentes, les comprenaient, et chacun les entendait s'exprimer dans sa langue maternelle et dans son dialecte propre. « Que veut dire ceci? ils sont tous Galiléens; comment donc nous tous, Parthes et Mèdes, Elamites et habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte, du territoire de Cyrène en Lybie, de Rome, enfin Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, comment les avons-nous entendus publier dans nos langues respectives les grandeurs de Dieu? »

## V

**D**ANS cette multitude, il y avait, comme toujours, de ces esprits légers, qui trouvent partout à rire, et qui, sur les plus graves questions, savent se contenter des explications les plus ineptes. « Pourquoi, disaient-ils, nous occuper de ces gens-là? ils sont pleins de vin; » et dans les cris inarticulés que l'ivresse leur arrache, vous avez cru reconnaître divers idiomes. Ce fut pour Pierre l'occasion d'annoncer pour la première fois à la maison d'Israël Jésus-Christ ressuscité. Il se montre dès ce moment tout rempli de la science et de l'intelligence des Livres saints. Il cite le prophète Joël, qui a prédit le prodige dont les Juifs se montrent stupéfaits, à savoir l'effusion du Saint-Esprit sur tout âge, tout sexe et toute condition. Mais Joël a aussi prophétisé les épouvantables malheurs qui doivent fondre sur le peuple de Dieu, et dont seront exempts ceux-là seuls qui invoqueront le nom du Seigneur.<sup>1</sup> « Ce Seigneur qu'il faut invoquer, ajoute-t-il, c'est Jésus de Nazareth; les miracles que vous lui avez vu opérer, eussent dû vous le faire reconnaître pour le Christ. Mais, en accomplissement des prophéties, vous l'avez méconnu et tué par les mains des méchants. Dieu l'a ressuscité, selon que David l'avait prédit; nous en sommes témoins; il est monté au ciel; et c'est lui qui vient de nous envoyer l'Esprit-Saint dont les opérations frappent vos yeux et vos oreilles. Que toute la maison d'Israël le sache donc : ce Jésus que vous avez crucifié, c'est le Seigneur, le Christ que Dieu vous avait donné. »

Ce discours, comparable pour sa noble hardiesse, sa majesté et son ampleur, à ceux des plus grands prophètes, et appuyé d'ailleurs sur tant de prophéties anciennes et de prodiges récents, fut comme un glaive qui perça les cœurs endurcis de beaucoup de Juifs : « Frères, dirent-ils pleins de componction aux apôtres,

(1) Joel. 2. 28. seqq.

que ferons-nous donc ? » — « Repentez-vous, répondit Pierre, recevez le baptême de Jésus-Christ, et Dieu vous donnera l'Esprit-Saint. »

Trois mille personnes se rangèrent aussitôt sous l'étendard de la croix ; l'Église commençait avec tous ses caractères d'union étroite, de vie sainte, de docilité à l'égard de l'autorité hiérarchique. « Les nouveaux fidèles continuaient de s'assembler sous la présidence des apôtres pour écouter leurs enseignements, prier en commun, et participer à la fraction du pain, c'est-à-dire au saint sacrifice et à la communion. Ils n'avaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme ; ils ne connaissaient ni *le tien* ni *le mien* ; tout était commun entre eux ; et ceux qui possédaient du bien, le vendaient et en apportaient le prix aux apôtres, pour être distribué à chacun selon ses besoins. Ensemble ils faisaient chaque jour de longues visites au temple ; ensemble ils prenaient leurs repas, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. La paix, la joie sainte de leurs âmes respiraient dans leurs traits et s'exhalaient de leurs cœurs en hymnes d'actions de grâces. Le peuple les regardait avec une religieuse frayeur et avec un respect plein d'affection ; et leurs exemples, non moins que les fréquents miracles des apôtres, attiraient continuellement de nouveaux membres à la communauté naissante. C'est ainsi que l'Esprit-Saint commençait d'élever le nom de Jésus au-dessus de tout nom. (Act. 1 & 2.)

## Chapitre Sixième.

*Pierre et Jean guérissent un paralytique à la porte du temple. — Sermon de Pierre à cette occasion. — Conversions nombreuses. — Ils sont arrêtés. — Réponse de Pierre au grand-prêtre. — Ferveur des premiers fidèles. — Ananie et Saphira. — Miracles de saint Pierre. — Les apôtres jetés en prison et délivrés par un ange. — Ils sont flagellés devant le Grand Conseil.*

### I



usqu'ici, les apôtres n'ont parlé qu'à la multitude. Il faut maintenant que, selon la prédiction du Sauveur,<sup>1</sup> ils soient cités par-devant les princes, afin de rendre à leur Maître un témoignage authentique en face de ceux qui l'ont jugé et condamné ; et de confondre par leur éloquence inspirée, ceux devant qui il s'est tu.

(1) Matth. 10. 17. sq.

Peu après la Pentecôte, Pierre, accompagné de Jean, se rendait au temple, vers la neuvième heure du jour, laquelle, chez les Juifs, était consacrée avec la troisième, et la sixième à la prière. En entrant par la porte orientale, ils passèrent près d'un homme perclus de naissance, qu'on apportait là chaque jour pour y mendier son pain. Il leur demanda l'aumône. « Je n'ai ni argent ni or, lui répondit Pierre; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth lève-toi et marche. » Et ce disant, il le prend par la main, le soulève, et voilà que, sous les yeux de toute la foule qui connaissait ce mendiant de longue date, voilà qu'il se dresse, marche, bondit joyeusement et pénètre dans le temple entre les deux apôtres dont il tient les mains. A la vue de ce prodige, on accourt de toutes parts, on regarde avec stupeur le mendiant et ceux qui l'ont guéri. Et Pierre, qui ne respire que pour son Maître, saisit avidement cette nouvelle occasion de glorifier son nom, et lui fait une auréole de l'admiration dont il se voit l'objet.

« Fils d'Israël, dit-il, pourquoi fixer les yeux sur nous, comme si la guérison de cet homme était due à notre vertu? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a ainsi glorifié son Fils Jésus que vous avez livré aux Gentils et renié au tribunal de Pilate, qui était décidé à le renvoyer absous. Vous avez rejeté le Juste, le Saint; vous avez demandé la délivrance d'un meurtrier, et l'auteur de la vie, vous l'avez tué. Mais Dieu l'a ressuscité : nous en sommes témoins. C'est son nom qui, invoqué par notre foi, vient de donner à cet homme l'usage de ses pieds. Je le sais, mes frères, vous avez agi par ignorance, aussi bien que vos princes; et Dieu, lui, a fait servir votre péché à l'accomplissement des prophéties. Repentez-vous donc, convertissez-vous, afin que vos péchés vous soient remis, et que vous ayez part à la félicité dont la retour de Jésus sur la terre sera le signal.... »

Ce discours du pêcheur fut, comme le précédent, une vraie pêche miraculeuse : il porta à cinq mille le nombre des néophytes, non compris les enfants et les femmes.

## II



OR, tandis que Pierre et Jean parlaient ainsi au peuple, les prêtres chargés de la garde du temple et quelques sadducéens survinrent, les arrêterent, et les jetèrent en prison, en attendant le lendemain : car il était déjà tard. Les sadducéens en voulaient aux apôtres, parce qu'en enseignant que Jésus-Christ était ressuscité, ils battaient en brèche leurs doctrines matérialistes. Le matin venu, le Sanhédrin s'assemble sous la présidence des grands prêtres Anne et Caïphe. Pierre et Jean sont amenés en leur présence avec le

boiteux guéri par eux. On les interroge en ces termes : « Par quelle puissance et par la vertu de quel nom avez-vous fait cela ? » On espérait qu'intimidés à la vue d'une si imposante assemblée, les accusés répondraient qu'ils l'avaient fait par l'invocation du nom de Dieu, et éviteraient de prononcer le nom de Jésus. Mais, selon la promesse du Sauveur lui-même, devant les tribunaux, ce n'étaient plus les apôtres qui parlaient, c'était l'Esprit-Saint qui parlait par leur bouche,<sup>1</sup> l'Esprit-Saint que personne ne saurait intimider, et qui avait été donné aux apôtres précisément pour l'exaltation du nom de Jésus. Rempli donc de cet Esprit, dit saint Luc, Pierre répondit :

« Princes et Anciens, écoutez. Vous voulez savoir de nous par quel moyen nous avons délivré cet homme de son infirmité : sachez donc, vous et tout Israël, que nous l'avons fait par la vertu du nom de Jésus de Nazareth, qui est le Christ et notre Seigneur, que vous avez crucifié, et que Dieu a retiré des morts. Il est la pierre qui, mise au rebut par vous, est devenue la pierre angulaire; et il n'est point pour les hommes d'autre nom par qui ils puissent être sauvés. »

Quelle fermeté, quelle noble liberté de langage! Est-ce là l'homme qui naguère n'osait, en face d'une pauvre esclave, s'avouer le disciple de Jésus? Non moins que le miracle opéré par Pierre sur le boiteux, le miracle de sa transformation, de sa science, de sa magistrale éloquence, frappa les sanhédrines. Car, observe saint Luc, ils les reconnaissaient, lui et Jean, comme ayant été de la suite de Jésus, et savaient que c'étaient des hommes du commun, et sans aucune teinture de lettres. Impossible, d'un autre côté, de chercher à obscurcir le fait de la guérison en présence de celui qui en avait été l'objet. Leur embarras était extrême. Aussi bien, que faire? Reconnaître les deux pauvres galiléens comme des envoyés de Dieu, se faire leurs disciples, et adorer avec eux cet autre galiléen qu'ils ont crucifié? leur orgueil eût préféré l'enfer. User de rigueur envers eux, les condamner à mort ou à une prison perpétuelle? ils n'osaient. Ils les firent sortir pour délibérer entre eux : « Comment traiterons-nous ces hommes? Nous ne saurions nier le miracle qu'ils viennent de faire : il est trop évident et tout Jérusalem en est témoin. Il serait donc dangereux de leur infliger quelque châtement. Mais défendons-leur rigoureusement de faire encore mention de ce nom (du nom de Jésus),<sup>2</sup> à qui que ce soit. » Pierre et Jean rappelés, ils leur intiment cette défense du ton le plus sévère. « Jugez vous-mêmes, répliquent les deux accusés, s'il est juste de vous obéir

(1) Matth. 10. 20.

(2) Ils affectent de ne pas le prononcer, selon ces paroles que le prophète leur met à la bouche : « Faisons-le disparaître de la terre, et que son nom ne soit plus prononcé. » (Jer. 11. 19.)

plutôt qu'à Dieu. Quant à nous, nous ne pouvons ne pas publier ce que nous avons vu et entendu. -

*Non possumus* : Nous ne pouvons ! telle sera désormais la réponse sacramentelle des successeurs des apôtres et de tous les fidèles, aux injustes exigences des tyrans. C'est aussi la formule de l'affranchissement de la conscience humaine : le monde ancien avait presque perdu la notion d'un devoir en opposition avec la volonté du maître. A partir de ce jour, l'idéal du juste rêvé par Horace.<sup>1</sup> sera atteint en trois siècles par plus de dix millions d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'enfants et d'esclaves.

Les Anciens renvoyèrent enfin les deux apôtres, après leur avoir renouvelé leur défense et leurs menaces, mais sans avoir osé les punir, à cause du peuple qui, émerveillé du miracle opéré par eux, en glorifiait le Seigneur.

## III

**D**E retour auprès de leurs compagnons, Pierre et Jean leur rapportèrent ce qui leur était arrivé et ce que leur avaient dit les membres du haut Conseil. Et tous s'écrièrent d'une seule voix : « Seigneur, Créateur du ciel, de la terre et de toutes choses, vous avez dit par la bouche de votre serviteur David : Pourquoi les nations ont-elles frémé et les peuples ont-ils conçu de vains projets ? Pourquoi les rois de la terre se sont-ils levés et les princes ont-ils conspiré contre le Seigneur et contre son Christ ? — En effet, dans cette ville, Hérode, Ponce-Pilate avec les Gentils et le peuple d'Israël, ont conspiré contre votre saint serviteur Jésus, que vous avez sacré, et ont accompli les décrets de votre puissance et de votre sagesse. Et maintenant, Seigneur, voyez leurs menaces et faites que vos serviteurs annoncent avec une pleine liberté votre parole ; et vous cependant, étendez votre main afin que des guérisons, des signes et des prodiges se produisent par la vertu du nom de Jésus. »

Cette prière si humble, si confiante, si désintéressée, fut exaucée à l'instant : le Cénacle trembla encore une fois, et les disciples se sentirent remplis d'une nouvelle effusion du Saint-Esprit, et d'une nouvelle ardeur. Ils annonçaient avec une grande intrépidité la résurrection de Jésus-Christ ; la grâce divine se rendait comme sensible en eux et les secondait visiblement ; les Juifs convertis par eux embrassaient tout d'abord le genre de vie parfaite inaugurée le jour de la Pentecôte, et vendaient leurs biens pour en mettre le prix en commun.

(1) *Justum, et tenacem propositi virum.  
Non vultus instantis tyranni  
Mente quatit solida.....*

## IV

**E**TAIT là comme un essai de la vie cénobitique. Au reste, tout ici était spontané de la part des néophytes, et n'était prescrit par aucune loi. Seulement, et c'est le sentiment de saint Jean Chrysostome et des théologiens catholiques, ils sanctionnaient par le vœu l'abdication de leurs biens entre les mains des apôtres. Et voilà ce qui rendit si énorme le crime des deux époux Ananie et Saphira lesquels, ayant vendu leur champ, n'apportèrent qu'une partie du prix, et affirmèrent effrontément à saint Pierre qu'ils ne l'avaient pas vendu plus chèrement. Repris sévèrement par l'homme de Dieu, à qui l'Esprit-Saint avait révélé leur fourbe sacrilège, ils tombèrent morts à ses pieds.

Cet exemple terrible frappa de crainte tous les fidèles et tous ceux qui l'apprirent, et augmenta beaucoup le respect et l'estime dont les apôtres étaient l'objet. On se faisait spécialement une si haute idée de Pierre, dont la prééminence sur les autres était évidente, et l'on prisait si haut sa sainteté que, quand il devait passer dans quelque rue, on y apportait les malades sur des grabats, afin que son ombre, en tombant sur eux, les guérit. Ainsi s'accomplissait la parole du Sauveur : « Ceux qui croiront en moi, feront les mêmes œuvres que moi et en feront de plus éclatantes.<sup>1</sup> » Nous ne lisons nulle part que Jésus ait rendu la santé aux malades au moyen de son ombre. Le bruit de ces merveilles se répandit rapidement dans les villes et dans les bourgades voisines de Jérusalem ; et bientôt on en vit venir en foule, apportés ou amenés par leurs proches, les infirmes et les énergumènes, et tous retournaient guéris.

## V

**L**N accroissant rapidement le nombre des croyants, ces miracles changèrent en fureur la jalousie du grand prêtre et le dépit de ses amis les sadducéens. Ils arrêtaient les douze apôtres dans le temple où ils prêchaient, et les jetèrent dans la prison publique, comme des criminels déjà convaincus. Mais un ange les en tira pendant la nuit, et leur enjoignit de retourner au temple et d'y continuer leurs prédications, ce qu'ils firent dès la pointe du jour. Cependant le grand prêtre assemblait le Sanhédrin et ordonnait qu'on amenât à sa barre les disciples du Galiléen. Jugez du désappointement de ces hommes hautains, quand on vint leur apprendre que la prison,

(1) Joan. 14. 12.

dument fermée et gardée, était vide ! Tandis qu'ils cherchaient en vain l'explication d'un cas si étrange, quelqu'un vint leur dire : « Les hommes que vous mites hier en prison sont dans le temple et prêchent le peuple. » Le prêtre préposé à la garde du temple s'y rendit avec une escorte, et les amena au Conseil, mais sans user de violence, de peur de se faire lapider par la foule.

Quand ils furent en sa présence, sans s'enquérir d'eux comment ils étaient parvenus à sortir de leur cachot, le grand prêtre les interpella en ces termes : « Nous vous avons formellement défendu de prêcher encore *ce nom* ; et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre enseignement ; vous cherchez à faire retomber sur nous le sang de *cet homme* (à nous rendre odieux au peuple comme étant les auteurs de sa mort). » Pierre répondit au nom de tous :

« Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.<sup>1</sup> Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous aviez tué en le suspendant au gibet. Dans sa puissance, Dieu l'a glorifié comme l'auteur du salut, afin que par lui Israël reçoive la grâce du repentir et la rémission de ses péchés. Et nous, nous sommes les témoins de ces choses, avec l'Esprit-Saint que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent. »

Ne pouvant rien opposer à une réponse si modérée, si juste, si bien appuyée, les sanhédrins étaient exaspérés ; ils allaient en venir au dernier argument de la tyrannie aux abois, et se débarrasser par le meurtre de ces hommes dont le tort était d'avoir trop raison, quand l'un d'entre eux, nommé Gamaliël, docteur de la loi, et universellement estimé, demanda qu'on fit sortir un instant les apôtres, et engagea ses collègues à s'abstenir de toute mesure violente, qui ne pouvait que les exposer à l'animadversion du peuple. « S'il n'y a là, disait-il, qu'une entreprise humaine, elle se dissipera d'elle-même ; si au contraire le doigt de Dieu y est, vous n'aboutirez, en la combattant, qu'à vous rendre coupables d'une impiété sans fruit.<sup>2</sup> » Ils renoncèrent donc à leur projet sanguinaire et relâchèrent les apôtres, mais non sans les avoir fait fouetter en leur présence, et leur avoir réitéré la défense de parler encore de Jésus en public. « Et eux, ils s'en allaient, se réjouissant d'avoir été jugés dignes de souffrir l'opprobre pour le nom de Jésus. »

De tels hommes étaient invincibles. Ils se remirent aussitôt à prêcher Jésus-Christ, et dans le temple et dans les maisons privées. (Act. 3. 1. 5.)

(1) Quand leurs volontés sont en opposition avec celle de Dieu.

(2) Gamaliël se convertit bientôt, et l'Eglise honore sa mémoire. Son corps fut retrouvé avec ceux de saint Etienne et de saint Nicodème.

## Chapitre Septième.

*Ordination des sept premiers diacres. — Martyre d'Etienne. — Persécution excitée par Saul. — Succès du diacre Philippe. — Simon le magicien. — Baptême de l'emuque de Candace.*

### I



PENDANT le nombre des fidèles s'accroissait rapidement; et les apôtres s'aperçurent que l'administration des biens temporels mis en commun par les néophytes, devenait pour eux une surcharge nuisible à leur ministère. Dignes disciples de Celui qui n'avait voulu posséder rien en ce monde, ils résolurent de remettre le soin des tables à des ministres subalternes. Et sur la proposition de Pierre, les fidèles élurent sept hommes distingués par l'intégrité de leurs mœurs, leur sagesse, et par l'abondance des dons du Saint-Esprit. Les apôtres leur *imposèrent les mains en priant*, c'est-à-dire qu'ils les ordonnèrent diacres. Les plus célèbres de ces sept premiers diacres furent Etienne et Philippe. Ce dernier avait quatre filles vierges et douées du don de prophétie.

L'exercice de la charité envers les pauvres, les orphelins et les veuves, n'occupait pas exclusivement ces saints lévites : ils avaient aussi reçu le pouvoir d'annoncer la parole de Dieu. Encore dans la fleur de la jeunesse, Etienne surtout semblait destiné à devenir un puissant ministre du saint Evangile. A une profonde science des Ecritures il joignait une haute sainteté, une grande énergie de zèle, et Dieu autorisait ses prédications par d'éclatants miracles. Aussi, le levain évangélique envahissait de plus en plus Jérusalem, et les prêtres juifs eux-mêmes passaient en grand nombre de la Synagogue rebelle à l'Eglise de Jésus-Christ.

### II



BIENTOT, par son zèle et ses succès, Etienne devint le point de mire des Juifs obstinés, plusieurs entrèrent en lice avec lui dans des disputes publiques; mais ils ne pouvaient tenir contre les discours pleins de sagesse que, selon sa promesse, Jésus-Christ mettait dans sa bouche. Furieux de leur défaite, ils l'accusèrent de blasphème, amentèrent le



peuple contre lui, le saisirent et le trainèrent devant le Sanhédrin. Il y parut, dit saint Luc, comme un ange, tant la beauté de son âme, et peut-être quelque splendeur miraculeuse, reluisait sur son visage. Après une longue profession de foi en Dieu et en son serviteur Moïse, contre qui des témoins subornés l'accusaient d'avoir blasphémé, Etienne, changeant de rôle, et prenant ses juges à partie, leur reprocha vivement leurs perpétuelles résistances à l'Esprit-Saint, et le meurtre du Christ.

Cette sortie inattendue allait au cœur des princes de la Synagogue comme un trait brûlant, comme un remords. Impuissants à repousser l'accusation, ils interrompirent le saint orateur par leurs frémissements de rage. Etienne alors leva les yeux au ciel et vit, comme autrefois Daniel, le Père céleste sous une forme sensible, et Jésus debout à sa droite. Selon sa promesse, le Christ lui rendait devant son Père le témoignage qu'il en avait reçu devant les hommes; et par cette apparition, il le fortifiait pour la suprême lutte en l'invitant à venir où il était lui-même. Transporté de joie : « Voilà, s'écria Etienne, voilà que je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Et sans doute, partant de là, il allait prouver à ses adversaires la résurrection de Jésus-Christ et sa divinité. Mais ils n'en voulurent pas entendre davantage : « ils se bouchèrent les oreilles, » comme l'aspic du psaume; <sup>1</sup> et, sans autre forme de procès, ils se jetèrent tous ensemble sur lui et le trainèrent hors de la ville pour le lapider.

La loi voulait que les témoins dans une cause capitale se fissent les exécuteurs de la sentence.<sup>2</sup> Ceux qui avaient accusé Etienne se dépouillèrent, à cet effet, de leurs vêtements de dessus et les remirent à la garde d'un homme de Tarse, nommé Saul, l'un des plus zélés ennemis d'Etienne. Par ce service rendu aux meurtriers du saint diacre, Saul assumait ouvertement la complicité de leur crime. Précipité d'abord, selon l'usage, du haut d'une colonne ou d'un mur, de manière à tomber en arrière sur une grosse pierre, Etienne s'écria : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ! » Puis, fidèle imitateur de Celui pour qui il mourait, il se redressa avec effort et fléchit les genoux afin de prier pour ses bourreaux : « Seigneur, s'écria-t-il d'une grande voix, pardonnez-leur ce péché ! » Un des témoins souleva alors la pierre sur laquelle on l'avait précipité, et la lui jeta de toutes ses forces dans la poitrine. Cela fait, Etienne « s'endormit dans le Seigneur. »<sup>3</sup> Il fut enseveli avec de grands honneurs par des hommes craignant Dieu.<sup>4</sup>

(1) Ps. 57. 5. (2) Voyez page 329. (3) Voir Mgr Beelen, *Act. ap.*

(4) Gamaliël, apparaissant au prêtre Lucien de Jérusalem, sous l'empereur Honorius, lui révéla qu'il avait lui-même donné la sépulture à Etienne dans un tombeau qui lui appartenait.

## III



LA mort du premier martyr de Jésus-Christ fut le signal d'une violente persécution contre l'Eglise de Jérusalem. Le chef des persécuteurs était Saul, disciple de Gamaliël, mais bien éloigné d'obéir aux conseils modérés de ce sage. Il semblait qu'en jaillissant sur lui, le sang d'Etienne l'eût rendu furieux. C'était là, dit saint Augustin, le loup rapace de la tribu de Benjamin, prédit par le vieux Jacob.<sup>1</sup> Muni de pleins pouvoirs de la part du Sanhédrin, il pénétrait dans les maisons suspectes de recéler des fidèles; en arrachait hommes et femmes, et les trainait en prison. Il inspirait une telle terreur, que les néophytes s'enfuirent de Jérusalem et se dispersèrent en divers lieux de la Judée et de la Samarie : les apôtres seuls, raconte saint Luc, demeurèrent dans la ville sainte. Au reste, cette tempête eut pour effet de porter au loin la semence féconde de l'Evangile; — et ce sera là dorénavant une loi providentielle qui ne cessera de s'exécuter jusqu'à nos jours, — les fugitifs annonçaient partout sur leur passage la bonne nouvelle du royaume des cieux, et rendaient le pain de la vie éternelle à ceux qui leur donnaient le pain de l'hospitalité.

Entre tous ces prédicateurs de l'exil, brilla le diacre Philippe. Il se rendit dans la capitale de l'hérésie et du schisme samaritains, y prêcha le Christ Jésus, et appuya sa parole sur d'éclatants prodiges. Il rencontra là le magicien Simon, qui s'était acquis une grande renommée dans cette ville par ses prestiges, mais qui, stupéfié à la vue des miracles de Philippe, y reconnut le doigt de Dieu. se convertit, du moins en apparence, reçut le baptême avec une foule d'autres personnes, et se mit à suivre partout le saint diacre. La nouvelle de ces conquêtes évangéliques étant parvenue aux apôtres, Pierre se rendit à Samarie avec Jean, afin de conférer le Saint-Esprit aux nouveaux baptisés. Car, n'étant que diacre, Philippe, tout grand saint et thaumaturge qu'il était, n'avait pu le faire. Alors Simon, témoin des effets sensibles de l'imposition des mains des apôtres, leur offrit de l'argent : « Donnez-moi, leur dit-il, ce pouvoir, afin que ceux à qui j'imposerai les mains, reçoivent le Saint-Esprit. » — Il voulait acheter l'Esprit-Saint, afin d'en trafiquer au profit de son avarice et de sa vanité. Pierre répondit à cet odieux marchand : « Périsses avec toi ton argent au prix duquel tu prétends acheter ce qui est un don de Dieu ! » Après cette malédiction ou cette menace, il l'engagea cependant à se repentir de son crime. Simon s'humilia, implora le secours des prières des deux apôtres; mais,

(1) Gen. 49. 27.

si sa pénitence fut sincère, elle ne fut pas de longue durée : Pierre devait le retrouver bientôt, exerçant son ancien métier de magicien à la cour de Néron. Le passage de ce misérable dans l'Eglise y a laissé une trace : son nom est resté attaché au trafic sacrilège des choses saintes.

En regagnant Jérusalem, Pierre et Jean évangélisèrent beaucoup d'autres lieux du pays des Samaritains; et il est permis de croire qu'ils revirent la ville de Sichar et en confirmèrent les habitants qui avaient autrefois fait un si bon accueil au Sauveur.

## IV

**U**N épisode de cette époque de persécution nous montre les soins touchants de la miséricorde divine en faveur d'une âme de bonne volonté. Un prosélyte, intendant de Candace, reine d'Ethiopie, était venu à Jérusalem rendre ses hommages à Dieu, probablement à l'occasion d'une des grandes fêtes établies par Moïse. Monté sur son char, il retournait dans son pays en lisant à haute voix le prophète Isaïe, qu'il ne comprenait guère, faute de connaître Jésus-Christ, sans que l'ancien Testament est un livre fermé. Tout à coup un ange apparaît au diacre Philippe, et lui ordonne de se transporter sur le chemin qui va de Jérusalem à Gaza. Philippe obéit; il aperçoit au loin l'éthiopien; et sur le commandement de l'Esprit-Saint, il se met à la course pour l'atteindre. Arrivé près de lui, il l'entend qui lisait ce passage : « Il a été traîné à la mort comme une brebis; et comme un agneau qui reste muet devant celui qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche... » — Croyez-vous, lui dit Philippe en l'abordant, que vous compreniez ce que vous lisez? — « Et comment le pourrais-je, répondit l'intendant, si personne ne me l'explique? » Et il fit monter le diacre à ses côtés. En lui expliquant ces paroles du prophète, Philippe lui fit connaître Jésus, ses mystères et toute l'économie de la religion. On vint à passer près d'une fontaine : « Voici de l'eau, dit l'intendant, qui empêche que je ne sois baptisé? » — « Si vous croyez de tout cœur, vous pouvez l'être. » — « Je crois, répliqua l'éthiopien, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu; » et il fit arrêter son char. Philippe le baptisa; et aussitôt l'Esprit-Saint l'enleva aux regards du néophyte, qui continua joyeusement son voyage, tandis que Philippe, poursuivant ses courses apostoliques, portait le nom de Jésus à toutes les villes depuis Azot jusque Césarée. (ACT. 6. 7. 8.)

## Chapitre Huitième.

*Conversion et baptême de Saul. — Miracle de sa science infuse. — Son évasion de Damas. — Son entrevue avec saint Pierre à Jérusalem. — Les Juifs veulent le tuer. — Jésus lui apparaît et lui ordonne de quitter la ville.*

### I



U moment où nous sommes arrivés, c'est-à-dire quelques mois seulement après la scène du Golgotha,<sup>1</sup> Jésus se voyait publiquement adoré dans la ville qui l'avait renié, chassé de son sein et pendu à un gibet; il voyait une multitude, déjà innombrable, d'hommes de toute condition, se dépouiller, pour lui plaire, de tout ce qu'ils possédaient, et mettre au-dessus de toutes les prospérités, l'honneur d'être bafoués, enchaînés, tués en haine de son nom; il voyait réduits au silence et à une rage impuissante par quelques pauvres ignorants formés à son école, les maîtres de la science et ses juges; déjà même son nom avait commencé la conquête d'une nation voisine et éternellement ennemie de la sienne. Enfin, il était évident aux yeux de tous, — et il en sera ainsi dans toute la suite des siècles, — que la raison, la justice, la vertu, la piété véritable étaient du côté des siens; aussi étaient-ils universellement estimés; et c'était là surtout ce qui lui attirait chaque jour de nouveaux adeptes.

Certes, pour un supplicié, c'étaient d'assez beaux titres de gloire, et une vengeance assez éclatante de son supplice. Et cependant le Crucifié ne s'en contente pas : lui, le rebut de la nation juive, il prétend être adoré, non plus seulement par les Juifs, mais par des peuples ayant en aversion tout ce qui est juif; et pour leur porter son nom, il a fait choix du plus violent des ennemis de ce nom même, d'un homme qui a déjà trempé ses mains dans le plus beau sang chrétien : il veut que, de persécuteur, le meurtrier d'Étienne, Saul, devienne le propagateur de l'Évangile parmi les Gentils. Mais, cette noble conquête, il se la réserve.

(1) On place la conversion de saint Paul l'an 35 de Jésus-Christ, donc beaucoup moins de deux ans, peut-être même moins d'un an après l'Ascension.

## II

**S**AUL était toujours également animé contre les disciples du Seigneur; ne respirant que menaces contre eux, toujours altéré de leur sang, et sachant que beaucoup d'entre eux s'étaient enfuis à Damas, il demanda au grand prêtre des lettres de créance pour les synagogues de cette ville, afin qu'il lui fût permis de se saisir de tous les fidèles qu'il y rencontrerait, de les forcer par les mauvais traitements à blasphémer le nom de Jésus,<sup>1</sup> ou, s'ils s'y refusaient, de les charger de liens et de les amener à Jérusalem pour y être punis.

Il allait arriver à Damas quand, en plein midi, il se vit soudainement environné d'une lumière descendue du ciel, et plus éclatante que le soleil. Epouvanté à cette vue, il tomba par terre avec ses compagnons de voyage, et entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » — « Qui êtes-vous, Seigneur? » répondit-il; et en même temps, levant les yeux au ciel, il vit Jésus-Christ tout étincelant de la gloire de son immortalité. Lui-même s'en est expliqué ainsi à diverses reprises.<sup>2</sup> Le Seigneur lui répondit : « Je suis Jésus que tu persécutes; il est périlleux pour toi de regimber contre l'aiguillon de ma grâce, comme tu l'as fait jusqu'à cette heure. » Reconnaissant alors Celui qu'il avait blasphémé et poursuivi dans ses membres, Saul lui rend les armes, lui fait hommage de sa personne et lui consacre le reste de son existence. Tremblant et hors de lui : « Seigneur, dit-il, que voulez-vous que je fasse? » — Heureuse parole qui, de Saul, fait Paul; du loup sanguinaire de Benjamin, le docteur et le pasteur de tant de peuples; du blasphémateur du nom de Jésus, le prédicateur du nom de Jésus!

« Lève-toi, lui répondit le Seigneur, et entre dans la ville, et là il te sera dit ce que tu dois faire. Je me suis montré à toi, afin de t'établir héraut et témoin des choses que tu viens de voir (de la vérité de ma résurrection), et de celles que je t'enseignerai encore dans d'autres apparitions; et je te délivrerai des embûches qui te seront dressées par le peuple juif et par les nations auxquelles je t'envoie maintenant, afin que tu leur ouvres les yeux, et qu'ils quittent les ténèbres pour la lumière, et l'empire de Satan pour le service de Dieu. »

Cependant les compagnons de Saul demeuraient immobiles de stupeur, s'apercevant qu'il s'entretenait avec un personnage invisible pour eux, bien que sa splendeur frappât leurs regards, et dont ils n'entendaient pas la voix.<sup>3</sup> Quand Saul se releva, il était

(1) Act. 26. 11.

(2) I Cor. 9. 1. — 15. 8.

(3) Ils entendaient la voix de Saul : *Vocem quidem audientes*, non celle de Jésus : *Vocem autem non audierunt ejus qui loquebatur mecum.* (Act. 22. 9.)

changé en un autre homme; mais ses yeux, qu'il avait tenus fixés sur le Soleil du paradis, se refusaient à voir les objets terrestres. Il fallut que ses compagnons le prissent par la main et le conduisissent dans la ville. Il y fut trois jours sans voir et sans prendre aucune nourriture; mais pendant ce temps les yeux de son esprit contemplaient les célestes mystères; et son âme se repaissait d'un aliment invisible.

## III



L y avait à Damas un chrétien, un prêtre assez probablement, du nom d'Ananie. Le Seigneur Jésus lui apparut le troisième jour après la conversion de Saul et lui dit : « Ananie ! » — « Me voici, Seigneur. » — « Lève-toi et va dans la rue appelée la rue droite, rends-toi à la maison de Jude, et demande à parler à Saul de Tarse : car voici qu'il prie. » — Et au même instant, Saul avait la vision d'un homme nommé Ananie qui lui rendait la vue en lui imposant les mains. — Usant de la douce familiarité permise aux saints à l'égard de Dieu, Ananie témoigna au Seigneur son étonnement d'être envoyé par lui auprès d'un homme venu à Damas dans le dessein de persécuter les fidèles. « Va, lui répéta le Sauveur; il est l'instrument dont j'ai fait choix pour porter mon nom devant les nations, les rois et les fils d'Israël. Car il apprendra de moi combien il faut qu'il souffre pour la gloire de mon nom. »

Jésus instruisit ensuite Ananie de la conduite qu'il devait tenir à l'égard du nouveau disciple. Arrivé auprès de lui : « Saul, mon frère, lui dit-il, le Seigneur Jésus qui t'a apparu dans le chemin, m'a envoyé vers toi pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit. » En parlant ainsi, il lui mit les mains sur la tête, et aussitôt une sorte d'écaillés tombèrent des yeux de Saul, et il vit Ananie. « Le Dieu de nos pères, ajouta ce dernier, t'a destiné pour connaître sa volonté, pour voir le Juste et entendre sa voix. Tu lui serviras de témoin auprès de tous les hommes par rapport aux choses que tu as vues et entendues. Et maintenant que tardes-tu? lève-toi, reçois le baptême pour être purifié de tes péchés en invoquant le nom du Seigneur. » Et il le baptisa.

Dès lors, Saul se montra instruit, aussi bien que Pierre, aussi bien que Jean, de tout ce qui concerne la personne de Jésus-Christ, depuis le mystère de l'Incarnation jusqu'à celui de l'Eucharistie, de toute sa doctrine, tant morale que dogmatique, de toute l'économie de la religion, de la constitution intime de l'Eglise, du sens vrai des Ecritures. Trois jours avaient suffi au divin Maître pour graver dans l'esprit du persécuteur converti, tout cet ensemble de vérités, pour le remplir de cette science qui

a fait de ses épîtres l'admiration des plus beaux génies. « Je n'ai pas appris l'Évangile de la bouche d'un homme, dit-il aux Galates, mais par la révélation que Jésus-Christ m'en a faite.<sup>1</sup> » Et parlant aux Corinthiens de l'Eucharistie : « Ce que je vous ai enseigné à ce sujet, je l'ai appris du Seigneur.<sup>2</sup> » — Ce miracle ne nous paraît pas moindre que celui de la conversion même du fougueux pharisien. — Aussi, à peine baptisé, Saul se mit à prêcher dans les synagogues de Damas et à soutenir que Jésus est le Christ et le Fils de Dieu.

Il ne tarda non plus guère à entrer dans la longue série des tribulations que Jésus-Christ lui avait prédites. Confondus et réduits au silence par sa vigoureuse logique et sa profonde science des saints Livres, les Juifs de Damas résolurent de le tuer. Mais, selon sa promesse, Jésus veillait du haut du ciel sur son vase d'élection : Paul fut averti de leurs complots et se tint sur ses gardes. Avec la connivence du gouverneur, les assassins faisaient le guet jour et nuit aux portes de la ville, de peur qu'il ne leur échappât ; mais les fidèles le placèrent dans une corbeille à pains ; et à la faveur des ténèbres, ils le descendirent du haut des murailles. Ceci arriva trois ans après sa conversion. Dans la suite, le grand apôtre aimait à se rappeler cette évasion peu glorieuse, et à la raconter aux fidèles pour s'avilir à leurs yeux.<sup>3</sup>

## IV

**D**E Damas, Saul se rendit à Jérusalem, dans le dessein d'y faire la connaissance de Pierre, ainsi qu'il l'écrivit aux Galates.<sup>4</sup> Barnabé le présenta à Pierre et à Jacques-le-Mineur, les deux seuls apôtres qui fussent alors dans la ville sainte. Saul y demeura quinze jours, logeant chez Pierre, conversant avec les fidèles dorénavant rassurés à son égard, et disputant avec ceux des Juifs qui usaient comme lui de la langue grecque.

Ils eussent dû, ce semble, en croire sans peine un ancien persécuteur des disciples de Jésus-Christ ; et Saul se flattait de cet espoir ; mais en prêtant un nouvel et puissant argument à la cause de Jésus de Nazareth, sa conversion le rendait doublement odieux à ces incrédules ; et ils se décidèrent à lui opposer l'argument sans réplique du poignard. C'était l'heure de Jésus. Tandis que Saul priait dans le temple, le Sauveur lui apparut dans une vision extatique, et lui dit : « Hâte-toi de sortir de Jérusalem, car ceux qui l'habitent ne recevront pas ton témoignage touchant ma personne. » — « Mais, Seigneur, lui répondit Saul, ils savent

(1) Gal. 1. 12.

(3) II Cor. 11. 30. sqq.

(2) I Cor. 11. 23.

(4) Gal. 18.

qu'autrefois toute mon occupation était de jeter dans les fers, et de flageller dans les synagogues ceux qui croyaient en vous; et que, quand fut répandu le sang d'Etienne votre martyr, j'étais présent, j'étais complice de son meurtre, et je gardais les habits de ceux qui le tuaient. » — « Va, lui répondit Jésus-Christ, parce que je veux t'envoyer aux nations lointaines. » Saul quitta donc la ville sainte et se rendit à Tarse sa patrie. (Act. 9. 22. 26.)

## Chapitre Neuvième.

*Saint Pierre appelé à ouvrir aux Gentils les portes de l'Eglise. — Résurrection de Tabitha. — La vocation des Gentils révélée à Pierre dans une vision. — Le centurion Corneille.*

### I



LA vocation de Saul était désormais bien dessinée : c'était de porter le nom de Jésus principalement aux nations assises à l'ombre de la mort. Par lui surtout le Bon Pasteur voulait, selon sa prédiction, « amener à son bercail les brebis qui y semblaient étrangères, » afin qu'il n'y eût plus qu'un seul troupeau sous un même Pasteur. Entre tous les prédicateurs du saint Evangile, il était figuré par le blanc coursier sur lequel, dans l'Apocalypse, Jésus apparaîtrait monté quand il sort du ciel pour s'élançer à la conquête du monde.<sup>1</sup>

Néanmoins, l'introduction des Gentils dans le royaume de Dieu était une chose si nouvelle, et, comme nous le verrons, si opposée aux idées des Juifs, que l'initiative en devait être prise par celui en qui résidait toute autorité, par le dépositaire des clefs de ce royaume, en un mot, par le prince des apôtres.

Pareil à un général d'armée, qui passe en revue toutes ses troupes, ainsi, observe saint Chrysostome, se souvenant que Jésus-Christ lui avait confié le soin de tout son troupeau, Pierre faisait des courses fréquentes dans la Judée, la Galilée, le pays des Samaritains, et dans toute la Palestine, où florissaient déjà de nombreuses chrétientés. Se trouvant à Lydda, bourg très peuplé, situé proche de Joppé,<sup>2</sup> sur le littoral de la Méditerranée, il rencontra, couché sur une natte, un homme paralysé

(1) Apoc. 6. 2.

(2) Aujourd'hui Jaffa.



depuis huit ans : « Enée, lui dit-il, le Seigneur Jésus-Christ te guérit. » L'infirmes se leva aussitôt ; et ce miracle, bientôt divulgué, conquit à la foi le bourg et toute la contrée.

Tandis que l'apôtre instruisait les néophytes, et achevait d'organiser cette jeune Eglise, il vit accourir à lui deux hommes qui lui dirent de la part des fidèles de Joppé : « Venez chez nous sans aucun délai. » Il se met aussitôt en route, et trouve à son arrivée tous les saints, comme on appelait alors les chrétiens, plongés dans la désolation. La pieuse, la bonne Tabitha était morte. C'était une sainte femme qui n'avait vécu que pour les œuvres de charité. Son corps, qu'on avait déjà lavé selon la coutume, gisait sur un lit, à l'étage de sa maison. Pierre se fit conduire auprès de ces restes vénérables, et il trouva dans la chambre toutes les veuves pauvres qui l'entourèrent, lui montrant en pleurant les tuniques et autres vêtements que la chère défunte leur faisait de ses propres mains. Le cœur paternel du suprême pasteur ne put tenir contre cette scène touchante ; il fit sortir tout le monde, fléchit les genoux, pria ; puis se relevant et se tournant vers la morte : « Tabitha, lui dit-il, lève-toi. » Elle ouvrit les yeux, regarda celui qui venait de la rappeler d'un autre monde, et s'assit sur sa couche funèbre. Pierre lui tendit la main, comme pour achever de l'arracher au trépas, et lui aida à se lever. Puis il appela les saints et la leur rendit pleine de vie.

Cette résurrection ayant donné lieu à un grand nombre de conversions dans Joppé, Pierre fut obligé de s'y arrêter un temps assez long ; il accepta l'hospitalité qui lui fut offerte par un corroyeur, nommé Simon, dont la maison était au bord de la mer. Ce fut dans cette maison qu'il reçut la solennelle révélation qui allait nous ouvrir, à nous Gentils et étrangers à l'alliance divine,<sup>1</sup> les portes de l'Eglise et les portes du ciel.

## II

**U**N jour, vers la sixième heure,<sup>2</sup> l'apôtre était monté sur la plate-forme du toit pour y faire oraison loin du bruit, et s'élever à Dieu par le grandiose spectacle de la mer. Cette mer était celle qui baignait les côtes de l'Italie et de Rome, de la Grèce, de la Gaule, de l'Espagne, vastes champs où la moisson blanchissante appelait la faux des ouvriers évangéliques. Jésus avait dit au moment de remonter au ciel : « Allez, prêchez toutes les nations et les baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Quand donc, Seigneur Jésus, demandait peut-être l'âme ardente de Pierre, quand commencerons-

(1) Eph. 2. 12.

(2) Vers midi.

nous enfin à faire connaître à ces nobles nations le seul nom qui puisse les sauver?...

Pendant sa prière, il fut surpris d'une grande faim, — qui nous fait penser à celle de Jésus sur le chemin de Béthanie à Jérusalem ; — et le Sauveur qui, sans doute, l'avait excitée en lui, lui servit un repas mystérieux. Ravi en esprit, l'apôtre vit le ciel s'ouvrir, et en descendre jusqu'à terre comme une immense nappe dont les quatre coins étaient rattachés ensemble et tenus par une main invisible. Au dedans étaient rassemblés pêle-mêle tous les quadrupèdes, les reptiles et les volatiles de la terre. Pierre les considérait, quand il entendit une voix qui lui disait : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. » — « A vous ne plaise, Seigneur ! répondit-il, car je n'ai jamais mangé rien d'immonde.<sup>1</sup> » La voix reprit : « Ce que Dieu a purifié, ne l'appelle pas immonde. » La même chose se répéta par trois fois, puis la nappe et son contenu furent retirés dans le ciel.

Revenu de son extase, Pierre réfléchissait au sens possible de cette vision, quand trois étrangers, dont l'un était soldat, se présentèrent à la porte du corroyeur, et demandèrent si Simon surnommé Pierre demeurait là. « Voici, dit alors l'Esprit-Saint à Pierre, voici trois hommes qui te cherchent. Descends, et n'hésite pas à te rendre où ils te mèneront, car c'est moi qui les envoie. » L'apôtre descendit donc auprès d'eux : « Je suis celui que vous cherchez, leur dit-il : quel motif vous amène ? » Ils répondirent : « Le centenier Cornelius, homme juste et craignant Dieu, a reçu d'un ange saint l'ordre de vous faire venir dans sa maison, et d'entendre de votre bouche certaines instructions. »

## III



**C**ornelius ou Corneille commandait cent hommes dans la légion romaine qui tenait garnison à Césarée, siège du proconsul. Né dans le paganisme, comme le centurion de Capharnaüm, il avait appris des Juifs à connaître le vrai Dieu ; il avait amené à la foi toute sa famille, sans en excepter les esclaves et les soldats attachés à son service personnel ; il distribuait de grandes aumônes aux Israélites pauvres, et sa prière était continuelle. Comme tous les habitants de la Palestine, il avait entendu parler de Jésus-Christ, de sa mort, des merveilles opérées par ses disciples, des progrès de sa religion. Cette religion, devait-il l'embrasser ? C'est probablement afin d'être éclairci de ce doute, que, depuis quelque temps, il s'adon-

(1) On sait que la loi de Moïse interdisait aux Juifs l'usage de la chair de tous les reptiles et d'un grand nombre de quadrupèdes et d'oiseaux réputés impurs.

naît au jeûne et à des prières plus fréquentes. Or, deux jours avant la vision du prince des apôtres, tandis qu'il priait vers les trois heures après-midi, il avait vu des yeux du corps un ange lui apparaître sous une forme humaine, en habits blancs, qui lui avait dit : « Corneille ! » — Et lui, tremblant de crainte : « Que me voulez-vous, Seigneur ? » — « Tes prières, avait répondu le céleste messenger, tes prières et tes aumônes sont montées en présence de Dieu et l'ont fait se souvenir de toi. Et maintenant envoie à Joppé, et fais-en venir Simon surnommé Pierre, lequel est logé chez un certain Simon corroyeur, dont la maison est sur le rivage ; il t'apprendra ce que tu as à faire. » Après la disparition de l'ange, Corneille avait raconté sa vision à deux de ses serviteurs et à un pieux soldat, et les avait envoyés à Joppé. C'étaient eux qui, en ce moment, parlaient à Pierre. L'apôtre les introduisit chez son hôte, les y fit loger ce jour-là, partit le matin avec eux et six chrétiens de Joppé, et arriva à Césarée le jour suivant. En l'attendant, Corneille avait réuni chez lui, outre ceux de sa maison, tous ses parents et ses amis intimes. Averti de l'arrivée du représentant de Dieu, il alla le recevoir dans le vestibule et se prosterna à ses pieds. « Relevez-vous, lui dit Pierre, en le prenant par la main : aussi bien que vous, je suis un homme. » Puis ils entrèrent en se parlant.

## IV



QUAND Pierre se trouva en présence de la pieuse assemblée : « Vous savez, dit-il, la répugnance des Juifs à se mettre en relation avec ceux des autres nations ; mais Dieu m'a appris à ne considérer aucun homme comme impur : c'est pourquoi je me suis rendu sans hésiter à votre appel. Dites-moi donc ce qui vous a déterminé à me faire venir. » Corneille lui raconta ce qui lui était arrivé quatre jours auparavant : « Et maintenant, ajouta-t-il, nous voici tous prêts à recevoir par votre bouche les ordres du Seigneur. » — « En vérité, répliqua le saint apôtre, je vois que Dieu ne fait pas de distinction entre les nationalités ; mais qu'il reçoit dans son amitié tout qui le craint et fait le bien. » Puis, dans le style nerveux et concis qui caractérisait tous ses discours, il fit connaître à ses auditeurs la divinité de Jésus de Nazareth, sa résurrection, son pouvoir souverain sur toute créature, et la rémission des péchés offerte à tous ceux qui croient en lui. Il parlait encore quand, confirmant tout ce qu'il venait de dire, et ratifiant tout à la fois la vocation des Gentils, l'Esprit-Saint descendit sur ceux qui l'écoutaient ; au grand étonnement des Israélites venus avec Pierre, il communiqua même le don des langues à Corneille et aux siens. Bien qu'ils fussent déjà justifiés, Pierre leur fit administrer le bap-

tème ; et, sur leur demande, il passa quelques jours au milieu d'eux. Quand il fut de retour à Jérusalem, les fidèles de cette ville lui firent un reproche de s'être rendus chez des incirconcis et d'avoir mangé à leur table. L'humble apôtre ne dédaigna pas de leur expliquer longuement sa conduite ; et ils louèrent Dieu qui avait ainsi appelé les Gentils à la pénitence et à la vie éternelle.

A partir de cet événement, les prédicateurs du saint Evangile s'adressèrent indifféremment aux Juifs et aux Gentils ; ceux-ci entrèrent en foule dans l'Eglise. Barnabé ayant été envoyé par les apôtres à Antioche, alla chercher Saul à Tarse, l'associa à ses travaux ; ils y passèrent une année entière, et Dieu bénit merveilleusement leur parole ; les croyants y devinrent si nombreux que cette ville fut la première à leur donner le glorieux nom de chrétiens. (Act. 9. 10. 11.)

## Chapitre Dixième.

*Martyre de saint Jacques-le-Majeur. — Hérode fait jeter saint Pierre en prison et s'apprête à le faire mourir. — Un ange le délivre. — Mort d'Hérode.*

### I



COMME ON a dû le remarquer, la grande figure de saint Pierre domine, dans le récit de saint Luc, toute la première partie de l'histoire de la propagation de l'Evangile. Cette partie se termine par l'intéressant épisode de la délivrance miraculeuse du même apôtre par un ange. Nous le mettrons sous les yeux de nos lecteurs, avant de leur présenter, d'après le même écrivain sacré, une rapide esquisse des travaux de saint Paul parmi les Gentils.

Devenu, par la grâce des empereurs Caligula et Claude, roi de tous les états autrefois possédés par Hérode-le-Grand son aïeul, Hérode Agrippa I<sup>er</sup> crut qu'un sûr moyen de se concilier l'amitié des Juifs, serait de se déclarer hautement contre les disciples de Jésus de Nazareth. En conséquence, il fit mourir par le glaive saint Jacques, fils aîné de Zébédée et de Salomé, et frère de saint Jean l'Evangéliste. — Si donc cet

(1) Il ne faut pas le confondre avec Hérode Antipas, meurtrier de saint Jean-Baptiste et insulteur de Jésus-Christ. A l'époque dont nous parlons, Antipas était déposé et exilé.

apôtre ne vit pas se réaliser le vœu qu'il avait jadis exprimé, d'occuper la première place dans le royaume de son Maître, il eut du moins le bonheur de boire le premier entre les Douze à son calice, de se plonger le premier dans son sanglant baptême, et d'aller le premier s'asseoir à ses côtés dans la gloire.

Ce meurtre ayant été fort applaudi de ses sujets, l'assassin couronné, le flatteur à la fois des Romains et des Juifs, résolut de se recommander à ces derniers par un coup plus éclatant : il fit arrêter le prince des apôtres et fixa son supplice après les solennités de Pâques, qui étaient proches. De peur qu'il ne s'échappât comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises, le tyran le remit à la garde de seize soldats divisés en quatre groupes, qui devaient veiller à tour de rôle pendant trois heures. Jeté dans un sombre cachot, Pierre était attaché de deux chaînes rivées aux bras de deux soldats; un troisième soldat faisait sentinelle à la porte du cachot; un quatrième à la porte de fer qui donnait entrée dans la prison.

Mais de quoi servent contre les desseins de Dieu les chaînes, les soldats, les portes de fer? Jérusalem l'ancienne avait accompli ses destinées au jour où le sang de l'Homme-Dieu avait rougi ses tribunaux et ses rues; le sang du représentant de l'Homme-Dieu était dû à la Jérusalem nouvelle; en la consacrant, ce sang devait faire à jamais de Rome le siège du Pasteur suprême de tout le troupeau du Christ.

## II



ENACÉE dans son chef, l'Eglise, dit saint Luc, n'interrompait plus les prières qu'elle offrait à Dieu pour lui. Or, la veille du jour où il devait repaître de son supplice les yeux d'un peuple tant de fois parricide, Pierre dormait profondément entre ses deux gardiens. Soudain un ange apparaît sous une forme sensible, et remplit le cachot d'une vive lumière. Il éveille le saint prisonnier en le touchant au côté, et fait tomber ses chaînes en lui disant : « Lève-toi vite. » Puis il lui ordonne de se ceindre, de chausser ses sandales, de se couvrir de son manteau et de le suivre. Les deux soldats, probablement endormis, ne s'aperçurent de rien; la porte du cachot laissa passer le captif, comme la vitre le rayon du soleil, ou comme la pierre du sépulcre avait laissé passer Jésus ressuscité; la première sentinelle, éveillée ou endormie, ne fit pas plus de résistance; il en fut de même de la seconde; quant à la pesante porte de fer, elle s'ouvrit, et probablement ensuite elle se referma d'elle-même. Tant de miracles accumulés en si peu d'instants sous les yeux d'un homme tiré tout à coup de son sommeil, étaient pour le faire croire à un rêve ou du moins à une vision :

c'était la conviction de Pierre. Il ne crut à la réalité de sa délivrance que quand l'ange, l'ayant conduit à l'extrémité d'une première rue, le quitta et disparut.

L'apôtre se rendit à la maison de Marie, mère de Jean-Marc, où un grand nombre de fidèles étaient réunis et priaient pour lui. Il frappe à la porte. Une servante se présente ; et, reconnaissant sa voix, au lieu de lui ouvrir, de joie, elle revole à la maison et annonce que Pierre est à la porte. On la crut en délire ; et comme elle insistait : « C'est sans doute son ange, » se disait-on. Enfin on ouvrit : c'était bien lui ! D'un geste, il réprima les imprudents cris de joie que sa vue arrachait aux assistants, leur raconta en détail sa miraculeuse sortie de prison, les chargea d'en faire part à Jacques-le-Mineur, évêque de la ville, et s'éloigna de Jérusalem.

Le lendemain, les soldats furent punis de mort pour n'avoir pas mieux gardé leur prisonnier. Mais Hérode lui-même ne put échapper aux coups de la justice divine : s'étant rendu à Césarée, il y fut frappé par l'ange du Seigneur, pour avoir écouté avec complaisance les éloges blasphématoires que lui donnait la flatterie populaire. Il mourut rongé de vers. (Act. 12.)

## Chapitre Onzième.

*Paul et Barnabé sacrés évêques. — Leurs travaux dans l'île de Chypre et en Asie. — Concile de Jérusalem. — Paul en Macédoine, à Athènes, à Corinthe, à Ephèse. — A Jérusalem il est fait prisonnier. — Il appelle à César. — Voyage à Rome. — Sa mort.*

### I



COMME la conversion de Saul forme l'une des preuves les plus éclatantes de la vérité du Christianisme ; ses immenses travaux, ses miracles, ses étonnants succès, ses vertus surhumaines sont le magnifique resplendissement de la divinité, et, si j'ose ainsi parler, de la survivance de Jésus-Christ. Aussi disait-il de lui-même : « Je vis, ou plutôt un autre, à savoir le Christ, vit en moi.<sup>1</sup> C'est le Christ qui parle par ma bouche.<sup>2</sup> Je suis en tous lieux la bonne odeur du Christ.<sup>3</sup>

Afin qu'il fût bien évident que c'était Jésus-Christ qui vivait,

(1) Gal. 2. 20.

(2) II Cor. 13. 3.

(3) II Cor. 2. 15.

parlait et agissait en lui, il n'avait rien de ce qu'il eût fallu pour briller aux yeux des païens. Il était de petite taille, ou du moins de petite apparence.<sup>1</sup> Son langage ne ressemblait nullement à celui qui charmait l'oreille des Romains au forum, ou celle des Athéniens à l'Académie et au Portique.<sup>2</sup> Son grec semi-barbare et plein d'hébraïsmes était dur et abrupt. Plus dure encore était sa doctrine. Aux orgueilleux Romains, aux Grecs si délicats, aux voluptueux Asiatiques, il ne prêchait que la parole de la croix.<sup>3</sup> Il prétendait substituer la folie de son Evangile<sup>4</sup> aux sublimes théories de Platon et d'Aristote, et à la place des dieux chantés par Homère, Hésiode, Pindare, Horace, mettre son Jésus crucifié.<sup>5</sup> D'un autre côté, Dieu le laissait en proie à la pauvreté, à la faim, au froid, aux terreurs, aux dangers de toute sorte, et permettait qu'il fût, tantôt enchaîné et jeté en prison, tantôt frotté, lapidé; que sa vie fût une mort continuelle.<sup>6</sup> Et lui-même se plaisait dans ses faiblesses, parce qu'elles faisaient habiter en lui, disait-il, la puissance de Jésus.<sup>7</sup>

Les travaux de cet apôtre au sein de la gentilité font donc partie intégrante de la vie glorieuse du Rédempteur. Nous les analyserons en quelques pages.

Un jour que les fidèles d'Antioche étaient réunis pour participer aux saints mystères, l'Esprit-Saint dit aux évêques : « Attachez à mon service Saul et Barnabé, afin qu'ils remplissent le ministère pour lequel je les ai choisis. » Ils reçurent donc l'ordre sacré de la prêtrise et l'onction épiscopale, et partirent sans retard.

Ils firent une première station dans l'île de Chypre, fameuse par le culte impur de Vénus. Dans la ville de Paphos, ils rencontrèrent le proconsul romain Paulus Sergius, homme sage et réfléchi, qui voulut connaître leur doctrine. Saul acheva de le convaincre en frappant de cécité un magicien de la compagnie du magistrat, et qui le détournait d'embrasser la foi. En souvenir et comme trophée de cette première conquête sur la gentilité, l'apôtre prit le nom de *Paulus*, Paul, qu'il allait rendre si célèbre dans l'Eglise de Dieu.

Après avoir semé le sel de l'Evangile dans toute cette île, l'un des principaux foyers de la corruption païenne, les deux amis s'embarquèrent et se rendirent à Antioche de Pisidie. Le premier sermon de Paul fut pour la synagogue juive, et amena à la foi un grand nombre d'Israélites et de prosélytes. Il fut invité par eux à prêcher encore le sabbat suivant; et ce jour-là la ville presque entière accourut l'entendre. Mais voyant qu'il annonçait le Christ aux nations, les Juifs transportés de jalousie se mirent à

(1) II Cor. 10. 10.

(2) II Cor. 11. 6.

(3) I Cor. 1. 18.

(4) I Cor. 1. *passim*.

(5) I Cor. 2. 2.

(6) II Cor. 4. 11.

(7) II Cor. 12. 9.

le contredire hautement et à l'accabler d'injures, lui et le Sauveur qu'il prêchait. Paul et Barnabé renoncèrent dès lors à parler dans la synagogue, et se tournèrent vers les païens, qui les écoutèrent avec joie, et se convertirent en foule. De plus en plus furieux, les Juifs excitèrent contre eux une émeute par le moyen de femmes prosélytes. Les apôtres secouèrent alors la poussière de leurs pieds et se dirigèrent vers Iconium, capitale de la Lycaonie. (ACT. 13.)

Ici encore, ils allèrent d'abord frapper à la porte de la synagogue, et leur parole, secondée par leurs miracles, fut couronnée d'un prompt et éclatant succès. Mais, comme à Antioche de Pisidie, les Juifs obstinés parvinrent à soulever contre eux les esprits; la ville se divisa en deux partis; et les deux prédicateurs, en grand danger d'être massacrés, s'enfuirent à Lystres, passèrent de là à Derbé, et évangélisèrent toute la contrée.

A Lystres, à la suite de la guérison d'un estropié de naissance, on les prit pour des dieux revêtus d'une forme humaine, et ils eurent bien de la peine à empêcher que les prêtres de Jupiter ne leur offrissent un taureau en sacrifice. Mais les Juifs accourus d'Antioche et d'Iconium se chargèrent de refroidir cet enthousiasme. Ils y réussirent si bien, que Paul fut assommé à coups de pierres, et trainé hors de la ville. Déjà même les néophytes s'apprêtaient à l'ensevelir, quand soudain il se relève, miraculeusement guéri, se rend à Derbé qu'il évangélise; puis, toujours accompagné de Barnabé, il repasse dans toutes les villes où il vient de fonder des Eglises, exhorte les fidèles à la persévérance, à la patience dans les tribulations inséparables de la piété, leur donne des prêtres, des diacres et des évêques; puis il porte le nom de Jésus aux habitants de Pergé en Pamphylie, à ceux d'Attalie, ville du littoral de Cilicie, et reprend enfin le chemin d'Antioche de Palestine.

Tel fut le premier voyage de Paul devenu apôtre; tels seront tous ses voyages. Ses plus acharnés ennemis seront partout les Juifs, qu'il rencontrera partout. Par leur jalousie contre ses succès et par leur furieuse opposition, ils lui donneront d'abord lieu de se tourner vers les païens; puis ils le forceront de fuir et d'aller, sans s'arrêter nulle part longtemps, sans presque reprendre haleine, porter le nom de Jésus à de nouvelles populations. Ils seront pour lui comme le fouet ou comme l'éperon, qui presse le pas d'un généreux coursier. (ACT. 14.)

## II



ANDIS que Paul et Barnabé étaient à Antioche, des Juifs venus de Judée jetèrent l'alarme parmi les Gentils baptisés, en leur affirmant qu'ils ne pouvaient être sauvés s'ils ne se soumettaient à la circoncision et aux



observances de la loi mosaïque. Les deux apôtres s'élevèrent avec force contre cette doctrine; mais comme la dispute s'échauffait, il fut résolu qu'ils iraient à Jérusalem consulter sur ce point ceux qui étaient les colonnes de l'Eglise. Cette polémique fut tranchée comme toutes devaient l'être dans la suite. Pierre indiqua pour le lendemain une réunion des évêques et des prêtres, qu'il présida; la question fut proposée et longuement débattue dans les deux sens; puis Pierre se leva, donna la définition; et, ajoute saint Luc, tout le monde se tut. La définition, motivée sur la vocation de l'incirconcis Corneille, fut que les Gentils n'étaient tenus à aucune des observances légales, lesquelles d'ailleurs n'avaient jamais justifié personne, les Israélites eux-mêmes n'ayant pu être sauvés à aucune époque, si ce n'est en vertu des mérites de Jésus-Christ. Jacques-le-Mineur corrobora le discours de Pierre par plusieurs citations de l'Ecriture. Seulement, pour écarter tout motif de dissension entre les fidèles des deux races, ce dernier proposa d'interdire aux Gentils baptisés l'usage, comme aliments, du sang et des chairs d'animaux étranglés ou offerts aux idoles. C'est le premier exemple d'une prescription ajoutée d'autorité ecclésiastique aux commandements de Dieu.<sup>1</sup> Ces résolutions synodales furent mises par écrit et confiées à Barnabé et à Paul, à qui l'on adjoignit Silas et Judas, et portées par eux à Antioche.

Après quelque séjour dans cette ville, Paul et Barnabé résolurent de repasser dans tous les lieux où ils avaient déjà prêché la parole de Dieu, afin d'y faire connaître les décrets du concile de Jérusalem. Barnabé s'embarqua avec Marc, et Paul partit avec Silas. (Act. 15).

A Lystres, Paul s'attacha le jeune Timothée, qu'il fit plus tard évêque d'Ephèse, et à qui il adressa deux épîtres sur les devoirs des divers ministres de l'Eglise. Arrivé à Troade, il eut la vision d'un Macédocien qui le suppliait de passer dans son pays. Il s'embarqua aussitôt avec ses compagnons, auxquels s'était joint le médecin Luc, qui fut l'un des plus chers disciples du grand apôtre, et écrivit le troisième évangile et le livre des Actes. Son évangile se distingue des autres par les détails qu'il donne sur l'enfance du Sauveur, détails qu'il n'a pu apprendre que de la bouche de Marie elle-même.<sup>2</sup>

(1) Cette prohibition du sang et des chairs étouffées est tombée en désuétude; mais elle prouve contre les protestants que l'Eglise possède le pouvoir de défendre l'usage de certains aliments à certains jours.

(2) C'est le même saint Luc qui nous a renseignés sur la naissance de saint Jean-Baptiste, et nous a transmis le cantique de Marie, celui de Zacharie et celui de Siméon, que l'Eglise chante chaque jour dans ses offices.

## III

**A**RRIVÉ en Macédoine, Paul y fonda l'Eglise de Philippes à laquelle il écrivit plus tard, de sa prison de Rome, une épître admirable. La souffrance et l'opprobre furent, comme toujours, son salaire. Sous prétexte qu'il prêchait, en dépit des lois romaines, une religion nouvelle, Paul fut traîné avec Silas devant les juges par des gens à qui il avait ôté une source de profits honteux, en délivrant leur servante d'un démon qui lui révélait les choses cachées. Ils furent déchirés de verges, enchaînés en prison ; on leur mit, pour plus de sûreté, des entraves aux pieds. La nuit, comme ils louaient Dieu à haute voix, la prison fut tout à coup ébranlée par un grand tremblement de terre, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, et tous les prisonniers se virent débarrassés de leurs liens. Eveillé en sursaut, et voyant les portes ouvertes, le gardien s'imagine que les prisonniers se sont échappés ; et, dans son désespoir, il veut prévenir par la suicide le châtement dont il se croit menacé. Paul l'arrête, et comprenant enfin le miracle, le geôlier se jette aux pieds des deux saints et les supplie de lui enseigner le chemin du salut. Ils lui apprirent, à lui et aux siens, à connaître Jésus-Christ, et baptisèrent cette nuit-là même toute la famille. Au comble de la joie, cet homme leur fit prendre un bain, dont ils avaient le plus grand besoin après leur sanglante flagellation, et leur servit à manger.

Le lendemain, les préteurs, inquiets d'avoir, contrairement aux lois, fait punir deux hommes sans aucune forme de procès, et apprenant en outre qu'ils étaient citoyens romains, les préteurs, disons-nous, vinrent les délivrer et les prièrent de quitter la ville. Ils partirent. Toujours poursuivis par la jalousie judaïque, ils fondèrent, comme en courant, l'illustre Eglise de Thessalonique, puis celle de Bérée où Paul laissa Silas et Timothée qui, n'étant point connus des Juifs, pouvaient sans danger achever l'œuvre commencée. Il alla les attendre à Athènes.

## IV

**C**ETTE ville était la métropole de la superstition païenne, des lettres, de la philosophie et du bon goût. Paul, qui ne savait rougir de l'Évangile, n'hésita pas à l'y prêcher, tant aux Juifs dans la synagogue, qu'aux païens, rhéteurs et philosophes sur la place publique. Qu'on se figure l'étonnement des Stoïciens et des Epicuriens, en entendant ce barbare leur parler avec verve de la Providence, de la vie éter-

nelle, de la pénitence, de la résurrection des morts ! Amoureux de nouveautés et de nouvelles plus qu'hommes du monde, ils le conduisirent un jour loin du bruit sur la colline de Mars, où le tribunal dit de l'Aréopage avait coutume de tenir ses assises : « Pouvez-vous, lui demandèrent-ils, savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu enseignes ? » Entre les mille autels élevés dans la ville à toutes sortes de divinités, Paul en avait remarqué un qui portait l'inscription : *A un Dieu inconnu*. Cette inscription lui servit d'exorde : « Ce que vous adorez sans le connaître, c'est ce que je viens vous annoncer, » leur dit-il. Et sur ce thème il leur parla du Dieu vivant et véritable ; s'appuyant sur un vers du poète grec Aratus, il leur fit sentir le ridicule de l'idolâtrie, leur parla du jugement dernier, de Jésus-Christ et de sa résurrection, gage de la nôtre. Au mot de résurrection, beaucoup se mirent à ricaner ; d'autres lui dirent : « Une autre fois, tu nous reparleras de ces choses. » Néanmoins, il n'avait pas parlé en vain : avec plusieurs autres, Denis l'Aréopagite se convertit ; Paul le baptisa, l'institua évêque d'Athènes et partit. (Act. 16. 17).

## V



L arriva à Corinthe, seconde capitale de la Grèce, y rencontra le juif Aquilée avec sa femme Priscille, tous deux Juifs mais baptisés, et qui étaient fabricants de tentes. Comme il était du même métier, il se logea chez eux et s'associa à leurs travaux, afin de gagner sa vie sans leur être à charge. Le jour du sabbat, il se rendait à la synagogue et y prêchait Jésus ; mais comme les Juifs ne répondaient à son enseignement que par le blasphème, il quitta la synagogue pour la maison d'un prosélyte. Ses succès auprès des Gentils exaspérèrent les Juifs obstinés ; et Paul, craignant pour ses jours, songeait, paraît-il, à s'éloigner, quand Jésus-Christ lui apparut en songe, et lui dit : « N'aie pas peur, parle, et ne te tais point ; car je suis avec toi ; et personne ne parviendra à t'ôter la vie. J'ai dans cette ville un nombreux peuple d'élus. » Rassuré par cette vision, Paul séjourna dix-huit mois à Corinthe en dépit des violences judaïques, et y fonda, avec l'aide de Silas et de Timothée, cette célèbre Eglise qui semble lui avoir été chère par-dessus toutes les autres. Dans l'une des deux fameuses épîtres qu'il lui adressa, il se glorifie de n'avoir jamais voulu rien accepter des Corinthiens, mais d'avoir vécu chez eux aux frais des autres Eglises ; non qu'il ne les aimât point, mais « parce que les pères doivent épargner pour leurs enfants, et non les enfants pour leurs parents. » Ayant enfin quitté Corinthe, il fit une courte apparition à Ephèse, revit Césarée, et arriva à Antioche de Syrie, son point de départ. (Act. 18.)

## VI

**A**PRÈS quelque séjour dans cette ville, Paul reprit ses pérégrinations, visita les chrétientés fondées par lui en Galatie et en Phrygie, et arriva à Ephèse qu'il voulait évangéliser. Ephèse était fameuse par son temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, par une idole informe de cette déesse, que les païens disaient tombée du ciel, et qui, attirant les pèlerins de toute l'Asie, faisait affluer dans cette ville des richesses prodigieuses, aliment d'un luxe effréné et d'une inouïe corruption. Rhéteurs, philosophes et magiciens y accouraient à l'envi. L'apôtre y rencontra douze Juifs qui croyaient en Jésus-Christ, et leur demanda s'ils avaient reçu le Saint-Esprit. Ils avouèrent qu'ils ne savaient pas qui était le Saint-Esprit; ils n'avaient reçu que le baptême de Jean. Paul les instruisit, les baptisa, leur administra le sacrement de Confirmation, avec lequel ils reçurent le don des langues et celui de prophétie. Il alla ensuite enseigner à la synagogue; puis, comme quelques obstinés se répandaient en blasphèmes contre la personne de Jésus-Christ, il la quitta et prit pour auditoire l'école d'un rhéteur, probablement converti par lui. Cette école et la doctrine qui s'y enseignait devinrent célèbres dans toute l'Asie proconsulaire; Juifs et Gentils s'y pressaient en foule; et les miracles par où Dieu confirmait la parole de son ministre, ne contribuaient pas peu à accroître l'affluence. Les fidèles faisaient toucher des mouchoirs et autres linges à son corps, et s'en servaient ensuite pour guérir les malades et délivrer les énergumènes. Désireux de se faire un nom, quelques Juifs s'avisèrent d'exorciser un démon par le nom de Jésus que Paul prêchait: « Je connais Jésus, répondit l'esprit malin, et je sais qui est Paul; mais vous, qui êtes-vous? » Et le démoniaque se jetant sur eux, les frappa rudement, et ne les lâcha qu'après les avoir blessés et dépouillés de leurs vêtements. Cet incident redoubla la vénération dont Paul était l'objet, et étendit au loin la gloire du nom de Jésus. Les païens se convertissaient en grand nombre; et leur repentir était si vif, qu'ils confessaient publiquement les désordres de leur vie passée, et apportaient leurs livres magiques pour les brûler dans l'assemblée des fidèles.

## VII

**P**AUL demeura à Ephèse deux années entières; une émeute populaire amena son départ. L'une des industries les plus lucratives de cette ville, était celle des orfèvres, qui fabriquaient en argent des édicules repré-

sentant en petit le temple de Diane, et que les dévots de cette déesse achetaient pour les remporter chez eux. En jetant le discredit sur le paganisme, les prédications de Paul avaient ruiné sensiblement ce commerce; les orfèvres se réunirent, et, sous couleur de zèle religieux, ils excitèrent les passions de la foule païenne contre l'apôtre et ses collaborateurs. (Act. 19.) Ce fut l'une des plus lourdes croix de celui dont la vie n'avait été qu'une sorte de mort continuelle : « A Ephèse, disait-il, j'ai combattu contre les bêtes... j'ai été chargé au delà de mes forces; j'en avais pris la vie en dégoût.<sup>1</sup> » Forcé de s'enfuir, il alla confirmer dans la foi les chrétiens de Macédoine et de Grèce; puis, désireux de revoir Jérusalem avant d'entreprendre le voyage de Rome qu'il méditait depuis longtemps, il reprit le chemin de l'Asie et s'arrêta à Troade.

Le dimanche étant arrivé tandis qu'il était dans cette ville, les frères se réunirent vers le soir, dans une grande salle qu'on avait brillamment illuminée pour la solennité; et Paul les entretenait jusque minuit. Un jeune homme s'étant endormi sur une fenêtre ouverte, tomba au dehors et fut relevé sans vie, car la salle était au troisième étage. Paul courut auprès du cadavre, s'étendit dessus et le ressuscita : « Ne craignez rien, dit-il, comme pour dissimuler le miracle : son âme est en lui. » Puis il remonta, célébra les saints mystères devant toute l'assemblée, et reprit ses exhortations qu'il continua jusqu'à l'aurore.

Arrivé à Milet, qui n'est pas loin d'Ephèse, il manda auprès de lui les prêtres de cette dernière ville, leur recommanda les âmes rachetées, comme il disait, au prix du sang d'un Dieu, les mit en défiance contre les loups et les faux pasteurs, et leur fit ses adieux dans des termes qui leur arrachèrent des larmes. (Act. 20.) A Césarée, il s'arrêta chez le diacre Philippe, et y reçut la visite du prophète Agabus, qui lui prédit que des chaînes l'attendaient à Jérusalem. Et comme tous les frères le suppliaient avec larmes de ne s'y point rendre : « Que faites-vous, leur répondit-il, et pourquoi m'affliger par vos pleurs? je suis prêt, pour le nom de Jésus, à souffrir non seulement les chaînes, mais encore la mort. »

## VIII



Jérusalem, Paul retrouva l'apôtre saint Jacques, qui en était évêque, et fut reçu avec joie par tous les prêtres de cette Eglise. Comme il faisait ses dévotions dans le temple, quelques Juifs d'Asie le saisirent, le trainèrent dehors, et le frappèrent avec tant de fureur, qu'il serait mort sous leurs coups, si le tribun ou chef militaire de la place ne fût accouru

(1) I Cor. 15. 32.

l'arracher de leurs mains. Tandis que les soldats le portaient à la caserne, la foule, altérée de son sang, le suivait en criant : « Tuez-le ! » (Act. 21.) Arrivé à la caserne, Paul obtint du tribun la permission de parler aux Juifs attroupés à la porte, et leur raconta dans leur langue l'histoire de sa conversion aux portes de Damas. Mais quant il en vint à la vision dans laquelle Jésus lui avait ordonné de quitter Jérusalem pour prêcher son nom aux Gentils, les clameurs recommencèrent et le tribun le fit entrer. La nuit du lendemain, Jésus lui apparut en songe et lui dit : « Courage ! comme tu as rendu témoignage de moi à Jérusalem, ainsi faut-il que tu le fasses à Rome. »

Cependant plus de quarante juifs avaient fait vœu de ne manger ni boire qu'ils ne l'eussent tué. Un jeune neveu de Paul eut vent de cette conjuration, et la fit connaître au tribun qui, afin de mettre sa responsabilité à couvert, envoya son captif sous bonne escorte au président Félix, qui se tenait à Césarée. Le grand prêtre se rendit dans cette ville, pour demander la mort de Paul. Félix remit la connaissance du procès à plus tard, sous prétexte qu'il devait d'abord entendre le tribun. Et cependant il faisait souvent venir Paul en sa présence, dans l'espoir d'en tirer quelque bonne rançon. Mais l'apôtre, désireux de sauver cette âme vénale et corrompue, ne lui parlait que de chasteté, de justice, et du jugement dernier ; et il le faisait avec tant de vigueur, que le païen, tremblant d'effroi, lui disait : « C'est assez pour le moment, nous nous reverrons encore. » Enfin les deux années de son gouvernement étant écoulées, Félix quitta la province et pour faire plaisir aux Juifs, il laissa Paul dans les fers. A peine son successeur Festus fut-il arrivé, que les Juifs vinrent le trouver et renouvelèrent leurs instances et leurs calomnies à l'adresse de l'apôtre. Comme Festus se montrait plus lâche encore que son prédécesseur, Paul en appela à César. Quelques jours après, le président reçut la visite du roi Agrippa II, fils d'Hérode Agrippa I. Ce prince était accompagné de sa sœur et de toute sa cour. Il désira voir Paul ; Festus le lui présenta ; et Paul lui parla avec tant d'éloquence des motifs qui l'avaient amené à se faire l'apôtre d'une religion dont il avait d'abord été l'ennemi juré, qu'Agrippa, profondément touché, lui dit : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien. » — Plût au Ciel, répliqua Paul, qu'il ne s'en fallût de rien, et que vous et tous ceux qui m'entendent, vous fussiez comme je suis moi-même, à la réserve pourtant de ces liens. » Et il montrait ses chaînes. (Act. 22.)

## IX



L'APOTRE ayant interjeté appel à César, on ne pouvait se dispenser de l'envoyer à Rome. Il partit donc. La navigation fut des plus périlleuses et des plus pénibles ; mais, rassuré par un ange, Paul encourageait matelots et passagers. Après une horrible tempête de quatorze jours, on fit naufrage sur les côtes de l'île de Malte : cependant, selon la prédiction du saint, nul ne périt. Paul mit à profit les trois mois qu'on dut séjourner dans l'île ; il l'évangélisa, en établit évêque son hôte Publius, et fit voile vers Rome.

Cette ville, dont saint Pierre avait pris possession depuis plusieurs années, et où il avait fixé définitivement son siège, voyait fleurir dans son sein une chrétienté déjà très puissante, à laquelle le Docteur des Gentils n'était pas inconnu : il lui avait adressé de Corinthe cette fameuse épître où il loue les Romains de leur piété, renommée, dit-il, dans tout l'univers.<sup>1</sup> — Il y avait donc dès lors, c'est-à-dire trente ans environ après la mort de Jésus-Christ, des chrétiens dans tout l'univers ! — Avertis de son arrivée, les frères allèrent à sa rencontre. Il lui fut permis, de par le pouvoir impérial, de circuler librement dans la ville, mais sans jamais se séparer du soldat qui le gardait, et au bras duquel il était jour et nuit enchaîné. C'est à quoi il fait allusion quand, dans ses épîtres, il s'appelle le prisonnier de Jésus-Christ : « Bien que je sois captif, écrit-il à Timothée, la parole de Dieu ne l'est point.<sup>2</sup> » La maison qu'il avait louée devint pendant deux ans un foyer de lumière pour la capitale de l'univers et pour l'univers lui-même ; Juifs et Gentils venaient en foule contempler le spectacle de ce prisonnier plus libre dans ses fers que César sur son trône, et s'en retournaient chrétiens. Le palais impérial et l'armée se remplissaient de fideles ; le Christianisme s'infiltrait peu à peu au sein de la société païenne, en modifiait les idées, comme on s'en aperçoit facilement dans les écrits de Sénèque, qui a dû nécessairement voir Paul, et qui semble parfois copier ses épîtres. Au bout de ces deux ans, Paul parut devant César, comme Jésus-Christ le lui avait prédit : il fut mis en liberté. (ACT. 27. 28.)

Il fit probablement alors le voyage d'Espagne, qu'il projetait depuis longtemps ;<sup>3</sup> il revit la Grèce et l'Asie, puis revint à Rome où il retrouva saint Pierre. Ce dernier nous apprend dans sa seconde épître qu'il avait été averti par Notre-Seigneur Jésus-Christ de sa mort prochaine.<sup>4</sup> C'était aux jours où Néron, afin

(1) Rom. I. 8.

(2) II Tim. 2. 9.

(3) Rom. 15. 28.

(4) II Pet. 1. 14.

de rejeter sur les chrétiens l'odieux dont il s'était couvert par l'incendie de Rome, les faisait arrêter en masse et livrer aux plus atroces tourments.<sup>1</sup> Comme Pierre sortait de la ville, sur les instances des fidèles, il avait, dit-on, rencontré le Sauveur chargé de sa croix. « Seigneur, lui avait-il demandé, où allez-vous? » — « Je vais à Rome, avait répondu Jésus, pour y être crucifié une seconde fois. » Les deux apôtres ne tardèrent pas à être jetés dans la prison Mamertine, d'où Paul écrivit plusieurs de ses épîtres. Enfin, le 29 juin de l'an 68 de l'Incarnation, ils furent conduits au supplice. On montre encore, à la porte d'Ostie le lieu où les deux apôtres, sortis ensemble de la prison, s'embrassèrent avant de se séparer. En sa qualité de citoyen romain, saint Paul fut décapité; son sang, dit saint Chrysostome, jaillit sous forme de lait sur les vêtements du bourreau. On ajoute qu'en tombant, sa tête rebondit trois fois sur le sol et en fit sortir trois sources. Quant à saint Pierre, condamné à la croix selon la prédiction de son divin Maître, il demanda par humilité, et obtint d'y être attaché la tête en bas.

## Chapitre Douzième.

*Jésus apparaît à saint Jean relégué à Patmos. — Lettre aux sept Eglises d'Asie. — Vision du Père éternel. — Adoration de l'Agneau. — Les sept âges de l'Eglise. — Noces de l'Agneau.*

### I

**L**E livre des Actes nous a montré Jésus-Christ après sa mort, attirant, selon sa prédiction, toutes choses à lui, faisant la conquête de la terre par la parole, les miracles et les vertus de ses disciples. Dans son Apocalypse, saint Jean nous entr'ouvre le ciel et nous fait voir Jésus-Christ en personne, tout occupé dans sa gloire de veiller sur son Eglise, d'intercéder pour elle, et de préparer toutes choses pour le jour sans fin de son union avec elle. Ce livre au reste est, aussi bien que l'Evangile du même apôtre, un éclatant hommage rendu à la divinité du Sauveur des hommes.

Jésus avait promis à son disciple bien-aimé de lui donner part au calice de sa passion;<sup>2</sup> dans une autre circonstance, il avait insinué que Jean ne mourrait pas dans son martyre.<sup>3</sup> En accom-

(1) Tacite.

(2) Matth. 20. 23.

(3) Joan. 21. 22.



plissement de cette double prophétie, se trouvant à Rome vers l'an 94, Jean fut jeté par ordre de l'empereur Domitien dans une chaudière d'huile bouillante; mais il en sortit plein de vie et plus vigoureux qu'il n'y était entré, et fut relégué dans l'île de Patmos.

C'est là qu'étant en oraison un jour de dimanche, il fut ravi en esprit, et entendit derrière lui une voix retentissante comme le son de la trompette, qui lui ordonnait d'écrire et d'envoyer aux sept Eglises principales d'Asie, les révélations qui allaient lui être faites.

« Et je me retournai pour voir celui qui me parlait; et, au milieu de sept chandeliers d'or, je vis quelqu'un semblable au Fils de l'homme, revêtu d'une robe longue et ceint d'une ceinture d'or.

• Sa tête et sa chevelure avaient la blancheur de la laine et de la neige; et ses yeux étaient comme la flamme;

• Et ses pieds étaient pareils à l'airain plongé dans une fournaise ardente; et sa voix ressemblait au mugissement des grandes eaux;

• Dans sa main droite il tenait sept étoiles; de sa bouche sortait un glaive à deux tranchants; et sa face resplendissait comme le soleil en plein midi. »

Etonnante transformation de Celui qui jadis avait paru comme le rebut du genre humain, comme l'homme de la douleur, comme un lépreux et un méprisable vermisseau! Jésus lui-même explique à saint Jean le mystère des sept chandeliers d'or: ils représentent les sept Eglises d'Asie; en se montrant au milieu d'elles, Jésus témoigne qu'elles sont l'objet de tous ses soins, de toutes ses pensées. Et les sept étoiles sont les anges ou les évêques de ces Eglises: Jésus les tient dans sa main droite comme ses bijoux les plus précieux, et pour s'exciter lui-même, en quelque sorte, à ne jamais perdre de vue les âmes dont ils sont les pasteurs. Quant au glaive qui sort de sa bouche, il symbolise la toute-puissante vertu de sa parole.

Grande fut sans doute la joie de l'apôtre en revoyant dans cette gloire Celui dont il se savait aimé. Néanmoins, au premier instant, la terreur l'emporta en lui sur la joie:

« L'ayant vu, je tombai à ses pieds comme mort. Et il mit sa main droite sur moi, disant: Ne crains rien: je suis le premier et le dernier;

• Je suis vivant, bien que j'aie souffert la mort; et voici que je vis aux siècles des siècles, et je tiens les clefs de la mort et de l'enfer.... - (ApoC. I.)

## II

**J**ÉSUS-CHRIST dicte ensuite à son prophète des instructions spéciales à chacune des sept Eglises. Il s'adresse à leurs évêques qu'il appelle leurs anges ; il loue leur zèle, leur charité, leur prédit des persécutions, les exhorte à demeurer fermes dans l'épreuve, et les encourage par la promesse des récompenses qu'il leur destine : « Au vainqueur je donnerai à manger le fruit de l'arbre de vie qui est dans le jardin de mon Dieu. — Au vainqueur je donnerai une manne cachée et un nom nouveau, connu de celui-là seul qui le reçoit. — Au vainqueur je donnerai pouvoir sur les nations, comme je l'ai reçu de mon Père ; je lui donnerai l'étoile du matin. — Celui qui aura vaincu, je le revêtirai d'habits blancs ; son nom ne sera pas effacé du livre de vie ; je confesserai son nom en présence de mon Père et de ses anges. — Celui qui aura vaincu, je l'établirai dans le temple de mon Dieu comme une colonne sur laquelle j'écrirai le nom de mon Dieu et le nom de la cité de mon Dieu, et mon nom nouveau. » — Les pasteurs étant responsables du bon ou du mauvais état de leurs troupeaux, il ne faut pas s'étonner si Jésus-Christ adresse à plusieurs de ces évêques, tout saints qu'ils étaient, les reproches mérités par leurs ouailles. Il va jusqu'à dire à l'un d'eux qu'il s'appête à le rejeter de sa bouche comme on rejette de l'eau tiède. Mais ensuite il tempère l'amertume de la réprimande par ces caressantes paroles : « Ceux que j'aime, je les reprends et les châtie. Réveille donc ton zèle, fais pénitence. Voici que je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix, et m'ouvre la porte, j'entrerai, je souperai avec lui et lui avec moi. Je ferai asseoir le victorieux sur mon trône, comme moi, ayant été victorieux, je me suis assis sur le trône de mon Père. » (Apoc. 2. 3.)

## III

**T**OUT à coup la scène change : la porte du ciel s'ouvre ; et, « de sa voix forte comme celle de la trompette, » Jésus invite son ami à y monter, pour voir se dérouler à ses yeux les arcanes de l'avenir, et les destinées de l'Eglise. Rien de comparable à la céleste pompe qui attire en ce moment les regards de l'aigle de Patmos.

Sur un trône était assis un personnage dont la splendeur effaçait celui des plus belles pierreries ; une auréole pareille à l'émeraude entourait sa tête. Autour de lui, et assis, eux aussi, sur des sièges, étaient rangés vingt-quatre hommes d'un âge avancé, vêtus de fin lin et couronnés d'or. Là étaient aussi, sous l'emblème

de flambeaux allumés, les sept chefs des milices angéliques, et les quatre êtres mystérieux vus jadis par le prophète Ezéchiel, lesquels chantaient l'éternel Trisagion. Quel était le monarque à qui s'adressaient ces hommages ? C'était le Très Haut, l'Ancien des jours, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car, au chant du triple *Sanctus*, les vingt-quatre vieillards se prosternaient, jetaient leurs couronnes à ses pieds et le reconnaissaient comme leur Créateur.

Rendus au Principe sans principe, à la source infinie, éternelle de toute existence, ces honneurs n'avaient certes rien qui dût surprendre le prophète ; mais ce qui dut faire tressaillir joyeusement son cœur d'ami, fut de les voir partagés par le Fils de l'homme, apparaissant sous les dehors de ses douloureux abaissements. (Apoç. 4.)

## IV

**E**N effet, tandis que le fils de Zébédée contemplait la gloire de Celui que n'a jamais vu un œil mortel, il aperçut dans sa droite un livre fermé de sept sceaux ; en même temps il entendit la voix d'un ange qui, faisant l'office de héraut, invitait ceux qui s'en croyaient dignes, à venir recevoir le livre, à l'ouvrir, à en rompre les sceaux. Mais nul d'entre les nourrissons de la terre, ni même d'entre les esprits les plus sublimes, n'osa l'entreprendre. Or, comme Jean s'en désolait, l'un des vieillards le rassura : « Essue tes larmes : voici que le Lion de la tribu de Juda, le Rejeton de David est assez puissant pour ouvrir le livre et en rompre les sceaux. »

Ce Lion, Jean le cherche du regard ; et que voit-il ? Au milieu de l'auguste assemblée, et en face du trône, il voit un Agneau qui se tient debout, bien qu'il paraisse égorgé. Sous ce doux et touchant emblème, il reconnaît sans peine Celui que le saint Précurseur, son premier maître, montra autrefois à lui et à André, en leur disant : « Voici l'Agneau de Dieu, chargé de l'iniquité du monde.<sup>1</sup> » L'Agneau paraît égorgé, parce qu'il a gardé ses plaies, en particulier celle du côté, laquelle, plus que les autres, rappelle sa mort ; et parce que, immolé à toute heure sur les autels de la terre, il fait continuellement retentir aux oreilles de son Père, la voix de son sang versé en notre faveur.<sup>2</sup> L'Agneau est debout, parce que, ressuscité, il vit aux siècles des siècles.

L'Agneau s'approche du trône, reçoit le livre et l'ouvre. Et à l'instant les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards donnent à toutes les créatures le signal de l'adoration de la sainte Victime ; ils se prosternent à ses pieds en lui offrant dans des coupes d'or

(1) Joan. 1. 29.

(2) Heb. 12. 24.

les prières des saints ou des fidèles.<sup>1</sup> Puis, saisissant leurs harpes, ils chantent en son honneur un cantique nouveau : « Vous êtes digne, Seigneur, d'ouvrir les sceaux du livre, parce que vous avez été égorgé et que, par votre sang, vous nous avez rachetés au nom de Dieu, et choisis de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation. » — Leur exemple est aussitôt suivi par tous les millions d'anges qui entourent le trône : « Oui, s'écrient ceux-ci à leur tour, l'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction !<sup>2</sup> » Bientôt l'enthousiasme sacré se communique de proche en proche à toute la création ; et du lieu où il se trouve, arrive au saint prophète l'écho des voix de tous les êtres qui peuplent le ciel, la terre et l'océan. Unissant le nom de l'Agneau à celui de l'Éternel, ces voix chantent en chœur : « A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance, dans les siècles des siècles !<sup>3</sup> » (Apoc. 5.)

## V



PRÈS cette grande scène, l'Agneau procède à la rupture des sept sceaux et à la révélation des sept âges de l'Eglise. Figurés par des emblèmes saisissants, ces sept âges passent un à un sous les yeux de saint Jean. Il voit apparaître successivement Jésus-Christ qui, monté sur un cheval blanc, armé d'un arc, et la couronne sur la tête, poursuit la conquête du monde ; Arius, personnification des hérésies ; les barbares qui ravagent l'empire romain ; Mahomet qui achève de le détruire ; l'hérésie protestante, avec son caractère distinctif, qui est la guerre impie aux saints et à leurs reliques. La rupture du sixième sceau est le signal d'une grande tribulation pendant laquelle sera complété le nombre des martyrs, et vers laquelle plusieurs pensent que nous marchons à grands pas. Ici saint Jean voit l'assemblée des bienheureux, si nombreux que personne ne saurait les compter. Ils ont blanchi leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, ce qui les a rendus dignes de se tenir en présence du trône de Dieu. Ils n'ont plus rien à souffrir : l'Agneau, qui est leur roi, les conduit aux sources des eaux de la vie éternelle. Le septième sceau est rompu : l'Evangile est prêché aux Juifs par Elie, aux peuples encore païens par Hénoc. Ici apparaît

(1) Offrir à Dieu les vœux, les prières des fidèles, c'est bien sans doute les appuyer, contribuer à ce qu'elles soient exaucées ; c'est intercéder. Les protestants prétendent que les saints ne peuvent intercéder pour nous.

(2) Il est digne d'être proclamé tout-puissant, infiniment sage, vrai Dieu ; d'être glorifié et béni.

(3) Cette page de l'Apocalypse a inspiré à notre vieux Van Eyck le tableau que l'on admire à Saint-Bavon, sous le nom de l'Adoration de l'Agneau.

l'Antechrist; il est défait et tué par Jésus-Christ; résurrection des morts, jugement dernier. Ces sept âges de l'Eglise sont symbolisés encore par le son de sept trompettes et par l'effusion de sept coupes pleines de la colère divine. (ApoC. 5-9.)

## VI

**C**E livre se termine par les préparatifs des noces de l'Agneau. Une voix puissante comme celle d'une grande multitude, comme celle des grandes eaux et comme celle d'un grand nombre de tonnerres, s'écrie : « Alleluia! le Seigneur notre Dieu tout-puissant est entré dans son règne. Réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse et rendons-lui gloire, parce que les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'y est préparée.... Heureux ceux qui sont invités aux noces de l'Agneau! »

Saint Jean voit d'abord l'Epoux :

« Et je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc; et Celui qui le montait s'appelait le Fidèle, Celui qui dit la vérité, qui juge et qui combat justement.

» Ses yeux étaient comme une flamme de feu; il avait sur la tête plusieurs diadèmes... il était vêtu d'une robe teinte de sang, et son nom est le Verbe de Dieu.

» Et il porte écrit sur son vêtement et sur son flanc : Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. »

Il voit ensuite l'Epouse :

« Un ange me dit : Viens et je te montrerai l'Epouse de l'Agneau.

» Et il m'enleva en esprit sur une montagne grande et élevée, et me fit voir la cité sainte, Jérusalem, descendant du ciel, d'auprès de Dieu. »

Cette cité est resplendissante de lumière; son mur est de jaspe; il a douze fondements formés de douze espèces de pierres précieuses; il a douze portes : trois à l'orient, trois au côté de l'aquilon, trois au midi et trois à l'occident. Chacune de ces portes est formée d'une perle, et est gardée par un ange. La ville entière est bâtie de l'or le plus pur. Il n'y a ni soleil ni lune, car la gloire de Dieu l'illumine et sa lampe est l'Agneau. Rien de souillé n'y entrera. Elle est arrosée par un fleuve de vie, sur les bords duquel croît l'arbre de vie, dont le fruit donne l'immortalité à ceux qui en mangent.

Jésus-Christ signe, en quelque sorte, de son nom toutes ces révélations :

« Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange vous instruire de ces choses. Je suis le Rejeton et la Race de David, l'Etoile resplendissante et matinale.

« Et l'Esprit et l'Epouse animée par lui me disent : « Venez ! » Que celui qui entend me dise aussi : « Venez ! » Que celui qui a soif vienne, et que celui qui le veut, reçoive gratuitement l'eau de la vie. »

Enfin, répondant aux appels de l'Esprit, de son Epouse et de tous ceux qui soupirent après son second avènement : « Oui, dit Jésus, je viens bientôt, en vérité. » — « Venez, Seigneur Jésus ! » s'écrie saint Jean, et il clôt le livre en souhaitant à tous les fidèles la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (ApoC. 19-22.)

## Chapitre Treizième.

*Second avènement de Jésus-Christ. — Signes éloignés. — Signes prochains. — Ruine du monde. — Resurrection des morts. — Retour de Jésus sur la terre. — Jugement dernier. — Bonheur des élus. — Parole des ouvriers vigneron. — Conclusion.*

### I



L'HISTOIRE des dix-huit siècles révolus depuis la fondation du Christianisme rend témoignage à la divinité de son auteur, non moins que l'histoire du Christ lui-même et celle des apôtres; elle prouve qu'il a tenu sa promesse « d'être avec nous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Sans son assistance perpétuelle, les persécuteurs païens eussent étouffé l'Eglise dans son berceau; ou même sans ces persécuteurs, les hérésies, les révolutions, la politique, les passions, et enfin la loi de la décadence, loi fatale à tout ce qui est de création humaine, en eussent eu raison depuis longtemps. L'histoire de l'Eglise fait donc en réalité partie de la vie du Rédempteur. Toutefois, nous étant proposé de rester dans les limites déjà si vastes de l'Ecriture, il ne nous reste plus, pour remplir notre plan, que de dire brièvement à nos lecteurs, d'après les mêmes Livres sacrés, quel sera le second avènement de Jésus-Christ.

Et d'abord, quant à l'époque de ce grand évènement, il a plu à Dieu de nous la tenir cachée. « Nul ne la connaît, a dit Jésus, ni les anges du ciel, ni même le Fils, personne, hormis le Père.<sup>1</sup> » Jésus ne la sait pas comme Christ, comme ambassadeur de Dieu : ce secret n'est pas de ceux qu'il a été chargé de nous révéler. Ce

(1) Matth. 24. 36.

serait donc en vain, ajoute saint Augustin, que nous chercherions à le découvrir.

Toutefois, quand Jésus-Christ s'apprêtera à revenir sur la terre, nous en serons avertis par certains signes avant-coureurs, dont le premier sera l'apparition d'un grand nombre de faux prophètes et de faux christs, qui feront à l'aide de la magie « des prodiges capables de séduire jusqu'aux élus, si c'était possible.<sup>1</sup> - Le Seigneur nous indique un moyen sûr de nous soustraire à ce danger. C'est de ne point croire à ceux qui nous diront : « Le Christ est dans tel ou tel endroit ; » vu que, quand il viendra, il manifestera sa présence en tous les lieux à la fois, comme l'éclair qui brille en un clin d'œil dans toute l'étendue du ciel.<sup>2</sup>

Tous ces faux prophètes ne seront que les précurseurs de l'Antechrist, dont saint Paul nous parle en ces termes :

« Le jour du Seigneur n'arrivera pas avant que se montre l'homme de péché, le fils de perdition qui se met en opposition et s'élève contre tout ce qui s'appelle Dieu ou qui est l'objet d'un culte ; tellement qu'il osera s'asseoir dans le temple de Dieu et se mettre à sa place.... Son avènement sera accompagné de toute sorte de miracles, de signes et de prodiges menteurs opérés par la puissance de Satan et qui en séduiront un grand nombre. Dieu le permettra ainsi, afin de les punir de n'avoir pas aimé la vérité. Le Seigneur Jésus le tuera par le souffle de sa bouche et par la splendeur de son avènement.<sup>3</sup> »

## II



Le règne de l'Antechrist sera de courte durée. Il sera suivi par « des signes effrayants dans le soleil, la lune et les étoiles. Tous les peuples seront dans les angoisses, en entendant le bruit confus de la mer, dont les vagues s'entrechoqueront ; les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui devra arriver à l'univers. » Puis, après la tribulation de ces jours, on verra des signes plus prochains de la colère divine prête à fondre sur le monde coupable : « Le soleil s'obscurcira, la lune refusera sa lumière à la terre, les étoiles tomberont du ciel. — ce qui peut s'entendre, ce semble, d'un changement brusque dans la situation respective des astres ; — « les vertus des cieux seront ébranlées. » Par ces derniers mots, on peut comprendre que les grandes lois qui maintiennent l'équilibre entre les corps célestes, et les forces qui les retiennent dans leurs orbites, étant suspendues, l'univers marchera à un épouvantable cataclysme, et paraîtra devoir rentrer dans le chaos.

Et il n'est pas permis, en effet, de douter qu'en ces temps-là.

(1) Matth. 24. 24.

(2) Matth. 24. 27. sq.

(3) II Thess. 2. 3. sqq.

l'univers ne doive périr, c'est-à-dire subir une transformation profonde. Déjà de son temps, le Psalmiste disait en parlant au Sauveur attendu : « C'est vous, Seigneur, qui avez au commencement créé la terre, et les cieus sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront, et vous demeurerez ; ils vieilliront comme un vêtement ; et vous les changerez comme on change un manteau.<sup>1</sup> » — Nous avons ouï le divin Maître qui disait : « Le ciel et la terre passeront ; mes paroles ne passeront point.<sup>2</sup> » On lit dans la seconde épître de saint Pierre : « Les cieus et la terre qui sont à présent, sont destinés au feu pour le jour du jugement et de la perte des impies. En ce jour, les cieus passeront avec grand éclat ; les éléments seront dissous par la chaleur, la terre et les ouvrages qui sont à sa surface seront consumés. Nous attendons un ciel nouveau et une terre nouvelle que Dieu nous a promis et où habite la justice.<sup>3</sup> » Et dans l'Apocalypse : « Le ciel disparut comme un livre que l'on replie ; et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre ont disparu, et la mer n'est plus.<sup>4</sup> »

## III



cette grande vengeance de la justice divine sur la sensualité, la cupidité et l'orgueil de l'homme, succèdera la résurrection des morts. Nous nous rappelons avec quelle clarté le Seigneur Jésus enseignait aux Juifs ce dogme, l'un des plus fondamentaux de notre sainte Religion ; nous avons vu les apôtres l'annoncer, non seulement aux enfants d'Israël, mais encore aux infidèles, et le Docteur des nations le prêcher au sein de la frivole Athènes. Le même apôtre a traité à fond cette matière, et avec sa vigueur habituelle de style, dans sa première épître aux Corinthiens. Répondant à l'erreur de quelques-uns qui prétendaient expliquer la résurrection dans un sens figuré et métaphorique, il raisonne ainsi :

« Jésus-Christ est ressuscité, donc nous ressusciterons. Car si nous ne devons ressusciter, nous les membres du Christ, lui qui est notre chef ne serait pas ressuscité. Or, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, l'Évangile que je vous ai prêché n'est qu'une fable. Mais Jésus-Christ est ressuscité le premier, comme étant les prémices de ceux qui dorment. Car comme la mort est venue par un homme, la résurrection des morts viendra aussi par un homme. Et comme tous meurent en Adam, tous seront vivifiés dans le Christ.

A l'objection tant de fois répétée depuis : « Si les morts ressuscitent, de quel corps seront-ils revêtus ? » il répond :

(1) Ps. 101. 6. *sup.*

(2) Marc. 13. 31.

(3) II Pet. 3. 7.

(4) Apoc. 21. 1.



« Insensé! ce que tu sèmes, ne vois-tu pas qu'il ne prend vie qu'après avoir subi la mort (ou la corruption)? Et quand tu sèmes du froment ou quelque autre graine, tu ne sèmes pas la plante qui doit naître, mais un simple grain. C'est Dieu qui, à ce grain, donne un corps, une tige conforme à l'espèce. Ainsi en sera-t-il de la résurrection des morts : le corps, quand on le confie à la terre, est comme semé dans la corruption : il en sortira dans l'incorruption ; on sème en terre un corps animal, il en sortira un corps spirituel. Car, s'il est un corps animal, il est aussi un corps spirituel, selon qu'il est écrit : « Adam, le premier homme, fut fait en âme vivante ; le second Adam en esprit vivifiant. Le premier homme, sorti de la terre, est terrestre ; le second homme, venu du ciel, est céleste. Or, tel qu'est le terrestre, tels sont tous les terrestres ; et tel qu'est le céleste, tels sont les célestes. C'est pourquoi, de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste.<sup>1</sup> »

Cependant, ajoute-t-il, cette transformation glorieuse ne sera pas le partage de tous, mais seulement des justes. « En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons transformés....<sup>2</sup> par Jésus-Christ, sur le modèle de son corps glorieux.<sup>3</sup> »

## IV



EST alors que Jésus-Christ fera sa réapparition parmi nous : « Au signal donné par la voix de l'archange et par la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, » ainsi parle encore saint Paul.<sup>4</sup> Il viendra environné de la gloire qui convient au Roi de l'univers, au Fils unique de Dieu ; il sera assis sur une nuée éclatante, accompagné de sa Mère, des saints patriarches ressuscités avec lui, et entouré de toutes les légions des milices célestes. Au son des trompettes angéliques, les hommes ressuscités lèveront la tête et verront apparaître le signe du Fils de l'homme, la croix ; épouvantées à cette vue, et à la vue de leur Juge, toutes les tribus de la terre se lamenteront. Afin que rien ne manque au triomphe de Jésus-Christ, les anges rebelles sortiront alors des abîmes où ils sont enchaînés, pour être jugés par lui et par ses saints.<sup>5</sup> Et alors, selon que Dieu l'a juré, tout genou fléchira devant Jésus-Christ ;<sup>6</sup> alors les plus audacieux impies, ceux qui se font actuellement un mérite de leur guerre à son Eglise, trembleront comme la feuille et s'écrieront : « Montagnes et rochers, tombez sur nous, afin de nous soustraire à la colère de l'Agneau.<sup>7</sup> »

(1) I Cor. 15. *passim*. (2) Ibid. (3) Phil. 3. 21.

(4) I Thess. 4. 15. sq. (5) I Cor. 6. 3. (6) Isa. 45. 24. sq. (7) Apoc. 6. 16.

Pendant, les anges envoyés par leur Roi, parcourront en tous sens l'immense assemblée où seront confondus les hommes de tous les siècles, de toutes les nations : idolâtres et adorateurs du vrai Dieu, rois et mendiants, justes et pécheurs, saints et impies, ressuscités dans la gloire et ressuscités dans l'ignominie ; avec la rapidité qui leur est propre, ces puissants moissonneurs sépareront en un instant le froment de l'ivraie, le bon grain de la paille.<sup>1</sup> Et alors, tandis que les pécheurs pleureront et trembleront, les justes, impatientes d'attendre leur Roi, s'élanceront à sa rencontre dans les nuées du ciel.<sup>2</sup>

## V

**Q**uand Jésus sera arrivé sur la terre, il s'assoira sur le trône de sa majesté, et autour de lui s'asseoiront<sup>3</sup> ceux qui seront jugés dignes de prononcer avec lui sur le sort de l'humanité, divisée alors et séparée en deux camps : à droite les élus, à gauche les réprouvés.

Pour être à la droite, il ne suffira pas d'avoir cru, si l'on a laissé inutile le don précieux de la foi. C'est ce dont Jésus nous avertit dans ses deux dernières paraboles. Les âmes représentées par les vierges folles<sup>4</sup> croient en lui, elles espèrent en lui, elles se promettent une place au festin de ses noces, et pourtant, ne s'étant pas pourvues de l'huile des bonnes œuvres, elles se voient fermer la porte, et s'entendent dire par l'Époux : « En vérité, je ne vous connais point. » De même en est-il du serviteur qui n'a retiré nul profit du talent qui lui avait été confié.<sup>5</sup> C'est un chrétien, il croit en Jésus-Christ, il le craint, puisqu'il garde soigneusement son talent pour le lui représenter au jour des comptes. Il l'avait reçu pour le faire fructifier : l'ayant laissé stérile, il est jeté, pieds et mains liés, dans les ténèbres du dehors.

La même vérité ressort des deux sentences qui cloront ces solennelles assises et serviront de sceau à l'élection des uns, à la réprobation [des autres. Sans doute, ceux qui n'auront pas cru seront damnés ; mais ils sont jugés d'avance,<sup>6</sup> et le divin Juge n'en fait pas mention. Il s'adressera à ceux qui ont cru en lui ; et se tournant d'abord vers ceux qui seront placés à sa droite, il leur dira :

« Venez, vous les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous fut préparé dès la création du monde. »

Et il motivera cette sentence de bénédiction sur leurs bonnes œuvres, spécialement sur les œuvres de charité fraternelle,

(1) Matth. 13. 30.

(2) 1 Thess. 4. 16.

(3) Matth. 19. 28.

(4) Matth. 25. 1. sqq.

(5) Matth. 25. 14. sqq.

(6) Joan. 3. 18.

parce que ce sont là surtout celles qu'il nous a recommandées, et auxquelles il a voulu que l'on reconnût les siens :

« J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez logé.

» J'étais nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; prisonnier, et vous êtes venu vers moi. »

Se tournant ensuite vers les boues placés à sa gauche, il leur lancera cette foudroyante apostrophe :

« Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. »

Et il appuiera cet arrêt de malédiction sur ce qu'ils auront négligé l'accomplissement de ses lois, spécialement de celle qu'il appelait son précepte, et par laquelle il nous avait ordonné de nous aimer les uns les autres comme il nous avait aimé :

« J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ;

» J'étais étranger, et vous ne m'avez pas accueilli ; nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. »

Et après ces deux sentences, « ces derniers iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle. (MATTH. 24. 25.)

## VI



QUEL est ce royaume à la jouissance duquel le divin Juge invite ses élus ? Essentiellement, c'est la vision béatifique, c'est Dieu même vu, non plus en énigme, dans le miroir des créatures, mais face à face<sup>1</sup> et tel qu'il est en lui-même.<sup>2</sup> C'est pourquoi le Seigneur disait à Abraham en l'appelant à son service : « Je serai moi-même ta récompense.<sup>3</sup> » C'est là ce que Jésus-Christ promettait sous des noms divers aux pauvres volontaires, aux cœurs doux, purs, miséricordieux, affamés de la justice, à ceux qui pleurent, aux pacifiques et à ceux qui souffrent pour son amour. Cette vue de Celui qui est Tout Bien<sup>4</sup> nous rassassiera complètement et nous rendra semblables à lui,<sup>5</sup> comme un cristal exposé aux rayons du soleil, devient pareil à cet astre.

Prise en soi, ou comme on dit, *objectivement*, la récompense de tous les élus quels qu'ils soient, sera donc la même. C'est ce que le Sauveur nous donne à entendre dans une parabole.<sup>6</sup>

Un père de famille sort de sa maison à l'aurore, engage des ouvriers à raison d'un denier par jour, et les envoie travailler à sa vigne. Il sort encore à la troisième heure, puis à midi, puis à

(1) I Cor. 13. 12.

(2) I Joan. 3. 2.

(3) Gen. 15. 1.

(4) Exod. 33. 19.

(5) I Joan. 3. 2.

(6) Matth. 20. 1. sqq.

trois et à six heures après midi, et chaque fois il engage des ouvriers sous promesse d'un juste salaire. Sortant enfin une heure avant le coucher du soleil, il en rencontre qui sont restés oisifs jusque-là, et il leur reproche leur désœuvrement. — « C'est que, répondent-ils, personne ne nous a engagés. » — « Allez aussi dans ma vigne. » Le soir venu, les ouvriers sont appelés, et chacun reçoit un denier, tant ceux qui ont travaillé une heure seulement, que ceux qui ont porté tout le poids du jour et de la chaleur.

Dieu étant indivisible, ne peut se donner que tout entier, et c'est ainsi qu'il se donne à tous ses élus, n'importe à quel âge ils ont commencé à cultiver sa vigne, c'est-à-dire leur âme : dès l'aurore de leur existence, à l'âge mûr, ou seulement dans la vieillesse, ou même, comme le Larron pénitent, peu d'instants avant la mort.

Et pourtant chacun sera récompensé selon ses œuvres : Jésus l'a déclaré. Comment cela ? Dix personnes qui considèrent le même tableau placé à distance, ne jouissent pas au même degré, mais chacune selon qu'elle a la vue plus ou moins perçante, l'œil plus ou moins exercé. Ainsi au ciel, les élus jouiront de la vue de Dieu en proportion de leur puissance de vision surnaturelle, laquelle sera elle-même déterminée pour chacun, par le degré de perfection ou de grâce sanctifiante qu'il possédera au moment de sa mort. Car, dans l'autre vie, la grâce qui nous avait été donnée ici-bas pour mériter de voir Dieu, se transformera en *lumière de gloire*, qui nous rendra actuellement capables de le voir, chose naturellement impossible à la créature.

A cette récompense essentielle, à ce mystérieux *denier*, viendra s'ajouter pour nous la gloire de nos corps ressuscités et réformés sur le modèle du corps glorieux du Rédempteur ;<sup>1</sup> la compagnie des innombrables légions d'anges et de saints resplendissants d'une beauté, d'un éclat aussi variés que leurs mérites ; la vue de Marie, qui éclipsera à elle seule tous les autres élus, et la vue de Jésus, dont l'immense gloire servira de soleil à l'éternelle cité.<sup>2</sup>

Ce royaume, ajoute Jésus, fut préparé aux prédestinés « dès la création du monde. » En effet, nous le disions au seuil de notre livre, l'admission d'un certain nombre de créatures intelligentes à la jouissance de sa propre félicité, telle était la fin que Dieu s'était proposée dans la création de l'univers. En privant Adam et ses enfants de la grâce, le péché les avait dépouillés de leurs droits à ce céleste royaume ; la divine épopée de la Rédemption, que nous avons essayé de retracer, a eu pour but de le leur reconquérir.

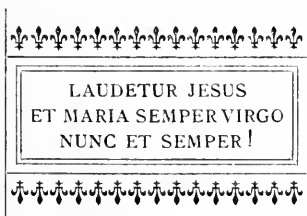
(1) Phil. 3. 21.

(2) Apoc. 21. 23.

**E**T maintenant, Seigneur Jésus! la tâche que vous m'aviez imposée est finie : à vous encore de bénir ce faible fruit de mes longues veilles. Bénissez-le donc avec ces glorieuses mains qui, tant de fois, m'ont béni moi-même.

Vous seul savez, Seigneur! quelles belles heures j'ai passées à contempler votre adorable figure; à rechercher dans le champ fleuri des Ecritures la trace embaumée de votre passage; à vous suivre pas à pas à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, aux rives du Jourdain, à la montagne des béatitudes, au bord du lac de Galilée, au Thabor, à Gethsémani, à Jérusalem, au Golgotha, à la droite du Père d'où vous faisiez, par le moyen d'hommes simples et pauvres, la conquête des nations; — quel charme c'était pour moi de prêter l'oreille à votre voix aussi douce que puissante, de recueillir jusqu'au moindre mot sorti de vos lèvres sacrées, afin de recomposer la trame de votre vie si belle, si sainte, si harmonieuse, si manifestement divine jusque dans ses abaissements les plus profonds, et d'offrir à vos fidèles, dans un cadre restreint, le corps entier de vos célestes enseignements. Que de fois — vous le savez, ô Jésus! — que de fois, dans le silence des nuits et au sein de cette paix que fait descendre dans l'âme la vue et la possession du Vrai, du Bon, du Beau, je me suis écrié : « O mon Rédempteur bien-aimé! qu'ils sont aveugles ceux qui ne croient pas en vous! qu'ils sont à plaindre ceux qui n'attendent rien de vous! qu'ils sont coupables et malheureux ceux qui ne vous aiment point! »

Plaise à vous, Seigneur! que, malgré toute son imperfection, ce livre éveille les mêmes tressaillements dans les cœurs de ceux qui le liront; qu'il les console dans leurs peines, les éclaire dans leurs doutes, les relève dans leurs défaillances. Puisse-t-il, comme un bienfaisant collyre,<sup>1</sup> ouvrir les yeux à plus d'un aveugle, afin que vous connaissant, ils vous aiment ici-bas, et méritent d'aller là-haut grossir le nombre des âmes destinées à chanter vos louanges et celles du Père et de l'Esprit d'amour, avec qui vous réglez et règnez dans la gloire, par delà toutes les éternités!



(1) Apoc. 3. 18.





## Table des Matières

Approbations . . . . .	v
Préface . . . . .	ix

### Livre Premier.

#### *L'attente du Rédempteur.*

I. La chute des anges. — La chute de l'homme. — La promesse d'un Rédempteur. . . . .	3
II. Gouvernement providentiel du monde et spécialement du peuple de Dieu, en vue du Rédempteur promis. — Le déluge. — Vocation d'Abraham. — Bénédiction attachée à sa race . . . . .	6
III. (Suite du précédent.) — Moyens miraculeux par où Dieu maintient les Juifs dans la vraie foi. — Ce peuple fait connaître Dieu aux autres nations et les prépare à la venue du Rédempteur. . . . .	10
IV. Le Rédempteur désiré par les patriarches et les saints de l'ancien Testament, et attendu par tout le peuple . . . . .	15
V. Le Rédempteur préfiguré de trois manières dans l'ancien Testament. — Faits mystérieux. — Objets du culte et cérémonies. — Saints personnages . . . . .	18
VI. Un mot sur les prophéties en général. — Les prophètes ont fait d'avance l'histoire détaillée du Rédempteur, c'est-à-dire de sa vie, de sa mort, et de leurs fruits . . . . .	22

### Livre Second.

#### *Avènement du Rédempteur.*

I. Le Rédempteur est venu à temps. — Etat du monde lors de son avènement . . . . .	35
II. Le Précurseur annoncé par les prophètes. — Sa noble origine. — Apparition de Gabriel à Zacharie. — Ce dernier hésite à croire à la parole de l'ange. — Il devient muet . . . . .	38
III. Marie associée au Rédempteur dans les figures et les prophéties de l'ancien Testament. — Annonciation . . . . .	41
IV. Dès le moment de sa conception, le Rédempteur choisit la croix pour son partage. — Il est fait Prêtre de la nouvelle alliance. — Quelle victime offrira-t-il? . . . . .	45

V.	La nouvelle Eve. — Marie se rend chez Elisabeth. — Marie, la fidèle imitatrice de Jésus. — Sanctification et inspiration de Jean. — Inspiration d'Elisabeth . . . . .	49
VI.	(Suite du précédent.) — Le Cantique de Marie. — La naissance de Jean-Baptiste. — Le Cantique de Zacharie . . . . .	53
VII.	Inquiétudes de saint Joseph. — Pourquoi Dieu lui laissait-il si longtemps ignorer le mystère de l'Incarnation ? — L'ange lui apparaît et l'instruit. — <i>Joseph, fils de David</i> . — Foi de ce grand Saint . . . . .	57
VIII.	Voyage de Marie et de Joseph à Bethléem. — Naissance du Sauveur. — Sa pauvreté. — Adoration des bergers. — Le buisson ardent et la crèche. — Circoncision. — Nom de Jésus. . . . .	60
IX.	Arrivée des Mages à Jérusalem. — Inquiétude d'Hérode et des Juifs. — Politique terrestre. — Politique céleste. — Les Mages au berceau de Jésus. — Leur départ . . . . .	64
X.	Présentation de Jésus par sa Mère. — Cantique de Siméon. — Ses prédictions à Marie. — L'opposition des impies à Jésus-Christ affermit notre foi. — La prophétesse Anna . . . . .	69
XI.	Massacre des Innocents. — Fuite en Egypte. — Dieu se joue des projets des impies et les fait servir à ses desseins. — Retour en Galilée. — Sagesse de Jésus enfant ; sagesse divine, science de vision, science infuse, science acquise . . . . .	75
XII.	Arrivé à l'âge de douze ans, Jésus se rend à Jérusalem et y célèbre la Pâque avec ses parents. — Ils le perdent. — Après trois jours de recherches, ils le retrouvent dans le temple au milieu des Docteurs. — Plainte amoureuse de Marie et réponse de Jésus. . . . .	79
XIII.	Vie cachée de Jésus. — Pourquoi il demeure dans l'obscurité jusqu'à l'âge de trente ans. — Sens de ces mots de saint Luc : « Jésus avançait en sagesse et en grâce auprès de Dieu et des hommes. » — Marie, modèle de la vie contemplative . . . . .	82
XIV.	Pourquoi Jésus a travaillé de ses mains. — Mort de saint Joseph. — Son éloge . . . . .	86

### Livre Troisième.

*Vie publique de Jésus-Christ jusqu'à la fondation de l'Eglise  
par la vocation définitive des Apôtres.*

I.	Mission de saint Jean-Baptiste. — Sa sainteté. — Son baptême. — Ses prédications. — Il annonce Jésus-Christ. — Baptême de Jésus-Christ. — Révélation solennelle du mystère de la très sainte Trinité. — Court exposé de ce mystère . . . . .	95
II.	Jésus se retire au désert et y passe quarante jours dans la prière et le jeûne. — Satan lui apparaît et le tente. — Enseignements que nous devons retirer de la conduite du Sauveur en cette circonstance . . . . .	100
III.	Interrogé solennellement par les envoyés des pontifes, Jean-Baptiste confesse qu'il n'est pas le Christ, dont il ne se croit pas digne d'être le plus infime serviteur . . . . .	104
IV.	Nouveau témoignage de saint Jean-Baptiste. — Première vocation d'André et de Jean. — Mystère de la grâce. — Vocation de Simon. — « Tu es Simon, et tu t'appelleras Pierre. » — Vocation de Philippe et de Nathanaël . . . . .	107



- V. Noces de Cana. — Dans quel but Jésus assiste à ces noces avec sa Mère. — Changement de l'eau en vin. — Effets de ce miracle . . . . . 113
- VI. Jésus chasse du temple ceux qui le profanaient par le trafic. — Il prédit sa mort et sa résurrection. — Sa divine assurance. — Naïve véracité de l'Évangéliste . . . . . 116
- VII. Entretien avec Nicodème. — Le Baptême de régénération. — L'Incarnation du Verbe, ou la divinité de Jésus-Christ. — La Rédemption du monde par la croix. — Pourquoi l'on ne croit pas . . . . . 118
- VIII. Jésus commence à conférer le Baptême. — Jalousie des disciples de saint Jean. — Magnifique témoignage rendu par lui à Jésus, et son incarcération par Hérode. . . . . 123
- IX. Jésus en voyage vers la Galilée, passe par la Samarie. — La ville de Sichar. — Le puits de Jacob. — Entretien avec la Samaritaine. — Leçon de zèle aux apôtres. — Jésus passe deux jours à Sichar, dont les habitants reçoivent la foi . . . 127
- X. Un prince Juif amené à la foi par la guérison de son fils. — Foi admirable du Centurion. — Foi non moins admirable de la Chananéenne. — Jésus se fixe à Capharnaüm . . . . . 133
- XI. Jésus-Christ commence ses prédications. — Le royaume de Dieu. — L'Évangile. — Idée générale de la vie apostolique du Sauveur. . . . . 137
- XII. Tableau général de la vie apostolique de Jésus-Christ. — Capharnaüm. — Première course en Galilée. — Excursion à la côte orientale du lac. — Retour à Capharnaüm. — La fille de Jaire. — Mission des apôtres. — Affection du peuple envers Jésus. — Multiplication des sept pains. . . . . 140
- XIII. Dévouement de Jésus-Christ aux âmes. — Persécutions auxquelles il est en butte de la part des pharisiens et des princes juifs. — Pourquoi il ne les empêchait pas. . . . . 146
- XIV. La guerre des pharisiens contre le Christ du Seigneur. — Guérisons le jour du sabbat. — Le paralytique de la piscine probatique. — Divinité de Jésus. — Les épis froissés. — L'estropié. — La femme courbée . . . . . 148
- XV. Guerre des pharisiens contre le Christ du Seigneur. (*Suite.*) — Ils mettent en avant les disciples de saint Jean-Baptiste : *Pourquoi vos disciples ne jeûnent-ils pas?* — Réponse de Jésus. — Traditions humaines. — Mauvaise foi des protestants . . . 153
- XVI. Guerre des pharisiens contre le Christ du Seigneur. (*Suite.*) — Ils l'accusent de magie. — Sa réponse. — Ils lui font un crime de sa bonté envers les pécheurs. — Sa réponse . . . . . 157
- XVII. Guerre des pharisiens contre le Christ du Seigneur. — Ils lui font un crime de sa bonté envers les pécheurs. (*Suite.*) — Jésus répond à cette accusation par trois paraboles. — La brebis égarée. — La dragme perdue. — Le prodigue . . . . . 161
- XVIII. Jésus chez Simon le pharisien. — La pécheresse à ses pieds. — Simon s'en scandalise. — Jésus répond à ses murmures intérieurs. — Il loue la pécheresse convertie et la renvoie justifiée. 166

## Livre Quatrième.

*Institution de l'Eglise. — Législation. — Education des Apôtres.  
Caractères et avenir de l'Eglise. — Sacrements.*

Introduction. . . . .	173
I. Qu'est-ce que l'Eglise? — Jésus, Epoux de l'Eglise, sa gloire. — L'Eglise, héritière des prérogatives du Christ. — Office de l'Esprit-Saint dans l'Eglise. — Communion des Saints. — L'Eglise seule résout le problème de l'histoire du genre humain. — Cantiques de Baruch et de Tobie. . . . .	176
II. Pêche miraculeuse. — Seconde vocation de Simon-Pierre et d'André, de Jacques et de Jean. — <i>Venez à ma suite, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes.</i> — Vocation de Matthieu le publicain . . . . .	183
III. Election des douze apôtres. — Pourquoi Jésus les choisit de préférence dans les rangs les plus humbles de la société. — Un mot sur le choix de Judas Iscariote . . . . .	187
IV. Sermon sur la montagne. — Courte exposition des huit Béatitudes. — Elles sont l'objet de notre foi. — Elles mettent le vrai bonheur à la portée de tous. — Elles nous fournissent une preuve de la divinité de Jésus-Christ. — <i>Vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde</i> . . . . .	189
V. DE LA CHARITÉ FRATERNELLE. — Le pardon des injures. — Parole. — Ne pas se défendre. — Aimer ses ennemis. — <i>Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait</i> . . . . .	195
VI. L'aumône. — <i>Il est plus heureux de donner que de recevoir.</i> — Paraboles de l'économiste infidèle et du mauvais riche. — Fruits de ces enseignements dans la société chrétienne. — Contrefaçon de la charité . . . . .	199
VII. LA CHASTÉTÉ. — <i>S'arracher l'œil et se couper la main.</i> — Abolition du divorce et de la polygamie. — La continence perpétuelle. — Effets de ces enseignements sur la société . . . . .	204
VIII. DU DÉTACHEMENT DES BIENS TERRESTRES. — L'excessive prévoyance qui sert de prétexte à la cupidité, est déraisonnable, inutile, injurieuse à Dieu, ennemie de notre repos . . . . .	207
IX. Les deux chemins. — NÉCESSITÉ DES BONNES ŒUVRES. — PURETÉ D'INTENTION. — Maison bâtie sur le roc — sur le sable . . . . .	210
X. Dieu veut le salut de tous les hommes. — Pour arriver au salut, il faut observer les commandements, ce qui ne nous est possible qu'à l'aide de la grâce. — La grâce est donnée à ceux qui la demandent. — Nature de la grâce <i>efficace</i> . — Bien loin de détruire notre liberté, la grâce la rend parfaite . . . . .	213
XI. LA PRIÈRE EST TOUTE-PUISSANTE. — Triple affirmation de Jésus. — Il la réitère. — Il l'appuie d'une similitude. — Il la confirme par serment . . . . .	217
XII. CONDITIONS DE LA PRIÈRE. — 1 <sup>o</sup> Humilité. <i>Le pharisien et le publicain.</i> — 2 <sup>o</sup> Confiance. Divers moyens employés par le Sauveur pour nous l'inculquer. <i>L'hémorroïsse, l'aveugle de Bethsaïde.</i> — Prier au nom de Jésus. — 3 <sup>o</sup> Persévérance. <i>L'ami importun.</i> — Pourquoi Dieu diffère de nous exaucer. — <i>Le juge inique et la veuve</i> . . . . .	219
XIII. Jésus-Christ nous apprend à prier. — Courte exposition de l'Oraison Dominicale . . . . .	226

XIV.	Miracle de la conversion du monde par la parole de la croix. — La triple maxime du renoncement. — Le renoncement aux biens terrestres. — Le jeune homme riche. — Le renoncement aux proches . . . . .	230
XV.	La parabole du festin. — Sens littéral. — Sens mystique . . . . .	234
XVI.	Abnégation de l'amour-propre. — Porter sa croix. — Suivre Jésus-Christ. — Récompenses promises aux pauvres volontaires . . . . .	237
XVII.	Assurance de Jésus-Christ en face des difficultés qui entourent son œuvre. — Seconde course en Galilée. — Première mission des apôtres. — Il leur donne le pouvoir des miracles, les instruit des devoirs de l'apostolat et les prémunit contre les persécutions . . . . .	240
XVIII.	Erreur des disciples sur la nature du royaume de Jésus-Christ; ils s'en disputent les premières places. — Jésus leur prédit sa mort; il reprend Pierre. — Qui est le plus grand dans le royaume des cieux? — Malheur au scandaleux! etc. . . . .	244
XIX.	Amour de Jésus pour les cœurs humbles. — <i>Laissez venir à moi les petits enfants</i> . — Il se réjouit des grâces accordées par son Père aux petits. — Ambition des fils de Zébédée. — Moyen de s'élever dans le royaume des cieux . . . . .	249
XX.	Raison des paraboles de l'Évangile. — Ce sont en même temps des prophéties. — Paraboles du trésor caché, de la perle, du semeur et de l'ivraie . . . . .	252
XXI.	Raison d'être et interprétation de la parabole du festin nuptial. — Jésus confond les membres du Sanhédrin . . . . .	257
XXII.	Jésus-Christ prémunit son Eglise contre les hérésies. — Il lui donne Pierre pour fondement. — Infaillibilité de Pierre et de ses successeurs. — Primauté de juridiction . . . . .	260
XXIII.	Divinité de Jésus-Christ affirmée par lui-même, — par les apôtres formés à son école. — Citations de saint Jean et de saint Paul. — Conclusion . . . . .	266
XXIV.	Place qu'occupent les Sacrements dans l'œuvre de Jésus-Christ. — Nature et effets du Baptême, de la Confirmation, de la Pénitence, de l'Ordre, du Mariage, de l'Extrême-Onction . . . . .	272
XXV.	L'Eucharistie. — Idée générale. — L'Eucharistie préfigurée par l'Arbre de vie, par l'Agneau pascal, par la Manne, par le Pain d'Elie. — L'Eucharistie, comme Sacrifice et comme Sacrement, annoncée par le psalmiste, par les prophètes Zacharie et Malachie. — Sans l'Eucharistie, le tableau que fait Isaïe du bonheur des enfants de la nouvelle Jérusalem, ne se vérifie pas. . . . .	281
XXVI.	Circonstances où fut prononcé le sermon sur l'Eucharistie. — Gloire de Jésus. — Hérode cherche à le voir. — Pour l'éviter, Jésus se retire au bord du lac, et le passe avec ses disciples. — La foule l'y suit. — Multiplication des cinq pains. — Pierre marche sur les flots. — Jésus arrive à Capharnaüm . . . . .	293
XXVII.	Arrivée de Jésus à Capharnaüm. — Il offre aux Juifs le Pain de vie, à condition qu'ils croient en lui. « <i>Ce Pain de vie, c'est moi</i> . » — Murmures des Juifs. — Jésus achève la révélation de l'Eucharistie : « <i>Le Pain de vie, c'est ma chair</i> . » — Les murmures des Juifs redoublent. — Jésus parle plus clairement encore. — Place de l'Eucharistie dans la réparation de l'humanité déchue. — Plusieurs disciples quittent Jésus. — <i>C'est l'esprit qui vivifie</i> . — Foi de Pierre. — Incrédulité de Judas l'Ischariote . . . . .	299

## Livre Cinquième.

### *Vie publique de Jésus-Christ depuis la vocation des apôtres jusqu'à sa Passion.*

- |       |  |     |
|-------|--|-----|
| I.    | Jésus à Nazareth. — On le méprise, on veut le précipiter. — Il ressuscite le fils d'une veuve de Naim . . . . .  | 311 |
| II.   | Jean-Baptiste, prisonnier d'Hérode, envoie ses disciples à Jésus. — Jésus fait son éloge. — Reproches aux pharisiens. — Décollation du saint Précurseur . . . . .  | 315 |
| III.  | La Transfiguration. — Sens de ce mystère. — Sincérité des évangélistes. — Au pied du Thabor, les disciples disputent avec les scribes au sujet d'un jeune lunatique. — Apparition de Jésus qui guérit l'enfant. — Puissance de la foi . . . . .  | 319 |
| IV.   | Idée générale des derniers temps de la vie du Sauveur. — Etat religieux de Jérusalem et de la Judée. — Le haut sacerdoce et le Sanhédrin. — Jésus empêché par leurs embûches, de célébrer la Pâque et la Pentecôte à Jérusalem. — Il s'y rend pour la fête des Tabernacles. — Les dix lépreux. — Zèle excessif des fils de Zébédée. — Partage des opinions à l'égard de Jésus à Jérusalem. — Malveillance des pharisiens. — Nicodème le défend . . . . . | 324 |
| V.    | Jugement de la femme adultère. — Jésus est la Lumière du monde. — Nouvelle prédiction de son crucifiement. — Le pécheur est esclave. — Les Juifs, enfants du diable. — Jésus est plus ancien qu'Abraham. — On veut le lapider . . . . .  | 328 |
| VI.   | L'aveugle-né. — Il est guéri par Jésus. — Il est présenté au Sanhédrin. — Discussion du fait. — Il réfute l'accusation de magie portée par les pharisiens contre Jésus. — Chassé de la synagogue, il rencontre Jésus, le reconnaît comme Fils de Dieu et l'adore . . . . .   | 333 |
| VII.  | Le Bon Pasteur. — Exposition de la parabole. — Le plus grand des préceptes. — Parabole du Samaritain. — Sens littéral et sens mystique . . . . .   | 339 |
| VIII. | Jésus chez Marthe et Marie. — L'unique nécessaire. — La meilleure part. — Les serviteurs fidèles. — Les serviteurs infidèles. . . . .  | 343 |
| IX.   | Jésus-Christ démasque les pharisiens et les scribes. — <i>Laver le dehors de la coupe.</i> — <i>Avaler le chamcau.</i> — <i>Dévorer les maisons des veuves.</i> — <i>Charger les hommes de fardeaux intolérables.</i> — <i>Orner les tombeaux des prophètes.</i> — <i>Fermer aux hommes les portes du royaume des cieux</i> . . . . .  | 347 |
| X.    | Réprobation des Juifs et vocation des Gentils. — Jésus s'apitoie sur les malheurs réservés à Jérusalem. — <i>Quand vient le royaume de Dieu?</i> — Menacé d'être lapidé, Jésus se retire à Bethabara . . . . .   | 350 |
| XI.   | Amitié de Jésus pour la famille de Béthanie. — Maladie et mort de Lazare. — Départ de Jésus pour Béthanie. — Entretien avec Marthe. — Résurrection de Lazare. — Complot du Sanhédrin contre Jésus . . . . .  | 353 |
| XII.  | Jésus à Jéricho. — Vocation de Zachée. — Murmures des Juifs. — Guérison de deux aveugles. — Parabole des dix mares d'argent. . . . .   | 358 |
| XIII. | Jésus chez Simon le lépreux. — Madeleine à ses pieds. — Réponse aux murmures de Judas. — L'anon de Bethphagé.  |     |

	— Marche triomphale. — Envie des pharisiens. — <i>Si ceux-ci se taisent, les pierres crieront.</i> — Jésus pleure sur Jérusalem.	362
XIV.	Accueil de Jésus par les habitants de Jérusalem. — Marchands chassés du temple. — Jésus acclamé par les enfants. — Prédiction de la conversion des Gentils. — Obstination des Juifs. — Le figuier maudit. — Le père et ses deux fils. — Parabole des vigneron	366
XV.	Le tribut à payer à César. — La résurrection des corps. — Le grand commandement. — Hypocrisie des pharisiens. — L'obole de la veuve.	372
XVI.	Jésus prédit aux apôtres la ruine du temple et de Jérusalem. — Signes précurseurs. — Persécution des fidèles. — L'Esprit-Saint parlera par leur bouche. — Accomplissement de la prédiction. — Tableau de la destruction de Jérusalem d'après les contemporains	376

## Livre Sixième.

### *La dernière Cène, la Passion et la mort de Jésus-Christ.*

I.	Jésus mange pour la dernière fois l'agneau pascal. — Il boit avec ses disciples la coupe d'adieux. — Il leur lave les pieds. — Institution de l'Eucharistie, du sacrifice de la loi nouvelle et du sacerdoce nouveau. — La messe est un véritable sacrifice.	389
II.	Prédiction de la trahison de Judas. — Il sort. — Dispute des Onze sur la préséance. — Réponse de Jésus. — Précepte nouveau. — Prédiction du reniement de Pierre, et des dangers que les disciples allaient courir	395
III.	Discours après la Cène. — Jésus console ses disciples. — Il leur promet le ciel. — Il leur promet le Saint-Esprit. — Il leur promet l'amitié de son Père et leur laisse sa paix. — <i>Je suis la Vigne et vous les branches.</i> — Précepte de Jésus-Christ. — Prière de Jésus pour lui-même, pour les apôtres, pour tous les fidèles	400
IV.	Pourquoi Jésus a tant souffert. — Première phase de la Passion : Agonie. — Explication de ce mystère. — Leçon que Jésus nous donne ici. — Sa sollicitude pour ses disciples	407
V.	Guidés par Judas, les ennemis de Jésus viennent le prendre. — Baiser du traître. — Les gardes renversés. — Malchus blessé et guéri. — Jésus pris et lié. — Grandeur morale du Sauveur dans cette scène	411
VI.	Jésus confesse solennellement sa divinité chez Caïphe. — Obstination du Sanhédrin. — Jésus passe la nuit entre les mains des valets. — Triple reniement de saint Pierre. — Nouvel interrogatoire et condamnation à mort. — Jésus emmené chez Pilate. — Désespoir et funeste mort de Judas	415
VII.	Jésus présenté à Pilate qui l'interroge. — Réponse de Jésus. — Pilate veut le renvoyer. — Instances des Juifs. — Jésus conduit chez Hérode, méprisé par lui et renvoyé à Pilate	423
VIII.	Pilate annonce l'intention de renvoyer Jésus après l'avoir flagellé. — Jésus mis en parallèle avec Barabbas, qui lui est préféré. — Pilate se décide à faire flageller Jésus	426
IX.	La flagellation. — Le couronnement d'épines. — L'adoration	429
X.	<i>Ecce Homo!</i> — Terreur de Pilate apprenant que Jésus s'est dit Fils de Dieu. — « Si vous le renvoyez, vous n'êtes pas ami de	

	César. — « Voilà votre roi! » — « Nous n'en avons pas d'autre que César! » — Pilate livre Jésus aux Juifs pour être crucifié . . . . .	432
XI.	Sens mystérieux du voyage de Jésus au Calvaire. — Souffrances et opprobres. — Jésus plaint les filles de Jérusalem. — Véronique. — La Mère de Jésus . . . . .	436
XII.	Jésus abreuvé de fiel, dépouillé, crucifié. — Idée de ses souffrances. — Il est mis entre deux larrons. — Il prie pour ses bourreaux. — Inscription de la croix . . . . .	439
XIII.	Jésus insulté par le peuple, par les princes, par les soldats, par un des larrons. — Conversion de l'autre larron. — Marie, Jean et Madeleine au pied de la croix. — Femme, voilà votre fils. — Mystère renfermé dans ces paroles. — Quelques autres amis. . . . .	443
XIV.	<i>Eli, Eli, lamma sabachtani!</i> — « J'ai soif. » — « Tout est consommé. » — Jésus expire. — Prodiges. — Conversion du Centurion, des soldats et du peuple. — Endurcissement des princes. — On perce le côté du Sauveur . . . . .	448
XV.	Joseph et Nicodème se déclarent. — Joseph obtient de Pilate le corps de Jésus. — Ensevelissement et sépulture. — Les saintes femmes. — Les pontifes font garder le tombeau . . . . .	452

## Livre Septième.

*Vie glorieuse du Rédempteur. — Conquête du monde. — Second avènement.*

	Introduction. . . . .	459
I.	Résurrection de Jésus-Christ. — Les soldats. — Les saintes femmes. — Pierre et Jean au tombeau. — Jésus apparaît à Madeleine et à ses compagnes. — Les soldats corrompus par l'argent des Juifs. . . . .	461
II.	Apparition à Pierre. — Apparition aux disciples d'Emmaüs. — Apparition aux Onze. — Apparition à Thomas. — Les disciples se rendent en Galilée . . . . .	466
III.	Les apôtres de retour en Galilée. — Ils vont à la pêche. — Jésus leur apparaît. — Pêche miraculeuse. — Empressement de Pierre à rejoindre Jésus. — Repas. — Jésus remet à Pierre les clefs du royaume des cieux. — Il lui prédit son martyre. — Apparition à plus de cinq cents fidèles . . . . .	471
IV.	Dernière apparition. — Raisons de l'Ascension. — Jésus envoie les apôtres prêcher l'Évangile à toutes les nations. — Dernier repas. — Promesse de l'Esprit-Saint. — Jésus se rend avec ses disciples au mont des Oliviers. — Il monte au ciel. . . . .	476
V.	Jésus se survit à lui-même comme il s'est préexité. — La Pentecôte, point de départ de sa gloire. — Descente du Saint-Esprit sur les apôtres et les disciples. — Premier sermon de saint Pierre. — Commencement de l'Église . . . . .	480
VI.	Pierre et Jean guérissent un paralytique à la porte du temple. — Sermon de Pierre à cette occasion. — Conversions nombreuses. — Ils sont arrêtés. — Réponse de Pierre au grand-prêtre. — Ferveur des premiers fidèles. — Ananie et Saphira. — Miracles de saint Pierre. — Les apôtres jetés en prison et délivrés par un ange. — Ils sont flagellés devant le Grand Conseil . . . . .	484
VII.	Ordination des sept premiers diacres. — Martyre d'Étienne. —	

	Persécution excitée par Saul. — Succès du diacre Philippe. — Simon le magicien. — Baptême de l'eunuque de Candace.	490
VIII.	Conversion et baptême de Saul. — Miracle de sa science infuse. — Son évasion de Damas. — Son entrevue avec saint Pierre à Jérusalem. — Les Juifs veulent le tuer. — Jésus lui apparaît et lui ordonne de quitter la ville.	494
IX.	Saint Pierre appelé à ouvrir aux Gentils les portes de l'Eglise. — Résurrection de Tabitha. — La vocation des Gentils révélée à Pierre dans une vision. — Le centurion Corneille.	498
X.	Martyre de saint Jacques-le-Majeur. — Hérode fait jeter saint Pierre en prison et s'apprête à le faire mourir. — Un ange le délivre. — Mort d'Hérode.	502
XI.	Paul et Barnabé sacrés évêques. — Leurs travaux dans l'île de Chypre et en Asie. — Concile de Jérusalem. — Paul en Macédoine, à Athènes, à Corinthe, à Ephèse. — A Jérusalem il est fait prisonnier. — Il appelle à César. — Voyage à Rome. — Sa mort.	504
XII.	Jésus apparaît à saint Jean relégué à Patmos. — Lettre aux sept Eglises d'Asie. — Vision du Père éternel. — Adoration de l'Agneau. — Les sept âges de l'Eglise. — Noces de l'Agneau.	514
XIII.	Second avènement de Jésus-Christ. — Signes loignés. — Signes prochains. — Ruine du monde. — Résurrection des morts. — Retour de Jésus sur la terre. — Jugement dernier. — Bonheur des élus. — Conclusion.	520









## Seconde Table

*Ayant pour but de faciliter les recherches relativement à quelques points d'une importance majeure. — Les détails historiques faciles à trouver dans la première table ne sont pas renseignés dans celle-ci.*

L signifie livre. C chapitre. P paragraphe.

### I. — DIEU.

Unité et Trinité. L. 3. C. 1. P. 4.	Il procède du Père aussi bien que du Fils aussi bien que du
Sa présence dans le juste. L. 6. C. 3. P. 2.	
L'Esprit-Saint est comme l'âme de l'Eglise. L. 4. C. 1. P. 4.	Il est venu sur les apôtres pour la glorification de Jésus-Christ. L. 7. C. 5. P. 2.
Ses opérations en nous. L. 4. C. 24. P. 3.	

### II. — JÉSUS-CHRIST.

Promis, attendu, préfiguré, annoncé dans l'ancien Testament (Voyez la 1 <sup>re</sup> Table. L. 1.)	Jugement de la femme adultère. L. 5. C. 5. P. 1.
Sacerdoce. L. 2. C. 4.	
Sagesse de Jésus enfant. L. 2. C. 11. P. 4.	Transfiguration. L. 5. C. 3.
Ses progrès en sagesse et grâce. L. 2. C. 13. P. 2.	
Pourquoi il a travaillé de ses mains. L. 2. C. 14. P. 1.	Il soupe chez Lazare. L. 5. C. 8. P. 1 et 2.
Son zèle des âmes. L. 3. C. 9. P. 4. — C. 13. P. 1.	
Tableau de sa vie apostolique. L. 3. C. 11 et 12.	Chez Simon le lépreux. L. 5. C. 13. P. 1.
Guerre des pharisiens contre lui. L. 3. C. 13 à 18.	
Sa miséricorde pour les pécheurs. L. 3. C. 16 à 18.	Motifs de son Ascension. L. 7. C. 4. P. 1.

## III. — DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Livre	Chapitre	Paragraphe	Livre	Chapitre	Paragraphe
2	9	1	4	17	1
3	6	2	4	23 en entier.	
3	7	2	5	10	4
3	8	2	5	16	3
3	14	1	6	3	1 et 6
3	18	3	6	5	4
4	4	2	6	6	4 et 7
4	14	1	7	12	4

## IV. — L'ÉGLISE.

Raisons de sa fondation. L. 4. *Introduction*. | autorité, amour de l'Église, Communion des Saints. L. 4. C. 1.  
 Définition, grandeur, prérogatives,

## V. — FINS DERNIÈRES.

Immortalité des âmes. L. 5. C. 15. P. 2. | Purgatoire. L. 4. C. 1. P. 5.  
 Résurrection. L. 3. C. 14. P. 2. | Dieu veut le salut de tous. L. 4.  
 Ciel. L. 6. C. 3. P. 1. L. 7. C. 13. P. 6. | 10. 1.  
 Enfer. L. 4. C. 6. P. 3. — C. 18. P. 4. — L. 7. C. 13. P. 5. | Second avènement de Jésus-Christ et jugement dernier. L. 7. C. 13.

## VI. — LA GRACE ACTUELLE.

L. 3. C. 4. P. 2 et 3. | L. 6. C. 4. P. 2.  
 L. 4. C. 10. P. 3 et 4.

## VII. — DOCTRINE MORALE DE JÉSUS-CHRIST.

Les Béatitudes. L. 4. C. 4. | Le triple renoncement. L. 4. C. 14, 15 et 16.  
 Pardon des injures et support. L. 4. C. 5. | Enfance évangélique. L. 4. C. 18. P. 4 et C. 19.  
 Aumône. L. 4. C. 6. | Le précepte de la charité. L. 5. C. 15. P. 3.  
 Chasteté, mariage, virginité. L. 4. C. 7. | L'obole de la veuve. L. 5. C. 15. P. 4.  
 L'attachement aux biens terrestres. L. 4. C. 8. | Prière. Nécessité. L. 4. C. 10. P. 3.  
 Voie large, voie étroite, nécessité des bonnes œuvres. L. 4. C. 9. P. 1. | " Efficacité. L. 4. C. 11.  
 Droiture d'intention. L. 4. C. 9. P. 2. | " Conditions. L. 4. C. 12.  
 | Prière dominicale. L. 4. C. 13.  
 | Prière du Centurion et de la Chana-néenne. L. 3. C. 10. P. 2 et 3.

VIII. — SACREMENTS.

En général. L. 4. C. 24. P. 1.	Eucharistie. L. 4. C. 21. P. 2 et 3.
Baptême. L. 3. C. 1. P. 4. — C. 7.	" C. 25, 26, 27.
P. 1. — L. 4. C. 24. P. 2.	" Institution et saint Sacri-
Les autres sacrements, hormis l'Eucharistie. L. 4. C. 24. P. 3 à 7.	fice. L. 6. C. 1. P. 4 et 5.

IX. — PARABOLES.

Raison d'être des paraboles. L. 4. C. 20. P. 1.	Le Bon Pasteur. L. 5. C. 7. P. 1 et 2.
La brebis égarée, la dragme perdue et l'enfant prodigue. L. 3. C. 17.	Le Serviteur fidèle, l'infidèle. L. 5. C. 8. P. 3 et 4.
Le serviteur impitoyable. L. 4. C. 5. P. 1.	Le Samaritain. L. 5. C. 7. P. 3, 4, 5.
L'Econome infidèle et le Mauvais Riche. L. 4. C. 6. P. 2 et 3.	Les dix mares d'argent. L. 5. C. 12. P. 4.
Le pharisien et le publicain, l'ami importun et le Juge inique. L. 4. C. 12.	Le père et ses deux fils. L. 5. C. 14. P. 4.
Le Festin. L. 4. C. 15.	Les Vignerons. L. 5. C. 14. P. 5.
Le Trésor caché, la Perle, le Semeur, l'IVraie, le Senevé. L. 4. C. 20.	Je suis la vigne, vous les branches. L. 6. C. 3. P. 3.
Le Banquet nuptial. L. 4. C. 21.	Les talents, les vierges sages, les folles. L. 7. C. 13. P. 5.
	Les ouvriers vigneronns. L. 7. C. 13. P. 6.

X. — CONVERSIONS.

La Samaritaine. L. 3. C. 9.	Zachée. L. 5. C. 12. P. 1 et 2.
La Madeleine. L. 3. C. 18.	Le larron. L. 6. C. 13. P. 2.

XI. — GUÉRISONS MIRACULEUSES.

Le fils d'un prince de Capharnaüm. L. 3. C. 10. P. 1.	Le paralytique à la piscine. L. 3. C. 14. P. 1.
Le serviteur du Centurion. L. 3. C. 10. P. 2.	Estropié et femme courbée. L. 3. C. 14. P. 3.
La fille de la Chananéenne. L. 3. C. 10. P. 3.	Jeune lunatique au pied du Thabor. L. 5. C. 3. P. 4 et 5.
La belle-mère de saint Pierre et beaucoup d'autres. L. 3. C. 12. P. 1.	Dix lépreux. L. 5. C. 4. P. 2.
Un lépreux, un énergmène, un paralytique, deux aveugles, un possédé muet. L. 3. C. 12. P. 2 et 3.	L'aveugle-né à Jérusalem. L. 5. C. 6.
Nombreux infirmes au bord du lac. L. 3. C. 12. P. 5.	Deux aveugles à Jéricho. L. 5. C. 12. P. 3.
	Malchus. L. 6. C. 5. P. 3.

## XII. — RÉSURRECTIONS.

La fille de Jaïre. L. 3. C. 12. P. 3.	Lazare. L. 5. C. 11.
Le fils de la Naïmite. L. 5. C. 1. P. 4.	

## XIII. — AUTRES MIRACLES.

A Cana. L. 3. C. 5.	Jésus marche sur les eaux. L. 4. C. 26. P. 4.
1 <sup>re</sup> Pêche miraculeuse. L. 4. C. 2. P. 2.	
2 <sup>e</sup> Pêche miraculeuse. L. 7. C. 3. P. 2.	Le statère tiré d'un poisson. L. 4. C. 18. P. 3.
Tempête apaisée. L. 3. C. 12. P. 2.	Le figuier maudit. L. 5. C. 14. P. 3.
1 <sup>re</sup> Multiplication des pains. L. 3. C. 12. P. 5.	L'âne de Bethphagé. L. 5. C. 13. P. 2.
2 <sup>e</sup> Multiplication des pains. L. 4. C. 26. P. 3.	Prodiges à la mort de Jésus-Christ. L. 6. C. 14. P. 2.
	A sa résurrection. L. 7. C. 1. P. 1.

## XIV. — PRÉDICTIONS.

« Tu t'appelleras Pierre. » L. 3. C. 4. P. 4.	Jésus prédit sa mort. L. 4. C. 18. P. 1 et 2.
Jésus prédit sa mort et sa résurrection. L. 3. C. 6. P. 2.	
Son crucifiement. L. 3. C. 7. P. 3.	La ruine de Jérusalem et du temple. L. 4. C. 21. P. 3. — L. 5. C. 16.
La résurrection des morts. L. 3. C. 14. P. 2.	La conversion des Gentils. L. 5. C. 14. P. 2.
L'endurcissement des Juifs. L. 3. C. 16. P. 1.	La trahison de Judas. L. 6. C. 2. P. 1.
« Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » L. 4. C. 2. P. 3.	Le crucifiement de saint Pierre. L. 7. C. 3. P. 5.
Prédiction touchant la virginité. L. 4. C. 7. P. 3.	Le reniement de saint Pierre. L. 6. C. 3. P. 4.

## XV. — MARIE.

Figurée dans l'ancien Testament. L. 2. C. 3. P. 1.	Notre Mère. L. 2. C. 10. P. 2. — L. 6. C. 13. P. 3 et 4.
Humilité et chasteté. L. 2. C. 3. P. 2.	
Puissance et bonté. L. 2. C. 5. — L. 3. C. 5.	Modèle de la vie contemplative. L. 2. C. 13. P. 3.
	Esprit prophétique de Marie. L. 2. C. 6. P. 1.

## XVI. — SAINT JOSEPH.

Sa place dans le mystère de la Rédemption, sa foi. L. 2. C. 7.	Son éloge. L. 2. C. 14. P. 2.

## XVII. — SAINT JEAN-BAPTISTE.

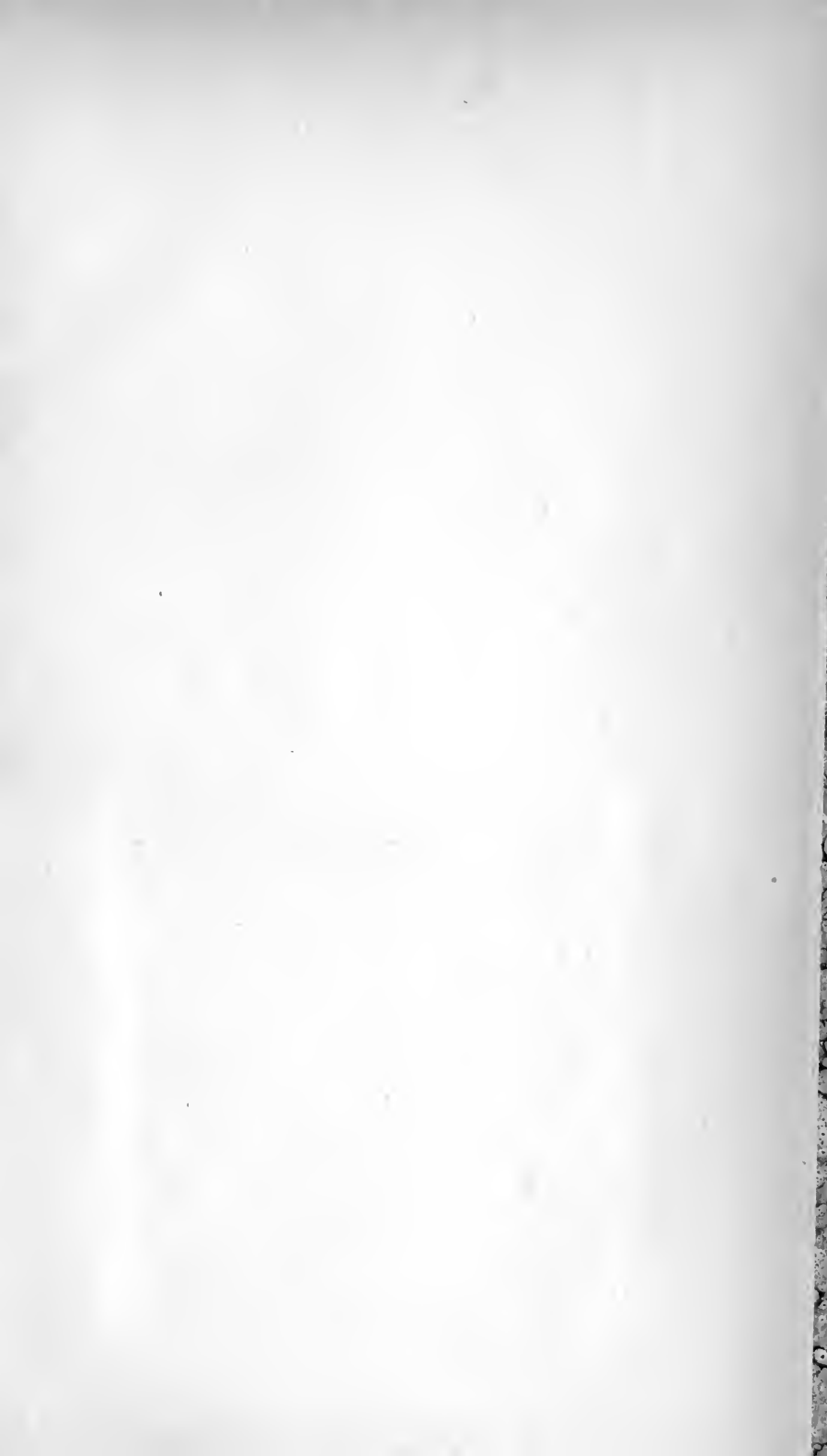
Mission, sainteté, prédications. L. 3. C. 1.	Emprisonnement. L. 3. C. 8. P. 3.
Témoignage rendu à Jésus. L. 3. C. 3.	Ambassade à Jésus, mort, éloge par Jésus. L. 5. C. 2.
— C. 4. P. 1 et 3. — C. 8. P. 2.	

## XVIII. — APOTRES.

Première vocation. L. 3. C. 4.	22. — L. 6. C. 2. P. 2. — L. 7. C. 3. P. 4.
Vocation définitive. L. 4. C. 2 et 3.	Sa foi à l'Eucharistie. L. 4. C. 27. P. 7.
Imperfection et ignorance. L. 4. C. 18 et 19. — L. 6. C. 2. P. 2.	Triple reniement. L. 6. C. 6. P. 5 et 6.
Règles de l'apostolat. L. 4. C. 14 à 18.	Travaux et miracles de saint Pierre, conversion et travaux de saint Paul. (Voyez la 1 <sup>re</sup> Table, livre 7.)
Envoyés dans tout l'univers. L. 7. C. 4. P. 2.	
Saint Pierre, sa Primauté. L. 4. C.	



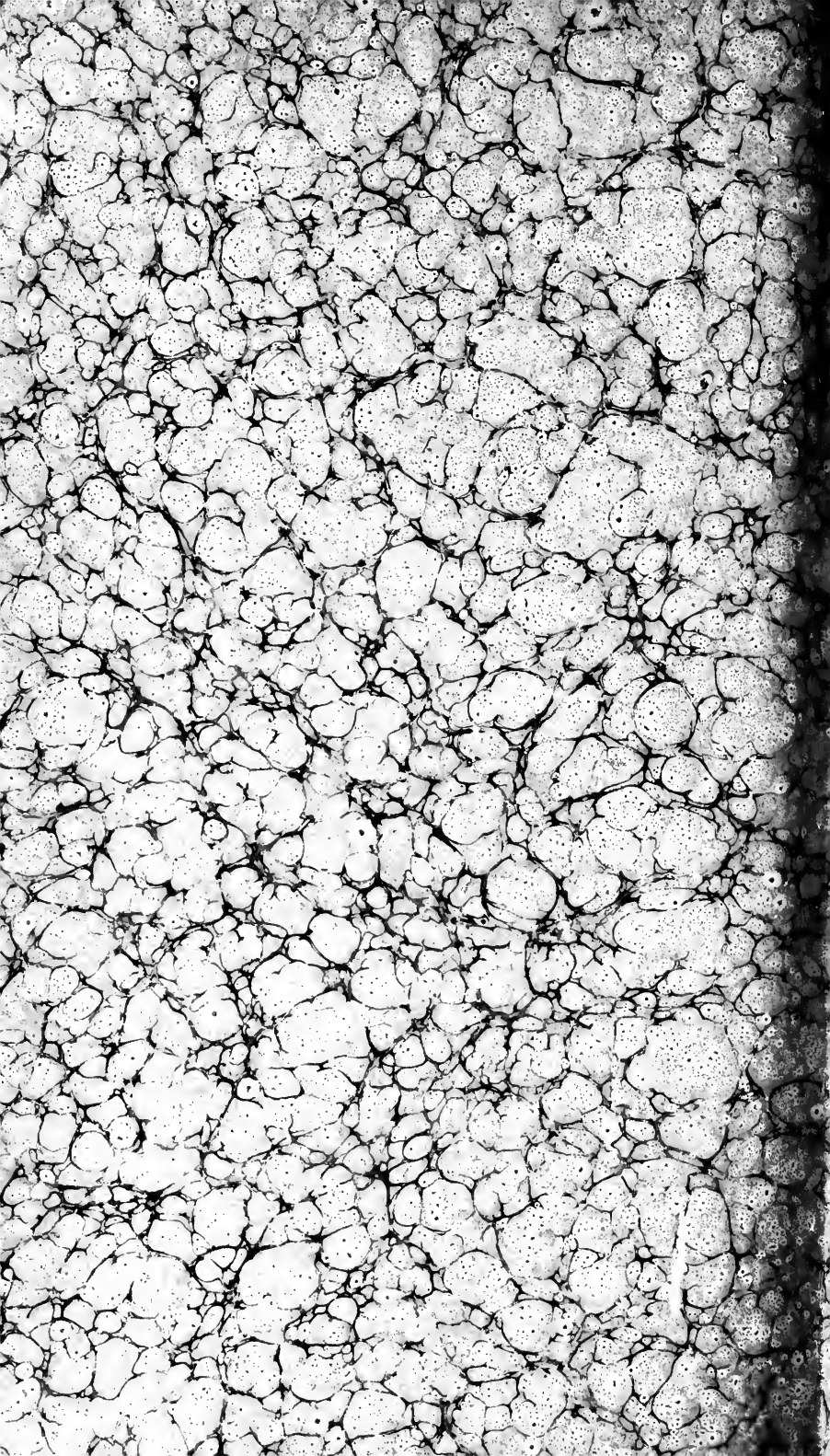












SAINTRAIN, Henri.

BQT

1117

Rédempteur, Le.

.S3

SAINTRAIN, Henri.

BQT

Rédempteur, Le.

1117

.S3

